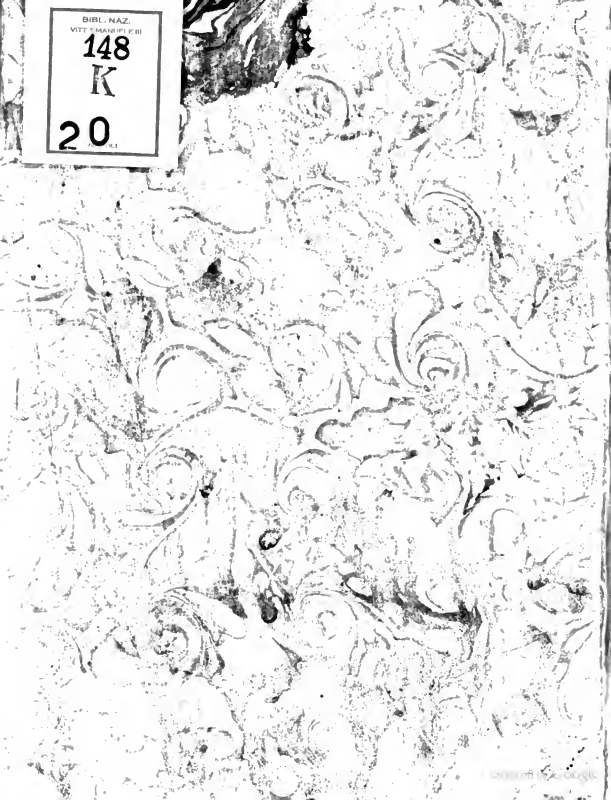



BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
148
K
20



LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE

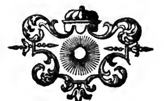
PLUTARQUE.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE
PLUTARQUE,
TRADUITES EN FRANÇOIS,
AVEC
DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES,
NOUVELLE EDITION,
REVUË, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE
de plusieurs Notes.

Par Mr. DACIER, *de l'Academie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, Secretaire perpetuel de l'Academie Françoise, Garde des Livres du Cabinet du Roy.*

TOME SEPTIE'ME.






A PARIS,
Chez PIERRE EMERY, Quay des Augustins, à Saint Benoist.

M. DCC. XXXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



DEMOSTHENE.



ELUI qui a composé l'éloge d'Alcibiade ſur la victoire qu'il remporta à la courſe des Chars aux Jeux Olympiques, que ce ſoit Euripide, comme c'eſt la plus commune opinion, ou quelque autre, dit, *que la premiere choſe néceſſaire au bonheur d'un homme,* c'eſt, mon cher Soſſius Sénécion, *d'être né dans*

Fauſſeté de cette maxime, que pour être heureux, il faut être né dans une ville celébre.

Celui qui a composé l'éloge d'Alcibiade ſur la victoire qu'il remporta à la courſe des Chars aux jeux Olympiques.] Ces victoires des Jeux Olympiques étoient regardées comme ſi glorieuſes, que les Poëtes les celébroient par leurs vers, comme nous le voyons par les Odes de Pindare.

Le bonheur consiste dans les mœurs.

une ville celébre. Pour moi je pense tout autrement, & je suis persuadé que pour celui qui doit joüir d'un bonheur véritable & solide, qui consiste principalement dans les mœurs & dans la disposition de l'esprit, il n'y a nulle difference qu'il soit né dans une ville obscure & pauvre, ou d'une mere laide & petite. Car il est ridicule de s'imaginer que la petite ville de Julis, qui n'est qu'une très-petite partie de l'Isle de Ceos, qui n'est pas elle-même fort grande, & que l'Isle d'Egine dont un Athenien disoit autrefois, *qu'il la falloit ôter comme une paille de l'œil du Pirée*, peuvent porter de bons Comediens, & de grands Poëtes, & qu'elles ne sçauroient porter un homme juste, ferme, content de son état & plein de magnanimité & de sagesse. Car au contraire, il est très-vrai-semblable que tous les autres arts qui n'ont été inventez que pour le gain, pour la réputation, ou pour le plaisir, se flétrissent & déperissent entierement dans les petites villes inconnuës & peu frequentées ; mais que la vertu, comme une plante forte & généreuse, prend racine dans toute sorte de terroirs, où elle rencontre une bonne nature & une ame ferme & qui

Quels sont les arts qui dépérissent dans les petites villes.

Voici un grand avantage que les petites villes ont sur les grandes.

La vertu vient dans toute sorte de terroirs.

Mais que la vertu, comme une plante forte & genéreuse, prend racine dans toute sorte de terroirs où elle rencontre une bonne nature.) Cela ne peut être contesté. Mais il n'est pas moins vrai qu'une ville celebre peut être d'un grand secours ; car une nature foible ou corrompuë ne se corrigera pas facilement dans une ville obscure, au lieu que dans une grande ville elle trouvera de grands modelles qui pourront servir à la redresser.

aime le travail. C'eſt pourquoi auſſi nous-mêmes, quand nous manquons de ſageſſe, & qu'il nous arrive de ne pas vivre comme il faut, nous n'en rejettons pas la faute ſur la petiteſſe & ſur l'obſcurité de notre patrie, nous nous en accuſons juſtement nous-mêmes, comme ſeuls coupables de nos fautes & de nos excès.

Mais ce qui eſt très-veritable, c'eſt que pour un homme qui a entrepris de raſſembler des faits, & d'écrire une hiſtoire compoſée de choſes & d'aventures qui ne ſont ni ſous la main, ni arrivées dans ſon pays, mais étrangeres, diverſes, & diſperſées çà & là dans pluſieurs differens écrits, la premiere choſe dont il a effectivement beſoin, c'eſt d'être dans une grande ville bien peuplée & qui aime ce qui eſt beau & honnête. Il en a beſoin, afin qu'ayant quantité de livres en ſa diſpoſition, & que s'inſtruiſant par la converſation de toutes les particularitez qui ont échappé aux Ecrivains, & qui s'étant conſervées dans la mémoire des hommes, deviennent plus vraiſemblables & plus croyables par cette eſpece de tradition, il ne faſſe pas un ouvrage imparfait & qui manque de ſes principales parties.

Ceux qui écrivent l'hiſtoire, doivent être dans une grande ville, & pourquoi.

Tradition néceſſaire à ceux qui écrivent l'hiſtoire.

Mais ce qui eſt très-véritable, c'eſt que pour un homme qui a entrepris de raſſembler des faits, & d'écrire une hiſtoire.] Cela eſt vrai en tout point pour un homme qui écrit, en quelque genre qu'il écrive, il a beſoin d'être dans une grande ville. Là il trouve le ſecours des bibliothéques, le ſecours des gens ſçavans, & le ſecours des gens de bon goût. Et les deux derniers manquent plus ordinairement dans les petites villes que le premier. Car dans le plus méchant bourg on peut avoir des livres.

Plutarque se tient à Cheronée pour empêcher cette ville de dépérir.

Plutarque n'avoit pas eu le tems de bien apprendre la langue Latine.

Pour moi qui suis né dans une ville fort petite, & qui pour l'empêcher de devenir encore plus petite, prends plaisir à m'y tenir, & qui pendant mon séjour à Rome & dans les autres villes d'Italie, n'ayant pas eu le tems d'apprendre la Langue Latine, à cause des affaires publiques dont j'étois chargé, & de la quantité de gens qui venoient tous les jours chez moi pour s'entretenir de la philosophie, n'ai commencé que fort tard & déja fort avancé en âge à lire les écrits des Romains, il m'est arrivé une chose assez étonnante, & pourtant très-vraye; c'est que les termes de cette Langue n'ont pas tant servi à me faire entendre les faits, que la legere connoissance que j'avois déja des faits, m'a conduit à entendre les termes. Pour ce qui est de sentir la beauté de l'expression Latine, sa précision, ses métaphores,

Il entendoit plûtôt le Latin par les faits, que les faits par le Latin.

Ce qu'il faut sentir pour juger des

Pour moi qui suis né dans une ville fort petite, & qui pour l'empêcher de devenir encore plus petite, prends plaisir à m'y tenir.) Car il étoit de Cheronée, petite ville de Beotie. Plutarque après les voyages qu'il avoit faits en Italie, depuis le commencement du regne de Vespasien jusques vers la fin de celui de Domitien, se retira enfin, & renonça à toute l'ambition qu'il auroit pû satisfaire ailleurs, pour se tenir à Cheronée, & pour empêcher cette ville de devenir plus petite qu'elle n'étoit; car un seul homme sage, un seul homme de réputation, empêche une ville de dépérir, & la rend toûjours considérable.

Que les termes de cette Langue n'ont pas tant servi à me faire entendre les faits, que la legere connoissance que j'avois déja des faits, m'a conduit à entendre les termes.) Cela arrive d'ordinaire à ceux qui n'ont pas étudié les Langues à fond & par principes. Les faits dont ils sont instruits, leur font entendre les termes. Mais cela est souvent sujet à caution. Et Plutarque lui-même en est une preuve, car il s'est quelquefois trompé, comme je l'ai déja remarqué en quelques endroits de cet ouvrage.

ses autres figures, son harmonie, & toutes ses autres qualitez, qui font la force, l'énergie, & l'agrément de la diction, je suis très-persuadé que cela est très-agréable & fait un très-grand plaisir; mais cela demande une étude & un exercice qui ne sont pas fort aisez, & qui ne peuvent être entrepris que par ceux qui ont plus de loisir, & à qui l'âge permet cette application si ambitieuse. C'est pourquoi ayant résolu d'écrire dans ce traité, qui est le cinquiéme de mes paralleles, la vie de Demosthene & celle de Ciceron, nous examinerons leur naturel, leurs mœurs, & la disposition de leur esprit par leurs actions, & par leur conduite dans le gouvernement, & nous n'entreprendrons point de montrer lequel des deux étoit l'Orateur le plus éloquent & le plus agréable; car, comme dit le Poëte Jon, *La force du Dauphin est sur son rivage.* Cecilius, Ecrivain très-

écrits d'une langue.

Longue étude nécessaire pour connoître les finesses, les figures & les beautez de la langue Latine.

Modestie de Plutarque.

Proverbe heureusement appliqué.

Et nous n'entreprendrons point de montrer lequel des deux étoit l'Orateur le plus éloquent.) Plutarque sçavoit assez de Latin pour lire Ciceron, & pour l'entendre passablement. Cependant il se garde bien de juger de son éloquence, pour la comparer à celle de Demosthene. Voilà une grande sagesse, qui n'a pas toûjours été imitée. Il est bon d'avertir que dans le texte il y a une legere faute, [illegible] τί [illegible]. Il faut corriger [illegible]. C'est le regime du verbe [illegible] qui suit. M. Salvini l'a aussi corrigé de même.

La force du Dauphin est sur son rivage.) C'est comme nous disons aujourd'hui par forme de proverbe, *le coq sur son paillier.* Le Grec est fort dans son Grec, le Latin dans son Latin. Ni l'un ni l'autre ne doivent passer leurs bornes, à moins que par une longue étude ils ne se soient fait naturaliser dans le pays qui n'est pas le leur. Le Dauphin qui quitte son rivage pour s'écarter dans les terres, est perdu.

Cecilius, Ecrivain très-présomptueux en toutes choses, ayant ignoré cette maxime, a eu la teme-

Cecilius taxé de présomption, & pourquoi.

présomptueux en toutes choses, ayant ignoré cette maxime, a eu la témerité de donner une comparaison de Demosthene & de Ciceron. Mais peut-être faut-il dire sur cela, que si ce précepte, *connois-toi toi-même*, étoit d'un usage fort commun, & qu'il dépendît de tous les hommes de le pratiquer, ce ne seroit pas un précepte si divin, & il n'auroit pas fallu qu'un Dieu vînt nous le donner. Pour moi il me semble que Dieu voulant fondre, pour ainsi dire, ces deux Orateurs dans le même moule, a jetté d'abord dans leur naturel des ressemblances très-parfaites, comme la même ambition, & le même amour de la liberté dans toute leur conduite, le même défaut de courage dans les guerres & dans les dangers, & qu'il y a mêlé encore beaucoup de choses qu'on attribuë à la Fortune. Car je ne crois pas qu'il soit possible de trouver ailleurs deux autres Orateurs, qui de petits & obscurs qu'ils étoient, soient devenus si grands & si illustres, qui ayent heurté des Rois & des Tyrans, qui ayent perdu leurs filles, qui ayent été bannis de leur pa-

Ressemblances parfaites entre Demosthene & Ciceron. Les seules dont Plutarque entreprend de juger.

rité de donner une comparaison de Demosthene & de Ciceron.) Cecilius étoit un celébre Rheteur Sicilien, qui vivoit sous Auguste. Il avoit fait un Traité du Sublime dont parle Longin. Il a été loüé par les plus celébres Rhetheurs. Un des plus sçavans, nommé Lysimachides, lui avoit dédié son ouvrage *des dix Rheteurs Attiques*. Il sçavoit la langue Latine, il vivoit du tems qu'elle étoit la plus florissante; cependant Plutarque l'accuse de témérité d'avoir voulu juger de l'éloquence de Ciceron. Notre siecle nous a fourni des Ecrivains plus présomptueux & plus téméraires. Il n'y a d'autre réponse à leur faire, que celle que Plutarque fait ici.

trie, qui y ayent été rappellez avec gloire, qui s'en ſoient enfuis encore, qui ayent été repris par leurs ennemis, & qui en expirant ayent vû expirer avec eux la liberté de leur patrie. De ſorte que s'il étoit poſſible que la Nature & la Fortune entraſſent en diſpute ſur leur ſujet, comme deux ouvriers qui conteſtent ſur leur ouvrage, il ſeroit difficile de juger laquelle des deux les a rendu plus ſemblables, ou la Nature dans leurs mœurs, ou la Fortune dans leurs avantures & dans tous les accidens de leur vie. Mais il faut commencer par le plus ancien.

Il n'eſt pas aiſé de juger laquelle a rendu Demoſthene & Ciceron plus ſemblables, la Nature ou la Fortune.

Demoſthene, pere de l'Orateur Demoſthene, étoit un des plus honnêtes hommes & des premiers Citoyens de la ville. Theopompe écrit qu'on l'appelloit le *Fourbiſſeur*, parce qu'il avoit un attelier où il faiſoit travailler pluſieurs Eſclaves à faire des épées & d'autres armes. Et l'Ora-

Le pere de Demoſthene, pourquoi appellé Fourbiſſeur.

De ſorte que s'il étoit poſſible que la Nature & la Fortune entraſſent en diſpute ſur leur ſujet, comme deux ouvriers.] Cette idée eſt grande & noble de faire intervenir la Nature & la Fortune qui diſputent enſemble, laquelle a rendu Demoſthene & Ciceron plus ſemblables, l'une dans leurs mœurs, & l'autre dans ſes accidens de leur vie. Amiot a gâté tout cet endroit qui eſt fort beau.

Demoſthene, pere de l'Orateur Demoſthene, étoit un des plus honnêtes hommes & des premiers Citoyens de la ville.] C'eſt ce que ſignifie ἕνα μὲν τῶν καλῶν καὶ ἀγαθῶν ἀνδρῶν. Ce qui va non-ſeulement aux mœurs, mais à la naiſſance. Car Eſchine même lui rend ce témoignage, *Demoſthene le pere du bourg de Peane, étoit d'une naiſſance libre, car il ne faut pas mentir.*

Et l'Orateur Eſchine dit que ſa mere étoit fille d'un certain Gylon, qui avoit été banni de la ville pour crime de trahiſon.] Ce Gylon fut accuſé d'avoir livré aux ennemis une ville de Pont, appellée Nymphée, qui appartenoit aux Atheniens. Ce reproche l'obligea à s'exiler. Il alla en Scy-

La mere fille d'un banni.

teur Eſchine dit que ſa mere étoit fille d'un certain Gylon, qui avoit été banni de la ville pour crime de trahiſon, & d'une mere barbare. Mais nous ne ſçaurions dire ſi c'eſt une vérité, ou une ſatyre, & une calomnie.

Il perd ſon pere à l'âge de ſept ans, la 11. année de l'Olymtiade CI. l'an 373. avant J. C.

Quinze mille écus.

Ruiné par ſes tuteurs, dont deux etoient ſes oncles, & le troiſiéme l'intime ami de ſon pere.

Pourquoi il ne fut pas elevé dans les ſciences.

Son temperament foible & delicat.

Demoſthene perdit ſon pere à l'âge de ſept ans, & demeura avec un bien fort conſidérable, car ſon pere lui laiſſa près de quinze talens. Mais il fut ruiné par l'injuſtice de ſes tuteurs qui lui en volerent une partie, & laiſſerent dépérir l'autre juſques-là qu'ils ne payerent pas à ſes maîtres le ſalaire qui leur étoit dû. Cela fut apparemment cauſe qu'il ne fut pas élevé dans les ſciences qui conviennent à un enfant de bonne maiſon. Outre que la foibleſſe & la délicateſſe de ſon temperamment empêcherent ſa mere de le porter au travail, & ſes maîtres de le preſſer & de le contraindre; car dans ſon enfance il étoit fort maigre & fort infirme, & l'on prétend que c'eſt cette foibleſſe & cette infirmité qui porterent ſes camarades à lui donner par moquerie le ſurnom de

Pourquoi il eut le ſurnom de Batalus.

thie, où il épouſa une femme du pays, dont il eut deux filles; l'une fut mariée à Philochares, & l'autre, appellée Cleobule, à Demoſthene à qui elle porta en dot cinquante mines, c'eſt-à-dire, deux mille cinq cent livres. Demoſthene l'Orateur nâquit de ce mariage.

Et l'on prétend que c'eſt cette foibleſſe & cette infirmité qui porterent ſes camarades à lui donner par mocquerie le ſurnom de Batalus,] Mais ce ſurnom ne convient nullement à un homme qui eſt foible & infirme, mais à un homme mou & efféminé; car on dit que Demoſthene dans ſa jeuneſſe étoit un peu débauché, qu'il alloit en maſque déguiſé en femme, & qu'il aimoit les feſtins. C'eſt ce qui lui attira le ſurnom de *Batalus*, qui ſignifie *un infame*, *un débauché*, comme Heſychius l'explique. βάταλος, dit il, κατα [illegible] καὶ ἀνδ[illegible], κιναιδος, [illegible].

Batalus,

Batalus, qui étoit un surnom fort décrié. Car, selon les uns, Batalus étoit un joüeur de flûte fort effeminé, contre lequel le Poëte Antiphane fit une petite Comedie; selon d'autres, c'étoit un Poëte qui ne faisoit des vers que pour la mollesse & la débauche. Il paroît aussi que dans ce tems-là *Batalus* étoit dans l'Attique le nom d'une partie du corps que la pudeur ne permet pas de nommer. Pour ce qui est d'*Argas*, autre surnom qu'on donna aussi à Demosthene, on prétend qu'il lui fut donné à cause de la ferocité & de la rudesse de ses mœurs; car il y a des Poëtes qui appellent de ce nom un serpent, ou à cause du fiel & de l'amertume de ses discours, qui affligeoient toûjours ceux qui les entendoient; car *Argas* étoit le nom d'un Poëte qui faisoit des chansons pleines de malignité & de médisance. Mais en voilà assez sur cet article.

Antiphane Poëte comique.

Pourquoi Demosthene étoit appellé Argas.

Argas, Poëte qui faisoit des chansons.

Quant à son application à l'étude de l'éloquence, voici l'occasion qui y donna lieu: L'Orateur Callistrate devoit plaider en pleine audience la cause de la ville d'Oropus. Cette cause avoit excité une grande attente dans le public, qui at-

L'occasion qui le porta à s'appliquer à l'éloquence.

Plaidoirie d'Apparat à Athenes.

Car il y a des Poëtes qui appellent de ce nom un serpent.] Non-seulement les Poëtes, mais Hippocrate lui-même parle d'un serpent nommé Argas ou Arges. C'est dans le 5. liv. des Epidem. *Un jeune homme*, dit-il, *après avoir beaucoup bû, dormoit sur le dos dans une tente. Un serpent, nommé Arges, lui entra dans la bouche, &c.*

L'Orateur Callistrate devoit plaider en pleine audience la cause de la ville d'Oropus.) Oropus étoit une ville entre l'Attique & Tanagre sur l'Euripe. Chabrias ayant porté les Atheniens à marcher au secours des Thebains, qui étoient

tendoit avec impatience le jour de cette plaidoirie tant pour l'excellence de l'Orateur, dont la réputation étoit alors très-floriſſante, que pour l'importance de l'affaire dont il s'agiſſoit, & qui faiſoit le ſujet de l'entretien de tout le monde. Demoſthene ayant oüi dire que tous les maîtres & tous les Gouverneurs de la Jeuneſſe ſe préparoient à aller à ce jugement, pria ſon Précepteur de le mener auſſi avec lui; ce Précepteur, qui avoit quelque familiarité avec les Huiſſiers qui ouvroient la ſalle de l'audience, obtint d'eux une place où ſon jeune diſciple pût entendre les Avocats ſans être vû. Calliſtrate eut un ſuccès qui lui attira l'admiration de tout le monde. Demoſthene frappé de cette gloire ſi éclatante, en devint comme jaloux; voyant cet Orateur reconduit honorablement par tout le peuple, & comblé dè loüanges & de bénédictions, il en admira davantage la force de l'éloquence qui peut s'aſſujettir toutes choſes & les manier à ſon gré. Dès ce moment il quitta toutes les autres ſciences, & tous les exercices dont on occupoit les enfans, & s'exerça à compoſer des Harangues pour parvenir un jour à être du nombre des Orateurs.

Honneurs que le peuple d'Athenes faiſoit aux grands Orateurs.

fort preſſez, ils y coururent & les délivrerent. Les Thebains oubliant ce grand ſervice, enleverent aux Atheniens la ville d'Oropus, qui étoit ſur leurs frontieres, & Chabrias même fut ſoupçonné d'être complice & accuſé de trahiſon, & l'Orateur Calliſtrate plaida contre lui. Cette cauſe étoit grande & bien digne d'exciter la curioſité. Demoſthene en parle dans ſon Oraiſon contre Midias. Il étoit dans ſa ſeiziéme année quand cette cauſe fut plaidée.

Le premier maître d'éloquence auquel il s'attacha, ce fut le Rheteur Isée, quoiqu'Isocrate tînt alors publiquement son Ecole, soit, comme quelques-uns disent, qu'étant un orphelin ruiné, il n'eût pas le moyen de payer à Isocrate le salaire qu'il prenoit ordinairement, qui étoit de dix mines, ou plûtôt qu'il préferât l'éloquence d'Isée, comme plus subtile & plus propre à l'action, & qu'il l'eût choisie pour la mettre véritablement en pratique.

Isée, le premier maître d'eloquence de Demosthene.

Cinq cent livres.

Caractere de l'éloquence d'Isée.

Hermippus écrit qu'il a trouvé dans quelques memoires sans nom d'Auteur, que Demosthene étudia aussi sous Platon, & que le commerce de

Demosthene fut aussi disciple de Platon.

Il n'eût pas le moyen de payer à Isocrate le salaire qu'il prenoit ordinairement, qui étoit de dix mines.) Car ces Rheteurs avoient chacun un prix fait, qu'ils prenoient de leurs disciples, comme cela paroît par Platon. Mais la raison que Plutarque donne ici de ce que Demosthene ne peut pas aller à l'Ecole d'Isocrate, n'est pas recevable, si ce qu'il dit dans la vie du Rheteur Isée est vrai, qu'Isée quitta son Ecole pour aller instruire Demosthene pour le prix de dix mille drachmes, c'est-à-dire de cinq mille livres, qui étoit dix fois le prix d'Isocrate.

Ou plûtôt qu'il préferât l'éloquence d'Isée, comme plus subtile & plus propre à l'action.] Cette raison est la seule véritable. La maniere d'Isocrate étoit trop douce & trop fleurie, & celle d'Isée étoit plus animée & plus forte, & il fut le premier qui tourna son style au maniment des affaires, ce qui parut plus propre à Demosthene pour le dessein qu'il se proposoit. Le Rheteur Isée forma son style sur celui de Lysias.

Que Demosthene étudia aussi sous Platon.) C'est ce que Ciceron confirme dans son Brutus. *On dit que Demosthene lût assidûment Platon, & qu'il fut même son disciple, & cela paroît par la grandeur & par la majesté de son style. Lectitavisse Platonem studiose, audivisse etiam Demosthenes dicitur, idque apparet ex genere & granditate verborum.* Il dit encore dans l'Orateur : *Quod idem de Demosthene existimari potest,*

ce Philosophe lui servit beaucoup à former son éloquence, & il rapporte que Ctesibius disoit que par le moyen de Callias de Syracuse, & de quelques autres, Demosthene avoit eu en secret les traitez de Rhetorique d'Isocrate, & ceux du Rheteur Callidamas, & qu'il en avoit beaucoup profité.

Il avoit eu en cachette les traitez de Rhetorique d'Isocrate, & ceux de Callidamas.

Dès qu'il fut en âge, il commença à faire un procès à ses Tuteurs, & à les poursuivre en justice. Ceux-ci, comme bons chicaneurs, trouvant toûjours de nouvelles remises, & obtenant tous les jours de nouveaux délais, donnerent bien de l'exercice à Demosthene, qui fut obligé de par-

Il poursuit en justice ses Tuteurs.

cujus ex epistolis intelligi licet quam frequens fuerit Platonis auditor. On peut penser la même chose de Demosthene, par les lettres duquel il paroît avec quelle assiduité il alla entendre Platon. Ciceron a égard ici sur-tout à cette lettre que Demosthene écrivit à Heracleodore : *Mais voyant que vous aviez beaucoup de crédit & d'autorité & une grande érudition, & que vous aviez embrassé surtout la doctrine de Platon, qui est véritablement très-éloignée de toute avarice, de toute violence & de toutes ces sortes de tours & de finesses, qu'on employe dans ces occasions, & qui porte en tout à ce qui est très-beau & très-juste. Celui qui a été une fois imbu de cette doctrine, grands Dieux! comment pourroit il ne pas suivre la vérité, & ne pas avoir un cœur généreux & bienfaisant pour tous les hommes?* Voilà un assez bel éloge de la Philosophie de Platon, & qui marque assez que Demosthene l'avoit étudiée. Il y a encore une autre raison, c'est que Demosthene s'étant attaché à Isée, & Isée étant parfaitement semblable à Lysias, qui étoit très-inferieur à Platon, il est très-vrai-semblable qu'il alla chercher dans ce dernier ce qui manquoit aux deux autres.

Dès qu'il fut en âge, il commença à faire un procès à ses Tuteurs.] Il perdit son pere à sept ans; il fut dix ans sous ses Tuteurs, il commença donc à les plaider à l'âge de dix-huit ans; mais ce ne fut que pour ses affaires particulieres, ce que la Loi ne défendoit point.

ler souvent, de sorte que s'étant façonné, dit Thucydide, par ce travail continuel, il vint à bout de son affaire, non sans beaucoup de peine & de danger. Mais quoiqu'il eut gagné, il ne put pourtant retirer qu'une petite partie de ses biens paternels. Le plus grand gain qu'il fit dans cette poursuite, c'est qu'il acquit la hardiesse & l'habitude de parler en public, & qu'ayant une fois tâté de l'honneur, de l'autorité & du credit que donne le talent de la parole, il essaya de se pousser & de se mêler des affaires publiques. Et comme on dit de Laomedon d'Orchomene, que par les conseils de ses Medecins il s'exerça à de longues courses pour remedier à de grands maux de rate dont il étoit travaillé, & après s'être rétabli & fortifié par cet exercice, il entreprit de paroître dans les combats où l'on gagne des couronnes, & se rendit un des plus forts Athletes dans la course du double stade, la même chose arriva à Demosthene. D'abord il s'exerça à plaider pour rétablir ses propres affaires, après quoi ayant acquis par ce travail continuel beaucoup d'habileté & de force dans l'art de parler, il se jetta dans les affaires publiques, comme dans les jeux où l'on propose des prix, & surpassa bien-tôt tous les Orateurs qui tenoient le premier rang.

Il gagne son procès.

Le plus grand profit qu'il en tira.

Exercice, quel grand remede pour un rateleux.

Cependant la premiere fois qu'il parla devant le peuple, on fit un si grand bruit, qu'il eut de la peine à se faire écouter, & on se mocquoit ouvertement de son style, qui paroissoit fort étrange,

Le style de Demosthene quel dans ses commencemens.

étant très-confus & très-embroüillé par la longueur de ses periodes, & si forcé par la quantité d'enthymemes & autres argumens qu'il entassoit, qu'on ne pouvoit le suivre. D'ailleurs il avoit la voix foible, une grande difficulté de langue, & l'haleine si courte qu'elle empêchoit d'entendre ce qu'il disoit, parce qu'elle l'obligeoit à couper souvent ses periodes avant que le sens fût achevé. Cela le rebuta tellement qu'il renonça aux assemblées du peuple, & se retira au port de Pirée. Un jour qu'il se promenoit tout rêveur & fort découragé, Eunomus de Thriasie, qui étoit déja vieux, le rencontra en cet état, & le gronda très-sérieusement de ce qu'ayant une maniere de parler entierement semblable à celle de Pericles, il s'abandonnoit & se trahissoit pourtant lui-même par lâcheté & par foiblesse, & qu'il n'avoit ni le courage de soûtenir le bruit & le tumulte d'une populace, ni la force de former & d'endurcir son corps à ces combats de la Tribune, & que par une mollesse inexcusable il se laissoit abâtardir & flétrir sans s'en mettre en peine. Un autre fois ayant mal réüssi & ayant été sifflé, comme il s'en retournoit chez lui la tête couverte

Défauts naturels de Demosthene.

Il se rebuta, & renonça aux assemblées.

Il est ranimé par Eunomus, qui lui reproche sa foiblesse & sa lâcheté.

Sa maniere de parler, semblable à celle de Pericles.

Il est mocqué & sifflé pour la seconde fois.

Par la quantité d'enthymemes.] L'enthymeme est un syllogisme parfait dans l'esprit & dans le sens ; mais imparfait dans l'expression, parce que l'on y supprime une des propositions, comme trop claire & trop connuë, & comme naturellement suppléée par l'esprit de ceux à qui on parle. Ce syllogisme a plus de grace & plaît davantage qu'un syllogisme parfait, mais ne doit pas être trop fréquent, car l'esprit de l'auditeur se lasse d'avoir toûjours à suppléer ce que l'on supprime.

pour cacher sa honte, & au désespoir de ce mauvais succès, il fut suivi par un Comedien nommé Satyrus, qui étoit de ses amis & qui entra avec lui. Demosthene commença à faire en sa presence des lamentations de *ce qu'étant celui de tous les Orateurs qui prenoit le plus de peine & qui travailloit le plus, jusques-là qu'il avoit presque ruiné sa santé à ce travail, il ne pouvoit pourtant trouver le moyen de plaire au peuple: Que de simples matelots très-ignorans, & presque toûjours dans la crapule, étoient écoutez & occupoient la Tribune, & que lui il étoit méprisé & on ne daignoit pas l'entendre. Vous dites vrai, Demosthene*, lui répondit Satyrus, *mais moi je guérirai bien-tôt ce qui cause tout ce mal, si vous voulez seulement me réciter par cœur quelques scenes d'Euripide ou de Sophocle.* Demosthene le fit sur l'heure, & Satyrus repetant après lui les mêmes endroits, les prononça si bien, & les accommoda tellement aux mœurs & à l'état de celui qu'il representoit, que Demosthene même les trouva tout autres, & que convaincu de l'ornement, de la grace & de la force que la prononciation & l'action donnent au discours, il regarda comme très peu de chose, ou comme presque rien de s'exercer à bien parler,

Grand service que lui rendit le Comedien Satyrus.

Il lui fait réciter quelques scenes de Sophocle & d'Euripide, & les récite après lui.

Grand effet de l'action & de la prononciation.

Que de simples Matelots très-ignorans, & presque toûjours dans la crapule, étoient écoutez & occupoient la Tribune. [Car à Athenes comme dans toute Democratie, les Artisans étoient écoutez tout comme les Orateurs les plus habiles. Et cela étoit très-bon. Quand il s'agissoit d'une affaire de la Marine, ou de la construction des vaisseaux, qui auroit-on plûtôt dû écouter que des Matelots, des Charpentiers, &c.

ſi on néglige la prononciation & l'action qui conviennent aux choſes que l'on dit. Ce fut ce qui l'obligea à ſe faire ſous terre un cabinet, qui étoit conſervé encore de notre tems, où il alloit tous les jours s'exercer à déclamer & à former ſa voix, & où il paſſoit ſouvent des deux & trois mois entiers, en ſe faiſant raſer la moitié de la tête, afin que ſi la tentation le prenoit de ſortir, il en fût empêché par la honte de paroître en cet état.

Du tems de Plutarque on voyoit encore le cabinet ſoûterrain de Demoſthene.

Il ſe faiſoit raſer la moitié de la tête pour n'être pas tenté de ſortir.

Quand il ſortoit pour aller voir ſes amis, ou que ſes amis le venoient voir, tout ce qui ſe paſſoit dans ces converſations, tout ce qu'il entendoit, & tous les faits qu'on rapportoit, il les prenoit pour autant de ſujets de s'exercer, & il ne les avoit pas plûtôt quittez, qu'il ſe retiroit dans ce cabinet ſoûterrain, où il repetoit tout de ſuite les affaires dont on lui avoit parlé, & tout ce qu'on avoit dit pour & contre; & s'il avoit aſſiſté à quelque diſcours public, il tâchoit de le retenir, & le reduiſoit enſuite en certains lieux communs & en periodes bien travaillées, qu'il gardoit pour s'en ſervir dans l'occaſion. Souvent il s'occupoit à corriger, & à expliquer & étendre ce que les autres lui avoient dit, ou ce qu'il avoit dit lui-même aux autres. Cela le fit paſſer pour un homme d'un eſprit peſant, qui n'avoit pas la conception vive, &

Il s'exerçoit à compoſer ſur tout ce qu'il entendoit.

Il faiſoit des lieux communs & des periodes travaillées, qu'il gardoit pour s'en ſervir.

Et le reduiſoit en certains lieux communs & en periodes bien travaillées.] Il faiſoit ce que Ciceron appelle *theſes politicas*, & que Ciceron faiſoit lui-même, comme il nous l'apprend dans ſa IV. lettre du IX. Liv. à Atticus, & ſur ces ſujets il compoſoit des Exordes, pour les avoir tout prêts dans l'occaſion.

dont

dont toute la force & l'éloquence n'étoient que l'effet du travail, ſans aucun naturel, & on alleguoit comme une grande preuve, que jamais perſonne n'avoit entendu Demoſthene parler ſur le champ, que même il étoit ſouvent arrivé qu'étant aſſis dans l'aſſemblée, le peuple l'appellant par ſon nom, & le preſſant de parler, il n'avoit jamais voulu y entendre, à moins qu'il n'eût médité ce qu'il avoit à dire, & qu'il ne fût préparé. La plûpart des autres Orateurs en faiſoient des railleries, & Pytheas lui dit un jour en ſe moquant, *que ſon travail ſentoit la lampe. Oüi vraiment, Pytheas*, lui répartit Demoſthene, en repouſſant cette raillerie par une raillerie plus aigre & plus piquante, *mais c'eſt que ta lampe & la mienne ne nous éclairent pas tous deux pour les mêmes travaux.* Il ne répondoit rien aux autres, & bien loin de ſe défendre, il avoüoit, *que véritablement il n'avoit pas toûjours écrit tout ce qu'il diſoit, mais qu'il ne parloit jamais ſans avoir écrit.* Il ſoûtenoit même que celui qui prépare ſes diſcours, eſt homme populaire; car cette préparation eſt une marque qu'il fait ſa cour au peuple, & qu'il veut lui plaire, au lieu que de ne pas ſe ſoucier ni ſe mettre en peine de ce que le peuple penſera des diſcours qu'on lui fait, c'eſt le propre d'un homme qui panche vers l'Oligarchie, & qui employeroit plus volontiers la force que la perſuaſion.

Il ne parloit jamais en public ſur le champ.

Reproche que Pytheas fit à Demoſthene.

Réponſe aigre & piquante de Demoſthene.

Il traite par-là Pytheas de débauché, qui paſſoit les nuits à autre choſe qu'à écrire.

Préparer ſes diſcours, c'eſt une marque qu'on reſpecte ſes Auditeurs.

Pour ce qui eſt de ſa timidité à parler ſur le

Preuve de l'aversion que Demosthene avoit pour parler en public sur le champ.

Grand éloge qu'Eschine donnoit à Demosthene.

Occasions où l'on vit Demosthene parler sur le champ avec un très-grand succès.

Lamachus avoit composé un panegyrique des Rois Philippe & Alexandre.

champ, on en rapporte une preuve qui n'est pas équivoque, c'est qu'un jour étant troublé & désorienté par le bruit du peuple, Demades se leva & parla sur le champ pour appuyer ses raisons, & que jamais Demosthene ne fit la même chose pour Demades. Mais, dira quelqu'un, d'où vient donc qu'Eschine vante si fort l'audace de Demosthene dans ses discours, & qu'il l'appelle un homme très-étonnant & très-admirable? Comment se peut-il que sur le champ Demosthene se soit opposé à Python de Byzance, qui s'emportoit contre les Atheniens, & qui marchoit contre eux comme un torrent capable de tout entraîner? Comment se peut-il que Lamachus, du bourg de Myrrhene, ayant composé un panegyrique des Rois Alexandre & Philippe, dans lequel il maltraitoit extrêmement les Thebains & les Olyn-

Comment se peut-il que sur le champ Demosthene se soit opposé à Python de Byzance, qui s'emportoit contre les Atheniens.] Ceci ne se passa pas à Athenes, mais dans le Conseil des Beotiens. Après la prise d'Elatée, Philippe menaçant de marcher contre Athenes, les Atheniens envoyerent demander du secours aux Beotiens. L'alliance faite & leurs troupes assemblées à Cheronée, Philippe envoya à la Communauté des Beotiens des Ambassadeurs, dont ce Python, qui passoit pour l'Orateur le plus éloquent, étoit le principal. Ce Python fit un très beau discours, où il s'emporta furieusement contre les Atheniens. Demosthene lui répondit sur le champ & le surpassa, & il s'applaudit si fort de cette victoire, qu'il en parle & s'en glorifie dans une de ses Harangues. Et voici ses termes, ausquels Plutarque a fait allusion : τότ' ἐγὼ μὲν τῷ Πύθωνι θρασυνομένῳ καὶ πολλῷ ῥέοντι καθ' ὑμῶν οὐχ ὑπεχώρησα. *Alors je ne cedai point à Python de Byzance, qui s'emportoit furieusement contre nous, & qui rouloit les flots de son éloquence, comme un torrent qui menaçoit de tout entraîner.*

thiens, & l'ayant lû dans l'aſſemblée des Jeux Olympiques, Demoſthene ſe ſoit élevé contre lui, & qu'en déduiſant ſur le champ, & prouvant par des faits hiſtoriques, & par les démonſtrations les plus fortes, les grands biens que les Thebains & les Chalcidiens avoient faits à la Grece, & au contraire les grands maux que les flatteurs des Macedoniens lui avoient cauſez, il ait tellement ramené tous les aſſiſtans, déja ſéduits par l'éloquence de Lamachus, que ce Sophiſte, craignant l'émeute du peuple, ait été obligé de ſe dérober ſecrettement de l'Aſſemblée?

Plutarque concilie ces contradictions apparentes.

Mais il n'eſt peut-être pas difficile d'accorder ces choſes qui paroiſſent des contradictions. Pour moi il me ſemble que Demoſthene, qui avoit pris Pericles pour ſon modele, ne s'attacha pas tant à l'imiter dans ſes autres parties que dans ſa prononciation & dans ſon geſte, & ſur-tout dans la ſage réſolution de ne parler ni promptement, ni ſur le champ ſur toutes ſortes de ſujets, perſuadé que c'étoit par cette prudente conduite qu'il étoit devenu ſi grand. Cependant il ne ſe refuſoit pas toûjours à la gloire qui revient quelquefois de parler ſans préparation, quand la néceſſité le demandoit, mais il vouloit que l'on ne commît pas ſouvent à la Fortune ſon éloquence & toute ſa réputation.

En quoi Demoſthene imitoit Pericles.

Cela eſt ſi vrai, que l'on remarquoit plus de

Cela eſt ſi vrai, que l'on remarquoit plus de hardieſſe & d'au-

On remarquoit plus d'audace & de liberté dans les discours que Pericles avoit prononcé sur le champ.

hardiesse & d'audace dans les discours que Pericles avoit prononcez sans préparation, que dans ceux qu'il avoit écrits, s'il en faut croire Eratosthene, Demetrius de Phalere, & les Poëtes Comiques. Car Eratosthene écrit que dans ses discours faits sur le champ, il étoit quelquefois comme un possedé; & Demetrius nous apprend qu'un jour dans une de ses harangues il fit ce serment en vers, comme transporté par une espece d'enthousiasme, *j'en jure la terre, les fontaines, les fleuves & les mers.* Et des Poëtes Comiques l'un l'appelle *Ropoperperethras*. Et l'autre, pour se mocquer du fréquent usage qu'il faisoit de ce qu'on appelle en Rhetorique, *les contraires* ou *opposez*, dit de lui, *il a repris comme il a pris.* Car Pericles a aimé à employer ce mot. A moins qu'on ne veüille dire

Dans ces discours il paroissoit quelquefois comme possedé.

C'est-à-dire, *Vendeur de vieille ferraille.*

dace.] Plutarque va prouver les deux choses qu'il vient d'avancer. La premiere, que Pericles parloit quelquefois sur le champ; & la seconde, que cette maniere est quelquefois glorieuse, mais qu'elle est aussi dangereuse assez souvent. Et il le prouve par les discours même que Pericles avoit faits sans préparation. On y remarquoit plus d'audace que dans les autres; car la préparation rend plus sage & plus retenu, & l'impromptu rend plus hardi, il se sent de l'effort que fait l'imagination, & qui l'empêche de se tenir dans les bornes. La hardiesse & l'audace de Pericles ne réüssissoient pas toûjours, comme on le voit par les railleries qu'elles lui attirerent.

L'un l'appelle Ropoperperethras.] Ce surnom ne convient guére à l'idée que Plutarque veut donner à l'éloquence de Pericles, comme d'un homme possedé & emporté par son enthousiasme. Mais le Poëte qui lui donne ce surnom, a voulu se mocquer par-là de ce serment emphatique & des tours de l'éloquence de Pericles, comme de tours déja usez & frivoles, & qu'il compare fort bien par cet endroit à de la vieille ferraille.

Car Pericles a aimé à employer

que le Poëte Antiphane dans ce mot a plaiſanté ſur ce que Demoſthene dit dans ſa harangue ſur l'iſle d'Haloneſe, où il conſeille aux Atheniens *de ne pas la prendre de Philippe, mais de la reprendre.* Tout le monde tomboit pourtant d'accord que Demades, lorſqu'il s'abandonnoit à ſon naturel ſans aucune préparation, étoit invincible, & que ſes diſcours faits ſur le champ ſurpaſſoient infiniment les diſcours de Demoſthene les plus méditez & les plus travaillez. Ariſton de Chio rapporte un jugement de Theophraſte ſur les Orateurs. Il dit qu'étant interrogé quel Orateur lui paroiſſoit Demoſthene, il répondit, *un Orateur digne de ſa ville.* Et comme on lui demanda enſuite ce qu'il penſoit de Demades, il dit que, *c'étoit un Orateur bien au-deſſus de ſa ville.* Le même Philoſophe raconte que Polyeuctus le Sphettien, un de ceux qui gouvernoient alors Athenes, diſoit, *que Demoſthene étoit un très-grand Orateur,* mais que Phocion étoit un Orateur *très-éloquent, parce qu'il renfermoit beaucoup de ſens en très-peu de paroles.* Et ſur cela on rapporte que Demoſthene même toutes les fois que Phocion ſe levoit

Demades dans ſes diſcours faits ſur le champ ſurpaſſoit les diſcours de Demoſthene les plus travaillez.

Jugement remarquable de Theophraſte ſur Demoſthene & Demades.

Jugement de Polyeuctus ſur Demoſthene & Phocion.

ce mot.] J'ai mis *Pericles* au lieu de *Demoſthene*, qui eſt dans le texte, & qu'il s'y eſt gliſſé, à mon avis, par une négligence de Copiſte. Il eſt queſtion là de Pericles, & non pas de Demoſthene. Il me ſemble que cela eſt évident. à moins qu'on ne diſe qu'il s'agit d'un mot que Demoſthene avoit imité de lui. Mais cela ſeroit déplacé.

De ne pas la prendre de Philippe, mais de la reprendre.] C'eſt-à-dire, de ne pas la prendre, la recevoir de Philippe comme une conceſſion, mais de la reprendre comme une choſe qui leur appartenoit.

Demosthene appelloit Phocion la hâche de ses discours.

pour plaider contre lui, avoit accoûtumé de dire, *Voici la hâche de mes discours qui se leve.* Mais il seroit difficile de dire si Demosthene parloit ainsi par rapport à la force de l'éloquence de Phocion, ou par rapport à la grande réputation qu'il avoit acquise par sa grande sagesse, comme étant convaincu de cette vérité, qu'une seule parole, un seul clin d'œil, un seul signe de tête d'un homme accrédité par la grande idée qu'il a donnée de sa vertu, font plus que les grandes periodes d'un autre.

Un Orateur fait plus par l'idée qu'il a donné de sa vertu, que les autres par leur éloquence.

Remedes dont Demosthene se servit pour corriger ses défauts personnels qui s'opposoient à l'éloquence.

Quant à ses défauts corporels, qui étoient un grand obstacle à l'éloquence, voici les remedes qu'il y apporta, comme l'écrit Demetrius de Phalere, qui disoit l'avoir oüi dire à Demosthene luimême déja vieux : Premierement pour son bégaïement & sa difficulté de la langue, il les corrigea en remplissant sa bouche de petits cailloux, & en prononçant ainsi la bouche pleine plusieurs tirades de vers ou de prose. Et sa voix qui étoit petite & foible, il l'exerça & la forma en fournissant de grandes courses, & en montant des lieux fort

Voici la hâche de mes discours qui se leve.] Pour dire que l'éloquence de Phocion étoit si forte, qu'elle alloit mettre en pieces la sienne & la rendre entierement inutile. Voilà un grand éloge pour Phocion. On pourroit peut-être croire aussi que Demosthene appelloit Phocion la hâche de ses discours, pour faire entendre que cet Orateur, par sa brieveté & par sa précision, lui enseignoit à retrancher toute parole inutile ou superfluë, & à se resserrer, en n'employant que ce qui étoit absolument nécessaire pour donner de la force & de l'énergie au discours, & en rejettant tout le reste. Le second sens que Plutarque donne paroît forcé.

hauts & fort eſcarpez pendant qu'il prononçoit tout d'une haleine des endroits de quelques harangues, ou de quelques poëſies qu'il ſçavoit par cœur. Il avoit chez lui un grand miroir devant lequel il prononçoit ce qu'il avoit compoſé. On dit qu'un homme l'étant allé trouver un jour pour lui demander ſon ſecours, lui raconta comment il avoit été inſulté & chargé de coups. Demoſthene lui répondit, *Mon ami, il n'eſt pas vrai que tu ayes été battu.* Alors cet homme hauſſant ſa voix, *Quoi, Demoſthene*, s'écria-t-il, *je n'ai pas été battu? Oh preſentement*, repliqua Demoſthene, *j'entends la voix d'un homme qui a été veritablement inſulté & battu*, tant il étoit perſuadé que le ton & le geſte de celui qui parle, ſont néceſſaires pour rendre croyable tout ce qu'il dit.

Il recitoit devant un grand miroir.

Le ton & le geſte néceßaires pour rendre croyable ce que l'on dit.

Sa prononciation & ſon action plaiſoient infiniment au peuple, mais les fins connoiſſeurs les trouvoient baſſes, ignobles, & pleines de molleſſe, & de ce nombre étoit Demetrius de Phalere. Hermippus rapporte qu'Eſion, interrogé ſur les anciens Orateurs & ſur ceux qui étoient alors, répondit, *qu'il n'y avoit perſonne qui entendant les anciens haranguer le peuple avec tant de gravité, de dignité & de décence, ne fût ravi en admiration, mais que quand on liſoit les Oraiſons de Demoſthene, on les trouvoit beaucoup plus travaillées & plus fortes.*

L'action & la prononciation de Demoſthene trouvées baßes & ignobles par les fins connoißeurs.

Jugement d'Eſion ſur les anciens Orateurs, & ſur ceux qui étoient alors.

Et l'on voit aſſez, ſans qu'on le diſe, que ſes harangues qu'il a écrites, ont beaucoup d'auſtere & de piquant. Mais dans les rencontres qui lui

venoient quelquefois sur le champ, il ne laissoit pas de chercher le plaisant & le ridicule. Par exemple, Demadés lui ayant dit un jour, *Demosthene veut m'enseigner, c'est comme dit le Proverbe, la truye qui enseigne Minerve. Oüi*, répondit Demosthene, *mais l'autre jour cette Minerve fut surprise en adultere dans le bourg de Colytte.* Et une autre fois à un voleur qui avoit le surnom de *Chalcus*, & qui se mêloit de railler sur ses veilles, & sur ce qu'il composoit la nuit, *Je sçai bien*, lui dit-il, *que tu es fâché de ce que j'ai une lampe allumée toute la nuit. Mais pour vous, hommes Atheniens, ne soyez pas surpris de tous les vols qui ont été faits ces jours-ci, car nous avons des voleurs d'airain & des murs de terre.* Nous pourrions rapporter beaucoup d'autres exemples semblables, mais nous en demeurerons-là, aussi est-il juste d'examiner sa conduite & ses mœurs, sur ses actions & sur sa maniere de gouverner.

Demosthene cherchoit quelquefois le plaisant & le ridicule.

Bons mots de lui.

C'est à-dire, airain.

Demosthene commença à se jetter dans les affaires du Gouvernement pendant la guerre sacrée, autrement appellée la guerre Phocique,

En quel tems Demosthene commença à se mêler du Gouvernement.

Mais l'autre jour cette Minerve fut surprise en adultere dans le bourg de Colytte.] Si tous les bons mots de Demosthene avoient été de ce caractere & de cette vivacité, Longin n'auroit pas porté de lui ce jugement, *que quand il s'efforce d'être plaisant, il se rend ridicule plûtôt qu'il ne fait rire, & qu'il s'éloigne d'autant plus du plaisant, qu'il tâche d'en approcher.* Chap. XXVIII.

Demosthene commença à se jetter dans les affaires du Gouvernement pendant la guerre sacrée.] Cette guerre commença la 12. année de l'Olympiade CVI 533, ans avant l'Ere Chrétienne. Demosthene étoit alors dans sa vingt-septiéme année, & alors il n'avoit pas encore

comme

comme il le dit lui-même, & comme il est aisé de le recueïllir de ses Oraisons contre Philippe, dont les dernieres furent prononcées après cette guerre finie, & les premieres touchent beaucoup de particularitez qui se passerent dans cette guerre même. On voit aussi très-clairement qu'il prononça son Oraison contre Midias à l'âge de trente-deux ans accomplis, lorsqu'il n'avoit encore aucun crédit dans la République, ni aucune réputation. Et ce fut à mon avis la principale raison qui l'obligea à renoncer pour de l'argent à l'inimitié qu'il avoit pour cet homme qui l'avoit maltraité, car de *son naturel il n'étoit ni doux ni facile à appaiser*, comme Homere le dit d'A-

A quel âge il prononça son Oraison contre Midias.

C'est un passage d'Homere du XX. liv. de l'Iliade.

commencé à se mêler du Gouvernement & des affaires publiques, comme il le dit lui-même dans son Oraison pour la Couronne, οὐ γὰρ ἤ ἔγωγε ἐπολιτευόμην πώποτε, *car alors je ne m'étois pas encore mêlé du Gouvernement.* Il faut avertir que quelques Auteurs avancent de deux années le commencement de cette guerre sacrée ou Phocique, & qu'ils le rapportent à la derniere année de l'Olympiade CV.

On voit aussi très-clairement qu'il prononça son Oraison contre Midias à l'âge de trente-deux ans accomplis, lorsqu'il n'avoit encore aucun crédit.] Comment Plutarque peut-il dire cela, après ce qu'il vient de dire, que Demosthene se jetta dans les affaires du Gouvernement pendant la guerre sacrée? D'ailleurs il est certain qu'à l'âge de vingt-sept ans, il avoit déja fait les Oraisons contre Androtion, contre Timocrate, & contre Aristocrate. Il est vrai qu'il ne les avoit pas prononcées, & qu'il les avoit faites pour d'autres. Mais n'avoit-il pas fait & prononcé l'Oraison contre Eschine? Il étoit donc connu & avoit du credit & de la réputation avant son Oraison contre Midias. Le Pere Scot, très-sçavant Jesuite, qui a fait la vie de Demosthene, année par année avec beaucoup d'érudition, a relevé le premier cette contradiction, qui paroît sensible. Mais peut-être que Plutarque a voulu dire seulement que Demosthene n'avoit pas alors autant de crédit & de réputation qu'il en eut dans la suite.

chille, mais implacable dans son ressentiment, & âpre & ardent à repousser l'injure. Mais voyant que ce n'étoit pas une petite entreprise, ni l'entreprise d'un homme d'aussi peu d'autorité que lui, de prétendre venir à bout d'un personnage comme Midias, appuyé par d'immenses richesses, protegé par des amis puissans, & redoutable même par son éloquence, il donna son ressentiment aux amis, qui intercederent pour Midias. Car d'ailleurs il ne faut pas s'imaginer que trois mille drachmes eussent été capables d'appaiser Demosthene, & de calmer son ressentiment, s'il eût pû se flatter de l'esperance de remporter la victoire sur son ennemi.

Ce qui obligea Demosthene à pardonner à Midias & à se réconcilier avec lui.

Cinq cent écus.

Il trouva une occasion bien glorieuse de se mêler du Gouvernement, ce fut la nécessité de défendre contre le Roi Philippe les interêts & la liberté de la Grece; & il s'en acquitta si dignement, & combattit si bien pour elle par son éloquence, qu'il acquit bien-tôt un grand renom, & qu'il se rendit très-célébre par la force de son art, & par cette audace de parler franchement & librement, sans rien ménager & sans rien craindre. De sorte qu'il fut admiré de toute la Grece, honoré & recherché par le grand Roi, que Philippe lui-même faisoit plus de cas de lui que de tous les autres Orateurs ensemble, & que ses ennemis avoüoient qu'ils avoient à combattre un homme d'une très-grande réputation,

Il prend contre Philippe les interêts de la liberté de la Grece.

La grande réputation qu'il s'acquit en cette occasion par son éloquence.

Qu'ils avoient à combattre un homme d'une très-grande réputa-

& un Athlete très-rédoutable ; car c'eſt ce que diſoient ſes plus grands adverſaires Eſchine & Hyperide dans les accuſations mêmes qu'ils intentoient contre lui. De-là vient que je ne ſçaurois comprendre comment Theopompe s'eſt aviſé d'écrire que Demoſthene étoit inconſtant de ſon naturel, & incapable de ſe tenir long-tems aux mêmes gens & aux mêmes affaires ; car au contraire il paroît qu'il perſevera juſqu'à la fin dans le même parti qu'il avoit embraſſé, & dans les mêmes affaires qu'il avoit entrepriſes dès ſa premiere entrée dans l'adminiſtration de la République, & que non-ſeulement il ne changea point en toute ſa vie, mais que même il abandonna & perdit la vie pour s'empêcher de changer. Jamais il ne fit comme Demades, qui pour juſtifier ſon changement de parti dans le Gouvernement, dit, *qu'il lui étoit ſouvent arrivé dans les diverſes conjonctures, de dire des choſes contraires à ſes premiers ſentimens, mais qu'il n'en avoit jamais dit qui fuſſent contraires au bien de la République*. Et Menalo-

Demoſthene juſtifié par Plutarque des reproches d'inconſtance que lui faiſoit Theopompe.

Comment Demades juſtifioit ſon changement de parti dans le Gouvernement.

tion, & un athlete très-redoutable.) C'eſt à quoi s'accorde parfaitement le jugement qu'en apporte Longin, qui dit que Demoſthene avoit raſſemblé en lui toutes les qualitez d'un Orateur véritablement né au ſublime, qu'il avoit une force & une vehemence dont jamais perſonne n'a ſçu approcher, & que par ces qualitez divines, car il n'eſt pas permis de les appeller humaines, il a effacé tout ce qu'il y a eu d'Orateurs célébres dans tous les ſiecles, les laiſſant comme abbattus & éblouïs de ſes tonneres & de ſes éclairs; & il ajoûte, qu'il eſt plus aiſé d'enviſager fixement & les yeux ouverts les foudres qui tombent du ciel, que de n'être point émû des violentes paſſions qui regnent en foule dans ſes ouvrages.

pus, qui étoit ordinairement opposé à Callistrate dans le Gouvernement, & qui plusieurs fois s'étoit laissé gagner par lui à force d'argent, avoit accoûtumé de dire au peuple: *Callistrate est toûjours mon ennemi, mais pour cette fois je suis de son avis; il faut que le bien de la République l'emporte.* Et Nicodeme de Messene, qui d'abord s'étoit déclaré pour Antipater, & qui embrassa ensuite le parti de Demetrius, dit publiquement, *qu'il ne se démentoit point en cette rencontre, parce qu'il étoit toûjours utile de se soûmettre à ceux qui étoient les plus puissans.* Nous ne pouvons pas dire la même chose de Demosthene, ni lui reprocher qu'il ait jamais biaisé ni gauchi dans ses discours, ni dans ses actions, car au contraire il alla toûjours le même train dans les affaires, & persevera toute sa vie dans ses mêmes maximes sans jamais s'en écarter, non plus que d'un formulaire invariable de Gouvernement.

Menalopus se laissoit gagner à force d'argent par Callistrate.

Comment Nicodeme excusoit son changement de parti.

Demosthene persevere toûjours dans ses mêmes maximes

Le Philosophe Panetius dit que la plûpart de ses Oraisons sont écrites sur ce grand principe, que le beau est seul éligible & préferable par lui-même, comme son Oraison de la Couronne, celle contre Aristocrate, celle des Immunitez, & ses Philippiques, dans toutes lesquelles il ne mene pas ses Citoyens à ce qui est le plus agréable, le plus facile & le plus avantageux; mais il leur prouve & leur démontre par tout qu'il faut toûjours préferer le beau & l'honnête à ce qui est le plus salutaire & le plus sûr. Si à cette noble

Grand principe sur lequel roulent toutes les Oraisons de Demosthene.

Il n'y a de veritable éloquence que celle qui s'attache au beau & au vrai.

ambition & à cette jalousie d'honneur, qu'il témoignoit dans toutes ses actions, & à cette générosité & magnanimité qui éclatoient dans ses discours, il eût joint la valeur guerriere & le désinteressement, il n'auroit pas seulement été mis au nombre des grands Orateurs, avec Mirocles, Polieucte & Hyperide, mais il auroit merité d'être mis beaucoup plus haut, avec les Cimons, les Thucydides & les Pericles. Car même parmi ceux qui parurent après lui, Phocion, quoiqu'il fût à la tête du parti le moins loüé, & qu'il parût favoriser les Macedoniens, cependant à cause de sa valeur & de sa justice, il fut toûjours regardé comme un personnage qui n'étoit inferieur ni à Aristide, ni à Ephialte, ni à Cimon. Au lieu que Demosthene, pour n'être pas homme bien franc du collier à la guerre, comme dit Demetrius, ni assez muni & assez fortifié contre les présens, & qui dans le tems qu'il se montroit inaccessible à tout l'or de Philippe & de la Macedoine, se laissoit prendre par celui de Suse & d'Ecbatane, étoit bien propre à loüer les grandes actions de ses ancêtres, mais très-mal propre à les imiter. Il étoit pourtant plus homme de bien que tous les autres

Ce qui manquoit à Demosthene pour être au-dessus des plus grands personnages.

D'où venoit la grande réputation de Phocion.

C'est-à-dire, par celui du Roi Artaxerxe & de ses Satrapes.

Demosthene très-propre à loüer les grandes actions, mais très-mal propre à les imiter.

Car même parmi ceux qui parurent après lui, Phocion.] Phocion étoit contemporain de Demosthene. Plutarque veut donc marquer seulement par-là qu'il étoit plus jeune, & qu'il ne commença à se mêler du Gouvernement qu'après lui. Autrement il faudroit lire comme Wolfius, *κατ' αὐτ*, *de son tems*, au lieu de *μετ' αὐτ*, *après lui*.

Orateurs de ſon tems ; j'excepte toûjours Phocion. Il paroît même qu'il parloit au peuple avec plus de franchiſe & de liberté que tous les autres, qu'il s'oppoſoit avec plus d'audace à ſes cupiditez, & qu'il reprenoit plus fortement ſes fautes, comme on peut le recueïllir de ſes Oraiſons. Et ſur cela Theopompe rapporte que les Atheniens voulant l'obliger d'accuſer quelqu'un qu'ils vouloient perdre, il le refuſa, & comme ils faiſoient beaucoup de bruit ſur ce refus, il ſe leva & leur dit : *Hommes Atheniens, je vous donnerai toûjours fidellement mes avis dans tout ce qui ſera pour votre bien, quand même vous ne le voudriez pas, mais jamais je n'accuſerai perſonne, & ne ferai le mêtier de Sycophante, quand même vous le voudriez.*

Particularité de la vie de Demoſthene rapportée par Theopompe

Beau mot de Demoſthene aux Atheniens.

Ce qu'il fit contre Antiphon, marque combien il étoit porté pour l'Ariſtocratie ; car cet Antiphon ayant été abſous par le peuple d'une accuſation très-grave, qui avoit été intentée

Grande action de Demoſthene contre Antiphon.

Car cet Antiphon ayant été abſous par le peuple d'une accuſation très-grave] Demoſthene raconte cette Hiſtoire dans ſon Oraiſon de la Couronne. *Mais je m'en vais vous rafraîchir la memoire de ce qu'Eſchine a fait pour les ennemis au vû & au ſçû de tout le monde. Qui eſt-ce de vous qui ignore qu'Antiphon chaſſé de la ville avoit promis à Philippe de mettre le feu à votre Arſenal? Qu'il vint à ce deſſein dans la ville? Que moi-même l'ayant trouvé caché dans le Pirée, je le traînai à l'Aſſemblée? Que cet envieux ſe mit à crier que je faiſois des choſes terribles pour un Etat populaire, que j'inſultois aux malheureux Citoyens, & que j'entrois par force dans les maiſons, & fit tant par ſes criailleries, que ce traître fut relâché ſans aucun decret? Que ſi le Senat de l'Areopage, informé de ce qui venoit de ſe paſſer, & de la grande faute que vous aviez faite dans une conjoncture ſi délicate, n'eût fait*

contre lui, il l'entreprit, le mena au Tribunal de l'Areopage, & se souciant fort peu de déplaire au peuple & d'encourir son indignation, il le convainquit d'avoir promis à Philippe de brûler l'Arsenal d'Athenes, & le fit condamner à mort. Il se rendit aussi accusateur contre la Religieuse Theoris, qui commettoit beaucoup de malversations dans les fonctions de son ministere, & qui enseignoit aux Esclaves à tromper leurs Maîtres; & ayant conclu à la mort, il la fit condamner & exécuter.

Il fait condamner à mort une Religieuse.

On prétend aussi qu'il composa l'Oraison qu'Apollodore prononça contre le Général Timothée, par laquelle il le fit déclarer redevable au Trésor de grandes sommes qu'il avoit détournées, & encore les deux Oraisons pour Phormion & pour Stephanus, ce qui fut une grande tâche à sa réputation, & avec justice, car ce Phormion se servit de cette Oraison de Demosthene contre Apollodore. Ainsi Demosthene fit le pour & le contre, ce qui est la même chose que s'il eût pris dans la même boutique deux épées, & qu'il les eût venduës à deux ennemis pour s'entretuer.

Il composa l'Oraison d'Apollodore contre Timothée. On la voit parmi ses Oraisons.

Grande tâche que Demosthene fit à sa réputation en faisant le pour & le contre.

Plutarque fait allusion au métier du pere de Demosthene, qui étoit Fourbisseur.

Quant à ses Oraisons publiques, celles qui sont contre Androtion, contre Timocrate, &

rechercher ce malheureux, & que l'ayant fait prendre, il ne l'eût remené devant vous, il auroit échappé à la justice par l'aide & par le support de ce grand Orateur, & auroit évité le supplice dû à son crime. Au lieu qu'après lui avoir fait donner la question vous l'avez condamné à mort, & fait exécuter comme il le meritoit.

Oraiſons que Demoſthene compoſa pour d'autres, & celles qu'il prononça lui-même.

contre Ariſtocrate, il les compoſa pour d'autres, parce qu'il ne s'étoit pas encore mêlé du Gouvernement, car il n'avoit alors que vingt-ſept ou vingt-huit ans. Mais il prononça lui-même celle qui eſt contre Ariſtogiton, & celle qui eſt pour les Immunitez, & qu'il fit en faveur de Cteſippe fils de Chabrias, comme il le dit lui-même; d'autres prétendent qu'il la fit, parce qu'il pourſuivoit en mariage la mere de ce jeune homme, qui étoit veuve. Cependant il ne l'épouſa point, mais il épouſa une fille de Samos, comme l'écrit Demetrius dans ſon Traité des Synonymes. Pour ce qui eſt de ſon Oraiſon contre Eſchine, où il l'accuſe de malverſation dans ſon Ambaſſade, on ne ſçait pas certainement ſi elle fut prononcée, quoi qu'Idomenée aſſûre que l'abſolution

Denys d'Halicarnaſſe prétend qu'elle n'eſt pas de Demoſthene.

Il pourſuivoit en mariage la veuve de Chabrias.

On ne ſçait pas certainement ſi l'Oraiſon contre Eſchine fut prononcée.

Pour ce qui eſt de ſon Oraiſon contre Eſchine.] C'eſt l'Oraiſon appellée περὶ παραπρεσβείας, *de falſa legatione*, comme Ciceron a traduit ce titre. Demoſthene y accuſe Eſchine de pluſieurs malverſations capitales qu'il avoit commiſes dans cette Ambaſſade, où il avoit été envoyé pour faire jurer la paix à Philippe. La premiere, d'avoir été de l'avis de Philocrate, qui vouloit qu'on fit la paix ſans y comprendre les peuples de la Phocide; la ſeconde, de n'avoir pas exigé le ferment des Theſſaliens, alliez de Philippe; la troiſiéme, de s'être amuſé exprès en chemin pour donner le tems à Philippe de faire ſon expedition contre la Phocide; la quatriéme, d'avoir leurré les Atheniens de ces deux fauſſes eſperances, que les Thebains ſeroient perdus, & les Phociens conſervez. Nous avons cette Oraiſon de Demoſthene, & la réponſe d'Eſchine. Puiſque du tems de Plutarque il étoit encore incertain ſi ces deux Oraiſons furent prononcées, il nous ſieroit mal de vouloir décider cette queſtion. Il ſuffit de ſçavoir que ſi cette cauſe fut plaidée, elle ne le fut que la ſeconde année de l'Olympiade CIX. Demoſthene avoit alors 39. ans.

d'Eſchine

d'Eſchine, ne paſſa que de trente voix ſeulement. Mais il paroît que cela n'eſt nullement vrai, s'il en faut juger par ce que l'un & l'autre de ces deux Orateurs diſent dans leurs Oraiſons de la Couronne; car aucun des deux ne dit clairement & expreſſément que cette affaire eût été plaidée & pouſſée juſqu'à un jugement définitif. Mais quant à ce point, nous le laiſſons décider à d'autres.

Pendant que la paix duroit encore, & avant que la guerre avec Philippe commençât, il étoit aiſé de voir quelle ſeroit la conduite que Demoſthene tiendroit dans le Gouvernement de la République, car de tout ce que faiſoit ce Macedonien, il ne laiſſoit rien paſſer ſans le contrôler; il s'élevoit contre toutes ſes actions, il allarmoit les Atheniens ſur ſes moindres démarches, & les enflammoit contre lui. C'eſt pourquoi dans la Cour de Philippe on ne parloit que de Demoſthene, & lorſqu'il alla lui dixiéme en ambaſſade en Macedoine, ce Prince écouta tous ſes Collegues dans l'audience qu'il leur donna, & il répondit avec plus de ſoin & d'attention au diſcours de Demoſthene. Mais dans la ſuite il ne lui fit ni les mêmes honneurs ni les mêmes careſſes qu'aux autres; car il ſe familiariſa davantage avec Eſchine & avec Philocrate, & les mit de tous ſes plaiſirs. C'eſt pourquoi ces deux Ambaſſadeurs à leur retour ne ceſſant de vanter Philippe, & de dire, *que c'étoit un Prince très-éloquent, très-*

Demoſthene s'élevoit contre tout ce que faiſoit Philippe.

Il va lui dixiéme en ambaſſade vers Philippe.

Philippe lui fait moins d'honneurs qu'à ſes Collegues.

Demosthene tourne en brocards les loüanges qu'Eschine & Philocrate donnoient à Philippe.

beau & très-grand bûveur, l'envie les porta à tourner ces loüanges en brocards ; car il dit, *que la premiere qualité étoit d'un Sophiste, la seconde d'une femme, & la troisiéme, d'une éponge, & que ce n'étoit pas-là l'éloge d'un Roi.*

Il porte les Atheniens à marcher au secours de l'Eubée.

Dès que les affaires furent tournées à la guerre, Philippe ne pouvant se tenir en repos, & les Atheniens étant excitez par Demosthene, cet Orateur porta le peuple à marcher au secours de l'Eubée, que les Tyrans, qui s'étoient saisis de villes, avoient assujettie à Philippe. Et les Atheniens étant passez en Eubée sur le decret qu'il en dressa lui-même, ils en chasserent les Macedoniens. Ensuite il envoya du secours aux Byzantins & aux Perinthiens, à qui Philippe faisoit la guerre ; car ayant persuadé au peuple de renoncer au ressentiment qu'il avoit contre eux, & d'oublier les fautes que ces deux peuples avoient commises dans la guerre des Alliez, il le porta à leur envoyer des troupes, qui furent la cause de leur salut. Après cela il alla en qualité d'Ambassadeur dans toutes les villes de Grece, parla à tous les Grecs, & les excitant par ses paroles, il les soûleva tous, excepté un très-petit nombre, & les ameuta contre Philippe. De sorte qu'on assembla une armée de quinze mille hommes de pied & de deux mille chevaux, sans compter les troupes des villes qui faisoient la guerre à leurs dépens, & qu'on fit sans peine les fonds nécessaires pour l'entretien & la solde des Etrangers, chacun con-

Il fait envoyer du secours aux Byzantins & aux Perinthiens.

Il va dans toutes les villes de Grece en qualité d'ambassadeur, & il les soûleve presque toutes contre Philippe.

tribuant très-volontiers & avec joye. Theophraste écrit que ce fut en cette occasion que les Alliez demandant avec instance que l'on reglât les contributions, l'Orateur Crobylus dit tout haut, *que la guerre ne se nourrissoit point avec une mesure fixe.*

Mot de l'Orateur Crobylus sur les fonds nécessaires pour la guerre.

La Grece étant donc toute soûlevée, & dans une grande attente de ce qui arriveroit, & les peuples & les villes ayant fait ensemble une ligue, les Eubéens, les Achéens, les Corinthiens, les Mégariens, ceux de Leucade, & ceux de Corcyre, le plus fort restoit encore à faire pour Demosthene, c'étoit d'attirer dans l'alliance les Thebains, qui étoient voisins de l'Attique, qui avoient des troupes très-aguerries, & qui étoient alors ceux de tous les Grecs qui avoient le plus de réputation dans les armes. Mais il n'étoit pas aisé de faire changer les Thebains, tant à cause des grands services qu'ils avoient reçus encore tout recemment de Philippe pendant la guerre de la Phocide, & qui les avoient entierement apprivoisez & gagnez, qu'à cause des differends & des petites guerres que le voisinage d'Athenes & de Thebes faisoit élever continuellement entre ces deux villes. Cependant après que Philippe, enflé du grand succès qu'il avoit eu près de la ville d'Am-

Guerres très-fréquentes entre Thebes & Athenes, à cause du voisinage.

Que la guerre ne nourrissoit point avec une mesure fixe.] La guerre est un tyran. On ne peut donc pas la nourrir comme une Esclave. Car, comme Wolfius l'a fort bien remarqué, Crobylus fait allusion à la nourriture des Esclaves, qui étoit une mesure reglée.

phiſſe, ſe fut jetté tout d'un coup ſur Elatée, qu'il ſe fut emparé de Phocide, & que les Atheniens étant tout troublez de cette entrepriſe ſi ſoudaine, perſonne n'oſoit plus monter à la Tribune, & ne ſçavoit quel conſeil donner, & que l'abbattement, l'incertitude & le ſilence regnoient dans l'aſſemblée, Demoſthene eut ſeul le courage de s'avancer. Il conſeilla aux Atheniens de ne rien négliger pour attirer les Thebains dans leur alliance, & encourageant d'ailleurs le peuple par ſon diſcours, & le repaiſſant de grandes eſperances ſelon ſa coûtume, il fut lui-même envoyé en ambaſſade aux Thebains avec quelques autres. Philippe de ſon côté, comme dit Marſyas, y envoya auſſi Amyntas & Clearque, tous deux Macedoniens, & il leur joignit Daochus, Theſſalus & Thraſydée, pour s'oppoſer & pour répondre à tout ce que les Ambaſſadeurs d'Athenes propoſeroient. Les Thebains comprirent bien d'abord ce qui étoit pour eux le plus utile, chacun avoit encore devant les yeux les maux de la guerre, car les playes qu'ils avoient reçûës à la guerre de la Phocide ſaignoient encore. Mais la forte éloquence de Demoſthene, comme dit Theopompe, ſoufflant dans leurs courages comme un vent impetueux, y ralluma l'ambition, & chaſſa toutes les conſidérations contraires, de ſorte que

Grand courage de Demoſthene.

Il eſt envoyé en ambaſſade aux Thebains pour les attirer dans l'alliance

Ambaſſadeurs que Philippe leur envoya de ſon côté.

Ce que fit l'éloquence de Demoſthene ſur l'eſprit des Thebains.

Et il leur joignit Daochus, Theſſalus & Thraſydée.) On a crû ce paſſage inutile ou corrompu. Plutarque ne parle point de Python de Byzance, qui étoit à la tête des Ambaſſadeurs que Philippe envoya.

bannissant de leur cœur la crainte, la prudence, & la reconnoissance, ils furent transportez & ravis par son discours comme par une espece d'enthousiasme, & uniquement enflammez de l'amour du beau.

Cette action de Demosthene parut si grande & si éclatante que Philippe envoya d'abord des Ambassadeurs à Athenes pour demander la paix, que toute la Grece, pour ainsi dire, se leva en pieds, attentive à ce qui arriveroit, que non-seulement tous les Capitaines Atheniens obéïssoient à Demosthene, mais encore tous les Commandans des Beotiens, & qu'il regloit tout à son gré dans les assemblées de Thebes comme dans celles d'Athenes, également aimé, respecté, & autorisé dans ces deux villes, non sans cause, comme dit Theopompe, au contraire avec très-grande raison. Mais la Fortune, comme il semble, ayant par une certaine révolution d'affaires marqué à ce tems-là le dernier terme de la liberté de la Grece, s'opposa à ses glorieux desseins, & donna plusieurs signes de ce qui devoit arriver. Parmi ces signes se trouverent de terribles propheties de la Pythie, & cet ancien Oracle des Sibylles, dont tout le monde s'entretenoit: *Que je me trouve loin du combat qui va se donner dans la terre qu'arrose le*

Grand effet que produisit cette action de Demosthene.

Demosthene tout-puissant à Thebes comme à Athenes.

La Fortune s'oppose aux glorieux desseins de Demosthene.

Signes qui précederent la bataille de Cheronée.

Mais la Fortune, comme il semble) Le texte dit *quelque divine Fortune.* Les Anciens entendoient par *divine Fortune* la providence, ou la manifestation des jugemens de Dieu sur les hommes. On peut voir ce qui a été remarqué sur Hierocles, qui a parfaitement expliqué ce mot.

Ancien Oracle des Sibylles.

Thermodon; que je devienne un aigle pour contempler du haut des nuës ce sanglant carnage, où le vaincu pleurera ses pertes, & où le vainqueur périra. Car on dit que ce Thermodon est dans notre pays près de Cheronée un petit ruisseau qui se jette dans le Cephise. Mais pour nous presentement nous ne connoissons dans notre voisinage aucune riviere, ni aucun ruisseau de ce nom. Nous conjecturons seulement que celui qu'on appelle *Æmon*, étoit appellé autrefois *Thermodon*. Il coule le long des murs du Temple d'Hercule, qui est justement l'endroit où les Grecs camperent, & il y a bien de l'apparence que le sang & les morts dont il fut rempli à cette bataille, donnerent lieu à ce changement de nom. L'historien Duris assûre pourtant que *Thermodon* n'est pas le nom d'un ruisseau, mais que quelques Soldats dressant une tente & creusant la terre tout autour, trouverent une petite statuë de marbre, avec une petite inscription, qui marquoit que c'étoit un Officier

Le ruisseau de Thermodon appellé Æmon, & pourquoi.

Car on dit que ce Thermodon est dans notre pays près de Cheronée un petit ruisseau.) Pausanias en marque précisément la situation dans ses Bœotiques. *Au-dessus de Glisante*, dit-il, *est une montagne, que les gens du pays appellent Hypate, c'est-à-dire, la haute. Sur cette montagne est le Temple de Jupiter Hypate, c'est-à-dire, suprême, avec sa statuë, & le ruisseau ou torrent qui passe au pied est appellé Thermodon*.

Et il y a bien de l'apparence que le sang & les morts, dont il fut rempli à cette bataille, donnerent lieu à ce changement de nom.) Plutarque croit que le Thermodon fut appellé *Æmon*, du mot αἷμα sang, à cause du sang dont il fut rempli à la bataille de Cheronée. Et cela peut fort bien être, car il arrive souvent que les évenemens changent les noms des lieux & des rivieres où ils se passent.

nommé Thermodon, qui tenoit entre ses bras une Amazone blessée. Et il rapporte un autre Oracle qui courut alors, & qui disoit : *Oyseau noir, attends la bataille de Thermodon, où les cadavres entassez te fourniront une ample pâture.* Mais sur cela il est bien difficile d'établir la vérité.

Pour Demosthene, on dit que plein de confiance dans les armes des Grecs, & merveilleusement encouragé & ranimé par le nombre, par la valeur, & par l'ardeur de tant de troupes qui ne demandoient qu'à voir l'ennemi, il ne leur permettoit point de s'amuser à tous ces Oracles, & de prêter l'oreille à ces propheties. Mais leur donnant à entendre qu'il soupçonnoit la Pythie de philippiser, il faisoit souvenir les Thebains de leur Epaminondas, & les Atheniens de leur Pericles, & leur representoit que ces grands hommes prenant ces Oracles & ces propheties pour des couleurs & pour des prétextes, dont on couvroit la crainte & la lâcheté, se servoient toûjours de leur raison pour exécuter ce qu'il falloit faire.

Ces Oracles suspects à Demosthene.

Jugement qu'Epaminondas & Pericles faisoient des Oracles & des propheties.

Jusques-là Demosthene se montra très-homme de bien. Mais à la bataille il ne fit rien de beau,

Oyseau noir, attends la bataille de Thermodon.) Mais cet Oracle ne prouve nullement que Thermodon ne fût pas un ruisseau, il prouve même le contraire, cet Oracle s'adresse aux Corbeaux.

Mais leur donnant à entendre qu'il soupçonnoit la Pythie de philippiser.) Demosthene avoit trop d'experience pour ne pas sçavoir que tous ces Oracles étoient d'ordinaire suggerez par la passion ou par l'interêt.

Demosthene prend la fuite à la bataille, & jette ses armes.

ni qui répondît à ces belles paroles, car abandonnant son poste il prit honteusement la fuite, & jetta ses armes sans avoir honte, comme dit Pytheas, de démentir si lâchement la belle devise qu'il avoit fait graver en lettres d'or sur son bouclier, *à la bonne Fortune.*

Devise du bouclier de Demosthene.

Indignes emportemens où la joye du gain de la bataille de Cheronée porta Philippe.

D'abord après la bataille, Philippe fut si transporté de joye pour cette grande victoire, qu'il commit une infinité d'insolences, & qu'après s'être enyvré avec ses amis, il se transporta sur le champ de bataille, & là insultant à tous ces morts dont il étoit couvert, il mit en chant le commencement du decret que Demosthene avoit dressé pour exciter les Grecs à cette guerre, & chanta en battant la mesure, *Demosthene Pæanien fils de Demosthene, a dit.* Mais bien-tôt après revenu de son yvresse, & considérant dans son esprit le grand danger qu'il avoit couru, & qui l'environnoit encore, il frissonna, & les cheveux lui dresserent à la tête, au seul souvenir de la force & de la véhemence de cet Orateur, qui l'avoit forcé de mettre au hazard d'un seul combat, & de faire dépendre d'une très-petite partie d'une journée & sa vie & ses Etats.

Philippe met en chant le commencement du decret de Demosthene pour s'en mocquer.

Philippe frissonna au seul souvenir du danger où l'avoit precipité l'éloquence de Demosthene.

La réputation de cet exploit de Demosthene va jus-

La gloire de cette grande action de Demosthene alla jusqu'au Roi de Perse, qui écrivit

Mais bien-tôt après revenu de son yvresse.) Et averti par l'Orateur Demades, qui étoit du nombre des prisonniers, & qui lui dit avec une liberté heroïque, *Seigneur, la Fortune vous a donné le rôle d'Agamemnon, & vous ne rougissez pas de faire les actions d'un Thersite.*

à les

à ses Lieutenans & à ses Satrapes de lui donner tout l'or qu'il voudroit, de n'avoir d'attention que pour lui, & de le distinguer sur tous les autres, comme le seul homme capable de donner beaucoup d'affaires au Roi de Macedoine, & de le tenir embarrassé & garroté dans les troubles & dans les guerres des Grecs. Tout cela fut découvert dans la suite par Alexandre, qui trouva à Sardis quelques lettres de Demosthene, & les regiſtres des Lieutenans du Roi où étoient marquées les sommes qu'ils lui avoient fournies. Mais alors, après ce grand échec arrivé à la Grece, les Orateurs qui étoient opposez à Demosthene, commencerent à s'élever contre lui, & à l'appeller en justice pour lui faire son procès. Le peuple ne se contenta pas de le renvoyer absous de toutes leurs charges & accusations, il le combla encore de plus d'honneurs & le rappella au maniment des affaires, comme celui qui étoit le plus affectionné & le plus zelé pour le bien public. Jusques-là que les os de ceux qui avoient été tuez à la bataille de Cheronée, ayant été rapportez à Athenes pour y être inhumez, le peuple le choisit pour faire l'éloge de ces vaillants hommes, montrant par-là, comme l'écrit Theopompe, qui releve cet acte en termes très-magnifiques,

qu'au Roi de Perse qui le comble d'honneurs & de présens.

Lettres de Demosthene trouvées à Sardis.

Le Roi de Perse paye un Orateur parmi les Grecs pour susciter des affaires à Philippe.

Les Orateurs appellent Demosthene en justice.

Il est absous par le peuple & rappellé au Gouvernement.

Il est choisi pour faire l'éloge de ceux qui avoient été tués à la bataille.

Qui releve cet acte en termes très-magnifiques.] Et avec grande raison, car voilà la plus grande marque de la magnanimité d'un peuple, de ne pas se repentir d'avoir suivi un conseil qui lui avoit été si funeste, & d'honorer même celui qui l'avoit donné. Il y a bien des ressources dans un peuple qui pense si noblement.

que non-seulement il ne supportoit pas ce malheur avec bassesse & avec pusillanimité, mais que même, puisqu'il honoroit & distinguoit si fort celui qui avoit conseillé cette guerre, il ne se repentoit en aucune maniere d'avoir suivi ses conseils.

Belle conséquence que Theopompe tire de cette action des Atheniens.

Elle est parmi ses Oraisons.

Demosthene prononça donc l'Oraison funebre, mais dans les decrets qu'il proposa dans la suite, il ne mit point son nom à la tête, il les mit tous sous le nom de ses amis, qu'il prit l'un après l'autre, pour éluder par-là son propre Démon & sa mauvaise Fortune qui s'opiniâtroient à le persécuter, jusqu'à ce qu'il reprît courage par la mort de Philippe, qui mourut peu de tems après qu'il eût remporté cette grande victoire à Cheronée. Et c'est ce qui paroît avoir été manifestement prédit à la fin de l'Oracle des Sibylles, où il est dit que *le vaincu pleurera ses pertes, & le vainqueur périra.*

Demosthene propose de nouveaux decrets sous d'autres noms que le sien, & pourquoi.

Plaisante imagination, comme si la Providence qui conduit tout pouvoit être trompée.

Il mourut deux ans après.

Demosthene fut secrétement averti de cette mort de Philippe, & pour disposer par avance les Atheniens à reprendre courage & à bien esperer de l'avenir, il alla au Conseil avec un visage où la joye étoit peinte, & dit que la nuit précedente il avoit eu un songe qui promettoit quelque grand bonheur aux Atheniens, & peu de tems après on vit arriver les courriers qui apportoient la nouvelle de la mort de Philippe. Les Atheniens se mirent d'abord à faire des sacrifices pour remercier les Dieux de cette bonne nouvelle, &

Stratagéme de Demosthene pour redonner courage aux Atheniens.

Les Atheniens font des sacrifices pour remercier les Dieux de la mort de Philippe.

par un décret ils décernerent une couronne à Pausanias qui l'avoit tué.

Couronne decernée à Pausanias qui avoit tué Philippe.

En même tems Demosthene parut en public avec une couronne de fleur sur la tête & vêtu très magnifiquement, quoique ce ne fût que le septiéme jour de la mort de sa fille, comme le rapporte Eschine, qui le maltraite fort sur cela, & qui lui reproche qu'il est un pere dénaturé. Mais c'est à lui-même qu'il faut reprocher sa lâcheté & sa mollesse, si prenant les plaintes & les regrets pour les marques d'une ame tendre & pleine d'amour pour ses enfans, il condamne le courage qui fait supporter constamment & doucement ces accidents de la Fortune. Pour moi, je ne sçaurois jamais approuver que les Atheniens ayent offert des sacrifices pour la mort d'un Prince

Eschine traité Demosthene de pere dénaturé.

Eschine repris en cela, & avec raison.

Plutarque blâme les Atheniens d'avoir témoigné tant de joye pour la mort de Philippe.

Pour moi, je ne sçaurois jamais approuver que les Atheniens ayent pris des couronnes, & encore moins qu'ils ayent offert des sacrifices.) Ce passage est corrompu dans toutes les éditions, & dit le contraire de ce que Plutarque a dû dire, & qu'il a dit. Au lieu de καλῶς, εἰ δ' ϗ θύειν, &c. il faut lire comme dans un Ms. καλῶς εἶχε, ϗ θύειν. Car Plutarque ne se contente pas de blâmer ces sacrifices, il blâme aussi ces couronnes. Et ce sentiment doit lui faire grand honneur. Mais il auroit pû le pousser plus loin. Il y a de la dureté & de la bassesse à se réjoüir de la mort d'un ennemi, & non-seulement d'un ennemi humain & clement, mais d'un ennemi cruel & injuste. Je m'étonne que Plutarque n'ait pas profité en cette occasion de ce beau passage du XXII. Liv. de l'Odyssée. *Après qu'Ulysse eut tué tous les poursuivans, Euriclée se mit à jetter de grands cris de joye. Mais Ulysse la retint & lui dit: Euriclée, renfermés vôtre joye dans votre cœur, & ne la faites pas éclater davantage. Il y a de l'impieté à se réjoüir du malheur des hommes, & à les insulter après leur mort.*

qui avoit usé de sa victoire avec tant de douceur, d'humanité & de clemence, & qui les avoit si bien traitez dans leur malheur. Car avec la dureté qui attire ordinairement la vengeance du ciel, il y avoit encore de la bassesse à avoir honoré ainsi un Prince pendant sa vie jusqu'à l'avoir fait même leur Citoyen, & après qu'il eut été défait & tué par un autre, à n'avoir pû contenir ni moderer leur joye à avoir, pour ainsi dire, foulé aux pieds son cadavre, & fait sur sa mort des hymnes & des chants de victoire, comme si c'étoient eux-mêmes qui l'eussent vaincu. Mais je ne sçaurois m'empêcher de louer Demosthene, qui laissant aux femmes de sa maison à pleurer & à lamenter son malheur domestique, continua de faire ce qu'il jugeoit utile à la République. Je regarde comme l'acte d'une ame genereuse & née pour le Gouvernement, de ne se laisser jamais abattre, d'être toûjours debout pour l'interêt du public, & en soûmettant toûjours ses afflictions & ses affaires particulieres aux affaires publiques, de conserver toûjours sa dignité & le caractére dont on est revêtu, avec autant & plus de soin encore que les Comédiens qui joüent les rôles des Rois & des Tyrans dans les Tragedies. Car nous voyons tous les jours que ces Acteurs ne pleurent ni ne rient jamais selon leurs affections particulieres, mais selon que le demandent les passions & les mouvements des personnages qu'ils representent, &

La dureté attire d'ordinaire les vengeances du ciel.

Demosthene loué par Plutarque d'avoir laissé son deuil domestique aux femmes de sa maison.

L'acte d'une ame généreuse, & née pour le Gouvernement.

En quoi les hommes d'Etat doivent imiter les Acteurs qui representent des Tragedies.

ſelon ce qui convient au ſujet.

Excellente reflexion de Plutarque.

Mais ſans toutes ces raiſons, ſi l'on ne doit pas abandonner le malheureux dans ſon affliction ſans lui donner les conſolations qui lui ſont néceſſaires, mais qu'on doive lui tenir les diſcours les plus capables d'alleger ſa douleur, & de faire diverſion en portant ſes penſées à des ſujets plus agréables, comme on en uſe avec ceux qui ont mal aux yeux, en leur ordonnant de détourner leur vûë des couleurs trop éclatantes qui leur ſont contraires, & de la porter ſur les couleurs vertes & douces qui leur ſont amies, d'où peut-on tirer une plus grande conſolation dans ſes malheurs domeſtiques, que des bonheurs même de ſa patrie, en faiſant de ſa calamité particuliere avec la felicité publique un mélange, qui cache ce qu'il y a de mauvais ſous ce qu'il y a de bon? Nous nous ſommes laiſſé entraîner à faire ces reflexions, parce que nous avons vû qu'Eſchine attendrit & amollit l'ame de la plûpart des gens par ce diſcours, en les portant à s'abandonner à une affliction & à des lamentations lâches & effeminées.

Nous devons tirer des bonheurs de la patrie des conſolations pour nos malheurs particuliers.

Reproche très-grave que Plutarque fait à Eſchine.

Toutes les villes de la Grece, excitées encore par Demoſthene, ſe liguerent de nouveau, & les Thebains ſe jettant ſur la garniſon que les

Les Thebains égorgent la garni-

Que des bonheurs même de ſa patrie.) Il y a une faute groſſiere dans le texte, ἢ πατρίδος ἀτυχίαις, *que des malheurs de ſa patrie.* Cela fait un ſens très-faux. Il faut lire comme dans un Mſ. ἢ πατρίδος εὐτυχίαις.

son de Lacedemoniens qu'ils avoient chez eux.

Lacedémoniens avoient dans leur ville, en tuerent une grande partie avec les armes que Demosthene trouva le moyen de leur fournir. Pendant que les Atheniens se préparoient à soûtenir avec eux cette guerre, Demosthene étoit tous les jours à la Tribune haranguant le peuple, & écrivoit lettres sur lettres aux Lieutenans du Roi en Asie, pour susciter dans ce pays-là une guerre à Alexandre qu'il appelloit un *enfant* & un *autre Margites.*

Demosthene travaille à susciter à Alexandre une guerre en Asie. Noms qu'il donnoit à ce Prince.

Mais après qu'Alexandre, ayant reglé les affaires de son Royaume, fut venu en personne avec toutes ses forces au milieu de la Beotie, alors la fierté des Atheniens diminua extrémement, & cette vehemence de Démosthene s'amortit tout à coup. Les Thebains abandonnez furent forcez à se défendre seuls & perdirent leur ville. Voilà un grand trouble & un grand effroi parmi les Atheniens. Demosthene est d'abord élu pour aller Ambassadeur avec quelques autres vers Alexandre. Mais Demosthene ne fut pas plûtôt arrivé au mont Cytheron, que redoutant la colere de

Alexandre entre dans la Beotie avec toutes ses forces, & prend Thebes.

Effroi des Atheniens.

Demosthene envoyé en ambassade à Alexandre, perd courage en chemin, & s'en retourne.

Qu'il appelloit un enfant & un autre Margites.) Margites étoit un homme qui sçavoit beaucoup, & qui sçavoit tout mal. Homere avoit fait contre lui un poëme où il le diffamoit comme un homme inutile à tout, parce qu'il manquoit de cette sagesse qui met à profit toutes les bonnes qualitez qu'on peut avoir. On n'a qu'à voir le second Alcibiade de Platon. Demosthene ne pouvoit pas employer une comparaison plus propre que celle-là pour faire méprifer Alexandre. Mais ces Lieutenans du Roi en Asie sçavoient-ils ce que c'étoit que Margites? Ouï, car Homere étoit aussi connu en Asie qu'en Grece.

ce Prince, il s'en retourna & abandonna l'ambassade. Incontinent Alexandre envoye à Athenes demander qu'on lui livre dix des Orateurs, comme le rapporte Idomenée & Duris. Mais la plûpart des historiens, & les plus dignes de foi n'en mettent que huit, que voici, Demosthene, Polieucte, Ephialte, Lycurgue, Myrocles, Damon, Callisthene, & Charideme. Ce fut en cette occasion que Demosthene conta au peuple la fable des loups & des chiens, qui dit *que les loups demanderent un jour aux brebis que pour avoir la paix avec eux, elles leur livrassent les mâtins qui les gardoient.* Par-là Demosthene se comparoit, & comparoit avec lui les autres Orateurs aux chiens qui veillent & qui combattent pour le troupeau, & il comparoit Alexandre au Loup. Il leur dit de plus : *comme nous voyons dans les marchez les marchands porter dans une écuelle une montre de leur bled, & par le moyen de cette montre vendre tout le bled qu'ils ont chez eux, vous de même vous ne vous appercevez pas qu'en nous livrant nous comme la monstre, vous vous livrez tous sans réserve à vôtre ennemi.* C'est ainsi que l'écrit Aristobule de Cassandrie.

Alexandre demande aux Atheniens qu'ils lui livrent un certain nombre d'Orateurs & sur tout Demosthene.

Fable que Demosthene conte aux Atheniens en cette occasion.

Les Atheniens étant donc assemblez au Conseil & ne sçachant quelle résolution prendre, Demades prit cinq talens de tous les Ambassadeurs qui avoient été nommez, & se chargea seul de l'ambassade, & de la commission d'aller interceder pour eux auprès du Roi. Soit qu'il se confiât en l'amitié dont ce Prince l'honoroit, soit qu'il s'at-

Cinq mille écus.

Demades se charge seul de l'ambassade, & le grand succès qu'il eut.

tendît à le trouver déja ſaoul de vengeance, comme un lion déja raſſaſié de meurtre & de ſang. Quoi qu'il en ſoit, il perſuada aux Atheniens de l'envoyer, & il réüſſit ſi bien qu'il obtint d'Alexandre le pardon de ces Orateurs, & réconcilia avec lui leur ville.

Demosthene fort ravalé après ce grand ſuccès de Demades.

Dès qu'Alexandre s'en fut retourné, la réputation & le crédit de Demades & des autres Orateurs augmenterent infiniment, & Demoſthene fut fort ravalé. Il commença pourtant à ſe relever un peu ſur ce qu'Agis Roi de Lacedémone ſe mit en campagne avec une groſſe armée, mais il retomba tout auſſi-tôt, les Atheniens n'ayant pas voulu entrer dans cette ligue, & les Lacedémoniens ayant été défaits en bataille par Antipater, & Agis tué.

En ce tems-là fut renouvellée l'affaire de la Couronne contre Cteſiphon. Elle avoit été commencée ſous l'Archonte Charondas un peu avant

En ce tems-là fut renouvellée l'affaire de la Couronne.) Demoſthene ayant rebâti à ſes frais les murailles d'Athenes, le peuple, pour lui témoigner ſa reconnoiſſance, l'honora d'une couronne d'or ſur le décret qu'en dreſſa Cteſiphon. Eſchine, jaloux de cette gloire de ſon rival, attaqua ce decret de Cteſiphon. L'affaire fut plaidée avec grand apparat. Demoſthene l'emporta par ſon éloquence. Nous avons ſon Oraiſon intitulée *de la Couronne*, qui eſt le chef-d'œuvre le plus parfait.

Elle avoit été commencée ſous l'Archonte Charondas un peu avant la bataille de Cheronnée.] Avant la bataille, mais la même année qui étoit la troiſiéme de l'Olymp. cx. & la 44. de l'âge de Demoſthene, elle fut jugée la III. année de l'Olymp. cxII. huit années entieres après qu'elle eut été commencée. Ainſi il faut corriger le texte de Plutarque, & lire *huit ans*, au lieu de *dix*.

la

la bataille de Cheronée, mais elle ne fut jugée que dix ans après sous l'Archonte Ariſtophon. Ce fut la cauſe la plus célébre qui ait jamais été plaidée, tant à cauſe de la grande réputation des Orateurs qui parlerent, qu'à cauſe de la magnanimité des Juges, qui, quoique les accuſateurs de Demoſthene fuſſent très-puiſſans & appuyez du crédit des Macedoniens, ne donnerent pas leur voix contre lui, & ſe déclarerent ſi hautement en ſa faveur qu'Eſchine n'eut pas la cinquiéme partie des ſuffrages. Il eut tant de honte de ce mauvais ſuccès, que ſur l'heure même il ſortit de la ville, & ſe retira à Rhodes dans l'Ionie où il paſſa le reſte de ſes jours à enſeigner la Rhétorique.

L'affaire de la Couronne plaidée & jugée.

Demoſthene gagne ſa cauſe.

Eſchine confus ſe retire à Rhodes.

Peu de tems après Harpalus vint d'Aſie à Athénes, & quitta le ſervice d'Alexandre, car il ſe ſentoit coupable de pluſieurs malverſations où l'a-

Harpalus quitte le ſervice d'Alexandre & arrive à Athénes avec tous ſes tréſors.

Qu'Eſchine n'eut pas la cinquiéme partie des ſuffrages.) Ce qui étoit très-ignominieux; il falloit que l'accuſateur eût la moitié des voix, & un cinquiéme de l'autre moitié, autrement il étoit condamné à l'amende de mille drachmes, c'eſt-à-dire, de cinq cent livres.

Peu de tems après Harpalus vint d'Aſie à Athénes, & quitta le ſervice d'Alexandre, car il ſe ſentoit coupable de pluſieurs malverſations.] Alexandre avoit confié la garde de ſes tréſors & des revenus de Babylone à cet Harpalus, qui ſe flattant que ce Prince ne reviendroit jamais, ſe mit à mener une vie très-débordée, & à faire une dépenſe exceſſive, ſoüillant de ſes impudicitez les meilleures familles de la ville, & ſe plongeant dans toutes ſortes de diſſolutions. Après qu'il eut conſumé à ſes infames débauches la plus grande partie des richeſſes qui lui avoient été confiées, il apprit qu'Alexandre, revenu de ſon voyage des Indes, châtioit ſevérement ſes Lieutenans, qui avoient abuſé de leurs Charges. Pour ſe mettre donc à

voient précipité ſon luxe & ſon immenſe prodigalité, & il vouloit ſe mettre à couvert de la fureur de ce Prince, qui par ſa cruauté s'étoit déja rendu redoutable à ſes meilleurs amis, & à ſes plus fidéles ſerviteurs. Il ſe réfugia donc auprès du peuple & ſe livra à lui avec toutes ſes richeſſes & ſes vaiſſeaux. D'abord tous les autres Orateurs, éblouïs de l'éclat de ſon or, commencerent à parler pour lui, & à conſeiller aux Athéniens de recevoir ce ſuppliant & de le prendre ſous leur protection; mais Demoſthene leur conſeilla ſans balancer de le renvoyer, & de ſe donner bien garde de jetter leur ville dans une guerre pour un ſujet très-injuſte & ſans aucune néceſſité.

Demoſthene eſt le ſeul qui conſeille aux Athéniens de le renvoyer.

Quelques jours après Harpalus comme on faiſoit l'inventaire de ſes biens, s'étant apperçu que Demoſthene prenoit plaiſir à conſidérer une coupe du Roi & qu'il en admiroit la figure & la beauté de l'ouvrage, il le pria de la prendre, & de la ſoupeſer pour juger lui-même du poids de l'or. Demoſthene l'ayant priſe, fut étonné du poids qui étoit conſidérable, & demanda *de combien elle pouvoit être?* Harpalus lui répondit en ſoûriant, *elle eſt bien de vingt talens.* Et dès que la

Il admire une coupe de l'inventaire d'Harpalus.

couvert, il ramaſſa cinq mille talens, c'eſt-à-dire, quinze millions, aſſembla ſix mille hommes de guerre, & ſe retira dans l'Attique.

Et demanda de combien elle pouvoit être? *Harpalus lui répondit en ſoûriant*, elle eſt bien de vingt talens.) Cet endroit a dans le Grec une grace qu'il eſt bien difficile de conſerver dans le François. Cette grace conſiſte dans le mot ἄγειν, qui eſt le ter-

Harpalus la lui envoye avec vingt mille écus.

Demosthene le reçoit & passe dans le parti d'Harpalus.

Il paroît le lendemain à l'assemblée le cou enveloppé de laines, pour faire entendre qu'il ne pouvoit parler.

Brocards qu'il essuya sur cela.

nuit fut venuë, il lui envoya vingt talens avec la coupe. Car Harpalus étoit d'une habileté & d'une sagacité admirable pour connoître à la mine un homme épris de l'amour de l'or, & pour juger de ses mœurs par la gayeté & par la vivacité des regards qu'il jettoit dessus. En effet Demosthene ne résista point, mais frappé de ce présent, comme s'il avoit reçu garnison chez lui, il passa tout d'un coup dans le parti d'Harpalus, & dès le lendemain matin, le cou bien enveloppé de laines & de bandelettes, il se rendit à l'assemblée. Le peuple lui ordonna de se lever & de parler, mais il le refusa, faisant signe qu'il avoit une extinction de voix. Des gens d'esprit, qui se trouverent présents, le brocardant sur cette feinte maladie, dirent tout haut que leur Orateur avoit été surpris la nuit, non d'une esquinancie, mais d'une *argyrancie*, pour faire entendre que c'étoit l'argent

me propre des balances, & qui signifie *peser. Cela pese tant.* Et en même tems ἄγχειν est un terme ordinaire qui signifie *contenir.* J'ai tâché de conserver cette équivoque par le mot *être*, car en notre Langue *cette coupe est de vingt talens*, peut signifier, *elle est du poids de vingt talens*, & *elle peut contenir vingt talens*, comme on dit, qu'*un tonneau est de tant de pintes*, & qu'*un vaisseau est de tant de tonneaux.*

Comme s'il avoit reçu garnison chez lui.] Ce mot est fort beau. Avant Plutarque, Epictete avoit dit que nos désirs sont une garnison que nos maîtres entretiennent dans nôtre cœur, comme dans une Citadelle pour nous assujettir. Ce qui est dit de nos désirs, Plutarque l'a pû fort bien dire de l'objet de nos désirs, quand nous l'avons une fois reçu chez nous.

Mais d'une argyrancie.] Comme ces plaisans d'Athénes forgerent ce mot ἀργυράγχη sur le mot συνάγχη, il a fallu aussi forger le mot *argyrancie* sur celui d'*esquinancie.*

d'Harpalus qui lui avoit éteint la voix.

Le lendemain le peuple ayant été informé du présent qu'il avoit reçu, lorsqu'il voulut se défendre & se justifier, refusa de l'écouter, & commença à faire beaucoup de bruit, & à se mettre véritablement en colere, sur quoi quelque plaisant s'étant levé dit : *Quoi, hommes Athéniens, quoi, vous refuserez d'entendre celui qui a en main la coupe ?* Alors le peuple chassa Harpalus de la ville. Mais craignant qu'on ne leur demandât compte des richesses que les Orateurs avoient pillées, ils

Harpalus chassé d'Athenes.

Hommes Athéniens, quoi, vous refuserez d'entendre celui qui a en main la coupe ?] Il y a beaucoup de grace & de sel dans ce passage, comme M. le Fevre l'a remarqué dans ses Notes sur le Timon de Lucien, où il l'a parfaitement expliqué. Cela est pris de la coûtume qu'on avoit dans les festins ; la coupe passoit à la ronde de l'un à l'autre, & celui qui l'avoit chantoit les chansons qu'on appelloit *scolies.* C'étoient des chansons d'amour, & souvent des préceptes de morale. Celui qui avoit la coupe en main devoit être écouté avec un grand silence sans être interrompu. Cette coûtume étoit marquée à la marge de quelques manuscrits en ces termes : ἐν γὰρ τοῖς συμποσίοις τὴν κύλικα ἔχοντες ᾖδον τὰ λεγόμενα σκόλια. *Dans les festins ceux qui avoient la coupe en main chantoient les chansons appellées scolies.* Amiot s'étoit infiniment trompé à ce passage, & l'avoit entiérement défiguré par sa traduction, en traduisant : *Refusez-vous à ouïr un personnage qui a le langage si bien doré ?* Si cette traduction est mauvaise, la remarque qui l'accompagne à la marge ne l'est pas moins, & marque une grande ignorance de la Langue Grecque, τὸ τὴν κύλικα ἔχοντος, dit-il, c'est-à-dire, *celui qui a la coupe d'or. Il y a une allusion à ce mot* κηλεῖν, *qui signifie réjoüir par un doux chant, & comme enchanter. La grace de cette rencontre ne peut se trouver à propos en autre langue.* Cela est pitoyable. Entre ces deux mots κηλεῖν & κύλιξ il n'y a rien de commun, & nulle affinité, comme dit M. le Fevre, non plus qu'entre λόγος & φιλία, & qu'entre les mots d'une Langue les plus éloignez, & la grace du passage Grec peut passer dans toutes les Langues, après qu'on a expliqué la coûtume.

en firent une recherche fort vive&fort exacte, envoyant foüiller dans toutes les maisons, excepté dans celle de Callicles, fils d'Arrhenidas ; car comme il venoit de se marier, sa maison fut la seule qu'ils exempterent de cette recherche par respect pour la nouvelle mariée qui y étoit, comme l'écrit Theopompe.

Respect des Atheniens pour une nouvelle mariée.

Demosthene allant de même pied & voulant prouver son innocence, proposa un décret qui ordonnoit que le Senat de l'Areopage informeroit de cette affaire, & que tous ceux qu'il trouveroit atteints & convaincus de cette corruption, seroient punis. Et en conséquence il se présenta en jugement ; mais il fut le premier que l'Areopage trouva coupable, & il le condamna à une amende de cinquante talens, pour le payement desquels il fut constitué prisonnier. Mais la honte de cette condamnation & la foiblesse de son corps, qui ne pouvoit supporter la prison, le forcerent à chercher les moyens de s'échapper ; il s'enfuit donc trompant la moitié de ses gardes, & les autres lui procurant eux-mêmes la facilité de les tromper. Il n'étoit pas encore fort loin de la ville qu'il apperçut quelques-uns de ses ennemis qui le poursuivoient. D'abord il voulut chercher un lieu à se cacher, mais eux l'appellant par son nom, & le joignant bientôt, ils le prierent de recevoir quelque secours pour son voyage, lui presenterent l'argent qu'ils avoient apporté exprès,& lui dirent que la seule raison qui les avoit

Demosthene veut se justifier, mais il est convaincu.

Il est condamné à une amende de cinquante mille écus & constitué prisonnier.

Il trouve le moyen de s'échapper.

Générosité des ennemis de Demosthene.

portez à le suivre, c'étoit pour l'obliger à le recevoir. En même tems ils l'exhorterent à avoir bon courage, & à ne pas supporter impatiemment le malheur qui lui étoit arrivé. Mais sur cela Demosthene se mit à faire de plus grands regrets & de plus grandes lamentations, & dit: *Comment seroit-il possible que je ne supportasse pas impatiemment le malheur d'être obligé de quitter une ville où l'on trouve des ennemis si généreux & si charitables, qu'à peine trouve-t-on dans les autres des amis qui les égalent?* Il supporta donc son exil avec beaucoup de foiblesse, passant la plûpart du tems à Egine & à Trezene, & toutes les fois qu'il jettoit ses regards sur l'Attique, son visage étoit baigné de larmes,

Cette générosité augmente ses regrets.

Il supporte son exil avec foiblesse.

Mais sur cela Demosthene se mit à faire de plus grands regrets.) Ceci a été attribué à Eschine, & d'une maniere qui feroit encore plus d'honneur à Demosthene, car on raconte qu'après qu'Eschine eut succombé dans l'affaire de la Couronne, qu'il eut perdu sa cause, n'ayant pas même eu la cinquiéme partie des suffrages pour lui, & qu'il sortit d'Athénes pour aller à Rhodes, Demosthene le suivit à cheval; qu'Eschine le voyant se crut perdu, mais que Demosthene l'ayant joint, lui parla en ami généreux & lui donna un talent pour l'aider dans sa retraite, & qu'alors Eschine lui dit ces belles paroles, *comment seroit-il possible*, &c. Je voudrois pour l'amour de Demosthene que cela fût vrai; car il est bien plus glorieux de faire une belle action, que de dire un beau mot. Mais si cela étoit, Plutarque ne l'auroit pas oublié. Cette particularité n'est fondée sur aucune autorité digne de foi. On ne la trouve que dans le recueil de Photius, or ces faiseurs de recueils sont sujets à caution, & faute de mémoire ou autrement ils joignent des choses qui sont séparées. Il est vrai que dans les vies des dix Orateurs qui sont dans les opuscules, Plutarque écrit que Demosthene suivit Eschine lorsqu'il se retiroit, qu'il le consola & qu'il lui donna un talent, mais il n'en dit pas davantage. Et comme Plutarque n'en fait ici aucune mention, cela me persuade que ces vies des dix Orateurs sont d'une autre main.

& il laissoit échapper des paroles qui n'étoient point d'un homme constant & ferme, & qui répondoient peu aux choses hardies & genéreuses qu'il avoit faites dans son administration. Car on dit qu'en abandonnant la ville, il tendit les mains vers la Citadelle, & dit : *Déesse Minerve, Patrone de cette ville, comment pouvez-vous prendre plaisir à ces trois bêtes si méchantes & si dangereuses, à la choüette, au dragon & au peuple?* Et tous les jeunes gens qui venoient le voir & converser avec lui, il les détournoit toûjours de s'entremettre des affaires de la République, leur disant *que si dès le commencement on lui eût proposé deux chemins, celui des assemblées & de la Tribune, & celui de la mort, & qu'il eût sçu par avance tous les maux qui accompagnent le Gouvernement, les craintes, les envies, les calomnies, les dangers, les combats, & les travaux continuels, il n'auroit pas balancé un seul moment, & se seroit jetté tête baissée dans celui de la mort.*

Mot de Demosthene en quittant Athenes.

La choüette & le dragon étoient consacrez à Minerve, & elle étoit la Patrone des Atheniens.

Il détournoit les jeunes gens de se mêler des affaires publiques.

Mot remarquable de Demosthene sur le Gouvernement.

Mais pendant qu'il étoit dans cet exil, Alexandre vint à mourir. A cette nouvelle la Grece se soûleva encore, Leosthene faisant de grands exploits d'armes, & ayant environné de bons retranchemens Antipater dans la ville de Lamia où il le tenoit assiegé. L'Orateur Pytheas & Callimedon, surnommé Carabus, tous deux bannis d'Athénes, se déclarerent pour Antipater, & allant par toutes les villes avec ses amis & ses Ambassadeurs, ils empêchoient les Grecs de quitter son parti, & de se joindre aux Athéniens. Mais De-

Mort d'Alexandre la 1. année de l'Olymp. cxiv. Demosthene avoit alors 58. ans.

Antipater assiegé dans la ville de Lamia.

Grand service que Demosthene rend à Athénes.

mosthene s'étant joint aux Ambassadeurs d'Athénes, les seconda merveilleusement & les aida de tout son pouvoir à faire en sorte que les villes prissent les armes pour courir sus aux Macédoniens & pour les chasser de la Grece. Phylarchus assûre même que dans une ville d'Arcadie Pytheas & lui se prirent de paroles en plein Conseil, l'un parlant pour les Macédoniens, & l'autre pour les Grecs, & l'on rapporte que Pytheas dit: *Comme nous sommes persuadez qu'une maison est malade quand on y porte du lait d'ânesse, de même c'est une marque infaillible qu'une ville est en mauvais état quand on y voit entrer une ambassade des Athéniens*, & que Demosthene tourna la comparaison à son avantage en disant *que comme on ne portoit le lait d'ânesse dans une maison que pour y rétablir la santé, de même une ambassade des Athéniens n'entroit jamais dans une ville que pour y guérir les malades.*

Demosthene & Pytheas se prennent de paroles en plein Conseil.

A quoi Pytheas comparoit une ambassade d'Atheniens.

Vive repartie de Demosthene à Pytheas.

Le peuple d'Athénes, ravi de la vivacité de cette repartie si honorable pour lui, fit sur le champ un décret pour le rappeller de son exil, & ce fut Damon le Pæanien, cousin Germain de Demosthene, qui le dressa. On lui envoya à Egine une galere à trois rangs de rames. Quand il fut entré au port du Pirée il n'y eut ni Magistrats, ni Prêtres qui restassent dans la ville; tous les

Cette repartie porte le peuple à le rappeller de son exil.

Honneurs que les Atheniens font à Demosthene à son retour.

Le peuple d'Athénes, ravi de la vivacité de cette répartie si honorable pour lui, fit sur le champ un décret pour le rappeller de son exil.] Voilà comme étoit ce peuple, un bon mot dit à propos, & qui le flattoit, avoit plus de pouvoir sur lui que les meilleures actions & les plus grands services.

Citoyens

Citoyens ſortirent en foule pour aller au-devant de lui, & le reçurent avec toutes les démonſtrations d'affection & de joye. Demetrius de Magneſie écrit qu'il fut ſi ravi des honneurs qu'on lui faiſoit, que levant les yeux vers le Ciel il ſe felicita d'une journée ſi glorieuſe, comme revenant de ſon éxil plus honorablement qu'Alcibiade n'étoit revenu du ſien. Car ſes Citoyens le recevoient de leur pur mouvement, & de leur bon gré, au lieu qu'ils n'avoient reçu Alcibiade que par force.

Mais l'amende à laquelle il avoit été condamné, ſubſiſtoit encore, car il n'étoit par permis de la remettre par faveur. Ils chercherent donc un moyen de frauder la loi en lui obéïſſant, & voici l'expedient qu'ils trouverent: Ils avoient accoûtumé toutes les années à la fête de Jupiter Sauveur, de donner une certaine ſomme à celui qui étoit chargé du ſoin de préparer & d'orner l'Autel de ce Dieu pour le Sacrifice. Ils donnerent alors cette charge à Demoſthene, & lui firent compter pour ces frais cinquante talents, qui étoient juſtement la ſomme à laquelle ils l'avoient condamné. Mais à ſon retour il ne joüit pas long-tems de ſa patrie, car les affaires des Grecs furent entierement ruinées bien-tôt après. En effet ils perdirent la bataille du Cranon au mois de Septembre; au mois d'Octobre de la même année la Garniſon de Macedoniens entra dans le fort de Munychia, & la mort de

Il n'étoit pas permis à Athenes de remettre une amende par grace.

Expedient que les Atheniens trouverent pour remettre l'amende à Demoſthene en la faiſant payer.

Où ils furent battus par Cratere & par Antipater au mois Metagitnion. Au mois Boedromion.

Au mois Pyanepsion.

Mort de Demosthen LXIII. *année de l'Olymp.* CXIV. *Il avoit* LX. *ans accomplis.*

Demosthene sort d'Athenes avec ceux de son parti. Le peuple le condamne à la mort pour plaire à Antipater.

Antipater lâche après ces fugitifs Archias, surnommé le Limier des fuyards.

Demosthene arriva au mois de Novembre. Et voici de quelle maniere il mourut.

Sur la nouvelle qu'Antipater & Cratere s'avançoient vers Athenes, Demosthene & ceux de son parti se hâterent de sortir de la ville avant qu'ils y fussent arrivez, & le peuple les condamna à la mort sur le décret que Demades en dressa lui-même. Tous ces malheureux s'étant donc dispersez de côtez & d'autre pour se sauver plus facilement, Antipater envoya après eux des gens pour les reprendre, & mit à leur tête un certain Archias, surnommé *Phygadotheras*. On dit qu'il étoit originaire de Thurium, qu'il avoit joué autrefois des Tragedies, & que le Comedien Polus d'Egine, cet excellent acteur qui surpassoit infiniment tous les autres dans son art, avoit été son disciple. Mais Hermippus compte cet Archias parmi les disciples du Rheteur Lacritus, & Demetrius assûre qu'il avoit été à l'école d'Anaximene. Cet Archias ayant trouvé à Egine l'Orateur Hyperide, Aristonicus de Marathon, & Himerée, frere de Demetrius de Phalere, qui tous trois s'étoient refugiez dans le temple d'Ajax, les arracha de leur asyle, & les envoya à Antipater, qui étoit alors à Cleones, où il les fit mourir, on dit même qu'il fit couper la langue à Hyperide. Ayant appris que Demosthene, retiré dans l'Isle de Calaurie, s'étoit rendu suppliant dans le temple de Neptune, il y passa sur des esquifs, & étant descendu à ter-

Archias arrache du temple d'Ajax à Egine Hyperide, Aristonicus & Himerée.

Demosthene se refugie dans le temple de Neptune à Calaurie.

re avec quelques ſoldats de Thrace, il alla dans le temple, & là il conſeilloit à Demoſthene de ſe lever, & de venir avec lui vers Antipater, l'aſſûrant qu'il ne lui ſeroit fait aucun mal. Mais il étoit arrivé par hazard que Demoſthene avoit eu la nuit précedente un ſonge aſſez étrange. Il lui ſembla qu'il étoit entré en lice contre Archias à qui joueroit le mieux une Tragedie; qu'il réüſſiſſoit admirablement; qu'il avoit pour lui tout le theatre, & qu'il l'emportoit infiniment pour l'action, mais qu'il étoit vaincu par la ſomptuoſité des habits & par la magnificence des décorations. Voilà pourquoi comme Archias lui parloit avec beaucoup de douceur & d'humanité, il leva les yeux ſur lui, & aſſis comme il étoit & ſans ſe lever, il lui dit : *O Archias, comme tu ne m'as pas vaincu cette nuit par ton action, tu ne me vaincras pas aujourd'hui par tes promeſſes.* Sur cela Archias ſe mit à le menacer avec de grands emportemens; *oh preſentement*, lui dit Demoſthene, *tu parles comme véritablement inſpiré par le trepied de Macedoine. Auparavant tu parlois un langage de Comedien; mais attends un peu que j'aye écrit à ceux de ma maiſon pour leur donner mes derniers ordres.*

Archias l'y ſuit & veut lui perſuader de quitter ſon aſyle.

Etrange ſonge de Demoſthene.

Paroles de Demoſthene à Archias

En diſant ces paroles il entra dans l'interieur du temple, & prenant ſes tablettes comme pour y écrire, il mit le poinçon à ſa bouche, & le mordant comme il avoit accoûtumé de faire quand il méditoit & qu'il compoſoit, il l'y tint aſſés long-tems, après quoi ſe couvrant de ſon man-

Demoſthene mord le poinçon de ſes tablettes & le ſuce.

teau, il pencha la tête. Les soldats, qui étoient à la porte, le voyant, se moquoient de lui comme d'un homme que la crainte de la mort tenoit dans ces transes, & l'appelloient lâche & mou. Archias, s'approchant en même tems, le pressoit de se lever, & lui repetant les mêmes discours qu'il lui avoit déja tenus, il lui promettoit qu'il feroit sa paix avec Antipater. Alors Demosthene, qui sentoit que le venin s'étoit déja incorporé & rendu le maître se découvrit, & regardant Archias entre deux yeux il lui dit: *Tu peux désormais quand tu voudras jouer le rôle de Creon dans la Tragedie, & jetter dehors ce cadavre sans lui rendre les honneurs de la sepulture. Pour moi*, continu a-t'il, en se tournant du côté de l'Autel, *Neptune, mon doux protecteur, je sors encore vivant de vôtre saint temple, sans l'avoir profané; Mais Antipater & les Macedoniens n'ont pas eu ce respect pour vôtre Sanctuaire, ils l'ont soüillé par ma mort.*

Application que Demosthene fait d'un passage de l'Antigone de Sophocle.

En finissant ces mots il demanda qu'on le soûtînt, parce qu'il trembloit & chanceloit, &

Tu peux désormais quand tu voudras jouer le rôle de Creon dans la Tragedie.] Demosthene fait allusion ici à ce que Creon dit dans l'Antigone de Sophocle, où il défend qu'on enterre Polynice, & ordonne qu'on le jette dehors, & qu'on l'expose aux chiens & aux oiseaux.

Je sors encore vivant de votre saint temple, sans l'avoir profané.) Il compte ne l'avoir pas profané, parce qu'il n'est pas mort dans le temple. Mais il ne compte pas l'avoir profané, en prenant le poison & en souillant la vûë du Dieu par cet acte de désespoir. Voilà une grande marque de l'aveuglement des Payens. Au reste, quand Demosthene dit qu'il n'est pas mort dans le temple, c'est qu'il comptoit avoir encore assez de force pour en sortir en vie. Mais le poison fut plus prompt qu'il ne pensoit, il tomba mort près de l'Autel.

comme il marchoit & qu'il passoit le long de l'Autel, il tomba, & rendit l'ame en poussant un profond soûpir. Ariston dit qu'il avoit succé ce venin du poinçon qu'il avoit mis dans sa bouche, & qu'il avoit mordu. Un certain Pappus, sur les memoires duquel Hermippus a composé son histoire, rapporte que quand il fut tombé on trouva sur les tablettes le commencement d'une lettre dont il n'avoit écrit que la suscription, *Demosthene à Antipater*.

On trouve dans ses tablettes un commencement de lettre qu'il écrivoit à Antipater.

Comme on étoit fort étonné & fort surpris d'une mort si soudaine, les soldats qui étoient à la porte, dirent qu'ils avoient vû qu'ayant tiré quelque chose d'un petit linge, il l'avoit porté à sa bouche, que c'étoit sans doute du poison, mais qu'ils avoient cru que c'étoit de l'or qu'il avoit avalé pour le sauver de leurs mains. Une petite esclave, qui le servoit, interrogée par Archias, déposa qu'il y avoit long-tems qu'il portoit sur lui ce petit noüet de linge comme un préservatif. Eratosthene écrit qu'il avoit toûjours du poison dans une petite boëte d'or qu'il portoit à son bras comme une plaque de bracelet.

Il n'est pas nécessaire de rapporter ici toutes les differentes manieres dont les autres historiens, qui sont en très-grand nombre, racontent sa mort. Il ne faut pourtant pas oublier ce qu'a écrit Democharis, ami particulier de Demosthene; il dit qu'il est persuadé qu'il ne mou-

Sentimens de Democharis sur la mort de Demosthene.

Il dit qu'il est persuadé qu'il ne mourut nullement de poison.]

rut nullement de poison, mais que ce fut une providence & une faveur particuliere des Dieux, qui voulurent le soustraire à la cruauté des Macedoniens, en lui envoyant une mort si prompte & si douce.

Du mois Pyanepsion.

Il mourut le seiziéme du mois de Novembre, qui est justement le jour auquel les femmes celébrent la plus triste & la plus funeste journée de la fête des Thesmophores, & qu'assises à terre dans le temple de Cerés autour de la statuë de la Déesse, elles jeûnent depuis le matin jusques au soir. Mais peu de tems après les Atheniens lui rendant l'honneur qu'il avoit mérité, lui éleverent une statuë de bronze, & ordonnerent par un décret que d'âge en âge l'aîné de sa famille seroit

Honneurs que les Atheniens font à Demosthene après sa mort.

Ce Democharis veut faire honneur à Demosthene en deux manieres; la premiere, en le lavant du reproche de s'être tué lui même, & l'autre en faisant valoir cette faveur singuliere des Dieux, qui voulurent terminer si à propos sa vie, pour le dérober à la cruauté d'Antipater.

Le seiziéme du mois de Novembre, qui est justement le jour auquel les femmes célébrent la plus triste & la plus funeste journée de la fête des Thesmophores.] Amiot a fort mal traduit cet endroit. *Il déceda le seiziéme jour du mois d'Octobre, auquel jour se celébre à Athenes la fête de Cerés, qui s'appelle Thesmophoria, qui est la plus triste solemnité de toute l'année.* Il y a plusieurs fautes dans ces trois lignes, & Amiot a absolument corrompu ce point d'antiquité. Le Lecteur s'en appercevra de lui-même sur ce que je vais dire. Les femmes Atheniennes célébroient tous les ans en l'honneur de Cerés une fête appellée *les Thesmophores*, qui duroit cinq jours. Elle commençoit le 14. de Novembre, *Pyanepsion*, & finissoit le 18. le jour du milieu, qui étoit le trois de la fête, & par conséquent le seize du mois étoit le jour le plus triste, les femmes le passoient dans le jeûne depuis le matin jusques au soir. Et c'est de ce troisiéme jour que Plutarque parle.

nourri dans le Prytanée aux dépens du public, & au bas de la statuë ils firent graver cette Inscription, qui étoit conçûë en deux vers Elegiaques: *Demosthene, si tu eusses eu autant de courage que de force de sens, jamais Mars le Macedonien n'auroit triomphé de la Grece.* Ceux qui assûrent que ce fut Demosthene lui-même qui fit ces deux vers dans l'Isle de Calaurie avant que d'avaler le poison, ne disent que des folies indignes de notre attention.

Inscription mise au bas de la statuë de bronze qu'on éleva à Demosthene.

Mars le Macedonien, c'est à-dire Alexandre.

En effet rien n'est plus ridicule que de croire que Demosthene fit cette inscription qui le deshonore.

Mais voici une aventure qui arriva de mon tems, quelques jours avant que j'allasse à Athenes; un soldat appellé devant le Juge par son Capitaine, en passant devant la statuë de Demosthene avoit pris quelque argent, qu'il avoit sur lui, & l'avoit mis entre les mains de la statuë, qui étoient jointes & les doigts entrelassez. Tout auprès il étoit né un petit Platane, dont les feuilles, soit que le vent les y eût portées par hazard, ou que le soldat lui-même les y eût mises pour couvrir son or, étoient si heureusement placées sur ces mains, qu'elles avoient caché pendant long-tems l'or qui y étoit en dépôt. Quand le soldat en repassant eut retrouvé son or, & que le bruit de cette aventure se fut répandu, plusieurs des beaux esprits d'Athenes profitant de cette occasion, firent des vers à qui mieux mieux sur ce sujet pour exalter la fidelité & le désinteressement de Demosthene. Pour ce qui est de Demades, il ne joüit pas long-tems de

Aventure bien singuliere arrivée du tems de Plutarque.

la gloire qu'il avoit nouvellement acquiſe, car la Juſtice Divine, qui vouloit venger la mort de Demoſthene, le mena en Macedoine, afin qu'il y fût puni juſtement par ceux qu'il avoit flattez avec tant de honte & de baſſeſſe. Il leur étoit déja ſuſpect & odieux, mais alors il tomba dans une faute horrible qui le perdit. On ſurprit des lettres par leſquelles il ſollicitoit Perdiccas de ſe jetter ſur la Macedoine, & de délivrer la Grece *qui ne tenoit plus*, diſoit-il, *qu'à un filet, & à un filet déja pourri*, déſignant par-là Antipater. Dinarchus lui ſoûtint que ces lettres étoient véritablement de lui, & Caſſandre en fut ſi irrité qu'il poignarda ſon fils entre ſes bras, & qu'il ordonna enſuite qu'on le tuât lui-même. Ainſi Demades apprit par ſes propres malheurs, qui furent des plus grands qui puiſſent arriver à l'homme, que les traîtres ſe vendent toûjours les premiers, ce qu'il n'avoit jamais voulu croire de la bouche de Demoſthene qui l'en avoit ſouvent averti. Voilà, mon cher Soſſius, la vie de Demoſthene telle que je l'ai recueïllie de tout ce que j'ai lû dans les livres, ou appris dans la converſation.

La Juſtice Divine fait punir Demades pour venger Demoſthene.

Les traîtres ſe vendent toûjours les premiers.

CICERON.



CICERON.

Origine de Ciceron. La famille des Helviens étoit une Maison noble. Les Cinna en étoient.



ON dit que la mere de Ciceron s'appelloit Helvia, qu'elle étoit issuë d'une maison noble, & que la sagesse de sa vie répondit à la noblesse de son extraction. Mais pour son pere on en parle fort diversement, & en bien & en mal, on ne garde aucunes bornes. Les uns disent qu'il nâquit & qu'il fut élevé dans la bou-

Les uns disent qu'il fut élevé dans la boutique d'un foulon.] C'étoit une calomnie de Q. Calenus. Dion. liv. 46. Ciceron dans le II. liv. des Loix, écrit que son pere M. Tullius, étant d'une santé fort infirmé passa sa vie à sa maison de campagne d'Arpinum dans l'étude des Lettres. Ciceron avoit quarante-trois ans

tique d'un foulon, & les autres rapportent fon origine à Tullus Attius, qui regna avec beaucoup d'éclat fur les Volfques, & qui fit la guerre aux Romains avec d'affez grandes forces. Ce qu'il y a de certain, c'eft que le premier de cette race qui porta le furnom de Ciceron, paroît avoir été un perfonnage confidérable. C'eft pourquoi fes defcendans ne rejetterent pas ce furnom, & le porterent avec plaifir, quoique la plûpart des gens s'en mocquaffent, parce que *Cicer* en Latin fignifie un pois chiche, & que celui qui le porta le premier avoit au bout du nez une petite excrefcence de chair comme une verruë qui reffembloit à un pois, ce qui lui fit donner ce furnom.

D'où vient le furnom de Ciceron. V. les remarques fur la vie de Fabius tom. II. pag. 291.

Ciceron, celui dont nous écrivons la vie, la premiere fois qu'il brigua une Charge, & qu'il commença à vouloir s'entremettre du Gouver-

quand il le perdit. Il nâquit du vivant encore de fon ayeul M. Tullius Cicero, dont il dit dans le III. liv. des Loix que c'étoit un homme d'une finguliere vertu & qu'il s'oppofa toûjours à M. Gratidius, dont il avoit époufé la fœur. C'eft lui qui dit ce bon mot que Ciceron rapporte dans le II. liv. de l'Orateur : *Nos gens*, dit-il, *font femblables aux Syriens qu'on expofe en vente : celui qui fçait le plus de Grec eft le plus méchant.* Comment peut-on s'imaginer que le fils d'un tel homme eût été élevé dans la boutique d'un foulon ?

A Tullus Attius, qui regna avec beaucoup d'éclat fur les Volfques.) C'eft ainfi qu'il faut lire, & non pas *à Tullius Appius*, comme les critiques l'ont bien vû. Ce Tullus Attius eft le même Roi des Volfques, auprès duquel Coriolan s'étoit retiré près de quatre cens ans avant la naiffance de Ciceron. Cette derniere ligne, *& qui fit la guerre aux Romains*, &c. je l'ai fuppléée fur un Manufcrit qui ajoûte au texte ϗ πολεμήσαντα Ῥωμαίοις ὐκ ἀδυνάτως.

nement, comme tous ses amis étoient d'avis qu'il devoit quitter ce surnom, & le changer, il n'en voulut rien faire, & leur dit avec une hardiesse pleine de fierté, *qu'il feroit tous ses efforts pour rendre ce nom de Ciceron plus glorieux & plus célèbre que celui des Scaures & des Catulus*. Etant Questeur en Sicile, il offrit aux Dieux une offrande qui étoit un vase, ou une statuë d'argent, où il fit graver tout du long ses deux premiers noms *Marcus Tullius*; mais pour le troisiéme, il ordonna par plaisanterie au Graveur de mettre au lieu de *Cicero* un pois chiche. Voilà ce qu'on rapporte sur son nom.

Ciceron ne voulut jamais le quitter.

Il dépend de nous de rendre honorables les noms les plus vils & les plus bas.

Plaisanterie de Ciceron.

On dit que sa mere accoucha de lui sans aucune peine & sans la moindre douleur le troisiéme jour de Janvier, auquel jour les Magistrats de Rome font aujourd'hui des prieres solemnelles, & des sacrifices pour le salut de l'Empereur. On assûre qu'un esprit s'apparut à sa nourrice, &

Sa mere accoucha de lui sans douleur.

Il nâquit l'an de Rome 647. 104. ans avant N. S.

Un esprit s'apparut à sa nourrice.

Le troisiéme de Janvier.] C'est ainsi qu'il faut expliquer ἡμέρᾳ τρίτῃ τῶν νέων Καλανδῶν. *Le troisiéme jour des nouvelles Calendes*; c'est-à-dire, *le troisiéme jour de Janvier.* Plutarque compte à sa maniere, & non pas à la maniere des Romains. Ciceron dit lui-même qu'il étoit né *ante diem* III. *Nonas Januarii*, *Le trois des Nones de Janvier*, c'est-à-dire, le III. de Janvier: car les Nones étoient le 5. Ciceron nâquit l'an DCXLVII. de Rome, CIIII. avant la naissance de Nôtre-Seigneur. Pompée nâquit la même année.

Auquel jour les Magistrats de Rome font aujourd'hui des prieres solemnelles, & des sacrifices pour le salut de l'Empereur.] C'est pourquoi ce jour fut appellé *vota*, les vœux. Capitolin dans la vie de Pertinax, *Denique ante tertium Nonarum diem votis ipsis, milites Maternum Lascivium, Senatorem nobilem, ducere in castra voluerunt.*

La prédiction qu'il lui fait.

lui dit, qu'elle nourrissoit un enfant qui seroit un jour le salut de Rome. Ces sortes de prédictions passent ordinairement pour des sottises & pour des réveries, mais dès qu'il fut en âge de s'appliquer aux Lettres, il fit voir très-promptement que c'étoit une prédiction très-véritable, tant il brilla d'abord par son excellent naturel, & tant il acquit de réputation parmi ses camarades; de sorte que les peres de tous ces jeunes enfans alloient aux écoles pour le voir, & pour être eux-mêmes témoins de la vivacité de son esprit & de sa grande force de sens, qui étoient si fort vantées, & que les plus grossiers d'entre eux s'emportoient tous les jours contre leurs enfans, en voyant que dans les ruës ils mettoient toûjours Ciceron au milieu de leur troupe pour lui faire honneur. Il étoit né tel que Platon demande, un naturel philosophe & amoureux des sciences, car il étoit très-capable d'embrasser toutes les bonnes disciplines, & il ne dédaignoit aucun genre de litterature & d'érudition, mais il se porta d'abord plus ardemment à la poësie, & l'on conserve encore de lui un petit poëme en vers

Combien il brilloit parmi ses camarades.

Honneur que ses camarades lui rendoient.

Il ne dédaignoit aucun genre de litterature, mais il étoit plus porté à la poësie.

Il étoit né tel que Platon demande, un naturel philosophe & amoureux des sciences.] Le passage de Platon, que Plutarque a en vûë, est du v. liv. de la République où Socrate conclud ἐκεῖνον καὶ τὸν φιλόσοφον σοφίας φήσομεν ἐπιθυμητὴν εἶναι, οὐ τῆς μὲν, τῆς δ' οὔ, ἀλλὰ πάσης. *Nous dirons donc que le Philosophe est désireux de la science, non d'une seule, de celle-ci, & non de celle-là, mais de toute science.*

Et l'on conserve encore de lui un petit poëme en vers tetrametres, qui a pour titre Pontius Glaucus.] Eschyle avoit fait une tragédie sur le même Glaucus, qui étoit un célébre Pêcheur, & qui un jour

tetrametres, qui a pour titre *Pontius Glaucus*. En croissant il cultiva encore davantage cette sorte d'étude, & fit des ouvrages de differente espece, avec tant de succès, qu'il passa non seulement pour le premier des Orateurs de son tems, mais aussi pour le plus excellent des Poëtes. Sa grande réputation pour l'éloquence dure encore aujourd'hui, malgré les grands changemens qui sont arrivez dans sa Langue ; mais celle de sa poësie est entiérement tombée, car elle a été effacée &

Poëme de Ciceron intitulé Pontius Glaucus.

Il passoit pour le plus excellent des Poëtes de son tems.

Comment sa réputation sur la poësie fut éclipsée dans

ayant mangé d'une certaine herbe, se jetta dans la mer & devint un Dieu marin. Ciceron avoit traité le même sujet en vers tetrametres, de huit pieds. Cet ouvrage qui existoit encore du tems de Plutarque, est perdu.

Et fit des ouvrages de differente espece.) Il traduisit Aratus en vers à l'âge de XVII. ans. Il fit un poëme pour célébrer les actions de Marius, & ce poëme étoit si estimé que Scevola disoit qu'il vivroit une infinité de siecles, *canescet seclis innumerabilibus*, en quoi il s'est trompé, car il y a plusieurs siecles que ce poëme est perdu. Il fit aussi un autre poëme en trois livres sur son Consulat, & ce poëme est encore perdu.

Mais aussi pour le plus excellent des Poëtes.] Cet éloge est renfermé dans les bornes du tems de Ciceron même, & il ne faut pas l'étendre au delà : car jamais Ciceron n'a été préferé, ni même égalé à Plaute, à Terence, à Afranius, ni à d'autres encore. Pour ce qui est des poëtes ses contemporains, il faudroit avoir vû ses poëmes pour juger s'il a mérité d'être préferé à Catulle, à Varron, à Lucrece. Il ne nous reste qu'un fragment de quatorze ou quinze vers de son poëme de Marius, un autre de soixante ou quatre-vingts vers du poëme sur son Consulat. Celui dont il nous reste le plus c'est son poëme d'Aratus. Mais cela ne suffit pas pour nous mettre en état de prononcer sûrement sur la préference. Il suffit que ceux de son tems la lui donnoient.

Sa grande réputation pour l'éloquence dure encore, malgré les grands changemens qui sont arrivez dans sa Langue. Mais ces changemens étant de bien en mal, loin d'empêcher que son éloquence ne fût toûjours estimée, ils devoient au contraire la faire briller davantage par l'opposition de celle qui lui succeda.

Car elle a été effacée.] La poësie de Ciceron ne pouvoit

La suite, par Virgile, Horace, Gallus, Varius, Ovide.

éclipsée par l'éclat des grands Poëtes qui sont venus après lui.

Il s'attache à Philon pour la Philosophie.

Au sortir de ses études, il s'attacha à Philon Philosophe Académique, & celui de tous les disciples de Clitomachus, que les Romains admiroient le plus pour son éloquence, & qu'ils aimoient le plus pour la douceur & pour la sagesse de ses mœurs. En même-tems il alla écouter Mucius Scevola grand Jurisconsulte & le premier du Senat, & il profita beaucoup avec lui dans l'étude des Loix. Il porta aussi quelque tems les armes sous Sylla dans la guerre des Marses. Ensuite voyant que Rome étoit tombée dans des séditions & dans des guerres civiles, & que ces guerres civiles l'avoient jetté dans une véritable monarchie absoluë & sans bornes, il quitta les affaires, s'attacha entiérement à la vie philosophique & contemplative, frequenta les Grecs les plus sçavans, & s'adonna aussi aux Mathematiques, jusqu'à ce que Sylla étant devenu le maître, la ville parut reprendre quelque état de consistance.

Il suivit Mucius Scevola pour la Jurisprudence.

Il porta les armes sous Sylla dans la guerre des Marses.

Il quitte les affaires & s'attache à la vie contemplative.

En ce tems-là Sylla faisant vendre à l'encan le

pas tenir contre celle de Virgile, d'Horace, de Gallus, de Varius, d'Ovide.

Il porta aussi quelque tems les armes sous Sylla dans la guerre des Marses.) Cette guerre commença l'an de Rome DCLXIII. Ciceron y servit l'année suivante à l'âge de XVIII. ans, sous le Consulat de C. Pompeius Strabo & de L. Portius Cato. *C. Pompeius Sex. F. Consul me presente*, dit-il dans la XII. Philip. *cum essem tiro in ejus exercitu, cum Pub. Vettio Catone duce Marsorum inter bina castra collocutus est.*

En ce tems-là Sylla faisant vendre à l'encan le bien d'un ci-

bien d'un citoyen, qui avoit été tué comme proscript, & l'ayant fait adjuger à Chrysogonus son affranchi pour la somme de deux mille drachmes, Roscius fils & héritier du mort, en fut très-affligé, & fit voir que ce bien valoit au moins deux cent cinquante talens. Sylla qui se voyoit par-là convaincu d'une injustice affreuse, s'emporta excessivement, & à la sollicitation & suggestion de Chrysogonus il fit à Roscius une affaire criminelle, l'accusant d'avoir tué son pere de ses propres mains.

Mille livres.

Deux cent cinquante mille écus.

Sylla fait à Roscius un procès criminel, & l'accuse d'avoir tué son propre pere.

Personne ne se présentoit pour secourir ce pauvre malheureux, chacun évitant de se charger de cette affaire par la crainte qu'on avoit de la

Roscius ne trouve personne pour le défendre.

toyen qui avoit été tué comme proscript.) C'est ainsi que ce passage doit être traduit. Ceci se passa l'an de Rome DCLXXIII. Ciceron étant entré dans sa XXVII. année sous le Consulat de Corn. Sylla II. & de Q. Cæcilius Metellus Pius. Le tems de la proscription étoit passé, ceux qui lui avoient échappé revenoient, & ce fut alors que Sylla fit tuer Roscius le pere, & mettre son bien à l'encan. Voilà pourquoi Plutarque dit fort bien *qu'il avoit été tué comme proscript.*

Et l'ayant fait adjuger à Chrysogonus son affranchi pour la somme de deux mille drachmes.) Voilà une injustice bien atroce, un bien qui valoit deux cent cinquante talens, c'est-à-dire, deux cent cinquante mille écus, Sylla le fit adjuger à son affranchi pour deux mille drachmes, c'est-à-dire, pour mille livres. C'est ainsi que Ciceron lui-même l'écrit dans son Oraison pour Sextus Roscius Amerinus fils de ce Roscius: *Bona patris hujusce Sexti Roscii, quæ sunt sexagies, quæ de L. Sylla duobus millibus nummum sese dicit emisse L. Cornelius Chrysogonus.* Plutarque a fort bien rendu ces deux sommes. *Sexagies*, c'est deux cent cinquante mille écus: & *duobus millibus nummum*, c'est *deux mille drachmes.* Car *nummus* chez les Latins est souvent la même chose que *drachma* chez les Grecs. Et c'est inutilement que Scaliger a voulu corriger ce passage qui n'est nullement corrompu. On peut voir Ruauld Animadv. XXVII.

cruauté de Sylla. Ce jeune homme se voyant abandonné de tout le monde, eut recours à Ciceron. Les amis de cet Orateur le presserent vivement d'entreprendre cette affaire, lui représentant qu'il ne trouveroit jamais une ouverture plus belle ni plus brillante pour se faire une grande réputation. Ciceron s'étant donc chargé de cette défense, & ayant eu un succès très-éclatant, fut admiré de tout le monde; mais pour se mettre à couvert du ressentiment de Sylla, il s'éloigna, alla voyager en Grece, & fit courir le bruit que c'étoit pour rétablir sa santé qui étoit fort infirme. En effet, il étoit maigre & décharné, la débilité de son estomac l'obligeant à manger peu, & à ne manger que fort tard. Il avoit pourtant la voix bonne & forte, mais dure & peu formée encore; & comme il parloit avec beaucoup de vehemence & de passion, s'élevant toûjours jusqu'aux tons les plus hauts, cela faisoit craindre que son corps n'en souffrît quelque incommodité considérable.

Ciceron a le courage de se charger de sa cause.

Il va voyager en Grece pour se dérober au ressentiment de Sylla.

La foiblesse de son temperament.

Etenduë de sa voix.

Dès qu'il fut arrivé à Athénes, il entendit Antiochus d'Ascalon, & fut enchanté de sa maniere de parler, qui étoit douce, coulante, & pleine de grace, mais il n'approuvoit pas les nouvelles opinions qu'il avoit introduites dans la Philosophie, car Antiochus avoit déja abandonné la nouvelle Académie & la secte de Carneade,

A Athenes il entend Antiochus d'Ascalon.

Antiochus avoit quitté la nouvelle Académie.

Car Antiochus avoit déja abandonné la nouvelle Académie & la secte de Carneade.) Antiochus s'étoit rejetté dans les senti-

soit

soit qu'il eût été désabusé par l'évidence des choses & par le rapport des sens, soit comme quelques-uns le prétendent, que la jalousie & l'envie contre les disciples de Clitomachus & de Philon l'eussent porté à quitter les sentimens de la nouvelle Académie pour embrasser la plûpart de ceux du Portique. Or Ciceron aimoit cette nouvelle Académie & s'attachoit de plus en plus à ses sentimens, faisant déja son plan que si jamais il quittoit entierement les affaires, il abandonneroit le barreau & les assemblées du peuple, & viendroit s'établir à Athenes pour y passer sa vie tranquillement dans le sein de la Philosophie.

Ciceron étoit attaché à la nouvelle Académie.

Mais ayant reçu la nouvelle de la mort de

mens de la vieille Académie, & avoit abandonné Carneade qui étoit attaché à la nouvelle, & grand ennemi de Stoïciens qu'il combattoit en toute rencontre. Ce passage de Plutarque est éclairci par un endroit de Ciceron, dans le 1. Liv. des Questions Académiques. Brutus lui dit, *Mais qu'est-ce que j'entends dire de vous ? Sur quoi, dis-je ? Que vous avez déja quitté la vieille Académie, & que vous suivez la nouvelle. Comment donc ! repliquay-je, Pourquoi aura-t'il été plûtôt permis à Antiochus notre ami de quitter son nouveau domicile, pour retourner à son ancien gîte, qu'à moi de quitter la vieille secte pour me jetter dans la nouvelle ?*

Soit qu'il eût été desabusé par l'évidence des choses, & par le rapport des sens.) Car cette nouvelle Académie, dont Arcesilas étoit le premier auteur, rejettoit tout rapport des sens, & soûtenoit qu'il n'y avoit rien de certain, *nihil esse certi quod aut sensibus aut animo percipi possit.* Cic. dans le III. Live de l'Orateur. Or il ajoûte de lui, *aspernatumque omne animi sensusque judicium.*

Pour embrasser la plûpart de ceux du Portique.) Car les sentimens des Stoïciens étoient pour la plûpart conformes à ceux de la vieille Académie. Voilà pourquoi quelques-uns prétendoient qu'Antiochus les avoit embrassez par envie & par jalousie contre Clitomachus & Philon, qui les combattoient,

Après la mort de Sylla, qui mourut l'an de Rome DCLXXV. il commença à se jetter dans les affaires, il étoit alors dans sa 29. année.

Sylla, & voyant que son corps, fortifié par les exercices, étoit devenu d'une complexion assez vigoureuse, que sa voix entierement formée avoit joint à la force l'agrément & la douceur, & répondoit suffisamment à la complexion de son corps, & d'ailleurs ses amis de Rome lui écrivant & le pressant vivement d'un côté, & Apollonius l'exhortant fortement de l'autre à s'entremettre des affaires publiques, il recommença à travailler sérieusement à former son éloquence, comme un instrument dont il avoit besoin, & reveilla toutes les grandes qualitez qu'il avoit pour la politique. Il s'exerça tous les jours à composer & à haranguer, & hanta les Orateurs les plus célebres.

L'éloquence est un instrument nécessaire à un homme d'Etat.

Il passe en Asie & à Rhodes. Les gens qu'il y frequente.

Il devoit dire Apollonius Molon. V. les rem. sur la vie de Cesar tom. VI. pag. 187.

Ce fut cela même qui l'obligea de passer en Asie & à Rhodes. En Asie il conversa avec les Rheteurs Xenocles d'Adramytte, Dionysius de Magnesie, & Menippe le Carien, & à Rhodes il étudia sous le Rheteur Apollonius fils de Molon, & sous le Philosophe Posidonius. On dit qu'Apollonius n'entendant pas la Langue Latine, pria Ciceron de composer & de haranguer en Grec, ce que Ciceron fit très-volontiers, persuadé que par ce moyen ses fautes seroient mieux

Que sa voix entierement formée, avoit joint à la force l'agrément & la douceur.) Henry Estienne a eu raison de corriger dans le texte le mot ἐνῆσαντο, qui ne peut rien signifier ici, & de lire ἐνήρμοττε. Cela répond à ce que Plutarque a dit, que sa voix étoit dure. Et il dit ici qu'elle étoit changée, & qu'elle étoit devenuë douce à l'oreille.

Persuadé que par ce moyen ses

corrigées. Un jour après qu'il eût harangué, tous ſes auditeurs furent ravis en admiration & ſe mirent à l'envi à le combler de louanges, mais Apollonius ne donna aucune marque de ſatisfaction & de joye pendant qu'il parla, & quand il eut fini, il demeura long-tems tout penſif ſans dire une ſeule parole ; & comme Ciceron témoignoit la peine & le dépit que cela lui faiſoit, Apollonius lui dit tout haut, *Ciceron, je vous louë & je vous admire, mais je déplore le malheur de la Grece, voyant que les ſeuls avantages qui nous reſtoient, l'érudition & l'éloquence vont par votre moyen être tranſportées aux Romains.*

Grand éloge qui lui donne enfin Apollonius.

Ciceron étoit donc rempli d'eſperances & alloit ſur les aîles de l'ambition ſe jetter tête baiſſée dans les affaires du Gouvernement. Mais il fut un peu refroidi par un Oracle qu'il reçut à Delphes, car ayant demandé au Dieu par quelle voye il pourroit ſe rendre très-glorieux, la Pythie lui répondit *que ce ſeroit en prenant pour guide de ſa vie ſon propre naturel, & non pas l'opinion du peuple.* C'eſt pourquoi quand il fut arrivé à Rome il ſe conduiſit d'abord avec beaucoup de réſerve, ne faiſoit que rarement ſa cour aux Magiſtrats, &

Oracle que Ciceron reçut de la Pythie.

Il y arriva l'an de Rome DCLXXVI. *dans ſa trentiéme année.*

fautes ſeroient mieux corrigées.] C'eſt ce qu'il dit lui-même. Et comment un Grec auroit-il pû corriger des compoſitions Latines, qu'il n'entendoit point ?

Que ce ſeroit en prenant pour guide de ſa vie ſon propre naturel, & non pas l'opinion du peuple.) Cet avis de la Pythie étoit fort ſage. L'opinion du peuple ne peut qu'égarer. On va voir plus bas l'explication de cet Oracle.

Ciceron appellé par mépris Grec & Ecolier.

lorsqu'il alloit les voir, il n'en étoit pas fort considéré, & il avoit le déplaisir de s'entendre appeller *Grec* & *Ecolier*, qui sont des termes injurieux que la populace de Rome & les plus vils artisans ont ordinairement dans la bouche. Mais comme il étoit ambitieux, & d'ailleurs aiguillonné par son pere & par ses amis, il s'adonna entierement à plaider pour les uns & pour les autres, & il ne s'éleva pas insensiblement & par degrez au premier rang, mais il parvint tout d'un coup à une réputation très-brillante, & se distingua par dessus tous les autres Orateurs. On dit pourtant qu'il avoit naturellement les mêmes défauts que Demosthene pour la prononciation & pour l'action, mais il les corrigea en prenant avec grand soin des leçons de Roscius, excellent Acteur pour

Il s'adonne à la plaidoirie, & y acquiert d'abord une grande réputation.

Il avoit les mêmes défauts que Demosthene pour l'action & la prononciation.

Il avoit le déplaisir de s'entendre appeller Grec & Ecolier.) Le peuple disoit cela sur ce qu'il haranguoit en Grec, & qu'il étudioit encore sous les Philosophes Grecs à l'âge de trente ans. Le peuple croit qu'il n'y a que les enfans qui doivent étudier. J'ai crû que ce σχολαστικὸς étoit mieux rendu Ecolier que *faineant*, quoique Ciceron même ait mis *otiosus* pour *scholasticus*.

Qui sont des termes injurieux.) Et c'est par là qu'il faut expliquer le prétendu Oracle qu'il avoit reçu de la Pythie, qui lui ordonnoit de suivre son propre naturel, & nullement l'opinion du peuple. Car s'il avoit suivi l'opinion du peuple, qui lui marquoit son mépris par ces injures, il se seroit rebuté & n'auroit rien fait. Cela méritoit d'être expliqué.

En prenant avec grand soin des leçons de Roscius excellent Acteur pour le Comique, & d'Esope Acteur aussi merveilleux pour le Tragique.] C'est cette difference de caractére qu'Horace a marquée par deux épithetes differentes.

Qua gravis Æsopus, qua doctus
Roscius egit.

Jamais Comedien n'a eu tant de réputation que Roscius. Ciceron lui donne les plus grands éloges; il parle aussi honorablement d'Esope.

le Comique, & d'Esope Acteur aussi merveilleux pour le Tragique

Comment il les corrigea.

A propos d'Esope, on raconte de lui que joüant un jour le rôle d'Atrée, lorsqu'il fut à la scene où ce Prince délibere quelle vengeance il prendra de son frere Thyeste; un de ses domestiques étant venu à passer inconsidérément devant lui dans le moment que la violence de sa passion l'avoit mis hors de lui-même, il lui donna un si grand coup de son sceptre, qu'il l'étendit mort à ses pieds. Il est certain que la grace de la prononciation & du geste de Ciceron ne contribuoit pas peu à donner à ses paroles la force de persuader. Aussi pour se moquer de ces Orateurs qui n'ont d'autre secret pour toucher que de crier beaucoup, il disoit *que la foiblesse les obligeoit à crier, parce qu'ils ne pouvoient parler, comme les boiteux vont à cheval parce qu'ils ne sçauroient aller à pied.* Quant à ces brocards & à ces plaisanteries qui consistent en des rencontres fines & agréables, ils paroissent convenir parfaitement à la plaidoirie, & y jetter de la vivacité & de la gayeté, mais l'usage trop fréquent, que Ciceron en faisoit, lassoit & attristoit ses auditeurs, & il en acquit la réputation d'homme médisant & malin.

Action remarquable d'Esope grand acteur pour le Tragique.

Comment Ciceron se moquoit des Orateurs qui n'ont d'autre secret pour émouvoir, que de bien crier.

Les brocards & les plaisanteries conviennent à la plaidoirie, mais il ne faut pas en abuser.

Il lui donna un si grand coup de son sceptre, qu'il l'étendit mort à ses pieds.] Voilà un violent effet de l'enthousiasme. Mais cela fait toûjours voir que ces Acteurs entroient tellement dans la passion qu'ils étoient hors d'eux-mêmes, & qu'ils ne se possedoient plus. Et il est difficile de bien joüer, si l'on n'entre ainsi véritablement dans la passion qu'on represente.

Ciceron va Questeur en Sicile pendant une grande cherté. Ce fut l'an de Rome DCLXXVIII Il avoit 32. ans.

Il fut élû Questeur pendant une grande cherté, & la Sicile lui étant échûë en partage, dans le commencement il parut fort dur & fort incommode aux Siciliens, parce qu'il étoit forcé d'envoyer des bleds à Rome; mais dans la suite après qu'ils eurent connu par experience ses soins, son application, sa douceur, & sa justice, ils l'honorerent & l'aimerent plus qu'aucun Préteur qu'ils eussent jamais eu. Dans ce temslà il y eut plusieurs jeunes Romains des plus nobles maisons, & des mieux faits, qui ayant été accusez de ne s'être pas acquitez de leur devoir à la guerre, & d'avoir violé la discipline, furent envoyez en Sicile au Préteur. Ciceron les reçut avec bonté, entreprit hautement leur défense, & parla si bien pour eux qu'il les justifia, & les sauva. Enflé de tous ces succès il s'en retourna à Rome, & ce fut à ce retour qu'il lui arriva une aventure assés plaisante, qu'il nous apprend luimême. Il dit qu'en traversant la Campanie, il

Il paroit d'abord dur aux Siciliens, mais enfin il en est honoré & aimé.

Ce qu'il fit en Sicile pour de jeunes Romains accusez d'avoir mal fait à la guerre.

Aventure humiliante qui lui arriva.

Ils l'honorerent & l'aimerent plus qu'aucun Préteur qu'ils eussent jamais eu.) C'est le témoignage qu'il se rend à lui-même dans son Oraison pour Plancius, où il dit qu'il ne craint point que personne ose avancer qu'en Sicile la Questure d'aucun autre Préteur ait été plus agréable, ni plus éclatante que la sienne; que dans une grande cherté il avoit envoyé à Rome une grande quantité de bled; que tout le monde généralement avoit été si charmé de sa douceur, de sa justice, de sa liberalité & de son désinteressement, & l'avoit toûjours trouvé si disposé à faire plaisir en toute occasion, que les Siciliens avoient inventé en sa faveur des honneurs inoüis, si bien qu'il étoit persuadé qu'on ne s'entretenoit à Rome que de sa Questure. Il en parle encore dans sa II. & dans sa VII. Verrine.

Il dit qu'en traversant la Cam-

trouva sur son chemin un des plus considérables Citoyens de Rome, & qu'il croyoit de ses amis; il lui demanda *ce que l'on disoit à Rome de tout ce qu'il avoit fait, & ce qu'on y pensoit de lui,* comme ne doutant point que la ville ne fût pleine du bruit de son nom & de sa réputation. L'autre lui répondit, *Eh où avez-vous donc été, Ciceron, pendant tout ce tems-ci?*

Ce mot lui abbattit extrémement le courage en lui faisant voir que le bruit de son nom étoit tombé dans sa ville comme dans une mer immense, où il s'étoit perdu sans avoir rien produit de solide & de réel pour sa gloire. Mais depuis s'étant fait sur cela une sorte de raison, il retrancha beaucoup de cette avidité de gloire, car il vit qu'il travailloit pour une réputation qui est une chose infinie, sans bornes, & dont on ne

La réputation une chose infinie & sans bornes.

panie, il trouva sur son chemin.) C'est dans l'Oraison pour Plancius que Ciceron fait ce conte immediatement après le passage dont je viens de parler. Mais il est un peu different, & il paroît plus plaisant encore. *Etant parti dans ce tems-là de Sicile, après ma Questure,* dit-il, *& continuant ma route j'arrivai à Puteoli, où quantité de nos meilleurs Citoyens & des plus magnifiques ont accoûtumé de passer quelque tems. Je vous avouë, Messieurs, que je fus très-mortifié & découragé quand un de ces hommes importans me demanda* quel jour j'étois sortis de Rome, & s'il n'y avoit rien de nouveau? *Je lui répondis,* que je revenois de ma Province. Ah, oüi, *répartit-il,* & je pense que c'est d'Afrique. Eh non, c'est de Sicile, *lui repliquai je brusquement avec un ton de colere mêlé de dédain. Alors un autre, comme sçachant tout ce qui se passoit,* quoi, *lui dit-il,* est-ce que vous ne sçavez pas qu'il étoit Questeur à Syracuse? *A ces mots, je cessai de me mettre en colere, & fis comme si j'étois du nombre de ceux qui étoient venus pour les eaux.*

peut atteindre le bout. Cependant il ne put jamais se guérir si bien que toute sa vie il ne fût sensible au plaisir de s'entendre louer, & très-passionné pour la réputation & pour la gloire. Et ce fut même cette passion qui dérangea & troubla souvent en lui beaucoup de bons & sages raisonnemens.

La grande passion pour la gloire trouble souvent les sages raisonnemens de Ciceron.

Comme il se jetta dans les affaires publiques avec beaucoup d'ardeur & d'envie de se pousser, il trouva d'abord qu'il étoit honteux que les plus vils artisans, qui ne se servent pour leur métier que d'instrumens & d'outils inanimez, sçachent pourtant le nom de chacun, ses proprietez, ses usages, & les lieux où on les fait, & qu'un homme d'Etat, dont les fonctions publiques ne peuvent se faire que par le moyen des hommes, ses seuls instruments, soit négligent & paresseux à connoître ses Citoyens. C'est pourquoi il s'accoûtuma non-seulement à retenir les noms des plus considérables, mais encore à sçavoir leur demeure, les terres qu'ils possedoient & les amis & les voisins qu'ils avoient. De sorte qu'en quel-

Les hommes, les seuls instrumens naturels d'un homme d'Etat.

Ciceron sçavoit les noms des principaux Citoyens, leur demeure, leurs terres, leurs voisins, &c.

Et paresseux à connoître ses Citoyens.] Il y a une faute considérable dans le texte. Au lieu de πολιτικῶν, il faut lire πολιτῶν, comme dans un Mſ. Car c'est des Citoyens dont il est ici question.

C'est pourquoi il s'accoûtuma non-seulement à retenir les noms, &c.] Henry Estienne s'est fort bien apperçu qu'il manque icy un mot au texte, car que signifie ὅθεν οὐ μένοι τῶν ὀνομάτων εἴθιζεν αὐτὸν ; On voit que la phrase est imparfaite. Ce sçavant homme lisoit τῷ τῶν ὀνομάτων, en sousentendant le mot γνώσει, à cause de γνῶσιν de la phrase précedente. Mais ce n'est nullement le style de Plutarque. Il faut lire comme dans un Mſ. ὅθεν οὐ μέντοι τῶν ὀνομάτων εἴθιζεν μνημονεύειν αὐτὸν, &c.

que

que endroit de l'Italie que Ciceron paſsât, il pouvoit ſans heſiter nommer & montrer les terres & les maiſons de ſes amis.

Il avoit un petit bien, mais un bien honnête & qui ſuffiſoit à ſa dépenſe. Et c'eſt ce qui le faiſoit encore plus admirer de ce que n'étant pas riche il ne prenoit pourtant aucun ſalaire de ſes plaidoiries, & ne recevoit pas le moindre préſent. Ce déſintereſſement parut ſur tout avec éclat quand il ſe chargea de l'accuſation de Verres. Ce Verres avoit été Préteur en Sicile, où il avoit commis des crimes & des exactions horribles. Les Siciliens étant venus à Rome pour le pourſuivre, Ciceron le fit condamner non en plaidant contre lui, mais, pour ainſi dire, en ne plaidant point; car la plûpart des Préteurs favoriſant ce ſcelerat, & par des délais infinis ayant fait remettre la cauſe au dernier jour des audiences, Ciceron qui vit que ce jour-là ne ſuffiroit pas pour la plaidoirie, & que par ce moyen la cauſe ne ſeroit jamais jugée, ſe leva, & dit qu'il n'étoit pas beſoin de plaider; & produiſant en

Il ne prenoit aucun ſalaire de ſes parties, & ne recevoit pas le moindre préſent.

Comment Ciceron fit condamner Verres en ne plaidant point.

Et par des délais infinis ayant fait remettre la cauſe au dernier jour des audiences.) Ceci ſe paſſa l'an de Rome DCLXXXIII. Ciceron étant entré dans ſa XXXVII. année. Ceux qui favoriſoient Verres vouloient gagner du temps par tous ces délais, afin que la cauſe ne fût plaidée que ſous les Conſuls de l'année ſuivante, G. Hortenſius & G. Cæcilius Metellus Creticus. Ciceron éluda tout cela, & fit condamner Verres, non en plaidant contre lui, mais en ne plaidant point, car c'eſt le ſens de ces paroles εἷλεν οὐκ εἰπὼν, ἀλλ' ἐξ αὐτοῦ τρόπον τινὰ τοῦ μὴ εἰπεῖν, que de ſçavans hommes ont voulu corriger ſans néceſſité.

même tems les témoins ſur chaque article, il conclut, & obligea les Juges à donner leurs ſuffrages. Cependant on rapporte pluſieurs bons mots qu'il dit dans cette cauſe. Les Romains appellent Verres un pourceau, qui n'eſt point châtré; comme donc un affranchi, nommé Cæcilius, qui étoit accuſé d'être de la Religion des Juifs, ſe préſenta pour faire ôter aux Siciliens la commiſſion d'accuſer Verres, & pour ſe la faire donner, comme une commiſſion qui lui appartenoit de droit par les raiſons qu'il expliquoit, Ciceron lui dit, *Que peut avoir à démêler un Juif avec un verrat?* Verres avoit un fils, qui étoit entré dans l'âge de puberté, & qui avoit la réputation de ne pas uſer fort ſagement de la fleur de ſa beauté & de ſa jeuneſſe. Un jour donc que Verres voulut railler Ciceron & lui reprocher qu'il étoit mou & effeminé, *ce ſont*, lui répondit Ciceron, *des reproches qu'il faut faire à ſes enfans les portes bien fermées.*

Bon mot de Ciceron dans la cauſe contre Verres. On ſçait que les Juifs ont en abomination le pourceau.

L'Orateur Hortenſius n'oſa pas prendre ouvertement la défenſe de Verres, mais il ſe laiſſa perſuader de ſe trouver au jugement quand il s'agiroit de l'amende à laquelle il devoit être condamné, & pour prix de cette demarche il eut un petit Sphinx d'yvoire, qui étoit une figure d'une

Comme donc un affranchi, nommé Cæcilius, qui étoit accuſé d'être de la Religion des Juifs.] Quintus Cæcilius Niger, Sicilien, qui avoit été Queſteur de Verres en Sicile. Il prétendoit que c'étoit lui qui devoit accuſer Verres. Mais Ciceron le refuta très-fortement.

grande réputation. Ciceron lui en jetta en passant quelque mot à double entente. Sur quoi Hortensius lui ayant dit *qu'il n'entendoit pas les énigmes*; *Tu as pourtant chez toi le Sphinx*, lui repartit vivement Ciceron.

Bon mot de lui à Hortensius.

Verres ayant été condamné, & Ciceron lui même ayant conclu à une amende de sept cent cinquante mille drachmes, il fut accusé d'avoir pris de l'argent pour ne conclure qu'à une som-

Trois cent soixante-quinze mille livres.

Tu as pourtant chez toi le Sphinx.) On pourroit dire que ce mot n'est pas entiérement juste sur ce que le Sphinx proposoit des énigmes, & ne les expliquoit point. Mais ce seroit une chicane. Le Sphinx qui proposoit des énigmes, devoit être fort habile à les expliquer.

Verres ayant été condamné, & Ciceron lui-même ayant conclu à une amende de sept cent cinquante mille drachmes, il fut accusé d'avoir pris de l'argent.] L'accusation auroit été très-bien fondée, car Verres en auroit été quitte à bon marché, s'il n'avoit été condamné qu'à cette amende, qui n'est que de trois cent soixante-quinze mille livres. Il auroit donné plus de deux cent mille écus à Ciceron; pour l'obliger à donner des conclusions si douces & si moderées. Verres étoit accusé d'avoir emporté de Sicile plus de cinq millions de livres, comme Ciceron le dit dans la seconde Verr. *tum praterea quadringenties HS. ex Sicilia abstulisse.* Or ceux qui étoient condamnez pour ces sortes de concussions devoient païer le double, & souvent le double & demi. Et c'est pourquoi Ciceron, dans la 1. Oraison contre Verres, qui est appellée *la Divination*, lui demande, non le double, qui seroit *octingenties HS.* dix millions, mais le double & demi, c'est-à-dire millies HS. qui font douze millions cinq cent mille livres. *Sicilia tota*, dit-il, *si una voce loqueretur, hoc diceret, quod argenti, quod auri, quod ornamentorum in meis urbibus, sedibus, delubris fuit, quod in unaquaque re beneficio Senatus populique Romani juris habui, id mihi tu, C. Verres, eripuisti atque abstulisti; quo nomine abs te HS. millies ex lege repeto.* Quelle apparence donc qu'après avoir si publiquement déclaré que la Sicile redemandoit à Verres douze millions cinq cent mille livres, il eût conclu ensuite à cette amende si modique de cent vingt-cinq mille écus? Mais ce

me si modique. Cependant les Siciliens, pour lui marquer leur reconnoissance quand il fut fait Edile, lui amenerent de leur isle plusieurs choses pour ses jeux, & lui apporterent quantité de magnifiques présens, dont il ne voulut nullement profiter, & il ne se servit de la générosité de ce peuple que pour faire diminuer à Rome le prix des denrées, qui étoit excessif.

Usage que Ciceron fit de la généreuse reconnoissance des Siciliens.

Il avoit une belle maison de campagne dans le territoire d'Arpi, une terre au voisinage de Naples & une autre près de la ville de Pompeii, qui n'étoient pas fort considérables. Sa femme Terentia lui avoit apporté en dot six-vingt mille drachmes, & il eut une succession dont il en retira environ quatre-vingt-dix mille. Avec ce peu de bien il vécut fort honnêtement & fort sagement, ayant toûjours avec lui un certain nombre de Grecs & de Romains sçavans dans les Lettres. Il se mettoit rarement à table avant le coucher du soleil, moins à cause de ses occupations, qu'à cause de la foiblesse de son estomac, qui ne lui permettoit pas de manger de meilleure heure. Il étoit aussi très-exact & très-regulier dans tout ce qui regardoit le soin de son corps, jusques-là qu'il avoit ses frictions & ses promenades reglées, & en formant ainsi son temperament, il le rendit assez

Bien très-mediocre de Ciceron.

Dot de sa femme Terentia, vingt mille écus.

Quinze mille écus.

Sa maniere de vivre.

n'est pas une raison de corriger le texte de Plutarque; car en le corrigeant il faudroit retrancher ce qu'il ajoûte du reproche qu'on fit à Ciceron. Il vaut mieux dire que cet historien a suivi de faux mémoires, qui l'ont trompé. On peut voir Ruauld, Animad. xxx.

ſain & aſſez fort pour fournir & pour reſiſter à tous les grands travaux & à toutes les grandes actions qu'il eut à ſoûtenir dans la ſuite.

Il cede la maiſon paternelle à ſon frere.

Il céda à ſon frere Quintus la maiſon paternelle, & alla demeurer près du mont Palatin, afin que ceux qui venoient le voir & lui faire la cour ne fuſſent pas fatiguez en venant le chercher ſi loin. Car tous les matins il n'y avoit pas moins de monde à ſa porte qu'à celle de Craſſus, qu'on recherchoit à cauſe de ſes richeſſes, & qu'à celle de Pompée, dont on briguoit la faveur à cauſe de l'autorité qu'il avoit dans les armées, & qui tous deux étoient les plus grands des Romains, & ceux qu'on honoroit & qu'on admiroit davantage. Pompée lui-même faiſoit la cour à Ciceron, dont le ſecours & l'entremiſe lui ſervirent infiniment à augmenter ſa gloire & ſon crédit.

On ne lui faiſoit pas moins la cour qu'à Craſſus & qu'à Pompée.

Pompée parmi ſes courtiſans.

Deux ans après ſon Edilité, l'an de Rome DCLXXXV. il avoit 40 ans.

Il eſt nommé premier Préteur, c'eſt-à-dire avant les ſept autres qui furent nommez avec lui.

Lorſque Ciceron brigua la Préture il avoit beaucoup de concurrens très-conſidérables, cependant il fut élu & nommé le premier. Et dans tous les jugemens qu'il rendit dans l'exercice de cette charge, il ſe conduiſit avec beaucoup de droiture & d'intégrité. On dit que Licinius Ma-

On dit que Licinius Macer.) C. Licinius Macer, accuſé de peculat, fut jugé par Ciceron. Il étoit intime ami, & même proche parent de Craſſus, qui avoit beaucoup d'autorité. Cependant Ciceron le condamna. Ciceron parle de cette affaire dans ſa III. lettre du I. liv. à Atticus: *nos hic incredibili ac ſingulari populi voluntate de C. Macro tranſegimus, cui cum aqui fuiſſemus, tamen multo majorem fructum ex populi exiſtimatione illo damnato, cepimus, quàm ex ipſius, ſi abſolutus eſſet, gratia cepiſſemus.* Où il faut entendre qu'il retira plus de fruit de cette condamnation par la réputa-

Aventure de Licinius Macer jugé devant Ciceron.

cer, qui avoit beaucoup d'autorité par lui-même, & qui étoit encore appuyé de toute celle de Crassus, étant jugé devant lui pour une accusation de vol, eut tant de confiance en son crédit & dans les fortes sollicitations qu'on faisoit en sa faveur, que lorsque les Juges furent sur le point d'aller aux opinions, il courut promptement chez lui, se rasa la tête, prit un habit blanc, comme s'il avoit déja été absous, & reprit le chemin de la place. Mais Crassus étant allé au-devant de lui, & l'ayant rencontré comme il sortoit de sa cour, lui dit qu'il avoit été condamné par toutes les voix, dont il fut si frappé qu'il rentra chez lui, se coucha & mourut. Cette affaire fit beaucoup d'honneur à Ciceron comme à celui qui avoit tenu la main à ce que tout se passât dans les regles.

Vatinius homme très insolent.

Il y avoit un autre homme, nommé Vatinius, très-insolent, qui dans ses plaidoyers portoit peu de respect aux Juges, & qui avoit le cou plein d'écrouëlles. Un jour il aborda Ciceron sur son Tribunal, & lui demanda une grace. Comme Ciceron ne la lui accordoit pas sur le champ, mais consultoit en lui-même un assez long-tems, il lui dit, *pour moi, je ne balancerois pas tant si j'étois Préteur.* Alors Ciceron se tournant de son côté lui répondit, *aussi n'ay-je pas le cou si gros que toi.*

Bon mot de Ciceron à Vatinius Le gros cou, marque d'arrogance & de bêtise.

Deux ou trois jours avant qu'il sortit de charge, quelqu'un traîna devant lui Mani-

tion d'équité qu'elle lui donna parmi le peuple, qu'il n'auroit tiré de profit de toute la faveur du coupable, s'il l'avoit absous.

lius accusé aussi d'avoir volé les deniers publics. Ce Manilius avoit la faveur & la protection du peuple, parce qu'on croyoit qu'il étoit persécuté à cause de Pompée, dont il étoit l'ami particulier. L'accusé demanda un jour pour répondre aux charges, & Ciceron lui donna le lendemain, de quoi le peuple fut fort irrité, parce que c'étoit la coûtume des Préteurs de donner dix jours au moins aux accusez. Le lendemain matin les tribuns citerent Ciceron devant le peuple, l'accuserent d'avoir prévariqué, & le presserent de répondre. Ciceron les ayant priez de l'entendre, leur dit *qu'il avoit toûjours usé envers les accusez de toute la douceur & de toute l'humanité que les loix pouvoient permettre à un Juge, & qu'il croiroit avoir commis une chose très indigne & très-injuste s'il n'avoit pas fait la même faveur à Manilius ; qu'il lui avoit donc donné le seul jour qui lui restoit, & dont il étoit encore le maître ; car de renvoyer le jugement de son affaire au Préteur qui lui succederoit le lendemain, cela ne lui paroissoit pas l'action d'un homme qui vouloit lui rendre service.*

Aventure de Ciceron au sujet de Manilius.

Les Préteurs donnoient dix jours de délai aux accusez.

Comment Ciceron se justifie auprès du peuple sur le délai d'un jour qu'il avoit donné à Manilius.

Ces paroles produisirent dans le peuple un changement merveilleux. Ils le comblerent tous de benédictions & de louanges, & le prierent de se charger de la défense de Manilius, ce qu'il fit avec grand plaisir, principalement pour l'amour de Pompée qui étoit absent, & s'étant présenté pour plaider, il reprit toute l'affaire & parla avec beaucoup de vehemence contre les partisans de

Il se charge de la défense de Manilius.

l'Oligarchie, & contre les envieux de Pompée. Cependant il ne trouva pas moins de faveur & de protection auprès des Nobles, qu'auprès du peuple pour s'élever au Consulat. Les uns & les autres s'unirent & travaillerent de concert pour lui faire obtenir cette dignité par rapport au bien public, & voici quelle en fut l'occasion.

Les Nobles & le peuple concourent à lui faire obtenir le Consulat.

Le changement que Sylla avoit introduit dans la République, avoit paru d'abord fort dur & fort étrange; mais alors adouci par le laps du tems & par l'habitude, il paroissoit prendre un certain état de consistance, dont on n'étoit point mécontent. Il y avoit pourtant encore des particuliers qui cherchoient à bouleverser & à changer cet état, non pour le rendre meilleur, mais pour satisfaire leur avarice particuliere. Pompée étoit alors attaché à faire la guerre aux Rois dans le Pont & dans l'Armenie, & il n'y avoit à Rome aucune puissance assez forte pour résister à ces broüillons, qui suivoient un Chef plein d'audace, capable des plus grandes entreprises & si divers dans ses mœurs, qu'il pouvoit prendre aisément toutes sortes de caractéres, c'est Lucius Catilina. Par-dessus tous les grands crimes dont il s'étoit noirci, il étoit accusé d'avoir eu un commerce criminel avec sa propre fille, & d'avoir tué son frere, & dans la crainte d'être appellé en justice pour ce fratricide, il avoit prié Sylla de comprendre dans le nombre des proscripts ce frere mort, comme s'il eut été en vie. Ces scelerats

Caractére de Catilina.

rats ayant donc à leur tête un tel Capitaine, s'engagerent leur foi par tous les moyens les plus capables de lier les hommes, & pour mieux cimenter cette union, ils sacrifierent un homme & goûterent tous de sa chair.

Horrible sacrifice que font Catilina & ses complices pour cimenter leur union.

Catilina avoit déja corrompu la plus grande partie de la jeunesse de Rome en lui procurant tous les jours des plaisirs & des festins, en lui produisant des femmes, & en lui fournissant sans aucune épargne tout l'argent nécessaire pour ces débauches continuelles. Déja la Toscane branloit, prête à se revolter; la plus grande partie des Gaules en deçà des Alpes alloit suivre son exemple, & Rome étoit en danger d'éprouver un grand changement à cause de l'inégalité qui étoit dans les biens, tous ceux des plus nobles maisons, & les plus distinguez par leur dignité & par l'élevation de leur courage, étant ruinez en spectacles, en festins, en brigues pour les Charges, en bâtimens, & toutes les richesses ayant passé entre les mains des hommes les plus abjets & des derniers du peuple. De sorte que les affaires étoient en un état qu'il ne falloit plus que très-peu de chose pour bouleverser sans-dessus-dessous le Gouvernement, si malade déja par lui-même, & que c'étoit l'ouvrage de quiconque auroit osé le tenter.

Moyens dont Catilina se servit pour corrompre la jeunesse de Rome.

Les plus grandes maisons ruinées, & les richesses entre les mains des derniers du peuple.

Cependant Catilina peu content encore de cette disposition si favorable à ses desseins, voulut se faire de plus comme une place forte, & de-

Catilina demande le Consulat.

manda le Consulat. Toutes ses manieres étoient d'un homme qui avoit de grandes & belles esperances qu'il seroit Consul avec Caïus Antonius, homme qui par lui-même n'étoit capable de se mettre à la tête d'aucun parti ni pour le bien, ni pour le mal, mais qui pouvoit augmenter considérablement la puissance de celui qui auroit voulu le conduire. La plûpart des gens de bien, prévoyant ce grand danger, pousserent Ciceron à demander le Consulat; le peuple reçut avec grand plaisir sa demande; de sorte que Catilina fut refusé, & Ciceron élu avec Caïus Antonius, quoique de tous ces concurrens il fût le seul né d'un pere, qui n'étoit que Chevalier & qui n'étoit pas Senateur.

Caractere de Caïus Antonius.

Catilina est refusé, & Ciceron élû Consul.

Toutes les menées de Catilina n'avoient pas encore éclaté, & étoient inconnuës au peuple. Et Ciceron dès l'entrée de son Consulat se trouva sur les bras de grandes affaires qui furent comme les préludes de ce qui arriva depuis. D'un côté ceux à qui les loix de Sylla avoient défendu d'avoir aucune Magistrature, & qui n'é-

Mais qui pouvoit augmenter considérablement la puissance.] Le texte n'est pas intelligible comme il est écrit. Il est heureusement corrigé dans un Ms. où on lit προσθήκην δ' ἄγοντος ἑτέρῳ δυνάμεως ἱκανῶν.

De sorte que Catilina fut refusé, & Ciceron élû avec C. Antonius.) Ceci se passa l'an de Rome DCLXXXIX. sous le Consulat de L. Julius Cesar & de Figulus. Ciceron étant dans sa 43. année, qui étoit l'âge legitime pour le Consulat. Il fut nommé Consul le premier pour l'année suivante avec Caïus Antonius qui ne l'emporta que de peu de voix sur Catilina.

toient ni peu puissans, ni en petit nombre, se mirent à briguer les Charges, & à faire la cour au peuple, & il faut avouer qu'ils alleguoient contre la violente tyrannie de Sylla beaucoup de choses très-véritables & très-justes, mais ils ne prenoient pas bien leur tems, ni la conjoncture pour remuer & pour changer le Gouvernement. D'un autre côté les Tribuns proposoient des Edits tendants au même but; car ils vouloient établir dix commissaires appellez *Decemvirs*, qui auroient tous une autorité souveraine, qui maîtres de toute l'Italie, de toute la Syrie, & de tous les pays que les victoires de Pompée avoient ajoûtez à l'Empire, auroient le pouvoir de vendre & d'aliener les terres publiques, de faire le procès à qui ils voudroient, de bannir qui il leur plairoit, de rebâtir & repeupler des villes, de prendre dans le trésor autant d'argent que bon leur sembleroit, de lever des troupes dont on ne limiteroit point le nombre, & de les entretenir & soudoyer tout le tems qu'ils jugeroient à propos. Cette puissance excessive fit que les plus considérables de Rome appuyerent cette Loi, & que le Consul Antonius lui-même la favorisa dans l'esperance qu'il seroit un de ces Decemvirs. On croit aussi qu'il étoit informé des desseins de Catilina, & qu'il n'en étoit pas

Ceux que Sylla avoit exclus de toute Magistrature, se mettent à briguer les Charges.

Les Tribuns proposent d'établir des Decemvirs, dont l'autorité n'auroit point de bornes.

Ce fut la Loi Agraria proposée par le Tribun Servilius Rullus.

Les plus considérables de Rome, & le Consul Antonius favorisent cette proposition.

Car ils vouloient établir dix Commissaires appellez Decemvirs.) C'étoit la Loi Agraria, que proposa P. Servilius Rullus Tribun du peuple à la fin de l'année qui précéda le Consulat de Ciceron.

fâché, parce qu'il se trouvoit accablé de dettes; & qu'il ne voyoit que cette ressource pour lui, & c'est ce qui augmentoit la frayeur des gens de bien.

Politique de Ciceron pour prévenir ce malheur.

D'abord Ciceron pour prévenir ce malheur, fit décerner à Antonius le gouvernement de la Macedoine, & refusa celui des Gaules qu'on vouloit lui donner. Et par ce grand service il gagna tellement Antonius qu'il fut assûré de l'avoir pour lui comme un second Acteur qui le seconderoit toûjours pour le bien de la patrie. Antonius étant donc gagné & adouci par ce moyen, Ciceron s'opposa avec plus d'audace & de confiance à toutes les menées secretes des seditieux. Et ayant entrepris de blâmer & de combattre en plein Senat la nouvelle Loi des Tribuns, il en étonna tellement les Auteurs par son éloquence, qu'ils n'oserent lui répondre, ni lui rien opposer.

Il combat la Loi Agraria. V. son Oraison de Lege Agraria *contre Rullus, qui fut suivie de deux autres.*

Les Tribuns ne se rebuterent pourtant point, & firent une nouvelle tentative pour la faire passer. Pour cet effet ils appellerent les Consuls devant le peuple, mais Ciceron ne s'en allarma point, au contraire il ordonna au Senat de le suivre, & se présentant à la tête de son corps devant le peuple, non seulement il fit rejetter cette Loi de la création des Decemvirs, mais encore

Nouvelle tentative des Tribuns pour faire passer cette Loi.

Ciceron à la tête du Senat se présente devant le peuple & la fait rejetter.

Et ayant entrepris de blâmer & de combattre en plein Senat la nouvelle Loi des Tribuns.) Par la premiere Oraison *de Lege Agraria* contre Rullus, & qui fut suivie de deux autres. Nous les avons encore toutes trois, mais la derniere est fort mutilée.

il reduisit les Tribuns à déſeſperer du ſuccès des autres choſes qu'ils avoient entrepriſes, tant il les abbattit & ſubjugua par la force de ſon éloquence. Car de tous les Orateurs, c'eſt celui qui a le mieux montré aux Romains quel charme & quel puiſſant attrait l'éloquence ajoûte à ce qui eſt beau & honnête, & combien ce qui eſt juſte eſt invincible quand il eſt bien dit. Et il leur montra qu'il faut qu'un homme d'Etat, qui veut bien faire ſon devoir & tenir bien ſa partie, préfere dans toutes ſes actions l'utile & le beau à ce qui flatte & qui chatouille, & que dans ſes diſcours il tâche de rendre ce beau & cet utile agréables, en retranchant tout ce qui peut chagriner & affliger. Et une grande preuve de la grace & de la force de ſon éloquence, & de la perſuaſion qui l'accompagnoit, c'eſt ce qu'il fit pendant ſon Conſulat pour les places aux ſpectacles. Avant lui les Chevaliers n'avoient point de places marquées aux théatres, ils étoient confondus avec le peuple & regardoient les jeux pêle mêle avec lui comme ils ſe rencontroient. Othon étant Préteur, fut le premier, qui, pour faire honneur aux Chevaliers, les ſépara du peuple, & leur donna une place diſtinguée, qu'ils conſervent encore aujourd'hui. Le peuple prit cette diſtinction des Chevaliers pour une injure,

Grand éloge de Ciceron.

L'éloquence invincible, quand elle eſt jointe à la juſtice.

Devoir de l'homme dans ſes actions & dans ſes diſcours.

Grande preuve de l'éloquence perſuaſive de Ciceron.

Avant Ciceron les Chevaliers n'avoient point de places marquees aux théatres.

Loi d'Othon en faveur des Chevaliers.

Othon étant Préteur, fut le premier, qui, pour faire honneur aux Chevaliers, les ſepara du peuple.) Othon avoit fait cette Loi théatrale quatre ans auparavant, ſous le Conſulat de Piſon & de Glabrion; mais il n'étoit pas Préteur, il étoit Tribun du peuple.

Othon sifflé en plein théatre par le peuple.

& un jour Othon étant entré dans le théatre, il lui fit de grandes huées & le siffla; les Chevaliers au contraire le reçurent très-honorablement avec de grands battemens de mains; le peuple de redoubler ses sifflets & ses huées, & les Chevaliers leurs applaudissemens. De là ils se tournent les uns contre les autres, en viennent aux injures, & tout le théatre est plein de désordre & de confusion. Ciceron averti de tout ce vacarme se transporte sur le lieu & appelle le peuple au temple de Bellone. Là il le tance très-serieusement & lui fait de si severes remontrances, que le peuple s'en retournant sur l'heure au théatre, bat des mains pour Othon, & dispute avec les Chevaliers à qui lui fera de plus grands honneurs.

Le peuple & les Chevaliers prêts à en venir aux mains.

Ciceron change le peuple par ses remontrances.

Le parti de Catilina reprend courage, & se hâte d'executer son dessein avant le retour de Pompée.

Cependant les complices de Catilina, qui d'abord avoient été allarmez & effrayez, reprennent courage; ils se rassemblent, & s'exhortent à mettre la main à l'œuvre plus hardiment avant le retour de Pompée, qu'on disoit déja en chemin pour retourner à Rome avec son armée. Mais ce qui hâtoit & qui excitoit le plus Catilina, c'étoient les vieilles bandes qui avoient fait la guerre sous Sylla, qui étoient dispersées dans toute l'Italie, & dont le plus grand nombre & les plus aguerris étoient répandus dans les villes de la Toscane. Tous ces vieux soldats se réjouïrent jusques dans leurs songes de l'espérance qu'ils auroient encore toutes les richesses de l'Italie à saccager & à piller, & ayant à leur tête un Offi-

La plûpart des vieux soldats étoient entrez dans la conjuration de Catilina.

cier nommé Manlius, qui avoit servi avec beaucoup de distinction dans l'armée de Sylla, entrerent dans la conjuration, & se rendirent à Rome pour aider Catilina de leurs brigues, car il demandoit encore le Consulat, après avoir comploté de tuer Ciceron dans le Comice parmi le trouble & le desordre de l'élection.

Catilina demande encore le Consulat, & complote de tuer Ciceron dans le Comice.

Il sembloit que quelque Dieu par des tremblemens de terre, par des tonnerres, & par des apparitions & des fantômes avertissoit de ce qui se tramoit. Les indices qui pouvoient venir de la part des hommes, étoient en grand nombre, & tous très-surs & très-véritables, mais ils n'étoient pas encore suffisans pour convaincre un homme noble & puissant comme Catilina. Voilà pourquoi Ciceron remit le jour de l'élection des Consuls, & ayant cité Catilina devant le Senat, il l'interrogea sur les dépositions que l'on avoit faites contre lui.

Signes qui semblerent avertir les Romains de ce qui se tramoit.

Indices de la part des hommes.

Ciceron remet le jour de l'election, cite Catilina devant le Senat & l'interroge.

Catilina persuadé qu'il y avoit dans le Senat bon nombre de ceux qui souhaitoient le changement, & en même tems voulant rassûrer les conjurez par sa fermeté, en leur faisant voir que bien loin de nier le fait, il s'en vantoit, il fit à Ciceron cette réponse, *Quel si grand mal fais-je*, lui dit-il, *si de deux Corps, dont l'un est maigre & languissant, mais avec une tête, & l'autre est sans tête, mais grand & fort, je prends le dernier pour lui donner la tête qui lui manque?* Ciceron comprenant bien que par cet énigme, il designoit le Senat & le

Audacieuse fermeté de Catilina.

Réponse qu'il fait à Ciceron.

peuple, sentit augmenter ses frayeurs. C'est pourquoi le jour de l'élection il se munit d'une cuirasse, & tous les principaux de Rome, & la plûpart des jeunes gens le conduisirent de sa maison dans le Champ de Mars. Là il laissa entrevoir exprès une petite partie de sa cuirasse, en entr'ouvrant sa robe de dessus ses épaules, pour faire voir le danger auquel il s'exposoit. A cette vûë le peuple s'irrite, murmure, & se serre autour de lui. Enfin quand on vint à donner les suffrages, Catilina essuya un second refus, & on nomma Consuls Silanus & Murena.

Ciceron va au Champ de Mars avec une cuirasse sous sa robe.

Catilina est encore refusé.

Peu de tems après, les vieux soldats de la Toscane s'étant assemblez pour se rendre à point nommé auprès de Catilina, & le jour qu'ils avoient pris pour exécuter leur complot, étant déja bien près, les trois premiers personnages de Rome, & les plus puissans, Marcus Crassus, Marcus Marcellus, & Scipion Metellus allerent sur le minuit à la maison de Ciceron, & ayant heurté à la porte, ils appellerent le portier & lui dirent qu'il allât promptement éveiller son maître & lui annoncer leur venuë, dont voici le sujet: Après le souper le portier de Crassus lui avoit rendu des lettres, qui lui avoient été apportées par un inconnu; ces lettres étoient adressées à diverses personnes, & il y en avoit une pour Crassus, mais elle étoit sans nom. Crassus ne lut que celle qui s'adressoit à lui, & voyant qu'elle l'avertissoit que bien-tôt Catilina devoit faire un

Les trois premiers personnages de Rome vont chez Ciceron à minuit & lui rendent des lettres.

un grand meurtre dans Rome, & qu'elle le pressoit de sortir promptement de la ville, il n'ouvrit pas les autres, mais il alla incontinent trouver Ciceron, en partie pour la crainte du danger qui les menaçoit, & en partie aussi pour se laver du soupçon qu'on pouvoit avoir contre lui, à cause de l'amitié dont il étoit lié avec Catilina. Ciceron, après avoir passé la nuit avec eux à déliberer, assembla le Senat dès le matin; là il rendit les lettres à ceux à qui elles étoient adressées, & leur ordonna de les lire tout haut. Elles étoient toutes semblables, & donnoient avis de la conspiration. Après que Quintus Arrius, qui avoit été Préteur, eût averti des attroupemens qui se faisoient dans la Toscane, & qu'on eût appris que Manlius avec une bonne armée rodoit autour de ses villes attendant la nouvelle de quelque remuëment à Rome, le Senat fit un decret, par lequel il remit toutes les affaires entre les mains des Consuls, & leur donna l'autorité de prendre, comme ils l'entendroient, toutes les mesures nécessaires pour sauver la République, & pour empêcher qu'il ne lui arrivât aucun échec. Le Senat ne donne pas souvent de ces décrets, mais dans les occasions pressantes, lorsque Rome est menacée de quelque danger éminent. Ciceron se voyant donc revêtu de cette souveraine puissance, chargea Quintus Metellus des affaires du dehors, & retint pour lui le soin de la ville, & tous les jours il alloit dans les ruës

Ils passent la nuit à déliberer.

Ciceron assemble le Senat le lendemain matin.

Le Senat fait un decret, qui donne aux Consuls tout pouvoir d'agir.

Ciceron retient pour lui le soin de la ville, & charge Metellus du dehors.

accompagné & gardé par un si grand nombre de citoyens, que quand il entroit dans la place, elle ne pouvoit à peine contenir la foule qui le suivoit.

Catilina se dispose à sortir de Rome, & aposte deux assassins à Ciceron.

Saluste & Ciceron nomment le premier C. Cornelius, *& le second est nommé par Saluste* Vergunteius, *c'étoient deux Chevaliers Romains.*

Ciceron averti de ce complot par une Dame.

Catilina voyant qu'il ne lui étoit plus possible de differer sans se perdre, resolut de se rendre promptement à l'armée de Manlius, & pendant qu'il se disposoit à partir, il aposta un Marcius & un Cethegus, & leur ordonna d'aller le matin à la porte de Ciceron, comme pour le saluer, & là de se jetter sur lui & de le tuer. Une Dame des plus considérables de Rome, nommée Fulvie, avertit Ciceron de ce complot l'étant allé trouver la nuit, & l'exhorta sur tout à se donner de garde de Cethegus & de son complice. Ces deux scelerats ne manquerent pas de se trouver le lendemain au point du jour à la porte de Ciceron. Comme on leur en refusa l'entrée, ils se fâcherent & commencerent à crier & à faire beaucoup de bruit à la porte, ce qui les rendit encore plus suspects.

Ces assassins se presentent à la porte de Ciceron.

Ciceron assemble le Senat au temple de Jupiter Stator. V. la vie de Romulus tom. 1. pag. 135.

Catilina s'y rend pour se justifier.

Ciceron étant sorti accompagné à son ordinaire, appella le Senat au temple de Jupiter, que les Romains appellent *Stator*, qui est à l'entrée de la ruë sacrée, comme on monte au Mont Palatin. Catilina s'y rendit avec les autres comme pour se justifier; mais aucun des Senateurs ne voulut s'asseoir avec lui, ils se leverent tous du banc où ils étoient assis. Catilina ayant commencé à parler, fut tellement interrompu qu'il

ne put jamais avoir audience, & Ciceron s'étant levé lui ordonna de vuider la ville, *car*, lui dit-il, *il faut qu'entre toi & moi il y ait des murailles qui nous separent, attendu que je ne me sers que de la parole pour mon ministere, & que tu employes des veritables armes pour le tien.*

Il ne peut se faire écouter, & Ciceron lui ordonne de sortir de Rome.

Catilina sortit donc de Rome sur l'heure même avec trois cens hommes armés, & faisant d'abord marcher devant lui les faisceaux de verges & de haches, & précedé des enseignes Romaines, comme s'il eût été Consul ou Preteur. En cet équipage il alla trouver Manlius, & après avoir assemblé une armée de vingt-mille hommes, il parcouroit toutes les villes, les faisoit revolter & les attiroit dans son parti; de sorte que la guerre étant par-là ouvertement declarée, Antonius, Collegue de Ciceron, fut envoyé pour le combattre.

Catilina sort de Rome avec l'équipage d'un Consul ou d'un Preteur.

Il assemble une puissante armée, & fait revolter plusieurs villes.

Antonius est envoyé pour le combattre.

Tous ceux que Catilina avoit corrompus, & qui étoient restez dans la ville, furent assemblez & encouragez par Cornelius Lentulus, surnommé Sura, homme d'une naissance illustre, mais que sa mauvaise vie & ses débauches avoient fait auparavant chasser du Senat, & qui alors étoit Préteur pour la seconde fois, comme cela se pra-

Cornelius Lentulus Sura encourage les Conjurés qui sont restez dans Rome.

Et qui alors étoit Préteur pour la seconde fois, comme cela se pratique par eux.] Ce passage avoit été fort mal traduit par les Interprêtes; il est pourtant fort considérable, car il nous confirme bien formellement un usage remarquable des Romains, & qu'il ne sera pas inutile d'expliquer ici, en faisant voir par quelles voyes un Senateur qui avoit été chassé du Senat, pou-

Coûtume remarquable des Romains.

tique par ceux qui se mettent en état de recouvrer la dignité de Senateur qu'ils ont perduë. Quant au surnom de Sura, il lui fut donné pour une telle occasion : Pendant qu'il étoit Questeur sous Sylla, il avoit consumé & dissipé en folles dépenses la plus grande partie des deniers publics, Silla irrité de cette malversation, lui de-

voit recouvrer la place qu'il avoit perduë. Il ne pouvoit être rétabli que par une de ces cinq voyes: Ou retenu par un des Collegues du Censeur, qui l'avoit chassé, ou rappellé par les Censeurs suivants, ou qu'après que par le Jugement des Commissaires, qu'on lui donnoit, il s'étoit lavé des accusations intentées contre lui, ou qu'après s'être fait absoudre par les suffrages du peuple, ou enfin qu'après avoir repassé par les petites Charges, qu'il avoit déja exercées, & s'être élevé à une des Charges curules, qui seule le rétablissoit de droit. Mais sur cette derniere voye, voici la difference qui s'observoit : si le Senateur avant que d'être chassé avoit eu quelque Charge curule, il n'étoit pas obligé de repasser par les petites Charges, il suffisoit qu'il revint à la Charge curule qu'il avoit exercée; & il falloit qu'il la briguât & qu'il l'obtint. Cela est confirmé par deux exemples celébres, par celui de Saluste, & par celui de Lentulus, dont Plutarque parle ici. Saluste après n'avoir été que Questeur fut chassé du Senat par les Censeurs Appius Claudius & Pison. Il brigua pour la seconde fois la Questure, après quoi il fut rétabli dans le Senat, non pas en vertu de sa Questure, car il n'y avoit que les Charges curules qui donnassent ce droit, mais il obtint cette grace par la faveur, & par le crédit de Cesar; au lieu que Lentulus ayant été chassé du Senat après avoir été Consul, ne fut point reduit à passer par les moindres Charges qu'il avoit exercées, comme la Questure, mais il suffit qu'il briguât & qu'il obtînt de nouveau la Préture, qui de plein droit lui ouvrit l'entrée du Senat. C'est ce que Dion fait fort bien entendre, lorsqu'il écrit Liv. XXXVII. que Lentulus, un des adherans de Catilina, ayant été chassé du Senat après avoir été Consul, étoit alors Préteur pour recouvrer sa place de Senateur. ϗ ὁ Λεντῦλος ὁ Πόπλιος, ὁ μετὰ τὴν ὑπατείαν ἐκ τῆς γερουσίας ἐκπεσών. ἐστρατήγει γὰρ ὅπως τὴν βουλείαν ἀναλάβῃ. Cela explique parfaitement le passage de Plutarque.

manda compte en plein Senat des finances qui lui avoient été remises. Lentulus se presenta avec une nonchalance & avec un dédain, qui marquoient qu'il se mettoit peu en peine de cette demande, & dit qu'*il n'avoit nul compte à rendre, mais qu'il présentoit sa jambe*, ce qui est une façon de parler proverbiale empruntée des enfans, qui lorsqu'ils avoient fait une faute en joüant à la paume, présentoient la jambe pour dire qu'ils avoient failli. De là il eut le surnom de *Sura*, car c'est ainsi que la jambe est appellée par les Romains. Une autre fois étant appellé en justice, il corrompit la plûpart de ses Juges, & ayant été absous par deux voix seulement qu'il eut de plus, il dit, *que ce qu'il avoit donné à l'un de ces deux Juges, étoit en pure perte, car il lui suffisoit d'être absous par une seule voix.*

Presenter sa jambe, façon de parler proverbiale.

Je n'ay trouvé nulle part aucun vestige, ni du proverbe, ni de cette coûtume des enfants.

D'où le surnom de Sura, pourquoi donné à Lentulus.

Parole insolente de Cornelius Lentulus quand il fut absous.

Cet homme étant donc tel de sa nature, fut d'abord ébranlé par les grandes promesses de Catilina, & les diseurs de bonne avanture, les faux devins & autres imposteurs venant par dessus, acheverent de lui gâter l'esprit & de le corrompre par les hautes esperances dont ils le leurroient en lui chantant des propheties fabriquées exprès, & de prétendus anciens Oracles, tirés, disoit-on, des livres des Sibylles, qui prédi-

Diseurs de bonne avanture & devins combien dangereux.

Fausses propheties ont souvent porté des hommes vains aux plus grands attentats.

Et les diseurs de bonne avanture, les faux devins & autres imposteurs.] Il est arrivé souvent que les promesses & les fausses prédictions de ces sortes de charlatans ont poussé des hommes vains à des attentats horribles, & les ont précipitez dans les derniers malheurs. L'histoire en rapporte plusieurs exemples.

ſoient *que les deſtins avoient marqué trois Corneliens pour Monarques de Rome.* Ils ajoûtoient *que deux avoient déja rempli cette haute deſtinée, Cinna & Sylla, & qu'il étoit le troiſiéme de ce nom à qui la Fortune venoit préſenter la Monarchie; qu'il devoit la recevoir, & ne pas perdre un temps ſi favorable en differant comme avoit fait Catilina.*

Projet déteſtable de Lentulus.

Voilà donc Lentulus qui ne ſe met dans la tête rien de petit ni de médiocre, & le voilà réſolu de paſſer tout le Senat au fil de l'épée, de tuer le plus de Citoyens qu'il pourroit, de mettre le feu à la ville, & de ne faire quartier à qui que ce fût qu'aux ſeuls fils de Pompée, qu'ils retiendroient en leur pouvoir, & qu'ils garderoient comme des ôtages, qui leur donneroient la facilité de moyenner la paix avec leur pere, car déja il s'étoit répandu un grand bruit & un bruit certain qu'il revenoit de ſa grande expedition. Pour l'exécution de cette entrepriſe on avoit pris une nuit de la fête des Saturnales. Déja ils avoient porté des épées, des étoupes, & quantité de ſouffre dans la maiſon de Cethegus, & ils avoient atitré cent hommes à chacun deſquels ils avoient aſſigné par ſort un des quartiers de la ville, afin que le feu étant mis en même temps par pluſieurs perſonnes en pluſieurs endroits, la ville en fût plûtôt embraſée, & qu'elle brûlât par tout. Il y en avoit d'autres, qui étoient diſperſez près de toutes les fontaines & de tous les conduits d'eaux pour tuer tous ceux qui y viendroient puiſer.

Le jour pris, & les preparatifs faits.

Pendant que ces choses se tramoient, il se trouva à Rome deux Ambassadeurs des Allobroges, dont la Nation étoit fort maltraitée & portoit impatiemment le joug des Romains. Lentulus & son parti jugerent ces deux hommes très-utiles à leurs desseins pour exciter & pour faire revolter les Gaules; ils les attirerent dans la conjuration, & leur donnerent des lettres pour leur Senat, par lesquelles ils promettoient aux Gaulois la liberté. En même temps ils écrivirent aussi à Catilina pour le presser d'affranchir les esclaves, de les enroller, & de venir en toute diligence droit à Rome. Et avec ces Ambassadeurs ils envoyerent un certain Titus de Crotone pour porter les lettres qui étoient adressées à Catilina. Mais tous leurs complots, comme les complots & les conseils de gens étourdis, qui ne parloient jamais ensemble de leurs affaires que dans le vin & parmi les femmes, furent bien-tôt découverts par Ciceron qui avec un soin extrême, une prudence consommée, & un raisonnement libre & sain, les observoit continuellement, & qui avoit de plus des émissaires par toute la ville pour espier tout ce qui se passoit, pour le suivre à la trace, & pour lui en faire le rapport. Il avoit même des entretiens secrets la nuit avec la plûpart de ceux qui passoient pour être de la conspiration, & dont il étoit assûré, & ce fut par eux qu'il fut instruit des conferences qu'ils avoient euës avec ces étrangers.

Lentulus gagne les Ambassadeurs des Allobroges.

Titus Vetureius de Crotone chargé de lettres pour Catilina.

Leurs complots éventez par leur étourderie, & par leur imprudence.

Grand soin & grande vigilance de Ciceron.

Ciceron fait arrêter le Crotoniate, & se saisit des lettres.

Les Ambassadeurs des Allobroges sont d'intelligence avec lui.

Il assemble le Senat, fait lecture des lettres, & entend la déposition des témoins.

Sur cet indice il mit des gens la nuit en embuscade, & se saisit du Crotoniate & des lettres dont il étoit chargé, les Ambassadeurs même des Allobroges lui prestant leur aide & s'entendant secretement avec lui. A la pointe du jour il assembla le Senat dans le temple de la Concorde, fit lecture des lettres & entendit les dépositions des témoins. Un des Senateurs, nommé Junius Silanus, déposa encore que beaucoup de gens avoient oüi dire à Cethegus que trois Consuls & quatre Préteurs seroient bien-tôt égorgez. Un autre Senateur, qui avoit été Consul, rapporta des choses toutes semblables, & Caius Sulpicius, l'un des Préteurs ayant été envoyé Commissaire dans la maison de Cethegus, y trouva quantité de dards, toutes sortes d'armes, & sur tout un grand nombre d'épées & de poignards, & tous fraîchement émoulus. Enfin le Senat ayant promis l'impunité au Crotoniate, s'il découvroit tout le projet, Lentulus fut si bien convaincu qu'il se démit de sa Charge, car il étoit Préteur, quitta en plein Senat sa robe de pourpre, & en prit une

Armes trouvées dans la maison de Cethegus.

Lentulus convaincu se démet de sa Charge, & quitte sa robe de pourpre en plein Senat.

Les Ambassadeurs même des Allobroges lui prétant leur aide.] Ces Ambassadeurs, qu'Umbrenus avoit voulu gagner, ayant pesé l'avantage qu'ils pourroient tirer de cette conjuration, avec celui qu'ils tireroient de leur fidelité & de leur attachement pour la République, prirent ce dernier parti comme le plus convenable & le plus sûr, & découvrirent le tout à Q. Fabius Sanga, qui étoit le Protecteur de leur nation. Ciceron avoit fait partir exprès ces Ambassadeurs qui étoient d'intelligence avec lui, & il les fit arrêter au passage du Pont Milvius, où il avoit placé son embuscade.

autre

autre plus convenable à son malheur, & lui & ses complices furent donnez en garde aux Préteurs mêmes, dont la maison leur servit de prison.

Donné en garde avec ses complices aux Préteurs.

Comme il étoit déja tard, & que le peuple assemblé attendoit à la porte, Ciceron sortit enfin & déclara à tous les Citoyens tout ce qui s'étoit passé. Après quoi le peuple le reconduisit par honneur jusques à la maison d'un de ses amis qui étoit son voisin, & où il entra parce que la sienne étoit occupée par les femmes qui y faisoient un sacrifice à la Déesse, que les Romains appellent *la bonne Déesse*, & les Grecs *Cynæcea*, ou *feminine*. Car c'est la coûtume, tous les ans la mere, ou la femme du Consul, font à cette Déesse dans la maison même du Consul un sacrifice solemnel auquel assistent les Vestales.

La maison de Ciceron occupée par les femmes qui faisoient un sacrifice à la bonne Déesse. V. la vie de Cesar.

Ciceron étant entré dans la maison de ce voisin, n'ayant que très-peu de gens autour de lui, se mit à penser en lui-même comment il devoit se conduire & traiter ces prisonniers. Car de les punir selon que le méritoit la grandeur de leurs crimes, c'étoit une extrémité qu'il crai-

Embarras de Ciceron sur ce qu'il doit faire de ces prisonniers.

Comment il devoit se conduire & traiter ces prisonniers.) En effet, il se trouvoit dans un très-grand embarras, car en faisant punir du dernier supplice des hommes si nobles & si puissans, il se faisoit par là de grands ennemis, & attiroit sur lui seul toute la haine de ce jugement; & en les laissant échapper à la justice, il exposoit la République à la derniere ruine. *Anxius erat*, dit Salluste, *in maximo scelere tantis civibus deprehensis, quid facto opus esset, pœnam illorum sibi oneri, impunitatem, perdundæ Reipublicæ fore.* Enfin le bon parti l'emporta, quoique le plus dangereux pour lui, & ce qu'il craignoit lui arriva.

gnoit, & à laquelle il balançoit de se porter tant à cause de la douceur de son naturel, que parce qu'il ne vouloit pas qu'on pût l'accuser d'avoir usé trop insolemment de son pouvoir, en punissant avec la derniere severité des hommes de la premiere noblesse, & qui avoient des amis puissans. D'un autre côté de les ménager & de les épargner, c'étoit une autre extrêmité dont les conséquences étoient très-dangereuses, & il en connoissoit le péril. Car ces gens-là ne seroient pas encore contens, quoique méritant la mort ils en fussent quittes pour une peine fort legere, & se porteroient par cette impunité au dernier excès de l'audace, ajoûtant à leur ancienne malice ce nouveau ressentiment, & lui-même il passeroit pour un homme lâche & mou, lui qui déja ne passoit pas pour bien hardi dans l'esprit du peuple.

Prodige arrivé dans la maison de Ciceron.

Le feu & la flamme passoient pour un augure très-favorable.

Pendant que Ciceron étoit dans cette incertitude, il arriva un prodige aux femmes qui faisoient le sacrifice dans sa maison; l'Autel, dont le feu paroissoit entiérement éteint, jetta tout d'un coup du milieu des cendres & des écorces brûlées une grosse flamme très-claire dont toutes les autres Dames furent fort effrayées, mais les sacrées Vierges ordonnerent à Terentia, femme de Ciceron, d'aller dans le moment trouver son mari, & de lui commander de leur part d'exécuter sans remise tout ce qu'il avoit resolu pour le bien de la patrie, car la Déesse avoit fait éclater

une grande lumiere pour assûrer qu'il se tireroit heureusement de tous les dangers qu'il envisageoit, & qu'il acquerroit une grande gloire.

Caractere de Terentia.

Terentia qui de son naturel n'étoit pas une femme molle & timide, mais qui avoit au contraire beaucoup de courage & d'ambition, & qui, comme Ciceron le dit lui-même, partageoit bien plus avec lui les soins du Gouvernement qu'elle ne lui faisoit part de ceux de sa maison, alla sur l'heure même lui faire ce rapport, & l'excita vivement contre les coupables. Son frere Quintus en fit autant, aussi-bien que Publius Nigidius, avec lequel l'étude de la Philosophie l'avoit extrêmement lié, & qu'il consultoit le plus volontiers dans toutes les affaires les plus grandes & les plus importantes de la République.

Elle va faire ce rapport à Ciceron & l'encourage.

Il est encore encouragé par son frere & par Nigidius.

On délibere dans le Senat.

Le lendemain comme on déliberoit dans le Senat sur la punition qu'on devoit faire des coupables, Silanus qui opina le premier, dit *qu'on devoit les conduire dans la prison & là les punir du dernier supplice*. Tous ceux qui opinerent après lui furent du même sentiment jusqu'à Caius Cesar qui fut ensuite Dictateur. Il étoit encore alors fort jeune, & ne faisoit que de jetter les premiers fondemens de son élevation; cependant par ses grandes vûës dans la politique & par ses grandes espérances il étoit déja entré dans la voye qui le conduisit enfin à assujettir la République & à la re-

Avis de Silanus qui opine le premier comme désigné Consul pour l'année suivante.

Il est suivi de tous ceux qui opinent après lui, jusqu'à Cesar.

Il étoit désigné Préteur.

duire en Monarchie. La plûpart ne s'appercevoient point de ses menées; Ciceron étoit le seul qui avoit de grands soupçons contre lui, mais il n'avoit aucune preuve assez forte pour le convaincre. On trouvoit des gens qui disoient que sur le point d'être convaincu il avoit échappé aux prises de son adversaire. D'autres assûrent que Ciceron négligea & abandonna les indices certains & les preuves dont il étoit muni, parce qu'il craignit le grand nombre d'amis qu'il avoit & sa grande puissance. Car il n'y avoit personne qui ne jugeât que ces amis contribueroient bien plus à sauver Cesar & ses autres complices, que Cesar enveloppé parmi ces coupables ne serviroit à les faire punir.

Ciceron est le seul qui s'apperçoit des vûës & des menées de Cesar.

Ce qui empêcha Ciceron de poursuivre Cesar, comme complice de Catilina.

Quand son tour vint donc d'opiner, il dit *qu'il ne falloit nullement faire mourir les prisonniers, qu'il falloit seulement confisquer leurs biens, & que pour leurs personnes, on devoit les envoyer dans telles villes d'Italie qu'il plairoit à Ciceron de choisir, & les tenir là dans les fers jusqu'à l'entiere défaite de Catilina.*

Avis de Cesar.

Et les tenir là dans les fers jusqu'à l'entiere défaite de Catilina.] Cesar vouloit donc qu'après la défaite de Catilina on les jugeât, mais c'est une erreur de Plutarque, comme Ruauld l'a démontré. Selon Salluste plus croyable que Plutarque, puisqu'il étoit présent, l'avis de Cesar fut qu'*il falloit les disperser par les villes, & les tenir là dans une prison perpetuelle, sans que jamais il fût permis de rapporter leur affaire, ni devant le Senat, ni devant le peuple; & que celui qui feroit autrement, le Senat déclaroit qu'il agiroit contre la République & contre le salut des Citoyens.* Et que ce fut là l'avis de Cesar, la IV. Catilinaire

Cet avis ayant paru très-humain, & celui qui le donnoit étant très-propre à le faire valoir par son éloquence, Ciceron n'y ajoûta pas un médiocre poids, car il se déclara pour la premiere partie de l'avis de Silanus, & pour la seconde de celui de Cesar. Et tous ses amis jugeant par là que l'avis de Cesar étoit le plus expédient pour Ciceron, car il seroit moins exposé à la haine & à la calomnie, en ne faisant pas mourir les coupables, embrasserent le dernier avis, de sorte que Silanus même changeant de sentiment, se retracta, & dit *que dans son avis il n'avoit pas voulu parler de la mort, mais de la prison, parce que pour un Senateur la prison est le dernier de tous les supplices.*

Avis de Ciceron composé de celui de Silanus & de celui de Cesar.

Plaisante explication que Silanus donne de son avis pour se retracter.

Comme ce dernier avis passoit tout d'une voix, Catulus Lutatius fut le premier qui s'y opposa. Caton opinant après lui, & appuyant dans son discours avec beaucoup de force sur les soupçons qu'il y avoit contre Cesar, il remplit tellement le Senat d'animosité & d'audace, qu'il prononça l'arrêt de mort contre les prisonniers. Mais quant à la confiscation des biens, Cesar s'y opposa de toute sa force, soûtenant qu'*il n'étoit pas juste qu'en rejettant ce qu'il y avoit d'humain dans son avis, ils n'en prissent que ce qu'il y avoit de plus severe, qui étoit la confiscation des biens.* Mais voyant

Catulus Lutatius s'oppose à l'avis de Ciceron.

Caton appuye l'avis de Catulus & fait prononcer l'arrêt de mort.

Cesar s'oppose à la confiscation des biens, & Ciceron même se relâche sur ce point.

que Ciceron prononça ce jour-là même le prouve suffisamment. Plutarque ne fait que rapporter la fin de l'avis de Cesar, qui fit un très-long discours que Sallluste nous a conservé tout entier.

que le plus grand nombre l'emportoit contre lui, il appella les Tribuns à son aide. Les Tribuns n'y voulurent point entendre; mais Ciceron de lui-même se relâcha sur la confiscation des biens, & l'abandonna. Ensuite à la tête du Senat il se transporta sur les lieux où étoient les prisonniers, car on ne les avoit pas tous mis dans la même maison, chaque Préteur en avoit pris un sous sa garde. Il alla prendre Lentulus le premier, parce qu'il étoit au mont Palatin, & le mena le long de la ruë sacrée & au travers de la place. Il étoit accompagné des principaux personnages de la ville qui l'environnoient & qui lui servoient comme de Gardes, & d'une foule de peuple qui le suivoit dans un profond silence, & fremissoit d'horreur sur ce qui alloit s'exécuter. Les jeunes gens sur-tout regardoient cette cérémonie avec fraïeur & avec surprise comme un mystere du Gouvernement qu'on alloit célébrer par autorité des Nobles pour le salut de la patrie.

Ciceron va lui-même à la tête du Senat faire exécuter les prisonniers.

Après avoir traversé la place & étant arrivé à la prison, il livra Lentulus à l'Exécuteur, & lui commanda de le mettre à mort. Il conduisit de même Cethegus, & après lui tous les autres, & les fit tous exécuter dans la prison. En s'en retournant il vit encore sur la place plusieurs des complices, qui étoient attroupez & qui attendoient la nuit dans l'espérance que les prisonniers étoient encore en vie, & qu'on pourroit les délivrer, mais il leur cria à haute voix, *ils ont*

vêcu, qui est une façon de parler dont les Romains, qui veulent éviter des paroles funestes & de mauvais augure, se servent pour dire, *ils sont morts*.

Déja la nuit approchoit, & il traversoit la place pour s'en retourner dans sa maison suivi d'une foule de peuple qui ne l'accompagnoit plus dans un profond silence, ni en ordre comme auparavant, mais pêle-mêle avec de grandes acclamations & de grands battemens de mains. Par tout où il passoit, on l'appelloit *le Sauveur & le second Fondateur de Rome*. Toutes les ruës étoient éclairées d'une infinité de lumieres, chacun allumant à sa porte des lampes & des flambeaux. Les femmes mêmes éclairoient de dessus les toits pour lui faire honneur, & pour le voir ainsi magnifiquement reconduit par les plus gens de bien, & par les premiers personnages de la ville, dont la plûpart avoient terminé de grandes guerres, fait voir à Rome de pompeux triomphes, & acquis à l'Empire une grande étenduë de terres & de mers. En marchant ils avouoient tous les uns aux autres que le peuple Romain avoit l'obligation à plusieurs Préteurs & Capi-

Grands honneurs que Ciceron reçoit du peuple en s'en retournant après l'exécution des coupables.

Appellé le Sauveur & le second Fondateur de Rome.

Toutes les ruës étoient éclairées d'une infinité de lumieres.] C'étoit la coûtume dans des grandes occasions, on allumoit des flambeaux dans toutes les ruës, & on faisoit de grandes illuminations. Et cette coûtume étoit venuë de la célébration des mystéres, où l'on allumoit une infinité de flambeaux, parce qu'on les célébroit la nuit. C'est pourquoi ces illuminations étoient fort honorables, on les regardoit comme un acte de Religion. Aussi Plutarque ajoûte *pour lui faire honneur.*

taines de l'or, des riches dépoüilles, & de la grande puissance dont il joüissoit, mais qu'il ne devoit sa sûreté & son salut qu'à Ciceron seul, qui avoit éloigné de lui un si grand & si terrible danger. Car d'avoir empêché la conjuration de s'exécuter, & d'avoir fait punir les coupables, ce n'est pas ce qui paroissoit digne d'admiration, mais ce qu'on trouvoit véritablement admirable, c'est que la plus grande conjuration qui eût jamais été faite, il l'eût étouffée & éteinte en causant si peu de maux, & sans aucune sédition, sans aucun trouble. Car tous ceux qui s'étoient ramassez autour de Catilina, n'eurent pas plûtôt appris l'exécution de Lentulus & de Cethegus, qu'ils l'abandonnerent, & lui avec les troupes qui lui restoient ayant voulu combattre en bataille rangée contre Antonius, il fut défait avec toute son armée.

Ce qu'il y a de plus admirable dans l'action de Ciceron.

Il devoit ajoûter, & sans armes & sans troupes.

Catilina défait en bataille par Antonius.

Cependant il y avoit encore des gens qui parloient mal de Ciceron, & qui se disposoient à lui susciter de terribles affaires. Et dans ce complot ils avoient pour chefs Cesar, qui étoit désigné Préteur pour l'année suivante, & Metellus & Bestia qui devoient être Tribuns, & qui étant entrez en charge, comme il restoit encore à Ciceron quelques jours pour finir son Consulat, ne voulurent jamais lui permettre de haranguer, & ayant fait mettre leurs bancs sur la Tribune appellée *Rostres*, ils ne lui permirent pas d'y entrer pour parler au peuple, mais ils lui commanderent

Cesar, Metellus & Bestia à la tête des ennemis de Ciceron.

Mais Bestia venoit de sortir de Charge le 8. de Decembre. Les Tribuns furent Metellus & Sextius.

Injustice des Tribuns Metellus & Bestia.

derent d'y venir, s'il vouloit, pour se démettre de son Consulat en faisant le serment accoûtumé, & d'en descendre après l'avoir fait. Il accepta la condition & monta comme pour faire le serment ordinaire. Quand tout le monde eut fait silence il fit son serment, non le serment ordinaire, mais un serment tout nouveau, & qu'il n'appartenoit qu'à lui de faire, il jura qu'*il avoit sauvé la patrie, & conservé l'Empire*, & tout le peuple fit le même serment après lui. De quoi Cesar & les Tribuns étant encore plus irritez, machinerent de susciter de nouveaux troubles à Ciceron, & proposerent en même-tems de rappeller Pompée avec ses troupes, pour ruiner & détruire cette domination exorbitante de Ciceron. Ce fut un grand bonheur pour Ciceron & pour Rome que Caton se trouvât alors un des Tribuns, & qu'il s'opposât aux Edits de ses Collegues avec pareille autorité, puisqu'il étoit Tribun comme eux, mais avec une réputation beaucoup plus grande. Non seulement il rompit avec beaucoup

Serment que les Consuls faisoient en sortant de Charge.

Magnifique serment que Ciceron fait au lieu de celui que les Tribuns attendoient.

Ce que Cesar & les Tribuns machinent contre Ciceron.

Caton Tribun s'oppose à ses Col'. gues & rompt toutes leurs mesures.

Pour se démettre de son Consulat en faisant le serment accoûtumé.] Comme les Consuls en entrant en Charge juroient entre les mains du Consul qui les avoit nommez, qu'ils suivroient les Loix, ils juroient encore quand ils en sortoient qu'ils n'avoient rien fait contre ces Loix, & qu'ils les avoient suivies.

De quoi Cesar & les Tribuns.) Il y a dans le Grec χιλίαρχοι Mais il est aisé de voir que c'est une faute, & que Plutarque avoit écrit δήμαρχοι, *les Tribuns.*

Avec pareille autorité, puisqu'il étoit Tribun comme eux.) Au lieu d'ἐκείνῳ, je crois qu'il faut lire ἐκείνων, *des Tribuns.* Car il n'y a pas d'apparence de rapporter ἐκείνῳ à Cesar, qui n'étoit encore que Préteur designé.

Caton releve admirablement le Consulat de Ciceron. Combien le peuple en est touché.

de facilité toutes leurs mesures, mais dans son discours il releva tellement le Consulat de Ciceron, & le fit paroître si grand, que sur l'heure même on lui décerna les plus grands honeurs qu'on eût jamais fait à aucun Citoyen, jusqu'à l'appeller *Pere de la Patrie*, car il est le premier à qui ce glorieux titre ait été donné, Caton le lui ayant déferé en présence de tout le peuple qui le confirma. Aussi eut-il alors la plus grande autorité dans la ville; mais il attira sur lui la haine & l'envie, non par aucune mauvaise action, mais par les louanges excessives qu'il se donnoit à tous propos, & par ses vanteries qui blessoient tous ceux qui les entendoient. Car on ne pouvoit aller ni au Senat, ni aux assemblées du peuple, ni à aucun des tribunaux de la Justice, où l'on n'eût les oreilles rompuës des noms de Catilina & de Lentulus, qu'il ramenoit incessamment. Non content de cela, il remplissoit de ses propres louanges tous ses livres & tous ses traitez, & par là son style, qui étoit si agréable, si doux, & si gracieux, il le rendoit odieux & insupportable à tout le monde, comme si ce desagrément eût été un mal fatal toûjours attaché à lui.

Ciceron le premier qui ait été honoré du titre de Pere de la Patrie.

Ciceron attire sur lui l'envie par les louanges excessives qu'il se donne à tous propos.

Le style le plus agréable rendu odieux par la vanité.

Cependant avec toute cette ambition & cette

Caton le lui ayant déferé en présence de tout le peuple.) Q. Catulus, Prince du Senat, fut le premier qui donna en plein Senat ce grand titre à Ciceron, plusieurs autres suivirent son exemple. Mais Caton le lui donna en presence de tout le peuple, comme étant Tribun.

Cependant avec toute cette ambition & cette vanité si outrée, il étoit très-éloigné de porter envie

vanité si outrée, il étoit trés-éloigné de porter envie aux autres, car il louoit sans aucun ménagement, non seulement tous les grands hommes qui avoient été avant lui, mais encore ceux de son tems, comme on le voit dans ses ouvrages. On rapporte quelques-uns de ces éloges qu'il a donnez aux anciens, par exemple, ce qu'il dit de Demosthene, *que son style est un fleuve qui roule à grands flots d'or*, & des Dialogues de Platon, *que si Jupiter parloit, il parleroit comme lui.* Il appelloit Theophraste *ses délices*, & comme on lui demandoit un jour laquelle des Oraisons de Demosthene lui paroissoit la plus belle, il répondit, *la plus longue.* Parmi les partisans de Demosthene il y en a pourtant qui se plaignent d'un mot que Ciceron a lâché dans une des lettres qu'il écrit à ses amis, *que Demosthene sommeille dans quelques endroits de ses Oraisons.* Mais ils ne se souviennent point des grandes louanges qu'il donne à cet Orateur en plusieurs endroits de ses écrits, & ils ne pren-

La vanité de Ciceron ne l'empêchoit pas de louer les autres.

Louanges qu'il donne à Demosthene, à Platon, à Theophraste.

Mot de Ciceron que Demosthene sommeille quelquefois.

aux autres, car il louoit, &c.) C'est ce qu'il y a de bien extraordinaire, car ces gens si pleins de vanité, qui se louent toûjours eux-mêmes, ne louent & n'estiment qu'eux, & méprisent tous les autres. Ciceron auroit mieux fait de ne pas tant se louer, mais il est bien pardonnable, il ne se donnoit que les louanges que tout le monde lui avoit déja données, au lieu que ces hommes vains se donnent souvent les éloges que tout le monde s'opiniâtre à leur refuser.

Que Demosthene sommeille dans quelques endroits de ses Oraisons.) Je n'ai pu trouver ce reproche dans les lettres de Ciceron. Mais il ne doit pas faire plus de tort à Demosthene que celui qu'Horace fait à Homere, quand il a dit *qu'il avoit un veritable dépit quand il arrivoit à ce Poëte de sommeiller.* Où est l'Ecrivain qui ne sommeille jamais?

nent pas garde que ses Oraisons qu'il a écrites contre Antoine, qui sont les ouvrages les plus travaillez, il les a appellées *Philippiques* du nom de celles que Demosthene a écrites contre Philippe Et de tous les grands hommes de son tems, qui ont été célébres ou par l'éloquence, ou par la Philosophie, il n'y en a pas un seul qu'il n'ait rendu encore plus célébre soit en parlant, soit en écrivant de lui très-avantageusement. Il aida même Cratippe, Philosophe Peripateticien, à obtenir de Cesar, déja Empereur, le titre de Citoyen Romain. Il s'employa aussi très-utilement à lui procurer un décret très-honorable du Senat de l'Aréopage, par lequel on le prioit & on le pressoit de demeurer à Athenes, & d'y instruire les jeunes gens, comme un homme qui étoit un des grands ornemens de leur ville. Il y a encore des lettres de Ciceron qu'il écrivoit à Herode, & d'autres qu'il écrivoit à son fils pour l'exhorter à étudier la Philosophie sous Cratippe. On a aussi une lettre qu'il écrivoit à Gorgias le Rheteur, où il l'accuse de porter son fils à la volupté & à la débauche, & où il lui défend d'avoir aucun commerce avec lui. De toutes ses lettres Grecques il n'y a que celle-là & une autre adressée à Pelops de Byzance, qui soient écrites avec aigreur & avec emportement. Mais il avoit grande raison de s'emporter contre Gorgias, s'il étoit aussi méchant & aussi corrompu qu'il le paroissoit, & c'étoit une grande marque de sa sagesse, au lieu qu'il

Pourquoi Ciceron appella Philippiques ses Oraisons contre Antoine.

Il louoit les grands hommes de son tems, & augmentoit leur réputation.

Grand service qu'il rendit à Cratippe.

Lettres pleines d'aigreur qu'il écrivit à Gorgias, & à Pelops de Byzance.

Jugement de Plutarque sur les lettres de Ciceron.

y a beaucoup de petitesse & de bassesse dans les plaintes & dans les reproches qu'il fait à Pelops, de ce qu'il a negligé de lui procurer des Byzantins certains honneurs & certains décrets favorables qu'il desiroit.

C'étoit là l'effet de la même ambition & de la même vanité qui le portoient souvent à abandonner ce qui étoit séant & honnête pour acquerir la réputation de bien parler, témoin ce qu'il dit un jour à Numatius qu'il avoit défendu autrefois en jugement & qu'il avoit été absous par son moyen. Il arriva quelque tems après que ce même Numatius poursuivit en justice un ami particulier de Ciceron, nommé Sabinus. Ciceron en fut si irrité qu'il tomba sur lui, & lui dit, *Crois-tu donc, Numatius, que ce soit ton innocence qui t'ait fait absoudre, & non pas la force de mon art, qui en pleine audience a répandu tant de ténébres sur tes forfaits, qu'ils ont échapé aux yeux de tes Juges?*

Ou plûtôt Munatius.

Mot indigne de Ciceron à Munatius.

Une autrefois il fit l'éloge de Marcus Crassus sur la Tribune avec l'applaudissement de tout le monde, & quelques jours après il chanta la palinodie, & l'accabla d'injures & de reproches dans le même lieu, & Crassus se contenta de lui dire, *N'est-ce pas de cet endroit-là même que tu prenois mes loüanges il y a quelques jours?* *Oui*, lui répondit Ciceron, *mais c'étoit pour m'exercer & pour essayer mon éloquence sur un si méchant sujet.*

Autre mot indigne qu'il dit à Crassus.

Un autre jour le même Crassus ayant dit en pleine assemblée *que dans la famille des Crassus il n'y*

en avoit jamais eu un seul qui eût passé l'âge de soixante ans. Quelque tems après il assûra le contraire, & dit, *à quoi pensois-je donc quand j'avançai un tel fait? A quoi tu pensois?* repartit Ciceron, *tu sçavois que cela seroit fort agréable au peuple, & tu voulois lui faire ta cour.* Le même Crassus ayant dit un autre jour qu'il aimoit sur tout le dogme des Stoïciens, *parce qu'ils disent que le Sage est riche.* Ciceron lui répondit, *prends bien garde que ce ne soit plûtôt parce qu'ils disent que tout appartient au Sage*, car Crassus étoit fort décrié pour son avarice. Des deux fils de ce même Crassus, il y en avoit un qui ressembloit parfaitement à un certain homme appellé Axius, & cette ressemblance avoit fait soupçonner la mere d'avoir eu un commerce criminel avec cet Axius. Un jour ce jeune Crassus ayant fait au Senat un discours, qui fut fort applaudi, on demanda à Ciceron comment il le trouvoit, il répondit *digne de Crassus.*

Maligne repartie de Ciceron à Crassus.

Autre repartie maligne de lui à Crassus qu'il taxoit d'avarice.

Ce mot Grec signifie digne.

Plaisant jeu de mots de Ciceron.

Lorsque Crassus fut sur le point de partir pour aller en Syrie, il comprit qu'il lui étoit plus

Tu sçavois que cela étoit fort agréable au peuple.) Comme si le peuple n'eût rien tant souhaité que d'être promptement délivré des Crassus, & de ne leur voir qu'une vie fort courte.

Prends bien garde que ce ne soit plûtôt parce qu'ils disent que tout appartient au Sage.) Pour faire entendre que ce n'étoit pas assez pour Crassus d'être riche, s'il n'étoit maître de tout. Cette réponse est fondée sur l'axiome des Stoïciens, *que tout appartient au Sage, que le Sage est tout.*

Digne de Crassus.] Cela se raporte au fils, & non pas au discours, car le sens de ce mot est à mon avis, *c'est l'Axius de Crassus.* La grace de ce mot ne peut être conservée en nôtre langue.

avantageux d'avoir Ciceron pour ami que pour ennemi, c'eſt pourquoi lui faiſant toute ſorte d'amitiez, il lui dit un ſoir *qu'il vouloit ſouper chez lui.* Ciceron le reçut très-volontiers. Quelques jours après quelques-uns de ſes amis lui parlerent de Vatinius, & lui dirent *qu'il mouroit d'envie de ſe raccommoder avec lui & de regagner ſon amitié*, car ils étoient fort broüillez. *N'eſt-ce point*, répondit Ciceron, *que Vatinius veut auſſi ſouper avec moi?* Voilà quel il étoit pour Craſſus.

Vatinius avoit des écroüelles qui lui rendoient le cou fort gros. Un jour qu'il avoit plaidé à l'audience avec grand apparat, Ciceron dit, *voilà un Orateur bien enflé.* Quelque tems après on vint dire à Ciceron que Vatinius étoit mort, mais dans la ſuite il apprit qu'il étoit vivant, *que la male mort*, dit-il, *prenne celui qui a ſi méchamment menti.*

Plaiſanteries de Ciceron ſur Vatinius.

Ceſar ayant fait ordonner par un décret que toutes les terres de la Campanie ſeroient diſtribuées aux ſoldats, la plûpart des Senateurs qui y étoient intereſſez, s'en plaignirent, & Lucius Gellius qui étoit le plus vieux, s'emporta plus que les autres, & dit que cette diſtribution ne ſe feroit jamais pendant qu'il ſeroit en vie, *attendons donc*, repartit Ciceron, *car Gellius ne demande pas un long terme.*

Mot de Ciceron ſur la vieilleſſe de Gellius.

Il y avoit un certain Octavius, à qui on reprochoit qu'il étoit Africain. Un jour que Ciceron plaidoit, cet homme s'aviſa de dire qu'il ne l'en-

Oreilles percées aux Esclaves.

tendoit point. *Tu as pourtant l'oreille percée*, lui dit Ciceron. Metellus Nepos lui reprochoit un jour *qu'il avoit fait plus mourir de gens en les accusant, qu'il n'en avoit sauvé en les défendant. Je l'avouë*, lui répondit Ciceron, *car il y a en moi encore plus de bonne foi & de verité, que d'éloquence.*

Vive repartie de Ciceron à Metellus.

Un jeune homme, qui étoit accusé d'avoir empoisonné son pere dans un gâteau, s'emportoit & menaçoit qu'il accableroit d'injures Ciceron. *J'aime mieux*, lui répondit Ciceron, *tes injures, que ton gâteau.*

Bon mot de Ciceron à un homme accusé d'avoir empoisonné son pere.

Publius Sestius l'avoit pris pour Avocat avec quelques autres dans une affaire criminelle qu'il avoit, & pourtant il vouloit toûjours parler & ne laisser jamais parler ses Avocats. Comme les Juges étoient aux opinions & qu'il paroissoit qu'ils alloient l'absoudre, *profite bien du tems, Sestius*,

Bon mot de lui à Sestius.

Tu as pourtant l'oreille percée, lui dit Ciceron.] Il confirme le reproche qu'on lui faisoit d'être Afriquain, & l'accuse de plus d'avoir été esclave, car dans ces pays on perçoit les oreilles aux esclaves pour marque de leur sujettion. Et cette coûtume avoit passé aux payens, des Usages des Juifs à qui Dieu l'avoit ordonnée pour les esclaves qui ne vouloient pas sortir de servitude. Voici l'ordre comme il est écrit Exod. xv. 6. *Offeret eum Dominus Diis, & applicabitur ad ostium & postes, perforabitque aures ejus fibula, & erit ei servus in sæculum.* & Deuteron. xv. 17. *Assumes fibulam & perforabis aurem ejus in janua domus tuæ, & serviet tibi usque in æternum. Ancillæ quoque similiter facies.* C'est à cette coûtume que David fait allusion quand il dit dans le Pseaume xxxix. *Sacrificium & oblationem noluisti, aures autem perfecisti mihi*; où le mot *perfecisti* signifie aussi *perforasti*, vous avez percé. *Vous n'avez voulu ni oblation ni sacrifice, mais vous m'avez percé les oreilles*, c'est-à dire, *vous m'avez retenu pour votre esclave pour toute l'éternité.*

stius, lui dit Ciceron, *car demain tu seras homme privé.*

Et par consequent tu n'auras plus occasion de parler devant le peuple.

Il y avoit un Publius Cotta qui se piquoit d'être grand Jurisconsulte, quoiqu'il fût très-ignorant & sans nul esprit. Ciceron dans une cause qu'il plaidoit, l'appella en témoignage, Cotta répondit *qu'il ne sçavoit rien de tout ce qu'on lui demandoit. Apparemment*, repartit Ciceron, *tu crois qu'on t'interroge sur quelque question de droit.*

Autre bon mot de lui à Publius Cotta.

Metellus Nepos dans quelque differend qu'il eut avec Ciceron lui demanda souvent pour le piquer, *Ciceron, qui est donc ton pere? Ta mere*, lui répondit Ciceron, *a fait en sorte qu'il t'est bien plus difficile qu'à moi de répondre à une pareille question.* Car la mere de ce Metellus avoit la réputation de n'être pas fort sage; pour lui il étoit fort inconstant & fort leger, car autrefois étant Tribun du peuple, il quitta tout d'un coup & mal à propos son office pour aller trouver Pompée en Syrie, & après y être arrivé il s'en retourna encore plus mal à propos. Son précepteur Philager étant mort, il l'enterra magnifiquement, & mit sur son tombeau un corbeau de marbre. *Voilà*, lui dit Ciceron, *l'action la plus sage que tu ayes jamais faite, car ce précepteur t'a bien plus enseigné à voler, qu'à parler.*

Autre bon mot à Metellus dont la mere avoit mauvais bruit.

Metellus avoit mis un corbeau de marbre sur le tombeau de son précepteur. Bon mot de Ciceron sur cela.

Et mit sur son tombeau un corbeau de marbre.] On mettoit d'ordinaire sur les tombeaux ou des instruments qui marquoient la profession du mort, ou des figures d'animaux qui désignoient son naturel. Et quelquefois on mettoit de ces figures pour un simple ornement, & afin qu'elles servissent à distinguer le tombeau comme ici.

Car ce précepteur t'a bien plus en-



Marcus Appius plaidant un jour une grande cause, dit dans son Exorde, que son ami, pour lequel il plaidoit, l'avoit prié très-instamment d'apporter dans cette affaire beaucoup de soin, d'exactitude, de sçavoir, de force de raisonnement, & de bonne foi. *Après cela as-tu bien le cœur assez dur*, lui dit Ciceron, *pour ne rien faire de tout ce dont ton ami t'a prié?* Il est certain que de se servir de ces brocards & de ces railleries fréquentes contre ses adversaires, ou contre ses ennemis, c'est un des préceptes de l'Art Oratoire, & une partie d'un grand Orateur, mais de s'en servir, comme il faisoit, contre tout le monde indifferemment & seulement pour le ridicule, ce fut ce qui lui attira la haine de beaucoup de gens. Je rapporterai ici quelques exemples de ces railleries sans nécessité, & dites uniquement pour faire rire. Marcus Aquilius avoit deux gendres, qui avoient été bannis, Ciceron l'appella Adraste. Lucius Cotta, qui aimoit fort le vin, étoit Censeur lorsque Ciceron briguoit le Consulat. Le jour de l'élection, Ciceron, qui s'étoit échauffé, eut soif, & demanda un verre d'eau. Pendant qu'il bûvoit, ses amis étoient tout autour de lui, *vous faites fort bien de me cacher*, leur dit-il, *vous craignez que le Censeur ne se rende trop difficile à mon égard s'il voit que je bois de l'eau.*

Comment Ciceron confond la vanité de M. Appius.

Les railleries & les brocards dans les plaidoiries sont selon les préceptes de l'Art Oratoire.

Abus que Ciceron en faisoit en s'en servant en toute occasion, & seulement pour le ridicule.

Parce qu'Adraste avoit marié ses deux filles à Eteocle & à Polynice, tous deux bannis.

seigné à voler, qu'à parler.] Car il étoit allé en Syrie & en étoit revenu très-promptement, comme s'il avoit volé.

Ayant rencontré un jour dans la ruë Voconius, qui avoit avec lui ses trois filles toutes très-laides, il dit tout haut ce vers d'un Poëte Tragique, *c'est malgré Phœbus qu'il a semé des enfants.*

C'est un vers de Sophocle qui parle de Laius pere d'Oedipe.

Marcus Gellius passoit pour être né de pere & de mere qui avoient été esclaves. Un jour qu'il lut au Senat des lettres avec une voix très-forte & très-claire, *ne vous étonnez pas*, dit Ciceron, *il est de ceux qui ont été Crieurs publics.*

Faustus, fils de Sylla, qui avoit été souverain à Rome, & qui par ses proscriptions avoit fait périr tant de Citoyens, se trouvant accablé de dettes, & ayant dissipé en folles dépenses la plus grande partie de son bien, fut obligé d'afficher l'abandonnement géneral de tout ce qui lui restoit. *J'aime bien mieux ces affiches du fils*, dit Ciceron, *que celles du Pere.* C'est ce qui le rendit odieux à une infinité de gens. Et de-là vint que Clodius & ses partisans s'éleverent contre lui,

Faustus fils de Sylla obligé par ses folles depenses d'afficher l'abandonnement de son bien.

Bon mot de Ciceron sur cela.

Ciceron se rend odieux par ses railleries.

Fut obligé d'afficher l'abandonnement géneral de son bien.] Il y a dans le texte une faute considerable, mais qui n'est pas difficile à corriger, car elle est corrigée dans les apophthegmes pag. 205. où parmi les bons mots de Ciceron, Plutarque rapporte celui-ci, en ces termes : φαύςυ δὲ τῶ Σύλλα παιδὸς διὰ πλῆθος δανείων ἀπάρτιον προγράψαντος. *Faustus fils de Sylla ayant affiché l'abandonnement de son bien, à cause de la quantité de dettes dont il étoit accablé.* Ici donc, au lieu de ἁμαρτίαν, il faut lire ἀπάρτιον. Les Grecs disoient ἀπάρτιον προγράφειν pour dire publier, afficher qu'on abandonnoit son bien à ses créanciers, & qu'on étoit prêt à le déguerpir. Il resulte de ce passage que ceux qui étoient ruinez ; & qui avoient plus de dettes que de bien, étoient obligez d'afficher qu'ils abandonnoient tous leurs biens, afin que les créanciers prissent sur cela leurs mesures, & que personne ne pût plus être trompé en leur prêtant.

Clodius, son audace & son insolence.

& en voici l'occasion : ce Clodius étoit de bonne noblesse, jeune & bien fait, & d'une audace & d'une insolence dont rien n'approchoit. Il étoit devenu amoureux de Pompeïa, femme de Cesar, & il se glissa secretement dans sa maison, déguisé en joueuse d'instruments. C'étoit le jour que les femmes celébroient dans la maison de Cesar ce sacrifice mysterieux & sécret auquel il n'est pas permis aux hommes d'assister. Il n'y avoit donc aucun homme dans toute la maison; mais Clodius, qui étoit encore si jeune qu'il n'avoit point de barbe, espera qu'il pourroit entrer dans l'appartement de Pompeïa avec les autres femmes sans être reconnu. Comme il fut donc entré la nuit dans cette maison qui étoit fort vaste, il s'égara dans ces grands appartements dont il ne connoissoit pas les êtres; une des femmes d'Aurelia mere de Cesar, l'ayant trouvé errant cà & là, lui demanda son nom ; forcé de parler il dit qu'il cherchoit une des femmes de Pompeïa qui s'appelloit *Abra*. La servante d'Aurelia l'entendant vit bien que ce n'étoit pas la voix d'une femme, & se mit à crier & à appeller les femmes. Ces femmes accourent, ferment toutes les portes, cherchent dans tous les coins & recoins, & trouvent enfin Clodius refugié dans la chambre d'une servante avec laquelle il avoit eu quelque commerce.

Il est amoureux de la femme de Cesar, & se glisse dans sa maison déguisé en femme.

Eclat que fit cette avanture.

Cette avanture ayant éclaté, Cesar répudia Pompeïa, & fit appeller en justice Clodius pour

Cesar repudie sa femme & accuse Clodius d'impieté.

Clodius avoit rendu de grands services à Ciceron.

crime d'impieté. Ciceron étoit ami particulier de Clodius, qui lui avoit rendu de grands services dans tout ce qu'il avoit fait contre Catilina, & qui avoit toûjours été à ses côtez pour lui servir comme de garde. Clodius soûtenoit que l'accusation étoit intentée à faux, qu'il n'étoit point à Rome dans ce temps-là, & qu'il se trouvoit heureusement dans des lieux très-éloignez. Mais Ciceron témoigna contre lui que ce jour-là même il étoit venu dans sa maison pour lui parler de quelques affaires, & cela étoit vrai, mais il ne déposoit pas tant pour rendre témoignage à la verité, que pour se justifier auprès de sa femme Terentia, qui haïssoit mortellement Clodius, à cause de sa sœur Clodia. Car elle sçavoit que Clodia s'étoit mis en tête d'épouser Ciceron, & qu'elle ménageoit cette intrigue par l'entremise d'un certain Tullus, qui étoit un des plus intimes amis de Ciceron, & le plus avant dans sa confidence, & qui voyoit fort assiduement Clodia & lui faisoit la cour, ce que Terentia voyoit tous les jours de ses propres yeux, car Clodia étoit sa voisine, & ces fréquentes visites augmenterent infiniment ses soupçons & sa jalousie. D'ailleurs Terentia étoit naturellement de fort mauvaise humeur, & de plus elle gouvernoit son mari. Ainsi elle l'excita contre Clodius, & le porta à l'entreprendre, & à témoigner contre lui. La plûpart des plus honnêtes gens & des plus gens de bien témoignerent aussi

Ciceron dépose contre lui pour plaire à sa femme Terentia.

La cause de la haine de Terentia pour Clodius.

Mauvaise humeur de Terentia & son pouvoir sur son mari.

contre lui, déposant qu'il étoit un parjure, & un fripon, qu'il avoit corrompu le peuple par argent, & qu'il avoit séduit ou violé des femmes. Lucullus produisit deux servantes qui déposerent qu'il avoit eu un commerce criminel avec la plus jeune de ses sœurs, mariée à ce même Lucullus, & le bruit étoit fort grand qu'il avoit commis le même inceste avec ses deux autres sœurs, dont l'une, Terentia étoit mariée à Marcius Rex, & l'autre Clodia avoit épousé Metellus Celer. Cette derniere étoit appellée *Quadrantaria*, parce qu'un de ses amants lui envoya une bourse de petite monnoye appellée *quadrans*, au lieu de piéces d'or. Les Romains appellent Quadrans la plus petite de leur monnoye de cuivre. Clodius fut plus diffamé pour cette sœur-là que pour les deux autres. Cependant comme le peuple étoit fort opposé à ceux qui déposoient contre lui, & qui s'attachoient à le poursuivre, les Juges craignant quelque violence de sa part, mirent tout autour du tribunal, où ils étoient assemblez, des gens armez pour la sûreté de leurs personnes, & la plûpart porterent leur avis dans des tablettes, où ils opinoient sur plusieurs autres

Déposition contre Clodius.

Clodius accusé d'inceste avec ses trois sœurs.

Dans un Ms. cette sœur de Clodius est nommee Tertia, *au lieu de* Terentia.

Le quadrans ne valoit qu'un liard de nôtre monnoye.

Les Romains appellent Quadrans la plus petite de leur monnoye de cuivre.] Plutarque devoit dire *une des plus petites piéces de leur monnoye de cuivre.* Car il y avoit encore des piéces plus petites que le quadrans.

Et la plûpart porterent leur avis dans des tablettes, où ils opinoient sur plusieurs autres articles. [Il y a dans le texte, *Et la plûpart porterent leur avis dans des tablettes, où les lettres étoient broüillées.* Mais ce passa-

articles en même-tems. Il parut pourtant qu'il y eut un plus grand nombre de voix pour l'absoudre, & il courut un bruit qu'il y avoit eu de l'argent donné. C'est pourquoi Ciceron rencontrant ces Juges au sortir de l'audience, leur dit, *vraiment vous aviez grande raison de demander des gardes pour vôtre sûreté, de peur qu'on ne vous enlevât l'argent que vous aviez reçu.* Et comme Clodius reprochoit à Ciceron qu'il avoit eu beau déposer, que les Juges ne l'avoient pas cru; *Tu te trompes*, lui dit Ciceron, *il y en a vingt-cinq qui m'on cru, car il y en a autant qui t'ont condamné, & il y en a trente qui ont refusé de te croire, car ils n'ont voulu t'absoudre qu'après avoir reçu l'argent.*

Clodius est absous.

Bon mot de Ciceron aux Juges qui avoient absous Clodius.

Reproche que Clodius fait à Ciceron.

Comment Ciceron refute ce reproche.

Pour ce qui est de Cesar, quand il fut appellé en témoignage contre Clodius, il ne voulut point être témoin contre lui, & il ne dit point qu'il eût averé l'adultere de sa femme, mais il dit *qu'il l'avoit repudiée, parce qu'il falloit que la femme de Cesar fût non seulement exempte de toute action honteuse, mais encore pure & nette de tout soupçon.*

Cesar ne voulut pas témoigner contre Clodius.

Beau mot de Cesar sur la repudiation de sa femme.

ge est visiblement corrompu. Voilà une maniere bien ridicule & bien frivole de donner son avis, en broüillant & confondant les lettres, afin qu'on eût de la peine à le déchiffrer. Je ne pense pas qu'il y ait ailleurs aucun vestige que des Juges en donnant leur avis par écrit ayent eu recours à un tel expedient. Dans la vie de Cesar, Plutarque, en parlant de cette absolution de Clodius, écrit que les Juges donnerent leur avis pêle mêle sur plusieurs autres articles συγκεχυμένας τοῖς πράγμασι τὰς γνώμας, & je crois que c'est là leçon qu'il faut rétablir ici, en lisant τοῖς πράγμασιν au lieu de τοῖς γράμμασιν. J'en ai expliqué les raisons dans mes remarques sur la vie de Cesar tom. VI. pag. 204.

Clodius nommé Tribun suscite des affaires à Ciceron.

Clodius échappé à ce grand danger, n'eut pas plûtôt été nommé Tribun du peuple, qu'il s'attacha à persécuter Ciceron en lui suscitant des affaires & en ameutant tout le monde contre lui. D'abord il gagna le peuple par des Loix très-avantageuses qu'il proposa en sa faveur, fit décerner aux deux Consuls les plus grandes Provinces, à Pison la Macedoine, & à Gabinius la Syrie; donna le droit de bourgeoisie à un grand nombre de pauvres, & eut autour de lui une foule d'esclaves armez. Des trois hommes qui avoient alors la plus grande autorité dans Rome, Crassus faisoit une guerre ouverte à Ciceron, Pompée faisoit le fier avec l'un & avec l'autre, & Cesar étoit sur le point d'aller dans les Gaules avec son armée. Ciceron eut recours à ce dernier, quoiqu'il sçût bien qu'il n'étoit pas son ami, & qu'au contraire il lui en vouloit depuis ce qui s'étoit passé dans l'affaire de Catilina, & il le pria de permettre qu'il allât avec lui en qualité de son Lieutenant. Cesar le reçut avec joye, & Clodius voyant que par ce moyen Ciceron échappoit à l'année de son Tribunat, fit semblant de vouloir se raccommoder avec lui, rejettant

Ciceron a recours à Cesar.

Conduite de Clodius pour abuser Ciceron.

Et il le pria de permettre qu'il allât avec lui en qualité de son Lieutenant.] Plutarque se trompe ici, ce ne fut pas Ciceron qui pria Cesar de permettre qu'il allât avec lui dans les Gaules en qualité de son Lieutenant, ce fut Cesar qui lui offrit cette Lieutenance. C'est Ciceron qui le dit lui-même dans la lettre 18. du 2. liv. à Atticus. *A Cæsare valde liberaliter invitor in legationem illam, sibi ut sim legatus.*

sur

ſur Terentia toute l'animoſité que Ciceron lui avoit témoignée, parlant fort honnêtement de lui en toute occaſion, & tenant par tout des diſcours pleins de douceur, comme un homme qui ne le haïſſoit en aucune maniere, & qui ne conſervoit aucun reſſentiment, mais qui ſe plaignoit toûjours un peu comme un ami ſe plaint de ſon ami. Par cette conduite il calma ſi fort toutes les craintes de Ciceron qu'il remit à Ceſar ſa Lieutenance & qu'il ſe rejetta dans les affaires comme auparavant.

Ceſar irrité du procedé de Ciceron, reveille contre lui l'affaire des conjurez qu'il avoit fait exécuter.

Ceſar piqué de ce procédé, excita encore Clodius contre lui, éloigna de lui Pompée, & déclara devant tout le peuple qu'il trouvoit que Ciceron avoit bleſſé l'honnêteté, violé la Juſtice, & foulé aux pieds tous les droits divins & humains d'avoir fait mourir Lentulus & Cethegus ſans aucune forme de jugement. Voilà l'accuſation qui fut intentée contre lui, & ſur laquelle il fut appellé en juſtice. Ciceron ſe voyant donc pourſuivi très-vivement & en grand danger, prit la robe de deüil, & laiſſant croître ſa barbe & ſes

L'an de Rome DCXCV. la 49. de l'âge de Ciceron.

Ciceron appellé en juſtice prend la robe de deüil.

Par cette conduite il calma ſi fort toutes les craintes de Ciceron qu'il remit à Ceſar ſa Lieutenance.) Une marque ſûre que ce ne fut pas cette conduite de Clodius, qui porta Ciceron à remettre à Ceſar ſa Lieutenance, c'eſt que dans le même tems que Ceſar la lui offroit, Ciceron écrivoit à ſon ami Atticus qu'il ne croyoit pas l'accepter, que perſonne n'en ſçavoit rien encore, mais qu'il ne vouloit pas s'éloigner de Rome, & qu'il avoit une merveilleuſe envie de combattre. *Hanc ego teneo, ſed uſurum me non puto, neque tamen ſcit quiſquam. Non lubet fugere: aveo pugnare.* Lib. 2. Ep. XVIII.

cheveux, il alloit par tout ſuppliant le peuple. Clodius ſe trouvoit toûjours au-devant de lui dans toutes les ruës environné d'un grand nombre de gens inſolens & outrageux, qui le brocardoient ſans aucune retenuë ſur ſon changement de robe & ſur ſa mine triſte & abbattuë, & qui lui jettant très-ſouvent de la bouë au viſage & le pourſuivant à coups de pierres, troubloient ſes ſollicitations & l'empêchoient de préſenter ſes requêtes au peuple. Malgré tout cela la plûpart des chevaliers changerent de robe comme lui, & plus de vingt mille jeunes hommes des meilleures maiſons le ſuivoient par tout, les cheveux pendans, priant & intercedant en ſa faveur. Le Senat s'aſſembla enſuite pour ordonner que le peuple changeroit de robe comme pour un deüil public; mais les Conſuls s'y étant oppoſez, & Clodius ayant environné le Senat de gens armez, la plûpart des Senateurs effrayez, ſortirent criant & déchirant leurs habits.

Inſultes qu'il eſſuyoit des emiſſaires de Clodius.

La plûpart des Chevaliers & des Nobles prennent l'habit de deüil en ſa faveur. Il y en eut juſqu'à vingt mille.

Le Senat ordonne au peuple de le prendre, les Conſuls s'y oppoſent.

Ce ſpectacle ſi pitoyable ne toucha point ces ſatellites de Clodius également incapables & de compaſſion & de honte, mais il falloit de toute néceſſité ou que Ciceron s'en allât volontairement en exil, ou qu'il combattît à main armée contre Clodius. Dans cette extrêmité il implora le ſecours de Pompée; mais il s'étoit retiré exprès, & ſe tenoit dans une maiſon de campagne, qu'il avoit près du Mont d'Albe. Ciceron lui envoya d'abord ſon gendre Piſon pour le conjurer

Ciceron implore le ſecours de Pompée, & ne trouve en lui qu'ingratitude.

de venir à son aide, & il y alla ensuite lui-même. Pompée averti de son arrivée, n'eut pas la force de soûtenir sa vûë, car il avoit une honte & une confusion horrible de voir à ses pieds un homme qui avoit soûtenu pour lui de si grands combats, qui lui avoit rendu de si grands services, & qui dans ses actions publiques avoit parlé si avantageusement de lui. Mais étant gendre de Cesar il sacrifia à sa priere tous ces anciens plaisirs qu'il avoit reçus de Ciceron, & sortant par une porte dérobée, il évita sa rencontre.

Pompée l'évite.

Pompée sacrifie Ciceron à Cesar son beau-pere.

Ciceron se voyant trahi par lui & abandonné de tout le monde, eut recours aux Consuls. Gabinius se montra toûjours très-difficile, & le traita très-rudement, mais Pison fut plus doux & plus gracieux. Il l'exhorta à s'éloigner, à céder à cette impetuosité de Clodius, à supporter avec patience ce changement de temps, & à se réserver pour être encore le Sauveur de sa patrie, qui pour l'amour de lui se trouvoit plongée dans des séditions horribles & dans des maux infinis.

Pison exhorte Ciceron à s'éloigner.

Ciceron ayant reçu cette réponse, consulta avec ses amis. Lucullus lui conseilloit de demeurer, l'assûrant qu'il seroit le plus fort, & qu'il viendroit à bout de ses ennemis, mais tous les autres furent d'avis qu'il s'éloignât, bien assûré que le peuple le désireroit bien-tôt dès qu'il seroit las de la folie & de la fureur de Clodius. Ciceron se rendit à ce dernier avis, & prenant une statuë de

la Déesse Minerve, qu'il conservoit depuis long-tems dans sa maison, & à laquelle il avoit une devotion toute particuliere, il la porta au Capitole où il la consacra avec cette Inscription, *à Minerve Gardienne & Protectrice de Rome*. Après quoi il prit de ses amis des gens pour l'accompagner, sortit de la ville sur le minuit, & marchant à pied il traversa la Lucanie pour aller s'embarquer & gagner la Sicile.

Ciceron avant que de se retirer consacre dans le Capitole une statuë de Minerve.

Il traverse à pied la Lucanie.

Dès que le bruit de sa fuite fut répandu, Clodius le fit condamner au bannissement par un arrêt du peuple, & fit afficher par tout qu'il étoit enjoint aux Romains de lui refuser le feu & l'eau, & de ne lui pas donner retraite dans leurs maisons à cinq cent milles de Rome. Mais la considération & le respect qu'on avoit pour Ciceron, étoient à un si haut point que personne ne fit aucun compte de ces affiches, & que tout le monde s'empressa pour le recevoir avec toutes les demonstrations d'amitié, & que par tout à son départ on l'accompagna avec pompe & cérémonie. Il n'y eut qu'une seule ville des Lucaniens, appellée alors Hipponium, & aujourd'hui Vibone, où il se trouva un homme natif de Sicile, appellé Vi-

Clodius le fait condamner au bannissement.

Ordre cruel qu'il fait afficher contre lui.

On ne fait aucun compte de ses affiches.

Honneurs qu'on fit à Ciceron dans tous les lieux où il passa.

Où il la consacra avec cette inscription, à Minerve Gardienne & Protectrice de Rome.] Il y a bien de la grandeur dans cette action de Ciceron. Ne pouvant plus défendre & conserver Rome par sa présence, il la remet entre les mains de la Déesse Minerve. Quand les Sages sont forcez d'abandonner une ville & de la laisser en proye à la fureur d'un peuple, on ne doit plus attendre son salut que de Dieu.

bius, à qui Ciceron avoit fait de fort grands plaisirs, & à qui l'année de son Consulat il avoit fait donner l'emploi de Capitaine des ouvriers, qui cependant refusa de le recevoir dans sa maison, & promit seulement de lui marquer un lieu à la campagne où il pourroit se retirer. Et Vibius Virginius, Préteur de la Sicile, à qui Ciceron avoit rendu aussi de très-grands services, lui écrivit de s'éloigner de son Gouvernement.

Ingratitude de Vibius & de Virginius.

Outré de cette ingratitude il tira droit à Brundufe, & s'étant embarqué là pour Dyrrachium, il eut d'abord un vent très-favorable; mais quand il fut en pleine mer, il se leva un vent de la marine qui l'obligea de relâcher au même endroit d'où il étoit parti. Il se rembarqua par le premier bon vent & arriva à Dyrrachium; mais on dit que quand il voulut débarquer, on sentit tout d'un coup un grand tremblement de terre, & que les eaux de la mer se retirerent. Les Devins conjecturerent de là que son exil ne seroit pas long, parce que ces signes prédisoient un changement considérable.

Il n'entra point dans la ville, il passa treize jours dans les jardins de Lenius Flaccus.

Grand tremblement de terre arrivé à Dyrrachium quand Ciceron voulut débarquer.

Présage que les Devins en tirent.

Pendant qu'il fut à Dyrrachium une infinité de gens allerent lui rendre visite par l'affection qu'on lui portoit, & toutes les villes de Grece disputoient à l'envi à qui lui feroit le plus d'honneurs. Malgré tout cela il étoit toûjours triste & desesperé, tournant à tout moment les yeux vers l'Italie, comme les amans infortunez les tournent sans cesse vers l'objet de leur amour, & son mal-

Honneurs qu'on lui fit par toutes les villes de Grece.

heur lui abbattit le courage, l'humilia, & le rapetissa, s'il est permis de parler ainsi, beaucoup plus qu'on ne l'auroit attendu d'un homme si instruit & nourri dans le sein des Lettres & de la Philosophie. Cependant il avoit souvent prié ses amis de ne l'appeller plus Orateur, mais Philosophe; car il disoit qu'il avoit choisi la Philosophie comme l'action, & la Rhétorique comme l'instrument dont il étoit obligé de se servir pour les nécessitez de son ministére. Mais l'opinion n'a que trop de force pour effacer de l'ame tous les discours de la raison, comme une teinture qui n'a pas bien pénetré, & pour y imprimer les troubles & les passions de la multitude par le commerce continuel & la frequente habitude que le soin du Gouvernement oblige d'avoir avec elle, à moins que quelqu'un ne soit si bien sur ses gardes qu'il converse avec ceux du dehors, dans cette ferme résolution de se mêler avec eux des mêmes affaires sans participer aux mêmes passions, que ces affaires leur inspirent ordinairement.

Ciceron plus abbattu de son malheur que ne le devoit être un Philosophe.

La Philosophie, une action, & la Rhétorique, un instrument.

Grande force de l'opinion.

Pourquoi les hommes d'Etat sont ordinairement sujets aux passions & aux opinions du peuple.

Grand précepte de Plutarque.

Après que Clodius eut fait bannir Ciceron, il brûla ses maisons de campagne & la maison de la ville, à la place de laquelle il fit bâtir le temple de la Liberté. Il fit mettre aussi tous ses biens à l'encan, de sorte que tous les jours on entendoit faire les criées, mais il ne se présentoit personne pour acheter.

Clodius fait brûler les maisons de Ciceron, & met ses biens à l'encan.

Le temple de la Liberté bâti dans l'emplacement de la maison de Ciceron.

S'étant rendu rédoutable aux Nobles par ces

violences, & ayant attiré à lui le peuple déja abandonné à toute sorte de licence, d'audace & d'emportement, il entreprit Pompée, & décria la plûpart des choses qu'il avoit faites pendant son Généralat. Pompée qui vit le méchant effet que cela produisoit pour lui, se blâma fort lui-même d'avoir abandonné Ciceron, & plein de repentir il employa tous les moyens possibles à l'aide de ses amis pour le faire rappeller. Clodius s'y opposoit de toute sa force, mais le Senat déclara qu'il n'entendroit parler de quoi que ce fût, & qu'il ne dépêcheroit aucune affaire publique qu'on n'eût rappellé Ciceron.

Clodius entreprend Pompée.

Pompée se repent d'avoir abandonné Ciceron, & travaille à le faire rappeller.

Déclaration du Senat bien glorieuse à Ciceron.

L'année suivante Lentulus étant Consul avec Metellus, la sédition sur cette affaire augmenta à tel point qu'il y eut des Tribuns blessez dans la place, & que Quintus, frere de Ciceron, fut laissé pour mort parmi les morts. Alors le peuple commença à changer de sentiment, & Milon, l'un des Tribuns du peuple, fut le premier qui eut le courage de mettre la main sur Clodius & de le traîner par force en Justice. La plus grande partie du peuple & de toutes les villes des environs se joignit à Pompée, qui, suivi de cette foule, vint sur la place, en chassa Clodius & toute sa cabale,

La sédition augmente l'année suivante.

Milon, un des Tribuns, traine Clodius en Justice.

L'année suivante Lentulus étant Consul avec Metellus.] C'est ainsi que ce passage doit être traduit. Ce qui précéde se passa sous le Consulat de Pison & de Gabinius. Et ce qui suit se passa l'année suivante sous le Consulat de P. Cornelius Lentulus Spinther, & de Quintus Cæcilius Metellus Nepos, l'an de Rome DCXCVI. la 50. de l'âge de Ciceron.

& appella le peuple à venir donner ses suffrages sur le rappel de Ciceron. On dit que jamais chose ne fut ordonnée par le peuple avec tant d'unanimité, d'affection & de zele que ce rappel. Et le Senat à l'envi du peuple, décerna qu'on loüeroit & qu'on remercieroit les villes qui avoient recueilli Ciceron dans son exil, & qu'on rebâtiroit aux dépens du public sa maison de la ville, & ses maisons de campagne que Clodius avoit brûlées.

Le peuple ordonne le rappel de Ciceron.

Decret du Senat en sa faveur.

Ciceron fut rappellé seize mois après son exil.

Et qu'on rebâtiroit aux dépens du public sa maison de la ville, & ses maisons de campagne que Clodius avoit brûlées.) Comme la place de sa maison de Rome avoit été consacrée, les Pontifes furent consultez pour sçavoir si elle pouvoit être renduë, ils répondirent qu'elle avoit été mal consacrée,&qu'on pouvoit la rendre. Les Consuls lui ordonnerent pour cette maison deux cent cinquante mille livres, pour la maison de Tusculum soixante-deux mille cinq cent livres, & pour celle de Formies trente-un mille deux cent vinge-cinq livres, & il se plaint des deux dernieres estimations qui furent trouvées trop modiques, non seulement par tous les gens de bien, mais par le peuple même. *Nobis superficiem Ædium*, dit il, dans la seconde lettre du IV. Liv. à Atticus, *Consules de consilii sententia æstimarunt HS. vicies. Cetera valde illiberaliter. Tusculanam villam quingentis millibus, Formianum HS. ducentis quinquaginta millibus. Quæ æstimatio non modo vehementer ab optimo quoque, sed etiam à plebe reprehenditur.*

Ciceron fut rappellé seize mois après son exil.) C'est la véritable explication de ce passage. Car Plutarque ne parle pas du jour que Ciceron revint à Rome, mais du jour que son appel fut ordonné. Il étoit sorti de Rome à la fin du mois de Mars de l'année précédente, & son rappel fut ordonné le jour avant les Nones d'Août, c'est-à-dire, le quatre, seize mois après son départ, & il ne rentra dans Rome que le jour avant les Nones de Septembre, c'est-à dire, le quatre, un mois après son rappel.

Toutes

Toutes les villes des environs de son passage en eurent une si grande joye, qu'elles sortoient toutes au devant de lui, de sorte que ce que Ciceron dit lui-même dans la suite, *que toute l'Italie l'avoit portée sur ses épaules dans Rome*, se trouva être encore au dessous de la vérité, car jamais on n'a vu un si grand concours de peuple. Crassus même, qui étoit son ennemi capital avant son exil, lui alla au devant comme les autres, & se réconcilia avec lui, disant qu'il vouloit bien faire ce plaisir à son fils, qui étoit grand imitateur & zélateur de Ciceron.

Toutes les villes sortent au devant de lui.

Dans l'Oraison qu'il prononça le lendemain de son retour.

Crassus même va au devant de lui.

Peu de tems après, Ciceron ayant épié le tems que Clodius étoit absent, monta au Capitole avec plusieurs de ses amis, prit les tables Tribuniciennes où étoient écrites toutes les choses qui avoient été résoluës & exécutées pendant ce Tribunat, les rompit & les mit en piéces. Clodius se plaignit hautement de cette violence de Ciceron, & lui en fit un crime; mais Ciceron répondit qu'*il n'avoit pas été fait Tribun legitime-*

Action violente & hardie de Ciceron.

Peu de tems après, Ciceron ayant épié le tems que Clodius étoit absent, monta au Capitole avec plusieurs de ses amis, prit les tables Tribuniciennes.] Cela se passa l'année suivante sous le Consulat de Cn. Cornelius Lentulus Marcellinus, & de L. Martius Philippus, l'an de Rome DCXCVII. le 51. de l'âge de Ciceron. Mais Plutarque oublie une particularité considérable; Ciceron n'attendit pas l'absence de Clodius pour faire cette entreprise; il monta au Capitole Clodius étant dans Rome, & enleva les tables; mais Clodius survint avec son frere Caius, qui étoit Préteur, & les lui arracha. Ensuite Ciceron épia l'absence de Clodius, monta pour la seconde fois au Capitole, & ayant enlevé ces tables, il les porta dans sa maison.

Mais il s'étoit fait adopter par une famille Plebeienne.

ment, parce qu'il étoit d'une famille Patricienne, qu'ainsi rien de tout ce qu'il avoit fait dans son Tribunat ne pouvoit être valide, & que tout étoit nul. Caton s'emporta sur cela, & s'opposa à ce sentiment, non qu'il voulût loüer ni soûtenir ce qu'avoit fait Clodius, mais il représentoit *que le Senat feroit une action très-violente & très-injuste, s'il cassoit toutes les choses qui s'étoient faites pendant le Tribunat de Clodius, parmi lesquelles se trouvoit la commission qui lui avoit été donnée d'aller à Cypre & à Byzance, & tout ce qu'il avoit fait pour l'exécuter.* Cela fut cause que Ciceron se broüilla avec lui; mais cette broüillerie n'aboutit à aucune rupture d'éclat, elle fit seulement qu'ils vêcurent plus froidement ensemble.

Caton s'oppose à Ciceron. Ses raisons.

Ciceron & Caton se broüillent, mais sans éclat.

Ciceron entreprend de défendre Milon poursuivi pour le meurtre de Clodius.

Quelque tems après Milon tua Clodius, & étant poursuivi pour ce meurtre, il eut recours à Ciceron & le pria de le défendre. Le Senat qui craignit qu'un homme de la naissance, de la réputation & du courage de Milon se trouvant en danger, il n'arrivât quelque desorde dans la ville, commit Pompée pour présider à ce jugement & à tous les autres jugemens pour crime capital, en procurant à la ville & aux Tribunaux la sûreté nécessaire. Pompée s'empara de la place avant le point du jour, & y posta des soldats depuis un bout jusqu'à l'autre. Milon craignant que Ciceron, troublé à la vûë de ces armes, spectacle auquel il n'étoit pas accoûtumé,

Pompée commis par le Senat pour procurer la sûreté aux Juges.

Précautions que prit Pompée.

Spectacle auquel il n'étoit pas accoûtumé.) Dans le texte au lieu

ne plaidât moins bien sa cause, lui persuada de se faire porter en litiere sur la place & de se tenir là en repos, jusqu'à ce que les Juges fussent venus & que l'assemblée fût formée. Car Ciceron n'étoit pas seulement timide à la guerre, & quand il voyoit l'éclat des armes, mais il ne se presentoit jamais pour plaider qu'avec beaucoup de crainte, & à peine cessa-t'il de trembler, & le cœur de lui battre après même que son éloquence par le long usage fut entierement formée, & qu'elle eut acquis toute sa perfection. Alors même il ne laissoit pas encore de craindre, comme cela parut dans l'affaire de Lucinius Murena dont il entreprit la défense contre Caton qui l'accusoit. Car dans cette cause il se piqua de surpasser Hortensius, qui avoit plaidé avec un merveilleux applaudissement, c'est pourquoi il ne se donna aucun repos la veille du jour qu'il devoit répondre, & travailla toute la nuit, de sorte que cette grande application sans un seul moment de sommeil l'incommoda si fort qu'il plaida moins bien, & qu'il parut inferieur à son rival.

Ciceron ne parloit jamais en public sans trembler.

Ce qui lui arriva lorsqu'il plaida pour Murena dix ou onze ans avant le Consulat de Pompée.

Le trop grand travail nuisit à Ciceron dans la cause de Murena.

de ἀδεία qui ne peut avoir lieu ici, il faut lire ἀηθία, comme dans les Mss.

Car dans cette cause il se piqua de surpasser Hortensius, qui avoit plaidé avec un merveilleux applaudissement.) Murena avoit trois Avocats, Hortensius, M. Crassus & Ciceron. Hortensius avoit déja parlé pour lui avec beaucoup d'éloquence. Ciceron, jaloux de la réputation de ce personnage, travailla beaucoup pour le surpasser. Et ce fut ce grand travail qui lui nuisit.

Et qu'il parut inferieur à son rival.) ἐνδεέστερος αὐτοῦ, *au dessous de lui*, c'est-à-dire d'Hortensius. Ceux qui ont lû ἐνδεέστερος αὑτοῦ *au dessous de lui-même*, se sont fort éloignez du véritable sens.

Le jour donc qu'il devoit plaider pour Milon, quand il fut arrivé sur la place, & qu'au sortir de sa litiere il vit Pompée assis tout au haut comme dans un camp, & toute la place briller de l'éclat des armes dont il étoit environné, il fut troublé, & ne commença à parler qu'avec beaucoup de peine, tremblant de tout son corps & la voix foible & entrecoupée, pendant que Milon qui étoit l'accusé, assistoit à ce jugement avec beaucoup d'assûrance & de courage, ayant dédaigné même de laisser croître ses cheveux & de prendre la robe noire, comme c'étoit la coûtume; & cette audace ne fut pas ce qui contribua le moins à sa condamnation. Mais pour Ciceron, ce tremblement paroissoit plûtôt en lui l'effet de l'affection qu'il avoit pour ses parties, que de sa timidité.

Ciceron troublé à la vûë des gens armez qui environnoient la place lorsqu'il devoit plaider pour Milon.

Milon accusé est plus asûré & plus ferme que son Avocat.

Comment Plutarque excuse la timidité de Ciceron.

Il entra aussi dans le College des Prêtres que les Romains appellent Augures, & il y eut la place du jeune Crassus après qu'il eut été tué dans la guerre contre les Parthes.

Ciceron reçu dans le College des Augures; il y étoit déja lorsque Milon tua Clodius.

Ensuite les Provinces étant tirées au sort & la Cilicie lui étant échûë, avec une armée de douze mille hommes de pied, & de deux mille six cent chevaux il s'embarqua. Parmi ses instructions il y en avoit une qui lui ordonnoit de re-

Le Gouvernement de la Cilicie lui tombe en partage avec une armée considérable. Il étoit alors dans sa 56. année.

Avec une armée de douze mille hommes de pied, & de deux mille six cent chevaux.) Il écrit pourtant à son ami Atticus qu'il n'avoit que le nom de deux legions, & encore bien foibles, *me nomen habere duarum legionum exilium.* Mais son armée grossit ensuite par les secours qui lui arriverent.

mettre la Cappadoce sous l'obéïssance de son Roi Ariobarzane, ce qu'il fit très-heureusement sans guerre & sans donner aucun sujet de plainte contre lui. Et voyant que les peuples de la Cilicie, après l'échec que les Romains avoient reçu dans le pays des Parthes, & les mouvements de la Syrie, levoient la tête, il les calma & les ramena en les gouvernant avec beaucoup de douceur. Il refusa tous les présens que les Rois lui faisoient offrir; il soulagea sa Province des festins qu'elle étoit obligée de faire aux gouverneurs, & lui-même il recevoit tous les jours à sa table les plus honnêtes gens, qu'il traitoit, non avec magnificence, mais proprement & honnêtement. Il n'avoit point de portier à sa maison, & on ne le voyoit jamais couché sur son lit, mais il se levoit dès le matin & recevoit debout ou se promenant devant sa porte ceux qui venoient lui faire la cour. On dit que jamais il ne lui arriva de faire battre de verge personnes, & de faire déchirer la robe, & que jamais la colere ne le porta à dire la moindre injure à qui que ce fût, ni à condamner personne à l'amende avec outrage.

Il rétablit heureusement Ariobarzane dans son Royaume de Cappadoce.

Il calma les peuples de la Cilicie prests à se revolter

Il refuse tous les présens des Rois.

Soulagements qu'il procura à sa Province.

Sa table propre & sans magnificence.

Comment il recevoit ceux qui lui faisoient la cour.

Sa douceur & sa moderation.

Ayant trouvé qu'une grande partie des biens publics avoit été usurpée par des particuliers, il les fit rendre aux villes, qui furent enrichies par

Il fait rendre aux villes les biens publics usurpez par les particuliers.

[a] *Et de faire déchirer la robe.*] Ce qui étoit une sorte d'insulte très-ignominieuse, & très-ancienne, car nous la voyons pratiquée chez les Ammonites dès le tems de David. *Tulit itaque Hanon servos David, rasitque dimidiam partem barbæ eorum, & præcidit vestes eorum medias usque ad nates, & dimisit eos.* II. Reg. 10. 4.

ce moyen, & en même tems il conserva l'honneur aux usurpateurs, en les obligeant seulement à restituer sans leur faire aucun autre mal.

Il fit aussi un peu la guerre, car il défit & mit en fuite les brigands qui étoient retirez au Mont Amanus, & pour cette victoire ses soldats l'honorerent du titre d'*Imperator*. L'Orateur Cæcilius l'ayant un jour prié par ses lettres de lui envoyer des Pantheres de la Cilicie pour un spectacle qu'il

*Il défait les brigands & est honoré du titre d'*Imperator.

Il fit aussi un peu la guerre, car il défit & mit en fuite les brigands qui étoient retirez au Mont Amanus.) Plutarque parle un peu maigrement de cette expedition de Ciceron, car il fit plus que de chasser les brigands; non seulement il fut appellé *Imperator*, mais on ordonna à Rome des prieres publiques pour ses grands succès, & on fut sur le point de lui décerner le triomphe.

L'Orateur Cæcilius l'ayant un jour prié par ses lettres de lui envoyer des Pantheres.) Il y a faute au nom, ce n'est pas l'*Orateur Cæcilius*, mais l'*Orateur Cœlius*, comme le sçavant Bochard l'a fort bien vû & corrigé. M. Cœlius Rufus étoit alors Edile Curule, & il demandoit ces Pantheres pour les jeux de son Edilité. Voici la réponse que lui fait Ciceron dans la lettre qu'il lui écrit, & qui est la 11. du Liv. 2. *De Pantheris, per eos qui venari solent agitur mandato meo diligenter, sed mira paucitas est: & eas quæ sunt, valdè aiunt queri, quod nihil cuiquam insidiarum in mea Provincia, nisi sibi fiat. Itaque constituisse dicuntur in Cariam ex nostra Provincia decedere, &c. Pour ce qui est des Pantheres, ceux qui ont accoûtumé de faire cette chasse, y travaillent par mes ordres très-diligemment. Mais elles sont très-rares, & le peu qui en reste se plaint fort, dit-on, de ce que dans ma Province on ne dresse des embuches qu'à elles seules, c'est pourquoi elles ont résolu de quitter mon Gouvernement, & de se retirer dans la Carie. Mais quoi qu'il en soit, on chasse à force, & sur tout Patiscus. Tout ce qu'il y en aura sera pour vous.*

De lui envoyer des Pantheres de la Cilicie.) Car le Mont *Amanus*, qui sépare la Cilicie de la Syrie, abonde en ces sortes de bêtes, comme le Liban & autres montagnes de ces pays-là. C'est pourquoi Salomon, dans son Cantique chap. 8. 4. dit, *Veni de Libano sponsa mea, veni de*

devoit donner à Rome, Ciceron pour relever ses exploits, lui fit réponse *qu'il n'y avoit plus de Pantheres dans la Cilicie, & qu'elles s'en étoient toutes fuies dans la Carie de dépit de ce que pendant que tout étoit en paix, elles étoient les seules à qui on faisoit la guerre.*

Réponse de Ciceron à Cælius qui lui avoit demandé des Pantheres.

A son retour de son Gouvernement il passa à Rhodes, & ensuite à Athenes où il s'arrêta quelque tems avec un très-grand plaisir à cause du souvenir qu'il conservoit des anciennes conversations qu'il y avoit euës autrefois, & qu'il souhaitoit passionnément de renouveller. Là il vit tout ce qu'il y avoit de gens les plus célébres pour leur sçavoir, il visita ses anciens amis & ses compagnons d'étude, & après avoir reçu de grands honneurs, & toutes les marques les plus sensibles de l'estime & de l'admiration que toute la Grece avoit pour lui, il arriva à Rome où il trouva que les affaires alloient aboutir à une affreuse sédition comme par une apostume prête à crever. Le Senat assemblé lui décernoit le triomphe, mais il dit qu'*il suivroit bien plus volontiers & avec plus de plaisir le char triomphant de Cesar, si l'on s'accommodoit avec lui.* Et en particulier il ne cessa de conseiller cet accommodement, écrivant à Cesar plusieurs

A son retour il s'arrête à Athenes.

Il y reçoit de grands honneurs.

Vingt mois après son départ.

Beau mot de Ciceron sur le triomphe que le Senat vouloit lui décerner.

Libano, veni, coronaberis de capite Amana, de vertice Sanir & Hermon, de cubilibus leonum, de montibus Pantherarum. Quelques interprêtes croyent même que dans ce passage *Amana* est le Mont *Amanus*, quoique Bochard s'y opposе, parce que la scene de ce Cantique est dans la Judée, assez éloignée de la Cilicie, & qu'il prétende qu'*Amana* est une partie du Liban. Mais cette raison pourroit être combattuë.

Ciceron n'oublie rien pour raccommoder Cesar & Pompée.

lettres pour cet effet, & étant toûjours aprés Pompée à le prier & à le conjurer avec de grandes instances, tâchant de les adoucir l'un & l'autre, de les appaiser, & de guérir leurs mécontentemens. Mais le mal étoit sans remede, & Cesar revenant à Rome, Pompée ne l'y attendit point, il abandonna la ville accompagné de plusieurs grands personnages & gens de bien.

Pompée abandonne Rome à l'approche de Cesar.

Ciceron ne le suivit point dans sa fuite, ce qui fit croire qu'il alloit prendre le parti de Cesar. Il est certain, & il le fait assez entendre lui-même, qu'il fut fort combattu dans son esprit, se jettant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & qu'il se trouva dans une grande perplexité. Car il écrit dans ses lettres : *De quel côté dois-je me tourner ? Pompée a la cause la plus honnête & la plus glorieuse de faire la guerre ; mais Cesar conduit mieux ses affaires &*

Embarras de Ciceron sur le parti qu'il devoit prendre entre Pompée & Cesar.

De quel côté dois-je me tourner ? Pompée a la cause la plus honnête & la plus glorieuse.] Il n'y a donc plus de sujet de douter & de déliberer. Qui doute qu'il ne faille suivre la cause la plus honnête & la plus glorieuse, quoique le danger y soit plus grand ? Que sont devenuës ces paroles magnifiques de Ciceron, *qu'il aimoit mieux être vaincu avec Pompée, que vaincre avec Cesar* ? Ciceron s'en souvenoit, mais sa timidité lui suggeroit une échapatoire par le moyen d'une mauvaise distinction. Car sur ce qu'Atticus avoit fort approuvé ce mot, il lui écrit. *Quod tu meum laudas, & memorandum dicis, malle quod dixerim me cum Pompeio vinci, quàm cum istis vincere. Ego vero malo, sed cum illo Pompeio qui tum érat, aut qui mihi esse videbatur. Cum hoc vero, qui ante fugit quàm scit aut quem fugiat, aut quo, qui nostra tradidit, qui patriam reliquit, Italiam relinquit, si malui, contigit, victus sum.* Liv. VIII. à Att. Ep. VII. méchante défaite. Les fautes d'un Général qui a la bonne cause de son côté n'autorisent pas à abandonner son parti.

est

est plus en état de se sauver lui-même & de sauver ses amis, de sorte que j'ai bien qui fuir, mais je n'ai pas à qui recourir. Un certain Trebatius, ami particulier de Cesar, lui ayant écrit que Cesar croyoit qu'il devoit se joindre à lui & participer à ses esperances, ou, si son grand âge l'obligeoit à s'éloigner des affaires, qu'il feroit bien de se retirer en Grece & de se tenir là en repos, sans embrasser aucun parti, Ciceron, étonné de ce què Cesar ne lui écrivoit pas lui-même, répondit en colere *qu'il ne feroit rien d'indigne de tout ce qu'il avoit fait jusques-là dans le Gouvernement.* Et voilà ce que l'on trouve écrit dans ses lettres.

Insinuation quō Cesar fait faire à Ciceron par Trebatius.

Il n'étoit alors que dans sa 58. année. Ce qui n'est pas un âge à devoir renoncer aux affaires.

Réponse de Ciceron à la lettre de Trebatius.

Mais Cesar ne fut pas plûtôt parti pour l'Espagne, que Ciceron s'embarqua pour aller joindre Pompée. Tout le monde le vit là avec grand plaisir. Caton seul le regarda de mauvais œil, & le blâma fort en particulier d'être venu fortifier Pompée. *Pour moi il n'auroit été ni beau ni honnête,* lui dit-il, *que j'eusse abandonné le parti que j'ai pris dès le commencement dans la République, mais pour vous, vous auriez été plus utile à vôtre patrie, & à vos amis, si demeurant neutre dans Rome vous eussiez attendu ce qui seroit arrivé pour vous accommoder à la fortune, au lieu de venir ici sans raison, très-imprudemment & sans aucune nécessité vous déclarer contre Cesar, & participer à un si grand danger dont vous n'aviez que faire.*

Ciceron blâmé par Caton qui suivoit le même parti. Ses raisons.

Ces paroles obligerent Ciceron à changer de sentiment, joint que Pompée ne se servoit de lui

Repentir de Ciceron d'avoir embrassé le parti de Pompée.

en rien d'important, ni de considérable. Il est vrai qu'il en étoit seul la cause, car il ne cachoit pas son repentir d'être venu, il ne cessoit de mépriser & de ravaller les forces & les préparatifs de Pompée, il décrioit avec emportement toutes ses déliberations jusqu'à se rendre suspect, & il ne s'abstenoit en aucune occasion de lâcher des brocards & des mots de plaisanterie contre les alliez. Il n'avoit pourtant pas trop le cœur en joye, car il se promenoit tout le jour dans le camp tout triste, avec une mine morne & farouche; mais il laissoit toûjours échapper quelques mots qui faisoient rire les autres, quelque peu d'envie qu'ils en eussent. Et il ne sera pas hors de propos d'en rapporter ici quelques-uns. Domitius vouloit avancer un homme, & lui faire donner un état de Capitaine, quoiqu'il ne fût pas homme de guerre, & pour le faire trouver bon, il disoit qu'il étoit très-honnête homme, de très-bonnes mœurs & très-sage. *Que ne le gardes-tu donc*, lui dit Ciceron, *pour Gouverneur de tes enfants*? Comme quelques-uns louoient devant lui un certain Theophane de Lesbos, qui étoit Capitaine des ouvriers dans le camp de Pompée, d'avoir bien consolé les Lesbiens de la perte de leur flotte, *Voyez*, dit Ciceron, *quel grand bien c'est que d'avoir pour Capitaine un Grec*?

Conduite de Ciceron dans le Camp de Pompée.

Bon mot de Ciceron à Domitius.

Raillerie de Ciceron contre Theophane.

Voyez quel grand bien c'est que d'avoir pour Capitaine un Grec.] Cette raillerie est très-amere, car Ciceron fait entendre que ce Theophanie, comme Grec & né dans le pays de la Philosophie,

Quand les deux armées furent en présence, Cesar réüssissoit dans toutes ses entreprises & tenoit Pompée presque assiegé. Lentulus s'avisa de dire *qu'il lui revenoit de tous côtez que les amis de Cesar étoient fort tristes. Effectivement*, repartit Ciceron, *il paroît bien qu'ils sont portez de mauvaise volonté contre Cesar & qu'ils desesperent de ses affaires.*

Plaisante maniere dont Ciceron confond la fade flatterie de Lentulus pour Pompée.

Un autre, nommé Marcius, arrivé tout fraîchement d'Italie, disoit *que le bruit général étoit à Rome que Pompée étoit assiegé dans son camp. Tu n'es donc venu*, lui répondit Ciceron, *que pour en sçavoir la verité, & pour en croire tes yeux.*

Autre flatterie de Marcius plaisamment confonduë par Ciceron

Après la défaite de Pompée, un certain Nonnius disoit *qu'il falloit avoir bonne esperance, car il restoit encore sept aigles dans le Camp de Pompée. Tu aurois raison, mon ami*, lui repliqua Ciceron, *si nous avions à combattre contre des Geais.*

A la bataille de Pharsale, qui fut donnée l'an de Rome DCCV. le 59. de l'âge de Ciceron.

Bon mot de Ciceron à Nonnius.

Labienus s'appuyant sur quelques propheties soûtenoit que Pompée seroit enfin vainqueur. *Cependant*, repartit Ciceron, *avec cette belle ruse de guerre nous n'avons pas laissé de perdre nôtre Camp.*

Autre bon mot de lui à Labienus.

étoit plus propre à consoler d'un malheur qu'à procurer de bons succès par son courage.

Tu n'es donc venu, lui répondit Ciceron, *que pour en sçavoir la verité, & pour en croire tes yeux.*] Ce Marcius par flatterie pour Pompée vouloit faire croire que ce bruit de Rome étoit faux, & Ciceron le confirme par cette réponse ambiguë qui est très-plaisante.

Seroit enfin vainqueur.] Au lieu de [illegible], il faut lire comme dans un Ms. [illegible].

Cependant, repartit Ciceron, *avec cette belle ruse de guerre.*] Il appelle ces prétenduës propheties *une ruse de guerre*, pour faire entendre qu'elles étoient imaginées & forgées comme une ruse de guerre, pour donner courage au parti.

A la journée de Pharsale, à laquelle Ciceron ne se trouva point, parce qu'il étoit malade, Pompée ayant été mis en fuite, Caton, qui avoit rassemblé à Dyrrachium une nombreuse armée & une grosse flotte, pressa Ciceron d'en prendre le commandement, comme cela lui appartenoit par la loi, parce qu'il avoit été Consul. Mais Ciceron le refusa & dit absolument qu'il ne vouloit plus se mêler de cette guerre; ce qui pensa le faire tuer sur la place, car le jeune Pompée & ses amis l'appellant traître, tirerent leurs épées & alloient le percer, si Caton ne s'étoit mis entre deux. Encore eut-il bien de la peine à le sauver de leurs mains, & à le mettre en lieu de sûreté en le renvoyant hors du camp.

Ciceron ne se trouva pas à la bataille de Pharsale.

Il refuse le commandement de l'armée que Caton lui offroit, & qui lui appartenoit.

Ce refus pensa lui coûter la vie.

Ayant gagné Brunduse il y fit quelque séjour en attendant Cesar, dont le retour étoit retardé par les affaires qu'il avoit trouvées en Asie & en Egypte. Enfin ayant eu nouvelles qu'il étoit arrivé à Tarente, & que de-là il venoit par terre à Brunduse, il se mit en chemin pour aller au-devant de lui, ne desesperant pas tout-à-fait d'obtenir son pardon, mais aussi ayant quelque sorte de honte d'en faire l'épreuve en présence de tant de témoins, & de paroître en cet état devant un ennemi & un ennemi victorieux. Mais il ne fut obligé de rien dire ni de rien faire contre sa dignité, car Cesar du plus loin qu'il le vit venir à lui, & dévancer sa troupe, descendit de cheval, le salua & marcha plusieurs stades, s'entretenant avec lui

Ciceron part de Brunduse pour aller à la rencontre de Cesar.

La honte qu'il a de faire cette démarche si publiquement.

Honneurs que lui fait Cesar.

seul à seul. Depuis ce moment il continua à l'honorer & à lui faire toutes sortes de caresses, jusques-là que Ciceron ayant fait un petit traité, qui étoit l'éloge de Caton, Cesar y répondit, & dans sa réponse il loua beaucoup, non seulement l'éloquence, mais aussi la vie de Ciceron, comme parfaitement semblable à celle de Pericles, ou de Theramene. Le traité de Ciceron étoit intitulé *Caton*, & la réponse de Cesar, *Anticaton*.

Louanges que Cesar donnoit à Ciceron dans la réponse qu'il avoit fait à son traité intitulé Caton.

On dit que Quintus Ligarius étant appellé en Justice, parce qu'il avoit été un des ennemis de Cesar, & Ciceron s'étant chargé de le défendre, Cesar dit à ses amis, qui étoient autour de lui, *Qu'est-ce qui nous empêcheroit d'entendre Ciceron qu'il y a si long-temps que nous n'avons oüi? Car pour son homme il est déja condamné dans mon esprit comme méchant & comme mon ennemi.* Mais Ciceron n'eut pas plûtôt commencé à parler, qu'il l'emeut merveilleusement, & à mesure qu'il avançoit dans la cause, il jettoit dans son discours une si grande vivacité de passions, & l'assaisonnoit de tant de grace & de charmes qu'on vit Cesar changer souvent de couleur, & témoigner par ce changement les divers mouvements dont son ame étoit agitée. Enfin quand Ciceron vint à toucher l'endroit de la bataille de Pharsale, Cesar fut si transporté & si hors de lui qu'il tressaillit de tout son corps, & laissa tomber quelques papiers qu'il avoit à la main, & l'issuë de cela fut que forcé par l'éloquence de l'Orateur, il ren-

Ce qui arriva à Cesar quand Ciceron plaida devant lui pour Ligarius.

Effet merveilleux de l'éloquence de Ciceron.

voya Ligarius absous malgré la resolution qu'il avoit faite de le condamner.

Ciceron se retire des affaires, & enseigne la Philosophie aux jeunes gens de Rome.

Depuis ce moment la République ayant dégeneré en Monarchie, Ciceron se retira entierement des affaires, & donna tout son temps aux jeunes gens qui voulurent apprendre de lui la Philosophie. Et comme c'étoient les premiers & les plus nobles de la ville, le commerce qu'il eut avec eux par ce moyen, le rendit encore très-puissant dans Rome, & releva son autorité & son credit. Il s'occupoit ordinairement à écrire des Dialogues de Philosophie, à traduire les auteurs Grecs, qui en avoient traité, & à faire passer dans la Langue Latine les termes de Dialectique & de Physique qu'ils avoient employez. Car on prétend qu'il est le premier qui ait fait passer dans le Latin ces mots Grecs *Phantasia*, *Catathesis*, *Epoché*, *Catalepsis*; ceux-ci encore *Atomos*, *Ameres*, *Cenon*, & plusieurs autres semblables, ou, s'il n'est pas le premier qui s'en soit servi, il est au moins celui qui a le plus contribué à en donner l'intelligence aux Romains, & à en rendre l'usage commun en expliquant les uns par des metaphores, & les autres par d'autres termes propres & usitez. Il se servoit aussi pour son divertissement de la grande facilité qu'il avoit à faire des vers. Et l'on dit que quand il s'abandonnoit à sa verve, il faisoit des cinq cent vers dans une nuit. La plus grande partie de ce temps-là il la passoit dans une maison de campagne qu'il avoit près de

Il s'occupe à écrire des Dialogues de Philosophie, & à traduire des Philosophes Grecs.

Il fait passer dans la Langue Latine les termes Grecs de Dialectique & de Physique.

Phantasia, *imagination.*
Catathesis, *consentement.*
Epoche, *doute.*
Catalapsis, *comprehension.*
Atomos, *atome.*
Ameres, *indivisible.*
Cenon, *le vuide.*

Sa grande facilité à faire des vers.

Il écrit qu'il menoit à sa campagne la vie de Laerte.

Tusculum, d'où il écrivoit à ses amis qu'*il menoit la vie du bon Laerte*; soit qu'il écrivît cela en badinant, comme c'étoit assez sa coûtume, soit que son ambition reveillât en lui le désir de se mêler encore du Gouvernement & le dégoûtât de sa fortune présente. Quoi qu'il en soit, il n'alloit que rarement à la ville, encore n'étoit-ce que pour faire la cour à Cesar, & il étoit toûjours le premier à approuver tous les nouveaux honneurs qu'on lui décernoit, & à dire quelque chose de nouveau & d'honorable pour lui, & pour tous ses grands exploits; comme ce qu'il dit sur les statuës de Pompée, qui avoient été abbattuës, & que Cesar fit relever, car sur cela Ciceron lui dit *que par cet acte d'humanité en relevant les statuës de Pompée, il avoit assûré les siennes.*

Beau mot de Ciceron à Cesar sur ce qu'il avoit relevé les statuës de Pompée.

Il avoit fait dessein d'écrire l'histoire de son pays.

On prétend qu'il se préparoit à écrire l'histoire de son pays où il avoit resolu de mêler beaucoup d'histoires Grecques, & de rapporter tous leurs contes & toutes leurs fables; mais qu'il se

Soit que son ambition reveillât en lui le désir de se mêler encore du Gouvernement.] Ce qu'il disoit qu'il menoit la vie de Laerte, pouvoit fort bien être interpreté de la sorte, car la retraite de Laerte n'étoit pas une retraite volontaire, mais une retraite forcée, c'étoit l'effect de la douleur pour la perte de son fils qu'il croyoit mort.

Et de rapporter tous leurs contes.] Ce passage est écrit bien differemment dans un Ms. où on lit ϗ ὅλως τοὺς συνηθεῖς αὐτοῦ λόγους ϗ μύθους ἐνταῦθα τρέψαι. *Et à faire entrer dans cet ouvrage tous les discours & toutes les fables qu'il avoit eu soin de ramasser.* Et cette leçon me paroît préferable à celle du texte.

trouva surpris par une infinité d'affaires publiques & particulieres qui lui arriverent contre son gré & par des accidents très-fâcheux, qu'il s'attira pourtant en partie, car il repudia sa femme Terentia. Il disoit pour ses raisons qu'elle l'avoit negligé & n'avoit eu aucun soin de lui pendant toute la guerre, jusques-là qu'elle le laissa partir de Rome sans lui fournir les choses nécessaires pour son entretien; que quand il retourna en Italie, il ne réçut d'elle aucune marque d'affection, & qu'elle ne daigna pas même l'aller trouver à Brunduse, où il fit un assez long séjour. Il ajoûtoit que sa fille Tullie, qui étoit encore fort jeune, ayant eu le courage de partir pour se rendre auprès de lui, elle ne lui donna ni l'équipage, ni la suite convenable pour un tel voyage, ni les moyens de le faire commodement & agréablement, & de plus qu'elle laissa sa maison vuide, sans aucuns meubles, & chargée d'une infinité de dettes très-considérables, car voilà les prétextes les plus honnêtes que l'on donne de son divorce. Mais Terentia les soûtenoit tous faux, & la conduite de Ciceron donna un grand air de verité à l'apologie de sa femme, car peu de temps après il épousa une jeune fille. Terentia faisoit courir le bruit que c'étoit pour sa beauté, & Tyron, l'affranchi de Ciceron, écrit que c'étoit à cause de ses richesses, pour avoir de quoi payer ses dettes & se liberer. Car cette fille étoit fort riche, & son pere Publilius en mourant l'avoit institué son heritier fidei-commissaire,

Il repudie sa femme Terentia. Ses raisons.

Terentia soûtenoit que tous les prétextes de Ciceron étoient faux.

Publilia fille de Publilius. Il étoit alors dans sa 62. année.

Terentia justifiée par la conduite de son mari.

missaire pour rendre l'héredité à sa fille quand elle seroit majeure. Mais comme il devoit de grosses sommes, ses parens & ses amis lui persuaderent d'épouser cette jeune fille malgré la difference d'âge, afin que des biens de cette nouvelle femme il eût de quoi satisfaire ses créanciers.

Antoine parle de ce mariage dans la réponse qu'il fit à ses Philippiques, où il lui reproche *qu'il avoit repudié une femme auprès de laquelle il avoit vieilli*, le taxant finement & agréablement par là d'avoir toûjours gardé sa maison, & d'avoir mené une vie oisive sans aller jamais à la guerre.

Reproche qu'Antoine fait à Ciceron.

Peu de tems après ce mariage, sa fille Tullie mourut en couches chez son mari Lentulus, à qui il l'avoit mariée après la mort de son premier mari Pison. Tous les Philosophes de ce tems-là aborderent de toutes parts chez Ciceron pour le consoler. Mais il supporta si impatiemment cette perte qu'il repudia sa seconde femme, parce qu'elle lui

Mort de sa fille Tullie.

Tous les Philosophes accourent chez lui pour le consoler.

Peu de tems après ce mariage, sa fille Tullie mourut en couches chez son mari Lentulus, à qui il l'avoit mariée après la mort de son premier mari Pison.) Plutarque nous dit ici formellement que Tullie ne fut mariée que deux fois, la premiere à Pison, & après la mort de Pison à Lentulus, chez lequel elle mourut en couches. Mais par les Lettres de Ciceron il paroît qu'elle fut mariée trois fois; qu'elle épousa d'abord Pison, ensuite Furius Crassipes, & cinq ou six ans après P. Cornelius Dolabella, & nulle part il ne parle du quatriéme mari Lentulus. V. les Lettres de Ciceron à son frere, lett. 4. & 7. Cependant ce texte de Plutarque est confirmé par le témoignage d'Asconius Podianus, qui dit, *Cicero filiam post mortem Pisonis generi, P. Lentulo collocavit apud quem illa ex partu decessit. Moral. Cic. in L. Pisonem.* Pour concilier des témoignages qui paroissent si opposez, Louis Vivès reduit à un seul les deux premiers gendres de Ciceron, & prétend que Pison est Lucius Piso, Furius Crassipes. Mais que deviendront les deux autres Dolabella & Lentulus? Ces deux n'en sont encore qu'un, car Dolabella est le même que Lentulus? C'est le sentiment que Fabricius a suivi dans la vie de Ciceron. *Ce Lentulus*, dit-il, *est le même que Dolabella.* Cela est d'autant plus vraisemblable, que les Lentulus étoient certainement de la Maison Cornelia, & les Dolabella pouvoient être de la branche des Lentulus.

Sa grande foiblesse dans cet accident.

avoit paru se réjoüir de la mort de sa fille. Et voilà pour ce qui regarde les affaires de sa maison.

Pourquoi il n'eut aucune part à la conjuration contre Cesar.

Il n'eut aucune part à la conjuration contre Cesar, quoiqu'il eût de grandes liaisons avec Brutus, qu'il fût très-mécontent de l'état présent des affaires, & qu'il souhaitât autant & plus que nul autre de les voir rétablir. Mais les conjurez craignirent sa timidité naturelle, & d'ailleurs son grand âge, auquel les natures même les plus fortes manquent ordinairement d'audace & de fermeté.

L'an de Rome DCCIV.

Tous les amis de Cesar s'assemblent pour venger sa mort

Antoine assemble le Senat.

Remontrances que Ciceron fait au Senat.

La Conjuration ayant été exécutée par Brutus & par Cassius, qui étoient les chefs des conjurez, tous les amis de Cesar s'assemblerent pour venger sa mort, ce qui fit craindre que Rome ne se vît encore déchirée par des guerres civiles. Antoine qui étoit Consul, assembla le Senat, & fit un discours fort court sur la concorde, mais Ciceron fit de grandes & fortes remontrances convenables au tems, & persuada au Senat de suivre l'exemple des Athéniens, de décerner une amnistie générale de tout ce qui avoit été fait contre Cesar, & de distribuer des provinces à Brutus & à Cassius. Mais tout cela ne put avoir son effet, car le peuple s'émeut de lui-même à compassion, quand il vit le corps mort porté au travers de la place. En même tems Antoine leur montrant la robe de Cesar toute sanglante & percée de coups, ils entrerent tous dans un si violent transport de colere, que devenus comme furieux ils se mirent à chercher les meurtriers dans la place même, & que prenant

Le peuple s'émeut & Antoine l'irrite encore davantage.

des tisons ardens ils coururent à leurs maisons pour y mettre le feu. Mais comme ils avoient bien prévû ce danger, ils l'éviterent, & ne doutant point qu'ils ne fussent bien-tôt exposez à de plus grands encore, il sortirent de la ville.

Alors Antoine se voyant seul & revêtu d'autorité, leva la tête, & s'il se rendit redoutable à tout le monde, comme allant se faire seul Monarque, il se rendit encore plus redoutable à Ciceron. Car Antoine voyant que l'autorité & le crédit de Ciceron augmentoient considérablement & qu'il étoit ami particulier de Brutus & fort porté pour lui, il souffroit très-impâtiemment sa présence. D'ailleurs il y avoit de longue main entre eux des soupçons & des défiances, qui naissoient de la difference de leurs mœurs & de leur vie. Tout cela augmentant les craintes de Ciceron, il pensa d'abord à demander d'aller sous Dolabella en Syrie en qualité de son Lieutenant. Mais Hirtius & Pansa, qui devoient être Consuls après Antoine, & qui étoient tous deux bons Citoyens & les émules de Ciceron dans le Gouvernement, le prierent de ne pas les abandonner, se faisant fort que s'il restoit avec eux, ils viendroient à bout de ruiner toute la puissance d'Antoine.

Antoine se rend redoutable.

Défiance entre Antoine & Ciceron.

Ciceron veut aller en Syrie sous Dolabella. Il en est empêché par Hirtius & Pansa.

Ciceron, sans trop les croire, ni les décroire, laissa partir Dolabella, & après avoir promis à Hirtius qu'il passeroit l'été à Athénes, & que si-tôt qu'ils seroient installez dans le Consulat, il reviendroit à Rome, il s'embarqua. Mais sa navigation ayant

Il ne partit qu'à l'année suivante.

Il s'embarque pour aller passer l'été à Athenes.

Sa navigation est retardée, & sur les

nouvelles qu'il reçoit, il retourne à Rome.

été retardée, & recevant tous les jours des nouvelles de Rome, comme cela arrive d'ordinaire en ces occasions, & ces nouvelles l'assûrant qu'il s'étoit fait dans Antoine un changement merveilleux, qu'il ne faisoit plus rien que de concert avec le Senat, & que les affaires ne demandoient que sa présence pour prendre une meilleure situation, alors condamnant lui-même sa trop craintive prévoyance, il reprit le chemin de Rome. Ses premieres espérances ne furent point deçuës, car il sortit une si grande foule au-devant de lui que les premiers complimens, les embrassades & les caresses reciproques qu'on fit aux portes & par tout le chemin jusqu'à sa maison, emporterent presque toute la journée.

Concours du peuple au-devant de lui.

Antoine assemble le Senat, où il mande Ciceron qui refuse d'y aller.

Le lendemain Antoine assembla le Senat, où il le manda. Ciceron refusa d'y aller, & se tint au lit prétextant qu'il étoit indisposé de la fatigue du voyage; mais la véritable cause de ce refus, c'étoit la crainte de quelque embûche qu'on devoit lui dresser, & dont il avoit été averti en chemin. Antoine offensé de ce soupçon si injurieux, envoya des soldats avec ordre de le mener par force, s'il ne vouloit pas venir, ou de brûler sa maison. Mais à la priere de beaucoup de gens, qui s'entremirent pour lui, il revoqua cet ordre, & se contenta de faire prendre des gages chez lui.

Antoine envoye des soldats avec ordre de le mener par force.

Qu'il s'étoit fait dans Antoine un changement merveilleux.) Dans le texte, au lieu de μεταμεμελῆσθαι, il faut lire comme dans un Mſ. μεταβεβλῆσθαι.

Et se contenta de faire prendre

Depuis ce tems-là, quand ils se rencontroient dans les ruës, ils passoient sans se saluër, & ils vêcurent ainsi en se défiant extrêmement l'un de l'autre, jusqu'à ce que le jeune Cesar arrivé d'Apollonie se porta pour heritier de Jule Cesar, & entra en differend avec Antoine pour la somme de vingt-cinq millions de drachmes, qu'il retenoit de la succession de Cesar. Sur quoi Philippe, qui avoit épousé la mere du jeune Cesar, & Marcellus qui avoit épousé sa sœur, allerent avec lui trouver Ciceron, & là ils convinrent ensemble que Ciceron aideroit le jeune Cesar de son éloquence & de son crédit, tant auprès du

Les amis de Ciceron s'entremettent, & font revoquer cet ordre.

Rupture ouverte d'Antoine & de Ciceron.

Le jeune Cesar arrivé, se porte pour heritier de Cesar.

Il entre en differend avec Antoine pour une grosse somme.

Traité moyenné entre le jeune Cesar & Ciceron.

des gages.) Selon la coûtume qui se pratiquoit à l'égard de ceux qui étant mandez refusoient d'aller au Senat ou au Conseil, comme je l'ai expliqué dans la vie de Caton d'Utique tom. VI. pag. 513.

Et entra en differend avec Antoine pour la somme de vingt-cinq millions de drachmes, qu'il retenoit de la succession de Cesar.) Dans la vie d'Antoine, il nous dit, *que Calpurnia, femme de Cesar, se confiant à Antoine, avoit fait porter chez lui quatre mille talens qu'elle y mit en dépôt.* C'est cette somme que Cesar redemandoit à Antoine, mais quatre mille talens font moins que vingt-cinq millions de drachmes, car ils ne font que douze millions de notre monnoye, au lieu que les vingt-cinq millions de drachmes font cinq cent mille livres de plus, c'est-à-dire, douze millions & demi. Mais dans l'un & dans l'autre passage Plutarque s'éloigne entiérement de la vérité, comme le sçavant Ruauld l'a observé, car la somme que Calpurnia avoit mise en dépôt chez Antoine, étoit plus de sept fois plus forte, puisqu'elle étoit de *septies millies HS*, comme ils comptoient, c'est-à-dire, de quatre-vingt sept millions cinq cent mille livres. Voici Paterculus qui l'assûre, *HS. septies millies depositum à Caio Cæsare ad ædem opis occupatum ab Antonio.* Et Ciceron encore plus croyable, le confirme dans sa v. Philippique. *Illa vero dissipatio pecuniæ publicæ ferenda nullo modo est, per quam HS. septies millies falsis perscriptionibus donationibusque avertit (Antonius) ut portenti simile videatur tantam pecuniam populi Romani tam brevi tempore perire potuisse.*

Senat, qu'auprès du peuple, & que le jeune Cesar aſſiſteroit Ciceron de ſon argent & de ſes armes, & l'aſſûreroit contre ſes ennemis, car il avoit déja autour de lui bon nombre de ces vieux ſoldats qui avoient fait la guerre ſous Cesar.

Songe de Ciceron qui le diſpoſe à recevoir l'amitié de ce jeune Cesar.

Mais il paroît qu'il y eut une raiſon plus forte encore qui porta Ciceron à recevoir volontiers l'amitié de ce jeune homme, c'eſt que Pompée & Ceſar étant encore en vie, Ciceron eut un ſonge, où il lui ſembla qu'il avoit appellé au Capitole les enfans de quelques Senateurs; que là Jupiter même devoit déclarer l'un de ces enfans maître ſouverain de Rome; que tous les Citoyens étoient accourus avec empreſſement pour aſſiſter à ce ſpectacle, & avoient environné le temple; que tous ces enfans, vêtus de leurs belles robes bordées de pourpre, étoient aſſis dans un profond ſilence; que les portes s'étant ouvertes tout à coup, ces enfans s'étoient levez, étoient entrez dans le temple, & avoient paſſé en bel ordre devant la ſtatuë de ce Dieu, qui les ayant conſiderez l'un après l'autre, les renvoya tous mécontens. Mais quand le jeune Ceſar vint à paſſer à ſon tour, alors Jupiter étendit ſa main, & prononça ces paroles: *Romains, voilà le Chef qui terminera toutes vos Guerres civiles.*

Mais il paroît qu'il y eut une raiſon plus forte encore qui porta Ciceron à recevoir volontiers l'amitié de ce jeune homme.] Le texte eſt défectueux en cet endroit, il faut le rétablir conformement à un Mſ. où on lit ἰδίας δὲ καὶ μείζων τις αἰτία γεγονέναι τοῦ τὸν Κικέρωνα ἀναδέξασθαι προθύμως τὴν τοῦ Καίσαρος φιλίαν.

Romains, voilà le Chef qui ter-

On dit que Ciceron ayant eu ce songe, s'imprima tellement l'image de ce jeune homme dans l'esprit, qu'il la conserva toûjours depuis, car il ne le connoissoit point. Le lendemain il descendit dans le Champ de Mars, où les enfans faisoient leurs exercices, pour voir s'il reconnoîtroit celui qu'il avoit vû en dormant. Il les trouva qui sortoient après leur exercice fini. Le premier qui frappa ses yeux, fut le jeune Cesar qu'il reconnut à l'instant pour le même qu'il avoit veu en songe.

Il reconnoît le jeune Cesar pour celui qu'il avoit veu en songe.

Etonné de cette avanture merveilleuse, il demanda à cet enfant qui étoient son pere & sa mere. Il étoit fils d'Octavius, qui n'étoit pas des plus illustres, & d'Atia niéce de Jule Cesar, & de-là vint que Cesar, qui n'avoit point d'enfans, l'institua par son testament héritier de sa maison & de ses biens. On dit que depuis ce moment-là Ciceron étoit ravi quand il le rencontroit, & qu'il s'arrêtoit toûjours à lui parler & à le caresser, & que le jeune homme de son côté, recevoit agréablement ses caresses, car il étoit même arrivé par avanture, qu'il étoit né l'année du Consulat de Ciceron. Voilà les causes qu'on donne de l'amitié que Ciceron avoit pour le jeune Cesar. Mais la vérité est, que la

Atia étoit fille d'Atius Balbus & de Julie sœur de Cesar.

L'an de Rome DCXC. il étoit donc dans sa 18. année quand son oncle Cesar fut tué.

minera toutes vos guerres civiles.] Il y a bien de l'apparence que c'est un songe que Ciceron avoit fait en veillant, s'il est vrai qu'il l'ait fait. Car dans les embarras d'affaires, ils forgeoient des songes comme des oracles. Ciceron n'en dit pas un seul mot dans ses ouvrages. Il est pourtant à croire qu'il n'auroit pas caché à son ami Atticus un songe si clair & si merveilleux.

Véritables causes de l'attachement de Ciceron pour le jeune Cesar.

grande haine qu'il portoit à Antoine, fut le premier mobile de cette inclination, & que le second fut son naturel ambitieux, qui, ne pouvant resister aux honneurs, l'attacha à Cesar, dans l'esperance que les armes de ce jeune homme assûreroient & augmenteroient sa puissance & son autorité dans le Gouvernement pour le bien de la République. Joint à cela que Cesar n'oublioit rien pour s'insinuer toûjours de plus en plus dans ses bonnes graces, jusques-là qu'il l'appelloit son pere. Brutus blessé de cette conduite de Ciceron, lui fait de sanglans reproches dans les lettres qu'il écrit à Atticus, où il dit en propres termes, *qu'en faisant la cour à Cesar, par la crainte qu'il a d'Antoine, il fait voir manifestement qu'il ne travaille pas à rendre la liberté à sa patrie, mais à se donner à lui-même un maître doux & humain.*

Le jeune Cesar appelloit Ciceron son pere.

Reproche que Brutus fait à Ciceron.

Cependant le même Brutus ayant trouvé le fils de Ciceron à Athénes, où il étudioit la Philosophie, il l'emmena, lui donna un commandement, & se servit de lui en plusieurs entreprises, où il fit très-bien son devoir. La puissance & l'autorité que Ciceron avoit dans Rome, étoient alors au plus haut point où elles eussent jamais été; il venoit à bout de tout ce qu'il vouloit; il chassa Antoine, & revolta si fort tout le monde contre lui, qu'il envoya les deux Consuls Hirtius & Pansa pour le combattre, & persuada au

Brutus emmene d'Athénes le fils de Ciceron, & lui donne dans l'armée le commandement d'une aile.

L'autorité de Ciceron plus grande que jamais.

Il chasse Antoine & envoye contre lui les deux Consuls.

Qu'en faisant la cour à Cesar.) il faut lire comme dans un Mf. Au lieu de θεραπεύοντες Καίσαρα, θεραπεύων τὸν Καίσαρα.

Senat

Senat de donner par un décret des Licteurs à Cesar pour porter devant lui les faisceaux, & de lui décerner tous les autres ornemens, & tout l'équipage de Préteur, comme à celui qui combattoit pour la Patrie.

Il fait donner à Cesar des Licteurs par un decret du Senat.

Mais Antoine défait & les deux Consuls tuez, d'abord après la bataille les deux armées se rangerent auprès de Cesar. Alors le Senat craignant un jeune homme, & un jeune homme qui avoit une fortune si brillante, tâcha par des honneurs & par des récompenses de rappeller les troupes qu'il avoit autour de lui, & de le dépoüiller de cette grande puissance, disant que la République n'avoit pas besoin d'armée puisqu'Antoine étoit en fuite. Cesar ayant donc peur que le Senat ne réüssît, envoya secretement à Ciceron des gens pour le prier & pour lui persuader de faire en sorte qu'ils fussent tous deux élus Consuls, l'assûrant qu'il auroit seul toute l'autorité, qu'il disposeroit des affaires comme il l'entendroit, & qu'il gouverneroit à son gré un jeune homme qui ne désiroit uniquement que le titre & les honneurs qui y étoient attachez. Cesar avoüa depuis que dans la crainte de voir licentier ses troupes, & de se trouver seul & abandonné de tout le monde, il s'étoit servi fort à propos de l'ambition démesurée de Ciceron, en le portant à demander lui-même le Consulat, & en l'aidant de ses amis & de ses brigues.

Antoine défait & les deux Consuls tuez, les deux armées se rangent auprès de Cesar.

Le Senat tâche de rappeller les vieux soldats pour affoiblir Cesar.

Adresse de Cesar pour tromper Ciceron.

Aveu que fait Cesar.

En cette rencontre sur tout, Ciceron, tout vieux

Ciceron abusé par Cesar.

qu'il étoit, fut leurré & abusé par ce jeune homme, car il brigua & sollicita pour lui, & lui donna tout le Senat, dont il fut d'abord extrémement blâmé par ses amis, & il reconnut bien-tôt après qu'il s'étoit perdu lui-même sans ressource, & qu'il avoit livré la liberté du peuple à son plus grand ennemi. Car Cesar ne fut pas plûtôt en possession du Consulat, que voyant sa puissance infiniment augmentée par cette grande place, il laissa là Ciceron, & devenu ami de Lepidus & d'Antoine, & joignant ses forces avec les leurs, il partagea avec eux l'Empire Romain, comme il auroit partagé une terre. Ils commencerent par proscire plus de deux cent Citoyens qu'ils vouloient faire mourir. La plus grande dispute qu'ils eurent ensemble, fut sur la proscription de Ciceron, Antoine ne voulant entendre parler d'aucun accommodement, si Ciceron n'étoit tué le premier, Lepidus se joignant à son avis, & Cesar s'opposant à l'un & à l'autre. Ils eurent tous trois des conferences secretes pendant trois jours près de la ville de Bologne, & leur rendez-vous étoit devant les deux Camps dans un certain lieu environné de tous côtez par la riviere. On dit que Cesar tint ferme pour Ciceron les deux premiers jours, mais que le troisiéme il se rendit &

Ciceron blâmé par ses amis, & il reconnoit lui-même la faute qu'il a faite.

Cesar Consul laisse là Ciceron, & se ligue avec Lepidus & Antoine.

Le Triumvirat & les proscriptions qui le suivirent.

Conferences des Triumvirs près de Bologne.

Ciceron abandonné enfin a là proscription par Cesar.

Il laissa là Ciceron.) Car au lieu de le prendre pour son Collegue au Consulat, il choisit Q. Pedius, & ensuite voulant sortir de Rome, & ayant déposé sa Magistrature, il mit à sa place C. Albius Carrinas, de sorte que Ciceron eut tout sujet de se repentir de sa crédulité.

A quel prix Lepidus & Antoine achetent la proscription de Ciceron.

l'abandonna. Le retour dont ils acheterent chacun leur complaisance mutuelle, fut tel : il fallut que Cesar sacrifiât Ciceron, que Lepidus sacrifiât son propre frere Paulus, & qu'Antoine sacrifiât Lucius Cesar, qui étoit son oncle maternel, tant la colere & la rage leur avoient ôté toute raison & avoient banni de leur ame tout sentiment humain, ou pour mieux dire, tant ils firent voir par cette fureur effrenée qu'il n'y a point de bête sauvage plus cruelle que l'homme, quand il joint le pouvoir à sa passion.

Belle reflexion de Plutarque.

Ciceron & son frere partent de Tusculum pour aller joindre Brutus.

Pendant que ces choses se passoient, Ciceron étoit à sa campagne de Tusculum avec son frere Quintus. Sur les premieres nouvelles qu'ils eurent de la proscription, ils résolurent de gagner promptement Astyre, qui étoit une maison de Ciceron sur la côte de la mer, & de s'embarquer là pour aller joindre Brutus dans la Macedoine, car le bruit s'étoit déja répandu que son parti se fortifioit & devenoit fort puissant. Ils se mirent donc en chemin chacun dans une Litiere, & tous deux abattus de tristesse & de désespoir. Au milieu du chemin ils s'arrêterent, & faisant approcher leurs Litieres, ils déploroient ensemble leur malheur. Quintus s'affligeoit encore plus que Ciceron, & il ne pouvoit se consoler quand il venoit à penser qu'il manquoit de tout, n'ayant apporté aucun argent de chez lui. Ciceron n'avoit apporté non plus que très-peu de chose, de sorte qu'après avoir consulté, ils trouverent qu'il

Etat où se trouvent Ciceron & son frere Quintus.

Quintus retourne chez lui pour ramasser de quoi faire leur voyage.

étoit plus à propos que Ciceron prît toûjours les devans & diligentât sa fuite, & que Quintus retournât chez lui pour prendre tout ce qui étoit nécessaire, & qu'il revînt rejoindre Ciceron. Cette résolution prise, ils se séparerent après s'être embrassez tendrement & avoir pleuré à chaudes larmes.

Quelques jours après Quintus livré par ses domestiques à ceux qui le cherchoient, fut tué avec son fils. Ciceron arrivé à Astyre, y trouve un vaisseau où il se jette, & profitant du vent, il fait voile jusqu'à Circei. Là, comme les pilotes voulurent mettre à la voile pour continuer leur route, Ciceron, soit qu'il craignît la mer, ou qu'il ne desesperât pas encore entierement de l'amitié & de la fidélité de Cesar, descendit à terre, & marcha à pied environ cent stades, comme prenant le chemin de Rome. Mais là, retombant dans ses détresses & dans ses doutes, & changeant de sentiment, il reprit le chemin de la mer. Il passa la nuit dans une agitation horrible combattu par des pensées affreuses qui s'entredétruisoient, jusques là qu'il fut un moment dans la résolution d'aller dans la maison même de Cesar, & de s'égorger sur son foyer pour, attacher à la personne de cet ennemi une Furie vengeresse qui ne le quittât jamais. La crainte des tourmens qu'il prévoyoit bien qu'on lui feroit souffrir, s'il étoit pris, l'empêcha de prendre ce chemin. De nouvelles pensées succedant donc aux pre-

Douze mille cinq cens pas.

Cruelles agitations & incertitudes de Ciceron.

mieres, mais non moins pleines d'agitation & de trouble, dans cette perplexité enfin il se redonna à ses domestiques pour se faire mener par mer à Caiete, où il avoit une maison & une retraite fort agréable pendant les grandes chaleurs, lorsque les vents appellez Etesies, qui sont les vents du Nord, font sentir leurs douces haleines. Dans ce lieu-là est un temple sur la côte de la mer. De ce temple il se leva tout à coup une troupe de corbeaux, qui prenant leur vol avec de grands cris vers le vaisseau de Ciceron, comme ses rameurs tâchoient d'aborder, se percherent aux deux côtez de l'antemne. Là les uns se mirent à croasser, les autres à becqueter les bouts des cordages. Tous ceux du vaisseau prirent ce signe pour un très-mauvais augure. Ciceron descendit à terre, & étant entré dans sa maison, il se mit au lit pour tâcher de dormir & de se reposer, mais la plûpart de ces corbeaux l'ayant suivi, se poserent sur la fenêtre de sa chambre, où ils jettoient des cris horribles & effrayans. Il y en eut un qui entrant jusques dans son lit, où il étoit couché la tête couverte, retira avec son bec le pan de sa robe qui lui cachoit le visage, ce que voyant ses domestiques, ils commencerent à se gronder eux-mêmes & à se reprocher leur lâcheté. *Quoi*, disoient-ils, *attendrons-nous les bras croisez d'être les spectateurs du meurtre de nôtre maître, & lorsque les bêtes mêmes viennent à son secours, & ont soin de lui comme indignées de l'injuste traitement qu'on lui fait, ne tenterons-nous rien de nôtre côté pour le sauver du grand danger*

Il se fait mener par mer à sa maison de Caiete. Il y a faute au texte où on lit Capites.

Prodige qui lui arriva comme il abordoit.

Le même signe le suit dans sa maison & jusques dans son lit.

Reflexion que ce signe fait faire à ses domestiques.

qui le menace? En même-tems ils le prennent, & moitié par prieres, moitié par force, ils le mettent dans sa Litiere, & le portent eux-mêmes du côté de la mer. A peine sont-ils partis que les meurtriers arrivent, un Herennius, Centurion, & un Popilius, Capitaine de mille hommes, le même que Ciceron avoit défendu autrefois dans un crime capitale, lorsqu'on l'accusoit d'avoir tué son propre pere. Ces deux Officiers étoient accompagnez d'une troupe de soldats. Ils trouverent les portes de la maison fermées & ils les enfoncerent. Comme Ciceron ne paroissoit point, & que tous ceux de la maison disoient qu'ils ne l'avoient point vû, on dit qu'il y eut un jeune homme, que Ciceron lui-même avoit élevé dans les belles lettres & dans les sciences, qui étoit un affranchi de son frere Quintus, & qu'on appelloit Philologus, qui découvrit au Tribun des soldats la Litiere que l'on portoit vers la mer par des allées couvertes. Le Tribun prenant quelques soldats avec lui, fit le tour pour aller attendre la Litiere à l'issuë de ces allées, & Herennius alla à toute bride par les allées même. Ciceron qui entendit le bruit, commanda à ses porteurs de poser à terre sa Litiere, & avec sa main gauche prenant son menton, comme il avoit accoûtumé de faire, il regarda fixement ses meurtriers, ayant la barbe & les cheveux si herissez & si remplis de crasse & de poussiere, & le visage si défait & si défiguré par les inquietudes & par les chagrins, qu'il n'étoit pas reconnoissable. Pendant qu'Herennius

Herennius & Popilius lâchez par les Triumvirs arrivent dans la maison de Ciceron.

Ciceron trahi par Philologus, qu'il avoit élevé dans les lettres.

Ciceron se voyant poursuivi fait poser sa litiere à terre, & regarde ses meurtriers.

Etat pitoyable où il étoit.

l'égorgeoit, ceux de sa suite se couvroient le visage pour ne pas le voir. Il l'égorgea comme il tendoit le cou hors de la Litiere. Ciceron avoit alors soixante-quatre ans. Herennius par l'ordre d'Antoine lui coupa la tête & les mains avec lesquelles il avoit écrit ses Philippiques, car il avoit appellé Philippiques les Oraisons qu'il avoit faites contre Antoine; & elles conservent encore aujourd'hui ce nom.

Il tend le cou hors de sa litiere & est égorgé par Herenius.

Herennius lui coupe la tête & les mains.

Le jour que ces parties de son corps furent portées à Rome, Antoine tenoit les Comices pour l'élection des Magistrats. Quand il vit arriver le Tribun, il s'écria, *voilà presentement les proscriptions finies*, & commanda que l'on portât cette tête & ces mains sur la Tribune, & qu'on les plantât au-dessus du lieu appellé *Rostres*, ce qui fut un spectacle des plus terribles pour les Romains, qui croyoient toûjours voir devant leurs yeux, non le visage de Ciceron, mais la véritable image de l'ame d'Antoine. Cependant au milieu de tant d'actes de cruauté, il en fit un de moderation & de justice, c'est qu'il livra Philologus entre les mains

Sa tête & ses mains plantées au-dessus des Rostres.

Acte de justice qu'Antoine fit au milieu de ses cruautez.

Ciceron avoit alors soixante-quatre ans.) D'autres disent soixante-trois, mais il en avoit véritablement soixante-trois, onze mois & cinq jours. Car il fut tué le VII. des Ides de Decembre, c'est-à-dire, le 8. l'an de Rome DCCX. & il étoit né le III. des Nones de Janvier, c'est-à-dire, le III. l'an DCXLVII.

Qui croyoient toûjours voir devant leurs yeux non le visage de Ciceron, mais la véritable image de l'ame d'Antoine.) Car la vûë de cette tête & de ces mains plantées au dessus des *rostres* rapellant dans leur esprit l'horrible cruauté de ce monstre, les remplissoit de crainte & de terreur, de sorte que ce n'étoit pas cette tête & ces mains qu'ils voyoient, mais cette ame d'Antoine, cette ame avide de vengeance & de sang.

de Pomponia, femme de Quintus. Et cette femme, que la mort de son fils, & de son mari, & de son beau-frere rendoit insatiable de vengeance, se voyant maîtresse du corps de ce traître, lui fit souffrir tous les supplices les plus cruels, entre autres, elle le força à se couper lui-même toutes ses chairs peu à peu, à les faire rôtir, & à les manger, car c'est ainsi que le rapportent quelques historiens. Il est vrai que Tyron, l'affranchi de Ciceron, ne dit pas un mot de l'infidelité de Philologus.

Supplices que Pomponia fit souffrir à Philologus.

J'ai appris que long-tems après, Cesar alla voir un jour un de ses neveux; que ce neveu avoit alors à la main un livre de Ciceron qu'il lisoit; que se voyant surpris, il voulut cacher ce livre dans sa robe; que Cesar s'en apperçut, prit le livre, en lut une grande partie debout, & qu'enfin en le rendant à ce jeune homme, il lui dit, *voilà un sçavant homme, mon fils, un sçavant homme, & qui aimoit bien sa patrie.*

Cesar surprend un de ses neveux qui lisoit Ciceron, & qui vouloit le cacher.

Grand éloge que Cesar donne à Ciceron.

Après avoir achevé la défaite d'Antoine l'année même de son Consulat, il prit pour Collegue à sa place le fils de Ciceron. Et ce fut sous le Consulat de ce fils de Ciceron que le Senat ordonna que les Statuës d'Antoine seroient abbatuës, que tous les honneurs qu'on lui avoit décernez, seroient révoquez & annullez, & ajoûta à ce décret qu'à l'avenir aucun de la famille des Antoniens ne pourroit porter le surnom de Marcus. C'est ainsi que la justice divine réserva encore la fin de la punition d'Antoine à la maison de Ciceron.

Cesar prend pour son Collegue au Consulat le fils de Ciceron à la place d'Antoine.

Decret du Senat contre Antoine & sa famille.

La punition d'Antoine reservée à la maison de Ciceron.

LA

LA COMPARAISON *de Ciceron & de Demosthene.*

De toutes les choses que les historiens ont rapportées de la vie de Demosthene & de Ciceron, & qui ont pu venir à ma connoissance, voilà celles qui m'ont paru les plus dignes de mémoire. Je n'entreprendrai point de comparer les talents, qu'ils avoient tous deux pour l'éloquence, mais je crois que je ne dois pas oublier de dire que Demosthene apporta à l'étude de cet art tout ce qu'il avoit de naturel & d'acquis, qu'il surpassa en gravité, énergie & force tous ceux qui avoient le plus de réputation pour plaider des causes, ou pour haranguer, en grandeur & magnificence de style ceux qui ne faisoient des discours que pour l'ostentation & la pompe, & en exactitude, correction, & adresse les Rheteurs les plus consommez; & que Ciceron étoit un esprit universel, qui ayant

Qualitez de Demosthene pour l'éloquence.

Qualitez de Ciceron.

Qu'il surpassa en gravité, énergie & force.] Ce passage de Plutarque est considérable, non seulement en ce qu'il nous enseigne la difference qui étoit entre Demosthene & Ciceron, mais encore en ce qu'il marque précisément quel doit être le caractere de ceux qui parlent en public; la gravité, l'énergie, la force doivent être le partage des Avocats. La grandeur & la magnificence du style sont pour ceux qui font des discours pour l'ostentation & la pompe. L'exactitude, la correction, & adresse, c'est-à-dire toutes les ressources de l'art pour les Rheteurs. Demosthene excelloit dans toutes ces parties. Quel éloge!

Et Ciceron étoit un esprit universel, qui ayant une grande éten-

une grande étenduë de connoiſſances, & s'étant appliqué à diverſes ſortes d'études, a laiſſé grand nombre de traitez de Philoſophie, qui lui ſont particuliers, & qu'il a faits à la maniere de l'Académie. On voit même que dans les Oraiſons qu'il a faites devant les Juges, ou devant le peuple pour accuſer ou pour défendre, il affecte de faire paroître ſa grande érudition.

Le ſtyle marque les mœurs.

On peut auſſi juger de leurs mœurs par leur ſtyle. Celui de Demoſthene eſt ſans aucun ornement recherché, & ſans la moindre plaiſan-

duë de connoiſſances.] Ciceron étoit beaucoup au-deſſous de Demoſthene, dans les qualitez de l'Orateur dont il vient de parler, mais il reparoit ce deſavantage par cet eſprit univerſel, & par cette étenduë de connoiſſances qui le rendoient capable de traiter également bien toutes ſortes de matieres, ſoit d'éloquence, ſoit de Philoſophie. Longin a comparé Demoſthene à Ciceron. Il trouve Demoſthene grand en ce qu'il eſt ſerré & concis, & Ciceron en ce qu'il eſt diffus & étendu. Il donne le ſublime concis à Demoſthene, & la riche abondance à Ciceron. Mais cette comparaiſon ne tombe que ſur l'art de l'éloquence, au lieu que Plutarque embraſſe ici les deux caracteres entiers, & fait voir que Ciceron compenſe en quelque ſorte par le nombre, ce qui lui manque du côté de la qualité & de l'excellence des beautez, & ſur cela je crois qu'on pourroit employer pour ces deux Orateurs la même comparaiſon que Longin fait d'Hyperide & de Demoſthene. Ciceron eſt ſemblable à un athlete, qu'on appelle Pentathle, qui réüſſit dans tous les combats qu'il entreprend, & eſt au-deſſus de tous ceux qui s'attachent à ces differentes ſortes d'exercices, mais qui eſt vaincu par un autre athlete qui ne s'attache qu'à un ſeul. Demoſthene eſt cet athlete qui ne s'attache qu'à un ſeul exercice. Que l'on compare Ciceron & Demoſthene par le nombre des qualitez qu'ils ont, Ciceron l'emportera; & qu'on en juge par le ſeul endroit de l'éloquence, Demoſthene ſera ſuperieur.

Et ſans la moindre plaiſanterie.] C'eſt ce que la Nature lui avoit refuſé. Malgré cela, il ne laiſſoit pas quelquefois de vouloir être plaiſant, mais ſans ſuccès,

terie, toûjours grave & ſerieux, & il ne ſent point la lampe, comme Pytheas le lui reprochoit en ſe mocquant, mais il ſent ſon bûveur d'eau, ſon homme qui penſe profondément, & qui ne cherche point à égayer par aucune grace l'aigreur, l'amertume, & l'auſterité de ſes mœurs. Au lieu que Ciceron, entraîné par le penchant qu'il a à la raillerie, à force de vouloir être plaiſant, dégenere très-ſouvent en bouffon. Et en tournant en jeu & en riſée les choſes les plus ſerieuſes & les plus importantes pour ſervir à ſa cauſe, il néglige ce qui eſt honnête & ſeant; comme dans la défenſe de Cœlius, où il va juſqu'à dire *que Cœlius ne faiſoit rien*

Caractere de Demoſthene, ſimple, naturel, ſerieux.

Caractere de Ciceron, railleur & plaiſant, qui dégenere en bouffon.

Ciceron négligeoit quelquefois ce qui étoit ſeant & honnête.

comme Longin le reconnoît: *lorſqu'il s'efforce d'être plaiſant*, dit ce grand Rheteur, *il ſe rend ridicule plûtôt qu'il ne fait rire, & s'éloigne d'autant plus de l'agréable, qu'il s'efforce d'en approcher.* Ciceron avoit en cela ſur lui un grand avantage, car s'il outre quelquefois la plaiſanterie juſqu'à dégenerer en bouffon, il eſt ſouvent très-plaiſant & très-agréable.

Comme dans la défenſe de Cœlius.] Je ne ſçai ſi Plutarque n'eſt pas ici un peu trop rigide. Il eſt certain que Ciceron dans cette Oraiſon pour Cœlius donne beaucoup à la jeuneſſe, mais tous ces plaiſirs, qu'il lui accorde, c'eſt en les excuſant plûtôt qu'en les autoriſant. Et dans ces mêmes endroits il releve la vertu par des traits divins. A la bonne heure que Plutarque ſoit rigide, cela ſied bien à un ſi grand Philoſophe & à un homme ſi vertueux. Mais il ne lui ſied pas d'être injuſte, & d'imputer à un Auteur ce qu'il n'a pas dit. Jamais Ciceron n'a dit *qu'il y a de la folie à ne pas jouir des choſes qu'on a en ſon pouvoir.* Jamais cette maxime n'eſt ſortie de ſa bouche; elle eſt trop horrible, & les Romains auroient été bien étonnez de voir un Orateur de l'âge, de la réputation, & de la vertu de Ciceron, débiter en pleine Audience une morale ſi pernicieuſe. Dans toute l'Oraiſon de Cœlius on ne trouve pas un ſeul mot qui puiſſe donner lieu à cette maxime, *qu'il*

Passage de son Oraison pour Cœlius.

d'étrange ni d'indigne, si au milieu de ses grandes richesses, de cette grande dépense & de ce luxe, il s'abandonnoit quelquefois aux voluptez. Car il y a de la folie à ne pas joüir des choses qu'on a en son pouvoir, sur tous les Philosophes les plus celébres plaçant le souverain bien, le souverain bonheur dans la volupté.

Ciceron dans son Oraison pour Murena se mocque des paradoxes des Stoïciens.

Quand Caton accusa Murena, Ciceron, qui étoit alors Consul, le défendit. Dans cette Oraison il railla beaucoup les Stoïciens sur l'impertinence de leurs paradoxes, qu'ils appellent *dogmes*, & cela à cause de Caton qui étoit un Stoïcien rigide. Voilà de grands éclats de rire qui s'éleverent dans l'assemblée, & qui des Auditeurs se communiquerent aux Juges. Alors Caton, en soûriant doucement, dit à ceux qui étoient assis auprès de lui, *que nous avons là un Consul qui est plaisant!* En effet Ciceron aimoit à plaisanter & à railler, & cela paroissoit même sur son visage où l'on voyoit un air mocqueur, & une certaine gayeté enjoüée, qui faisoit son caractére. Au lieu que sur celui de Demosthene on voyoit toûjours un air sérieux & chagrin, & ce sombre & cet austere que cause d'ordinaire une méditation profonde, & qui ne l'abandonnoient jamais. C'est pourquoi ses ennemis, comme il le dit lui-même, l'appelloient *homme fâcheux & difficile*.

Mot de Caton sur ces railleries de Ciceron.

Ciceron avoit l'air mocqueur. Et Demosthene l'avoit serieux, chagrin & sombre.

y a de la folie à ne pas joüir des choses qu'on a en son pouvoir. Apparemment Plutarque n'a consulté ici que sa mémoire, & sa mémoire l'a trompé, & il étoit néceſſaire de justifier Ciceron, de peur que l'autorité d'un si grand personnage ne donnât quelque poids à une maxime qui ne mérite que de l'horreur.

Modestie de Demosthene.

On voit de plus par leurs Ouvrages que l'un touche ses propres louanges si sobrement que personne ne peut en être blessé, qu'il ne le fait même que quand cela est nécessaire pour un plus grand bien, & que par tout ailleurs il est plein de retenuë & de modestie, & que l'autre prend un si grand plaisir à parler de lui, & s'abandonne tellement à se louer lui-même par tout dans ses Oraisons, que cela décele en lui un intemperant désir de gloire, surtout quand il crie, *que les Armes cedent à la Robe, & le Laurier à l'Eloquence.* Enfin Ciceron ne louë pas seulement ses actions & tout ce qu'il avoit fait dans le Gouvernement, mais encore les Oraisons qu'il avoit prononcées, ou écrites, comme s'il eut eu en vûë de disputer, & d'entrer en lice comme un jeune homme contre ces déclamateurs Isocrate & Anaximene, & nullement de conduire & de redresser le peuple Romain, comme un *Jousteur redoutable & terrible à ses Adversaires.*

Vanité de Ciceron.

Il est bien vrai qu'il faut que celui qui se mêle du Gouvernement, soit muni d'éloquence, mais d'aimer la gloire qui vient de cet art, de la rechercher & d'en être si friand, il y a là une sorte d'indignité & de bassesse. Ainsi de ce côté-là De-

Jugement de Plutarque sur ceux qui recherchent la gloire que donne l'éloquence.

Mais d'aimer la gloire qui vient de cet art, de la recherchér & d'en être si friand, il y a là une sorte d'indignité & de bassesse.] Car l'éloquence n'est qu'un moyen. Or il est ridicule de tirer de la gloire du moyen, il n'en faut tirer que de la chose qu'il opere, & du but auquel il conduit quand il est juste & digne d'un homme de bien. *L'éloquence*, dit Epictete, *est louable. Mais il n'en faut pas faire son principal, il y a quelque chose de plus important & de plus considérable.* 11. Man. Liv. 2. Max. LXIII.

Elevation d'ame dans la modestie.

Comment Demosthene parloit humblement de son éloquence.

Ceux qui tirent vanité de leur éloquence, vils artisans.

mosthene a sans contredit plus de gravité & une plus grande élevation d'ame, car il disoit *que toute son éloquence n'étoit qu'un routine acquise par un long exercice, & qui même avoit besoin de quelque faveur de ses auditeurs*; & il prenoit pour gens très-bas & pour vils artisans, comme ils le sont en effet, tous ceux qui tirent vanité de leur bien dire.

En quoi Demosthene & Ciceron étoient égaux.

Commentaires d'Auguste adressez à Agrippa & à Mecenas.

Cette grande habileté donc à haranguer le peuple, & à manier les affaires du gouvernement a été égale dans l'un & dans l'autre, de sorte que ceux qui étoient les maîtres des troupes & des armes avoient besoin de leur appui; Chares, Diopithe, & Leosthene eurent besoin de Demosthene, & Pompée, & le jeune Cesar, de Ciceron, comme Cesar l'écrit lui-même dans ses Commentaires qu'il a adressez à Agrippa & à Mecenas. Mais ce qui paroît le plus propre à manifester les mœurs & le naturel d'un homme, & à les mettre aux plus fortes épreuves, c'est sans doute l'autorité & le commandement, qui reveillent & excitent toutes les passions, & qui découvrent immanquablement tous les vices qui sont en lui, c'est ce qui a manqué à Demosthene. Jamais il n'a fourni ces moyens de juger de lui & de le connoître, car il n'a jamais eu de charge considérable, & il n'a point commandé les troupes qu'il avoit assemblées contre Philippe.

L'autorité, la pierre de touche des mœurs.

Demosthene n'a jamais eu de commandement.

Et une plus grande élevation d'ame.] Cela est remarquable, l'élevation d'ame se trouve dans la modestie & dans le mépris d'un talent dont tant de gens sont éblouis.

Au lieu que Ciceron fut envoyé Questeur en Sicile, & Proconsul en Cilicie & en Macedoine, & encore dans un tems où l'avarice & l'avidité d'amasser étoient les plus effrenées, où les Préteurs & les Géneraux dédaignant de dérober, comme une chose basse & indigne, ne se prétoient plus qu'à ravir & à enlever, & où il n'étoit pas honteux à un Magistrat de prendre, mais où ceux qui ne prenoient que modérément & avec quelque sorte de discretion, étoient louez & estimez. Ce fut dans tous ces emplois que Ciceron donna d'éclatantes preuves de mépris qu'il avoit pour les richesses, & de grandes marques de son humanité & de sa bonté. Et dans Rome ayant été élu Consul, mais Consul avec la pleine autorité de Souverain & de Dictateur contre Catilina & ses complices, il justifia & accomplit cet Oracle de Platon, qui prédit *que les villes seroient délivrées de tous leurs maux quand la puissance suprême & la prudence par une heureuse fortune viendroient à se trouver ensemble dans un même sujet avec la justice.* Au lieu qu'on réproche à Demosthene qu'il faisoit trafic de son éloquence, car il composa secretement des harangues pour les deux parties, pour Phormion & pour Apollodore. Il fut soupçonné de plus d'avoir reçu de l'argent du Roi de Perse, & condamné pour en avoir pris d'Harpalus. Que si nous prenons le parti de dire que ce sont des calomnies de ceux qui ont écrit contre lui & qui sont en grand nombre, nous ne sçaurions nous opposer au témoignage

Avantage de Ciceron sur lui en cela.

Pilleries usitées dans le siécle de Ciceron.

Grand desinteressement de Ciceron.

Grand éloge de cet Orateur. Un Oracle de Platon s'accomplit en lui.

Demosthene trafiquoit de son eloquence.

de ceux qui écrivent que Demosthene n'eut jamais la force & le courage de resister aux présents que les Rois lui envoyoient pour lui faire honneur & pour lui marquer leur reconnoissance. Aussi n'étoit-ce pas là l'œuvre d'un homme qui faisoit valoir son argent sur les vaisseaux, ce qui est la plus forte de toutes les usures.

Il n'eut jamais la force de resister aux présents des Rois.

Demosthene faisoit valoir son argent sur les vaisseaux.

Il n'en est pas de même de Ciceron; les Siciliens lui offrirent de magnifiques présents pendant son Edilité; le Roi de Cappadoce lui en offrit de plus grands encore pendant qu'il étoit Proconsul dans son Royaume; ses amis lui en présenterent aussi à l'envi quand il fut obligé de sortir de Rome, ils le presserent tous de les recevoir, avec les instances les plus fortes, & il les refusa opiniâtrement, comme nous l'avons dit dans sa vie. De plus l'éxil fut honteux & infame pour l'un, car il fut condamné convaincu de vol; au lieu qu'il fut très-glorieux à l'autre & un des plus beaux évenements de sa vie, car il ne fut exilé que pour avoir délivré sa Patrie de scelerats très-pernicieux. Aussi quand l'un fut chassé, on

Ciceron refuse tous les présents qu'on lui offre.

Exil infame pour Demosthene, & glorieux pour Ciceron.

Aussi n'étoit-ce pas là l'œuvre d'un homme qui faisoit valoir son argent sur les vaisseaux, ce qui est la plus forte de toutes les usures.] Car comme les gains y sont plus considérables, & les dangers plus grands & plus fréquents, l'argent y est aussi à un denier plus fort. C'est la même chose encore aujourd'hui parmi nous. Mais avec cette difference que ce commerce n'est pas fort condamné, au lieu qu'en Grece il étoit regardé comme infame, & que *δανείζειν ναυτικῶς*, *faire valoir son argent sur les vaisseaux*, étoit un reproche très-honteux. On le faisoit à Zenon, mais c'étoit avant qu'il se fût adonné à la Philosophie.

n'en

n'en tint aucun compte, & à l'exil de l'autre le Senat prit la robe noire, mena un grand deüil, & déclara qu'il n'expédieroit aucune affaire, & ne donneroit son avis sur rien que le rappel de Ciceron ne fût ordonné par un décret du peuple.

En quoi l'exil de Demosthene fut plus louable que celui de Ciceron.

Mais il faut dire aussi que Ciceron passa tout le tems de son exil en Macedoine dans une grande oisiveté, & que l'exil de Demosthene fut une continuation de son administration publique, car il rodoit dans toutes les villes, appuyant les interêts des Grecs, & chassant les Ambassadeurs des Macedoniens, & se montrant en cela beaucoup meilleur Citoyen que Themistocle & qu'Alcibiade, qui dans les mêmes états de fortune n'avoient pas témoigné la même vertu. Et après qu'il fut rappellé, il reprit ses premieres brisées, & continua son même train de Gouvernement, car il ne cessa de faire la guerre à Antipater & à la Macedoine, au lieu que Lælius reprocha à Ciceron en plein Senat que *lorsque le jeune Cesar demandoit qu'il lui fût permis de briguer le Consulat contre les Loix dans un âge où il n'avoit pas encore un poil de barbe, il s'étoit tenu là les bras croisez sans dire une seule parole.* Et Brutus lui-même dans les lettres qu'il lui écrit, se plaint formellement, & lui réproche *qu'il avoit nourri & élevé une Tyrannie plus grande & plus insupportable que celle qu'ils avoient détruite.*

Reproches que Lælius & Brutus font avec justice à Ciceron.

Enfin quant à leur mort, il est impossible

Il est impossible de ne pas regarder avec compassion un vieil-

Mort de Ciceron pleine de timidité & de foiblesse.

de ne pas regarder avec compassion un vieillard, qui par timidité se fait porter çà & là par ses domestiques pour se dérober à ses ennemis, & pour éviter la mort qui venoit à lui, & qui ne devançoit pas de beaucoup le terme fatal marqué par la Nature, & qui ensuite est miserablement égorgé. Au lieu qu'à la mort de l'autre, quoique d'abord il se soit abaissé à des supplications & à des prieres, on ne peut pourtant s'empêcher de louer la provision qu'il avoit faite de ce poison, le soin avec lequel il le conserva, & l'usage qu'il en fit avec tant de courage, car le Dieu Neptune ne lui prêtant pas dans son temple un asyle assez sûr, il eut recours à un Autel plus inviolable, & se tira par sa mort du milieu des armes & des Satellites, & se déroba à la cruauté d'Antipater.

Mort de Demosthene pleine de courage & de fierté.

Mais c'est ce qu'on ne doit nullement louer.

lard, qui par timidité se fait porter ça & là par ses domestiques.) Ce passage est corrompu dans le texte, car que veut dire δι' εὐψυχίαν ὑπὸ οἰκετῶν ἄνω καὶ κάτω περιφερόμενον. Il n'y a personne qui ne voye qu'εὐψυχία, *magnanimité*, *courage*, ne peut avoir lieu ici, & qu'il faut lire comme dans quelque Mſ. δι' ἀψυχίαν, *par timidité*, *par bassesse de courage*. En effet, cette fuite de Ciceron étoit lâche & indigne d'un homme de son âge & de son rang. Et Plutarque la blâme avec raison.

Il eut recours à un Autel plus inviolable.) Cette idée est grande & noble de regarder la mort comme un Autel inviolable, où l'on est à couvert de toute la violence des tyrans.



DEMETRIUS.



Eux qui ont avancé les premiers que les Arts & les Sciences sont semblables aux sens dont la Nature nous a pourvus, me paroissent avoir parfaitement compris la faculté avec laquelle les uns & les autres operent leurs

Les Arts & les Sciences semblables aux sens, & en quoi.

Ceux qui ont avancé les premiers que les Arts & les Sciences sont semblables aux sens dont la Nature nous a pourvus.] Voici un préambule bien singulier & bien admirable. Plutarque explique la raison qu'ont eu quelques Anciens de comparer les sens aux Arts & aux Sciences, & il fait fort bien sentir en quoi ils sont semblables & en quoi ils sont differens. Ils sont semblables en ce que les uns & les autres jugent des deux contraires; mais ils sont

jugemens, & par laquelle nous démêlons également dans chaque ſujet les deux contraires. Ils ont tous cela de commun, mais ils different par la fin à laquelle ils rapportent les choſes dont ils jugent. Car les ſens ne ſont pas ſeulement la faculté de diſcerner le blanc & le noir, le doux & l'amer, le dur & le mou, ce qui céde & ce qui réſiſte, mais ils ont encore cela de propre, & c'eſt là leur principale fonction, d'être mûs par tous les objets qui ſont de leur reſſort, & de tout mouvoir auſſi de leur côté en rapportant à l'entendement le ſentiment dont ils ſont affectez. Au lieu que les arts qui ont été in-

En quoi ils different.

differens en ce que les ſens ſont affectez de l'un comme de l'autre; au lieu que les Sciences & les Arts ne ſont affectez que de ce qui eſt bon. Ils ne conſiderent proprement que le bon qui eſt leur but & leur objet, & ils ne conſidérent le mauvais que par accident pour le connoître & pour l'éviter. Ils font gloire de connoître le mal pour le fuir & pour aller au bien. Plutarque ſe ſert fort à propos de ce préambule pour s'excuſer & ſe juſtifier ſi parmi ces grands perſonnages, dont il écrit les vies, il mêle deux monſtres comme Demetrius & Antoine. L'art conſidére le mal & le repréſente même pour en tirer le bien; & c'eſt ainſi que le poëme Epique & le poëme Dramatique repréſentent quelquefois les caractéres les plus vicieux, parce qu'ils en tirent des leçons auſſi utiles que celles que fourniſſent les caractéres les plus parfaits.

Car les ſens ne nous ſont pas donnez ſeulement pour diſcerner.) Dans le texte au lieu de διάγνωσις γίγνειν, il faut lire διαγνῶναι γίγνεται, à cauſe de la prépoſition ἐπὶ qui précede, ἐπὶ διαγνῶναι.

En rapportant à l'entendement le ſentiment dont ils ſont affectez.) Tout cet endroit eſt fort brouillé par une répetition vicieuſe, née apparemment d'une gloſe que les copiſtes ont reçuë dans le texte fort mal-à-propos. Je crois que Plutarque avoit écrit καὶ πάντα κινεῖν πρὸς τὸ φρονοῦν ἀναφέρεσθαι ὡς πέπονθεν. *Et de tout mouvoir de leur côté en rapportant à l'entendement le ſentiment dont ils ſont affectez.* Sur cela un lecteur ſtudieux avoit marqué à la marge αἴσθησιν κινουμένην πρὸς τὸ φρονοῦν ἀνα-

ventez avec raiſon pour élire & recevoir ce qui eſt bon, & pour fuir & rejetter ce qui eſt mauvais, conſidérent l'un des contraires, c'eſt-à-dire, ce qui eſt bon, ils le conſidérent principalement & par eux-mêmes, par leur propre nature, & par leur premiere deſtination. Au lieu que l'autre, c'eſt-à-dire ce qui eſt mauvais, ils ne le conſidérent que par accident, pour le fuir. En effet ce n'eſt que par accident qu'il arrive à la Medecine de conſidérer ce qui eſt mal ſain, & à l'harmonie ce qui eſt diſcordant, pour parvenir à operer leurs contraires; & les plus parfaits de tous les arts, la temperance, la juſtice, la prudence, qui enſeignent à juger, non ſeulement des choſes qui ſont belles, juſtes & utiles, mais encore de celles qui ſont nuiſibles, honteuſes, & injuſtes, n'ont garde de louer cette ſotte bonté, qui ſe glorifie de ne ſçavoir ce que c'eſt que le mal, mais elles la regardent comme une ineptie, & comme une ignorance de ce que doivent ſçavoir ſur-tout ceux qui veulent vivre en gens de bien dans toutes les regles de l'honnêteté & de la juſtice. C'eſt pourquoi les anciens Spartiates les jours de leurs fêtes obligeoient les Ilotes, leurs eſclaves, à boire beaucoup de vin & à s'enyvrer, & en cet état ils les menoient dans les ſalles publiques où ils mangeoient, pour faire voir aux jeunes gens quel grand vice c'étoit que l'yvreſſe.

Les Arts & les Sciences ne conſidérent que par accident ce qui eſt mauvais.

La connoiſſance du mal comment néceſſaire.

Coûtume des anciens Spartiates.

φέρειν. *Que le ſens mû rapporte à l'entendement.* Ce qui eſt paſſé enſuite dans le texte & a fait l'embarras.

En quoi cette coûtume étoit vicieuse & inhumaine.

Pour nous, nous jugeons cette méthode de corriger les uns en corrompant & gâtant les autres, inhumaine & très-opposée aux regles de la bonne politique. Mais peut-être ne sera-t'il pas inutile de choisir un ou deux couples de ceux qui ont abusé de leur pouvoir avec trop de licence, & qui étant dans les plus hautes dignitez & dans les plus grands postes, ne se sont servis de leur élevation que pour mettre dans un plus grand jour tous leurs vices, de les entremêler parmi les grands personnages dont nous écrivons les vies, & de les proposer en exemple. Non que nous ayons seulement en vûë d'amuser agréablement & de divertir les lecteurs par la varieté de nos peintures, à Dieu ne plaise, mais nous imitons en cela Ismenias le Thebain, cet excellent Joueur de flute, qui avoit accoûtumé de faire entendre à ses disciples un homme qui en

Pour nous, nous jugeons cette méthode de corriger les uns en corrompant & gâtant les autres, très-inhumaine.] Ce jugement de Plutarque est très-beau & très-sûr. Il n'est pas permis de jetter des hommes dans le vice pour en retirer d'autres. Car la bonté & l'humanité doivent s'étendre sur tous les hommes, & la bonne politique veut les conserver & les sauver tous. Ce défaut essentiel, qui se trouve dans la politique des Spartiates, ne se trouve point dans l'art de Plutarque, il ne corrompt point des hommes pour en corriger d'autres, mais il se sert de ceux qui sont corrompus & gâtez par leur propre volonté, & il les représente tels qu'ils sont pour faire connoître toute l'horreur du vice.

De ceux qui ont abusé de leur pouvoir.) Au lieu de δυνᾶις, il faut lire comme dans un Ms. ἑαυτῷ.

Qui avoit accoûtumé de faire entendre à ses disciples un homme qui en jouoit bien, & un autre qui en jouoit mal.) Rien ne sert tant dans les Arts que de faire voir en même temps le bon &

jouoit bien, & un autre qui en jouoit mal, & qui leur disoit en parlant du premier. *Voilà comme il faut jouer*, & de l'autre, *voilà comme il ne faut pas jouer*. Et comme Antigenidas disoit que *les jeunes gens entendroient avec beaucoup plus de plaisir les excellens joueurs de flute après avoir entendu les mauvais*; nous de même nous serons plus zélez spectateurs & plus ardens imitateurs des plus belles & plus vertueuses vies, si nous ne sommes pas dans une entiere ignorance de celles qui sont mauvaises & blâmées de tout le monde.

Coûtume d'Ismenias le Thebain excellent joueur de flute.

Mot d'Antigenidas.

Ce petit volume comprendra donc la vie de Demetrius, surnommé *Poliorcetes*, & celle d'Antoine le Triumvir, qui tous deux ont rendu un grand témoignage à la vérité de cette maxime de Platon, *que les natures grandes & fortes produisent de grands vices comme de grandes vertus*. Car ayant été tous deux adonnez aux femmes & au vin, pleins de courage, magnifiques, grands dépensiers, prodigues & insolens, ils ont eu aussi la même ressemblance dans leur fortune. Car non-seulement ils ont eu dans le cours de leur vie de grands & de glorieux succès & de grands revers, ils ont fait de grandes conquêtes & de grandes pertes, ils sont tombez tout d'un coup

Preneur de villes.

Demetrius & Antoine prouvent la vérité d'un principe de Platon.

Conformité de leurs vices & de leurs vertus qui ont produit les mêmes accidens de fortune.

le mauvais, car le mauvais rejette nécessairement dans le bon, qu'il fait paroître davantage. Montagne disoit fort bien, *je m'instruis autant par la fuite que par la suite.*

Après avoir entendu les mauvais.] Le mot ἵνα du texte ne peut avoir lieu ici. Il faut lire comme dans un Ms. εἴ τινα. Cela est sensible.

dans de grands malheurs, & s'en sont relevez ensuite contre toute espérance, mais encore ils ont presque fini de la même maniere, l'un ayant été pris par ses ennemis, & l'autre ayant été sur le point de l'être.

Naissance de Demetrius. Son pere Antigonus étoit fils de Philippe Macedonien qui avoit eu des emplois considérables sous Philippe & sous Alexandre.

Antigonus eut deux fils de la Reine Stratonice sa femme, fille de Corræus; il appella l'aîné Demetrius du nom de son frere, & l'autre Philippe du nom de son pere. C'est ainsi que l'écrivent la plûpart des Historiens. Il y en a d'autres qui prétendent que Demetrius n'étoit pas fils d'Antigonus, mais son neveu, & que son pere étant mort pendant qu'il étoit encore petit enfant, & sa mere s'étant remariée incontinent après avec Antigonus, il passa pour fils de ce dernier. Bien-tôt après Philippe, qui n'étoit pas beaucoup plus jeune que Demetrius, vint à mourir.

Son portrait.

Demetrius, quoique d'une taille assez avantageuse, étoit pourtant plus petit que son pere Antigonus, mais d'une beauté si excellente & d'une mine si relevée qu'aucun des peintres & des sculpteurs, qui en ont fait des portraits ou des statuës, n'ont pû attraper son air ni sa ressemblance.

Ses mœurs & son caractére.

Car on voyoit sur son visage la douceur & la gravité, le terrible & l'agréable, & parmi cet air de jeunesse, de vivacité, & de ferocité on voyoit éclater un air heroïque, très-difficile à imiter, & une majesté véritablement Royale. On trouvoit le même mélange dans ses mœurs qui étoient également propres à étonner & à charmer. Car pendant

pendant qu'il n'avoit rien à faire il étoit d'un commerce délicieux; rien n'égaloit la somptuosité de ses festins, de son luxe, & de toute sa maniere de vivre, c'étoit le plus magnifique, le plus voluptueux, & le plus délicat de tous les Rois. Mais d'un autre côté malgré ces voluptez & ces délices, quand il étoit question de quelque entreprise, c'étoit le plus actif, le plus terrible & le plus diligent des hommes. Rien n'égaloit sa vivacité & son courage que sa patience & son assiduité au travail. Aussi s'efforçoit-il d'imiter sur tous les autres Dieux, le Dieu Bacchus comme celui qui avoit été le plus terrible à la guerre, & qui avoit sçû aussi le mieux changer la guerre en paix, & jouir des jeux, des plaisirs, & de toute la joye qui l'accompagnent. Il aimoit son pere d'un amour rare & singulier; & dans les respects qu'il rendoit à sa mere, on voyoit éclater ce grand amour qu'il portoit à son pere, & qui n'étoit point en lui un sentiment simulé pour lui faire sa cour à cause de sa puissance, & dans l'esperance de sa succession, mais une amitié sincere & filiale.

Demetrius au milieu des délices & des voluptez le plus actif & le plus diligent des hommes.

Il se proposoit sur tout d'imiter Bacchus, qui passoit pour le plus grand des Conquerants.

L'amour qu'il avoit pour son pere.

Un jour qu'Antigonus étoit occupé à donner audience à des Ambassadeurs, Demetrius revenant

Et qui avoit sçu aussi le mieux changer la guerre en paix.] Ce talent de sçavoir convertir la guerre en paix est bien préferable à celui de bien faire la guerre. La louange qu'on donne ici à Bacchus sert à expliquer ce mot qu'Horace dit de ce Dieu, dans l'Od. XIX. du Liv. II.

sed idem
Pacis eras mediusque belli.

de la chasse, entra dans la salle, salua son pere d'un baiser, & s'assit auprès de lui, tenant encore ses dards dans ses mains. Antigonus venoit de rendre réponse à ces Ambassadeurs & il les renvoyoit, mais il les rappella & leur dit à haute voix, *vous direz de plus à vos maîtres la maniere dont nous vivons, mon fils & moi*, pour leur faire entendre que la bonne intelligence & la confiance qui regnoient entre son fils & lui, faisoient la plus grande force de ses Etats, & étoient un des grands indices de sa puissance. Tant il est vrai que la suprême puissance ne peut que difficilement se partager, ou se communiquer, & est toûjours pleine de soupçons, de défiances, de haines, de sorte que le plus grand & le plus vieux des successeurs d'Alexandre se glorifioit sur tout de ce qu'il ne craignoit point son fils, & qu'il le laissoit approcher de lui avec des armes. Aussi a-t-on vû que cette maison d'Antigonus a été, pour ainsi dire, la seule qui dans une longue succession ait été nette de tous ces maux, ou plûtôt il n'y a jamais eu de tous les descendans de ce Prince que Philippe seul qui ait tué son fils. Dans toutes les autres maisons Royales, on ne trouve que meurtres de fils, de meres, & de femmes, car pour le meurtre des freres, comme les Geometres prétendent qu'on leur passe certaines

Mot remarquable d'Antigonus à des Ambassadeurs.

La bonne intelligence entre un Roi & son fils, la principale force d'un Etat.

La suprême puissance ne peut se partager que difficilement.

Grand bonheur de la Maison d'Antigonus.

Philippe fils de Demetrius second, fit empoisonner son fils Demetrius sur les faux rapports de son fils Persée.

Car pour le meurtre des freres, comme les Geometres prétendent.] Rien ne peut mieux faire voir combien le meurtre des freres parmi les Rois étoit ordinaire & commun, & combien peu on en

demandes, d'où dépendent leurs demonstrations, ce meurtre étoit regardé de même comme une demande ordinaire & affectée aux maisons Royales, qui ne se refusoit point, & qui étoit nécessaire pour la sûreté des Rois.

Meurtre des freres etoit en politique comme un Axeime on Geometrie.

Il est certain que Demetrius au commencement étoit plein d'humanité, & fort attaché à ses amis, & en voici une preuve bien évidente: Mithridate, fils d'Ariobarzane, étoit son ami particulier & son camarade, se trouvant de même âge; il faisoit assidument sa cour à Antigonus, & il ne passoit pas pour un méchant homme, comme il ne l'étoit point en effet. Mais Antigonus fit un songe qui lui donna du soupçon contre lui. Il lui sembla la nuit en dormant qu'il étoit entré dans un beau & vaste champ où il semoit de la limaille d'or; que de cette limaille il s'éleva une moisson d'or; que quelque temps après étant revenu dans ce champ, il n'y trouva plus que le chaume de ce bled d'or qu'on avoit coupé, & que comme il en étoit fort triste & fort affligé, il entendit des gens qui disoient que Mithridate avoit coupé cette riche moisson, & s'étoit retiré vers le Pont Euxin. Troublé de ce songe il appella son fils, & après l'avoir engagé par serment à lui garder le secret, il lui raconta son songe, & lui dit qu'il avoit resolu de se dé-

Demetrius au commencement étoit humain & fort attaché à ses amis.

C'est Mithridate II. fils d'Ariobarzane qui fut fils de Mithridate I.

Songe d'Antigonus qui lui rendit Mithridate suspect.

Il raconte son songe à son fils Demetrius, lui dit sa résolution de se défaire de Mithridate & exige le secret.

faisoit difficulté, que cette comparaison que Plutarque en fait avec les lemmes des Geometres qui sont des propositions que personne ne fait difficulté de leur accorder.

faire de ce jeune Prince & de le faire périr.

Demetrius ayant entendu cette terrible résolution, en fut très-affligé, & le jour même Mithridate l'étant allé voir à son ordinaire pour se divertir avec lui, Demetrius n'osa pas à cause de son serment, lui déclarer de bouche, ni lui dire un seul mot de ce qu'il avoit entendu, mais il le mena à la promenade & l'éloigna de tous ses autres amis. Quand ils furent seuls sans témoins, avec le bout de sa pique il écrivit sur le sable pendant que Mithridate avoit les yeux attachez à terre, *fuy*, *Mithridate*, *fuy*. Mithridate, comprenant le danger où il étoit, s'enfuit la nuit suivante en Cappadoce. Et bien-tôt après les destinées accomplirent le songe qu'Antigonus avoit eu, & qui lui avoit rendu ce jeune Prince si suspect, car il s'empara d'une vaste & riche contrée, & il fonda cette maison des Rois de Pont qui regnerent si long-tems avec tant de gloire, & qui ne fut détruite par les Romains qu'à la huitiéme génération.

Comment Demetrius avertit Mithridate du danger où il étoit.

Accomplissement du songe de Demetrius.

Mithridate fonde la Maison des Rois de Pont.

Par la mort de Mithridate VIII. que Galba fit mourir.

Voilà une grande marque du bon naturel de Demetrius, de sa douceur & de sa justice. Mais comme Empedocle dit des élements, que c'est de la haine & de l'amitié que viennent le differend &

Mais il le mena à la promenade & l'éloigna de tous ses autres amis.] Ce que Demetrius fait ici pour son ami Mithridate, ressemble bien à ce que Jonathas avoit fait pour son ami David, que Saul son pere vouloit faire mourir. 1. Rois, chap. xx.

Mais comme Empedocle dit des élements, que c'est de la haine & de l'amitié que viennent le differend & la guerre continuelle qui

la guerre continuelle qui regnent entre eux, sur tout entre ceux qui se joignent & qui se touchent, de même entre les successeurs d'Alexandre il y eut continuellement des guerres, mais elles furent encore plus sensibles & plus vives entre ceux dont les Etats étoient voisins, & qui à cause de ce voisinage avoient tous les jours ensemble des affaires à démêler, comme entre Antigonus & Ptolemée.

Guerre continuelle entre les Princes voisins comme entre les élements qui se touchent.

Antigonus se tenoit ordinairement en Phrygie. Sur les nouvelles qu'il reçut que Ptolemée, parti de Cypre, ravageoit la Syrie, & reduisoit ses villes sous son obéïssance de gré ou de force, il y envoya son fils Demetrius, qui n'avoit que vingt-deux ans, & qui commençoit alors pour la premiere fois & par les plus grandes affaires à se mettre à la tête des armées & à les commander. Comme il étoit jeune & sans expérience, & qu'il eut en tête un Athlete redoutable, sorti de la salle d'Alexandre & qui avoit combattu sous

Ptolemée fils de Lagus, & qui fut surnommé le Grand.

Demetrius à l'âge de 22. ans envoyé par son pere contre Ptolemée.

regnent entre eux.] Rien n'est plus ingenieux que de comparer les differends continuels des Princes voisins à la guerre continuelle que se font les élements qui se joignent & se touchent. Dans mes remarques sur l'Epist. XII. du I. Liv. d'Horace j'ai rapporté & expliqué le passage d'Empedocle, qui pour accorder les difficultez qu'il trouvoit à dire que les qualitez contraires des élements faisoient subsister le monde, avoit imaginé une amitié & une haine, qui venoient au secours de ces qualitez contraires, & qui causoient l'union & la dissolution des corps. C'est cette amitié & cette haine qu'Horace a exprimées par ces deux mots *concordia discors.*

Sorti de la salle d'Alexandre.] Les comparaisons basses réüssissent très-bien dans le grand, quand elles sont employées à propos, & avec art. Telle est ici l'armée d'Alexandre comparée à la salle d'un Gladiateur.

Battu près de Gaza.

La 11. année de l'Olymp. CXXII. 309. ans avant la naissance de J. C.

Ptolemée lui renvoye tous ses bagages & tous ses amis qu'il avoit pris à la bataille.

lui en plusieurs grands combats, il reçût un échec près de la ville de Gaza, où il fut battu, & où il perdit cinq mille hommes tuez sur la place, & huit mille faits prisonniers; il perdit encore ses tentes, son argent, & tous ses équipages. Mais Ptolemée les lui renvoya avec tous ses amis, qui avoient été pris à la bataille, & lui fit dire de sa part ce mot plein de bonté & d'humanité, *qu'ils ne devoient pas faire la guerre entre eux pour avoir tout leur bien, mais seulement pour la gloire & pour l'Empire.*

Beau mot que Ptolemée fait dire à Demetrius.

Comment Demetrius reçut cette generosité de Ptolemée.

Demetrius, recevant cette faveur, pria sur l'heure les Dieux de n'être pas long-temps rédevable d'une si grande grace à Ptolemée; mais de lui rendre la pareille très-promptement. Il ne se laissa point abbattre par cet accident comme un jeune homme qui au commencement de si grandes affaires avoit reçu un si grand échec, mais en Géneral consommé, & accoûtumé aux inconstances, & aux vicissitudes de la fortune, il se mit à lever de nouvelles troupes & à faire de nouveaux préparatifs; il s'assura des villes & exerça continuellement ses nouveaux soldats.

Dans ce grand échec il se montre un Général consommé.

Quand Antigonus reçut la nouvelle de la perte de la bataille, il n'en fut point autrement ému, & dit que *Ptolemée avoit vaincu de jeunes adolescens, mais que bien-tôt il combattroit contre des hommes.* Et ne voulant rien rabbattre, ni retenir le courage & l'audace de son fils, il ne s'opposa point à la demande qu'il lui fit d'éprouver encore ses forces contre Ptolemée, & lui en donna la permission.

Beau mot d'Antigonus à la nouvelle de la défaite de son fils.

Il lui permet d'éprouver encore ses forces contre Ptolemée.

Peu de temps après, Cilles, Lieutenant de Ptolemée, arrive avec une armée très-leste & très-nômbreuse comme assûré de chasser de la Syrie Demetrius qu'il ne regardoit qu'avec mépris depuis sa défaite. Mais Demetrius tomba sur lui comme il s'y attendoit le moins, le mit en fuite, s'empara de son camp, lui prit sept mille hommes en vie, & tous ses bagages, & fit un très-riche butin. La joye qu'il eut de cet heureux succès, ne vint pas de ce qu'il avoit de quoi s'enrichir, mais de ce qu'il avoit de quoi rendre, & il n'aima pas tant dans sa victoire la richesse & la gloire, que le plaisir de payer un bienfait & de rendre une grace. Cependant il ne voulut pas le faire de son autorité, il en écrivit à son pere qui lui donna toutes les permissions nécessaires d'en user comme il le jugeroit à propos. En même-temps il renvoya à Ptolemée Cilles & tous ses amis comblez de magnifiques présents. Cette défaite chassa Ptolemée de la Syrie & fit sortir de la ville de Celenes Antigonus par la grande joye qu'il eut de cette victoire, & par le désir ardent de voir & d'embrasser son fils.

L'année suivante.

Victoire signalée de Demetrius.

Ce qui fit le plus de plaisir à Demetrius de sa victoire.

Générosité de Demetrius.

Ville de la haute Phrygie.

Peu de temps après, Demetrius fut envoyé pour subjuguer les peuples de l'Arabie qu'on appelle Nabatéens; & dans cette expedition il se trouva en danger de périr avec toute son armée, engagé dans des lieux déserts & sans eau. La fermeté qu'il témoigna en cette rencontre n'étant ni troublé ni émeu, étonna les barbares,

Demetrius envoyé contre les Nabatéens, peuples de la partie Orientale de l'Arabie Petrée.

Le grand danger qu'il courut dans cette expedition & sa fermeté.

ils lui demanderent quartier, & ayant reçu d'eux un gros butin & ſept cent chameaux, il ſe retira.

Seleucus reprend Babylone & marche pour ſubjuguer les nations voiſines des Indes.

Environ dans ce temps-là Seleucus, qui avoit été d'abord chaſſé de Babylone par Antigonus, ayant reconquis cette place par ſes ſeules forces, s'en alla avec une groſſe armée pour ſubjuguer les nations qui confinent aux Indes, & pour ajoûter à ſa domination les Provinces qui ſont autour du Caucaſe. Demetrius profitant de cette occaſion, & eſperant de trouver la Meſopotamie deſerte & ſans défenſe, ſe hâta de paſſer l'Euphrate avant que ſon ennemi fût informé de ſa venuë, & tomba tout à coup ſur Babylone, chaſſa la garniſon de Seleucus de l'un des deux châteaux après l'avoir forcée, & y laiſſa ſept mille hommes de ſes troupes pour la garder. Cela fait il ordonna au reſte de ſes ſoldats d'emporter & d'emmener du pays le plus de butin qu'ils pourroient, & s'en retourna vers la mer. Par cette retraite précipitée il laiſſa à Seleucus ſa domination plus affermie que jamais, car il parut que puiſqu'il avoit ainſi ravagé ſes Etats, il les abandonnoit comme ne lui appartenant plus.

Demetrius reprend Babylone, & y laiſſe une garniſon.

Il fait le dégât dans le pays, en quoi il commet une grande faute.

Ravager un pays c'eſt marquer qu'on n'en eſt pas le maître, & qu'on l'abandonne.

A ſon retour en Syrie il eut nouvelles que Ptolemée aſſiegeoit Halicarnaſſe. D'abord il marcha au ſecours de la place & fit lever le ſiége à ce Prince. Cette noble ambition de ſecourir les opprimez ayant ſemé par tout la gloire d'Antigonus & de Demetrius, ils conçurent un merveilleux deſir

désir d'affranchir la Grece entiére, que Cassandre & Ptolemée tenoient dans une dure servitude, & jamais guerre ni plus honorable ni plus juste n'a été entreprise par aucun Roi. Car toutes les provisions, toutes les richesses, qu'ils avoient amassées en pillant & en fourageant les barbares, ils les employoient pour affranchir les Grecs dans la seule vûë de l'honneur & de la gloire qui leur en devoient revenir.

Genéreux dessein d'Antigonus & de Demetrius.

Quand ils eurent résolu de s'embarquer pour aller mettre le siege devant Athénes, un des amis d'Antigonus lui dit que s'ils prenoient cette ville, ils devoient la garder pour eux comme la clef de toute la Grece. Mais Antigonus ne voulut pas l'entendre, & lui dit *que la clef la meilleure & la plus forte qu'il connût, c'étoit l'amitié des peuples; & qu'Athénes étant comme le fanal de toute la terre habitable, elle feroit éclater par tout la gloire de leurs actions.*

Conseil qu'en donne à Antigonus.

Belle réponse d'Antigonus.

Athenes le fanal de toute la terre.

Demetrius partit pour Athénes avec cinq mille talens & une Flotte de deux cent cinquante voiles. Demetrius de Phalere gardoit la ville pour Cassandre, & il y avoit une bonne Garnison dans le fort de Munychia. La fortune répondit à la sage prévoyance de Demetrius, car il parut devant le port du Pirée le vingt-cinq du mois de Juin sans que personne se fût apperçu de son

Demetrius part pour Athenes avec une grosse Flotte & quinze millions de livres.

Cinq ans après l'échec qu'il avoit reçu à Gaza.

Comme la clef de toute la Grece.] Le Grec dit *comme l'échelle de la Grece*, & Plutarque s'est servi de cette figure après Polybe. Mais en nôtre Langue, *clef* dit beaucoup mieux la chose.

Elle feroit éclater par tout.) Il faut lire comme dans un Ms. διαπυρσεύσειν, car il faut un futur.

arrivée. Comme la flotte approchoit, tout le monde se préparoit à la recevoir, pensant que ce fussent les vaisseaux de Ptolemée, mais enfin les Capitaines & les principaux Officiers étant détrompez, coururent aux armes pour se défendre. Tout étoit plein de tumulte & de confusion, comme cela est vraisemblable, les Athéniens se trouvant tout à coup réduits à repousser un ennemi, qui abordoit sans avoir été découvert, & qui faisoit déja sa descente. Car Demetrius ayant trouvé l'entrée du port toute ouverte, y étoit entré sans peine, & on le distinguoit déja tout à clair sur le tillac de sa Galere, d'où il faisoit signe de la main qu'on se tînt en repos, & qu'on lui donnât audience. Le trouble s'étant donc calmé, il leur fit crier par un heraut qu'il mit à ses côtez, *que son pere Antigonus l'avoit envoyé à la bonne heure pour mettre les Athéniens en liberté, pour chasser la garnison de leur citadelle, & pour leur rendre leurs Loix & leur ancien Gouvernement.*

Les Atheniens prennent d'abord la Flotte de Demetrius pour celle de Ptolemée.

Publication que fait faire Demetrius entré dans le port.

A cette proclamation les Athéniens jettant leurs boucliers à leurs pieds & battant des mains avec de grandes acclamations, pressoient Demetrius de descendre, & l'appelloient leur Sauveur & leur bienfaiteur. Ceux qui étoient avec Demetrius de Phalere, furent tous d'avis que puisqu'il étoit déja le maître, il falloit le recevoir quand même on seroit assûré qu'il ne feroit rien de tout ce qu'il promettoit, & sans attendre davantage, ils lui envoyerent des Ambassa-

Les Atheniens ravis pressent Demetrius de descendre, & l'appellent leur Sauveur.

Ils lui envoyent des Ambassadeurs pour faire leurs soumissions.

deurs pour faire leurs soumissions.

Demetrius les reçut gracieusement, leur donna une audience très-favorable, & pour les assûrer de sa bonté, en les renvoyant il leur donna comme en ôtage Aristodeme de Milet, un des plus intimes amis de son pere. En même tems il ne negligea pas le salut & la sûreté de Demetrius de Phalere, qui, à cause de ce changement arrivé à la République, craignoit plus ses Citoyens que les ennemis. Mais respectant la réputation & la vertu de ce personnage, il le renvoya avec une bonne & sûre escorte à Thebes comme il l'avoit demandé; & pour lui, il dit aux Athéniens qu'il ne verroit pas leur ville & qu'il n'y mettroit pas le pied, quelque impatience qui l'en pressât, qu'il ne l'eût entiérement affranchie en chassant la garnison qui la maîtrisoit. Et sur l'heure même il ouvre un grand fossé & élevé de bons retranchemens devant la Forteresse de Munychia pour rompre sa communication avec la ville, & s'embarque aussi-tôt pour Megare où Cassandre avoit mis une forte garnison.

Demetrius les reçoit favorablement, & leur donne pour ôtage le meilleur ami de son pere.

Ce qu'il fait pour Demetrius de Phalere dont il respectoit la réputation & la vertu.

Il rompt la communication du fort avec la ville, & s'embarque pour Megare.

A son arrivée il apprit que la femme d'Alexandre, fils de Polyperchon, nommée Cratesipolis, & très-célébre par sa beauté, étoit à Patres & qu'elle désiroit passionnément de le voir, & d'être à lui. Il laisse donc son armée dans les terres de Megare, & ayant choisi un petit nombre de gens les plus dispos pour l'accompagner, il prit le chemin de Patres. Quand il en fut assez

Ville de l'Achaie à l'embouchure du Golfe de Lepante.

Grande imprudence de Demetrius pour aller voir la femme de Polyperchon.

près il se déroba de ses gens & fit tendre un pavillon à l'écart, afin que Cratesipolis ne fût point apperçuë quand elle viendroit le voir. Quelques-uns de ses ennemis, avertis de cette imprudence, coururent sur lui lorsqu'il s'y attendoit le moins. Demetrius effrayé, n'eut le tems que de prendre un méchant manteau & de se sauver par la fuite, peu s'en fallut qu'il ne fût pris de la maniere du monde la plus honteuse à cause de son incontinence. Ses ennemis emporterent sa tente & toutes les richesses qui y étoient.

Grand danger que courut Demetrius par son incontinence.

La ville de Megare étant prise, les soldats en demandoient le pillage, mais les Athéniens intercéderent avec de fortes instances pour les Megariens & les sauverent. Demetrius chassa la garnison de Cassandre & remit la ville en liberté. Au milieu de toutes ces grandes affaires il se ressouvint de Stilpon le Philosophe, personnage d'une grande réputation, & qui avoit pris le parti de passer ses jours en repos dans la méditation & l'étude. Il l'envoya chercher & lui demanda, *Si dans ce desordre on ne lui avoit rien pris qui fût à lui:* *rien au monde*, lui répondit Stilpon, *car je n'ai vû personne qui m'enlevât ma science.* Mais tous les esclaves généralement avoient été pris. Le jour donc que Demetrius devoit partir, ce Prince s'entretenoit encore avec lui, & lui faisoit beaucoup de caresses; enfin en le quittant il lui dit, *Stilpon, je vous laisse vôtre ville entiérement libre.* *Vous dites vrai, Seigneur*, lui repartit Stilpon, *car*

Demetrius chasse de Megare la garnison de Cassandre, & remet la ville en liberté.

Stilpon, ou Stilbon, Philosophe Stoïcien.

Réponse de Stilpon à Demetrius.

vous ne nous avez pas laissé un seul esclave.

Bon mot de ce Philosophe à Demetrius.

Demetrius étant retourné à Athénes, prit ses postes devant le Fort de Munychia, pressa le siege, chassa la Garnison, & rasa le Fort. Après quoi les Athéniens le priant très-instamment de venir se rafraîchir dans la ville, il y entra, assembla le peuple, leur rendit leur ancien Gouvernement, leur promit de plus que son pere Antigonus leur envoyeroit cent cinquante mille mesures de bled, & tout le bois nécessaire pour la construction de cent Galeres à trois rangs de rames. C'est ainsi que les Athéniens recouvrerent leur Democratie quinze ans après l'avoir perduë, & ces quinze années depuis la guerre Lamiaque & la bataille de Cranon ils les avoient passées dans l'Oligarchie en apparence, mais en effet sous une domination véritablement monarchique à cause de la grande puissance & autorité de Demetrius de Phalere qui les tenoit assujettis. Mais Demetrius, ce Prince, qui avoit paru si grand, si magnifique, si éclatant par ses bienfaits, ils le rendirent odieux & insupportable par les honneurs excessifs qu'ils lui décernerent. Car premierement ils donnerent à son pere Antigonus & à lui le nom de Rois, nom que ces Princes avoient toûjours évité, & qui reservé aux seu's descendans de Philippe & d'Alexandre, n'avoit encore jamais été communiqué à aucun autre de leurs successeurs. Ils furent encore les seuls qui les honorerent du titre de *Dieux Sauveurs*.

Demetrius retourne à Athenes, presse le siege du Fort, en chasse la Garnison & le rase.

Il rend aux Atheniens leur Democratie.

Les honneurs excessifs rendent odieux ceux à qui on les defere.

Le titre de Roi reservé aux seuls descendans de Philippe & d'Alexandre.

Flatteries outrées des Athéniens pour Antigonus & Demetrius.

C'est pourquoi il étoit appellé Eponymos.

Au lieu de l'Archonte, qu'ils avoient coûtume d'établir toutes les années,& qui donnoit le nom à l'année, ils créoient tous les ans un Prêtre des Dieux Sauveurs, sous le nom duquel se faisoient tous les décrets & tous les actes publics. Ils ordonnerent de plus que leur portrait seroit tracé avec celui des autres Dieux sur le voile que l'on portoit en procession aux grandes fêtes de Minerve; & outrant la flatterie, ils consacrerent l'endroit où il étoit descendu de son char, & y éleverent un autel, qu'ils appellerent *l'autel de Demetrius descendant du char*; & à leurs anciennes Tribus ils en ajoûterent deux nouvelles sous les noms de Tribu Demetriade, & de Tribu Antigonide. Le Senat qui étoit de cinq cent, ils le firent de six cent, afin qu'il y eut cinquante Senateurs de chaque Tribu.

Appellé Peple.

Stratocles enchevit sur les flatteries des autres.

Mais le trait le plus énorme de la flatterie la plus outrée, ce fut celui de Stratocles, car c'étoit le grand Inventeur & le grand artisan de toutes

Ils ordonnerent de plus que leur portrait seroit tracé avec celui des autres Dieux sur le voile.) Tous les cinq ans aux grands Panathenées, qui étoit la grande fête de Minerve, les Athéniens portoient en procession le voile sacré appellé *Peplus* où étoient tracées les actions de Minerve,& la défaite des Titans qui firent la guerre aux Dieux. On y traçoit aussi les Capitaines qui avoient fait de grandes actions. Et de là étoit venuë la coûtume de dire un homme *digne du peple*, pour dire un grand Guerrier. Ce voile étoit une grande robe sans manches, & comme une espece de Mante. On le portoit, ou plûtôt on le menoit par terre sur un vaisseau le long du Ceramique jusqu'au Temple de Cerés à Eleusine, d'où on le remenoit ensuite, & on alloit le consacrer dans la Citadelle.

ces nouveautez si sages & si excessives, il fit un Edit par lequel il ordonna que ceux qu'on envoyeroit par un décret du peuple vers Antigonus, ou Demetrius, au lieu d'avoir le simple titre d'Ambassadeurs, seroient appellez *Theores*, comme ceux qu'on envoyoit à Pytho, ou à Olympie pour y conduire les sacrifices, que les villes y envoyoient dans les grandes fêtes de la Grece. Ce Stratocles étoit d'ailleurs un homme audacieux & insolent, qui avoit passé sa vie dans toutes les débauches les plus infames, & qui par son effronterie & par ses abominables impuretez sembloit vouloir imiter la licence que Cleon se donnoit auprès du peuple. Il entretenoit une courtisane, nommée Phylacium, qu'il avoit enlevée. Un jour qu'elle lui avoit acheté au marché des têtes & des colets de mouton, *oh, oh*, lui dit-il, *tu as acheté là de ces choses dont nous nous jouons comme de pelotes, nous qui nous mêlons du Gouvernement.*

C'est une ironie.

C'étoit un titre consacré par la Religion à ceux qui étoient choisis pour mener des pompes sacrées.

Caractére de Stratoclés.

Mot attroce de ce Stratocles.

La Flotte des Athéniens ayant été défaite près de l'isle d'Amorgos, il prévint ceux qui en apportoient la nouvelle, & avec une couronne sur la tête il traversa le Ceramique, publia que les Athéniens avoient remporté une grande victoire, ordonna que les Dieux seroient remerciez de cette bonne nouvelle par des sacrifices, & qu'on distribueroit des viandes à chaque Tribu pour une réjoüissance publique. Deux jours après arriverent ceux qui rapportoient les tristes restes de cette défaite navale, & comme le peu-

Son insolence.

Son audace & son impudence.

ple irrité de son insolence, l'appelloit en justice; il eut l'audace de se présenter au milieu de ce tumulte, & avec une impudence qu'on ne peut concevoir, *Eh bien*, leur dit-il, *quel grand mal vous ai-je donc fait de vous tenir deux jours dans l'aise & dans la joye?* Voilà quelle étoit l'insolence de ce Stratocles.

Autre flatteur plus outré que Stratocles

Il y en eut une autre *plus chaude que braise*, pour me servir des paroles d'Aristophane; un autre flatteur, plus outré, encherissant encore sur la bassesse de Stratocles, fit un décret pour ordonner que toutes les fois que Demetrius viendroit à Athénes, on le recevroit avec les mêmes présens & les mêmes cérémonies que l'on faisoit à Cerés & à Bacchus, & qu'à celui qui surpasseroit les autres par la dépense & par la magnificence de sa reception & de son appareil, on lui donneroit du trésor public une somme d'argent pour en consacrer aux Dieux une offrande qui conserveroit la mémoire de sa liberalité. Enfin on changea le nom du mois de Mai appellé *Mounuchion*, on l'appella *Demetrion*; le dernier jour du même mois qu'on appelloit *la veille & la nouvelle lune*, on l'appella *Demetriade*, & changeant de même le nom des *Dionysiaques*, ils les nommerent *Demetriades*.

Flatteurs toûjours disposez à déplacer leurs Dieux pour mettre à leur place des hommes.

Les Dieux témoignent par des prodiges qu'ils sont offensez de ces impietez.

Les Dieux témoignerent combien ils étoient offensez de ces impietez, & de ces sacrileges. Car le voile sacré, où par un décret public ils avoient fait tracer à l'aiguille les portraits de Demetrius

&

& d'Antigonus avec ceux de Jupiter & de Minerve, étant porté en procession le long du Ceramique, se fendit par le milieu par l'effort d'une tempête affreuse, & autour des autels qu'ils avoient élevez à ces deux Princes, la terre poussa tout à coup une grande quantité de ciguë, qui ne croissoit que difficilement & rarement dans le terroir de l'Attique. Le jour que devoit commencer la fête des Dionysiaques ils furent obligez de remettre la procession à cause de la glace qui survint tout à coup malgré la saison, & d'un verglas affreux qui tomba si fort, que la gelée ne brûla pas seulement les vignes & les figuiers, mais gâta & grilla tout le bled en herbe. Sur quoi le Poëte Philippide, ennemi juré de Stratocles, fit

La ciguë croissoit difficilement dans l'Attique.

De la glace à Athenes au milieu du Printemps.

Et autour des autels qu'ils avoient élevez à ces deux Princes, la terre poussa tout à coup une grande quantité de ciguë.] Des trois accidents, que Plutarque prend pour des prodiges & pour des signes visibles de la colere des Dieux, le premier & le dernier n'ont rien que de naturel. Le second seroit plus extraordinaire & seroit véritablement un prodige, mais je ne sçaurois m'empêcher de dire ici ma pensée. Je m'imagine donc que quelque honnête homme d'Athenes & homme d'esprit, offensé des impietez sacrileges des Atheniens, & n'osant pas s'y opposer ouvertement alla la nuit planter beaucoup de brins de ciguë autour des autels d'Antigonus & de Demetrius, pour faire croire que les Dieux marquoient par-là que les Atheniens étoient des méchants & des impies qui méritoient la mort, ou plûtôt que ces Princes meritoient plus la mort que les honneurs qu'on leur rendoit, car la ciguë étoit le supplice dont on punissoit les criminels.

Le Poëte Philippide.] Philippide Athenien, frere de Morsimus, & Poëte de la nouvelle Comedie. Il avoit fait cinquante-quatre piéces. Ce seul fragment peut faire juger de son esprit & faire honneur au grand goût que le Roi Lysimachus avoit pour lui.

Passage d'une Comedie du Poëte Philippide contre Stratocles.

ces vers contre lui dans une de ses Comedies: *Celui qui a fait geler nos vignes, celui dont l'impieté a fendu par le milieu nôtre banniere sacrée, celui qui a transferé aux hommes les honneurs qui ne sont dûs qu'aux Dieux, c'est lui qui ruine l'autorité du peuple, & nullement la Comedie, comme il voudroit le persuader.*

Ce Philippide étoit ami particulier du Roi Lysimachus.

Ce Philippide étoit l'ami particulier du Roi Lysimachus, & les Atheniens avoient reçu beaucoup de graces de ce Prince par son moyen. On voyoit même que toutes les fois que ce Poëte paroissoit devant lui au commencement de quelque action ou de quelque expédition importante, ce Prince regardoit cette vûë comme une bonne rencontre, & comme un présage heureux.

Combien le Roi étoit ravi quand il le voyoit.

D'ailleurs il étoient en réputation pour ses bonnes mœurs, n'étant ni importun, ni empressé comme la plûpart des courtisans. Un jour Lysimachus le comblant de caresses, & lui faisant encore meilleur visage qu'à l'ordinaire, lui dit, *mon pauvre Philippide, de quoi te ferois-je bien part de tout ce qui est à moi? De tout ce que vous voudrez*, lui répondit Philippide, *hors de vos secrets.* J'ai opposé exprès ce Philippide à ce Stratocles, pour faire le contraste d'un Orateur du peuple avec un faiseur de Comedies.

Les mœurs & le caractére de ce Poëte.

Sage réponse qu'il fit à Lysimachus.

Il est honteux qu'un Orateur soit moins honnête homme qu'un Poëte Comique.

Et nullement la Comedie, comme il voudroit le persuader.] Ces scelerats, comme Stratocles, Cleon &. autres, avoient grand interêt de décrier la Comedie, comme contraire à l'autorité du peuple, car elle faisoit connoître leurs vices & leurs mauvais déportements, c'est pourquoi ils auroient voulu qu'elle eût été défenduë.

Pour faire le contraste d'un

Mais ce qui fut encore plus étrange & plus outré que tous les honneurs dont nous venons de parler, ce fut le décret d'un certain Democlides du bourg de Sphette, qui proposoit que pour la consécration des boucliers qu'on dédioit dans le temple d'Apollon à Delphes, on en allât recevoir l'Oracle de la bouche de Demetrius. Il vaut mieux rapporter ici le décret, dont voici les propres termes: *Ce qui soit heureux & fortuné. Le peuple ordonnera qu'il soit incessamment élû un homme d'Athenes, qui se transportera vers le Dieu Sauveur, & qui après avoir fait des sacrifices, demandera à Demetrius, à ce Dieu Sauveur, comment ils doivent se conduire pour faire le plus religieusement, le plus magnifiquement, & le plus promptement la consécration & dédicace de ces offrandes, & que le peuple exécutera tout ce que l'Oracle aura répondu.* En se mocquant ainsi de cet homme, ils acheverent de gâter & de corrompre cet esprit qui n'étoit pas déja trop sain.

Democlides flatteur, encore plus outré que tous les autres.

Décret qu'il fit en faveur de Demetrius.

Les flatteries achevent de corrompre Demetrius.

Pendant qu'il s'amusoit à Athenes il épousa Eurydice, qui descendoit de l'ancien Miltiade, & qui, veuve d'Opheltas Roi de Mycenes, étoit revenuë à Athenes d'abord après la mort de son mari. Les Atheniens regarderent ce mariage comme une grace spéciale & comme un très-

Il épousa à Athenes Eurydice, veuve du Roi Opheltas.

Orateur du peuple avec un faiseur de Comedies.] C'est un trait de satire très-piquant, car qu'un Orateur du peuple se trouve moins honnête homme qu'un faiseur de Comedies, c'est une grande indignité. Ce passage n'est pas honorable pour les Poëtes comiques.

grand honneur qu'il faisoit à leur ville, quoique Demetrius fût naturellement porté à faire
Il avoit plusieurs autres femmes. des nôces, & qu'il eût déja plusieurs femmes, dont la plus considérable, celle qu'il honoroit le plus & qui avoit auprès de lui le plus d'autorité & de crédit, étoit Philla, tant à cause de son pere Antipater, que parce qu'elle avoit été mariée à Cratere, celui qui de tous les successeurs d'Alexandre avoit été le plus aimé des Macedoniens & qui en étoit le plus regretté. Demetrius étoit fort jeune, quand son pere le força de l'épouser, quoique son âge fût peu convenable au sien, & qu'elle fût déja vieille. Comme il témoignoit
Parodie qu'Antigonus fait d'un vers d'Euripide. beaucoup de répugnance pour ce mariage, son pere lui dit à l'oreille ce vers, *là où est la Fortune, là il convient bon gré malgré de se marier*, en parodiant sur le champ par le changement d'un seul mot ce vers d'Euripide qui dit; *là où est la Fortune, là il convient bon gré malgré de servir.* Mais l'honneur & le respect que Demetrius portoit à Philla & à ses autres femmes, étoient de telle nature qu'il ne laissoit pas d'avoir en même-temps plusieurs
Demetrius le plus décrié de tous les Rois pour ses débauches. Courtisanes, & d'être toûjours en commerce avec beaucoup de femmes libres; de sorte que c'étoit le plus décrié de tous les Rois pour ses débauches.

Pendant qu'il s'abandonnoit à ces infames vo-

En parodiant sur le champ par le changement d'un seul mot.) Cette parodie est heureuse. Il n'y a qu'un mot de changé, car au lieu de δουλευτέον, *il faut servir*, Antigonus met γαμητέον, *il faut se marier.*

Antigonus rappelle Demetrius pour l'envoyer contre Ptolemée

luptez, ſon pere le rappella pour l'envoyer contre Ptolemée à la conquête de l'Iſle de Cypre, & il falloit obéïr. Très-fâché donc d'abandonner la guerre qu'il faiſoit pour la Grece, & qui lui paroiſſoit plus honorable & plus brillante, il envoya à Cleonidas, Lieutenant de Ptolemée, & qui gardoit avec de bonnes troupes Sicyone & Corinthe, lui offrir de groſſes ſommes s'il vouloit rendre la liberté à ces villes & en retirer ſes garniſons. Cleonidas n'ayant pas voulu y entendre, Demetrius s'embarqua avec ſon armée, & fit voile vers Cypre. En arrivant il battit Menelas, frere de Ptolemée. Peu de temps après parut Ptolemée lui-même avec une groſſe armée de terre & une armée de mer. Ce ne furent d'abord que des pourparlers qui finirent par des menaces réciproques & par des paroles de fierté. Ptolemée vouloit que Demetrius ſe retirât avant que toutes ſes forces aſſemblées vinſſent lui paſſer ſur le ventre & l'écraſer. Et Demetrius offroit à Ptolemée de le laiſſer retirer s'il promettoit de délivrer Sicyone & Corinthe des garniſons qu'il y avoit miſes.

Tentatives que fait Demetrius pour n'être pas obligé de quitter la guerre qu'il faiſoit pour la Grece.

Il s'embarque pour Cypre, & bat Menelas frere de Ptolemée.

Arrivée de Ptolemée avec une armée de terre & une autre de mer.

Leurs pourparlers finiſſent par des menaces reciproques.

La bataille, à laquelle on ſe preparoit de part & d'autre, tenoit non ſeulement ces Géneraux, mais tous les autres Princes & Officiers dans une grande attente de l'évenement, qui paroiſſoit très-incertain, & qui alloit rendre le vainqueur, non ſeulement maître de Cypre & de la Syrie, mais le plus grand, & le plus puiſſant de

Bataille navale de Ptolemée contre Demetrius.

Ordre que Ptolemée avoit donné à son frere Menelas, qui étoit à Salamine port de Cypre.

Prudence de Demetrius.

Victoire complette de Demetrius.

Il s'en retourna en Egypte. Cette bataille fut donnée l'an 304. avant la naissance de J. C.

tous les autres Princes & Rois. Ptolemée vint à pleines voiles avec une Flotte de cent cinquante vaisseaux. Et il avoit donné ordre à Menelas, qui étoit à Salamine, qu'après que le combat seroit engagé, & la mêlée la plus furieuse, il vînt avec les soixante vaisseaux qu'il avoit, charger l'arriere garde de Demetrius & la mettre en desordre. Mais Demetrius avoit eu la précaution de laisser dix de ses vaisseaux pour s'opposer à ces soixante de Menelas, car ce petit nombre étoit suffisant pour garder l'entrée du port, qui étoit fort étroite, & pour empécher Menelas d'en sortir. Et lui cependant, après avoir étendu son armée de terre, & l'avoir répanduë sur les pointes qui avançoient dans la mer, il prit le large avec cent quatre-vingt Galeres, & alla charger avec tant d'impetuosité & un si grand effort la Flotte de Ptolemée, qu'il la rompit, & que Ptolemée lui-même se voyant défait, prit très-promptement la fuite avec huit Galeres, les seules qui se sauverent, car de toutes celles qui resterent, les unes furent brisées ou coulées à fond dans le combat, & les autres au nombre de soixante-dix, furent prises avec tous les équipages. De tout le reste de son train & de son bagage, comme de ses valets, de ses amis, de ses femmes, de ses provisions d'armes, d'argent, & de machines de guerre, qui étoient à l'ancre sur des vaisseaux de charge, rien absolument n'échappa à Demetrius, il se rendit maître de tout, & le mena dans son Camp,

Parmi ces femmes captives se trouva la célébre Lamia; elle avoit été recherchée d'abord à cause de son art, car elle jouoit merveilleusement de la flute, mais dans la suite elle fit une fortune bien plus grande par les charmes de sa personne, qui lui attirerent beaucoup d'amants. Quoique sa beauté commençât alors un peu à se passer, & que Demetrius fût beaucoup plus jeune, elle le prit pourtant si bien & le captiva tellement par ses graces & par ses attraits, qu'il n'aima qu'elle, & ne fut qu'aimé des autres.

La courtisane Lamia se trouve parmi les captives.

Après cette bataille navale Menelas ne resista plus, & rendit Salamine à Demetrius avec tous ses vaisseaux & toute son armée de terre qui consistoit en douze cent chevaux, & en douze mille hommes de pied.

Cette victoire si belle, si éclatante, & si glorieuse, Demetrius l'embellit encore par la bonté, par l'humanité, & par la génerosité dont il usa en cette occasion, car il fit enterrer magnifiquement les morts, renvoya les prisonniers, & choisit parmi les dépouilles douze cens armures complettes qu'il donna aux Atheniens. Le Courrier qu'il envoya à son pere, pour lui apprendre cette grande nouvelle, ce fut Aristodeme de Milet, plus sçavant dans l'art de flatter, que tous les courtisans de la Cour d'Antigonus, & qui, comme il semble, avoit déja preparé la plus outrée

La victoire embellie par la bonté.

Humanité & generosité de Demetrius.

Aristodeme de Milet très sçavant dans l'art de flatter.

Et qui, comme il semble, avoit déja preparé la plus outrée de toutes les flatteries.] Il appelle ainsi le dessein que cet Aristodeme

de toutes les flatteries pour relever ce grand exploit.

En arrivant de Cypre en Syrie, il ne voulut pas que le vaisseau où il étoit, abordât à terre, & ayant fait jetter les ancres à quelque distance du rivage, il ordonna à tous ceux qui étoient avec lui de demeurer là, & montant sur un esquif il passa seul, & s'avança vers le Palais d'Antigonus qui étoit dans l'attente du succès de cette bataille, & dans le même état où il est à croire que sont tous ceux qui dans des affaires si importantes & dans de si grands intérêts, attendent avec les dernieres détresses & les plus violentes agitations une issuë toûjours incertaine & douteuse. Dès qu'il sçût qu'Aristodeme étoit arrivé, son trouble augmenta encore, à peine put-il l'attendre dans son Palais, il envoya au-devant de lui plusieurs de ses Officiers & de ses amis, les uns après les autres, pour lui demander quelles nouvelles il apportoit. Il ne daigna pas répondre un seul mot à aucun d'eux, mais il s'avança lentement, & pas à pas, avec un visage grave & composé & dans un profond silence.

Maniere dont Aristodeme alla annoncer à Antigonus la nouvelle du gain de la bataille.

avoit déja formé de saluer Antigonus Roi, en l'abordant, pour lui apprendre cette grande nouvelle, mais après tous les traits de flatterie que nous venons de voir, on pourroit penser que Plutarque n'a pas raison d'appeller cette flatterie, la flatterie la plus grande & la plus outrée. Saluer Antigonus Roi, est bien au-dessous de tout ce que les Atheniens avoient fait pour lui & pour Demetrius, en les traitant, non comme des Rois, mais comme des Dieux. Mais Plutarque a égard aux maux que ce titre de Roi produisit dans la suite, & qu'il va expliquer.

Le

Le Roi encore plus étonné & ne pouvant plus se retenir, courut au-devant de lui jusqu'aux portes de son palais. Une grande foule de peuple accompagnoit Aristodeme, & de toutes parts on accouroit au palais pour sçavoir les nouvelles du combat. Quand Aristodeme fut assez près du Roi, il lui tendit la main, & lui cria à haute voix, *Dieu vous conserve, Roi Antigonus. Nous avons vaincu Ptolemée dans une bataille navale; nous sommes maîtres de Cypre, & nous avons seize mille huit cent prisonniers. Dieu te conserve aussi, Aristodeme*, lui répondit Antigonus, *tu nous as tenus long-tems à la torture, & tu en seras puni, car tu recevras plus tard la gratification pour la bonne nouvelle que tu nous as apportée.*

Aristodeme salue Antigonus, en lui donnant le titre de Roi.

Gratifications pour les Courriers qui apportent de bonnes nouvelles.

En même tems tout le peuple se mit à proclamer Antigonus & Demetrius Rois; incontinent les amis d'Antigonus lui ceignirent le diadême, & Antigonus l'envoya sur le champ à son fils, lui donnant le titre de Roi dans la lettre qu'il lui écrivit. Cette nouvelle portée en Egypte, les Egyptiens de leur côté proclamerent aussi Ptolemée Roi, pour ne pas paroître avoir le courage rabaissé par leur défaite.

Antigonus ceint le diadême & l'envoye aussi à son fils.

Ptolemée proclamé Roi par les Egyptiens.

Cette ambition, comme un feu d'émulation & de jalousie, gagna tous les autres successeurs d'Alexandre, car Lysimachus commença à prendre le diadême, & Seleucus donnant audience aux Grecs, traitoit avec eux comme Roi, de même qu'il avoit déja fait en traitant avec

Comment les successeurs d'Alexandre se déclarerent Rois, hors le seul Cassandre.

les Barbares. Cassandre seul, quoique les autres l'appellassent Roi en lui parlant & en lui écrivant, continua d'écrire ses lettres à son ordinaire, en mettant son nom tout simplement.

Ce que produisit ce titre de Roi, donné à tous ces Princes.

Ce nouveau titre ne fut pas une simple addition à leur nom, & n'aboutit pas seulement à leur faire augmenter leur parure, leur train, & tout leur équipage, mais il ranima leur fierté, leur éleva le courage, leur inspira de plus grandes vûës & de plus grands desseins, & ajoûta dans toute leur maniere de vivre & dans leur commerce, un faste & une gravité affectée qu'ils ne connoissoient point, comme il arrive aux joueurs de Tragedies, qui en quittant leurs habits pour prendre les habits des Rois qu'ils représentent, changent tout aussi-tôt leur démarche, leur voix, & leurs façons de faire, leur maniere même de s'asseoir & de recevoir les gens qui les abordent. Cela même les rendit encore plus severes & plus cruels dans les châtimens & dans les punitions de leurs sujets, la licence ayant chassé & entiérement aboli cette espece de familiarité qui les rendoit auparavant plus doux & plus faciles, tant eut de pouvoir & de force une seule parole d'un malheureux flatteur, & si grand fut le changement qu'elle opera dans toute la terre.

Ces Rois comparez à des Comediens.

Grand changement que le seul mot de Roi introduisit dans toute la terre.

Leur maniere même de s'asseoir.] C'est ainsi que j'explique le mot κατάκλισιν, qu'on a mal traduit *de se mettre à table*, ce qui ne convient point à des Comediens; car ces Rois de théatre ne se mettent point ordinairement à table devant les spectateurs, & Plutarque parle ici de ce qui se passe sur la scene.

Antigonus enflé par les grandes choses que Demetrius venoit d'exécuter à Cypre, marcha d'abord contre Ptolemée, en se mettant lui-même à la tête de ses troupes de terre, pendant que son fils Demetrius, conduisant sa Flotte, qui étoit formidable, accompagnoit sa marche & navigeoit à ses côtez. Un des amis d'Antigonus, nommé Medius, eut la nuit un songe qui lui marquoit quelle seroit l'issuë de cette expédition. Il lui sembla qu'Antigonus couroit avec toute son armée dans la lice du double stade; qu'il fournit d'abord une partie du premier stade avec beaucoup de force & de vigueur; qu'ensuite cette vigueur se rallentit peu à peu, & qu'enfin, quand il eut tourné la borne, il se trouva si foible & hors d'haleine qu'il ne put se traîner & se retirer qu'avec beaucoup de peine. Et c'est cela même qui arriva à Antigonus, car pendant qu'il trouvoit de son côté des obstacles infinis par terre, Demetrius fut battu d'une si furieuse tempête qu'il se vit en danger d'être jetté à travers la côte dans des lieux difficiles & sans abri. Enfin après avoir perdu beaucoup de ses navires, il s'en retourna sans avoir rien fait.

Antigonus se met à la tête de son armee de terre & marche contre Ptolemée.

Songe de Medius ami d'Antigonus.

Accomplissement du songe.

Antigonus n'avoit alors gueres moins de quatre-vingts ans. Et comme il étoit devenu fort pesant & peu portatif pour aller à la guerre, moins encore à cause de son âge, qu'à cause de la grandeur & de la masse énorme de son corps, il se servoit de son fils, qui, par sa grande expérience &

par le bonheur qui l'accompagnoit, conduisoit déja très-parfaitement les affaires les plus importantes, & il n'étoit blessé ni de son luxe, ni de sa dépense, ni de ses débauches & de ses yvrogneries. Car pendant la paix, Demetrius se livroit avec insolence à tous ces vices, & quand il étoit de loisir, il se jettoit à corps perdu dans les voluptez avec la derniere dissolution, & jusqu'aux excès les plus horribles. Mais dans la guerre, il étoit aussi sage que ceux qui sont les plus sages naturellement.

Horrible dissolution de Demetrius pendant la paix, & sa grande sagesse pendant la guerre.

On dit que Lamia étant sa maîtresse déclarée, & au plus fort de son crédit, un jour Demetrius, qui revenoit de quelque expédition, alla saluer son pere & le baisa affectueusement, & que son pere lui dit en riant, *mon fils, tu penses baiser Lamia.*

Bons mots d'Antigonus.

Une autre fois, comme il avoit fait une débauche qui avoit duré plusieurs jours, & que pour s'excuser de n'avoir pas paru, il alleguoit ce prétexte, *qu'il avoit été tourmenté d'une fluxion. Je l'ai oui dire*, lui répondit Antigonus, *mais quelle étoit cette fluxion, étoit-elle de Thasos, ou de Chio?*

Les vins de Thasos & de Chio étoient alors les plus célébres.

Un autre jour, ayant appris qu'il étoit malade, il alla le voir. En arrivant, il rencontra sur la porte un de ses mignons, qui sortoit. Il entra, s'assit près de son lit, & lui prit la main pour lui tâter le poux. Demetrius lui dit que la fiévre venoit de le quitter. *Je le voi bien, mon fils*, lui répondit Antigonus, *en entrant je l'ai trouvée qui*

sortoit. Antigonus ſupportoit ainſi avec douceur ces vices de ſon fils, à cauſe de ſes autres qualitez, qui lui faiſoient exécuter de ſi grandes choſes.

On dit que les Scythes en beuvant enſemble & en yvrognant, font ſonner les cordes de leurs arcs comme pour rappeller & pour reveiller leur courage que l'yvreſſe a aſſoupi; mais pour Demetrius s'abandonnant tantôt à la volupté, & tantôt au travail, il ne mêloit & ne confondoit jamais ces deux états, & ſe livroit tout entier à l'un ou à l'autre. Il n'en étoit pourtant pas moins ſoigneux ni moins diligent à faire tous les préparatifs néceſſaires pour la guerre, mais il paroiſſoit plus grand Capitaine à les faire, qu'à s'en ſervir. Il vouloit toûjours avoir tout dans la derniere abondance pour les beſoins qui pouvoient ſurvenir. Jamais on ne pouvoit contenter ſa magnificence dans tout ce qui regardoit la conſtruction des vaiſſeaux & les machines de guerre, & une volupté, dont il étoit inſatiable, c'étoit d'en inventer toûjours de nouvelles, & de les bien examiner & critiquer quand elles étoient exécutées. Car la nature lui avoit donné un eſprit curieux &

Coûtume des Scythes dans leurs feſtins.

Demetrius paroiſſoit plus grand Capitaine à faire des preparatifs qu'à s'en ſervir.

Demetrius inventoit toûjours de nouvelles machines, & ne ſe laſſoit pas de les critiquer.

C'étoit d'en inventer toûjours de nouvelles, & de les bien examiner & critiquer quand elles étoient exécutées.) Il y a en cela une grande ſageſſe. On eſt ordinairement amoureux de ſes inventions, & cet amour empêche de les examiner, de les critiquer, c'eſt pourquoi elles demeurent ſouvent ſi imparfaites. On ſeroit bien-heureux ſi l'on apportoit cette même ſageſſe dans tous les Arts, dans l'Eloquence, dans la Poëſie, &c.

inventif, mais il n'employoit pas cet eſprit & cet amour qu'il avoit pour les arts en jeux & en plaiſirs inutiles, comme les autres Rois, dont les uns prennent plaiſir à jouer de la flute, les autres à peindre, & les autres à tourner.

Plaiſirs inutiles de quelques anciens Rois.

Æropus Roi de Macedoine paſſoit tout ſon loiſir à faire de petites tables, & de petites lampes. Et Attalus, ſurnommé Philometor à cauſe de l'amour qu'il avoit pour ſa mere, mettoit tout ſon plaiſir à cultiver les herbes & les plantes médicinales, non ſeulement la juſcyame, & l'hellebore, mais auſſi la ciguë, l'aconit, & le dorycnion, les plantant & les ſemant lui-même dans ſes jardins, & ſe faiſant une affaire ſerieuſe de connoître les vertus & les qualitez de leurs ſucs & de leurs fruits, & de les cueillir lui-même dans leur ſaiſon; & les Rois des Parthes faiſoient gloire de forger & d'aiguiſer eux-mêmes les pointes de leurs fléches. Mais pour Demetrius, ſon application aux arts méchaniques avoit toûjours quelque choſe de ſuperbe & ſentoit ſon Roi; & dans ſon travail on voyoit toûjours éclater la grandeur & la magnificence, tous ſes ouvrages marquant non ſeulement ſon amour pour les arts, ſon application & ſon habileté, mais encore l'élevation de ſon eſprit & la grandeur de

Attalus III. fils d'Eumenes II. & de Stratonice.

L'application de Demetrius aux Arts méchaniques ſentoit ſon Roi.

Æropus, Roi de Macedoine.) C'eſt Æropus II. quinziéme Roi de Macedoine de la race des Temenides. Il faiſoit autre choſe que des tables & des lampes, car il s'empara du Royaume en tuant ſon pupille Oreſte, frere d'Archelaüs II.

ſon courage, de ſorte qu'en paroiſſant les dignes fruits de l'opulence & de la magnanimité véritablement Royale, ils faiſoient ſentir encore qu'ils ſortoient de la main d'un Roi. Car par leur grandeur il étonnoit même ſes amis, & par leur beauté il charmoit ſes ennemis mêmes. Ce que je dis-là, je le dis dans l'exacte vérité ſans aucune enflure de flatterie. Ses Galeres à quinze & ſeize rangs de rames, faiſoient l'admiration de ſes ennemis qui les voyoient voguer le long de leurs côtes, & ſes machines appellées *Elepoles*, étoient un ſpectacle pour ceux même qu'il aſſiegeoit, comme les évenemens même le prouvent. Lyſimachus, qui de tous les Rois étoit celui qui haïſſoit le plus Demetrius, & qui étoit venu contre lui avec une groſſe armée pour lui faire lever le ſiege de la ville de Soles en Cilicie, l'envoya prier de lui faire voir quelques-unes de ſes machines, & de faire voguer ſes Galeres devant lui, & Demetrius le lui ayant accordé, il fut ſi ſurpris & ſi étonné qu'il s'en retourna ſur le champ & ramena ſes troupes.

Magnificence & grandeur étonnante des ouvrages de Demetrius.

Ses Galéres à quinze & ſeize rangs de rames.

Machines appellées Elepoles, *c'eſt-à-dire*, preneuſes de villes.

Lyſimachus décampe pour avoir ſeulement vû les machines & les Galeres de Demetrius.

Les Rhodiens qu'il aſſiegeoit depuis longtems*, après avoir fait avec lui un traité, lui demanderent en grace quelques-unes de ſes machines, afin qu'ils euſſent un monument éternel de ſa grande puiſſance & de leur valeur. Au reſte Demetrius faiſoit la guerre aux Rhodiens parce qu'ils étoient alliez du Roi Ptolemée. Il approcha de leurs murailles la plus grande de ſes ma-

Parce que la grandeur énorme de ces machines releveroit la beauté de leur défenſe.

Description de la plus grande des machines de Demetrius.

chines, dont la base étoit quarrée, chacun de ses côtez avoit quarante-huit coudées de largeur & soixante-six de hauteur, & ses côtez alloient toûjours en diminuant par le haut, de sorte que le sommet étoit beaucoup plus étroit que la base. En dedans elle étoit partagée en plusieurs étages ou chambres, les unes sur les autres, le devant qui étoit tourné vers l'ennemi, étoit tout ouvert, & chaque chambre avoit aussi son ouverture comme une grande fenêtre. De toutes ces ouvertures il sortoit tout à coup diverses sortes de traits, car elle étoit pleine d'hommes vaillants, & qui sçavoient se servir de toutes sortes d'armes. Elle étoit soûtenuë en dessous par quatre fortes rouës de huit coudées. Et comme elle étoit si solidement bâtie qu'en marchant elle ne se démanchoit en aucune maniere, ni ne penchoit d'aucun côté, mais que ferme & droite sur sa base & toûjours dans l'équilibre, elle s'a-

Chacun de ses côtez avoit quarante-huit coudées de largeur & soixante-six de hauteur.] Diodore de Sicile, qui a décrit cette machine plus particulierement dans son xx. Liv. dit que ses côtez avoient quarante-cinq coudées de largeur, & quatre-vingt-dix de hauteur; qu'elle avoit neuf étages, qu'elle étoit soûtenuë par quatre grosses rouës de huit coudées de haut. Qu'il y avoit au dedans des beliers, & autres machines à lancer toutes sortes d'armes, que dans les étages d'en-bas étoient celles qui lançoient des pierres du poids de quatre cent livres. Que dans ceux du milieu étoient celles qui lançoient les dards les plus forts, & dans ceux d'enhaut celles qui lançoient les moindres dards, & une grêle de toutes sortes de pierres; qu'il y avoit en dedans plus de deux cent hommes qui les servoient, de sorte que dans le même tems que cette machine nettoyoit les murailles des ennemis, elle les sappoit & les abattoit par ses beliers, &c.

vançoit

vançoit avec grand effort & avec un mugissement horrible; elle inspiroit en même-temps de la frayeur aux ames les plus assûrées, & donnoit à la vûë des spectateurs un spectacle très-agréable qui les ravissoit.

On lui apporta aussi de Cypre pour cette guerre deux cuirasses de fer, chacune du poids de quarante livres. L'ouvrier qui les avoit faites, nommé Zoile, pour faire voir la bonté de leur trempe, & jusqu'à quel point elles étoient à l'épreuve, commanda que de vingt-six pas on lâchat sur elles un trait de la plus forte batterie. La cuirasse qu'on essaya d'abord n'en fut ni percée ni faussée, le trait n'y fit qu'une petite raye superficielle & presque imperceptible comme d'un poinçon de tablettes. Demetrius choisit celle-là pour lui, & il donna l'autre à Alcimus d'Epire, qui étoit l'homme le plus vaillant, & en même-temps le plus fort qui fût dans ses troupes, car il portoit une armure du poids de six vingts livres, lorsque les autres n'en portoient qu'une de soixante. Cet Alcimus fut tué dans le combat, qui fut donné dans Rhodes, comme il combattoit avec beaucoup de valeur près du théatre.

Deux cuirasses de Cypre dont on fit présent à Demetrius.

L'épreuve qu'on en fit.

Alcimus d'Epire, l'homme le plus vaillant & le plus fort qui fût dans l'armée de Demetrius.

Il portoit une armure du poids de six vingts livres.

On lui apporta aussi de Cypre pour cette guerre deux cuirasses de fer.) L'Isle de Cypre étoit abondante en métaux, & on y faisoit des armes excellentes qui étoient fort renommées, même avant le siége de Troye, car nous voyons dans Homere qu'Agamemnon s'arma d'une cuirasse que Cyniras, Roi de Cypre, lui avoit envoyée comme un grand présent. On n'a qu'à voir le commencement du XI. Liv. de L'Iliade.

Les Rhodiens se défendoient avec tant de courage que Demetrius ne faisoit aucun progrès & n'avançoit point son siége. Il s'opiniâtroit pourtant à le continuer, extrêmement piqué contre eux de ce que Philla sa femme lui ayant envoyé des tapisseries & des habits avec des lettres qu'elle lui écrivoit, ils avoient pris le Vaisseau qui les portoit, & l'avoient envoyé à Ptolemée avec toute sa charge. En quoi ils n'imiterent pas l'humanité & la politesse des Atheniens, qui ayant pris un jour les courriers de Philippe, qui leur faisoit la guerre, ouvrirent tous les autres paquets, mais ne toucherent point à ceux d'Olympias, & les envoyerent à Philippe tout cachetez comme ils étoient.

Demetrius extrêmement piqué contre les Rhodiens, & pourquoi.

Humanité & politesse des Atheniens pour Philippe.

Cependant Demetrius avec tout son ressentiment n'eut pas la force de se venger des Rhodiens, & de leur rendre la pareille dans une occasion qu'ils lui en donnerent bien-tôt. Il se trouvoit dans ce temps-là que le célébre Peintre Protogene, de la Ville de Caune, peignoit l'histoire du Heros Jalysus, & ce tableau étoit sur le point d'être achevé lorsque Demetrius se rendit

Tableau merveilleux de Protogene. Amiot a mal traduit le portrait de la ville de Jalysus.

Peignoit l'histoire du Heros Jalysus.) Ce Jalysus étoit fils du Heros Ochimus fils du Soleil. Protogene peignoit alors quelque action de ce Jalysus, & pendant qu'il travailloit à ce tableau, il ne vivoit que de lupins bouillis, qui appaisoient en même-tems & la faim & la soif. Précaution qu'il prit pour empêcher que la bonne chere n'émoussât la finesse de son goût & de son sentiment. Pline ajoûte qu'il avoit mis à ce tableau quatre couches de couleurs contre l'injure du temps. Et que Demetrius pour avoir épargné ce tableau perdit l'occasion de la victoire. Liv. xxxv. chap. x.

maître du fauxbourg où Protogene travailloit, & prit ce tableau. Les Rhodiens lui envoyerent en même-temps un Heraut pour le prier d'épargner un si bel ouvrage & de ne pas souffrir qu'il fût gâté. Demetrius repondit *qu'il brûleroit plûtôt tous les portraits & toutes les statuës de son pere, que de gâter & détruire un si grand chef-d'œuvre de l'art.* Car on dit que Protogene avoit employé sept ans à l'achever, & qu'Apelle la premiere fois qu'il le vit, fut si surpris & si ravi, que la voix lui manqua tout à coup, & qu'enfin revenu à lui-même il s'écria, *Grand travail! Oeuvre admirable! Il n'a pourtant pas ces graces que je donne à mes ouvrages & qui les élevent jusqu'aux Cieux.* Ce tableau fut porté long-temps après à Rome & ajoûté à toutes les dépouilles de l'univers, & il y périt enfin dans un incendie.

Grande attention des Rhodiens pour ce tableau.

Belle réponse de Demetrius au Heraut des Rhodiens.

Protogene avoit employé sept ans à ce tableau

Surprise & ravissement d'Apelle quand il le vit.

Eloge qu'Apelle se donne lui même.

Comme les Rhodiens étoient fort las de cette guerre, & que Demetrius de son côté ne cherchoit qu'un prétexte honnête pour s'accommoder avec eux, les Atheniens arriverent, & s'entremirent du traité qui fut conclu à ces conditions : *que les Rhodiens seroient libres; qu'ils n'au-*

Traité de paix conclu entre Demetrius & les Rho-

Et il y perit enfin dans un incendie.) Il avoit été porté à Rome & consacré dans le Temple de la Paix, où il etoit encore du temps de Pline. *Jalysus, qui est Romæ, dicatus in templo pacis.*

Les Atheniens arriverent, & s'entremirent du traité.) Diodore écrit que ce traité fut fait par l'entremise des Etoliens, que leur Communauté envoya Ambassadeurs pour moyenner cet accommodement. De sorte qu'il faut peut-être corriger le texte de Plutarque, & mettre *les Etoliens arriverent*, au lieu de *les Atheniens arriverent.* L'abbreviation a pû causer l'erreur.

diens, & ses conditions.

roient point de Garnison, & qu'ils feroient une ligue offensive & défensive avec Antigonus & Demetrius, qu'ils assisteroient envers tous & contre tous, excepté contre Ptolemée.

Demetrius appellé au secours des Atheniens contre Cassandre.

Dans le même-tems les Atheniens appellerent à leur secours Demetrius contre Cassandre qui assiégeoit leur ville. Demetrius mit à la voile avec trois cent trente Galeres, & une grosse Infanterie, & ne chassa pas seulement Cassandre de l'Attique, mais il le poursuivit jusqu'aux Thermopyles, où l'ayant défait il s'empara d'Heraclée qui se rendit volontairement, & il reçut six mille Macedoniens qui passerent de son côté. En s'en retournant il remit en liberté tous les Grecs qui sont en deçà des Thermopyles, fit alliance avec les Beotiens, & prit la ville de Cenchrées; après s'être saisi des Châteaux de Phyle & de Panacte, qui étoient les boulevarts de l'Attique, & en avoir chassé les Garnisons de Cassandre, il les rendit aux Atheniens, & les Atheniens, quoiqu'ils lui eussent déja prodigué tous les honneurs, dont ils avoient pû s'aviser, trouverent pourtant encore de nouvelles ressources pour inventer de nouvelles flatteries, & pour encherir sur les premieres. Car ils lui assignerent pour son logement le derriere du temple de Minerve appellé *Parthenon*. Il y logea; & tout le monde disoit que Minerve elle-même le recevoit & le logeoit dans son temple, quoiqu'à parler veritablement ce fût un hôte fort indigne & qui me-

Ce qu'il fit dans cette expedition.

Atheniens inépuisables en flatteries.

Demetrius logé dans le Temple de Minerve appellé Parthenon, *c'est-à-dire* le Temple de la Vierge.

noit une vie peu convenable à un saint lieu & à la maison d'une Vierge.

Vie de Demetrius peu convenable à ce logement.

On dit qu'un jour dans une marche d'armée son frere Philippe ayant été logé dans une maison où il y avoit trois jeunes femmes, son pere Antigonus, qui en fut d'abord informé, ne lui en dit pas une seule parole, mais il manda le fourrier, & lui dit en sa présence, *mon ami, ne veux-tu pas déloger mon fils d'un logis qui est trop petit?* Et Demetrius qui devoit respecter Minerve, sinon comme une Déesse, au moins comme sa sœur aînée, car c'est ainsi qu'il vouloit qu'on l'appellât, commit tant d'insolences contre les jeunes garçons & les jeunes femmes de condition libre, & souilla de tant d'infamies & de dissolutions la citadelle où étoit ce temple, qu'au prix de ce qu'on voyoit alors, il paroissoit que ce lieu avoit été pur & saint lorsqu'il commettoit ces débauches avec ses courtisanes Chrysis, Lamia, Demo, & Anticyre. Mais pour l'honneur de la Ville, il n'est pas séant de divulguer toutes les autres abominations qu'il commit. Il est pourtant juste de ne pas passer sous silence la vertu & la sagesse admirable de Democles.

Sagesse d'Antigonus.

Demetrius appelloit Minerve sa sœur.

Débordements infames, & abominations de Demetrius.

C'étoit un jeune garçon qui n'étoit pas encore parvenu à l'âge de l'adolescence. Demetrius fut bien-tôt informé de sa grande beauté, que son surnom seul déceloit, car on l'appelloit *Democles le beau.* Il le fit solliciter par ses émissaires qui n'oublierent rien pour le gagner par les plus grandes

Grande vertu d'un jeune Athenien nommé Democles.

offres, ou pour l'intimider par les plus affreuses menaces. Mais il resista à tout, prit le parti d'abandonner le Gymnase & tous les lieux d'exercice, & n'alla plus que dans une étuve particuliere pour s'y baigner. Demetrius l'ayant fait observer, prit si bien son temps, qu'il entra dans cette étuve, où il se trouva seul avec lui. Le jeune garçon, se voyant sans aucun secours & hors d'état de résister à la violence de Demetrius, ôta le couvercle de la chaudiere où l'on faisoit bouillir l'eau pour le bain, & se jetta dans l'eau bouillante où il fut étouffé, indigne certes d'une si malheureuse catastrophe, mais ayant des sentiments & des pensées très-dignes & de sa beauté & de son pays. Et en cela bien different de Cleenetus, fils de Cleomedon, qui pour faire remettre à son pere une amende de cinquante talents, à laquelle il avoit été condamné, porta au peuple des Lettres de Demetrius en sa faveur, & par là non seulement il se deshonora lui-même, mais encore il mit toute sa ville en trouble & en combustion, car il fit bien décharger son pere de cette amende, mais en même-temps les Atheniens firent un décret pour ordonner *qu'à l'avenir aucun Citoyen d'Athenes n'apporteroit des lettres de recommandation de Demetrius.*

Democles se jette dans une chaudiere d'eau bouillante pour se dérober à la violence de Demetrius.

Jugement remarquable de Plutarque.

Cinquante mille écus.

Athénien deshonoré pour avoir porté des lettres de recommandation de Demetrius.

Décret remarquable des Atheniens.

Mais ayant des sentiments & des pensées très-dignes & de sa beauté & de son pays.] Ce jugement de Plutarque fait honneur à la Grece, & suffit pour la laver des réproches infames qu'on lui fait. La sagesse & la pudeur sont dignes d'elle. Elles sont aussi dignes de la beauté, car la beauté ne doit pas se flêtrir & se deshonorer par le vice.

Ce prince, informé de ce décret, & en étant très-offensé comme d'une chose qui lui étoit injurieuse, fit éclater son ressentiment, & les Atheniens, qui en craignirent les suites, non seulement annullerent & casserent ce décret, ils firent plus encore, de tous ceux qui l'avoient conseillé ou dressé, ils en firent mourir les uns, & bannirent les autres, & non contents de cette reparation, ils firent un autre décret, qui portoit *que le peuple d'Athenes statuoit & ordonnoit que tout ce que commanderoit le Roi Demetrius, seroit tenu pour saint envers les Dieux & juste envers les hommes.* Et sur cela quelqu'un des plus gens de bien & des meilleurs esprits ayant dit que Stratocles étoit fou d'avoir proposé un tel décret, Demochares de Lacedemone lui répondit, *Il seroit bien plus fou, s'il n'étoit pas fou*, car Stratocles tira de grands avantages de sa flatterie, & Demochares, deferé pour son bon mot, fut banni.

Indignité & bassesse des Atheniens.

Autre décret des Atheniens bien opposé au premier, & très-extravagant & très impie.

Mot très-vicieux d'un Lacedemonien sur l'auteur de ce décret.

L'auteur de ce mot est banni, & avec raison.

Demochares de Lacedemone.) C'est le même Demochares, dont il est parlé dans les fragments de Polybe qui reprend violemment Timée de ce qu'il avoit vomi contre lui des calomnies atroces. Mais ce Demochares n'étoit pas de Lacedemone, il étoit Athenien & propre neveu de Demosthene. Il faut donc corriger le texte, & au lieu de Λακωνικὸς, écrire Λεοντίδος, ou Λευκονοεὺς *de Leuconia*, qui étoit de la tribu Leontide. Plutarque lui-même nous conduit à faire cette correction. Car dans la vie de Demosthene qui est dans ses opuscules, il écrit *que Demosthene eut une sœur qui fut mariée à Laches le Leuconien, & eut de lui Demochares.* Et il dit que c'étoit un bon homme de guerre qui avoit bien servi, qu'il ne cedoit à aucun autre Orateur dans l'art de conduire le peuple par ses discours politiques, & qu'on lui avoit érigé une statuë dans le Prytanée, avec cette particularité bien singuliere, que cette statuë étoit ceinte d'une épée par dessus sa veste, parce qu'il avoit harangué en cet état contre Antipater.

Voilà ce que faisoient les Atheniens dans le tems qu'ils vouloient paroître, délivrez d'une Garnison & rétablis dans une liberté entiere & parfaite.

Demetrius entre dans le Peloponese, les progrès qu'il y fait.

Demetrius entra ensuite dans le Peloponese, aucun de ses ennemis ne se présentant pour s'opposer à lui, & tous prenant la fuite, & livrant leurs villes. Il attira dans son parti toute la contrée appellée Acte, & toute l'Arcadie, à l'exception des villes de Mantinée & d'Argos. Il délivra Sicyone & Corinthe de leurs Garnisons, en donnant cent talents aux Officiers qui les commandoient. Comme il se trouva à Argos dans le temps de la grande fête de Junon, il voulut la solemniser en y proposant des prix, & en y présidant lui-même au milieu des Grecs. Pour la mieux célébrer, il épousa ce jour-là même Deidamie, fille d'Æacide, Roi des Molosses, & sœur de Pyrrus. Il persuada aux Sicyoniens de quitter leur ville & d'en bâtir une autre tout auprès, dans le lieu où ils habitent aujourd'hui; & non-seulement il changea la situation de la ville, mais encore son nom, car au lieu de *Sicyone*, il l'appella *Demetriade*.

C'est toute la côte maritime.

Cent mille écus.

Grande fête de Junon à Argos.

Demetrius épouse Deidamie sœur de Pyrrus.

Il change la situation & le nom de la ville de Sycyone.

Les Etats de la Grece s'étant assemblez dans l'Isthme, & la curiosité y ayant attiré de toutes parts une quantité extraordinaire de monde, il fut proclamé Chef de tous les Grecs, comme l'avoient été avant lui Philippe & Alexandre, ausquels il se croyoit fort superieur, enflé qu'il étoit par

Il est proclamé Chef de toute la Grece.

par la fortune qui le combloit de ses faveurs, & par l'état present de ses affaires qui l'élevoient au comble de la puissance. Jamais Alexandre n'avoit ôté à aucun des autres Rois le titre de Roi, & jamais il ne prit pour lui celui *de Roi des Rois*, quoiqu'il y en eut plusieurs à qui il avoit donné & le nom & l'état des Rois; mais Demetrius se mocquoit & rioit ouvertement de ceux qui appelloient quelqu'un Roi hors son pere Antigonus & lui, & il entendoit avec plaisir ses flatteurs à table faire les libations au Roi Demetrius, à Seleucus Capitaine des Elephans, à Ptolemée Amiral, à Lysimachus Garde du trésor, à Agathocles le Sicilien Gouverneur des Isles.

Libations faites à table à Demetrius sous le titre de Roi, & aux autres Princes sous d'autres titres.

Ces plaisanteries rapportées aux autres Rois, ils n'en faisoient tous que rire, Lysimachus seul en étoit vivement piqué, ne pouvant souffrir que Demetrius le traitât d'Eunuque, car ces Princes n'avoient que des Eunuques pour Gardes de leur trésor. Lysimachus étoit donc le plus grand ennemi de Demetrius, & le brocardant sur la passion qu'il avoit pour Lamia, il dit publiquement *qu'il n'avoit jamais vû qu'alors une garce jouer la*

Brocard de Lysimachus sur Demetrius.

Et il entendit avec plaisir ses flatteurs à table.) Ceci est pris mot à mot d'un passage de l'historien Phylarque, qu'Athenée nous a conservé dans son VI. liv. comme Casaubon l'a remarqué.

Qu'il n'avoit jamais vu qu'alors une garce jouer la Tragedie.) Ce mot est fondé sur ce que dans ce tems-là il n'y avoit point de femme qui joüât la Comedie. Les rôles des femmes étoient joüez par des hommes qui avoient des masques & des habits de femme,

Réponse de Demetrius à ce brocard.

Tragedie. Demetrius répondit, *que la garce de Demetrius étoit plus sage que la Penelope de Lysimachus.*

Lettres de Demetrius aux Atheniens.

Il partit de Peloponese pour retourner à Athenes, & en partant il écrivit aux Atheniens *qu'à son arrivée il vouloit être initié en même-tems aux petits & aux grands mysteres, & passer tout d'un coup de la premiere initiation à l'inspection intime*, ce qui n'étoit pas permis & ne s'étoit jamais fait, car on célébroit les petits mysteres dans le mois de Mars, & les grands dans le mois d'Octobre. Et il falloit tout au moins l'espace d'un an entre l'initiation aux petits mysteres & l'initiation aux grands.

Dans le mois Anthesterion.
Dans le mois Boëdromion.
Intervalle qu'il falloit entre l'initiation aux petits mysteres, & l'initiation aux grands.

Les lettres de Demetrius ayant été lûës dans l'assemblée publique, Pythodore, le porte-torche, eut seul le courage de s'y opposer; mais il n'avança rien, car Stratocles ouvrit un avis qui fut suivi; on ordonna que le mois de Mai, où l'on étoit, seroit nommé & reputé le mois de Mars; & moyennant cela, ils firent la premiere initiation de Demetrius, dont la cérémonie se faisoit au

Plaisant avis de Stratocles.

Et il falloit tout au moins l'espace d'un an entre l'initiation aux petits mysteres & l'initiation aux grands.] C'est ainsi qu'il faut corriger ce passage, comme Casaubon l'a bien prouvé dans ses commentaires sur le VI. liv: d'Athenée, au lieu de ἀπὸ τῶν μεγάλων, il faut lire, ἀπὸ τῶν μικρῶν, ou comme Meursius, ἐπώπτευον δὲ ἐπὶ τῶν μεγάλων τ' ἐλάχιστον ἐνιαυτὸν διαλιπόντες. *Ils étoient initiez aux grands mysteres, au moins après un an d'intervalle.* Car d'abord on étoit initié aux petits mysteres, qui n'étoient que la préparation pour être initié aux grands. Par la premiere initiation on n'étoit fait que *myste*, & par la derniere on étoit *epopte*, c'est-à-dire, admis à l'inspection des mysteres les plus intimes. L'espace ordinaire entre les petits & les grands étoit de cinq années. Mais il falloit au moins un an, & il n'étoit pas permis de les rapprocher davantage.

Dont la cérémonie se faisoit au

bourg appellé Agra. Après quoi ce même mois de Mai, qui étoit devenu mois de Mars, devint mois d'Octobre, & alors, comme si toutes les regles avoient été dûëment observées, on fit toutes les autres cerémonies, & Demetrius fut admis à l'inspection. Sur quoi le Poëte comique Philippide, pour reprocher à Stratocles cette impieté & ce sacrilege, dit, *c'est lui qui a trouvé le secret de renfermer dans un seul mois toute l'année.* Et sur le logement de Demetrius dans le temple de Minerve, il dit, *c'est lui qui a pris la Citadelle pour une hôtellerie, & qui a mené des courtisanes dans le temple d'une Vierge.*

Demetrius admis aux deux initiations dans le même mois.

Bon mot du Poëte comique Philippide sur Stratocles.

Autre bon mot du même Poëte sur Demetrius.

Mais de tous les abus qui furent alors commis à Athenes en très-grand nombre, & contre les Coûtumes & contre les Loix, celui qui affligea

bourg appellé Agra.] Il y a une faute considérable au texte, car que signifie τὰ πρὸς ἀγορὰν Plutarque avoit écrit τὰ πρὸς Ἄγραν. Ils le reçûrent à la confrairie des petits mysteres, dont la cérémonie se faisoit dans le lieu appellé Ἄγρα. C'est ainsi qu'ont lû Saumaise, Samuel Petit, & Petau. Cette leçon est la seule véritable, & doit être préferée à celle de Meursius, qui corrigeoit τὰ πρὸς ἀγυρμὸν, parce que cette initiation se faisoit le premier jour de la fête, & que ce jour là étoit appellé ἀγυρμός. Elle est préferable encore à celle de Casaubon, qui corrigeoit τὰ πρὸς ἁγνείαν, *lui firent observer ce qui regarde la chasteté.* Quoiqu'il soit vrai qu'il falloit passer quelque tems dans la chasteté avant la premiere initiation. C'est pourquoi Epictete dit dans Arrien III. XXI qu'il faut s'en approcher après avoir fait des sacrifices & des prieres, & après avoir passé quelque tems dans la chasteté, καὶ προηγνευκότα Et dans la suite il ajoûte, *& toy tu t'y presentes,* ἄνευ θυμάτων, ἄνευ ἁγνείας, *sans sacrifices, sans préparation par la chasteté.* Icy, τὰ πρὸς Ἄγραν, sont les petits mysteres, & λοιπὴ τελετὴ, ce sont les grands. Deux lignes plus haut, au lieu de ψηφισαμένου, il faut lire, ψηφισαμένων

& mortifia le plus les Atheniens, fut que Demetrius leur ordonna de fournir & livrer incessamment la somme de deux cent cinquante talens, & que le recouvrement de cette somme ayant été fait sans aucun délai ni la moindre remise, Demetrius voyant tout cet argent ramassé, dit *qu'on le donne à Lamia & aux autres courtisanes qui sont avec elle pour leur avoir des drogues à se décrasser*; car la honte les piqua plus que la perte, & le mot plus que la chose même. Il y a pourtant des Auteurs qui écrivent qu'il joüa ce vilain tour, non aux Atheniens, mais aux Thessaliens.

Exaction énorme de Demetrius sur les Atheniens.

Deux cens cinquante mille écus.

Usage infame qu'il fit de cet argent.

Les Atheniens plus piquez de la honte que de la perte.

Outre toute cette affreuse dépense, Lamia voulant donner en son particulier un festin à Demetrius, rançonna plusieurs particuliers de son autorité privée, & le festin fut si magnifique, & d'une si grande réputation, que Lyncée de Samos nous en a laissé la description & tout le détail. Sur quoi un Poëte comique de ce tems-là appella non moins plaisamment que véritablement cette Lamia, *Elepole*. Et Demochares de Soles appella aussi très plaisamment Demetrius *Mythos*, c'est-à-dire, fable, parce qu'il avoit toûjours avec lui cette Lamia, comme les fables ont d'ordinaire une sorciere, appellée Lamia, pour faire peur aux enfans.

Festin que Lamia donne à Demetrius.

Historien de réputation frere de Duris.

Lamia appellée Elepole, *preneuse de villes, comme la machine de Demetrius.*

Demetrius appellé Mythos.

Apella aussi très-plaisamment Demetrius Mythos, *c'est-à-dire, fable, parce qu'il avoit toûjours avec lui cette Lamia, comme les fables ont d'ordinaire.*) Les anciennes histoires parlent d'une Reine de Libye, qui furieuse de ce qu'elle avoit perdu tous ses enfans, faisoit prendre les enfans des autres femmes, les

La grande autorité de cette Courtisane, & la violente passion avec laquelle Demetrius l'aimoit, n'excitoit pas seulement contre elle la jalousie & l'envie de ses femmes, mais encore la haine de tous les amis de ce Prince. Demetrius ayant envoyé des Ambassadeurs à Lysimachus, un jour ce Prince s'amusoit à parler familierement avec ces Ambassadeurs, leur montroit sur ses bras & sur ses cuisses de grandes & profondes cicatrices des ongles d'un Lion, & leur racontoit comment il avoit été forcé de combattre contre un Lion, ayant été enfermé par Alexandre dans la cage avec ce furieux animal. A ce récit, les Ambassadeurs se prirent à rire, & lui dirent *que le Roi leur maître portoit au cou les marques d'une bête plus furieuse encore, qui étoit Lamia.* Et véritablement c'est une chose dont on ne sçauroit assez s'étonner que Demetrius, qui avoit témoigné tant de

Bon mot des Ambassadeurs de Demetrius à Lysimachus.

faisoit tuer devant elle, & les dévoroit, & de là elle avoit été appellée *Lamia*, c'est-à-dire, *devoratrice*, du Phenicien, *lahama*, qui signifie *devorer.* Et sur cela Diodore écrit qu'on avoit fait de cette Lamia un épouvantail pour les enfans διὸ καὶ καθ' ἡμᾶς μέχρι τοῦ νῦν βίου παρὰ τοῖς νηπίοις διαμένειν τὴν περὶ τῆς γυναικὸς ταύτης φήμην καὶ φοβερωτάτην αὐτοῖς εἶναι τὴν ταύτης προσηγορίαν. *C'est pourquoi jusqu'à notre tems encore la réputation de cette femme se conserve parmi les enfans, & son nom seul leur fait une peur effroyable.* Et il ne faut pas douter que la fable n'en fît usage pour les épouvanter. Ce passage de Diodore éclaircit parfaitement ce passage de Plutarque, & le mot de Demochares.

Ayant été enfermé par Alexandre dans la cage avec ce furieux animal.] Justin fait mention de cette histoire dans le 11. chap. de son xv. liv. & Pausanias dans le 1. Mais Quinte Curce prétend que c'est une fable, dont il rapporte le fondement. Cette conjecture de Quinte Curce est trop legere.

répugnance à épouser Philla, parce qu'elle étoit d'un âge disproportionné au sien, ait aimé si éperdument, & pendant un si long-tems Lamia, qui étoit surannée & passée. Aussi la courtisane Demo, surnommée *Mania*, lui fit une réponse fort naïve un soir à son souper où Lamia jouoit de la flûte. Quand elle eut fini, Demetrius demanda à Demo, *Eh bien comment trouves-tu Lamia ? Une vieille, Seigneur*, lui répondit Demo. A un autre souper, comme on servit un fort beau fruit, Demetrius dit à Demo, *Tu vois le beau fruit que Lamia m'envoye. Si vous vouliez coucher aussi avec ma mere*, lui répondit Demo, *elle vous en envoyeroit un plus beau.*

C'est-à-dire, la folle.

Deux plaisantes réponses de la courtisane Demo, à Demetrius sur Lamia.

On rapporte aussi la réponse que Lamia fit au célebre jugement de Bocchoris. Il y avoit en Egypte un homme qui aimoit ardemment une courtisane, appellée Thonis ; cette courtisane lui demandoit plus d'argent qu'il n'en pouvoit donner. Enfin il eut en songe ses bonnes graces, & cette joüissance imaginaire amortit ses desirs. Thonis, informée de la cause de sa tiedeur, le fit assigner pour être payée de la somme qu'elle prenoit des amans qu'elle favorisoit. Cela étant rapporté à Bocchoris, il ordonna que le jeune homme porteroit à l'audience tout cet argent bien compté dans un bassin, & que là il le feroit passer & repasser devant Thonis, afin que la courtisane n'en eût que l'ombre, disant *que l'imagination étoit l'ombre de la vérité.* Mais Lamia ne trou-

Jugement celébre de Bocchoris.

voit pas ce jugement juste, *car disoit-elle, l'ombre de cet argent n'a point amorti le desir de Thonis, au lieu que le songe a satisfait la passion de son amant.* Voilà assez parlé de Lamia.

Lamia trouve ce jugement injuste, & pourquoi.

Présentement les résolutions de la fortune & les actions de celui dont nous écrivons la vie, changent la scene, & la rendent tragique, de comique qu'elle étoit. Car tous les autres Rois s'étant liguez contre Antigonus, & ayant uni toutes leurs forces, Demetrius, sur cette nouvelle, partit promptement de Grece, & alla joindre son pere. Il le trouva plus plein d'ardeur pour cette guerre, que son âge ne le permettoit, & cette ardeur l'encouragea & le fortifia encore davantage lui-même. Cependant il semble que si Antigonus eût voulu céder d'abord quelque petite chose, & se relâcher de cette prétention de souveraineté qu'il vouloit avoir sur les autres Princes, il auroit toûjours conservé pour lui pendant sa vie, & laissé à son fils après sa mort la prééminence sur tous les Rois successeurs d'Alexandre. Mais étant naturellement fier & présomptueux, & aussi hautain, & aussi insolent dans ses paroles, que dans ses actions, il aigrit & irrita contre lui plusieurs jeunes Princes très-puissans. Car il disoit *qu'il écarteroit & dissiperoit cette ligue & cette assemblée de Princes aussi facilement que l'on écarte & dissipe avec une pierre, ou avec le moindre bruit une volée de petits oiseaux qui se sont posez dans un champ pour y chercher leur pâture.*

Tous les autres Rois se liguent contre Antigonus.

Belle réflexion de Plutarque, souvent en relâchant une petite partie, on conserve le principal.

Parole présomptueuse d'Antigonus.

Les forces de ces deux Princes.

Il avoit une armée de plus de soixante mille hommes de pied, & de dix mille chevaux, & soixante & quinze Elephans. Et ses ennemis venoient contre lui avec soixante-quatre mille hommes d'Infanterie, dix mille cinq cens chevaux, quatre cent Elephans, & six vingts chars.

Changement que l'on remarqua dans Antigonus le jour de la bataille.

Quand les deux armées furent en présence, on vit tout d'un coup en lui un changement qui marquoit que dans son esprit il avoit plus rabattu de ses esperances, que de son courage & de sa résolution. Car au lieu que dans toutes les autres batailles il avoit accoûtumé de paroître fier & audacieux, d'avoir la parole haute, de tenir des discours arrogants & superbes, & quelquefois même de dire des mots de raillerie & de plaisanterie dans le plus fort du combat, témoignant par là, & la fermeté de son courage, & le mépris qu'il avoit pour son ennemi, alors au contraire il paroissoit sombre, taciturne & pensif, il montroit son fils aux troupes, & le leur recommandoit comme son successeur. Mais ce qui parut encore plus étrange & plus surprenant, c'est qu'il s'entretint avec lui dans sa tente, ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant, car il ne communiquoit pas plus ses secrets à son fils qu'aux autres; il déliberoit en lui-même, & ensuite il ordonnoit, & exécutoit ce qu'il avoit résolu en son particulier. On dit à ce propos que Demetrius étant encore fort jeune, lui demanda un jour quand ils décamperoient, & qu'Antigonus lui répondit en colere,

Antigonus ne communiquoit pas plus ses secrets à son fils, qu'aux autres.

colere, *crains-tu d'être le ſeul qui n'entendras pas la trompette ?*

Il eſt vrai qu'il arriva alors beaucoup de ſignes funeſtes qui les troublerent & les remplirent d'effroi. Demetrius eut un ſonge où il lui ſembla qu'Alexandre couvert d'armes éclatantes ſe préſenta à lui, & lui demanda *quel mot ils donneroient pour la bataille*, qu'il répondit *Jupiter & la victoire*, & qu'Alexandre repartit, *je paſſe donc aux ennemis, car ce ſont eux qui me recevront.* Et Antigonus après que ſon armée fut rangée en bataille, ſortant de ſa tente, fit un faux pas, tomba ſur le viſage, & ſe bleſſa conſidérablement, & s'étant relevé, il leva les mains au ciel & demanda aux Dieux ou la victoire, ou une prompte mort avant ſa défaite.

Songe de Demetrius la veille de la bataille.

Quand les deux armées furent aux mains, Demetrius à la tête de ſa meilleure Cavalerie fondit ſur Antiochus, fils de Seleucus, & combattit avec tant de valeur, qu'il rompit les ennemis, & les mit en fuite, mais par une vaine ambition s'étant mis à les pourſuivre trop chaudement & mal à propos, il ſe laiſſa ravir la victoire, qu'il tenoit déja dans ſes mains s'il avoit ſçu profiter de ſon avantage, car lorſqu'il revint de cette pourſuite, il ne trouva plus de paſſage pour rejoindre ſon infanterie, les élephans des ennemis ayant rempli tout l'eſpace qui étoit entre deux. Alors Seleucus, voyant les gens de pied d'Antigonus dégarnis de leur Cavalerie, ne les chargea point,

Demetrius rompt les ennemis & les met en fuite.

Il perd la victoire par une ambition hors de propos.

mais faiſant toûjours mine de les charger, il les tournoit pour les effrayer & pour leur donner le tems de quitter le parti d'Antigonus, & de ſe jetter dans le ſien, ce qui arriva comme il l'avoit prévû; la plus grande partie de cette Infanterie s'étant détachée, ſe vint rendre volontairement à lui, & le reſte fut mis en fuite. Dans ce moment une groſſe troupe des gens de Seleucus marcha de furie contre Antigonus. Quelqu'un de ceux qui étoient auprès de ce Prince, les voyant venir, lui dit, *prenez garde, Seigneur, voilà des gens qui viennent à vous. Je vois bien qu'ils n'en veulent qu'à moi*, répondit Antigonus, *mais mon fils va venir à mon ſecours*. Et conſervant toûjour cette eſpérance, & regardant de tous côtez pour voir s'il ne découvriroit point ſon fils, il fut enfin accablé ſous une grêle de traits, & porté par terre. Tous ceux de ſa maiſon & ſes amis même l'abandonnerent. Un certain Thorax de Lariſſe, fut le ſeul qui reſta auprès de ſon corps.

L'Infanterie d'Antigonus ſe jette dans le parti de Seleucus.

Antigonus tué dans le combat & abandonné de tous les ſiens.

La bataille ainſi terminée, les Rois vainqueurs, comme s'ils avoient mis en piéces un vaſte corps, dépecerent tout l'Empire d'Antigonus & de Demetrius, & en prirent chacun leur part, & ils partagerent encore entre eux les Provinces qu'ils avoient auparavant.

Cette bataille fut donnée 299. ans avant J. C.

L'Empire d'Antigonus partagé entre ſes vainqueurs.

Cependant Demetrius fuyant avec quinze mille hommes de pied & quatre mille chevaux, pouſſa tout d'une traite juſqu'à Epheſe, où tout

Demetrius prend la fuite avec un gros corps de troupes.

le monde s'attendoit bien que manquant d'argent il n'épargneroit pas le trésor du temple. Mais au contraire, craignant lui-même que ses soldats malgré lui ne se portassent à cette extrémité s'il entroit dans la ville, il décampa très-promptement, & s'embarqua pour la Grece. La plus grande des esperances qui lui restoit, il l'avoit placée sur les Atheniens, car outre qu'il avoit laissé chez eux ses vaisseaux, son argent, & sa femme Deidamie, il étoit persuadé que dans le déplorable état de ses affaires, il n'avoit de retraite sûre qu'Athenes, ni de ressource plus immanquable que l'affection des Atheniens. C'est cette même attente qui fit que lorsque continuant sa route en toute diligence vers la hauteur des Isles Cyclades, il rencontra les Ambassadeurs des Atheniens, qui venoient au-devant de lui pour lui annoncer qu'il n'avoit qu'à s'éloigner de leur ville, parce que le peuple avoit ordonné par un décret qu'on n'y recevroit aucun des Rois, & pour lui apprendre qu'on avoit renvoyé à Megare sa femme Deidamie avec tous les honneurs & avec le cortege dûs à sa dignité, il fut si transporté de courroux qu'il n'étoit plus maître de lui-même, quoiqu'il eût supporté avec beaucoup de constance ses autres malheurs, & que dans un revers si grand & si soudain, il n'eût paru en lui aucun découragement ni la moindre bassesse. Mais de se voir ainsi trompé par les Atheniens contre son esperance, & d'éprouver que

Il épargne le trésor du temple d'Ephese.

Il s'embarque pour se retirer à Athenes.

Les Atheniens envoyent déclarer à Demetrius qu'il n'a qu'à s'éloigner de leur ville.

Demetrius plus irrité de ce changement des Atheniens que de tous les autres malheurs.

l'affection, dont il s'étoit flatté, étoit démentie par les effets & averée vaine & feinte, c'est ce qui faisoit toute sa douleur. Mais à mon avis le signe le plus foible & le plus trompeur de la bienveillance des peuples pour les Princes & pour les Rois, c'est l'excès des honneurs qu'ils leur déferent, car toute la beauté & tout le prix de ces honneurs consistent dans le choix & dans la volonté de ceux qui les rendent, & la crainte dont ils sont presque toûjours prévenus, doit les rendre fort suspects, ceux qui craignent, décernant les mêmes honneurs, & de plus grands encore que ceux qui aiment. Voilà pourquoi les Princes qui ont du sens & de la raison, ne regardent ni aux statuës, ni aux tableaux, ni aux apothéoses dont on les honore, mais ils regardent à leurs propres actions, à leurs œuvres, & sur cela ou ils croyent ces honneurs sinceres & les reçoivent comme des marques d'une véritable affection, ou ils s'en défient comme de choses qui viennent de la nécessité & de la contrainte. Car il arrive très-souvent que quand les peuples déferent les plus grands honneurs, c'est alors qu'ils haïssent le plus les Rois & les Princes qui les reçoivent si outrément & si démesurément de ceux

Honneurs excessifs, le signe le plus foible de la bienveillance des peuples.

Sage reflexion de Plutarque.

La crainte fait rendre aux Princes plus d'honneurs que l'amour.

Regle sûre donnée aux Princes pour bien juger des honneurs qu'on leur rend.

Les plus grands honneurs marquent souvent la plus grande haine.

Mais ils regardent à leurs propres actions, à leurs œuvres.) C'est une maxime sûre. Les Princes pour bien juger des sentimens que leurs sujets ont pour eux & ne s'y pas tromper, n'ont qu'à s'interroger eux-mêmes, & qu'à considérer leurs actions & la maniere dont ils traitent leurs peuples. Les sentimens qu'on a pour eux y répondent immanquablement.

qui ne les déferent que malgré eux.

Demetrius se trouvant très-indignement traité par les Athéniens, & n'étant pas en état de se venger de leur perfidie, se contenta de leur envoyer faire ses plaintes avec moderation, & redemander ses galeres parmi lesquelles étoit cette galere prodigieuse à seize rangs de rames. Après les avoir reçuës, il fit voile vers l'Isthme. Là il trouva toutes ses affaires en très-mauvais état, car toutes ses Garnisons avoient abandonné leurs villes, ou les tenoient pour ses ennemis. Laissant donc Pyrrus en Grece il cingla vers la Chersonese, & faisant le dégât sur les terres de Lysimachus, il enrichit ses troupes du butin qu'il fit, & retint par ce moyen auprès de lui son armée qui commença à reprendre des forces & à se rendre plus redoutable.

Demetrius redemande ses galeres aux Atheniens, & fait voile vers l'Isthme.

Il cingle vers la Chersonese, & enrichit ses troupes du butin qu'il fait sur les terres de Lysimachus.

Lysimachus étoit abandonné par tous les autres Princes, parce qu'il leur paroissoit d'autant moins équitable & moins traitable que Demetrius, qu'il avoit plus de puissance, & que par là il leur étoit plus suspect.

Lysimachus devient suspect à ses Alliez à cause de sa trop grande puissance.

Peu de tems après Seleucus envoya une ambassade à Demetrius pour lui demander en mariage sa fille Stratonice, qu'il avoit euë de Philla. Seleucus avoit pourtant déja de sa femme Apama de Perse, un fils nommé Antiochus, mais il trouvoit que ses Etats étoient assez grands pour suffire à plusieurs héritiers, & il croyoit avoir besoin de cette alliance, parce qu'il voyoit que

Seleucus envoye demander à Demetrius sa fille Stratonice en mariage.

Lysimachus demandoit les deux filles de Ptolemée, l'une pour lui, & l'autre pour son fils.

Lysimachus demandoit les deux filles de Ptolemée, l'une pour lui, & l'autre pour son fils Agathocles.

Demetrius fait voile vers la Syrie avec sa fille.

C'étoit pour Demetrius une fortune qu'il n'auroit osé esperer, d'avoir pour gendre un Prince comme Seleucus. Il prend donc sa fille, & fait voile vers la Syrie avec toute sa flotte. Dans sa route il fut souvent forcé de relâcher & de prendre terre. Il relâcha sur tout en Cilicie où regnoit alors Plistarchus, à qui les autres Rois l'avoient donnée pour sa part après la défaite d'Antigonus. Ce Plistarchus étoit frere de Cassandre; croyant donc que son pays avoit été fort maltraité par cette descente de Demetrius, & voulant se plaindre de Seleucus, de ce qu'il se racommodoit avec l'ennemi commun sans la participation des autres Rois, il se mit en chemin pour l'aller trouver. Demetrius informé de son départ, s'éloigna de la mer & fit une course jusqu'à la ville de *Cuindes*, où ayant trouvé douze cent talens, qui étoient le reste du trésor que son Pere Antigonus y avoit laissé, il les enleva, & s'en étant retourné en toute diligence, il se rembarqua très-promptement, & fit voile vers la Syrie; sa femme Philla le joignit en chemin, & Seleucus alla au devant d'eux jusqu'à Orossus, où se fit leur premiere entrevûë, qui

Plistarchus Roi de Cilicie.

Ville de la Cilicie.

Douze cent mille écus.

Jusqu'à Orossus.) Il n'y a jamais eu en Syrie de ville nommée *Orossus*. Le P. Lubin a eu raison de corriger cet endroit, & de lire *Rossus*, qui est une ville maritime de la Syrie. Strabon la place entre Issus & Seleucie.

fut franche, ſans aucune fraude ni ſoupçon des deux côtez,& véritablement royale. Seleucus le premier traita magnifiquement Demetrius dans ſa tente au milieu de ſon Camp; & enſuite Demetrius traita Seleucus avec la même magnificence dans ſa Galere à ſeize rangs de rames. Ils paſſoient enſemble les journées entieres à ſe divertir & à converſer ſans armes & ſans gardes, juſqu'à ce que la nôce faite Seleucus prit Stratonice & s'en retourna à Antioche avec l'appareil le plus pompeux, & la ſuite la plus ſuperbe.

Entrevûë de Seleucus & de Demetrius.

Les nôces de Seleucus avec Stratonice.

Demetrius ſans perdre un moment, s'empara de la Cilicie, & envoya ſa femme Philla à Caſſandre pour détruire les accuſations de ſon frere Pliſtarchus. Sur ces entrefaites Deidamie, qui l'étoit venu trouver de Grece, & qui avoit été quelque tems avec lui, mourut de maladie, & Demetrius s'étant reconcilié avec Prolemée par le moyen de Seleucus, il fut convenu qu'il épouſeroit Ptolemaïde, fille de Ptolemée.

Mort de Deidamie. Demetrius ſe prépare à épouſer Ptolemaïde fille de Ptolemée.

Juſques-là le procedé de Seleucus fut loüable & honnête, mais peu de tems après il demanda à Demetrius qu'il lui rendît la Cilicie pour quelque ſomme d'argent qu'il lui offroit, & comme il ne put l'obliger à le faire, il lui demanda en colere Tyr & Sidon. Cela parut très-violent à tout le monde, & on trouva que Seleucus faiſoit une action très-injuſte,en ce que tenant ſous ſa domination toutes les terres & tous les

Procedé injuſte de Seleucus envers ſon beau-pere Demetrius.

Etats depuis les Indes juſqu'à la mer de Syrie, il ſe trouvoit encore ſi pauvre & ſi diſeteux que pour deux villes il rompoit avec ſon beau-pere & avec un Prince qui venoit d'éprouver un revers de fortune ſi affreux. Ce procedé ſert de grande preuve à cette maxime de Platon qui ordonne *que celui qui veut être véritablement riche, n'augmente pas ſes richeſſes, mais qu'il diminuë ſes cupiditez*, car celui qui ne donne pas des bornes à ſon avarice, n'eſt jamais délivré de ſon indigence & de ſa pauvreté.

Belle maxime de Platon.

Demetrius ne s'effraya point des menaces de ſon gendre, au contraire il dit *que quand même il perdroit pluſieurs autres batailles auſſi grandes que celle d'Ipſus, jamais il ne ſe reſoudroit à acheter l'amitié de Seleucus*. Il s'appliqua à pourvoir les villes de bonnes garniſons, & ayant eu nouvelles que Lachares, profitant d'une ſédition qui diviſoit les Athéniens, s'étoit ſaiſi de leur ville, & s'en étoit rendu le Tyran, il eſpera que s'il y paroiſſoit à l'improvîte, il pourroit la reprendre facilement. Il repaſſa donc la mer avec toute ſa Flotte, & ſans aucun danger. Mais en rangeant les côtes de l'Attique, il fut battu d'une furieuſe tempête où il perdit la plûpart de ſes vaiſſeaux & un bon nombre de ſes troupes. S'étant ſauvé heureuſe-

Généreuſe parole de Demetrius.

Lachares profitant d'une ſédition ſe ſaiſit d'Athenes.

Demetrius battu d'une violente tempête.

Que quand même il perdroit pluſieurs autres batailles auſſi grandes que celle d'Ipſus.] Il eſt aiſé de voir que dans le texte le mot [illegible] eſt corrompu. J'ai ſuivi la leçon d'un Mſ. où on lit ἐν Ἴψῳ. La bataille d'Ipſus fut très-grande & très conſidérable. Antigonus pere de Demetrius y fut vaincu & tué.

ment,

ment, il commença à faire foiblement la guerre aux Atheniens, & comme il ne faisoit pas de grands progrès, il envoya de ses Lieutenans assembler une nouvelle flotte. Cependatt il entra dans le Peloponese, & mit le siege devant la ville de Messene, où il courut un très-grand danger, car en faisant donner un assaut à la place, il fut blessé au visage d'un trait d'une batterie qui lui perça la jouë & sortit par la bouche.

Blessé au siege de Messene.

Quand il fut gueri de sa blessure, & qu'il eut repris quelques villes qui avoient quitté son parti, il se rejetta dans l'Attique, & s'étant rendu maître des villes d'Eleusine & de Rhamnus, il fit le dégât dans tout le pays. En même tems il prit un vaisseau qui portoit du bled à Athenes, & d'abord il fit pendre le Marchand & le Pilote, de sorte que tous les autres Marchands & Pilotes épouvantez, ne se hazardoient plus à y en porter, ce qui causa une grande famine dans la ville, & avec la famine il y avoit encore une grande disette de toutes choses. Le minot de sel s'y vendoit quarante drachmes, & le boisseau de bled trois cens. Une Flotte de cent cinquante vaisseaux que le Roi Ptolemée envoyoit au secours des Atheniens, & qui parut près d'Egine, ne leur donna qu'une joye bien courte, car ces vaisseaux de Ptolemée, voyant qu'il en arrivoit à Demetrius un grand nombre du Peloponese, & plusieurs autres de Cypre, & que tous ensemble ils étoient au nombre de trois cent, leverent les an-

Il fait pendre un Marchand & le Pilote qui portoient du bled à Athenes.

Vingt livres.
Cinquante écus.

cres & s'enfuirent. Le Tyran Lochares se déroba en même tems, & abandonna la ville.

Les Atheniens ouvrent leurs portes à Demetrius.

Quoique les Atheniens par un décret eussent ordonné la peine de mort contre quiconque oseroit parler de paix & d'accommodement avec Demetrius, ils ouvrirent pourtant d'abord les portes de la ville les plus voisines du camp de ce Prince, & lui envoyerent des Ambassadeurs, non qu'ils attendissent aucune grace de sa part, mais ils étoient forcez par la derniere disette, pendant laquelle il leur arriva une infinité d'accidens aussi étranges que terribles. On raconte sur tout celui-ci : Un pere & son fils habitoient dans la même chambre, tous deux réduits au desespoir; tout à coup un rat mort tombe du toit, le pere & le fils le voyant, se levent & se battent pour cette proye. On rapporte aussi que dans cette conjoncture le Philosophe Epicure nourrit ses disciples en partageant avec eux quelque petite provision de féves qu'il avoit & qu'il leur donnoit par compte.

Extrémité où les Atheniens étoient réduits par la famine.

Comment Epicure nourrit ses disciples pendant cette famine.

Demetrius entre dans Athenes. Frayeur des Atheniens.

La ville étant donc réduite en cet état, Demetrius y entra. D'abord il ordonna que tous les habitans s'assemblassent dans le théatre, environna la scene de gens armez, plaça ses Gardes aux deux côtez de l'échaffaut où se jouent les pieces, & descendant par l'escalier d'enhaut comme les Acteurs, il tint les Atheniens dans une frayeur encore plus grande. Mais dès le commencement de son discours il dissipa toutes leurs craintes, car

il n'éleva point sa voix comme un homme en colere, n'usa point de termes aigres & piquants; mais adoucissant son ton, & leur faisant seulement des plaintes avec douceur & amitié, il leur pardonna, & leur rendit ses bonnes graces, leur donna cent mille mesures de bled, & rétablit les Magistrats qui leur étoient les plus agréables.

Clemence de Demetrius envers les Atheniens.

L'Orateur Democlide, voyant le peuple dans le transport de sa joye battre des mains, & faire toute sorte d'acclamations, & voulant encherir sur les loüanges que les Orateurs donnoient à Demetrius de dessus la Tribune, & sur les honneurs qu'ils lui décernoient, proposa que l'on livreroit entre les mains de ce Prince le port de Pirée & le Fort de Munychia. Cet avis ayant passé, & le décret en étant fait, Demetrius de sa seule autorité jetta une bonne garnison dans le Musée pour tenir en bride le peuple, & pour empêcher que secouant le joug il ne lui causât des embarras, & ne traversât ses autres entreprises.

Le port du Pirée & le Fort de Munychia livrez à Demetrius.

Les Atheniens ainsi réduits, il marcha contre Lacedémone. Le Roi Archidamus vint à sa rencontre, & s'avança jusqu'à Mantinée. Demetrius le défit dans un grand combat, & l'ayant mis en fuite, il se jetta dans la Laconie, donna un second combat sous les murailles mêmes de Sparte où il fit cinq cent prisonniers, & tua deux cens hommes sur la place, de sorte qu'on le regardoit déja comme maître de la

Demetrius marche à Lacedemone, & bat le Roi Archidamus.

ville qui n'avoit encore jamais été prise. Mais la Fortune n'a jamais fait éprouver à aucun Roi des changements si grands & si subits, & il n'y a jamais eu ni occasions ni conjonctures où elle ait paru tant de fois si inconstante, tantôt petite, tantôt grande, aujourd'hui obscure & basse de haute & d'éclatante qu'elle étoit, & demain riante encore & favorable. Et sur cela on écrit que lui-même dans le tems de ses terribles revers, s'adressant à la Fortune, lui dit ce vers d'Eschyle : *Tu m'as donné la vie , & tu veux aujourd'hui me l'ôter.* Car dans ce tems-là même où tout lui rioit, & où ses affaires paroissoient le mieux disposées pour lui faire recouvrer l'empire & toute la puissance qu'il avoit auparavant, il reçut nouvelles que Lysimachus tout le premier lui avoit enlevé les villes d'Asie, & que Ptolemée s'étoit rendu maître de Cypre, excepté de la seule ville de Salamine, qui tenoit encore, & dans laquelle ses enfans & sa mere étoient actuellement assiegez. Cependant cette même Fortune, comme la femme dont parle Archiloque, qui, pleine de

Changemens frequens & subits de la fortune de Demetrius.

La Fortune comparée à la femme dont parle Archiloque.

Tu m'as donné la vie , & tu veux aujourd'hui me l'ôter.) Il y a une faute considérable dans ce vers d'Eschyle.

Σὺ τί μ' ἔφυσας, σὺ με καθαιθεῖν μοι δοκεῖς.

Ce mot καταιθεῖν ne peut avoir lieu icy. M. le Févre avoit marqué à la marge de son Constantin qu'il falloit lire καθαιρεῖν.

Comme la femme dont parle Archiloque, qui, pleine de pensées trompeuses.] Nous n'avons pas l'ouvrage d'où ce vers d'Archiloque a été tiré. C'est une fiction fort ingenieuse pour marquer une femme trompeuse, & dont on doit toûjours se défier, d'imaginer une femme qui d'une main porte de l'eau, & de l'au

pensées trompeuses, portoit d'une main de l'eau, & de l'autre du feu, après l'avoir retiré de Lacedémone par des nouvelles si tristes & si fâcheuses, lui présenta encore de grandes lueurs & de grandes esperances de nouveaux événemens aussi grands qu'inesperez; & en voici le sujet :

Nouvelles lueurs que la Fortune presente à Demetrius.

Cassandre étant mort, l'aîné de ses enfans nommé Philippe, lui succeda, mais il ne regna pas long-tems, car il mourut peu de temps après son pere. Ses deux freres qui restoient, entrerent en differend; L'un d'eux, nommé Antipater, ayant tué sa mere Thessalonique, l'autre nommé Alexandre, appella Pyrrus de l'Epire, & Demetrius du Peloponese & les pressa de venir le secourir; Pyrrus arriva le premier, & commença d'abord par s'emparer d'une partie de la Macedoine, qu'il retint pour le prix du secours qu'il lui donnoit, & par-là il se rendit très-redoutable à Alexandre qui l'avoit appellé, & qui le trouvoit déja trop voisin. Demetrius de son côté se mit aussi en marche dès qu'il eut reçu ses lettres.

Mort de Cassandre suivie de celle de Philippe son fils aîné.

Differend des deux autres freres Antipater & Alexandre.

Alexandre appelle à son secours Pyrrus & Demetrius.

Pyrrus se saisit d'une partie de la Macedoine, pour le prix du secours qu'il lui donnoit.

A cette nouvelle le jeune Prince fut beaucoup plus allarmé, car il craignoit encore davantage Demetrius à cause de sa dignité & de sa grande réputation. Il alla donc au devant de lui, & l'ayant rencontré près de la ville de Dium, il le salua très-affectueusement & lui fit tout le bon accueil possible; mais il lui dit que ses affaires étoient en

Alexandre va au devant de Demetrius pour le remercier & le renvoyer.

tre du feu, & toûjours prête à mettre de l'eau où l'on demandera du feu, & du feu où l'on demandera de l'eau.

état qu'elles n'av[illegible]nt plus beſoin de ſa préſence. De là nâquirent entr'eux de violents ſoupçons, & un ſoir que Demetrius alloit ſouper chez Alexandre qui l'avoit prié, quelqu'un l'avertit qu'on lui dreſſoit des embûches, & qu'on avoit réſolu de l'aſſaſſiner au milieu du feſtin. Demetrius ne ſe troubla point à cette nouvelle, mais s'arrêtant au milieu de ſa marche, il commanda à ſes Capitaines de tenir ſon armée ſous les armes, & à ſes Gardes & à tous les Officiers de ſa maiſon qui le ſuivoient, & qui étoient en plus grand nombre que ceux d'Alexandre, il leur ordonna d'entrer avec lui dans la ſalle du feſtin, de ſe tenir là juſqu'à ce qu'il ſe levât de table. Alexandre & ſes gens, le voyant ſi bien accompagné, n'oſerent exécuter leur entrepriſe. Et Demetrius prétextant que ce ſoir-là il n'étoit pas bien diſpoſé à faire la débauche, ſe retira très-promptement. Dès le lendemain il ordonna qu'on préparât ſon équipage pour ſon départ, diſant qu'il lui étoit ſurvenu des affaires qui le preſſoient de partir, & demandant pardon à Alexandre s'il le quittoit plûtôt qu'il n'avoit eſperé, il lui dit qu'une autre fois il ſeroit plus long-tems avec lui quand il auroit plus de loiſir.

Soupçons que cette démarche fait naître entre eux.

Précautions que Demetrius prend pour ſe garantir des embûches d'Alexandre.

Demetrius ſe met en marche pour s'en retourner.

Alexandre fut ravi de voir qu'il quittoit ſes Etats, non par aucune rupture, ni brouillerie qui fût ſurvenuë entr'eux, mais de lui-même & de ſon propre mouvement, & l'accompagna juſqu'en Theſſalie. Quand ils furent arrivez à La-

Alexandre l'accompagne juſqu'en Theſſalie.

rifſe, ils recommencerent à ſe regaler en ſe dreſſant reciproquement des embûches ; & c'eſt ce qui fit tomber Alexandre dans les pieges de Demetrius. Car négligeant de ſe tenir ſur ſes gardes, de peur d'apprendre à Demetrius de s'y tenir auſſi de ſon côté, il fut prévenu, & ſouffrit ce qu'il préparoit à ſon ennemi, & qu'il differoit pour mieux prendre ſes meſures & pour empêcher qu'il ne pût éviter ce qu'il machinoit contre lui. Etant prié à ſouper par Demetrius, il y alla ſans montrer la moindre défiance. Demetrius s'étant levé de table au milieu du feſtin, Alexandre effrayé ſe leva auſſi, & le ſuivit à la porte de la ſalle. Quand Demetrius fut à la porte, au milieu de ſes Gardes, il ne fit que prononcer ce mot, *tuë qui me ſuit*, & paſſa. En même-tems Alexandre fut tué ſur la place, & avec lui ceux de ſes amis qui voulurent le ſecourir ; & l'un deſquels, comme on l'égorgeoit, dit que Demetrius ne les avoit prévenus que d'un jour.

Demetrius & Alexandre recommencent à Lariſſe à ſe dreſſer des embûches.

Alexandre tombe dans celles de Demetrius.

Alexandre tué par l'ordre de Demetrius.

Toute la nuit, comme on peut penſer, ſe paſſa dans un grand tumulte ; mais le lendemain matin les Macedoniens, qui étoient dans de furieuſes allarmes, & qui redoutoient extrémement la grande puiſſance de Demetrius, voyant que perſonne ne venoit les attaquer, & que Demetrius leur envoyoit dire qu'il vouloit leur parler, & juſtifier ce qu'il venoit de faire, ils commencerent à ſe raſſûrer, & promirent de le recevoir très-volontiers, & de lui donner une favorable audience.

Demetrius parle aux Macedoniens pour justifier son action.

Quand il fut arrivé dans leur camp, il n'eut pas besoin de long discours. Comme ils haïssoient Antipater, à cause qu'il avoit été le meurtrier de sa mere, & qu'ils n'en avoient point d'autre qui fût meilleur, ils proclamerent Demetrius Roi des Macedoniens, & le mettant à leur tête, ils le menerent en Macedoine. Les autres Macedoniens, qui étoient demeurez dans le pays ne furent point du tout fâchez de ce changement, car ils se souvenoient toûjours avec horreur de l'attentat horrible que Cassandre avoit commis contre Alexandre le Grand, qui en étoit mort. Et s'ils conservoient encore quelque souvenir de la douceur & de la moderation du vieux Antipater, tout le fruit en revenoit à Demetrius qui avoit épousé Philla, & qui avoit d'elle un fils qui devoit lui succeder, & qui déja homme fait étoit au camp avec son pere.

Il est proclamé Roi des Macedoniens.

Les Macedoniens se souvenoient avec horreur de l'attentat de Cassandre contre Alexandre.

Ils conservoient le souvenir de la moderation & de la douceur d'Antipater.

Au milieu de cette grande prosperité il reçut encore nouvelles que Ptolemée avoit renvoyé sa femme & ses enfans, après les avoir comblez d'honneurs & leur avoir fait des présens très-magnifiques. Il apprit aussi en même-tems que sa fille Stratonice, qui étoit mariée à Seleucus, avoit épousé le Prince Antiochus fils de ce même Seleucus, & qu'elle avoit été proclamée Reine de toutes les nations barbares de la haute Asie. Et voici comme cela arriva : Antiochus étant devenu éperdument amoureux de la Reine Stratonice, sa belle-mere, qui étoit fort jeune, & qui avoit

Antiochus éperdument amoureux de la Reine Stratonice sa belle-mere.

avoit déja un fils de Seleucus, se trouvoit dans un pitoyable état. Il faisoit tous ses efforts pour vaincre sa passion, mais toûjours inutilement. Enfin, se condamnant lui-même, & se disant continuellement que ses désirs étoient infames, qu'il brûloit d'une passion où il ne pouvoit esperer aucun soulagement, & que sa raison étoit égarée, il resolut de se délivrer de la vie, & de se laisser mourir peu à peu, en négligeant son corps, & en s'abstenant de prendre de la nourriture. Pour y réüssir, il fit semblant d'avoir quelque maladie cachée & incurable. Son Medecin Erasistrate s'apperçut sans peine que son mal n'étoit causé que par l'amour, mais il n'étoit pas si aisé de découvrir l'objet qui causoit cette passion si violente. Voulant donc s'en assûrer, il passoit les journées entieres dans la chambre du malade, & quand il entroit quelque beau jeune garçon, ou quelque jeune femme fort belle, il regardoit incontinent au visage d'Antiochus, & observoit très-attentivement toutes les parties & tous les mouvements du corps qui répondent naturellement à toutes les passions les plus secretes de l'ame. Ayant donc remarqué que pour tout le reste du monde qui entroit, il étoit toûjours dans une situation égale, & que toutes les fois que Stratonice entroit, ou seule, ou avec le Roi son mari, ce jeune Prince ne manquoit jamais de tomber dans tous les accidents que Sapho décrit, & qui marquent une passion violente, extinction de voix, rougeur en-

Il condamne sa passion comme infame, & se resout à mourir.

Erasistrate son Medecin connoit la cause de son mal.

Son adresse pour découvrir l'objet qui la causoit.

Signes d'une passion violente décrits par Sapho.

flammée, nuage confus répandu ſur les yeux, ſueur froide, grande inégalité, & deſordre ſenſible dans le poulx, enfin, l'ame étant entierement abbattuë & accablée, reſpiration perduë, tremblement genéral, & pâleur mortelle. Eraſiſtrate tirant de-là ſes conſéquences, conclut, & non ſans raiſon, que le fils du Roi étoit amoureux de Stratonice, & qu'il avoit reſolu de cacher ſa paſſion juſqu'à la mort. Mais en même-tems il penſa qu'il étoit très-dangereux de déclarer ce ſecret qu'il avoit découvert. Cependant plein de confiance dans l'amitié que Seleucus avoit pour ſon fils, il ſe hazarda un jour à lui dire, *que la maladie d'Antiochus étoit un amour très-violent, mais un amour ſans remede, & qui ne pouvoit jamais être ſatisfait. Comment, un amour ſans remede?* demanda le pere tout étonné. *Oui ſans remede*, répondit Eraſiſtrate, *car il eſt amoureux de ma femme. Quoi, Eraſiſtrate*, repartit Seleucus, *étant mon amis tu ne cederois pas ta femme à mon fils, ſur tout nous voyant en danger de perdre nôtre unique eſperance? Mais vous-même, Seigneur*, répondit promptement Eraſiſtrate, *vous qui êtes ſon pere, le feriez-*

Sage conduite du médecin Eraſiſtrate.

Nuage confus répandu ſur les yeux.) Il y a certainement une faute au texte. Car que ſignifie ὄψεων ἐπιστάσεις? *les indices des yeux.* Cela ne peut faire ici aucun ſens, car Plutarque a dû expliquer la nature du ſigne. Il faut expliquer ce paſſage par celui de Sapho que Plutarque a devant les yeux. Que dit donc Sapho en ramaſſant les marques d'amour? Elle dit, ὀμμάτεσσι δ' οὐδὲν ὄρημμι. Qu'eſt-ce qui fait qu'elle ne voit point? C'eſt un nuage qui ſe répand ſur les yeux. Il faut donc lire ici ὄψεων ἐπιλείψεις, *oculorum defectus.*

vous, s'il étoit amoureux de Stratonice? Mon cher Erasistrate, repartit vivement Seleucus, *plût au Ciel que quelque Dieu favorable, ou quelque homme assez habile changeât la passion de mon fils, & substituât Stratonice à la place de ta femme, non seulement je sacrifierois mon amour, mais je donnerois même tout mon Royaume pour sauver mon cher Antiochus.* Il prononça ces paroles avec tant de passion, & les accompagna de tant de larmes, qu'Erasistrate lui tendant la main, lui dit, *Seigneur, vous n'avez ici nul besoin du secours d'Erasistrate, car étant pere, mari, & Roi, vous pouvez seul en même-temps être le meilleur medecin du monde pour guérir vôtre fils, & pour sauver vôtre maison.*

Erasistrate déclare à Seleucus la véritable passion de son fils.

Dès ce moment Seleucus convoqua une assemblée génerale de tout le peuple, & là il leur déclara, *Qu'il avoit resolu, & que tel étoit son plaisir, de couronner son fils Antiochus Roi des hautes Provinces de l'Asie, & Stratonice Reine, & de les marier ensemble; Qu'il étoit persuadé que son fils, accoûtumé à lui obéir en toutes choses, & à lui être soûmis, ne s'opposeroit point à ce mariage; & que si sa femme Stratonice faisoit quelque scrupule d'y consentir, parce que c'étoit une chose qui n'étoit autorisée, ni par les Coûtumes, ni par les Loix, il prioit ses amis de lui faire sur cela des remontrances, & de lui bien mettre dans l'esprit qu'elle devoit trouver beau & juste tout ce qui étoit agréable au Roi, & utile au Royaume.* Voilà

Discours de Seleucus à l'assemblée génerale du peuple.

Mariage du beau-fils avec la belle-mere, inconnu en Syrie.

Qu'elle devoit trouver beau & juste tout ce qui étoit agréable au Roi, & utile au Royaume.) Cette maxime si génerale est très-per-

Mariage de Stratonice avec Antiochus.

comment se fit le mariage de Stratonice & d'Antiochus.

Demetrius marche contre les Beotiens.

Cleonyme se jette dans Thebes.

Demetrius assiége Thebes, qui se rend.

Moderation de Demetrius dans sa victoire.

Demetrius s'étoit déja emparé de la Macédoine & de la Thessalie, & comme il tenoit aussi la plus grande partie du Peloponese, & qu'au dedans de l'Isthme, il avoit les villes de Megare & d'Athenes, il marcha en armes contre les Beotiens. Ceux-ci lui firent d'abord des propositions de paix assez raisonnables; mais pendant ces pourparlers, Cleonyme le Spartiate s'étant jetté dans Thebes avec son armée, les Beotiens relevez & encouragez par ce secours, & poussez d'ailleurs par les belles paroles d'un certain Pisis de Thespies, qui étoit alors le premier en crédit & en autorité dans la ville, ils rompirent le traité. Demetrius mit donc le siége devant Thebes. Il n'eut pas plûtôt fait approcher ses machines & dressé ses batteries que Cleonyme effrayé se déroba secretement de la ville, & que les Beotiens étonnez se rendirent. Demetrius mit de bonnes garnisons dans les places, leva de grosses sommes sur le pays, & leur laissa l'historien Hieronymus pour Gouverneur & souverain Magistrat; en quoi il parut avoir usé avec beaucoup de douceur de sa victoire; sur tout à l'égard de Pisis, car l'ayant pris prisonnier, il ne lui fit aucun

nicieuse, & par conséquent très-fausse. La Reine devoit trouver beau & juste tout ce qui étoit agréable au Roi, & utile au Royaume, pourvû qu'il fût conforme aux regles de la pieté & aux usages reçus.

mal, mais après lui avoir parlé avec beaucoup de douceur, & fait beaucoup de caresses, il l'établit Polemarque à Thespies.

Peu de temps après Lysimachus fut fait prisonnier par Dromichaites. Sur cette nouvelle Demetrius marcha promptement en Thrace dans l'esperance qu'il la trouveroit dégarnie, & s'en rendroit maître. Mais les Beotiens, profitant de son absence, se revolterent, & il apprit en chemin que Lysimachus avoit été relâché. Il s'en retourna donc promptement sur ses pas plein de colere, & à son arrivée il trouva que les Beotiens avoient été déja défaits en bataille par son fils Antigonus, & il mit pour une seconde fois le siége devant Thebes. Mais Pyrrus ayant couru toute la Thessalie, & s'étant avancé jusqu'aux Thermopyles, Demetrius laissa son fils Antigonus continuer le siége, & marcha contre Pyrrus.

Lysimachus est fait prisonnier en Thrace.

Les Beotiens défaits par le jeune Antigonus.

Demetrius assiége Thebes une seconde fois.

Au premier vent de son approche, Pyrrus prit la fuite, & Demetrius, après avoir laissé en Thessalie un corps de dix mille hommes de pied, & de mille chevaux pour la garder, retourna au siége, & commença à faire avancer sa grande machine, appellée *Elepole*, qui à cause de sa grandeur énorme & de son grand poids, se remuoit avec tant de peine, & avançoit si lentement, qu'en deux mois elle faisoit à peine deux stades. Les Beotiens se défendoient avec beaucoup de courage. Demetrius piqué de leur résistance, forçoit ses soldats plus par opiniâtreté, que pour aucun

Deux cent cinquante pas.

progrès qu'il fit à monter tous les jours à l'assaut ; & à s'exposer sans aucun relâche. Le jeune Antigonus voyant périr tant de braves gens, & plein de compassion pour ses troupes, dit un jour à Demetrius, *Mon pere, pourquoi laissons-nous périr sans nécessité tant de vaillants soldats ?* Demetrius, irrité de cette audace, lui répondit en colere, *Eh de quoi te fâches-tu? Dois tu le pain de munition aux morts?* En même-temps, pour faire voir qu'il n'exposoit pas ses compagnons seulement, mais qu'il partageoit avec eux les dangers, il se mit à leur tête, & eut le cou percé d'un javelot. Il fut très-mal de cette blessure, mais il n'abandonna pourtant pas le siége, & prit Thebes pour la seconde fois. Il entra dans la ville avec un air si terrible, qu'il jetta la terreur dans l'ame de ses habitants, qui ne douterent pas qu'ils n'allassent éprouver de sa part les traitements les plus severes. Mais il se contenta d'en faire mourir treize des plus coupables, en bannit quelques-autres, & pardonna à tout le reste. Ainsi Thebes, qui ne venoit que d'être repeuplée depuis près de dix ans, fut prise deux fois dans ce court espace.

Bonté du jeune Antigonus pour les soldats.

Horrible mot de Demetrius.

Demetrius a le cou percé d'un javelot au siége de Thebes.

Il prend la ville.

Moderation & clemence de Demetrius.

Comme la fête des Jeux Pythiques approchoit, Demetrius entreprit une chose, dont il n'y avoit point d'exemple. Les Etoliens en armes occupoient les détroits de Delphes ; Demetrius

Entreprise sans exemple de Demetrius.

Les Etoliens en armes occupoient les détroits de Delphes.) Ainsi pour célébrer ces jeux Pythiques, on ne pouvoit aller à Delphes où ils devoient être célébrez par leur institution. De-

tint l'assemblée & célébra ces jeux à Athenes, comme le Dieu de la fête devant être principalement honoré dans la ville, dont il étoit le premier Patron, & dont les habitants se vantoient de tirer de lui leur origine.

Il célébre les jeux Pythiques à Athenes.

Les jeux finis, il retourna en Macédoine, & comme naturellement il n'étoit pas né au repos, & que d'ailleurs il voyoit que les Macédoniens étoient plus obéïssans & plus soûmis pendant la guerre, & que pendant la paix ils étoient turbulents, séditieux, & qu'ils lui suscitoient toûjours de nouvelles affaires, il les mena contre les Beotiens. Après avoir fait le dégât dans leur pays, il y laissa Pantauchus son Lieutenant, avec une bonne partie de son armée, & avec le reste il marcha contre Pyrrus, & Pyrrus de son côté se mit aussi en marche pour aller à sa rencontre; mais s'étant manquez en chemin, Demetrius ravagea l'Epire, & Pyrrus tomba sur Pantauchus, le força à combattre, s'attacha à lui à coups de main, le blessa & en fut blessé; mais enfin il le défit, le mit en fuite, lui tua beaucoup de monde, & fit cinq mille prisonniers.

Les Macédoniens soûmis pendant la guerre, & séditieux pendant la paix.

Pyrrus défait Pantauchus Lieutenant de Demetrius.

Ce combat fut donné l'an de Rome 464. 287. ans avant J. C.

Cet échec fut la principale cause de la ruine de Demetrius, car Pyrrus ne fut pas si haï des Macédoniens pour les maux qu'il leur avoit faits, qu'estimé & admiré pour toutes les grandes ac-

metrius ne s'embarrassa point de cet obstacle, & célébra ces jeux à Athenes, alléguant pour raison qu'Apollon, Dieu de la fête, devoit être honoré dans la ville dont il étoit le premier Patron.

Grande réputation que Pyrrus acquit dans cette bataille.

Il n'y avoit que Pyrrus où l'on vit une image de l'audace d'Alexandre.

Demetrius & les autres Rois ne représentoient Alexandre que comme des Comediens.

tions de valeur qu'ils lui avoient vû faire dans cette bataille, dont le succès n'étoit dû qu'à lui. Cette journée lui acquit un grand nom parmi les Macédoniens, jusques-là qu'il y en eut plusieurs qui dirent qu'il étoit le seul de tous les Rois dans lequel ils eussent vû une véritable image de l'audace d'Alexandre, au lieu que tous les autres Rois, & sur-tout Demetrius, ne le représentoient que comme sur une scene par leur gravité affectée & par la magnificence de leurs habits.

Le diadême de Demetrius, ses robes, sa chaussure, tout sentoit son Comedien.

Manteau superbe qu'il faisoit faire.

Il n'y eut point après lui de Roi qui osât le porter.

En effet Demetrius paroissoit toûjours comme un véritable Roi de théatre, car non seulement il ceignoit ambitieusement sa tête d'un double diadême, & portoit des robes de pourpre rehaussées d'or, mais encore il avoit une chaussure qu'il avoit imaginée, qui étoit d'une étoffe d'or, & dont les semeles étoient de pourpre pure mise en plusieurs doubles. Il faisoit travailler depuis long-temps à un manteau très-superbe, & qui marquoit bien son arrogance, car on y avoit représenté en broderie d'or le monde entier & tous les astres qui paroissent dans le ciel. Ce manteau demeura imparfait à cause du changement de sa fortune, & il n'y eut point après lui de Roi qui osât le porter, quoique dans la Macédoine il y ait eu plusieurs Rois très-superbes & très-fastueux.

Mais ce ne fut pas seulement par cette magnificence qu'il blessoit les yeux de ses sujets, qui n'y étoient

étoient pas accoûtumez, il leur paroissoit plus insupportable par le luxe de sa table & de toute sa dépense, & ce qui le rendoit encore plus odieux, c'étoit la difficulté qu'il y avoit à l'approcher & à l'aborder. Car ou il ne donnoit pas le tems de lui parler, ou s'il le donnoit, il traitoit si rudement & si fierement ceux qui avoient affaire à lui, qu'il les renvoyoit tous mécontens. Il retint même deux ans entiers les Ambassadeurs des Atheniens sans leur donner audience, quoique de tous les Grecs les Atheniens fussent ceux qu'il consideroit le plus. Et Lacedémone ne lui ayant envoyé qu'un seul Ambassadeur, il regarda cela comme un mépris qu'on faisoit de sa personne & de sa dignité, & se mit dans une colere furieuse. L'Ambassadeur lui répondit fort plaisamment & fort Laconiquement; car à son audience Demetrius lui ayant demandé: *Que dis-tu donc? Quoi les Lacedémoniens m'envoyent un Ambassadeur seul? Oui, Seigneur, un seul à un seul*, repartit vivement l'Ambassadeur.

Insupportable à ses sujets par le luxe de sa table & de toute sa dépense.

Il étoit fort dur, & d'un accès très-difficile.

Il retint deux ans les Ambassadeurs des Atheniens sans leur donner audience.

Réponse vive & plaisante d'un Ambassadeur de Lacedemone à Demetrius.

Un jour qu'il étoit sorti de son Palais & qu'il marchoit dans les ruës plus familierement & plus populairement que de coûtume, & qu'il paroissoit souffrir volontiers qu'on l'abordât, il y eut quelques gens qui lui présenterent des placets & des requêtes. Il les reçut amiablement, & les mit dans un pan de son manteau. Ces hommes ravis le suivirent avec de grandes acclamations. Mais quand il fut sur le pont de l'Axius, il déplia le pan de son

L'Axius fleuve de la haute Macedoine.

Horrible trait de dureté de Demetrius.

manteau, & jetta toutes ces requêtes dans la riviere.

Cela mortifia extrémement les Macedoniens qui par là se trouvoient non gouvernez, mais outragez. Et ce traitement leur paroissoit d'autant plus dur qu'ils se souvenoient d'avoir vû eux-mêmes, ou d'avoir ouï dire à ceux qui l'avoient

Philippe pere d'Alexandre combien doux & populaire.

vû, combien le Roi Philippe étoit doux, civil, & populaire. Un jour une pauvre vieille femme l'importunant sur son passage, & le priant instamment, & à plusieurs reprises de vouloir l'écouter, Philippe lui répondit *qu'il n'en avoit pas le loisir.*

Grand mot d'une vieille femme à Philippe qui refusoit de l'écouter.

Ne vous mêlez donc pas d'être Roi, lui cria la bonne femme. Le Roi frappé de ce mot, & y faisant grande attention, s'en retourna dans son palais, & remettant toutes ses autres affaires, il donna audience à tous ceux qui se présenterent, commença par cette pauvre femme, & passa ainsi plusieurs jours à écouter ceux qui voulurent lui parler, car il n'y a rien de si convenable à un

Les fonctions de la Justice, le devoir principal d'un Roi.

Roi, ni qui soit si fort de son devoir, que les fonctions de la Justice. En effet *Mars est le Tyran*, comme dit fort bien Timothée, *& le Droit*, pour

Grandes vûës d'Homere expliquées. Ce passage est du 1. Liv. de l'Iliad. v. 238.

me servir des termes de Pindare, *est le Roi de tout le monde.* Aussi Homere dit-il que les Rois ont reçu de Jupiter, non les machines de guerre, non les

Mars est le Tyran, & le Droit, pour me servir des termes de Pindare, *est le Roi de tout le monde.*) Voilà une belle opposition entre *Mars* & *le Droit*. On ne peut pas mieux faire sentir la difference qu'il y a entre le Tyran & le Roi.

Aussi Homere dit-il que les Rois ont reçu de Jupiter.) C'est

vaisseaux armez, mais les loix & la justice, pour les garder inviolablement, & il a honoré du glorieux titre d'ami & de disciple de ce Dieu suprême, non le plus belliqueux, non le plus injuste, non le plus sanguinaire des Rois, mais seulement le plus juste. Cependant Demetrius prenoit plaisir à se voir donner le titre le plus opposé à ceux de ce Roi des Dieux & des hommes, car Jupiter est appellé *Patron & Protecteur des villes*, & Deme-

Les Rois ont reçu de Dieu les Loix & la Justice.

Il n'y a que les plus justes des Rois qui meritent d'être honorez du titre de disciples de Jupiter.

Jupiter appellé Patron & protecteur des villes.

dans le premier Liv. de l'Iliade. v. 238.

αἵ τε θέμιστας
Πρὸς Διὸς εἰρύαται.

Et qui observent les loix qu'ils ont reçuës de Jupiter.

Et il a honoré du glorieux titre d'ami & de disciple de ce Dieu suprême, non le plus belliqueux, &c. mais seulement le plus juste.) Ce passage d'Homere est du XIX. Liv. de l'Odyssée.

ἔνθα τε Μίνως ;
Εννέωρος βασίλευε Διὸς μεγάλου
ὀαριστής.

Où regnoit Minos qui tous les neuf ans avoit l'honneur de joüir de la conversation de Jupiter, & d'être son disciple. Platon appelle avec raison cette louange la plus grande de toutes les louanges. Et Plutarque fait remarquer avec beaucoup de sens qu'Homere ne la donne qu'au plus juste de tous les Rois, & à celui qui par sa justice avoit mérité d'être établi Juge des enfers. Ce Minos, c'est le premier Minos, fils de Jupiter & d'Europe. On peut voir les remarques sur la vie de Thesée, vol. I. pag. 31.

Car Jupiter est appellé Patron & Protecteur des villes, *& Demetrius prenoit le titre cruel de* Poliorcete.] Cette réflexion de Plutarque est fort sage. C'est un titre cruel que celui de *Poliorcete, destructeur de villes*, & très-opposé aux titres que Jupiter a eûs de *Patron, de Protecteur de villes.* Mais dira-t'on dans l'Iliade & dans l'Odyssée Ulysse est appellé très-souvent πτολίπορθος & πτολιπόρθιος, qui est la même chose, & qui signifie aussi *destructeur de villes*, & il est dit de Jupiter qu'*il a destruit les murailles de plusieurs villes.* Mais cela est très-different. Une simple épithete qui marque une action connuë n'est pas un titre ordinaire ajoûté au nom. Jamais Ulysse n'a pris ce surnom, & jamais Jupiter n'a été appellé *destructeur de villes.* Dans l'E-

Poliorcete destructeur de villes, surnom cruel & odieux.

Le honteux se glisse sous la faveur d'une puissance ignorante, & supplante le beau.

trius prenoit le titre cruel de *Poliorcete*. Tant il est vrai que le honteux se glissant sous une puissance ignorante, a supplanté le beau & l'honnête, & a imputé à gloire l'injustice même.

Demetrius fait une espece de traité avec Pyrrus.

Demetrius étant tombé dangereusement malade dans la ville de Pella, fut sur le point de perdre toute la Macedoine, car Pyrrus accourut promptement & s'avança jusqu'à Edesse. Mais dès que Demetrius eut un peu recouvré ses forces, il le chassa facilement. Il ne laissa pas de faire une espece de traité avec lui, & de convenir de certains articles, ne voulant pas avoir affaire à un homme qui le harceleroit continuellement, & toûjours occupé à faire comme des combats de poste, se consumer & perdre l'occasion d'exécuter les grandes choses qu'il avoit projettées, car il n'avoit pas formé un médiocre dessein. Il avoit résolu de reconquerir tous les Etats qu'avoit eus son pere. Et ce grand projet & cette magnifique esperance ne manquoient point des préparatifs nécessaires pour en assûrer le succès, car il avoit déja assemblé une armée de quatre-vingt-dix-huit mille hommes de pied, & de près de douze mille chevaux, & il faisoit con-

Demetrius avoit fait dessein de reconquerir tous les Etats de son pere.

Les grands préparatifs qu'il avoit faits pour ce dessein.

criture Sainte, Dieu se nomme le *Dieu des armées*, le *Dieu des batailles*; mais jamais le *Dieu du meurtre*, le *Dieu du carnage*.

Tant il est vrai que le honteux se glissant sous une puissance ignorante, a supplanté le beau & l'honnête.) C'est ce qui arrive très-souvent. Le honteux accredité & autorisé par une puissance pleine d'ignorance, prend la place du beau, & tire de l'injustice même des sujets de se glorifier.

ſtruire une flotte de cinq cent galeres au Port du Pirée, à Corinthe, à Chalcis, & à Pella, allant dans tous ces endroits, montrant ce qu'il falloit faire, & mettant lui-même la main à l'œuvre. Tout le monde étoit ſurpris & étonné, non ſeulement du nombre de ces galeres, mais de leur grandeur. Car juſques-là jamais homme n'en avoit encore vû de ſeize ni de quinze rangs de rames. Ce ne fut que long-tems après que Ptolemée Philopator en fit bâtir une de quarante rangs, de deux cent quatre-vingts coudées de longueur, & de quarante-huit de hauteur juſqu'au ſommet de la poupe, qu'il garnit de quatre cent matelots, ſans compter les rameurs qui étoient au nombre de quatre mille, & qu'il équipa de près de trois mille ſoldats qui tenoient dans les eſpaces entre les rameurs & ſur le dernier pont. Mais elle ne ſervit jamais que pour la montre, car étant peu differente des édifices les plus ſtables & les plus ſolides, elle paroiſſoit faite plus pour la pompe & l'oſtentation que pour le ſervice, tant il étoit difficile & dangereux même de la remuer. Il n'en étoit pas de même des galeres de Demetrius, leur beauté ne les ren-

Environ ſoixante-dix ans après.

Galere à quarante rangs de rames.

Deux cent quatre-vingts coudées de longueur, & de quarante-huit de hauteur.] Mais quarante-huit coudées de hauteur comment ſuffiſoient-elles à quarante rangs de rameurs placez les uns au-deſſus des autres ? Cela n'eſt pas poſſible, il auroit fallu des nains pour rameurs. D'ailleurs, où ſont les rames de 60. ou de 70. coudées de long, & quel eſpace n'auroit-il pas fallu pour les faire agir ?

doit pas plus mal-propres au combat, & leur magnificence n'ôtoit rien de leur utilité, mais leur legereté & leur égalité paroissoient encore plus dignes d'admiration, que leur grandeur & leur magnificence.

Ligue de Seleucus, de Ptolemée & de Lysimachus contre Demetrius.

Une armée si puissante que jamais Prince depuis Alexandre n'en avoit eu de pareille, étant levée contre l'Asie, les trois Princes Seleucus, Ptolemée & Lysimachus se liguerent contre Demetrius, & envoyerent ensuite en commun des Ambassadeurs à Pyrrus pour le presser d'attaquer la Macedoine, & pour lui représenter qu'il ne devoit pas prendre pour un traité le traité que Demetrius avoit fait avec lui, car il ne l'avoit pas fait pour le mettre en sûreté & pour s'engagér à ne pas l'attaquer, mais uniquement pour sa sûreté propre afin de n'être pas attaqué, & de pouvoir sans inquietude aller faire la guerre contre qui bon lui sembleroit.

Ils rendent suspect à Pyrrus le traité que Demetrius avoit fait avec lui.

Pyrrus entre dans cette ligue.

Pyrrus ayant reçu ces Ambassadeurs, &

Mais leur legereté & leur agilité paroissoient encore plus dignes d'admiration.) En effet, rien n'auroit été plus admirable; mais comment des galeres de seize rangs de rames auroient-elles pû être si legeres & si agiles? Nous sçavons que dans la suite les galeres d'Antoine qui n'étoient que depuis six jusqu'à neuf ou dix rangs de rames, étoient si lourdes & si peu agiles, qu'on ne pouvoit les remuer sans des efforts prodigieux, & que cette pesanteur fut en partie cause de sa défaite. Il est toûjours certain que ces rangs de rameurs étoient les uns au-dessus des autres, & non pas de suite & sur une ligne. Car s'ils avoient été de suite, plus il y auroit eu de rangs de rameurs, plus la galere auroit été legere & agile. C'est ce que l'on ne sçauroit contester.

goûté leurs raiſons, voilà tout d'un coup une grande guerre qui s'allume contre Demetrius pendant qu'il fait encore ſes préparatifs. En même tems Ptolemée deſcend en Grece avec une groſſe flotte, & la fait révolter contre lui. Lyſimachus entre dans la Macedoine par la Thrace ; Pyrrus y entre auſſi de ſon côté par l'Epire, ils la fourragent & en emmenent un grand butin.

Demetrius attaqué de tous côtez.

Demetrius laiſſe ſon fils Antigonus en Grece, & volant au ſecours de la Macedoine, il marche d'abord contre Lyſimachus ; mais dans ſa marche ayant eu nouvelles que Pyrrus s'étoit emparé de la ville de Beroé, & le bruit s'en étant répandu parmi les Macedoniens, il n'y eut plus ni ordre ni diſcipline dans le camp ; en un moment il fut tout rempli de lamentations, de gemiſſemens, & de larmes ; de tous côtez on faiſoit éclater la colere où l'on étoit contre lui, & l'on s'emportoit juſqu'à lui dire des injures, perſonne ne vouloit plus demeurer, mais ils ſe diſpoſoient tous à ſe retirer, chacun prétextant que les affaires de ſa maiſon le rappelloient, mais n'ayant dans la vérité d'autre vûë que de ſe joindre à Lyſimachus.

Il vole au ſecours de la Macedoine contre Lyſimachus.

Ville de la Macedoine.

Demetrius jugea donc à propos de s'éloigner de Lyſimachus le plus qu'il lui ſeroit poſſible, & de tourner ſes armes contre Pyrrus ; car Lyſimachus étoit de même nation qu'eux, & connu familierement de la plûpart pour avoir fait la

Demetrius s'éloigne de Lyſimachus pour marcher contre Pyrrus.

Ses raiſons politiques.

guerre avec eux sous Alexandre, au lieu que Pyrrus étoit un étranger que les Macedoniens ne lui préfereroient jamais. Il se trompa infiniment dans sa conjecture, car il n'eut pas plûtôt planté son camp devant celui de Pyrrus, que les Macedoniens, qui depuis long-tems admiroient cette valeur éclatante qu'il faisoit paroître dans les combats, qui de toute ancienneté étoient accoûtumez à regarder comme le plus digne d'être Roi celui qui étoit le plus vaillant, qui encore alors entendoient dire tous les jours avec quelle bonté & quelle douceur il traitoit ses prisonniers, & enfin qui cherchoient tous à quitter Demetrius pour se jetter entre les bras, non seulement de Pyrrus, mais de quelque autre que ce pût être, commencerent d'abord à défiler secretement peu à peu & par pelottons, ensuite ouvertement par compagnies, enfin ce fut un soûlevement général & une mutinerie universelle dans tout le camp. Il y en eut même qui eurent l'audace de s'adresser à Demetrius lui-même, & de lui dire en face *qu'il n'avoit qu'à s'en aller s'il vouloit se mettre en sûreté, car les Macedoniens étoient las de faire la guerre pour son luxe & pour ses délices.* Et ces discours paroissoient encore très-doux & très-moderez au prix des paroles insultantes & outrageuses que lui disoient les autres. Entrant donc dans sa tente, non comme un véritable Roi, mais comme un Roi de théatre qui va dépouiller ses habits pour prendre ceux de quelque esclave, il quitte

Il se trompe dans sa conjecture.

Les Macedoniens jugeoient digne d'être Roi celui qui étoit le plus brave.

Demetrius est abandonné de toutes ses troupes.

quitte son habit Royal, se couvre d'un manteau noir, & se dérobe sans être apperçu.

Demetrius quitte ses habits royaux & s'enfuit couvert d'un manteau noir.

Dès que le bruit de sa fuite est répandu, la plûpart des Macédoniens courent à sa tente pour la piller, chacun tirant de son côté le pavillon, ils le déchirent, & mettant l'épée à la main ils se chargent comme ennemis. Dans ce moment Pyrrus ne fait que paroître, & dans l'instant il appaise tout le désordre, se rend maître du camp, & le retient dans le devoir. Après quoi il partagea avec Lysimachus toute la Macédoine où Demetrius avoit regné sept ans sans aucun trouble.

Les Macedoniens pillent sa tente.

Pyrrus paroît & appaise le tumulte.

Il partage la Macedoine avec Lysimachus.

Demetrius étant donc encore déchu de ce haut dégré de fortune, se retira dans la ville de Cassandrie où étoit sa femme Philla, qui dans la derniere désolation de ce nouveau revers, n'eut pas la force de le voir encore le plus malheureux de tous les Rois, simple particulier, & chassé de son Royaume, & qui renonçant à toute espérance & détestant la Fortune de son mari qui étoit plus constante dans ses malheurs, qu'elle ne l'avoit été dans ses prospéritez, avala du poison & se délivra de la vie.

Ville de la haute Macedoine sur les frontieres de Thrace.

Philla femme de Demetrius avale du poison.

Mais Demetrius pensant encore à ramasser les débris de son naufrage, s'en retourna en Grece, & assembla tous ses amis. L'image que Menelas donne de sa fortune dans une piece de Sophocle, quand il dit, *mais mon sort suit le mouvement de la rapide rouë de la Fortune, & change continuellement; & comme la face de la Lune ne sçauroit durer deux nuits en-*

Passage de Sophocle d'une des Tragedies qui sont perduës.

tieres dans le même état, mais d'invisible qu'elle est d'abord elle commence à paroître nouvelle; ensuite s'embellissant elle se remplit peu à peu de lumiere, & quand elle est dans toute la plenitude de sa splendeur, elle commence à diminuer, & redevient invisible, cette image, dis-je, sembleroit convenir encore mieux aux affaires de Demetrius, à ses accroissemens, & à ses diminutions, à ses élevations & à ses chûtes, à ses splendeurs & à ses obscuritez. Car dans cette conjecture-là même, sa puissance qui paroissoit entierement éclipsée ou éteinte, recommença à jetter quelque lueur. Quelques gens de guerre se rassemblant autour de lui, rallumerent peu à peu ses esperances. Ce fut alors qu'il parut pour la premiere fois dans les villes comme simple particulier, & sans aucun de tous les ornemens qui distinguent les Rois. Quelqu'un l'ayant vû en cet état dans la ville de Thébes, lui appliqua fort agréablement ces vers d'Euripide, *ayant changé ta figure divine en une figure mortelle tu es venu sur les bords de la Fontaine de Dircé & sur les rives de l'Ismene.*

Changemens de la Fortune comparez à ceux de la Lune.

La puissance de Demetrius recommence à jetter quelque lueur.

Passage d'Euripide appliqué à Demetrius.

Mais dès qu'il eut remis son espérance comme dans le grand chemin, dans le chemin royal, & qu'il se fut formé autour de lui un corps suffisant de troupes, & comme une nouvelle image de Royauté, il rendit aux Thébains leur ancien Gouvernement & tous leurs privileges.

Demetrius rend aux Thébains leur ancien Gouvernement.

En même tems les Athéniens abandonnerent

encore son parti, rayerent du registre des Archontes, qui donnoient leur nom à l'année, Diphilus, qui étoit alors désigné Prêtre des Dieux Sauveurs; ordonnerent que l'élection des Archontes se feroit selon l'ancien usage, & appellerent Pyrrus de la Macedoine, voyant que Demetrius étoit redevenu plus puissant & plus redoutable qu'ils ne s'y étoient attendus.

Nouvelle ingratitude des Atheniens envers Demetrius.

Cependant Demetrius, plein de ressentiment & de colere, alla les attaquer, mit le siege devant leur ville, & la pressoit très-vivement. Les Athéniens envoyerent vers lui le Philosophe Crates, homme de beaucoup de réputation, & de grande autorité. Demetrius touché des prieres qu'il lui fit en faveur des Athéniens, & plus touché encore de tout ce qu'il lui représenta pour son avantage & pour ses propres interêts, leva le siege, & rassemblant tous les vaisseaux qui lui restoient, & toutes ses troupes, qui consistoient en douze mille hommes de pied, & quelque Cavalerie, il les embarqua & fit voile vers l'Asie pour débaucher la Carie & la Lydie à Lysimachus. Eu-

Demetrius assiege Athénes pour la troisiéme fois.

Il leve le siege à la priere de Crates, & sur ses remontrances.

Rayerent du registre des Archontes, qui donnoient leur nom à l'année, Diphilus, qui étoit alors désigné Prêtre des Dieux Sauveurs.) Ce passage est assez obscur dans le Grec. Je crois en avoir rendu le sens. Les Athéniens par une flatterie outrée avoient ordonné que le premier Archonte seroit le Prêtre des Dieux Sauveurs, c'est-à-dire, d'Antigonus & de son fils Demetrius; mais la fortune de Demetrius étant changée, ces lâches flatteurs changeant avec elle, rayerent du registre cet Archonte, qui devoit être le Prêtre de ces prétendus Dieux Sauveurs, ordonnerent que l'élection se feroit à l'ordinaire, & abolirent cette Prêtrise.

rydice, sœur de sa femme Philla, le reçut à Milet. Elle avoit avec elle la Princesse Ptolemaïde sa fille, qu'elle avoit euë de Ptolemée & qui lui avoit déja été accordée par l'entremise de Seleucus. Eurydice la lui donna, & d'abord après la célébration des nôces, il alla se présenter devant les villes pour les gagner. La plûpart lui ouvrirent volontairement leurs portes, il prit les autres de vive force, & se rendit maître de Sardis. Plusieurs Officiers même de Lysimachus allerent se rendre à lui avec leurs compagnies & beaucoup d'argent. Mais Agathocles, fils de Lysimachus, s'étant mis à ses trousses avec une puissante armée, il passa en Phrygie dans l'esperance que s'il pouvoit occuper l'Armenie, il pourroit facilement faire revolter la Medie, & se rendre maître des hautes Provinces où il auroit beaucoup de retraites & de postes sûrs, en cas qu'il fût pressé & poussé. Agathocles le suivoit de près & le harceloit continuellement, & comme dans toutes les escarmouches & dans tous les partis, Demetrius avoit toûjours l'avantage, Agathocles s'attacha principalement à lui couper les vivres, & à lui empêcher les fourrages, ce qui causa une grande disette dans son camp, & le jetta dans un grand embarras, joint que ses soldats étoient déja entrez dans de grands soupçons contre lui, & l'accusoient de vouloir aller les transplanter en Armenie & en Medie.

Il se marie à Milet & épouse la Princesse Ptolemaïde.

Il se rend maître de Sardis.

Agathocles se met à ses trousses.

Demetrius passe en Phrygie.

Agathocles lui coupe les vivres & lui empêche les fourrages.

Grande disette dans le Camp de Demetrius.

Cependant la famine augmentoit de jour en

jour. Il arriva encore un autre accident très fâcheux, c'eſt qu'en paſſant le fleuve du Lycus, ſes guides manquerent le gué, & il perdit dans ce paſſage grand nombre de ſes gens qui furent emportez par l'impetüoſité de l'eau. Son armée ne laiſſoit pourtant pas de plaiſanter & de brocarder. Il y eut un des ſoldats qui mit à ſon pavillon un écriteau où étoient les deux premiers vers de l'Oedipe Colone de Sophocle, parodiez par le changement d'une ſeule ſyllabe, *Fils du vieil Antigonus qui eſt privé de la lumiere du jour, dans quels lieux ſommes-nous donc venus ?*

Ses guides manquent le gué du Lycus, & il perd beaucoup de gens.

Plaiſante parodie d'un paſſage de Sophocle faite par un des ſoldats de Demetrius.

Enfin la maladie s'étant jointe à la famine, comme cela arrive ordinairement quand les hommes ſont reduits par la néceſſité à manger tout ce qu'il y a de plus mauvais & de plus étrange, & ayant perdu au moins huit mille hommes, il leva ſon camp & avec le reſte il retoura ſur ſes pas. Deſcendu à Tarſe il ordonna qu'on épar-

La maladie ſe joint à la famine.

Il y eut un de ſes ſoldats qui mit à ſon pavillon un écriteau où étoient les deux premiers vers de l'Oedipe Colone de Sophocle.) Ce paſſage fait voir que les pieces de Sophocle étoient dans la bouche de tout le monde. Cette parodie eſt fort heureuſe. Il y a dans Sophocle,

τέκνον τυφλοῦ γέροντος, Ἀντιγόνη, τίνας,
χώρους ἀφίγμεθα ;

Fille du vieillard qui eſt privé de la lumiere du jour, Antigone, dans quels lieux ſommes-nous venus ? Dans le Grec il n'y a que le changemant d'une lettre d'*Antigone* en *Antigonus*. Et le ſens figuré de τυφλοῦ γέροντος. Car dans le Grec il eſt dans le propre, pour dire le vieillard qui s'eſt privé de la lumiere du jour en ſe crévant les yeux, c'eſt-à dire, d'Oedipe, & dans la parodie il eſt dans le figuré, pour dire, celui qui ne jouit plus de la lumiere, car Antigonus étoit mort.

gnât cette Province, parce qu'elle faisoit partie des Etats de Seleucus, & qu'il ne vouloit pas lui donner le moindre prétexte de changer & de se déclarer contre lui. Mais comme il étoit impossible que ses ordres fussent exécutez, ses soldats mourant de faim, & que d'ailleurs Agathocles avoit fortifié tous les détroits & les passages du mont Taurus, il prit le parti d'écrire une grande lettre à Seleucus dans laquelle il faisoit d'abord de grandes lamentations sur son infortune, & finissoit par des supplications & par des prieres fort pressantes, *d'avoir compassion de son allié à qui il étoit arrivé des malheurs capables d'attendrir ses plus grands ennemis mêmes.*

Demetrius écrit à son gendre Seleucus.

Seleucus émû à pitié par cette lettre, écrivit à ses Lieutenans *qu'ils eussent à fournir à Demetrius tout ce qui étoit nécessaire pour l'entretien de la maison d'un Roi & à ses troupes tous les vivres en abondance.* Mais un certain personnage, nommé Patrocles, qui passoit pour un homme d'un grand sens, & pour un des plus fidéles amis de Seleucus, alla trouver ce Prince & lui remontra, *que la grande dépense qu'il feroit pour nourrir l'armée de Demetrius, n'étoit pas ce qu'il y avoit de plus considérable; que la plus grande faute qu'il pouvoit faire, c'étoit de souffrir que Demetrius séjournât long-temps dans son pays, & qu'il devoit se souvenir que c'étoit le plus violent, le plus emporté, & le plus entreprenant de tous les Rois, & qu'il se trouvoit alors dans un état de misere qui pousse*

Seleucus est touché de pitié, & ordonne qu'on lui fournisse des vivres.

Patrocles ami de Seleucus empêche l'effet de cette compassion.

Et qu'il se trouvoit alors dans un état de misere qui pousse aux

aux plus grands forfaits & aux plus grandes injustices, même les plus moderez.

Seleucus échauffé par ces remontrances partit en même-tems pour aller en Cilicie avec une grosse armée. Demetrius étonné d'un changement si soudain, & plein de crainte & de défiance, se retira aux endroits les plus forts du mont Taurus, & lui envoya de là des Ambassadeurs pour le conjurer *de permettre qu'il fit la conquête de quelques contrées des Barbares des environs qui étoient indépendans & qui n'avoient point de Roi, afin qu'il y pût passer le reste de ses jours, délivré de ses courses sans fin, & de ses fuites continuelles, ou, s'il ne vouloit pas lui accorder cette grace, qu'il eût au moins la bonté de nourrir là son armée pendant l'hiver, & de ne pas le chasser nud & manquant de toutes choses, pour l'exposer en cet état à la merci de ses ennemis.*

Seleucus va en Cilicie avec une grosse armée.

Demetrius lui envoye des Ambassadeurs.

Mais Seleucus à qui toutes ces prieres étoient suspectes, lui permit de demeurer encore deux mois, s'il vouloit, dans la Cataonie pour y hiverner, à condition qu'il lui donneroit pour ôtages les principaux de ses amis, & en même tems il fit boucher tous les cols & gorges qui menoient dans la Syrie. Demetrius, enveloppé de toutes parts & enfermé comme une bête dans une enceinte, fut reduit par la nécessité à recourir à la

Province de la Cappadoce.

Demetrius est enveloppé de toutes parts par Seleucus.

Il a recours à la force.

plus grands forfaits & aux plus grandes injustices, même les plus moderez.] Cela est trop fort, il est faux que la misere pousse aux plus grands forfaits ceux qui sont fermes dans les principes de la vertu. Elle n'y pousse que les foibles.

force, courut & pilla toutes les terres des environs, & dans toutes les rencontres où il fut attaqué par Seleucus, il eut toûjours l'avantage. Un jour même que Seleucus avoit lâché sur lui ses chars armez de faux, il prit le dessus, les mit en fuite, & ayant chassé ceux qui fortifioient les hauteurs qui menoient dans la Syrie, il demeura maître de ces passages.

Il remporte plusieurs avantages contre Seleucus.

Ranimé par ce succès, & voyant que ses troupes avoient repris courage, il se préparoit à risquer toute sa fortune, & à présenter la bataille à Seleucus, qui de son côté se trouvoit dans un très-grand embarras. Car il avoit renvoyé le secours de Lysimachus, parce qu'il se défioit de ce Prince, & qu'il le craignoit, & avec ses seules forces il balançoit à hazarder le combat contre Demetrius, redoutant sa temerité desesperée, & les changemens continuels de sa Fortune, qui très-souvent de la derniere misere l'avoit tout à à coup élevé au comble de la prospérité.

Il se prépare à présenter la bataille à Seleucus.

Embarras de Seleucus à cette occasion.

Mais sur ces entrefaites Demetrius fut surpris d'une grande maladie, qui abattit toute la force & toute la vigueur de son corps, & ruina entierement toutes ses affaires, car la plûpart de ses troupes passerent aux ennemis, & les autres se débanderent & se retirerent. Demetrius, après s'être un peu rétabli dans l'espace de quarante jours, ramassa ce qui lui restoit de soldats, se mit en marche, & donna lieu à ses ennemis de croire qu'il alloit se jetter sur la Cilicie. Mais la nuit

Demetrius est surpris d'une grande maladie.

Il est abandonné de ses troupes.

Il en ramasse quelques restes & se met en marche.

nuit il décampa ſans faire ſonner les trompettes, & ſe jettant d'un autre côté, il paſſa le mont Amanus, & ravagea toute la plaine qui eſt au pied juſqu'à la contrée Cyrreſtique.

Contrée de la Syrie, ainſi appellée de la ville Cyrus ou Cyrrhus.

Seleucus le ſuivit & campa fort près de lui. Demetrius leva nt ſon camp pendant une nuit fort noire, marcha pour aller le ſurprendre, & l'enlever pendant qu'il dormoit, & qu'il ne ſe doutoit de rien, mais quelques transfuges étant allez l'avertir du danger où il étoit, il fut très-étonné. Il ſe leva à la hâte, commanda qu'on ſonnât l'allarme, & s'habillant & ſe chauſſant, il diſoit à haute voix à ſes amis, *nous avons là affaire à une dangereuſe bête.*

Il part une nuit pour aller enlever Seleucus.

Mot de Seleucus ſur Demetrius.

Demetrius jugeant bien par le tumulte qu'il entendoit dans le Camp des ennemis, que ſon entrepriſe étoit découverte, ſe retira très-promptement.

Demetrius voyant ſon entrepriſe découverte, ſe retire.

Le lendemain matin Seleucus s'étant préſenté devant lui en bataille, Demetrius envoya promptement un Officier qui étoit auprès de lui, commander une de ſes aîles, & ſe mettant à la tête de l'autre, il enfonça de ſon côté les ennemis, & les mit en fuite; ce que voyant Seleucus, il quitte ſon cheval & ſon caſque, & avec ſon ſeul bouclier, il ſe préſente ainſi la tête nuë devant les ſoldats mercenaires de Demetrius, ſe montrant à eux comme ami, & les exhortant à paſſer de ſon côté, convaincus enfin que ce n'étoit que pour les épargner, & non pour épargner De-

Bataille de Seleucus contre Demetrius.

Demetrius enfonce de ſon côté les ennemis.

Seleucus débauche les troupes de Demetrius, & les fait paſſer de ſon côté.

metrius, qu'il avoit differé si long-tems à leur donner bataille ; dans le moment toutes ces troupes le saluent, le proclament Roi, & se rangent sous ses enseignes.

Il est proclamé Roi.

Demetrius qui avoit essuyé tant de revers, & qui s'en étoit toûjours tiré, voulant se dérober encore à ce dernier qui lui paroissoit le plus terrible, s'enfuit au travers des portes Amanides, suivi de quelques-uns de ses amis, & de quelques Officiers de sa maison en très petit nombre, & ayant trouvé un bois fort épais, il y passa la nuit, à dessein de prendre le lendemain, s'il lui étoit possible, le chemin de la ville de Caunus, pour gagner la mer en cet endroit où il esperoit trouver sa flotte. Mais ayant appris qu'il n'avoit pas de vivres pour ce jour-là même, il entra dans d'autres vûës, & chercha d'autres expediens.

Demetrius abandonné s'enfuit.

C'est-à-dire, les détroits du mont Amanus.

Il passe la nuit dans un bois.

Dans ce moment arrive auprès de lui un de ses amis, nommé Sosigene, qui avoit dans sa ceinture quatre cent pièces d'or ; avec ce petit secours ils espererent pouvoir se conduire jusqu'à la mer. La nuit venuë ils se mettent en marche pour passer les sommets de la montagne, mais les ennemis avoient allumé des feux sur tous ces passages. Ils désespererent donc de pouvoir tenir ce chemin, & retournerent dans le même endroit d'où ils étoient partis, non pas tous, car plusieurs avoient pris la fuite, & ceux qui étoient restez, n'avoient plus la même ardeur, ni le même courage. Là quelqu'un ayant eu l'audace de di-

Secours que lui donna un de ses amis, nommé Sosigene.

re qu'il n'y avoit d'autre moyen de se sauver que de se rendre à Seleucus, Demetrius tira son épée & alloit se la passer au travers du corps, mais ses amis l'environnant l'en empêcherent, & l'adoucissant & le consolant, ils lui persuaderent de prendre ce parti. Il envoye donc sur l'heure à Seleucus lui dire qu'il se remettoit à sa discretion.

Demetrius veut se tuer, & en est empêché par ses amis.

Il se remet entre les mains de Seleucus.

A cette nouvelle Seleucus dit à ceux qui étoient auprès de lui, *Ce n'est pas la bonne fortune de Demetrius qui le sauve, c'est la mienne, qui après tous les grands biens qu'elle m'a faits, me donne encore une occasion très-honorable de montrer mon humanité & ma clemence.* Et appellant les Officiers de sa maison, il leur ordonna de dresser une tente Royale, & de préparer toutes les choses nécessaires pour le recevoir & pour le traiter magnifiquement. Seleucus avoit alors auprès de lui un Officier nommé Apollonides, qui avoit été autrefois grand ami de Demetrius; il le lui envoya sur l'heure, afin qu'il esperât mieux de l'avenir, & qu'il vînt vers lui avec plus de confiance, comme vers un parent & un gendre qui lui rendroit toute sorte de devoirs.

Beau mot de Seleucus.

Celui qui fait le bien est plus heureux que celui qui le reçoit.

Il se prépare à le bien recevoir.

Il lui envoye Apollonides qui étoit de ses amis.

Cette favorable disposition de Seleucus pour

Ce n'est pas la bonne fortune de Demetrius qui le sauve, c'est la mienne, qui après tous les grands biens qu'elle m'a faits, me donne encore une occasion.) C'est un beau mot. Quand nous trouvons une occasion de faire du bien à quelqu'un, c'est nôtre bonne fortune qui nous la présente, & non pas la bonne fortune de celui à qui nous le faisons. Ne rejettons donc jamais les faveurs d'une fortune si amie. Dans le texte il faut lire comme Henry Estienne, διδοῦσα, au lieu de δεδωκὼς, car ce mot se rapporte à τύχη.

Demetrius étant connuë de tous les courtisans, il y en eut d'abord quelques-uns en petit nombre qui allerent au devant de lui, ensuite la plûpart de ceux qui étoient le mieux auprès du Roi, le quitterent, s'empressant tous à l'envi, & tâchant de se dévancer les uns les autres pour être les premiers à rendre leurs respects à Demetrius, car ils ne doutoient point qu'il ne fût d'abord tout-puissant auprès de Seleucus.

Les Courtisans s'empressent pour aller rendre leurs respects à Demetrius.

Tous ces empressemens convertirent bientôt en haine & en jalousie la compassion que l'on avoit d'abord de son état, & donnerent lieu aux envieux & aux mal intentionnez d'alterer & de détourner cette bonne volonté du Roi, car ils l'intimiderent en lui remplissant l'esprit de mille soupçons, & en lui faisant entendre que Demetrius ne seroit pas plûtôt arrivé dans son Camp qu'on y verroit de grandes nouveautez & des remuëmens considérables.

Les empressements des Courtisans pour Demetrius lui sont funestes.

Déja Apollonides étoit arrivé plein de joye auprès de Demetrius, & ceux qui étoient partis après lui arrivoient à la file, portant tous à ce pauvre Prince des paroles merveilleuses de la part de Seleucus. Et déja Demetrius, après un malheur, ou plûtôt après un échec si effroyable, quoique d'abord il eût cru qu'il n'y avoit rien de plus honteux que de se livrer ainsi lui-même, commençoit à se repentir de la répugnance qu'il y avoit eûë, tant il avoit de foi & de confiance aux esperances qu'on lui donnoit,

Demetrius commence à bien esperer.

lorsqu'on voit arriver Pausanias à la tête d'environ mille hommes tant Cavalerie qu'Infanterie. D'abord il enveloppa Demetrius, & écartant tous ceux qui étoient autour de lui, il se saisit de sa personne, & au lieu de le mener à Seleucus, il le mena dans la Chersonese de Syrie où il fut confiné sous une bonne & sûre garde. Seleucus lui donna des Officiers pour le servir, & tout ce qui étoit nécessaire pour son entretien; il avoit des vivres & de l'argent en abondance, & sa table étoit servie comme le devoit être la table d'un Roi. On lui avoit même assigné des lieux de plaisance où il y avoit de belles lices, des promenades Royales, & des parcs remplis de bêtes, & il étoit permis à ceux de ses amis qui l'avoient accompagné dans sa fuite, de demeurer avec lui, & tous les jours il lui arrivoit des gens de la part de Seleucus, qui lui apportoient de bonnes & de gracieuses paroles, & qui l'exhortoient à avoir bon courage, lui faisant esperer que si-tôt qu'Antiochus & Stratonice seroient arrivez, on conviendroit de quelque accommodement, & qu'il seroit remis en liberté.

Pausanias arrive auprès de lui à la tête de mille hommes, & se saisit de sa personne.

Demetrius confiné dans la Chersonese de Syrie.

Favorables traitements qu'on fait à Demetrius dans sa prison.

Demetrius dans un si déplorable état, écrivit d'abord à son fils, & manda à ses Lieutenants & à ses amis qu'il avoit à Athenes & à Corinthe, qu'ils n'ajoûtassent nullement foi ni à ses lettres ni à son cachet, mais que le regardant comme mort, ils conservassent à son fils ses villes, tous ses biens, & toute sa puissance, qu'ils

Sages précautions de Demetrius.

avoient entre leurs mains.

Autour du jeune Antigonus pour son pere Demetrius.

Antigonus ayant appris la détention de son pere, la supporta très-impatiemment, prit des habits de deüil, & écrivit à tous les Rois, & à Seleucus lui-même pour le prier de relâcher son pere, s'offrant en ôtage pour lui, & promettant de leur abandonner à tous pour le prix de sa délivrance, tout ce qu'ils lui avoient cedé. Plusieurs villes & grand nombre de Princes firent pour lui la même priere, excepté Lysimachus, qui même envoya offrir à Seleucus une grosse somme d'argent s'il vouloit faire mourir Demetrius. Seleucus, qui le méprisoit déja, le trouva encore plus barbare, plus cruel, & plus admirable pour cette détestable poursuite, & il ne differoit à relâcher son prisonnier que pour attendre l'arrivée de son fils Antiochus & de Stratonice, afin que Demetrius leur eût l'obligation de sa liberté.

Lysimachus offre de l'argent à Seleucus pour faire mourir Demetrius.

Sa proposition fait horreur à Seleucus.

Ce que Seleucus attendoit pour remettre Demetrius en liberté.

Cependant Demetrius qui dès le commencement avoit supporté son malheur avec patience & avec courage, s'y accoûtuma tellement dans la suite qu'il n'en paroissoit plus affligé. Il s'exerçoit à la course, à la promenade, & à la chasse autant que cela lui étoit permis. Mais enfin peu à peu il devint pesant, nonchalant, & paresseux, & s'abandonna absolument à l'yvrognerie & au jeu des dez, à quoi il passoit les journées entieres, soit qu'il cherchât à éviter par-là les pensées tristes, que la sobrieté lui suggeroit, ou à couvrir & à

Demetrius s'accoûtume à son malheur.

Il s'abandonne à l'yvrognerie & au jeu.

cacher ſes projets ſous ſes débauches ; ſoit qu'il eût enfin reconnu que c'étoit-là véritablement la vie qu'il avoit toûjours deſirée & cherchée, mais dont ſa folie & le deſir de la vaine gloire l'avoient éloigné. Car pendant qu'il avoit cherché le bonheur dans les armes, dans les flottes, dans les Camps, il l'avoit toûjours manqué, & s'étoit fait à lui-même des affaires & des peines infinies, & en avoit fait aux autres, au lieu qu'il le trouvoit dans le repos, dans l'oiſiveté & dans la pareſſe lorſqu'il s'y attendoit le moins. Car quel autre fruit ces malheureux Rois & Princes, qui ſont dans une ſi pernicieuſe diſpoſition d'eſprit, & ſi pitoyablement abuſez, tirent-ils de tous leurs travaux, de toutes leurs guerres, & de tous les dangers auſquels ils s'expoſent, ſinon de quitter l'honnêteté & la vertu, & de courir toûjours après le luxe & la volupté, & de ne ſçavoir en joüir véritablement & réellement ?

Sage reflexion de Plutarque.

Le ſeul fruit que les Princes tirent de leurs travaux & de leurs guerres continuelles.

Soit qu'il eût enfin reconnu que c'étoit-là veritablement la vie qu'il avoit toûjours cherchée.] Car la fin que ſe propoſent tous ces grands Capitaines, c'eſt de vivre en repos ſur la fin de leurs jours, *ut in otia tuta recedant.* Demetrius trouve dans ſa détention & ſa captivité ce qu'il n'avoit pû trouver dans ſes armées.

Car quel autre fruit ces malheureux Rois & Princes.] Plutarque met fort bien dans ſon jour la folie des Princes qui paſſent leur vie dans la guerre & dans les travaux ; ils renoncent à ce qui eſt beau, vertueux & honnête, pour ſatisfaire leur ambition, & pour vivre dans la volupté & dans le luxe, & il ſe trouve enfin qu'ils ont perdu les véritables biens pour des biens faux, & qu'ils ne joüiſſent pas même de ces faux biens qu'ils ont cherchez par tant de travaux & de peines.

Demetrius meurt de maladie dans sa prison.

Demetrius après avoir été détenu prisonnier pendant trois ans dans la Cherſoneſe, tomba dans une grande maladie cauſée par la pareſſe, la bonne chere, & l'excès du vin, & il en mourut à l'âge de cinquante-quatre ans. Seleucus fut fort décrié pour cette mort, & il ſe répentit extrémement d'avoir ſoupçonné Demetrius ſur des rapports ſi mal fondez & ſi injuſtes, & de n'avoir pas ſuivi l'exemple de Dromechaites, tout barbare & Thracien qu'il étoit, qui avoit traité ſi humainement & ſi royalement ſon priſonnier Lyſimachus.

Seleucus fort décrié pour la mort de Demetrius.

Cependant les funerailles de Demetrius ne laiſſerent pas d'être faites avec une pompe qui tenoit quelque choſe d'un appareil de theatre. Car dès que ſon fils Antigonus eut été averti que l'on rapportoit ſes cendres, il alla au devant avec tous ſes vaiſſeaux, & les ayant rencontrées près des Iſles, reçut l'urne où elles repoſoient, qui étoit toute d'or, & la plaça dans ſa Galere Capitaineſſe,

Funerailles magnifiques faites à Demetrius.

Et il en mourut à l'âge de cinquante-quatre ans.) Plutarque nous a déja dit que Demetrius avoit 22. ans, quand il fut battu à Gaza par Ptolemée. On prétend que cet eſchec lui arriva la 1. année de l'Olymp. cxvii. l'an 442. de Rome bâtie, & 309. avant N. S. Cela étant, il n'eſt pas difficile de trouver l'année de ſa naiſſance, & celle de ſa mort. Il nâquit la 1. année de l'Olymp. cxii. l'an 422. de Rome bâtie, & 329. ans avant N. S. & il mourut la iii. année de l'Olymp. cxxv. l'an de Rome 476. & 275. avant l'Ere Chreſtienne. Il y a des Auteurs qui ſuivent un autre calcul. Je laiſſe ces ſortes de queſtions à éplucher aux Chronologiſtes de profeſſion. Ce que l'on gagne à ces recherches, vaut rarement le tems qu'on y perd. Et ce n'eſt pas cette connoiſſance préciſe des tems qui peut nous être utile.

pitainesse. Toutes les villes où ils abordoient, envoyoient des couronnes que l'on mettoit sur cette urne, & députoient des hommes en longs habits de deüil pour l'accompagner, & pour assister à ce convoi funebre.

Quand cette flotte approcha de Corinthe, on apperçut de loin sur la prouë cette urne ornée de la pourpre royale & du diadême, & environnée de jeunes Seigneurs armez qui lui servoient de Gardes. Xenophante, le plus célébre joueur de flûte de ce tems-là, assis tout auprès, joüoit un air très-sain, & le mouvement des armes s'accordant avec ces sons, la Flotte avançoit avec un bruit melodieux, compassé de maniere qu'il représentoit parfaitement ce bruit qu'on entend dans les obséques lorsque les cadences finales des joüeurs de flûte sont accompagnées de gemissemens & de battemens de poitrine. Mais ce qui augmentoit le plus la compassion & les regrets douloureux de tout ce peuple de Corinthe répandu sur le rivage, c'étoit de voir Antigonus dans le pitoyable état où il étoit & fondant en larmes.

Xenophante le plus célébre joueur de flûte de ce tems là.

Grande douleur du jeune Antigonus pour la mort de son pere.

Quand Corinthe eut achevé de rendre à l'urne tous les honneurs dont elle put s'aviser, & qu'elle eut épuisé sur elle toutes ses couronnes, on la fit porter dans la ville, appellée Demetriade du nom du défunt, qui étoit une nouvelle ville bâtie & composée de plusieurs petites villes qui sont autour d'Iolcos.

Ville de la Magnesie sur le Golfe Pelasgique près d'Iolcos.

Enfans que laissa Demetrius.

Demetrius laissa de sa femme Philla deux enfans, Antigonus & Stratonice. Il eut encore deux fils nommez Demetrius, dont l'un fut surnommé le Gresle qu'il eut d'une femme d'Illyrie, & l'autre qui regna à Cyrene, & qu'il eut de Ptolemaïde qu'il avoit aussi épousée. De sa quatriéme femme Deidamie il eut un fils nommé Alexandre, qui passa sa vie en Egypte; & enfin on dit que de la derniere nommée Eurydice, il eut aussi un fils nommé Corrhabus. Sa race toûjours regnante alla de pere en fils par plusieurs successions en ligne directe, jusqu'à Persée en qui elle finit, & sur lequel les Romains conquirent la Macédoine. Après avoir joüé la Tragedie Macédoniene, il est tems de joüer la Romaine, qui ne lui céde en rien.

Sa race alla de pere en fils jusqu'à Persée où elle finit.

Sa race toûjours regnante alla de pere en fils par plusieurs successions en ligne directe, jusqu'à Persée.) Par cinq ou six génerations, pendant l'espace de cent seize ans, depuis la mort de Demetrius. Car Persée fut vaincu par Paul Emile, la 1. année de l'Olymp. CLIII. l'an de Rome 585. 166. ans avant la naissance de N. S.



ANTOINE.



L'AYEUL d'Antoine étoit le fameux Orateur Antonius, que Marius fit mourir, parce qu'il avoit embrassé le parti de Sylla. Et son pere, c'étoit Antonius surnommé *Creticus*, qui véritablement n'avoit pas beau-

Ancêtres d'Antoine.

Marcus Antonius qui avoit été Consul, & qui avoit triomphé.

Le Cretois, à cause de la guerre qu'il avoit faite en Crete.

Que Marius fit mourir.] Ou c'est une faute de Copiste, ou c'est un défaut de mémoire de Plutarque; car ce ne fut pas Marius qui fit mourir M. Antonius l'ayeul de M. Antoine, ce fut Cinna, comme de sçavans Critiques s'en sont apperçus. C'est Ciceron même qui le dit dans sa 1. Philippique. *Itaque ut omittam res avi tui prosperas, acerbissimum ejus diem supremum malim, quàm L. Cinnæ dominatum, à quo ille crudelissimè est interfectus.*

coup brillé dans les affaires du Gouvernement, & ne s'étoit pas rendu fort célébre, mais très homme de bien, fort honnête homme, & très-liberal. On en jugera par cette seule action, qui mérite de n'être pas oubliée: Comme il n'avoit pas beaucoup de bien, sa femme l'observoit de près, & l'empêchoit de s'abandonner à son humeur bienfaisante & liberale. Un jour un de ses amis alla chez lui pour le prier de lui donner quelque argent dont il avoit besoin. Antonius n'avoit point d'argent, mais il ordonna à un de ses esclaves de mettre de l'eau dans un bassin d'argent & de le lui apporter. L'esclave ayant obeï, Antonius prit le bassin, & comme s'il eût voulu se raser, il se mouilla la barbe, fit sortir l'esclave sous quelque prétexte, & donna à son ami le bassin d'argent, lui disant *qu'il n'avoit qu'à s'en servir pour ses affaires*, & le renvoya.

Action de liberalité du pere d'Antoine.

Le lendemain voilà toute la maison en peine, on cherche par tout le bassin, qu'on ne trouve point. Antonius voyant sa femme dans une colere furieuse, & toute prête à faire donner la question à tous ses domestiques, lui avoua ce qu'il avoit fait, & lui en demanda pardon. Cette femme étoit Julie, de la maison des Césars, & une des plus sages & des plus vertueuses Dames de son siecle.

Julie mere d'Antoine.

Antoine, après la mort de son pere, fut élevé par cette mere, qui étoit remariée à Cornelius Lentulus, que Ciceron fit mourir comme com-

Antoine élevé par sa mere.

plice de la conjuration de Catilina. Et voilà le prétexte & la source de la violente haine qu'Antoine eut toûjours pour Ciceron. Car il se plaignoit même qu'on n'avoit jamais voulu leur rendre le corps de Lentulus, pour le faire inhumer, que sa mere Julie ne fût allée se jetter aux pieds de la femme de Ciceron pour la prier d'obtenir cette grace de son mari. Mais c'est une calomnie très-manifeste, car de tous ceux qui furent exécutez par l'ordre de Ciceron, il n'y en eut pas un seul à qui l'on refusât la sepulture.

Source de la haine d'Antoine pour Ciceron.

Calomnie contre Ciceron refutée.

Antoine étant devenu parfaitement beau dans sa jeunesse, on dit que le commerce & la familiarité de Curion furent pour lui une peste très-contagieuse. Car ce Curion, qui étoit un homme très-débauché & effrené dans la recherche des voluptez les plus infames, pour rendre Antoine plus dépendant de ses volontez, le jetta dans la débauche du vin & des femmes, & le plongea dans des dépenses si excessives & si folles, qu'en très-peu de tems il se trouva endetté de sommes bien plus fortes que son âge ne comportoit, car il devoit jusqu'à deux cent cinquante talens, dont Curion s'étoit rendu caution. Son pere en étant informé, le chassa de chez lui. Antoine

Ce que fait le commerce d'un débauché sur un jeune homme.

Antoine corrompu par Curion.

Dettes excessives d'Antoine dans sa jeunesse.

Deux cent cinquante mille écus.

Car il devoit jusqu'à deux cent cinquante talens.) C'est ce que Ciceron appelle *Sexagies HS.* dans sa divine Philippique. *Recordare tempus illud cùm Curio mœrens jacebat in lecto, filius se ad pedes meos prosternens, lacrymans se mihi commendabat, orabat ut se contra suum patrem, si sestertium sexagies peteret, defenderem, tantum enim pro te intercessisse dicebat.* Plutarque a parfaitement rendu le *Sexagies* de Ciceron par *deux cent cinquante*

Antoine chassé de la maison de son pere, lie commerce avec Clodius.

ainsi chassé de sa maison, alla s'accoster de Clodius le plus insolent & le plus abominable de tous les harangueurs du peuple, & se prêta quelque tems à sa folle temerité, qui bouleversoit tout dans Rome. Mais bien-tôt las de sa folie, & craignant le grand crédit de ceux qui s'étoient élevez contre ce furieux, il partit d'Italie & se retira en Grece, où il séjourna quelque tems, s'exerçant à tous les exercices militaires, & à l'éloquence. Il tâchoit sur-tout de former son style sur le style Asiatique, qui étoit fort en vogue dans ce tems-là, & qui avoit beaucoup de conformité avec sa vie fastueuse, bruyante, & toute pleine d'une vaine ostentation, & d'une ambition inégale, qui n'avoit rien de suivi.

Il se retire en Grece, où il s'exerce à tous les exercices de la guerre, & à l'éloquence.

Le style Asiatique fort en vogue en ce tems-là, son caraître.

Gabinius, homme Consulaire, s'en allant en

talens. Car *Sexagies* c'est deux cent cinquante mille écus de notre monnoye, & deux cent cinquante talens font la même somme.

Il tâchoit sur-tout de former son style sur le style Asiatique, qui étoit fort en vogue dans ce temps-là.) Ciceron nous apprend dans son Brutus qu'il y avoit deux sortes de style Asiatique : *Unum sententiosum & argutum, sententiis non tam gravibus & severis quàm concinnis & venustis .... aliud autem genus est non tam sententiis frequentatum, quàm verbis volucre, atque incitatum quali nunc est Asia tota, nec flumine solùm orationis, sed etiam exornato & faceto genere verborum.* Et il ajoûte que ces deux sortes de style sont plus propres aux jeunes gens, & n'ont point de gravité dans les Orateurs qui ont de l'âge. Voilà pourquoi Hortensius, qui excelloit dans l'un & dans l'autre, attiroit dans sa jeunesse tant d'applaudissemens ; mais dans sa vieillesse il n'eut plus les mêmes succès.

Et qui avoit beaucoup de conformité avec sa vie fastueuse, bruyante, & toute pleine d'une vaine ostentation.) Ce que Ciceron vient de nous dire du style Asiatique, donne un grand jour à ce que Plutarque dit ici.

Gabinius, homme Consulaire,

Syrie, passa en Grece, & voulut persuader à Antoine de le suivre à cette expédition; mais il lui dit *qu'il n'iroit point à la guerre dans l'état d'un simple particulier.* Gabinius lui donna le commandement de sa cavalerie, & l'emmena avec lui. D'abord il l'envoya contre Aristobule, qui avoit fait revolter les Juifs. Antoine ravi de cette occasion de se signaler, monta le premier sur la muraille de la plus forte place qu'il assiegeoit, chassa Aristobule de toutes ses forteresses, & lui ayant ensuite donné bataille, il le défit, quoique très-inferieur en nombre, lui tua presque tous ses gens, & le fit prisonnier avec son fils.

Gabinius emmene Antoine en Syrie, & lui donne sa cavalerie à commander.

Antoine défait Aristobule, & le prend prisonnier avec son fils.

Après cela Ptolemée Roi d'Egypte, chassé de ses Etats, alla trouver Gabinius en Syrie, & lui offrit dix mille talens pour le porter à entrer avec lui en armes dans l'Egypte & à le rétablir dans son Royaume. La plûpart des Officiers de l'armée s'opposoient à cette expédition, & Gabinius lui-même, déja las de la guerre, refusoit de l'entreprendre, quoique son avarice le rendît dans son ame l'esclave de ces dix mille talens. Mais Antoine qui ne demandoit que de grandes occasions, & qui d'ailleurs vouloit faire plaisir à Ptolemée, dont les prieres flattoient son ambition, fit tant par ses remontrances qu'il persuada

Trente millions.

s'en allant en Syrie.) Aulus Gabinius fut Consul avec Calpurnius Piso l'an de Rome DCLXXXXV. l'an 56. avant la naissance de N.S. l'année suivante il alla en Syrie. Tout ce qui se passa entre Ptolemée & lui, & ce qu'il fit pour le rétablir dans ses Etats est exactement raconté par Dion liv. XXXIX.

Antoine fait entreprendre à Gabinius l'expédition d'Egypte pour rétablir le Roi Ptolemée.

Gabinius & le fit résoudre à ce voyage. Mais ce qu'ils craignoient le plus dans cette guerre, c'étoit le chemin qu'il falloit faire pour arriver à Peluse, car il falloit nécessairement passer par des lieux couverts de sable d'une hauteur horrible, & si arides qu'on n'y trouvoit pas une goutte d'eau le long du marais Serbonide & de l'ouverture qu'il se fait pour se décharger dans la mer; les Egyptiens l'appellent *le soupirail de Typhon*. Mais il paroît plûtôt que c'est un écoulement & un regorgement de la mer rouge, qui ayant traversé sous terre le petit Isthme, qui la sépare de la mer Interieure, sort dans cet endroit-là.

Marais de l'Egypte sur les confins de la Palestine.

Le soupirail de Typhon.

De la mer Méditerranée.

Antoine prend Peluse, & ouvre un chemin sûr à Gabinius.

Antoine envoyé devant avec la Cavalerie, non seulement s'empara des passages, mais encore ayant pris Peluse, qui est une grande ville, & fait la Garnison prisonniere, il rendit le chemin sûr pour le reste de l'armée, & donna une ferme espérance de la victoire à son Général. Les ennemis tirerent aussi un grand avantage du désir de gloire dont il étoit possedé, car Ptolemée ne fut pas plûtôt entré dans Peluse, que poussé par sa haine, & par son ressentiment il voulut faire passer tous les Egyptiens au fil de l'épée; mais Antoine s'y opposa & l'empêcha de commettre cet acte de cruauté.

Il empêche le Roi Ptolemée de passer au fil de l'épée les Egyptiens de Peluse.

Grand courage & sage conduite d'Antoine.

Dans toutes les grandes batailles & dans tous les combats qui furent livrez coup sur coup, il ne donna pas seulement des preuves d'un grand courage, mais il marqua encore toute la conduite d'un bon Général.

Cette

Cette bonne conduite parut sur tout avec esclat dans une grande journée où il fit envelopper les ennemis, & les ayant fait attaquer par les derrieres, il livra une victoire aisée à ses gens qui combattoient de front, de quoi il reçut tous les honneurs & tous les prix dûs à sa prudence & à son courage. L'humanité dont il usa envers le corps d'Archelaus qui fut tué dans le combat, n'échappa pas aux Egyptiens. Il avoit été son ami particulier & son hôte, & ce n'étoit que par force qu'il lui avoit fait la guerre, mais après sa mort ayant trouvé son corps sur le champ de bataille, il l'orna royalement & lui fit des obseques magnifiques. En quoi faisant il laissa dans Alexandrie un grand renom & acquit parmi les Romains, qui servoient avec lui à cette guerre, la reputation d'homme d'une valeur très-brillante & d'une extrême génerosité.

Son humanité envers le corps d'Archelaus.

Avec cela il avoit une figure pleine de dignité, & qui sentoit son homme de grande naissance, un front large, la barbe fort épaisse, le nez aquilin, & un air si mâle sur tout son visage, qu'on lui trouvoit beaucoup de ressemblance avec les portraits & les statuës d'Hercule. Aussi étoit-ce une ancienne tradition que les Antoniens étoient Heraclides, descendus d'Anteon fils d'Hercule. Et comme il sembloit justifier cette tradition par sa mine & par sa figure, il tâchoit aussi de la confirmer par sa maniere de s'habiller, car toutes les fois qu'il devoit paroître en public, il avoit sa tu-

Sa figure pleine de dignité.

Il avoit beaucoup de l'air d'Hercule.

Il descendoit d'Hercule par Anteon.

Sa maniere de s'habiller.

nique ceinte fort bas, une large épée penduë à son côté, & par-dessus une cappe fort grossiere. Mais ce que beaucoup de gens trouvoient de fâcheux & d'insupportable en lui, c'est qu'il étoit fort sujet à se vanter, & qu'il se mocquoit volontiers des autres. On lui reprochoit aussi qu'il ne faisoit pas difficulté de boire en public, & de s'asseoir à table avec les moindres soldats qu'il trouvoit mangeant ou bûvant, & il n'est pas concevable combien cette familiarité lui attiroit l'affection & les vœux des gens de guerre. Il étoit aussi d'une humeur très-agréable dans ses amours, & il y mêloit une grace & une gentillesse qui le faisoient encore plus aimer de tout le monde, car il servoit les autres auprès de leurs maîtresses, & il entendoit raillerie quand on plaisantoit sur les siennes.

Enclin à se vanter & à se mocquer des autres.

Sa familiarité avec les moindres soldats.

Sa grace & sa gentillesse dans ses galanteries.

Sa liberalité & les largesses excessives qu'il faisoit aux soldats, & à ses amis, en leur donnant sans aucun ménagement, lui ouvrirent une voye bien éclatante pour s'agrandir, & après qu'il se fût agrandi, elles contribuerent infiniment à augmenter sa puissance, qu'il détruisoit d'ailleurs par mille fautes qui lui échappoient tous les jours.

Sa grande liberalité lui ouvrit la voye des plus grands honneurs.

Il lui échappoit tous les jours une infinité de fautes.

Je rapporterai ici un seul exemple de ses magnifiques liberalitez : Un jour il ordonna qu'on donnât à un de ses amis deux cent cinquante mille drachmes, ce que les Romains appellent *Decies*. Son Intendant étonné de la grandeur du

Exemple de ses liberalitez.

Cent vingt cinq mille livres.

Decies, *dix fois cent mille sesterces.*

don, apporta tout cet argent qu'il étala ſur ſon paſſage, afin qu'il vît par lui-même quelle groſſe ſomme c'étoit. Antoine en paſſant vit tout cet argent & demanda ce que c'étoit; l'intendant répondit *que c'étoit la ſomme qu'il avoit ordonné qu'on donnât à un tel.* Alors Antoine connoiſſant ſa malice pleine d'envie, lui dit, *je croyois que ce million de ſeſterces étoit quelque choſe de bien plus conſidérable, c'eſt ſi peu de choſe, ajoûtez y en une fois autant.* Mais ce que je dis là, ne fut fait que dans les derniers tems.

On raconte la même histoire d'Alexandre.

Alors Rome étoit diviſée en deux factions, ceux qui tenoient pour le Senat, favoriſoient Pompée, qui étoit alors dans la ville, & ceux qui étoient pour le peuple, rappelloient Ceſar des Gaules où il étoit en armes. Curion qui avoit changé de parti & qui portoit alors Ceſar, gagna Antoine dont il étoit ami, l'attira dans ſa ligue, & fit tant par ſon éloquence qui le rendoit agréable au peuple, & par les grandes largeſſes qu'il faiſoit des deniers que Ceſar lui fourniſſoit, qu'il le fit élire Tribun du peuple, & lui procura une place dans le College des Prêtres qu'on nomme Augures.

Antoine eſt fait Tribun du peuple & Augure par le crédit de Curion.

Dès qu'Antoine fut entré en charge, il fut d'un très-grand ſecours pour les menées & pratiques de Ceſar; car d'abord il s'oppoſa au Conſul Marcellus, qui vouloit qu'on donnât à Pompée les Legions déja levées, & qu'on lui permît d'en lever d'autres, & par un décret il ordonna que

Il eſt d'un grand ſecours à Ceſar.

l'armée qui étoit ſur pied, marcheroit en Syrie au ſecours de Bibulus qui faiſoit la guerre contre les Parthes, & fit expreſſes défenſes à ceux que Pompée voudroit enroller de lui obéïr. En ſecond lieu le Senat refuſant de recevoir les lettres de Ceſar, & ne voulant pas permettre qu'elles fuſſent luës en pleine aſſemblée, lui, en vertu du pouvoir que lui donnoit ſa charge, il les lut devant tout le monde, & fit que la plûpart changerent d'avis, trouvant que Ceſar ne demandoit que des choſes juſtes & raiſonnables. Enfin tout étant reduit dans le Senat à deux queſtions, l'une *ſi Pompée renvoyeroit les Legions, qu'il avoit*; l'autre *ſi ce ſeroit Ceſar qui renvoyeroit les ſiennes*, & les uns en très-petit nombre étant d'avis que ce fût Pompée qui poſât les armes, & preſque tous les autres voulant que ce fût Ceſar, Antoine ſe levant demanda tout haut s'ils ne jugeoient pas plus à propos d'ordonner que Pompée & Ceſar deſarmeroient tous deux, & licencieroient également leurs armées.

Tout le monde reçut unanimement cet avis, & louant Antoine avec de grandes acclamations, ils lui ordonnerent de mettre la choſe en déliberation & de récueillir les ſuffrages; mais les Conſuls s'y oppoſant, les amis de Ceſar propoſerent de ſa part quelques autres demandes qui paroiſſoient fort raiſonnables. Caton les contredit de toute ſa force, & le Conſul Lentulus chaſſa Antoine du Senat. Antoine en ſortant pro-

P. Cornelius Lentulus Crus, Collegué de C. Claudius Marcellus.

ſera contre eux mille malédictions, & prenant l'habit d'un eſclave pour ſe déguiſer, il ſe retira promptement vers Ceſar avec Quintus Caſſius dans une voiture de louage.

Antoine ſort de Rome déguiſé en eſclave & dans une voiture de louage.

En arrivant à l'armée & du plus loin qu'ils purent être vûs & entendus, ils s'écrierent *qu'il n'y avoit plus aucun ordre, ni aucune bonne police dans Rome, puiſque les Tribuns mêmes n'avoient pas la liberté de parler, qu'on les chaſſoit du Senat, & que tout homme qui oſoit ouvrir la bouche pour la juſtice, ſe mettoit en grand danger.*

Dès ce moment Ceſar fait marcher ſon armée & ſe jette dans l'Italie. Sur quoi Ciceron écrit dans ſes Philippiques, *que comme Helene avoit été la ſeule cauſe de la guerre de Troye, Antoine l'étoit de la guerre civile.* Mais c'étoit mentir évidemment pour dire un bon mot. Car Ceſar n'étoit point ſi emporté, & ne ſe laiſſoit pas ſi facilement tirer hors des gonds de la prudence par la colere, que s'il n'eût reſolu de longue main de faire ce qu'il fit, il eut porté ſur le champ la guerre dans

Antoine comparé à Helene par Ciceron.

Ciceron repris par Plutarque.

Sage reflexion de Plutarque.

Sur quoi Ciceron écrit dans ſes Philippiques, que comme Helene avoit été la ſeule cauſe de la guerre de Troye, Antoine l'étoit de la guerre civile.) Ce paſſage de Ciceron eſt dans ſa ſeconde Philippique. *Ut Helena Troianis, ſic iſte huic reipublicæ cauſa belli, cauſa peſtis atque exitii fuit.* Ciceron, en comparant Antoine à Helene, marquoit adroitement les infames débauches de ce Tribun.

Mais c'étoit mentir évidemment pour dire un bon mot.] Cette reflexion de Plutarque me paroît très-ſage & très-vraye. Ceſar ne ſe porta point à cette extrémité, *quod interceſſio Antonii neglecta, jus Tribunitium ſublatum, circumſcriptus à Senatu eſſet Antonius,* comme Ciceron prétend que Ceſar le diſoit. Mais c'eſt qu'il l'avoit reſolu, & qu'il vouloit abſolument être le maître.

ſa patrie, parce qu'il voyoit arriver dans ſon camp Caſſius & Antoine très-mal équipez & dans un coche de louage. Mais comme il ne cherchoit depuis long-tems qu'un prétexte, il lui ſembla que leur arrivée & le rapport qu'ils lui firent, lui fourniſſoient un aſſez légitime ſujet de guerre. Et ce qui lui fit prendre ainſi les armes contre tout le monde, c'eſt ce qui avoit déja armé Alexandre & avant lui Cyrus, le déſir immoderé & incorrigible de commander à tous les hommes, & une convoitiſe effrenée & inſenſée d'en être le premier & le plus grand. Et c'eſt à quoi Ceſar ne pouvoit parvenir que par la ruine de Pompée.

L'ambition effrenée de Ceſar, la ſeule cauſe de la guerre civile.

Après qu'il ſe fût donc rendu maître de Rome, & qu'il eût chaſſé Pompée de l'Italie, il reſolut de marcher d'abord contre les troupes de Pompée qui étoient en Eſpagne, enſuite, après avoir équipé une groſſe flotte, de pourſuivre Pompée lui-même. Dans cette réſolution il laiſſa Rome ſous les ordres de Lepidus, qui étoit Préteur, & donna les troupes & la garde de l'Italie à Antoine, qui étoit Tribun du peuple.

Pourquoi Antoine étoit ſi agréable aux ſoldats, & inſupportable aux autres.

Dès le commencement Antoine fut fort aimé des ſoldats, parce qu'il s'exerçoit avec eux, qu'il mangeoit & bûvoit avec eux le plus ſouvent, & qu'il leur faiſoit continuellement des largeſſes autant qu'il étoit en ſon pouvoir. Mais il ſe rendit inſupportable à tous les autres, car par pareſſe &

par négligence il ne tenoit aucun compte de rendre justice à ceux qui étoient opprimez, traitoit très-durement ceux qui alloient lui porter leurs plaintes, & il avoit le mauvais bruit de corrompre & de débaucher les femmes des Citoyens. De sorte que la domination de Cesar, qui dans tout ce qui venoit de lui ne paroissoit rien moins qu'une Tyrannie, étoit principalement rendu odieuse par ses amis qui donnoient lieu de la décrier, sur tout par Antoine, qui ayant le plus d'autorité & de puissance, commettoit les plus grands excès, & portoit aussi la plus grande partie du blâme que méritoient tant d'insolences & d'injustices. Malgré tout cela Cesar revenu d'Espagne, méprisa toutes les plaintes & toutes les accusations qu'on fit contre lui, & continua à s'en servir à la guerre comme d'un homme qui étoit brave, actif, laborieux, & grand Capitaine, en quoi il ne se trompa nullement.

Domination de Cesar renduë odieuse par les excès & les injustices de ses amis.

Grande opinion que Cesar avoit d'Antoine.

Etant donc parti de Brunduse avec peu de gens, & ayant traversé la mer Ionienne, il renvoya plusieurs vaisseaux à Gabinius & à Antoine, avec ordre d'y embarquer toutes leurs troupes, & de passer très-promptement en Macedoine. Mais Gabinius craignant une navigation dangereuse, parce qu'on étoit en hyver, prit un long détour, & mena son armée par terre, au lieu qu'Antoine ne craignant que pour Cesar qui étoit environné d'un grand nombre d'ennemis, se hazarda à passer, & chassa d'abord Libon qui

Antoine hazarde le passage par mer, que Gabinius n'avois pas voulu tenter.

étoit sur ses ancres à l'entrée du port, car il lui mit tant de ses petits bâtiments à l'entour de chacune de ses Galeres, qu'il l'obligea à gagner le large; & en même tems ayant embarqué sur ses Galeres huit cent chevaux & vingt mille hommes de pied, il fit voile.

Il est poursuivi par les ennemis. Les dangers qu'il courut dans ce passage.

Dès que les ennemis l'apperçurent, ils se mirent à le poursuivre, mais il échappa à ce danger, un vent de midi fort orageux ayant soulevé la mer & poussé contre leurs vaisseaux des vagues si impetueuses qu'elles les empêcherent de l'atteindre; mais le même vent le portoit aussi avec toute sa flotte contre une côte toute pleine de rochers, & une rade sans abri, où il n'y avoit pour lui aucune esperance de salut. Heureusement il se leva du fond du Golfe un vent d'Afrique qui répoussant les flots du rivage vers la pleine mer, éloigna en même-temps sa flotte de la côte où il alloit périr. De sorte que cinglant en toute sûreté & fort à son aise, il vit tout le rivage couvert du débris des vaisseaux ennemis, car la tourmente avoit poussé contre ces rochers les Galeres qui le poursuivoient, & la plûpart s'y étoient brisées. Dans ce desordre Antoine fit beaucoup de prisonniers, & prit de grosses sommes d'argent.

Il se rend maitre de Lissus ville de Macedoine au dessus de Dyrrachium.

Il se rendit maître aussi de la ville de Lyssus, & augmenta infiniment la confiance & l'audace de Cesar, en le joignant si à propos avec de si grandes forces.

Il se donna là plusieurs grands combats où Antoine

Antoine se distingua par dessus tous les autres ; il y eut sur tout deux occasions où il se signala, car les troupes de Cesar fuyant à vau de route, il les railla, leur fit tourner tête, les ramena contre ceux qui les poursuivoient, & toutes les deux fois il remporta la victoire. Aussi après Cesar c'étoit celui dont on parloit le plus dans tout le Camp. Cesar lui-même fit bien voir la grande idée qu'il avoit de lui, car dans la derniere bataille qu'il alloit donner dans les plaines de Pharsale, & qui devoit décider de toute sa fortune, il prit pour lui l'aîle droite, & donna à Antoine le commandement de la gauche, comme au meilleur Officier qu'il eût sous lui. Et après la victoire, ayant été créé Dictateur, il se mit aux trousses de Pompée, qui fuyoit en Egypte, & nomma Antoine Genéral de la Cavalerie, & l'envoya à Rome. C'est la seconde Charge de l'Empire, quand le Dictateur est présent, & quand il est dehors, c'est la premiere, ou pour mieux dire la seule, car il n'y a qu'elle qui subsiste, toutes les autres sont cassées & supprimées dès qu'il y a un Dictateur élu.

Il se distingue dans les combats.

Cesar lui donna le commandement de son aîle gauche à la bataille de Pharsale.

Cesar créé Dictateur nomme Antoine Genéral de la Cavalerie.

Et nomma Antoine Genéral de la Cavalerie, & l'envoya à Rome.) Il y a dans le texte, *& nomma Antoine Tribun du Peuple.* Mais c'est une faute. Antoine avoit déja été Tribun. Il paroît par un passage de Dion que Cesar nomma Antoine, non Tribun du peuple δήμαρχον, mais *Magistrum equitum* ἵππαρχον, Genéral de Cavalerie.

C'est la seconde Charge de l'Empire, quand le Dictateur est présent.) Plutarque ne pouvoit pas dire cela de la Charge de Tribun du peuple, mais il l'a dit de celle du Genéral de Cavalerie. Car c'étoit la premiere Charge de l'Empire après celle du Dictateur.

Dolabella Tribun propose une abolition des dettes.

Cependant Dolabella, qui étoit alors Tribun, jeune homme qui ne demandoit que des nouveautez, proposoit une abolition de toutes dettes, & tâchoit de persuader à Antoine qui étoit son ami particulier, & qui ne cherchoit qu'à plaire au peuple, de se joindre à lui, & d'appuyer sa proposition; mais Asinius & Trebellius faisoient tous leurs efforts pour l'en détourner. Tout d'un coup, on ne sçait comment, il tomba dans l'esprit d'Antoine un violent soupçon que Dolabella avoit un commerce sécret avec sa femme, qui étoit sa cousine germaine, car elle étoit fille de Caïus Antonius qui avoit été Collegue de Ciceron dans le Consulat, & s'étant joint à Asinius, il fit une guerre ouverte à Dolabella, car celuici s'étoit saisi de la place pour faire passer par force sa loi de l'abolition des dettes. Et le Senat ayant ordonné qu'on prendroit les armes contre lui, Antoine alla l'attaquer dans la place même, & lui donna un grand combat où il lui tua du monde, & où il perdit aussi quelques-uns des siens.

Antoine soupçonne Dolabella d'avoir commerce avec sa femme.

Frere du pere d'Antoine.

Antoine attaque Dolabella dans la place Romaine.

Cela le mit fort mal dans l'esprit du peuple, & d'un autre côté par le reste de sa vie il déplut extrémement aux gens sages & aux gens de bien, qui, comme dit Ciceron, commencerent à le haïr, détestant ses yvrogneries à heure induë, ses dépenses excessives & onereuses, ses débauches avec des femmes dans les plus vilains lieux, son sommeil en plein jour, & après son sommeil ses

Débordements d'Antoine qui le rendent très odieux

promenades où on le voyoit marcher tout chancelant & la teste encore en désordre des fumées du vin qu'il n'avoit pas assez cuvé, & dès que la nuit étoit venuë ses collations après souper, ses mommons, ses comedies, & ses banquets pour les nôces de ses mimes & de ses bouffons.

On raconte qu'au festin de la nôce du mime Hippias il but toute la nuit; que le lendemain matin il appella le peuple à une assemblée; que s'y étant rendu plein de vin & gorgé de viandes, il vomit devant tout le monde, & qu'un de ses amis lui tendit sa robe pour recevoir ce qu'il rendoit. Il avoit auprès de lui un autre mime, nommé Sergius, qui avoit tout pouvoir sur son esprit, & une Courtisane, nommée Cytheris, qui sortoit de la même école, & dont il étoit éperdument amoureux. Dans toutes les villes où il alloit, il la menoit avec lui, & la faisoit porter dans une litiere qui étoit suivie d'un train

Hippias mime, favori d'Antoine.

Antoine vomit devant tout le monde.

Sergius autre mime, aussi favori d'Antoine.

Cytheris maîtresse d'Antoine. Elle avoit fait le métier de mime & de comedienne.

Et la faisoit porter dans une litiere.) Ciceron parle de ce cortege d'Antoine dans la x. lettre du x. Liv. à Atticus, & il le represente encore plus infame. *Hic tamen Cytheridem secum lectica aperta portat, altera uxorem. Septem praeterea conjunctae lecticae amicarum sunt an amicorum. Cet homme fait porter Cytheris dans une litiere ouverte, & sa femme dans une autre. Sept autres litieres suivent remplies, dirai-je d'amies, ou d'amis?* Dubois & Lipse ont rétabli la leçon d'un Ms. *alteram uxorem. Cet homme fais porter Cytheris dans une litiere ouverte comme une autre femme.* Car c'étoit la faire porter comme sa femme que de la montrer ainsi dans une litiere ouverte. Popma soûtient pourtant l'autre leçon, & Grævius est de son avis. Je m'en étonne, *alteram uxorem*, me paroît la véritable leçon. Une femme aussi fiere que Fulvie auroit-elle marché avec tout ce train? D'ailleurs, il pa-

aussi magnifique que celui de sa propre mere. On étoit aussi très-blessé de voir la quantité de vaisselle d'or & d'argent qu'il faisoit porter dans ses voyages, comme pour la pompe d'un triomphe, & les haltes qu'il faisoit souvent au milieu du chemin où l'on tendoit ses pavillons sur le bord des rivieres, & à l'entrée des riants bocages, & où l'on servoit des dîners magnifiques. On étoit encore choqué des lions qu'il faisoit atteller à ses chars & l'on souffroit de voir que dans toutes les villes où il passoit, les maisons des hommes les plus sages & des Dames les plus vertueuses étoient marquées pour loger ses plus viles courtisannes, ses basteleuses, & ses joueuses d'instruments. Car on étoit indigné que pendant que Cesar étoit occupé hors de l'Italie à poursuivre les restes de cette grande guerre avec mille peines & mille travaux, d'autres sous son autorité s'abandonnassent à un luxe si effroyable en insultant avec insolence à leurs Citoyens.

Vaisselle d'or & d'argent qu'il portoit à ses voyages.

Il faisoit atteller des lions à ses chars.

Maisons les plus sages marquées pour loger ses courtisanes.

Il semble que ce furent ces excès-là mêmes qui augmenterent la revolte contre Cesar, & qui pousserent les soldats à commettre toutes sortes de violences & de rapines. Voilà pourquoi Cesar de retour en Italie pardonna à Dolabella, & ayant été élu Consul pour la troisiéme fois, il

roît par la suite qu'Antoine n'étoit pas encore marié quand cette lettre fut écrite sous le Consulat de Marcellus, qu'il renonça à sa vie désordonnée avant que d'épouser Fulvie, & que Fulvie avoit sur lui un pouvoir absolu, & le gouvernoit entierement.

ne prit pas Antoine pour son Collegue, mais choisit Lepidus. La maison de Pompée fut mise à l'encan, & ce fut Antoine qui l'acheta. Mais quand on lui en demanda le payement, il se mit en colere, & il dit lui-même que ce fut cela seul qui l'empêcha de suivre Cesar à la guerre d'Afrique, parce qu'il n'avoit pas été dignement récompensé des grands services qu'il lui avoit déja rendus. Il paroît pourtant que Cesar l'obligea à retrancher un peu de ses débauches & de son intemperance, en ne dissimulant point combien il étoit blessé de tous ses excès. Car Antoine renonçant à cette vie desordonnée, pensa à se marier & épousa Fulvie, qui avoit été mariée à Clodius le boute-feu de la populace, femme qui ne s'amusoit ni à ses laines, ni à ses fuseaux, ni aux soins domestiques, & qui ne bornoit pas son ambition à dominer un mari simple particulier, mais qui vouloit commander à un mari qui commandoit aux autres, & être elle-même le Général d'un mari qui étoit à la tête des armées. De sorte que Cleopatre devoit à Fulvie le prix des bonnes leçons qu'elle avoit données à Antoine pour lui apprendre à dépendre toûjours de ses femmes, car c'est d'elle qu'elle le reçut si souple, si soûmis, & si accoûtumé à leur obéïr en tout. Cependant comme elle étoit naturellement sérieuse & grave, il ne laissoit pas quelquefois de chercher à la réjouir & à l'égayer par des jeux & par des gentillesses d'un jeune amant. Par exemple, lorsque

Maison de Pompée mise à l'encan, & achetée par Antoine.

Comment Cesar retrancha des débauches d'Antoine.

Antoine épousa Fulvie qui avoit été mariée à Clodius.

Caractere de Fulvie.

Antoine accoûtumé par Fulvie à être soûmis à ses femmes.

Après la défaite & la mort de Pompée l'an de Rome 708. 43. ans avant J. C.

tout le monde sortit de Rome pour aller au devant de Cesar après sa victoire d'Espagne, il sortit avec les autres. Ensuite le bruit s'étant répandu tout à coup dans toute l'Italie que les ennemis s'avançoient à grandes journées, & que Cesar étoit mort, il s'en retourna promptement à Rome, & ayant pris l'habit d'un esclave il arriva de nuit dans sa maison, & dit qu'il apportoit à Fulvie une lettre d'Antoine; on le fit entrer tout équipé comme il étoit. Fulvie alarmée, avant que de recevoir sa lettre, demanda si Antoine se portoit bien. Il lui présenta la lettre sans dire une seule parole, & dès qu'elle l'eut décachetée, comme elle commençoit à la lire avec l'empressement d'une femme qui aime & qui est inquiete, il se jetta à son cou, & la baisa tendrement. Je pourrois rapporter beaucoup d'autres contes semblables, mais je me contente d'avoir donné celui-là comme un échantillon.

Antoine entre deguisé chez lui pour surprendre agréablement Fulvie.

Quand Cesar revint d'Espagne, les plus grands personnages de Rome allerent plusieurs journées au-devant de lui. Il traversa toute l'Italie ayant avec lui à ses côtez dans son char Antoine, & derriere lui Brutus Albinus, & son petit-neveu le jeune Octave, qui fut ensuite nommé Cesar Auguste, & regna long-tems sur les Romains.

Octave étoit fils d'Octavius & d'Atia fille de Julie sœur de Cesar.

Cesar ayant été nommé Consul pour la cinquiéme fois, choisit Antoine pour son Collegue, résolu de se démettre du Consulat, & de substituer Dolabella à sa place, & il en avoit déja fait

Cesar à son cinquiéme Consulat choisit Antoine pour son Collegue.

la proposition au Senat ; mais Antoine s'y opposa avec tant d'aigreur & de force, dit tant d'injures atroces à Dolabella, & en entendit tant de lui, que Cesar honteux de cette indignité, s'en déporta pour l'heure. Quelque tems après revenu à la charge, & voulant donner sa place à Dolabella, Antoine s'y opposa encore, & se mit à crier que le vol des oyseaux étoit contraire & le défendoit. Alors Cesar ceda à cette résistance si opiniâtre, & abandonna Dolabella qui en fut très-fâché. Il paroissoit même que Cesar n'avoit pas moins de mépris pour Dolabella, que pour Antoine ; car on dit que quelqu'un de ses amis les déferant auprès de lui comme des gens suspects & capables de quelque méchant coup, il répondit : *Ce ne sont pas ces gras & ces poupins que je crains, mais plûtôt ces maigres & ces pâles*, en montrant Brutus & Cassius par la conjuration desquels il devoit être tué. Et ce fut Antoine même, qui, sans le vouloir, leur donna un prétexte très-honnête d'en former le projet.

Cesar avoit autant de mépris pour Dolabella que pour Antoine.

Antoine donne le prétexte à la conjuration contre Cesar.

Les Romains célébroient alors la fête des Lupercales, & Cesar vêtu d'une robe triomphale & assis dans la place sur la Tribune, se divertissoit à regarder les Coureurs, car c'est la coûtume que les jeunes gens des plus nobles maisons, & les Magistrats mêmes courent tout nuds & tout luisants d'huile & avec des lanieres blanches, qu'ils portent à la main, ils frappent par maniere de jeu

Cesar regarde de la Tribune les coureurs des Lupercales au mois de Février, & est tué le mois d'Avril suivant.

ceux qu'ils rencontrent. Antoine étoit un de ceux qui couroient, mais laissant-là l'usage ancien, il prit une couronne de laurier autour de laquelle il entortilla un diadême, & s'approchant de la Tribune, où Cesar étoit assis, il se fit soulever par ses compagnons, & voulut mettre cette couronne sur la tête de Cesar comme de celui qui seul étoit digne de regner. Cesar la repoussa & détourna la tête, & tout le peuple ravi, se mit à battre des mains. Antoine ne se rebuta point, & tâcha encore de placer sa couronne; Cesar la repoussa encore, & ils furent ainsi long-tems l'un & l'autre dans cette contestation & dans cette espece de combat. Mais quand Antoine avoit le dessus, on n'entendoit qu'un petit nombre d'amis qui lui applaudissoient, au lieu que quand Cesar le repoussoit, tout le peuple témoignoit sa joye par ses battements de mains & par ses cris. Et c'étoit une chose bien surprenante & bien merveilleuse que ceux qui souffroient en effet qu'on exerçât sur eux toute la puissance despotique des Rois, redoutassent & détestassent le seul titre de Roi, comme la ruine entiere de leur liberté. Cesar, plein d'émotion & de trouble, se leva donc de son siege, & entr'ouvrant sa robe, & se découvrant le cou, il se mit à crier *qu'il l'offroit à qui voudroit le frapper.* La couronne qui fut mise sur une de ses statuës, fut déchirée par quelques Tribuns que le peuple suivit & accompagna avec de grandes bénédictions & de grands battements de

Antoine tâche de mettre une couronne sur la tête de Cesar qui la repousse plusieurs fois.

Sage réflexion de Plutarque.

Les hommes sont souvent plus choquez des noms que des choses.

de mains. Ainſi ils exclurent Ceſar de l'Empire qu'il affectoit. Mais ce fut ce qui encouragea & fortifia Brutus & Caſſius à conſpirer contre lui. Après qu'ils eurent choiſi les amis qu'ils croyoient les plus ſûrs & les plus fidéles pour leur deſſein, ils déliberoient ſur Antoine pour ſçavoir s'ils le mettroient de la partie. La plûpart étoient d'avis de s'ouvrir à lui & de l'admettre, mais Trebonius s'y oppoſa, car il dit que dans le tems qu'ils étoient allez au-devant de Ceſar, qui revenoit de ſon dernier voyage d'Eſpagne, Antoine l'avoit toûjours accompagné pendant le voyage & avoit logé avec lui dans tout le chemin. Il ajoûta qu'un jour il avoit touché cette corde tout doucement & avec la précaution néceſſaire, qu'Antoine l'avoit fort bien entendu, mais qu'il avoit fait ſemblant de ne pas l'entendre, & que cependant il n'en avoit jamais rien découvert à Ceſar, & qu'il leur avoit fidelement gardé le ſecret. Enſuite ils délibererent ſi après avoir tué Ceſar, ils ne tuëroient pas auſſi Antoine, & ce fut Brutus qui l'empêcha, voulant qu'une

Les Conjurez déliberent s'ils mettront Antoine de la partie.

Trebonius les en empêche. Ses raiſons.

Ils déliberent s'ils ne le tuëront pas auſſi après avoir tué Ceſar.

Brutus l'empêche.

Ainſi ils exclurent Ceſar de l'Empire qu'il affectoit.] C'eſt le ſens de ce paſſage tel qu'il eſt dans le Grec, καίσαρα δ' ἀρχῆς ἀπέστησαν. Mais je croi que ceux qui ont lû καῖσαρ δ' ἀρχῆς ἀπέστησεν, *Et Ceſar les dépoſa de leur Charge*, ont eu raiſon. Car cela eſt conforme à ce que Suetone écrit. *Et Tribuni plebis Epidius Marcellus, Caſetiuſque Flavus coronæ faſciam detrahi, hominemque duci in vincula juſſiſſent, dolens ſeu parum proſpere motam regni mentionem, ſive, ut ferebat, ereptam ſibi gloriam recuſandi, Tribunos graviter increpitos poteſtate privavit.* Ce qui ſuit prouve même que c'eſt ce que Plutarque a écrit.

action qu'ils avoient le courage d'entreprendre pour le maintien des loix & de la liberté, fût pure & nette de toute injustice. Mais comme ils craignoient la grande force d'Antoine & l'autorité que sa Charge lui donnoit, ils lui détacherent quelques-uns des conjurez, afin que quand César seroit entré au Senat, & qu'on seroit sur le point d'exécuter l'entreprise, ils fissent semblant d'avoir à l'entretenir de quelque affaire importante, & que s'empressant autour de lui, ils le retinssent dehors. Cela ayant été exécuté de point en point comme il avoit été convenu, & César ayant été tué au milieu du Senat, Antoine prit d'abord l'habit d'un esclave, & se cacha. Mais après cela voyant que les conjurez ne faisoient aucune violence à personne, & qu'ils s'étoient retirez au Capitole, il leur persuada d'en descendre après avoir pris de lui son fils pour ôtage, & le soir même il donna à souper à Cassius, & Lepidus traita Brutus.

Ils ne croyoient pas qu'il y eût la moindre injustice à tuer Cesar. Quel aveuglement! Il étoit Consul.

Conduite d'Antoine après le meurtre de Cesar.

Le lendemain il assembla le Senat, & proposa qu'on publiât une amnistie générale, & que l'on assignât des provinces à Cassius & à Brutus. Le Senat confirma ces deux propositions, & ordonna de plus qu'on ne changeroit rien de tout ce que César avoit établi. Ainsi Antoine sortit du Senat le plus brillant & le plus glorieux homme du monde, car on lui donnoit tout l'honneur d'avoir éteint la guerre civile, & d'avoir mené à une heureuse fin avec toute l'adresse & toute la

Antoine a tout l'honneur d'avoir éteint la guerre civile.

prudence d'un grand homme d'Etat, & d'un grand politique, des conjonctures pleines de troubles infinis & de difficultez qui paroissoient insurmontables. Mais l'enflure que lui causa la grande opinion que le peuple avoit de lui, chassa bien-tôt de sa tête tous ces raisonnemens sages; il s'imagina qu'il seroit le premier de l'Empire, s'il avoit ruiné & détruit Brutus.

La grande opinion que le peuple avoit de lui, lui donne une vanité qui lui fait tourner la tête.

Il arriva par hazard que comme on portoit le corps de César sur le bucher, il prononçoit l'Oraison funebre du défunt dans la place, comme c'étoit la coûtume de ces tems-là. Voyant donc le peuple déja merveilleusement ému & attendri par son discours, il mêla tout d'un coup à ses éloges les figures les plus vehementes, & les tours les plus capables d'exciter la pitié, dans des esprits sur-tout que son éloquence avoit déja remplis de passion. Et en finissant il montra au peuple & secoua à ses yeux les habits du mort tout ensanglantez & percez de plusieurs coups, & se mit à appeller les auteurs de ce meurtre *des scelerats* & *des parricides*. Cela remplit d'une telle fureur tous les assistans, que sans aller plus loin ils brûlerent dans la place même le corps de Cesar, en entassant les bancs & les tables pour lui en faire un bucher, & que prenant au milieu du feu des tisons ardens, ils allerent chez les meurtriers pour brûler leurs maisons & pour les combattre. Cela obligea Brutus & les autres à sortir promptement de la ville.

Il fait l'Oraison funebre de Cesar.

Il excite le peuple par son éloquence, & en lui montrant la robe de Cesar toute sanglante.

Bucher de Cesar.

Cependant les amis de César se joignent à Antoine, & sa veuve Calpurnia lui confiant tout ce qu'elle avoit d'argent chez elle, porta en dépôt dans sa maison jusqu'à quatre mille talens. Elle lui remit aussi entre les mains les mémoires du défunt où il avoit écrit non-seulement tout ce qu'il avoit fait dans le Gouvernement, mais encore tout ce qu'il avoit resolu de faire. Antoine se servant de l'occasion, y insera tout ce qu'il voulut, fit plusieurs Officiers, & plusieurs Senateurs, rappella des bannis, & remit en liberté beaucoup de prisonniers, comme si tout cela avoit été ainsi arrêté & resolu par Cesar. C'est pourquoi les Romains en plaisantant, appelloient tous ces gens-là *Orcines* ou *Charonites*, car lorsqu'on leur demandoit leur titre, ils étoient réduits à l'aller chercher dans le Registre d'un mort.

Douze millions. V. les Rem. sur la vie de Ciceron, pag. 157.

Antoine insere tout ce qu'il lui plait dans les mémoires de Cesar, que Calpurnia lui a remis.

Orcines & Charonites, c'est-à-dire, sortis des Enfers.

Antoine fit tout le reste avec une puissance absoluë & despotique, se trouvant alors Consul, & ayant ses deux freres dans les premieres charges. Car Caïus Antonius étoit Préteur, & Lucius Antonius Tribun du peuple.

Les choses étant en cet état, le jeune César arrive à Rome; il étoit fils de la niéce du défunt, qui par son testament l'avoit, dit-on, déclaré héritier de tous ses biens. Et il étoit à Apollonie dans

Le jeune Cesar arrive à Rome, & va rendre ses premiers devoirs à Antoine.

C'est pourquoi les Romains, en plaisantant, appelloient tous ces gens-là Orcines *ou* Charonites.] *Quos Orcinos vulgus vocabat*, dit Suetone. C'est ainsi qu'on appelloit les esclaves qui étoient mis en liberté par le testament que leur maître avoit fait au lit de la mort.

le tems que ſon oncle fut tué. En arrivant il alla rendre ſes premiers devoirs à Antoine comme à l'ami particulier de ſon oncle, qu'il appelloit ſon pere, parce qu'il l'avoit adopté. Aprés les premiers complimens, il lui parla du dépôt qui lui avoit été confié, car par une clauſe expreſſe du teſtament il devoit donner ſoixante-quinze drachmes à chaque Romain.

Il lui demandoit l'argent qui lui avoit été confié.

Trente-ſept livres dix ſols.

Antoine ne fit d'abord aucun compte de lui, le regardant comme un jeune homme qui ne méritoit pas grande conſidération, & lui dit qu'il n'y penſoit pas, & qu'également dépourvu & de bons ſens & d'amis il alloit ſe charger d'un fardeau, qui étoit au-deſſus de ſes forces, en acceptant la ſucceſſion de Céſar.

Antoine veut empêcher le jeune Octave d'accepter la ſucceſſion de Ceſar.

Le jeune Octave ne ſe rendant point à ſes raiſons, & continuant de lui demander ſon argent, Antoine commença à dire & à faire contre lui tout ce qu'il put imaginer de plus deſobligeant & de plus offençant, continua de même, car il s'oppoſa à lui quand il brigua la charge de Tribun du peuple, & quand il voulut faire porter dans le théatre le ſiege doré que le Senat avoit accordé à ſon oncle, il le menaça de le traîner en priſon, s'il ne ceſſoit d'émouvoir le peuple. Mais après que

Il s'oppoſe à lui en tout.

Siege d'or que le Senat avoit accordé à Ceſar.

Antoine menace Octave de le traîner en priſon.

Et quand il vouloit faire porter dans le théatre le ſiege doré que le Senat avoit accordé à ſon oncle.) Car le Senat avoit accordé à Ceſar la permiſſion de faire porter dans tous les théatres un ſiege doré avec une couronne d'or & de pierreries, comme on faiſoit pour les Dieux. Dion Liv. XLIV. le jeune Octave ne vouloit pas laiſſer perdre un ſi grand privilege.

le jeune Octave se fut jetté entre les bras de Ciceron & de tous les autres qui haïssoient Antoine, que par leur moyen il se fut insinué dans les bonnes graces du Senat, & que de son côté il eut attiré à lui le peuple & rassemblé les vieux soldats des differentes colonies où ils étoient dispersez, Antoine commença à craindre, & s'abouchant avec lui dans le Capitole, ils entrerent dans quelque accommodement.

Il s'abouche avec Octave dans le Capitole.

La nuit qui suivit cette entrevûë, Antoine eut un songe assez étrange; il lui sembla que la foudre tombant sur lui, l'avoit blessé à la main droite, & peu de jours après on lui rapporta que le jeune César lui dressoit des embûches. César s'en défendoit, mais il n'en étoit pas cru. Voilà leur inimitié qui éclata de nouveau, & l'un & l'autre se mirent à parcourir toute l'Italie pour sollic iter par de grandes récompenses les Veterans, & pour prévenir chacun son compagnon à attirer à lui les Legions qui étoient encore en armes. Ciceron qui avoit le plus de crédit & d'autorité dans la ville excitoit tout le monde contre Antoine, & enfin il persuada au Senat de le déclarer ennemi public, d'envoyer à César les faisceaux avec tous les autres ornemens de Préteur, & de donner ordre à Hirtius & à Pansa de marcher avec des troupes contre Antoine pour le chasser de l'Italie. Hirtius & Pansa étoient Consuls cette même année. Ils donnerent bataille à Antoine près de la ville de Modene, & ils remporterent une vic-

Songe d'Antoine.

On rapporte à Antoine qu'Octave lui dresse des embûches.

Antoine déclaré ennemi public.

Battu par les Consuls Hirtius & Pansa.

toire ſignalée, mais ils y périrent tous deux. Le jeune Céſar y combattit avec eux, & y fit le devoir de ſoldat & de Capitaine.

Antoine mis en fuite, ſe trouva dans les dernieres extrémitez ; la plus grande fut la faim. Mais il avoit cela naturellement que dans l'adverſité il devenoit ſuperieur à lui-même, & que les malheurs le rendoient très-ſemblable à l'homme de bien. Véritablement c'eſt une choſe aſſez commune aux hommes de ſentir le beſoin qu'ils ont de la vertu quand ils ſe trouvent réduits dans de grandes néceſſitez. Mais il n'eſt pas donné à tous dans les grands revers de ſuivre ce qu'ils approuvent, ni de fuir ce qu'ils condamnent, la plûpart retombent par foibleſſe dans leurs premieres habitudes, & démentent dans la pratique tous ces grands ſentimens.

Sa force & ſa conſtance dans l'adverſité.

Cela eſt ordinaire dans les malheurs, on cherche des reſſources dans la vertu.

Belle reflexion de Plutarque.

Il n'en fut pas de même d'Antoine, il fut en cette occaſion un exemple merveilleux pour tous les ſoldats, qui après l'avoir vû vivre dans le luxe, dans les délices, & dans la plus grande abondance, le voyoient boire ſans peine de l'eau corrompuë & ſe nourrir de fruits ſauvages & de racines; on dit même qu'en paſſant les Alpes lui & ſes gens ſe nourrirent d'écorce d'arbres, & qu'ils mangerent des animaux, dont les hommes n'avoient jamais mangé. Leur deſſein étoit de ſe joindre aux Legions que commandoit Lepidus, qui paſſoit pour l'ami particulier d'Antoine, & qui par ſon moyen avoit tiré de grands avantages de l'amitié de Céſar.

Son grand courage dans les plus grandes extrémitez.

Ses troupes & lui ſe nourriſſent d'écorce d'arbres & d'animaux dont on n'avoit jamais mangé.

Quand il fut arrivé & campé près de lui, voyant qu'il ne recevoit aucune honnêteté, ni aucune amitié de sa part, il resolut de mettre le tout pour le tout, & d'aller lui-même. Il avoit les cheveux négligez & la barbe fort grande, car il l'avoit laissé croître depuis la perte de la bataille. Prenant donc une robe noire, il s'approcha des retranchemens de Lepidus, & commença à lui parler. La plûpart des soldats de Lepidus étant déja touchez de le voir en cet état, & attendris de plus par ses paroles, Lepidus qui craignit les suites, commanda qu'on fit sonner les trompettes, afin que le bruit empêchât Antoine d'être entendu. Les soldats furent encore plus touchez de compassion, & lui envoyerent secretement porter parole par Lelius & par Clodius déguisez en Courtisanes, *qu'il n'avoit qu'à attaquer avec confiance le camp de Lepidus, que la plûpart étoient disposez à le recevoir, & à tuer même Lepidus, s'il en donnoit l'ordre.*

Il s'approche en robe noire des retranchemens de Lepidus pour le gagner.

Lepidus empêche ses soldats de l'entendre.

Lelius & Clodius vont trouver Antoine déguisez en Courtisanes.

Les Soldats de Lepidus l'appellent & lui offrent de tuer leur Général.

Antoine ne voulut pas permettre qu'on touchât à Lepidus, & le lendemain à la pointe du jour il marcha à la tête de ses troupes, sonda le gué d'une riviere qui séparoit les deux camps, & se jettant le premier dans l'eau il passa à l'autre rive, voyant déja la plûpart des soldats de Lepidus lui tendre les mains, & arracher les palissades pour le recevoir. Etant donc entré dans le camp sans aucune peine, & s'étant rendu maître de tout, il traita Lepidus avec beaucoup de douceur & d'humanité, car il l'embrassa & l'appella son pere,

Belle action d'Antoine.

Il entre dans le Camp de Lepidus qui se rend à lui.

Bon traitement qu'il fait à Lepidus.

pere, & pendant qu'il avoit en effet toute l'autorité, il continua de lui laisser le titre de Général avec tous les honneurs qui l'accompagnent. Cette douceur porta Munatius Plancus, qui étoit campé près de-là avec un gros corps de troupes, à venir se joindre à lui.

Munatius Plancus se rend à lui avec ses troupes.

Redevenu donc grand & puissant par ces renforts; il repassa les Alpes pour retourner en Italie, menant avec lui dix-sept legions & dix mille chevaux, sans compter six legions qu'il laissa pour la garde de la Gaule sous les ordres d'un certain Varius, un de ses familiers qui bûvoit toûjours avec lui, & qu'on appelloit *Cotylon*, c'est-à-dire, *La tasse*.

Antoine rentre en Italie avec une grosse armée.

Varius ami d'Antoine appellé Cotylon. *Ciceron l'appelle* Cotyla.

Cesar renonça à toutes les liaisons qu'il avoit prises avec Ciceron, voyant qu'il n'avoit de vûës que pour la liberté, & par ses amis il fit faire à Antoine des propositions d'accommodement. Ils s'aboucherent donc tous trois, Cesar, Lepidus, & Antoine dans une petite Isle qui est environnée de la riviere près de Bologne, & ils furent là ensemble trois jours. Ils convinrent facilement de toutes choses, & ils partagerent entre eux l'Empire, comme on partage entre freres un héritage paternel. Mais ils eurent de grandes disputes & beaucoup de peine à s'accorder sur ceux qu'ils vouloient proscrire, chacun voulant faire perir ses ennemis & sauver ses amis & ses parents. Mais enfin la haine & la vengeance l'emporterent sur l'amitié & sur la parenté. Cesar abandonna Ciceron à

Antoine, Lepidus & le jeune Cesar s'abouchent près de Boulogne; & là náquit le Triumvirat.

Sacrifices réciproques que se font les Triumvirs.

Antoine; Antoine sacrifia à Cesar Lucius Cesar, qui étoit son oncle maternel, & Cesar & Antoine souffrirent que Lepidus mît son propre frere Paulus parmi les proscripts. D'autres prétendent que ce furent eux qui l'exigerent & qu'il y donna les mains. Je ne crois pas que jamais il ait été rien fait de plus cruel & de plus brutal que cet échange. Car en payant ainsi le meurtre par le meurtre, ils tuoient chacun également ceux que les autres leur abandonnoient, & ceux qu'ils abandonnoient aux autres. Mais leur injustice étoit extrême à l'égard de leurs amis qu'ils sacrifioient avec la derniere inhumanité sans avoir contre eux aucun sujet ni de haine, ni de plainte.

Cela est plus vrai semblable.

Jugement de Plutarque sur ce traité du Triumvirat.

Cet horrible traité étant fait, les soldats qui étoient aux environs, voulurent que leur amitié fût scellée par l'alliance, & que Cesar épousât Clodia, fille de Fulvie, femme d'Antoine. Et ce mariage étant accordé, ils firent le rolle de ceux qu'ils condamnoient à la mort, & il y eut jusqu'à trois cents proscripts. Antoine exigea que celui qui tuëroit Ciceron, lui couperoit la tête & la main droite qui avoit écrit les Oraisons qu'il avoit faites contre lui. Et quand on les lui apporta, il les regarda avec grand plaisir, & fut si transporté de joye, qu'il éclata de rire par plusieurs fois, & après s'être bien saoulé de ce spectacle, il ordonna qu'on allât les planter au milieu de la place sur la tribune, comme insultant

Mariage de Cesar avec Clodia fille de Fulvie.

Antoine exige qu'on lui apporte la tête & la main droite, ou, comme il dit ailleurs, les deux mains de Ciceron.

Il éclate de rire en les voyant.

encore au mort, & ne sentant point qu'il insultoit bien plûtôt à sa fortune, en souillant & en deshonorant ainsi la puissance dont il abusoit si ouvertement. Son oncle Lucius Cesar, comme on le cherchoit, & qu'on le poursuivoit par tout, se refugia chez sa sœur; les meurtriers y arriverent presque en même-tems, voulurent entrer par force dans sa chambre, mais elle courut à la porte, & se tenant sur le seuil les bras étendus, elle cria par plusieurs fois: *Vous ne tuërez point Lucius Cesar que vous ne m'ayez tuée la premiere, moi, la mere de vôtre Général.* Par cette fermeté elle cacha & sauva son frere. Cette domination de ces trois personnages, qu'on appella Triumvirat, fut très-odieuse & très-insupportable aux Romains, & le principal blâme en tomba sur Antoine, qui étoit plus âgé que Cesar, & plus puissant que Lepidus, & qui n'eut pas plûtôt secoué le joug des affaires, qu'il retomba dans sa vie ordinaire toute pleine de dissolution & de débauche.

Beau jugement de Plutarque sur cette action d'Antoine.

Mere d'Antoine.

La haine du Triumvirat tombe principalement sur Antoine.

A cette mauvaise réputation qu'il avoit dans le public, se joignit encore une grande haine qu'excita contre lui la maison qu'il habitoit, qui avoit été au grand Pompée, à ce personnage qui n'étoit pas moins admiré pour sa grande temperance, & pour la vie reglée & populaire qu'il avoit toûjours menée, que pour ses trois triomphes si pompeux & si éclatans. Car on étoit indigné de voir que cette maison, presque toûjours fermée aux Officiers d'armée, aux Ge-

Eloge de Pompée.

Maison de Pompée habitée par Antoine, avec quelle difference.

néraux, & aux Ambaſſadeurs, que l'on répouſſoit à la porte avec inſolence, étoit toûjours pleine de mimes, de farceurs, de bâteleurs, de bouffons, & de flatteurs toûjours yvres, à l'entretien deſquels on dépenſoit ces ſommes immenſes que l'on ramaſſoit avec tant d'extorſions, & par des voyes ſi violentes. Car non ſeulement ils confiſquoient & vendoient les biens des proſcripts, dont ils fraudoient leurs veuves & leurs enfants par toutes ſortes de calomnies, & établiſſoient les impôts les plus extraordinaires & les plus injuſtes, mais encore ayant ſçû que plusieurs, tant Citoyens, qu'étrangers, avoient mis de groſſes ſommes en dépôt dans le temple des Veſtales, ils allerent les enlever par force. Et comme rien ne pouvoit ſuffire à l'avidité & à la prodigalité d'Antoine, Ceſar voulut qu'il partageât avec lui les finances. Ils partagerent auſſi l'armée pour aller tous deux en Macedoine contre Brutus & Caſſius, & laiſſerent à Lepidus le gouvernement de Rome.

Extorſions & violences des Triumvirs pour avoir de l'argent.

Ceſar & Antoine partagent les finances & le commandement des troupes, & vont en Macedoine.

Quand ils furent arrivez ſur les lieux en état de commencer la guerre, & qu'ils furent campez à la vûë des ennemis, Antoine oppoſé à Caſſius, & Ceſar oppoſé à Brutus, il n'y eut du côté de Ceſar aucun exploit conſidérable, au lieu qu'Antoine remportoit tous les jours quelque avantage, & fut toûjours vainqueur. Car dans la premiere bataille Ceſar fut battu par Brutus, perdit ſon Camp, & penſa être pris, n'ayant préve-

Ceſar battu par Brutus dans la premiere bataille de Philippes.

ru que d'un moment ceux qui le poursuivoient. Il écrit pourtant lui-même dans ses Commentaires que sur un songe qu'avoit eu un de ses amis, il s'étoit retiré un peu avant la charge. Mais Antoine défit Cassius, quoiqu'il y ait des gens qui ont écrit qu'Antoine ne se trouva pas à la bataille, & qu'il arriva après la défaite lorsqu'on étoit à la poursuite des ennemis. Dans cette déroute Cassius fut tué par un de ses affranchis nommé Pindarus, le plus fidéle de ses serviteurs, qui vaincu enfin par ses instantes prieres & par ses ordres lui passa son épée au travers du corps. Car Cassius ne sçavoit pas que Brutus avoit vaincu de son côté.

Commentaires du jeune Cesar.

Antoine défait Cassius.

Cassius tué à sa priere par son affranchi.

Peu de jours après se donna la seconde bataille où Brutus ayant été vaincu, se tua de sa propre main. Antoine remporta presque tout l'honneur de cette victoire, d'autant plus que Cesar étoit malade quand le combat fut donné. Ayant trouvé sur le champ de bataille le corps de Brutus, il lui fit quelques reproches sur la mort de son frere Caïus, que Brutus avoit fait mourir en Macedoine pour venger la mort de Ciceron. Il dit pourtant qu'il rejettoit la mort de son frere bien

Seconde bataille de Philippes.

Antoine remporte tout l'honneur de cette victoire.

Il parle au corps de Brutus.

Il écrit pourtant lui-même dans ses Commentaires que sur un songe qu'avoit eu un de ses amis, il s'étoit retiré un peu avant la charge.] Il faut expliquer ce passage par un passage de la vie de Brutus, où il est dit que le Medécin de César, M. Artorius ayant eu un songe qui lui ordonna de faire sortir Cesar de sa tente, car il étoit alors malade, il obéït sur l'heure, & le fit transporter bien à propos, &c. Dion écrit qu'il fut à la bataille, mais sans armes comme un homme malade.

plus sur Hortensius, que sur Brutus. En effet il ordonna qu'on immolât Hortensius sur le tombeau de son frere, & au contraire ôtant lui-même sa cotte-d'armes qui étoit d'un très-grand prix, il la jetta sur le corps de Brutus, & ordonna à un de ses affranchis de rester auprès de lui, & d'avoir soin de ses funerailles. Quelque tems après, ayant été informé que cet affranchi n'avoit pas brûlé sa cotte-d'armes avec le corps, & qu'il avoit soustrait une bonne partie de la dépense qu'il avoit ordonnée pour ses obseques, il le fit mourir.

Honneurs qu'il fait au corps de Brutus.

Cesar malade se fait porter à Rome.

Après cette victoire, Cesar se fit porter à Rome, où le bruit commun étoit qu'il ne réchapperoit pas de sa maladie, & qu'il ne vivroit pas longtems; & Antoine alla parcourir les hautes Provinces de l'Asie pour ramasser de l'argent, & passa en Grece avec une nombreuse armée. Car comme ils avoient promis à chaque soldat cinq mille drachmes, ils étoient obligez de faire des impositions & de recourir à des exactions très-fortes. Mais d'abord à son arrivée il ne fut pas fort à charge, ni fort incommode aux Grecs, au contraire il se divertissoit à entendre les disputes & les

Antoine va en Asie, & passe en Grece.

Deux mille cinq cent livres.

Occupations d'Antoine en Grece.

Il se divertissoit à entendre.) Ce passage est corrompu dans le texte. Henri Etienne a fort bien veu qu'au lieu de ἔπρεπε, il faut lire comme dans un Ms. ἔτρεπε & αὐτῷ, au lieu de αὐτοῦ, en faisant ainsi la construction ἔτρεπε τὸ παῖζον αὐτῶν, mot à mot, *il prenoit tout son plaisir à*, &c. C'est-à-dire, il faisoit tout son plaisir, tout son amusement de, &c. Ensuite au lieu de ἀνεικεία, il faut lire ἐπιεικῶς.

dissertations de leurs gens de Lettres, à voir leurs combats & leurs exercices, & à assister aux cérémonies de leurs initiations. Il leur rendoit la justice avec toute sorte de douceur & d'humanité, & prenoit grand plaisir à s'entendre appeller *Phillellen*, encore plus quand on l'appelloit *Philathenaios*, & fit de grands dons à la ville. Ceux de Megare, à l'envi des Atheniens, voulurent aussi faire voir à Antoine les raretez de leur ville, & le prierent de venir voir leur Hôtel où ils tenoient le Conseil; Antoine y alla; les Megariens lui ayant demandé comment il le trouvoit, *Petit*, dit-il, *& prêt à tomber*. Il fit aussi prendre la mesure du temple d'Apollon Pythien, comme pour le faire achever, & il le promit ainsi au Senat.

Amateur des Grecs.

Amateur des Atheniens.

Mais après qu'ayant laissé en Grece Lucius Censorinus pour y commander, il fut passé en Asie, qu'il eut commencé à tâter des richesses de ces Provinces, qu'il eut vû les Rois venir à sa porte lui faire la cour, & les Princesses & les Reines lui envoyer à l'envi des présens, & se parer pour gagner ses bonnes graces, alors pendant que Cesar de son côté étoit accablé à Rome de guerre & de séditions, lui plein de loisir & dans le sein de la paix, il se laissoit entraîner par ses passions dans sa premiere vie voluptueuse & desordonnée. Car dès qu'un Rhexenor, joueur de lyre, un Xuthus, joueur de flûte, un Metrodore baladin, & les autres menestriers, farceurs & bâteleurs Asiatiques, qui tous surpassoient

Les honneurs qu'il reçoit en Asie, & les richesses qu'il y trouve le replongent dans ses dissolutions.

Rhexenor, joueur de lyre, Xuthus, joueur de flûte, & Metrodore baladin.

infiniment en plaisanteries, bouffonneries & bons mots, toutes les autres pestes qu'il avoit amenées d'Italie, se furent glissez dans sa Cour, il n'y eut plus ni retenuë, ni bornes, tout le monde se piquant de faire comme lui. Toute l'Asie, comme la ville, dont parle Sophocle au commencement d'une de ses Tragedies, *étoit pleine de fumée d'encens, elle retentissoit par tout du bruit des gemissements & des prieres*. Quand il fit son entrée dans Ephese, il étoit précedé par une troupe de femmes déguisées en Bacchantes, & de jeunes hommes déguisez en Satyres & en Pans. Toutes les ruës étoient pleines de couronnes de lierre & de thyrses; elles retentissoient du bruit des flûtes, des chalumeaux, & autres instruments; par tout on entendoit des gens qui avec de grandes acclamations l'appelloient Bacchus, le pere doux & benin, le pere de la joye. Et il étoit tel pour quelques-uns; mais pour d'autres il étoit très-cruel & très-feroce, & le pere de la douleur & de l'affliction; car il ôtoit aux plus de gens de bien & aux plus nobles tous leurs biens, pour les donner à ses flatteurs, & à ses infames qui le gouver-

Belle application d'un passage de Sophocle.

Entrée d'Antoine dans Ephese.

Il est appellé Bacchus.

Antoine pere de la douleur & de l'affliction.

Toute l'Asie, comme la ville, dont parle Sophocle au commencement d'une de ses Tragedies, étoit pleine de fumée d'encens.) Le passage de Sophocle est de la 1. Scene de l'Oepide. Le Poëte parle de Thebes qui étoit affligée d'une cruelle peste qui la ravageoit & qui l'avoit déja épuisée d'une partie de ses habitans. Antoine étoit pour l'Asie une peste encore plus cruelle. Plutarque a un art admirable de faire un portrait horrible par une seule citation.

noient.

noient. Ils n'avoient qu'à demander le bien d'un homme plein de vie, comme s'il étoit mort, & ils l'obtenoient sur l'heure. Il donna la maison d'un homme de Magnesie à un de ses cuisiniers; parce qu'il s'étoit surpassé lui-même à apprêter un grand repas. Enfin il imposa un second tribut aux villes, & un Orateur nommé Hybreas, parlant pour l'Asie, eut le courage de lui dire plaisamment & assez conformément au goût d'Antoine : *Si vous pouvez exiger de nous deux tributs chaque année, vous pouvez donc nous donner aussi chaque année deux Etez & deux Automnes.* Mais il ajoûta fortement & avec assez de danger pour lui, sur ce que l'Asie avoit déja fourni deux cent mille talens : *Si vous n'avez pas reçu les grandes sommes que nous avons données, redemandez-les à ceux qui les ont reçuës pour vous. Et si les ayant reçuës vous ne les avez plus, nous sommes perdus sans ressource.*

Il impose un second tribut aux villes.

Courageuse liberté d'un Orateur d'Asie, parlant à Antoine.

Six cent millions.

Il veut dire que tout l'or du monde ne suffiroit pas à un si grand dissipateur.

Ce mot piqua vivement Antoine, car il ignoroit la plûpart des désordres qui se commettoient à sa Cour. Et cette ignorance venoit moins de nonchalance & de paresse, que d'une certaine simplicité qui le portoit à avoir une confiance sans reserve en tous ceux qui l'obsédoient. Car il y avoit beaucoup de simplicité dans ses mœurs, & d'ailleurs il étoit naturellement assez pesant & peu subtil. Mais quand il venoit à apprendre les malversations qu'on avoit faites, il en ressentoit un cuisant déplaisir, & il les avouoit franche-

Antoine avoit une confiance entiére en tous ceux qui l'obsédoient.

Simplicité & pesanteur d'esprit d'Antoine.

Outré dans les punitions & dans les recompenses, mais plus porté à recompenser.

Sa maniere de plaisanter.

Louanges mêlées de quelques veritez desagreables sont les plus dangereuses.

Adresse des courtisans d'Antoine pour le flatter.

ment à ceux qui en avoient souffert. Il étoit outré & dans les punitions & dans les récompenses, mais pourtant plus enclin à passer les bornes pour récompenser, que pour punir. Sa maniere de plaisanter & de brocarder étoit des plus piquantes, mais elle portoit avec elle sa medecine & son correctif, c'est qu'il souffroit qu'on le raillât & qu'on le brocardât à son tour; & qu'il prenoit autant de plaisir à être raillé qu'à railler. Et c'est ce qui contribua beaucoup à gâter ses affaires, car comme il sentoit qu'on lui disoit franchement la vérité dans ces railleries, il étoit persuadé qu'on ne mentoit point quand on le flattoit dans les affaires serieuses, & ainsi il se laissoit prendre très-facilement aux louanges qu'on lui donnoit.

Il ignoroit que ses courtisans mêloient à leurs éloges cette franche liberté de parler comme quelque chose d'astringent & de piquant, pour empêcher par cette insolence, comme par une espece d'amerture, la satieté & le dégoût, que pourroient lui causer leurs flatteries outrées dont ils l'enyvroient à table, & pour lui persuader que quand ils lui cédoient dans les affaires importantes, & qu'ils se rendoient à son avis, ce n'étoit pas qu'ils cherchassent à lui plaire par

Ce n'étoit pas qu'ils cherchassent de lui plaire.) Il faut rétablir ici la leçon d'un Ms. qui ajoute τὸ après διαμηχανώμενοι διαμηχανώμενοι τὸ πλεῖον ἐπὶ τῷ πράγματι εἴκειν, &c. & où au lieu de ὁμιλοῦντες & ἡττώμενοι, on lit ὁμιλούντων ἡττωμένων. De cette maniere le sens est net & clair.

leur complaisance, mais c'étoit qu'ils ne pouvoient s'empêcher de se reconnoître ses inferieurs & en prudence & en sagesse.

Antoine étant donc tel de sa nature, ce qui mit le comble à ses maux ce fut l'amour de Cleopatre qui vint reveiller en lui des passions encore cachées, ou endormies, & les allumer jusqu'à la fureur, & qui acheva d'éteindre & d'amortir quelques étincelles d'honnêteté & de vertu qui pouvoient lui rester, & être encore pour lui des ressources de salut. Et voici de quelle maniere il fut pris:

L'amour de Cleopatre met le comble aux maux d'Antoine.

Quand il partit pour la guerre contre les Parthes, il envoya ordre à Cleopatre de venir le joindre en Cilicie pour répondre aux charges & informations qu'il y avoit contre elle. On l'accusoit d'avoir fourni beaucoup de choses à Cassius & à Brutus, & de les avoir secourus dans la guerre qu'ils avoient euë contre lui. Dellius, qui fut celui qu'il lui envoya, n'eut pas plûtôt vû la grande beauté de cette Princesse & reconnu la force, la grace, & l'adresse de ses discours, qu'il sentit bien que jamais Antoine ne se resoudroit à faire le moindre mal à une personne si charmante, & qu'au contraire elle auroit bien-tôt auprès de lui le premier dégré d'autorité & de crédit. Il se mit donc à faire la cour à cette Egyptienne & à l'exhorter *d'aller en Cilicie*, comme dit Home-

Dellius envoyé à Cleopatre par Antoine.

D'aller en Cilicie, comme dit Homere, après s'être parée de tous les ornemens les plus capables de relever sa beauté.] Dellius paro-

Heureuse parodie d'un vers d'Homere faite par Dellius.

re, *après s'être parée de tous les ornemens les plus capables de relever sa beauté*, & de ne pas craindre Antoine, le plus doux & le plus humain de tous les Généraux.

Cleopatre fait provision de quantité de riches présens pour Antoine.

Cleopatre ajoûtant foi à ce que lui disoit Dellius, & sûre d'ailleurs de ses charmes par toutes les épreuves qu'elle en avoit déja faites auprès de Jule César, & du fils du grand Pompée, espera qu'elle pourroit aussi captiver Antoine très-facilement, d'autant plus même que les autres ne l'avoient connuë que jeune fille encore, & lorsqu'elle n'avoit aucune expérience du monde; au lieu qu'elle alloit paroître devant Antoine à l'âge où les femmes joignent à la fleur de leur beauté toute la force de l'esprit & la vigueur de l'entendement pour manier & conduire les plus grandes affaires. Elle fit donc provision de présens très-riches, de grosses sommes d'argent, & sur-tout d'habits & d'ornemens très-magnifiques, qui répondoient à l'éclat de sa fortune & à la grandeur & à la richesse de ses états.

die ici le vers 162. du XIV. Liv. de l'Iliade, lorsque Junon délibere de tromper Jupiter en le portant à l'Amour. Elle prend le parti d'aller sur le Mont Ida après s'être parée,

ἐλθεῖν εἰς Ἴδην εὖ ἐντύνασαν ἓ αὐτὴν
εἴ πως ἱμείραιτο παραδραθέειν φιλότητι.

Et Dellius dit seulement ἐλθεῖν εἰς Κιλικίαν εὖ ἐντύνασαν, ce n'est qu'un seul mot. Ce qui fait voir l'usage que ces Anciens faisoient d'Homere, & combien ce Poëte étoit connu, puisqu'un seul mot de ses poëmes reveilloit leurs idées, & tenoit lieu d'un long détail. Ici ce seul mot εὖ ἐντύνασαν, dit tout ce que Junon a pensé, & ce que Dellius veut que Cleopatre pense.

Et avec tout cela encore mettant ses plus grandes esperances en elle-même, dans ses charmes, dans ses attraits, & dans sa bonne grace, plus redoutable que tous les enchantemens, elle se mit en chemin.

Sur sa route elle reçut plusieurs lettres d'Antoine & de ses amis, qui la pressoient de hâter son voyage, mais elle ne fit que rire & se mocquer de tous ces empressemens, & s'embarqua tout à son aise sur le Cydnus dans un bateau dont la poupe étoit d'or, les voiles de pourpre, & les rames d'argent. Ces rames étoient maniées au son des flûtes, qui, joint à celui des chalumeaux & des lyres, faisoit un concert délicieux; & elle, magnifiquement & galamment parée comme on peint la Déesse Venus, étoit couchée sous un pavillon broché d'or. De jeunes enfans habillez comme les Peintres représentent les Amours, étoient à ses deux côtez avec des éventails dont ils l'éventoient pour la rafraîchir, & ses femmes, toutes d'une excellente beauté, & vêtuës comme les Nereides & comme les Graces, étoient les unes au gouvernail, & les autres aux cordages. Les deux rives du Fleuve étoient embaumées de l'odeur merveil-

Fleuve qui traverse la Cilicie.

Magnificence & galanterie de Cleopatre qui va sur le Cydnus trouver Antoine.

Au son des flûtes, qui, joint à celui des chalumeaux & des lyres, faisoit un concert délicieux.) J'ai suivi la leçon d'un Ms. où au lieu de συνηρμοσμένης, on lit συνηρμοσμένον, en le rapportant à αὐλὸν, car ce n'étoit pas le bruit des rames qui s'accordoit avec le son des flûtes, mais c'étoit le son des flûtes qui s'accordoit avec celui des lyres & des chalumeaux, & faisoit un délicieux concert par cette harmonie.

leuſe de l'encens & des caſſolettes admirables que l'on brûloit dans ſon vaiſſeau, & couvertes d'une foule innombrable d'hommes qui la ſuivoient, & qui accouroient de toutes parts ſur ſon paſſage ; d'un autre côté la foule de ceux qui venoient de la ville pour voir ce ſpectacle ſi ſurprenant, n'étoit pas moins grande.

Tout le peuple ſort au devant de Cleopatre, & Antoine demeure ſeul ſur ſon tribunal.

Dès qu'on ſçut qu'elle arrivoit, tout le peuple qui étoit reſté ſur la place, ſortit au-devant d'elle, juſques-là qu'Antoine qui étoit aſſis ſur ſon tribunal à rendre la Juſtice, demeura tout ſeul, & il ſe répandit par tout un bruit que c'étoit Venus qui venoit en maſque chez Bacchus pour le bien de l'Aſie. Elle ne fut pas plûtôt deſcenduë à terre, qu'Antoine l'envoya prier de venir ſouper chez lui ; mais elle lui manda de venir plûtôt ſouper chez elle. Et Antoine, pour lui montrer ſa complaiſance & ſa politeſſe, obéït à ſes ordres, & y alla. Il trouva des préparatifs d'une magnificence qu'on ne peut exprimer. Mais ce qui le ſurprit plus que tout, ce fut la quantité des flambeaux dont ſes appartemens étoient éclairez, & qui étoient ſuſpendus ou appliquez de tous côtez & rangez avec tant d'art,

Magnificence du ſouper que Cleopatre donna à Antoine.

Antoine eſt ſurpris de la quantité de flambeaux dont ſes appartemens étoient éclairez.

Et il ſe répandit par tout un bruit que c'étoit Venus qui venoit en maſque chez Bacchus pour le bien de l'Aſie.] Ce paſſage avoit été mal expliqué, j'en ay fait autrefois une remarque ſur Horace Od. 1. Liv. IV. Horace veut que Venus aille en maſque chez Maxime, ſi elle cherche à enflammer un cœur digne d'elle. Et Plutarque nous dit que Cleopatre habillée en Venus va en maſque chez Bacchus, c'eſt à dire, chez Antoine.

de varieté, & de symmetrie, soit en rond, soit en quarré, que de toutes les fêtes qui se trouvent décrites dans les Histoires, c'étoit la plus admirable, & qui faisoit le spectacle le plus ravissant.

Le lendemain Antoine la traita à son tour, & il se piqua de la surpasser en magnificence, & en belle ordonnance; mais étant demeuré bien loin derriere, & se trouvant vaincu dans l'une & dans l'autre, il fut le premier à railler de sa mesquinerie & de sa grossiereté, au prix de la somptuosité, de l'élegance, & de la propreté de Cleopatre. Et cette Princesse voyant que toutes les railleries d'Antoine étoient très-grossieres & qu'elles sentoient le soldat, lui en donna sans aucun ménagement, & avec beaucoup de hardiesse & de confiance. Car on dit bien que sa beauté, considérée à part en elle-même, n'étoit pas si incomparable ni si merveilleuse qu'elle ravît d'abord en admiration ceux qui la voyoient; mais son commerce avoit un attrait dont on ne pouvoit se défendre; & sa beauté & sa bonne mine accompagnées des graces & des charmes de sa conversation & de toute la douceur & de la gentillesse qui peuvent orner le plus heureux naturel, laissoient dans le cœur & dans l'esprit un aiguillon qui piquoit jusqu'au vif. C'étoit d'ailleurs une volupté infinie de l'entendre seulement parler, tant il y avoit de douceur & d'harmonie dans le son de sa voix. Sa langue étoit comme un instrument à

Antoine est vaincu en magnificence par Cleopatre.

Les railleries d'Antoine étoient grossieres & sentoient le corps de garde.

Portrait de Cleopatre.

Douceur & harmonie du son de sa voix.

Il n'y avoit presque pas de nation dont elle ne parlât la langue.

Les Rois d'Egypte, qui étoient Macedoniens, n'avoient pû apprendre l'Egyptien qu'imparfaitement.

plusieurs cordes, qu'elle manioit facilement & dont elle tiroit, comme elle vouloit, toutes sortes de sons & de langage, il y avoit peu de nations barbares à qui elle parlât par truchement, mais elle répondiot à la plûpart dans leur propre langue, aux Ethiopiens, aux Troglodytes, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Medes, aux Parthes. Elle sçavoit encore plusieurs autres langues, au lieu que les Rois qui avoient regné avant elle en Egypte, avoient à peine pû apprendre l'Egyptien, & quelques-uns d'entre eux avoient même oublié le Macédonien, qui étoit leur langue naturelle.

Cleopatre maîtresse absoluë de l'esprit d'Antoine.

Elle le mene à Alexandrie.

Le tems la plus précieuse de toutes les dépenses.

Cotterie appellée des Amimetobies, *c'est-à dire, de ceux* qui menent une vie inimitable.

Elle prit donc si bien Antoine par tous ces charmes, & se rendit si absolument maîtresse de son esprit, que pendant que sa femme Fulvie combattoit contre César à Rome pour ses interêts, que l'armée des Parthes, dont les Lieutenans du Roi avoient donné le commandement à Labienus qui avoit embrassé leur parti, étoit déja dans la Mesopotamie, & toute prête à entrer en Syrie, comme si cela ne l'eût point regardé, il se laissa entraîner par cette Egyptienne à Alexandrie, où il passa, & perdit dans les jeux, dans les amusemens, & dans les débauches d'un jeune homme fraîchement sorti des écoles, ce qu'Antiphon appelloit la plus précieuse dépense que l'homme puisse jamais faire, qui est le tems, car ils avoient entre eux une cotterie appellée des *Amimetobies*, se

Une cotterie appellée des Amimetobies.] Il y a dans le texte *ἀμι-*

traitant

traitant tous les jours les uns les autres avec une dépense excessive & incroyable. Le Medécin Philotas d'Amphisse disoit à mon ayeul Lamprias, qu'il étudioit alors en Medecine à Alexandrie, & qu'ayant fait connoissance avec un des Officiers de la bouche, cet Officier lui dit un jour *qu'il devroit bien aller voir la magnificence & le grand appareil d'un de ces soupers*; que, comme il étoit fort jeune, il se laissa tenter; qu'ayant été introduit dans la cuisine, entre plusieurs autres choses très-curieuses, il vit huit sangliers qu'on faisoit rôtir tout entiers; que sur cela il s'étonna du grand nombre des Convives qu'il devoit y avoir à ce souper; que l'Officier se prit à rire, & dit *qu'il n'y auroit pas tant de monde qu'il croyoit, & qu'ils ne seroient en tout que douze; mais qu'il falloit que chaque chose fût servie dans un point de perfection, qui se passoit & se gâtoit d'un moment à l'autre. Car il arrivera peut-être tout à l'heure qu'Antoine demandera à souper, & un moment après il défendra qu'on serve, parce qu'il demandera à boire, ou qu'il sera entré dans quelque conversation agréable qui l'amusera. C'est pourquoi on prépare, non un seul souper, mais plusieurs soupers, parce qu'il est difficile de deviner à quelle heure il voudra être servi.*

Ce que le Medecin Philotas avoit vû de plus surprenant dans la cuisine d'Antoine.

Voilà ce que Philotas disoit à mon ayeul. Il lui disoit encore que dans la suite du tems il fut de la Cour du fils aîné d'Antoine, qu'il avoit eu de Fulvie, & qu'il mangeoit à sa table avec tous ses amis,

Table particuliere du fils d'Antoine.

μητος βίον. Mais Henry Etienne a eu raison de lire tout en un mot ἀμιμητόβιον.

toutes les fois qu'il ne mangeoit pas avec son pere, & il lui racontoit qu'un soir à souper il y avoit à table un Medecin, qui faisoit fort l'entendu, & qui les étourdissoit de son vain babil, & que lui Philotas, las de l'entendre, lui ferma enfin la bouche par ce sophisme, *il faut donner de l'eau froide à boire à celui qui a la fievre en quelque façon, or est-il que tout homme qui a la fievre, l'a en quelque façon, donc il faut donner de l'eau froide à boire à tout homme qui a la fievre.*

Sophisme de Philotas pour faire taire un Medecin trop bableur.

Le Medecin fut si frappé de ce sophisme, qu'il demeura muet, & le jeune Antoine, ravi, se prit à rire de toute sa force, & dit: *Philotas je te donne tout ce qui est là*, en lui montrant le buffet, qui étoit couvert de beaucoup de vaisselle d'argent. Philotas le remercia de sa bonne volonté, car il étoit bien éloigné de croire qu'un enfant de cet âge pût donner de son autorité des choses d'un si grand prix; mais le lendemain il vit arriver chez lui un Officier de la maison qui lui faisoit apporter dans une grande manne toute cette vaisselle, & qui lui dit qu'il n'avoit qu'à la recevoir & qu'à la faire marquer. Comme il s'opiniâtroit à la refuser, craignant d'être blâmé s'il la recevoit, l'Officier lui dit: *Comment, malheureux que vous êtes, vous balancez à recevoir ce present? Ne sçavez-vous pas que celui qui vous le fait, c'est le fils*

Voilà un sot Medecin de se laisser surprendre à ce sophisme.

Le jeune Antoine donne toute la vaisselle de son buffet à Philotas pour le sophisme.

Et qu'à la faire marquer.) Car on faisoit mettre sur sa vaisselle ses armes ou quelque autre marque pour la reconnoître. On voit des indices de cette coûtume dans les Anciens.

d'Antoine, qui pourroit vous donner autant de vaisselle d'or! Il est vrai que si vous m'en croyez, vous en recevrez la valeur en argent, car peut-être que le pere de nôtre jeune homme redemandera quelqu'un de ces vases antiques qui sont si recherchez & si estimez à cause de l'excellence de l'ouvrage & de la main de l'ouvrier. Voilà ce que mon ayeul me disoit que Philotas leur racontoit très-souvent.

Amiot s'est fort trompé en attribuant ce discours au fils d'Antoine.

Pour revenir à Cleopatre, elle fit voir que Platon n'étoit qu'un ignorant dans la connoissance de l'art de la flatterie. Ce Philosophe croyoit que cet art ne se pratiquoit qu'en quatre manieres differentes, mais elle trouva le secret de l'exercer en plusieurs autres manieres qu'il ne connoissoit

L'art de la flatterie partagé en quatre especes par Platon.

De ces vases antiques qui sont si recherchez & si estimez.) Car les Romains étoient fort curieux de ces piéces antiques, & les recherchoient avec grand soin; témoin ce que Damasippe dit dans Horace, Sat. III. liv. II. Et qui ajoûte qu'il mettoit à une seule petite statuë jusqu'à douze mille cinq cents livres.

Callidus huic signo ponebam millia centum.

Antoine, quoique grossier & peu connoisseur, en avoit fait de grands amas. Il en jugeoit par la reputation, comme font encore aujourd'hui beaucoup de nos curieux.

Ce Philosophe croyoit que cet art ne se pratiquoit qu'en quatre manieres.] Le passage de Platon est dans le Gorgias, où ce Philosophe, après avoir défini les quatre arts qui ont pour but le soin de l'homme, sçavoir deux pour l'ame, le *nomothetique* & le *dicastique*, & deux pour le corps, le *gymnastique*, qui répond au *nomothetique*, & l'*iatrique*, qui répond au *dicastique*, établit que l'article de la flatterie, κολακευτική se partage aussi en quatre especes, qu'il détaille dans la suite. Tom. I. p. 464. 465.

Mais elle trouva le secret de l'exercer en plusieurs autres manieres qu'il ne connoissoit pas.] Mais si l'on y prend bien garde, toutes ces differentes manieres tombent dans quelqu'une des quatre especes que Platon établit.

pas, car & dans les affaires ſerieuſes d'Antoine, & dans ſes jeux, & dans ſes plaiſirs, par tout elle imaginoit quelque nouvelle volupté, & quelque nouvelle gentilleſſe dont elle l'amuſoit, ne le perdant jamais de vûë, & ne le quittant ni nuit ni jour, toûjours occupée à le divertir, & à le retenir dans ſes chaînes. Elle jouoit aux dez avec lui, elle bûvoit avec lui, elle chaſſoit avec lui, & quand il faiſoit l'exercice des armes, elle étoit toûjours préſente. La nuit quand il couroit les ruës, & qu'il s'arrêtoit aux portes ou devant les fenêtres baſſes des particuliers pour brocarder ceux qui étoient dans leurs maiſons, elle battoit le pavé avec lui vêtuë en méchante petite ſervante, car de ſon côté il ſe déguiſoit auſſi en valet; c'eſt pourquoi il ſe retiroit toûjours accablé d'injures & de brocards, & ſouvent même chargé de coups.

Moyens dont Cleopatre ſe ſervoit pour retenir Antoine.

Antoine couroit les ruës la nuit déguiſé en valet.

Cleopatre l'accompagnoit déguiſée en ſervante.

Antoine ſouvent battu la nuit dans les ruës.

Cette conduite le rendoit ſuſpect à la plûpart des habitants. Cependant ils ne laiſſoient pas de prendre plaiſir à ſes plaiſanteries, auſquelles ils répondoient même aſſez heureuſement & aſſez ingenieuſement en diſant pour marquer leur ſatisfaction, *qu'il prenoit pour eux un maſque comique, & qu'il en prenoit un de tragedie pour les Romains.* Mais de rapporter beaucoup de ſes tours de plaiſanterie, cela ſeroit trop long & trop puerile, je n'en rapporterai qu'un ſeul. Un jour qu'il pêchoit à la ligne, & qu'il ne prenoit rien, il en étoit très-fâché, parce que Cleopatre étoit préſente.

Bon mot des Egyptiens ſur Antoine.

Il s'avisa donc de commander à des pêcheurs d'aller sous l'eau attacher secretement à l'hameçon de sa ligne quelques gros poissons de ceux qu'ils avoient pris auparavant. Cela fut exécuté, & Antoine retira deux ou trois fois sa ligne toûjours chargée d'un gros poisson. Ce manege n'échappa pas à l'Egyptienne; elle fit semblant d'être étonnée & d'admirer ce bonheur d'Antoine, mais en sécret elle dit à ses amis ce qui s'étoit passé, & les invita à venir le lendemain être spectateurs d'une pareille plaisanterie. Ils n'y manquerent pas.

Plaisant tour d'Antoine.

Quand ils furent tous montez dans des bateaux de pêcheurs, & qu'Antoine eut jetté sa ligne, elle commanda à un de ses gens de plonger promptement dans l'eau, de prévenir les plongeurs d'Antoine, & d'aller accrocher à l'hameçon de sa ligne quelque gros poisson salé, de ceux qu'on apporte du Royaume de Pont. Quand Antoine sentit que sa ligne avoit sa charge, il la retira; à la vûë de ce poisson salé, voilà des éclats de rire tels qu'on peut se l'imaginer, & alors Cleopatre lui dit, *mon Général, laissez-nous la ligne à nous autres, Rois du Phare & du Canope; vôtre chasse, c'est de prendre des villes, des Royaumes & des Rois.*

Comment Cleopatre s'en mocqua.

Vôtre chasse, c'est de prendre des villes, des Royaumes & des Rois.] Voilà une louange bien fine, & qui ne permettoit pas à Antoine de se fâcher du tour que Cleopatre venoit de lui jouer. Il semble que ce soit cet éloge d'Antoine qui ait fourni à Virgile celui qu'il fait faire des Romains par Anchise:

Antoine reçoit deux fâcheuses nouvelles en même tems.

Pendant qu'Antoine s'amusoit à ces jeux, & à ce badinage d'enfant, il reçut deux méchantes nouvelles, l'une de Rome, que son frere Lucius & sa femme Fulvie avoient été fort brouillez, qu'ils s'étoient réünis contre Cesar à qui ils avoient fait une guerre ouverte, & qu'enfin ils avoient été obligez de tout abandonner, & de s'enfuir d'Italie. Et l'autre, plus mauvaise encore, que Labienus à la tête de l'armée des Parthes subjuguoit toute l'Asie depuis la Syrie & l'Euphrate jusqu'à la Lydie & à l'Ionie.

Labienus à la tête des Parthes subjugue l'Asie.

Alors donc commençant, & encore à grand peine, à se reveiller de son somme, & à revenir comme d'une longue & profonde yvresse, il se leva pour marcher contre les Parthes, & s'avança jusqu'à la Phenicie. Mais ayant reçu des lettres de Fulvie toutes pleines de lamentations, il reprit incontinent le chemin d'Italie avec une Flotte de deux cent Vaisseaux. Sur sa route il recueïllit ceux de ses amis qui s'étoient enfuis de Rome, & il apprit d'eux que Fulvie avoit été la seule cause de la guerre, qu'étant naturellement inquiete, ambitieuse, & emportée, elle avoit encore esperé qu'elle le

Antoine se met en marche contre les Parthes.

Sur des lettres de Fulvie il reprend le chemin d'Italie.

Caractere de Fulvie.

Excudent alii spirantia mollius ara, &c.
Tu regere imperio populos, Romane, memento.
Hæ tibi erunt artes, pacique imponere morem.

Car c'est précisément la même chose & le même tour. Il feroit plaisant qu'une Egyptienne eut fourni une si belle chose au plus grand des Poëtes Latins. Ce qui rend cette conjecture fort vraisemblable, c'est que dans ce tems-là même Virgile travailloit à son poëme.

retireroit des bras de Cleopatre si elle pouvoit exciter quelques mouvements en Italie. Et sur ces entrefaites il arriva par un coup de fortune, que Fulvie elle-même, qui s'étoit embarquée pour le venir joindre, mourut de maladie à Sicyone.

Fulvie meurt de maladie à Sicyone.

Cette mort fut une conjoncture très-favorable qui rendit l'accommodement d'Antoine & de Cesar beaucoup plus aisé. Car dès qu'il fut arrivé en Italie, & qu'on vit que Cesar de son côté ne se plaignoit point de lui, & que lui du sien ne se plaignoit pas non plus de Cesar, & qu'il rejettoit sur Fulvie tous ses sujets de plainte, leurs amis communs ne leur permirent pas d'approfondir davantage leurs sujets de mécontentement, & partagerent entre eux deux l'Empire en laissant entre eux la mer d'Ionie pour bornes, car ils donnerent à Antoine toutes les Provinces de l'Orient, & à Cesar toutes celles de l'Occident, & laisserent l'Afrique à Lepidus. Ce partage fait, ils convinrent ensemble qu'ils feroient leurs amis Consuls chacun tour à tour quand ils ne voudroient pas l'être eux-mêmes.

L'Empire partagé entre Auguste & Antoine, ce traité fut fait l'an de Rome 317. 38. ans avant la naissance de J. C.

Ils laissent l'Afrique à Lepidus.

Ce traité paroissoit assez bien imaginé. Cependant il parut qu'il avoit besoin d'être cimenté par quelque chose de plus fort qui le rendît plus sûr & plus stable, & la Fortune leur fournit ce moyen qu'ils cherchoient. Cesar avoit une sœur nommée Octavie, qui étoit son aînée, mais qui n'étoit pas de la même mere, car elle étoit

Octavie sœur de pere d'Auguste, & veuve de Marcellus.

fille d'Ancharia, & lui il étoit né long-tems après de la seconde femme d'Octavius son pere, nommée Atia. Il avoit une tendresse extrême pour cette sœur, qui étoit, dit-on, une Dame d'un mérite extraordinaire. Elle étoit veuve alors de Caius Marcellus, qui ne venoit que de mourir. Et il paroissoit qu'Antoine étoit veuf aussi puisque sa femme Fulvie étoit morte; il ne nioit pas qu'il ne fût lié à Cleopatre, mais il n'avouoit pas que ce fût par mariage, & sur cet article sa raison le soûtenoit encore & combattoit pour lui contre l'amour qu'il avoit pour cette Reine d'Egypte. Tout le monde proposa ce mariage d'Antoine avec Octavie, dans l'esperance que cette femme, qui joignoit à une parfaite beauté beaucoup de vertu, d'honnêteté, de gravité & de prudence, étant unie à Antoine & en étant aimée, comme il étoit vraisemblable que le seroit une femme si parfaite, deviendroit le salut de l'un & de l'autre & les tiendroit unis.

Eloge d'Octavie.

Mariage d'Antoine.

Il étoit défendu aux veuves de se remarier avant la fin des dix mois du deuil.

Ce mariage ayant été goûté & de Cesar & d'Antoine, ils s'en retournerent promptement à Rome, & célébrerent les nôces, quoique la loi défendît aux veuves de se remarier avant que les dix mois de deuil fussent expirez. Mais le Se-

Ils s'en retournerent promptement à Rome.) Car ils étoient alors à Brundusе qu'Antoine assiégeoit, & qu'Auguste étoit allé secourir. Il me semble que c'est ce que Plutarque devoit expliquer.

nat

nat donna un décret pour dispenser Octavio d'obéïr à cette regle.

Le Senat donne une dispense.

Dans ce tems-là le jeune Pompée occupoit la Sicile, ravageoit toute l'Italie, & avec plusieurs vaisseaux corsaires commandez par le pirate Menas, & par Menecrate, il infestoit toutes ces mers de maniere qu'aucun vaisseau n'osoit y paroître. Mais comme il en avoit usé très-humainement avec Antoine, car il avoit parfaitement bien reçu en Sicile sa mere, lorsqu'elle s'enfuyoit d'Italie avec Fulvie, ils jugerent à propos de s'accommoder avec lui, & de le comprendre dans leur traité. Ils s'aboucherent donc tous trois au cap de Misene sur la levée qui avance dans la mer, Pompée ayant sa flotte près de lui à l'ancre, & Antoine & César leurs armées de terre en bataille vis-à-vis. Après qu'ils furent convenus que Pompée garderoit la Sardaigne & la Sicile, qu'il purgeroit la mer de pirates & de voleurs, & qu'il envoyeroit à Rome une certaine quantité de bled, ils s'inviterent à souper chacun à leur tour, & tirerent au sort à qui commenceroit. Le sort tomba sur Pompée. Antoine lui ayant demandé : *Où souperons-nous ?* Pompée lui répondit, *là*, en lui montrant sa Galere Capitainesse, qui étoit à six rangs de rames, *car*, ajoûta-t'il, *c'est la seule maison paternelle qu'on a laissée à Pompée*, ce qu'il disoit pour piquer Antoine qui possedoit à Rome la maison du grand Pompée son pere.

Menas commandant les vaisseaux des Corsaires avec Menecrate.

Antoine, Auguste, & le jeune Pompée s'abouchent au Cap de Misene.

Ils se donnent à souper leur à tour.

Bon mot du jeune Pompeé à Antoine.

Ayant donc bien affermi sa Galere sur ses ancres & fait un pont de bateaux pour passer du cap de Misene à son bord, il les reçut, & leur fit la meilleure chere qu'il lui fut possible. Au milieu du festin, comme la débauche s'échauffoit, & que les brocards pleuvoient déja sur Antoine & sur Cleopatre, le corsaire Menas s'approcha de Pompée, & lui dit à l'oreille, pour n'être pas entendu des autres : *Voulez-vous que je coupe les cables de vos ancres, & que je vous rende tout d'un coup maître, non de la Sardaigne & de la Sicile, mais de tout l'Empire Romain?* Pompée l'ayant entendu, pensa quelque tems en lui-même, & enfin, *Menas*, lui dit-il, *tu devois le faire sans m'en avertir, mais puisque tu me l'as demandé, contentons-nous de notre fortune présente; je ne sçai point violer ma foi.* Et après avoir été traité à son tour par Cesar & par Antoine, il s'en retourna en Sicile.

Proposition de Menas au jeune Pompée.

Belle réponse du jeune Pompée à Menas.

D'abord après le traité fait, Antoine envoya devant en Asie Ventidius pour s'opposer aux Parthes, & pour les empêcher de s'avancer plus avant, & lui, pour faire plaisir à César, il voulut bien être nommé un des Prêtres de Jule César son pere. Depuis ce moment toutes les plus grandes affaires qui concernoient le gouvernement, ou qui les regardoient eux-mêmes, ils les traitoient & en convenoient ensemble amiablement & avec beaucoup d'union. Mais les differens combats, où ils entroient dans leurs jeux, affligeoient toûjours Antoine, parce qu'il se trouvoit toûjours inferieur à César.

Antoine envoye Ventidius contre les Parthes.

Il se fait nommer un des Prêtres de Jule Cesar.

Antoine toûjours inferieur à Auguste dans tous leurs jeux.

Il avoit avec lui un Devin d'Egypte, un de ceux qui se mêlent de tirer l'horoscope & de prédire toutes les aventures d'un homme sur le seul moment de sa naissance. Ce Devin, soit qu'il voulût faire plaisir à Cleopatre, ou qu'il dît effectivement la vérité, parloit franchement à Antoine, & l'assûroit que sa fortune, quoique très-grande & très-brillante, étoit obscurcie par celle de César, c'est pourquoi il lui conseilloit de s'éloigner le plus qu'il pourroit de ce jeune homme, *car*, lui dit-il, *votre Genie redoute le sien; il est fier & haut quand il est seul, mais à l'approche de l'autre il perd toute sa fierté & sa hauteur, & devient bas & timide.* Et ce qui arrivoit tous les jours, confirmoit ce rapport de l'Egyptien. Car on dit que toutes les fois que pour se divertir ils tiroient au sort à qui auroit quelque chose, ou qu'ils jouoient aux dez, Antoine ne manquoit jamais de perdre. Souvent ils faisoient battre des coqs, ou des cailles que l'on dressoit au combat, & toûjours les coqs & les cailles de César avoient l'avantage. Antoine mortifié en secret de ces aventures, & ajoûtant encore plus de foi à l'Egyptien, quitta l'Italie, laissa toutes ses affaires entre les mains de César, & mena avec lui jusqu'en Grece sa femme Octavie, dont il avoit déja eu une fille.

Il avoit avec lui un Devin d'Egypte.

Le Genie d'Antoine redoutoit celui d'Auguste.

Combats de coqs & combats de cailles que l'on dressoit exprès.

Antoine quitte l'Italie & va en Grece avec Octavie.

Ce Devin, soit qu'il voulût faire plaisir à Cleopatre.) Car rien ne pouvoit être plus agréable à Cleopatre que le conseil que ce Devin donnoit à Antoine de s'éloigner le plus qu'il pourroit de César, puisque par là Cleopatre l'auroit toûjours en sa puissance.

Comme il passoit l'hiver à Athénes, il reçut les nouvelles des premiers succès de Ventidius, qui avoit défait les Parthes dans une grande bataille, & tué Labienus & Pharnapates, le plus habile de tous les Généraux du Roi Orodes, & celui qui avoit le plus de réputation. Sur ces grandes nouvelles il fit un festin à tous les Grecs, & présida aux exercices des Atheniens; laissant chez lui toutes les marques de sa dignité, il sortit en public, & se rendit au parc vêtu d'une longue robe, avec des pantoufles à la Grecque, & avec la verge que portent ordinairement les Présidens de ces exercices. Là, après que les jeunes gens avoient assez combattu, il les séparoit lui-même en les retirant & en les obligeant à lâcher prise.

Exploits de Ventidius contre les Parthes.

Antoine sur ces nouvelles fait un festin à tous les Grecs, & préside aux exercices des Atheniens.

Il s'habille à la Grecque.

Quand il fut sur le point de partir pour la guerre, il prit une couronne de l'olivier sacré, & pour obéir à quelque Oracle qu'il avoit reçu, il remplit un vase de l'eau de la fontaine de Clepsydre, & l'emporta avec lui. Pendant ce tems-là Ventidius battit encore dans la Province Cyrrhestique Pacorus, fils du Roi, qui avec une puissante armée de Parthes étoit rentré dans la Syrie, & lui tua beaucoup de gens, *Pacorus même fut

Ce qu'il emporta d'Athenes pour obéir à un Oracle.

Nouveaux exploits de Ventidius contre les Parthes.

Pacorus, fils du Roi Orodes, tué dans un combat.

Il remplit un vase de l'eau de la fontaine de Clepsydre.) C'étoit une fontaine de la citadelle d'Athénes, & elle avoit été appellée *Clepsydre*, parce que tantôt elle étoit pleine d'eau, & tantôt vuide. C'est une plaisante superstition d'Antoine d'emporter avec lui une cruche de cette eau, comme si elle pouvoit contribuer au bonheur de ses affaires.

tué. Ce grand exploit, qui fut des plus célébres & des plus glorieux, vengea suffisamment les Romains des pertes qu'ils avoient souffertes sous Crassus, & de la mort de ce Général, & obligea les Parthes à se retirer & à se contenir dans la Medie & la Mesopotamie, après qu'ils eurent été défaits dans trois grands combats. Ventidius n'osa pas les poursuivre plus avant, de peur d'exciter l'envie & la jalousie d'Antoine. Il se contenta de réduire & de châtier ceux qui s'étoient revoltez, & il assiegea dans Samosate Antiochus, Roi de Commagene, qui lui offroit mille talens, & qui promettoit d'obéïr aux ordres d'Antoine. Mais il lui ordonna d'envoyer faire ses propositions à Antoine lui-même, car il s'avançoit avec beaucoup de diligence pour empêcher Ventidius de traiter avec Antiochus, voulant que du moins cet exploit fût sous son nom, & que tous les succès ne fussent pas attribuez à Ventidius. Mais le siege traînant en longueur, & les assiegez qui n'espéroient plus de capitulation, ayant pris le parti de se défendre jusqu'à l'extrémité, il ne fit rien de considérable ; & plein de honte & de répentir, il se trouva trop heureux de traiter avec Antiochus pour trois cent talens, & de lever le siege. Il acheva de regler quelques petites affaires dans la Syrie, s'en retourna à Athenes, & après avoir fait à Ventidius tous les honneurs qu'il avoit méritez, il le renvoya à Rome pour le triomphe. C'est jusqu'ici le seul des Ro-

Antiochus Roi de Commagene assiegé dans Samosate par Ventidius.

Trois millions.

Antoine forcé d'accorder des conditions plus honnêtes à Antiochus.

Trois cent mille écus.

Ventidius, le seul des Romains, qui ait triomphé des Parthes.

Il étoit d'une naissance obscure, mais grand Capitaine.

mains qui ait triomphé des Parthes, homme d'une naissance obscure, mais à qui l'amitié d'Antoine procura les occasions de faire de grandes choses, & qui en profita si bien & si heureusement, qu'il confirma le bon mot qui fut dit d'Antoine & de César, *qu'ils étoient plus heureux quand ils faisoient la guerre par leurs Lieutenans, que quand ils la faisoient eux-mêmes en personne.* Car Sossius, Lieutenant d'Antoine, fit de grands exploits en Syrie; Canidius qu'il avoit laissé en Armenie, la subjuga toute entiere, & après avoir défait les Rois des Iberiens & des Albaniens, il pénetra jusqu'au Mont Caucase. Tous ces grands succès faisoient que le nom & la gloire d'Antoine croissoient de plus en plus parmi les Barbares, & rendoient ses armes plus rédoutables.

Bon mot sur Auguste & sur Antoine.

Exploits de Sossius & de Canidius Lieutenant d'Antoine, en Syrie & en Armenie.

Antoine part pour l'Italie avec trois cent vaisseaux.

Mais lui, irrité contre César sur quelques rapports qu'on lui fit, il partit pour l'Italie avec trois cent vaisseaux. La ville de Brunduse ayant refusé de le recevoir dans ses ports, il tira vers Tarente. Là sa femme Octavie qui s'étoit embarquée avec lui en Grece, & qui étoit encore grosse après avoir eu de lui une seconde fille, le pria très-instamment de l'envoyer trouver son frere; il y consentit. Elle rencontra César sur sa route, & s'étant abouchée avec lui en présence de ses

Octavie le prie de l'envoyer trouver son frere Auguste.

Amiot a gâté cet endroit, en faisant qu'Octavie ne fait ce discours qu'aux deux amis d'Auguste.

Homme d'une naissance obscure.) Il y a dans le texte ἀνὴρ τῶν ἀδόξως μὲν ἀφανεῖς, & j'ai vû à la marge de l'exemplaire de M. de Thou que ce sçavant homme lisoit ἀνὴρ τῶν μὲν ἀφανὴς. Ce qui est plus dans le genie de la langue Grecque.

deux amis Agrippa & Mecenas, qui le ſuivoient à ce voyage, & qu'elle voulut avoir pour témoins, elle commença à le conjurer & à le ſupplier avec larmes de ne pas la négliger dans l'état où elle étoit, & de ne pas permettre que de la plus heureuſe de toutes les femmes, elle devînt la plus infortunée, *Car préſentement*, dit-elle, *tous les hommes ont les yeux attachez ſur moi, à cauſe des deux Empereurs auſquels je ſuis unie, étant femme de l'un & ſœur de l'autre. Que ſi le mauvais parti l'emporte, & que la guerre s'allume, il eſt incertain lequel de vous deux la deſtinée déclarera le vainqueur ou le vaincu, mais il eſt certain que de quelque côté que la victoire tourne, mon ſort ſera toûjours très malheureux.*

Beau diſcours d'Octavie pour tâcher de fléchir Auguſte.

Ces paroles attendrirent Céſar, il arriva à Tarente avec des ſentimens de paix. Ceux qui ſe trouverent préſens à ſon arrivée, virent un des beaux ſpectacles que l'on ait jamais vûs, d'un côté une nombreuſe armée de terre qui campoit les bras croiſez, & de l'autre une puiſſante flotte qui ſe tenoit à l'ancre ſur le rivage ſans faire aucun mouvement, & les amis des deux partis ſe viſiter, s'embraſſer & ſe combler de careſſes. Antoine traita le premier Céſar qui voulut bien donner cela à l'amitié qu'il avoit pour ſa ſœur. Après qu'ils furent convenus que Céſar donneroit à Antoine deux legions pour la guerre contre les Parthes, & qu'Antoine donneroit à Céſar cent galeres armées d'éperons d'airain, Octavie de-

Auguſte eſt attendri,

Son arrivée à Tarente, grand ſpectacle.

Traité d'Auguſte & d'Antoine à Tarente.

manda par grace & de surcroît à son mari vingt brigantins pour son frere, & elle demanda à son frere encore mille hommes pour son mari.

S'étant séparez de cette maniere, César s'en alla d'abord faire la guerre au jeune Pompée pour recouvrer la Sicile, & Antoine lui laissant entre les mains sa femme Octavie avec ses deux enfans, & ceux qu'il avoit eus de Fulvie, repassa en Asie. La plus grande de ses calamitez, qui avoit dormi quelque tems, je veux dire l'amour de Cleopatre, paroissoit entiérement assoupie ou conjurée par des raisonnemens plus sages & plus forts. Mais elle se reveilla & reparut avec plus de fureur dès qu'il s'approcha de la Syrie. Et enfin, comme dit Platon, le cheval indocile & indompté de son ame secouant le joug, & rejettant tout ce qu'il y avoit de plus utile & de plus capable de le retenir & de le sauver, l'entraîna & l'obligea à envoyer Fonteïus Capito pour lui amener Cleopatre en Syrie.

L'amour de Cleopatre, la plus grande des calamitez d'Antoine.

Cheval indocile de l'ame.

Antoine envoye Fonteius Capito pour lui amener Cleopatre.

Dès qu'elle fut arrivée, il ne lui fit pas de médiocres présens pour la remercier de sa complaisance,

Et enfin, comme dit Platon, le cheval indocile & indompté de son ame secouant le joug.] Plutarque a égard ici à la belle image que Platon fait de l'ame dans son Phedre, où il la compare à un char aîlé qui a deux chevaux & un cocher. L'un des chevaux est fâcheux & indomptable, & l'autre docile & obéïssant; le cocher, c'est la raison, qui doit commander & conduire; le cheval indomptable, c'est la partie concupiscible, car les cupiditez ne connoissent ni frein, ni raison; & le cheval docile, c'est la partie irascible, parce qu'elle obéït à la raison, & lui sert dans les occasions pressantes.

Presents qu'Antoine fait à Cleopatre.

ſance, il lui donna la Phenicie, la baſſe Syrie, l'Iſle de Cypre, & une grande portion de la Cilicie. Il y ajoûta ce côté de la Judée qui porte le baume, & toute cette partie de l'Arabie des Nabatéens qui confine à la mer exterieure. Ces grands preſents affligerent fort les Romains. Il donna de plus à de ſimples particuliers des Tetrarchies & des Nations entieres, & ôta des Royaumes à leurs Rois légitimes, comme à Antigonus à qui il ôta la Judée, & à qui il fit trancher la tête en place publique, quoique juſques-là il n'y eût jamais eu de Roi puni de ce ſupplice.

A l'Ocean.

Il donne des Royaumes à des particuliers, & en ôte aux Rois legitimes.

Il fait trancher la tête à Antigonus Roi de Judée.

Mais ce que les Romains trouvoient de plus honteux & de plus horrible, c'étoit les grands honneurs qu'il faiſoit à Cleopatre. Et ce qui augmentoit encore cet opprobre & la haine qu'on avoit pour lui, c'eſt qu'ayant eu d'elle deux enfants jumeaux, un fils, nommé Alexandre, &

Il eut deux enfants de Cleopatre, les noms qu'il leur donne.

Comme à Antigonus.] Le mot ὡς du texte, pourroit être expliqué, cependant j'ai mieux aimé ſuivre la correction de Caſaubon, qui lit ὤν.

Quoique juſques-là il n'y eût jamais eu de Roi puni de ce ſupplice.] Dion détaille ce ſupplice d'Antigonus plus exactement. *Antoine*, dit-il, *le fit fouetter de verges après l'avoir fait attacher à un poteau, ce que jamais aucun Roi n'avoit ſouffert des Romains. Et enſuite il le fit mourir*, où il ſe ſert du mot ἀπέσφαξε *égorgea*, au lieu de πελέκισε, *fit trancher la tête.* Car c'étoit là le ſupplice ordinaire. Tite Liv. *Deligati ad palum, virgiſque caſi & ſecuri percuſſi.* Dion fait la même reflexion que Plutarque, mais il l'attache à être fouetté de verges; au lieu que Plutarque, ſi le paſſage eſt entier, l'applique à être décollé. Quoi qu'il en ſoit, cette reflexion eſt très-ſage. Le caractere des Rois eſt ſi reſpectable, ſi inviolable, ſi ſacré, que jamais on n'avoit attenté d'en faire mourir un ſeul de cette maniere. Antoine fut le premier qui donna ce ſpectacle horrible & impie.

une fille, nommée Cleopatre comme ſa mere, il ſurnomma l'un le Soleil, & l'autre la Lune. Et, comme il étoit l'homme du monde le plus propre à tirer vanité des choſes les plus honteuſes, & à leur donner les plus belles couleurs, il diſoit que la grandeur de l'Empire Romain ne paroiſſoit pas tant dans les conquêtes qu'il faiſoit, que dans les Provinces & dans les Royaumes qu'il donnoit, & que la nobleſſe ſe multiplioit & s'étendoit par les ſucceſſions & par les filiations de pluſieurs Rois, & que c'étoit ainſi que le premier auteur de ſa race étoit deſcendu d'Hercule, qui ne voulut pas ſe fier de ſa poſterité à la fecondité d'une ſeule femme, comme s'il eût craint de violer les Loix d'un Solon, & d'être cité devant des Juges pour avoir enfraint les Ordonnances établies pour la procréation des enfants, mais qui voulut laiſſer dans la nature pluſieurs tiges de races en ſemant des enfants en pluſieurs lieux.

Il fait vanité de ſes prodigalitez & de ſes débauches.

Anteon, fils d'Hercule, dont il ſe piquoit de deſcendre.

Après que Phraate eut tué ſon pere Orodes, & qu'il ſe fut emparé de ſon Royaume, pluſieurs des Parthes le quitterent & s'enfuirent; entre au-

Phraate tuë ſon pere Orodes.

Comme s'il eût craint de violer les Loix d'un Solon, & d'être cité devant des Juges.] Plutarque parle ainſi ſelon l'eſprit corrompu d'Antoine, qui regardoit comme une baſſeſſe d'obéïr aux Loix faites pour conſerver la ſainteté des mariages,& pour regler la naiſſance des enfants.

Après que Phraate eut tué ſon pere Orodes.] On diſpute ici s'il faut lire *Phraate*, ou *Phraortes*, mais ſans raiſon, Phraortes étoit Roi des Medes, fils de Dejoces, de la famille d'Arbace. Au lieu que Phraate eſt Roi des Parthes, & c'eſt de Phraate III. dont il s'agit dans cette vie d'Antoine. C'eſt le même dont Horace parle Od. 2. liv. III. *Redditum Cyri ſolio Phraaten*,& c'eſt fort mal à propos qu'on a voulu corriger *Phraorten*.

tres Moneſes, homme des plus conſidérables & des plus puiſſans de la Cour, qui alla ſe jetter entre les bras d'Antoine qui le reçut avec grand plaiſir, & qui comparant la fortune de ce Parthe à celle de Themiſtocle, & voulant faire aller du pair ſon opulence & ſa magnificence avec celles des Rois des Perſes, lui donna trois villes pour ſon entretien, Lariſſe, Arethuſe, & Hierapolis, qu'on appelloit auparavant Borbucé. Mais le Roi des Parthes ayant envoyé donner ſa foi à Moneſes pour le rappeller, Antoine le laiſſa partir très-volontiers, dans l'eſperance que ce ſeroit un moyen de ſurprendre Phraate, en lui faiſant entendre qu'il feroit la paix avec lui, pourvû qu'il lui renvoyât les Enſeignes Romaines que les Parthes avoient priſes à Craſſus, & tous les priſonniers qui reſtoient encore de ſa défaite. Et après avoir renvoyé Cleopatre en Egypte, il prit ſa marche par l'Arabie & par l'Armenie, où toutes ſes troupes & tous les Rois ſes alliez l'ayant joint, car il y en avoit pluſieurs, & le plus puiſſant de tous, c'étoit Artavaſde, Roi d'Armenie, qui fourniſſoit lui ſeul ſix mille chevaux, & ſept mille hommes de pied, il fit la revûë de ſon armée. Il s'y trouva de véritables Romains ſoixante mille hommes d'infanterie, & dix mille chevaux, tant Eſpagnols, que Gaulois, qui étoient regardez comme Romains. Il y avoit de pluſieurs autres nations juſqu'à trente mille hommes, en y comprenant la cavalerie & l'armure legere.

Moneſes quitté Phraate, & ſe jette entre les mains d'Antoine.

Folie d'Antoine qui ſe pique d'imiter le Roi de Perſe.

Moneſes quitté Antoine.

Antoine renvoye Cleopatre en Egypte, & prend ſa marche par l'Arabie & par l'Armenie.

Artavaſde Roi d'Armenie, dans l'armée d'Antoine.

Antoine fait la revûë de ſon armée, les troupes qui la compoſoient.

On dit que ce grand appareil, & cette grande puissance qui effraya les Indiens qui habitent au-delà des Bactres, & qui alarma toute l'Asie, lui devint entierement inutile, à cause de Cleopatre, car dans l'impatience de la revoir, & d'aller passer l'hyver avec elle, il commença la guerre avant que la saison le permît, & ne se servit des moyens qu'il avoit en main qu'avec beaucoup de précipitation & de désordre, étant tout transporté & hors de lui-même, & comme ensorcelé par des breuvages, ou charmé par des enchantemens, tournant toûjours les yeux vers l'objet aimé, & plus empressé à l'aller bien-tôt rejoindre, qu'appliqué à chercher les moyens de triompher de ses ennemis. Car premierement, au lieu d'hyverner dans l'Armenie, comme il le devoit, & d'y rafraîchir son armée fatiguée d'une marche de huit mille stades, & dès que le Printemps auroit paru, de s'emparer de la Medie avant que les Parthes eussent songé à sortir de leur quartier d'hyver, il les mena tout droit, & laissant à sa gauche l'Armenie, il se jetta dans l'Atropathene & la ravagea. Ensuite comme il faisoit suivre sur trois cent chariots ses machines nécessaires pour les siéges, parmi lesquelles il y avoit un belier de quatre-vingts pieds de long, & dont aucune, si elle fût venuë à se ruiner, ou à se rompre, n'auroit pû être refaite à temps, parce que ces hautes Provinces de l'Asie ne portent que du bois qui n'est ni assez haut, ni assez dur pour être employé

Cleopatre rend inutile cette grande armée, & comment.

Grande faute d'Antoine.

Trois cent vingt lieuës à vingt-cinq stades par lieuë.

Belier de 80 pieds de long, parmi les machines d'Antoine.

Les Provinces d'Asie ne portent point de bois propre pour les batteries.

à des batteries, il eut tant de hâte qu'il les abandonna comme des embarras qui ne servoient qu'à le retarder, laissa pour les garder un Officier, nommé Tatianus, avec quelques troupes, & alla mettre le siége devant la grande ville de Phraate, où étoient les femmes & les enfans des Rois des Medes. Le besoin lui eut bien-tôt fait sentir la grande faute qu'il avoit faite de laisser ses machines. Pour la reparer il poussa vers la ville une grande levée de terre, qui coûta à ses troupes beaucoup de peine & de tems.

Phraate, ou Phraaspa dans l'Atropathene, on ignore sa situation.

Cependant Phraate arrive avec une grosse armée, & ayant appris qu'Antoine avoit laissé en chemin ses chariots qui portoient ses machines, il envoya un gros corps de cavalerie pour s'en saisir. Cette cavalerie enveloppa Tatianus qui mourut en combattant, & perdit environ dix mille hommes de ses troupes. Les barbares se rendirent maîtres des machines, & les mirent en piéces. Ils firent aussi beaucoup de prisonniers, parmi lesquels se trouva le Roi Polemon. Les soldats d'Antoine, comme on peut penser, furent fort affligez de cet échec reçu contre leur attente au commencement de leur entreprise, & le Roi d'Armenie Artavasde, desesperant des affaires des Romains, se retira avec ses troupes, quoiqu'il fût la principale cause de cette guerre.

Machines d'Antoine prises & mises en piéces par les Parthes, qui lui tuent dix mille hommes, & font beaucoup de prisonniers.

Artavasde quitte Antoine.

Les Parthes victorieux s'étant donc présentez avec beaucoup de fierté devant les assiégeans & usant de grandes menaces pour les insulter, An-

toine qui craignit que s'il laissoit ses troupes sans rien entreprendre, l'étonnement & la frayeur s'empareroient de leurs courages & s'augmenteroient de jour en jour, prit dix legions, & trois cohortes Pretoriennes pesamment armées avec toute sa cavalerie, & les mena au fourrage, dans la pensée que c'étoit le moyen le plus sûr d'attirer les ennemis, & de les mettre hors d'état de refuser la bataille.

Il n'eut pas fait une journée qu'il vit les Parthes se répandre tout autour de lui & chercher à tomber sur ses troupes. Il éleva d'abord le signal de la bataille au milieu de son Camp, mais en même tems il plia ses tentes, comme ne voulant point combattre, mais ramener ses gens. Il passa ainsi devant l'armée des Barbares qui étoit disposée en croissant. Il avoit auparavant donné ordre à sa cavalerie, que dès qu'elle verroit les premiers corps des ennemis, à portée d'être chargez par son Infanterie, elle poussât à toute bride contre eux. Les Parthes rangez en bataille vis-à-vis, voyoient avancer l'armée des Romains, & admiroient leur belle ordonnance, car ils marchoient en gardant toûjours leurs intervalles, sans jamais confondre leurs rangs, & sans aucun désordre, & branslant leurs javelots dans un profond silence.

v. Gr. tom. 14. pag. 1709.

Les Parthes admirent la belle ordonnance des Romains dans leur marche.

Car ils marchoient en gardant toûjours leurs intervalles.) Il y a dans le texte deux fautes legeres, qui sont corrigées dans un Ms. où on lit παρεξιόντας ἐν διαστήμασιν ἴσοις.

Dès que le ſignal de la charge fut donné, la Cavalerie tournant bride, fondit impetueuſement ſur les Parthes avec de grands cris. Les Parthes la reçurent avec beaucoup de courage, quoique d'abord elle eût gagné le terrein qui leur étoit néceſſaire pour ſe ſervir de leurs fléches. Mais l'Infanterie les ayant chargez en même-tems avec de grands cris & en faiſant bruire leurs armes, les chevaux des Parthes effrayez ſe cabrerent & ſe mirent en déſordre, & eux-mêmes ſaiſis d'épouvante prirent la fuite avant que d'en être venus aux mains. Antoine ſe mit à les pourſuivre, bien flatté de l'eſperance que toute cette guerre, ou du moins la plus grande partie, étoit terminée par ce ſeul combat. Mais après que l'Infanterie eut pourſuivi les ennemis environ cinquante ſtades, & la Cavalerie trois fois autant, le vainqueur voulant voir ceux qui avoient été tuez ſur le champ de bataille, & ceux qui avoient été pris, il ne trouva que trente priſonniers & quatre-vingts morts. D'abord le découragement & le deſeſpoir s'emparent de ces troupes qui viennent à ſe repréſenter que lorſqu'elles ſont victorieuſes, elles ne tuent que ce peu d'ennemis, & lorſqu'elles ſont vaincuës, elles perdent un ſi grand nombre de leurs gens, comme elles en avoient perdu à l'attaque des chariots, qui portoient leurs machines.

Les Parthes mis en déroute par Antoine.

Deux lieuës & ſix lieuës

Le peu de gens que les Parthes perdoient quand ils étoient battus.

Le lendemain à la pointe du jour les Romains plient bagage & reprennent le chemin de la ville

de Phraate & de leur camp. Dans leur marche ils rencontrerent d'abord un petit nombre de ces mêmes ennemis, qu'ils avoient mis en fuite ; en avançant ils en trouverent davantage, & enfin ils les trouverent tous ensemble qui s'étoient ralliez, & qui, comme si c'étoient des troupes fraîches & qui n'eussent point été rompuës, venoient les harceler de tous côtez & les défier au combat, de sorte que ce ne fut qu'avec beaucoup de travail & de peine qu'ils gagnerent leur camp.

Les Medes qui étoient assiégez, firent de leur côté une grande sortie sur ceux qui gardoient la levée qu'on avoit dressée contre leur ville, & les obligerent à l'abandonner. Antoine fut si irrité de la lacheté de ses troupes, que pour les punir il usa de l'ancien châtiment que les Romains appellent *decimation*, car partageant par dixaines tous ces lâches, il en fit mourir un de chaque dixaine en les faisant tous tirer au sort, & il fit donner à tous les autres de l'orge au lieu de froment pour leur nourriture. Cette guerre étoit très-fâcheuse pour les deux partis, & l'attente du succès leur paroissoit encore plus terrible. D'un côté Antoine se voyoit tous les jours à la veille d'être affamé, car il ne pouvoit plus aller au fourrage sans avoir beaucoup de gens blessez & tuez ; & de l'autre côté Phraate qui sçavoit par expérience qu'il n'y avoit rien que ses Parthes ne fissent plûtôt que de tenir la campagne & de camper l'hyver, craignoit

Antoine fait decimer les troupes qui avoient abandonné la levée.

Il fait donner aux autres de l'orge au lieu de froment.

Les Parthes n'aimoient pas à être en campagne l'hyver.

craignoit que si les Romains s'opiniâtroient à demeurer & à continuer la guerre, ils ne le quittassent, la saison commençant à devenir froide & assez incommode après l'équinoxe d'Automne. Voici donc le stratagême dont il s'avisa : Il donna ordre à ses Officiers & aux plus considérables des Parthes de ne s'opposer que foiblement aux Romains dans les fourrages & dans toutes les autres rencontres qui se présenteroient, & de leur laisser prendre certaines choses en louant leur valeur comme des gens très-aguerris & que leur Roi admiroit avec beaucoup de justice. Ensuite il ordonna qu'à la faveur de cette complaisance ils s'approchassent d'eux peu à peu, & que se tenant paisiblement à cheval à très-peu de distance, ils cherchassent à lier conversation, & que là ils accablassent d'injures Antoine de ce que lorsque Phraate étoit très-disposé à faire la paix pour épargner un si grand nombre de braves gens, il refusoit de lui en faciliter les moyens, & s'opiniâtroit à attendre les deux plus grands ennemis qu'il pouvoit jamais avoir, l'hyver & la famine, au travers desquels il lui seroit très-difficile d'échapper, quand même les Parthes voudroient les conduire & leur donner toute sorte de sécours.

Stratagême de Phraate pour surprendre Antoine.

Ces choses étant rapportées à Antoine de plusieurs côtez, quelque adouci qu'il fût par l'esperance du retour, il ne voulut pourtant point envoyer vers le Parthe, qu'il n'eût sçû aupara-

vant de ces Barbares si gracieux, si ce qu'ils disoient, ils le disoient de l'aveu de leur Maître. Ces Barbares l'assûrerent que c'étoit de son aveu, & l'exhorterent à n'avoir aucune crainte ni aucune défiance. Sur cela il envoya quelques-uns de ses amis redemander encore les enseignes Romaines & les prisonniers qui leur restoient de la défaite de Crassus, afin qu'il ne parût pas absolument qu'il se trouvoit trop heureux de se retirer & de se dérober aux dangers dont il étoit environné. Le Parthe lui fit réponse *que quant aux Enseignes Romaines & aux prisonniers, il n'y falloit pas penser, mais que s'il vouloit se retirer sans délai, il lui accorderoit la paix & lui faciliteroit sa retraite.* C'est pourquoi peu de jours après Antoine fit charger ses bagages & se mit en chemin. Et quoiqu'il eût toute l'éloquence nécessaire pour parler à tout un peuple, & qu'il fût plus propre qu'aucun autre Capitaine de son tems à mener une armée par ses paroles, cependant la honte & l'abbattement où il se trouvoit, l'empêcherent de parler à ses troupes pour les encourager, & il ordonna à Domitius Enobarbus de le faire pour lui. Il y en eut plusieurs qui s'en fâcherent & qui imputerent ce silence à mépris, mais la plûpart en furent touchez de compassion, parce qu'ils pénetrerent la raison de cette conduite. Et c'est pourquoi ils penserent qu'ils devoient payer ces égards de leur Général par un respect encore plus grand, & par une plus prompte obéïssance.

Antoine trompé par les Parthes.

Phraate refuse à Antoine les Enseignes & les prisonniers qui lui restoient de la défaite de Crassus.

La honte empêche Antoine de parler à ses troupes.

Grand respect des Romains pour leur Général.

Comme il étoit sur le point de prendre le même chemin qu'il avoit fait, & qui n'étoit qu'une vaste plaine sans aucun arbre, un homme du pays des Mardes, qui avoit vêcu assez long-tems parmi les Parthes pour bien connoître leurs mœurs & leurs Coûtumes, & qui avoit donné des preuves de sa fidélité pour les Romains dans le combat des chariots, alla le trouver, & le pressa de prendre sur la droite pour gagner les montagnes, & de ne pas engager une armée pesamment armée & chargée d'équipages dans un pays nud & découvert, en l'exposant à la Cavalerie & aux fléches des Parthes; *Que c'étoit uniquement dans cette vûë que Phraate lui avoit accordé des conditions si humaines pour lui faire lever le siége, & pour tomber ensuite sur lui dans ces vastes campagnes. Mais que s'il vouloit, il seroit son guide & le meneroit par un chemin plus court & qui lui fourniroit plus abondamment toutes les choses nécessaires.*

Un Mardien donne à Antoine un avis qui sauva son armée.

Antoine l'ayant entendu tint Conseil sur ce qu'il devoit faire. D'un côté il ne vouloit pas paroître se défier des Parthes après un traité solemnel, & de l'autre côté il approuvoit fort l'avis d'abreger le chemin, & de marcher par un pays semé de bourgs & de villages qui lui fourniroient tout ce dont il auroit besoin. Il demanda donc au Mardien quel gage il donneroit de sa bonne foi? Le Mardien répondit *qu'on n'avoit qu'à le lier jusqu'à ce qu'il eût rendu l'armée en Armenie.* Et ainsi lié & garrotté il les conduisit deux journées sans au-

Les Parthes avoient ruiné une levée pour inonder le pays par où les Romains devoient passer.

Les Parthes poursuivent Antoine dans sa retraite, & tâchent de l'envelopper.

Ces plombées étoient des masses de plomb qu'ils jettoient avec des frondes.

cune mauvaise rencontre. Le troisiéme jour Antoine ayant déja oublié les Parthes, & marchant avec peu d'ordre & de discipline par la grande confiance où il étoit, le Mardien apperçut tout d'un coup la levée, qui retenoit les eaux d'un fleuve, nouvellement ruinée, & tout le chemin par où il falloit passer, inondé par ses eaux qui s'étoient débordées. Il comprit d'abord que c'étoit là l'ouvrage des Parthes, qui, pour retarder leur marche, leur opposoient cette inondation. Il le fit remarquer à Antoine, & l'exhorta à se tenir sur ses gardes parce que les ennemis n'étoient pas loin. En effet à peine eut-il mis ses troupes en bataille, & disposé sur les aîles ses frondeurs & ses gens de trait pour éloigner l'ennemi, qu'il vit arriver les Parthes, qui se répandant de tous côtez, cherchoient à envelopper l'armée, & à la mettre en desordre de toutes parts. Mais les gens de trait ayant fondu sur eux, les Parthes, après en avoir blessé plusieurs à coups de fléches, & avoir eu aussi de leur côté autant de blessez de leurs plombées & de leurs traits, ils se retirerent en arriere. Ils firent bien-tôt après une seconde charge jusqu'à ce que les Gaulois poussant contre eux leurs chevaux avec furie, les écarterent & les disperserent entierement, de sorte que de tout ce jour-là ils n'oserent plus paroître.

Cet essai ayant appris à Antoine ce qu'il devoit faire, il ne se contenta pas de munir son ar-

riere-garde de frondeurs & de gens de trait, il en dispoſa encore le long de ſes deux flancs, & marcha ainſi avec ſon armée dont il fit un bataillon quarré, & donna ordre à ſa Cavalerie que quand l'ennemi viendroit la charger, elle ſe contentât de le repouſſer, & qu'elle ne ſe hazardât pas à le pourſuivre fort loin après l'avoir rompu. De cette maniere les quatre jours ſuivans les Parthes reçurent autant de dommage des Romains, qu'ils leur en firent, ce qui ralentit extrêmement leur ardeur, & les diſpoſa à prendre le parti de ſe retirer en donnant l'hyver pour prétexte de leur retraite.

Antoine munit ſon arriere-garde & ſes flancs, de frondeurs & de gens de trait.

Le cinquiéme jour Flavius Gallus, homme très-brave & très-entreprenant, qui avoit quelque commandement dans l'armée, demanda à Antoine la plus grande partie de l'Infanterie legere de la queuë, & une partie de la Cavalerie de la tête, promettant de faire quelque grand exploit. Antoine lui ayant donné ces troupes il repouſſa les ennemis, non comme auparavant en ſe retirant après ſes charges, & en regagnant le gros de l'Infanterie, mais en faiſant ferme & en opiniâtrant le combat avec trop de temerité. Ceux qui commandoient l'arriere-garde le voyant trop éloigné, lui envoyerent dire de ſe rapprocher, mais il n'en voulut rien faire. On dit qu'alors Titius, qui étoit Queſteur, prit une des Enſeignes, fit tous ſes efforts pour faire retourner en arriere celui qui la portoit, & dit beaucoup

Temerité de Flavius Gallus.

Faute d'Antoine.

Titius Queſteur fait le devoir d'un homme ſage.

d'injures à Gallus, lui reprochant qu'il faisoit tuer sans nécessité beaucoup de monde & les plus braves de l'armée. Gallus répondit par d'autres injures & commanda à ses gens de demeurer. Titius se retira, & Gallus poussant toûjours ceux qu'il avoit en tête, s'engagea si avant que sans qu'il y prît garde il se trouva enveloppé. Alors se voyant chargé de tous côtez, il envoya demander du secours.

Gallus enveloppé envoye demander du secours.

Ceux qui commandoient les legions, du nombre desquels étoit Canidius, qui avoit beaucoup de crédit auprès d'Antoine, firent une très-grande faute en cette occasion, car au lieu de mener toute leur armée ensemble pour dégager Gallus, ils n'envoyerent à son secours qu'un petit nombre de troupes, & celles-ci étant défaites, ils en envoyerent d'autres. Cela repeté plusieurs fois, il s'en fallut fort peu qu'ils ne remplissent d'épouvante tout le Camp, & ne missent l'armée en déroute comme une armée entierement défaite; & ils l'auroient fait, si Antoine lui-même ne fût accouru du front avec son Infanterie pesamment armée, n'eût poussé au travers des fuyards sa troisiéme legion contre les ennemis,

Grande faute des Chefs des legions.

Antoine va enfin lui-même au secours avec toute son Infanterie.

Ils n'envoyerent à son secours qu'un petit nombre de troupes, & celles-ci étant défaites, ils en envoyerent d'autres.) Dans ces occasions on ne peut faire une plus grande faute que d'envoyer des pelotons l'un après l'autre au secours de gens pressez, car ces pelotons seuls ne peuvent rien & ne coûtent rien à défaire. Il faut envoyer tout d'un coup un gros corps, & marcher même avec toutes ses troupes si la chose est importante, car où il s'agit du tout, il faut combattre avec le tout.

& n'eût arrêté par là leur poursuite. Il n'y eut pas moins de trois mille hommes tuez dans cette rencontre, & on porta cinq mille blessez dans le Camp. Parmi ces derniers se trouva Gallus, le corps percé de fléches d'outre en outre en quatre endroits, & il mourut bien-tôt après de ses blessures. Antoine alloit dans toutes les tentes visiter les autres, & les consoloit fondant en larmes, & leur témoignant la compassion qu'il avoit de leur état; mais eux avec un visage gay, ils lui prenoient la main & le conjuroient de se retirer, d'avoir soin de lui, & de ne se donner point pour eux tant de peines & de fatigues, & l'appellant leur Empereur, ils l'assûroient que leur vie dépendoit de sa santé. Aussi doit-on dire que jamais dans ce tems-là ni Empereur, ni Capitaine n'assembla une armée si forte, composée d'une si florissante jeunesse, & si patiente dans tous les travaux; & quant au respect pour le Général, à l'obéïssance la plus entiere jointe à l'affection la plus cordiale, & à ce sentiment généreux qui remplissoit tous les cœurs tant des Officiers que des soldats, des plus nobles, que des plus obscurs, de préferer l'estime & les bonnes graces de leur Capitaine à leur sûreté & à leur vie, en tout cela elle ne le cedoit pas même aux anciens Romains. Et on en peut trouver plusieurs causes, comme nous l'avons déja dit, la grande naissance d'Antoine, la force de son éloquence, sa simplicité, sa liberalité, sa magnificence, & ses plaisanteries dans ses

Gallus percé de fléches en quatre endroits, meurt de ses blessures.

Antoine va visiter les blessez & les console.

Grande affection que ces soldats blessez témoignent à Antoine.

Bel éloge de l'armée d'Antoine.

Discipline des anciens Romains.

Qualitez qui concilioient à Antoine l'affection des troupes.

jeux & dans son commerce ; & en cette occasion la maniere tendre & affectueuse dont il compatissoit à leurs maux, & dont il donnoit tout ce dont ils avoient besoin, rendit les malades & les blessez plus affectionnez & plus disposez à lui obéïr que les sains mêmes.

Grande confiance des Parthes enorgueillis de leur victoire.

Cette victoire releva tellement le courage des ennemis, qui la veille étoient fort las & tout prêts à renoncer à leur poursuite, & elle leur inspira un tel mépris pour les Romains, qu'ils passerent la nuit autour du camp d'Antoine, ne doutant point qu'ils ne prissent la fuite, & que le lendemain les Parthes ne trouvassent les tentes désertes, & qu'ils ne pillassent toutes les richesses dont elles étoient pleines. Le lendemain à la pointe du jour les Barbares se trouverent en bien plus grand nombre, car on dit qu'il n'y eut pas moins de quarante mille chevaux, le Roi ayant envoyé jusqu'à ses gardes même comme à une victoire sûre & à un butin qui ne pouvoit leur échapper, car pour lui il ne se trouva jamais à aucune affaire.

Phraate ne se trouvoit jamais à aucune action.

Antoine vouloit haranguer ses troupes en robe noire, il en est empêché par ses amis.

Antoine voulant haranguer ses soldats, demanda une robe noire, pour attirer davantage leur compassion ; mais ses amis s'y étant opposez, il prit sa cotte d'armes de pourpre, & les harangua, louant extrêmement ceux qui avoient fait ferme, & repoussé l'ennemi, & blâmant ceux qui avoient pris lâchement la fuite. Les premiers l'exhorterent à avoir bon courage, &

& à attendre tout de leur valeur, & les autres qui sentoient combien ils méritoient ses reproches, s'offrirent à être décimez s'il vouloit, ou à être punis de telle autre maniere qu'il lui plairoit d'ordonner; la seule grace qu'ils lui demandoient, c'étoit de mettre fin à son déplaisir & à sa tristesse. Sur cela Antoine levant les mains au Ciel, demanda aux Dieux *que s'ils avoient résolu de lui envoyer quelque grand malheur pour contrebalancer ses prospéritez passées, ils voulussent le faire tomber sur lui seul, & sauver son armée, & la rendre victorieuse de ses ennemis.*

Belle priere d'Antoine & digne d'un homme plus vertueux.

Le lendemain, après avoir mieux muni leurs flancs, ils se mirent en marche. Quand les Parthes voulurent les attaquer, ils se trouverent bien éloignez de leur compte, car au lieu qu'ils croyoient marcher, non à un combat, mais à un pillage & à un butin sûr, ils se virent tout d'un coup accablez de traits, & trouverent les Romains aussi fermes & aussi âpres au combat que si leurs troupes avoient été toutes fraîches, ce qui pensa les rebuter & leur faire perdre courage pour la seconde fois. Cependant les Romains s'étant mis à descendre quelques côteaux, dont la pente étoit roide, & où ils ne pouvoient marcher que fort lentement, ils les attaquerent encore à grands coups de fleches. L'Infanterie qui étoit armée de grands boucliers, tourne tête, & enfermant au milieu d'elle ceux qui étoient legerement armez, le premier rang met un genou à terre, & se couvre

Confiance des Parthes trompée.

Belle manœuvre de l'Infanterie Romaine.

de ſes grands pavois ; le ſecond rang en fait de même, & éleve ſes pavois au-deſſus du premier, le troiſiéme de même, de ſorte que cette continuation de pavois fait comme un toit d'airain, préſente à la vûë comme les dégrez d'un théatre, & forme la plus ſûre des défenſes contre les traits & les fleches, qui ne font que couler deſſus. Les Parthes prenant ce mouvement des Romains qui avoient mis un genou à terre, pour une marque qu'ils étoient recrus, jettent leurs arcs & leurs fleches, & les piques baiſſées ils s'approchent pour combattre à coups de main. Dans ce moment les Romains ſe levent avec de grands cris, & ſe ſervant de leurs eſpieux ils renverſent morts les plus avancez, & mettent en fuite les autres. La même choſe arriva les jours ſuivans, car ils ne faiſoient que peu de chemin.

Pila. *C'étoient de gros bâtons de trois coudées armez d'un fer pointu aux deux bous.*

La famine ſe met dans l'armée d'Antoine.

Alors la famine commença à ſe mettre dans l'armée, car elle ne pouvoit recouvrer des bleds qu'à la pointe de l'épée, & quand elle en avoit, elle manquoit de moulins pour les moudre, ayant été obligée de les abandonner, parce que la plûpart des bêtes de ſomme étoient mortes, & que celles qui reſtoient, étoient employées à porter les ma-

De ſorte que cette continuation de pavois fait comme un toict d'airain.) Comme Plutarque imite ſouvent Homere, ſur tout dans ſes deſcriptions & dans ſes images, j'ai ajoûté au texte un mot qui m'a paru y manquer. Après ἐρέψι, qui eſt tout ſeul, j'ai ajoûté χαλκείῳ. Ce n'eſt pas aſſez de dire que cette continuation de boucliers élevez les uns au-deſſus des autres *reſſembloit à un toict*, l'image eſt bien plus belle de dire *qu'elle reſſembloit à un toict d'airain.*

lades & les bleſſez. On dit que le boiſſeau Attique de froment ſe vendoit dans le Gamp cinquante drachmes, & que les pains d'orge ſe vendoient autant d'argent qu'ils peſoient. Ils furent donc réduits à ſe nourrir d'herbes & de racines, & comme ils en trouverent fort peu de celles qu'ils avoient accoûtumé de manger, ils furent forcez de recourir à celles qui leur étoient entierement inconnuës, & ils en trouverent une qui les faiſoit mourir hors du ſens; celui qui en avoit mangé, ne ſe ſouvenoit de rien, ne reconnoiſſoit rien, & ne faiſoit autre choſe tout le jour que remuer & bouleverſer toutes les pierres qu'il trouvoit en ſon chemin, comme s'il eût fait quelque choſe de très-important, & de très-digne de ſes ſoins; de ſorte que par toute la campagne on ne voyoit que gens qui courbez vers la terre, en arrachoient les pierres & les changeoient de place; enfin après avoir vomi beaucoup de bile ils mouroient tout d'un coup, ſur tout depuis que le vin, qui étoit le ſeul antidote contre ce venin, leur eut manqué. Pluſieurs en ayant été emportez, & les Parthes ne ſe retirant point, on écrit qu'Antoine s'écria pluſieurs fois: *O retraite des dix mille!* faiſant entendre par là combien il admiroit ces dix mille Grecs de Xenophon, qui avoient fait bien plus de chemin qu'eux, étant revenus de Babylone, &

Vingt-cinq livres.

Grande extrémité où les troupes d'Antoine ſe trouvent réduites.

Etrange effet de quelques racines.

Retraite des dix mille de Xenophon, combien eſtimée.

Faiſant entendre par là combien il admiroit ces dix mille Grecs de Xenophon, qui avoient fait bien plus de chemin qu'eux, étant reve-

qui ayant toûjours eu ſur les bras un plus grand nombre de Barbares, s'étoient pourtant retirez en ſûreté.

Les Parthes ont encore recours à leurs ruſes ordinaires.

Les Parthes de leur côté voyant qu'ils ne pouvoient ni enfoncer les Romains, ni rompre leur ordonnance, & qu'ils avoient été pluſieurs fois battus & mis en fuite, eurent encore recours à leurs ruſes ordinaires, & ſe mêlant, comme en pleine paix & comme amis, avec ceux qui alloient au fourrage, ou qui s'éloignoient pour aller chercher des bleds, & leur montrant leurs arcs détendus, ils leur diſoient que pour eux ils s'en retournoient dans leurs maiſons, qu'ils mettoient fin à leur pourſuite, & qu'il n'y auroit plus que quelques Medes qui les ſuivroient encore un ou deux jours ſans leur cauſer la moindre incommodité, & ſeulement pour garantir de leurs courſes les villages les plus écartez du grand chemin. Ils accompagnoient ces paroles de grandes careſſes & de grandes embraſſades, comme prenant congé d'eux & leur diſant adieu. De maniere que les Romains renoncerent à leur défiance, & qu'Antoine lui-même, ſur les rapports qu'on lui fit, eut plus grande envie de prendre le chemin de la plai-

Les Romains ſe laiſſent encore tromper par les Parthes.

nus de Babylone.) J'avouë que voici un endroit que je n'entends point, & où je me perds. Antoine aſſiegeoit la grande ville de Phraate, appellée *Phraata.* Cette ville étoit dans l'Atropatene, l'Atropatene eſt une Province de la Medie, & par conſéquent au-delà de l'Euphrate & du Tigre. Xenophon n'avoit donc pas fait plus de chemin que lui pour retourner en Grece. Il parle ainſi parce qu'Antoine n'avoit pas eu tant de chemin à faire pour ſe trouver en pays ami. Et cela eſt vrai.

ne, & de quitter celui des montagnes, où l'on disoit qu'il ne trouveroit point d'eau.

Comme il se mettoit en état de l'exécuter, il arriva dans son camp un Officier des ennemis, nommé Mithridate, cousin germain de ce même Moneses qui s'étoit retiré auprès d'Antoine, & qui avoit reçu de lui trois villes en don, & il demanda qu'on le fît parler à quelqu'un qui sçût la Langue des Parthes, ou celle des Syriens. On lui amena un certain Alexandre d'Antioche, qui étoit particulierement attaché à Antoine. Dès qu'ils furent en présence, le Parthe déclara qui il étoit, dit que Moneses l'envoyoit pour leur rendre un grand service en revanche des plaisirs qu'il avoit reçus d'Antoine, & après ce préambule il demanda à Alexandre, *s'il ne voyoit pas cette chaine de hautes montagnes qui paroissoient dans le lointain.* Alexandre lui ayant répondu *qu'il les voyoit*, *c'est sous ces montagnes*, continua Mithridate, *que les Parthes vous dressent des embûches avec toutes leurs troupes, car au-dessous il y a de grandes plaines où ils vous attendent après vous avoir trompez en vous persuadant de prendre ce chemin, & de quitter celui des montagnes. Il est vrai que par celui des montagnes vous essuyerez la même soif & les mêmes fatigues ausquelles vous êtes déja tout accoûtumez. Mais si Antoine prend celui de la plaine, il doit être assûré que là l'attendent les malheurs de Crassus.* En finissant ces mots il se retira.

Mithridate cousin germain de Moneses, vient avertir Antoine du mauvais dessein des Parthes.

Ces paroles entenduës, Antoine, fort éton-

Le Mardien confirme l'avis du Parthe.

né & fort troublé, appella ses amis, & le Mardien qui lui servoit de guide: Celui-ci dit *qu'il n'avoit jamais pensé autrement que le Parthe, qu'il sçavoit par experience que le chemin de la plaine étoit impraticable & très-difficile à tenir, n'y ayant point de trace marquée; que quand même il n'y auroit ni ennemis ni embûches à craindre, il seroit toûjours très-dangereux, au lieu que par le chemin de la montagne ils n'auroient d'autre fatigue à essuyer que de marcher une journée entiere sans trouver nulle sorte d'eau.*

Antoine prend le chemin de la montagne, & part la nuit.

Sur cela Antoine changeant d'avis, prit le chemin de la montagne, & partit la nuit même après avoir ordonné à ses troupes de faire provision d'eau. Mais la plûpart manquoient de vaisseaux pour la porter, c'est pourquoi les uns s'aviserent d'en remplir leurs casques, & les autres d'en porter dans des peaux de chevre.

Ses troupes portent de l'eau comme elles peuvent.

Les Parthes ne marchoient jamais la nuit.

Ils ne furent pas plûtôt en marche que les Parthes en furent avertis, & que la nuit même ils se mirent à leurs trousses contre leur coûtume, car ils ne marchoient jamais la nuit. Le lendemain au lever du soleil ils atteignirent la queuë de l'armée. Les Romains étoient consumez de soif, & accablez de fatigue, car ils avoient fait cette nuit-là deux cent quarante stades, & se voyant si promptement joints par les ennemis contre leur attente, ils tomboient dans le découragement. La nécessité de combattre sans relâche augmentoit encore leur soif, car ils n'avançoient pas un pas sans combat.

Trente milles, près de dix lieuës.

Ceux qui marchoient à la tête de l'armée, rencontrerent ſur leur chemin une riviere dont l'eau étoit très-froide & très claire, mais ſalée & venimeuſe, car dès qu'on en avoit bû, elle cauſoit des douleurs inſupportables, en déchirant le ventre par des tranchées horribles, & enflammoit davantage la ſoif. Le Mardien les en avertit, mais quoi qu'il pût dire, & quelques efforts qu'on fît pour les retenir, ils voulurent en boire à toute force. Antoine alloit dans tous les rangs, les conjurant de s'abſtenir & de ſe moderer encore un peu de tems, que bien-tôt ils alloient trouver une autre riviere dont l'eau étoit excellente, & qu'enſuite le reſte du chemin étoit ſi rude & ſi impraticable à la Cavalerie, que les ennemis ſeroient obligez de les abandonner. En même tems il fit ſonner la retraite pour ceux qui combattoient, & donner le ſignal de dreſſer les tentes, afin que les ſoldats puſſent avoir de l'ombre pour ſe rafraîchir.

Les Romains trouvent ſur leur chemin une riviere, dont l'eau étoit froide & venimeuſe.

Les tentes étant dreſſées, & les Parthes s'étant retirez ſelon leur coûtume, le même Mithridate revint & parlant au même Alexandre, il leur conſeilla qu'après que l'armée ſe ſeroit un peu repoſée, elle ſe remît promptement en marche & qu'elle ſe hâtât de gagner la riviere, parce que les Parthes ne les pourſuivroient que juſques-là, & ne paſſeroient pas plus avant. Alexandre alla rapporter cet avis à Antoine, & Antoine le chargea de quantité de coupes & de flacons d'or pour

Mithridate revient & leur donne un autre bon avis.

Antoine fait préſent à Mithridate de coupes & de flacons d'or.

en faire présent à Mithridate, qui après en avoir pris autant qu'il en put cacher sous sa robe, se retira.

Les soldats d'Antoine coupent la gorge à ceux qui gardoient le trésor, & le pillent.

Ils mettent en piéces la vaisselle & les tables d'Antoine même.

Rhamnus affranchi d'Antoine, & un de ses gardes.

Serment qu'Antoine exige de lui.

Les Romains levant leur camp qu'il étoit encore jour, se mirent en marche sans être inquietez par les ennemis, mais eux-mêmes ils se donnerent la nuit la plus terrible qu'ils eussent encore passée, car coupant la gorge à ceux qui avoient la garde de l'or & de l'argent, ils les volerent, & pillerent tout celui que portoient les bêtes de somme, & enfin se jettant sur les bagages d'Antoine lui-même, ils mirent en pieces toute sa vaisselle & ses tables de grand prix & les partagerent entre eux. Tout le camp étoit donc rempli de tumulte & d'effroi, car ils pensoient que les Parthes étoient venus l'attaquer & avoient tout mis en déroute. Antoine appelle un de ses gardes, qui étoit son affranchi, & qui avoit nom Rhamnus, & l'oblige à jurer que dès qu'il l'ordonnera, il lui passera son épée au travers du corps, & lui coupera la tête, afin qu'il ne puisse ni être pris en vie par les ennemis, ni être reconnu après sa mort. Tous ses amis fondant en larmes autour de lui, le Mardien tâchoit de le rassûrer en lui disant *que la riviere étoit fort proche*, car déja un petit vent frais & humide, & un air plus froid se faisant sentir, rendoit la respiration plus douce & plus aisée, *& que le tems qu'ils avoient marché, marquoit qu'ils n'avoient encore que très-peu de chemin à faire*, car il ne restoit qu'une petite partie de la nuit. En même

tems

tems on vint d'un autre côté lui apprendre que le tumulte n'avoit point été causé par les ennemis, mais qu'il avoit été l'effet de l'injustice & de l'avarice de quelques-uns de ses soldats. C'est pourquoi voulant remettre ses troupes en ordre & les faire revenir de leur déroute & de leur effroy, il fit donner par les trompettes l'ordre de camper.

Déja le jour commençoit à poindre, & l'armée à reprendre sa forme ordinaire, & déja tout le désordre étoit calmé, lorsque les fléches des Parthes atteignirent ceux qui étoient à l'arriere-garde. En même-tems Antoine fit donner le signal du combat à ceux qui étoient armez à la legere, & les soldats des legions se couvrant de leurs boucliers comme auparavant, un genou à terre, soûtenoient les décharges des Parthes qui n'osoient plus les approcher. Ainsi ceux qui étoient à la tête avançant peu à peu à la faveur des autres, découvrirent bien-tôt la riviere. Et Antoine plaçant sa Cavalerie sur le bord pour soûtenir l'ennemi, fit d'abord passer les malades & les blessez; & bien-tôt ceux qui combattoient eurent la liberté & la facilité de boire, car dès que les Parthes eurent apperçu la riviere, ils détendirent leurs arcs & exhorterent les Romains à passer sans aucune crainte en donnant de grands éloges à leur valeur. Etant donc passez, ils se rafraîchirent un peu, reprirent haleine & continuerent leur marche sans se trop fier aux Parthes,

Les Parthes reparoissent aux trousses des Romains.

Antoine arrive sur les bords du fleuve de l'Araxe.

La sixiéme journée après ce dernier combat ils arriverent sur le bord de l'Araxe, qui separe la Medie de l'Armenie. Ce fleuve leur parut très-difficile, & par sa profondeur & par sa rapidité, & il se répandit un bruit dans toute l'armée que les ennemis étoient embusquez là autour pour les attaquer quand ils passeroient le fleuve. Mais quand ils furent passez en toute sûreté, & qu'ils toucherent la terre d'Armenie, comme s'ils avoient vû cette terre après une longue & périlleuse navigation, ils l'adorerent & se mirent ensuite à fondre en larmes & à s'embrasser dans les transports de leur joye. Comme ils marchoient dans un pays très-abondant & très-fertile, & qu'ils avoient souffert une grande disette, ils se gorgerent sans aucun ménagement de toutes sortes de viandes & de fruits, qu'ils avoient à foison, ce qui leur causa des hydropisies & des coliques furieuses.

Coûtume d'adorer, c'est-à-dire de baiser la terre où l'on arrive après l'avoir beaucoup desirée.

Là Antoine voulut faire la revûë de son armée; il trouva qu'il avoit perdu vingt mille hommes de pied, & quatre mille chevaux, dont il n'y en avoit pas la moitié qui eussent été tuez par les ennemis, tous les autres étoient morts de maladie. Ils employerent donc vingt-sept jours de marche à venir de la ville de Phraate jusqu'en Armenie, & dans ces vingt-sept jours ils battirent les Parthes en dix-huit combats. Mais ces victoires ne furent ni bien entieres ni bien completes, parce qu'ils ne pouvoient pas s'écarter pour

Pertes qu'Antoine avoit faites dans sa marche.

Vingt-sept jours de marche depuis la ville de Phraate jusqu'à l'Araxe.

Parthes battus en dix-huit combats par Antoine.

suivre l'ennemi fort loin. Et c'est cela même qui fit voir clairement que le Roi d'Armenie Artavasde avoit seul privé Antoine de l'honneur de terminer glorieusement cette guerre; car si les seize mille hommes de cheval qu'il avoit emmenez de la Medie, eussent suivi Antoine, armez comme ils étoient à la maniere des Parthes, & accoûtumez à combattre contre eux, quand les Romains auroient eu mis en fuite ceux qui seroient venus les attaquer, & que ces Armeniens auroient fait main basse sur ces fuyards, ils n'auroient pû après leur défaite se remettre & se rallier si souvent, & revenir si souvent à la charge. C'est pourquoi tous les Romains irritez pressoient Antoine de se venger de ce Roi d'Armenie; mais Antoine raisonnant en homme sage, ne lui reprocha point sa trahison, & ne retrancha rien des marques d'affection qu'il lui donnoit & des honneurs qu'il lui faisoit à son ordinaire, car il sentoit qu'il n'avoit qu'une armée très-foible & qu'il manquoit de tout. Mais long-tems après étant rentré en armes dans l'Armenie, il fit tant par ses invitations & par ses belles promesses qu'il l'engagea à venir se remettre entre ses mains, & alors il le retint prisonnier, & l'ayant mené lié & garrotté à Alexandrie, il y entra en triomphe. Les Romains furent fort offensez de voir que l'amour qu'il avoit pour Cleopatre le portoit à prostituer aux Egyptiens ce qui faisoit l'ornement & la gloire de leur patrie; mais, comme je l'ai déja dit,

Retraite d'Artavasde, seule cause de ce qu'Antoine n'avoit pas terminé cette guerre.

Sagesse d'Antoine, de ne pas se ressentir alors de tout ce que lui avoit fait Artavasde.

Le tems & les moyens qu'il prend pour s'en venger.

Il le mene prisonnier à Alexandrie, où il entre en triomphe.

Les Romains offensez de ce triomphe.

Car Artavasde mené en triomphe à Rome, auroit fait honneur à cette vil-

le, & c'étoit à elle que ce triomphe étoit dû.

ceci ne se passa que long-tems après.

Pour reprendre le fil de nôtre histoire, Antoine dans l'impatience de rejoindre Cleopatre, pressoit si fort sa marche malgré la rigueur de la saison & les neiges continuelles, qu'il perdit encore huit mille hommes dans le chemin, & qu'il arriva fort peu accompagné sur le rivage de la mer à un certain Bourg appellé Leucocome, entre Beryte & Sidon. Il y sejourna pour attendre Cleopatre, & comme elle tardoit trop à venir, il tomba dans des inquiétudes, dans des tristesses, & dans des langueurs qui le consumoient. Ensuite, pour faire quelque diversion à ses chagrins, il se mit à boire & à yvrogner, mais à table même il ne pouvoit se tenir en repos, ni calmer son impatience; à tout moment il se levoit, & pendant que les autres continuoient à boire, il sortoit & alloit sur le rivage pour voir si elle n'arrivoit point. Enfin elle arriva avec des habits & beaucoup d'argent pour les soldats. Mais il y a des Auteurs qui disent qu'elle n'apporta que les habits, & qu'Antoine prit dans son thresor l'argent qu'il distribua comme si c'étoit elle qui le donnoit.

C'est-à-dire, le bourg blanc.

Tristesses & langueurs d'Antoine dans l'impatience de voir Cleopatre.

Il cherche inutilement à faire diversion par le vin.

Cleopatre arrive près de lui avec beaucoup d'argent & des habits pour ses soldats.

Dans ce même tems-là le Roi des Medes entra en grand differend avec Phraate, Roi des Parthes, & l'on dit que le sujet de la querelle vint sur le partage des dépouilles Romaines. Le Roi des Parthes avoit déja fait de si grands progrès que le Roi des Medes fut fort allarmé & se vit en grand danger de perdre son Royaume.

Guerre entre le Roi des Medes & le Roi des Parthes.

Le Roi des Medes envoye des Ambassadeurs à Antoine pour le faire retourner contre les Parthes.

Pour derniere ressource il envoya des Ambassadeurs à Antoine le presser de revenir contre les Parthes, lui promettant qu'il l'aideroit de tout son pouvoir. A cette proposition Antoine sent rallumer ses esperances, voyant que la seule chose qui lui avoit manqué pour défaire entierement les Parthes, je veux dire de la Cavalerie & des gens de trait, c'étoit cela même qui lui arrivoit contre son attente, & qui lui étoit offert, non seulement sans qu'il le demandât, mais de maniere qu'en l'acceptant il faisoit un grand plaisir, & rendoit un très-grand service. Le voilà donc qui se prépare à repasser en Armenie, & après qu'il se seroit abouché avec le Roi des Medes sur les bords de l'Araxe, à aller faire la guerre aux Parthes.

Octavie s'embarque pour aller trouver Antoine.

Vûë d'Auguste en permettant à sa sœur Octavie d'aller trouver Antoine.

D'un autre côté à Rome sa femme Octavie veut s'embarquer pour l'aller trouver, & elle en obtint la permission de son frere Cesar, qui, comme la plûpart l'écrivent, la lui donna, non pour lui faire plaisir, mais afin que maltraitée & méprisée par Antoine, comme il s'y attendoit, elle lui fournît un prétexte honnête de lui faire la guerre. Quand elle fut arrivée à Athenes, elle reçut des lettres de son mari qui lui ordonnoit de l'attendre là, & qui lui apprenoit la nouvelle expedition qu'il alloit entreprendre. Octavie, quoique fort blessée de cet ordre, & piquée jusqu'au fond du cœur du prétexte qui le lui attiroit, ne laissa pas de lui écrire pour lui

Elle reçoit à Athenes des lettres d'Antoine qui lui ordonne de l'attendre là.

Grands secours qu'Octavie lui apporte.

demander où il vouloit qu'elle lui envoyât tout ce qu'elle avoit apporté pour lui, car elle avoit apporté des habits pour les troupes, beaucoup d'argent & quantité de présents pour ses Officiers & pour ses amis. Par dessus tout cela encore, elle lui avoit amené grand nombre de chevaux, & deux mille soldats d'élite tout équipez & couverts d'armes magnifiques comme les troupes Pretoriennes. Niger, un des amis d'Antoine, fut celui qu'elle lui envoya.

Elle lui amene des troupes & des chevaux.

Elle lui envoye Niger.

Maniere dont Niger exécute sa commission pour servir Octavie.

Il s'acquitta fort bien de sa commission; il exposa à Antoine tout ce dont il étoit chargé, & ajoûta de grands éloges qu'il donna à Octavie, & qui lui étoient dûs. Cleopatre, qui sentit bien qu'Octavie ne venoit que pour lui disputer le cœur d'Antoine, & qui craignit que si avec sa vertu & sa sagesse, avec la gravité de ses mœurs, & l'appui de toute la puissance de Cesar, elle avoit le tems de se servir de ses attraits, & d'employer ses caresses pour gagner son mari, elle ne devînt invincible & ne le possedât entierement, elle fit semblant de mourir d'amour pour lui, & attenuoit son corps en ne prenant que très peu de nourriture. Toutes les fois qu'il entroit chez elle, il lui voyoit le regard surpris & étonné, & quand

Artifices de Cleopatre pour retenir Antoine.

Amiot s'est fort trompé ici.

***Et qui craignit que si avec sa vertu & sa sagesse, avec la gravité de ses mœurs.*)** Car rien n'est si redoutable à une maîtresse qu'une femme ornée de vertu, de sagesse & de gravité, sur tout quand ces qualitez sont accompagnées des attraits & des graces de la personne. Il faut que le vice soit bien enraciné dans le cœur d'un homme pour tenir contre des ennemis si puissants.

il en sortoit, il le voyoit abattu & languissant. Souvent elle trouvoit le moyen de paroître toute en larmes, & en même-tems elle se hâtoit de les essuyer & de les cacher comme pour lui dérober sa foiblesse & son désordre. Et elle faisoit toutes ces coquetteries dans le temps qu'il étoit prêt à partir de la Syrie pour aller au secours des Medes.

Flatteurs toûjours prêts à nourrir le vice.

Ses flatteurs s'empressant pour elle & voulant la servir, accabloient Antoine d'injures. Ils l'appelloient homme dur & insensible, & ils lui reprochoient qu'il faisoit mourir cette pauvre femme qui n'aimoit que lui & qui ne vivoit que pour lui; que véritablement Octavie lui étoit unie, mais que ce n'étoit qu'à cause de son frere & pour des raisons d'interêt, & qu'elle avoit l'honneur de porter le nom de sa femme, au lieu que Cleopatre, Reine de tant de peuples, étoit appellée sa maîtresse, qu'elle ne fuyoit point & ne dédaignoit point ce titre, & qu'elle s'en tenoit honorée, pourvû qu'elle pût le voir & jouir de son commerce; mais que si elle se voyoit aban-

Plaisantes raisons dont se servent ces flatteurs pour retenir Antoine auprès de Cleopatre.

Au lieu que Cleopatre, Reine de tant de peuples, étoit appellée sa maîtresse, qu'elle ne fuyoit point & ne dédaignoit point ce titre.) Mais c'est là même qui devoit faire horreur à Antoine & le guérir entierement, s'il avoit conservé un reste de bon sens dans sa débauche. Quelle comparaison d'une femme vertueuse, sage, pleine d'amour pour son mari, à une Reine qui s'oublie & se ravalle jusqu'à n'être que maîtresse, & qui ne s'attache à un homme que par un esprit de débauche? Homere a fort bien fait entendre qu'une Déesse même en cet état est inferieure à une femme chaste.

donnée, elle ne resisteroit point à sa douleur, & qu'elle en perdroit la vie.

Antoine attendri par ces discours abandonne les Medes, & retourne à Alexandrie.

Par tous ces discours ils amollirent & fondirent si bien le cœur d'Antoine que de peur que Cleopatre ne se fît mourir, il retourna promptement à Alexandrie & remit les Medes au printemps, quoiqu'il eût nouvelles que les affaires des Parthes étoient fort troublées par des seditions & par des revoltes. Il rentra bien-tôt après dans leur pays, mais ce fut pour faire amitié & alliance avec le Roi en mariant un de ses fils qu'il avoit eus de Cleopatre à une des filles de ce Prince, laquelle étoit encore fort jeune; & après ce mariage il reprit le chemin de Rome uniquement occupé de la guerre civile qu'il méditoit.

Antoine marie un de ses fils qu'il avoit eus de Cleopatre avec la fille du Roi des Medes.

Dès qu'Octavie fut de retour d'Athenes, Cesar, qui croyoit qu'elle avoit reçu un très-grand affront, lui ordonna de sortir de la maison d'Antoine, & de loger en son particulier; mais elle répondit *qu'elle ne quitteroit point la maison de son mari, & que s'il n'avoit point d'autre raison de faire la guerre à Antoine que ce qui la regardoit, elle le conjuroit d'abandonner ses intérêts, car,* ajoûta-t-elle, *ce seroit une horrible chose à entendre que de deux grands Empereurs, celui-là pour l'amour d'une femme, & celui-ci pour la*

Générosité d'Octavie, & son grand amour pour son mari.

Ce fut pour faire amitié & alliance avec le Roi en mariant un de ses fils.) Il donna au Roi des Medes la partie de l'Armenie qu'il avoit conquise, & accorda Alexandre son fils aîné qu'il avoit eu de Cleopatre avec la fille de ce Roi des Medes, nommée Jotape, & retira les Enseignes qui avoient été prises dans le combat de Tatianus. Dion, liv. XLIX.

jalousie

jalousie d'une autre plongeassent dans une guerre civile tous les Romains.

Si elle disoit cela de bouche, elle le confirma encore davantage par les effets, car elle continua de demeurer dans la maison de son mari, comme s'il eût été présent, & elle éleva avec beaucoup de soin & de magnificence, non seulement les enfans qu'il avoit eus d'elle, mais encore ceux qu'il avoit eus de Fulvie. Et quand Antoine envoyoit quelques-uns de ses amis à Rome pour y briguer les charges & les emplois, ou pour y poursuivre des affaires particulieres, elle les recevoit, & sollicitoit pour eux auprès de son frere pour leur faire obtenir ce qu'ils demandoient. Et par cette conduite elle fit, sans le vouloir, un très-grand tort à Antoine, car les injustices qu'il faisoit à une femme d'un si grand mérite & d'une si grande vertu, lui attiroient la haine de tout le monde.

Merveilleuse conduite d'Octavie.

Elle fait par là un très grand tort à Antoine.

Une chose encore qui augmenta beaucoup cette haine, c'est le partage qu'il fit à ses enfans à Alexandrie, partage qui parut insolent, digne de la tragédie, & fait dans un esprit de haine pour les Romains. Car ayant fait assembler le peuple dans le Gymnase, & dresser sur un tribunal deux thrônes d'or, l'un pour lui, & l'autre pour Cleopatre, & d'autres thrônes plus bas pour ses enfans, il déclara premierement Cleopatre Reine d'Egypte, de Cypre, d'Afrique & de la basse Syrie, & lui donna pour Collegue & pour suc-

Partage insolent qu'Antoine fait aux enfans qu'il avoit eus de Cleopatre.

Il déclare Cleopatre Reine de plusieurs Royaumes, qu'il substituë à Cesarion.

cesseur à ces Royaumes le jeune Cesarion, qu'on croyoit fils de Jule Cesar, qui en mourant avoit laissé Cleopatre enceinte. Ensuite les fils qu'il avoit eus d'elle, il les nomma Rois des Rois, & donna à Alexandre l'Armenie, la Medie & tous les Etats des Parthes, quand il les auroit conquis. Il donna à Ptolemée la Phenicie, la Syrie & la Cilicie, & en même-tems il les présenta tous deux au peuple, Alexandre vêtu d'une robe à la Medoise, & ayant sur la tête la Tiare & le chapeau droit & pointu, que les Perses appellent *Cydaris*, & Ptolemée couvert d'un long manteau, avec des pantoufles, & un bonnet environné d'un diadême, car ce sont les ornemens des Rois successeurs d'Alexandre, comme les autres sont les ornemens des Rois des Medes & des Armeniens. Après que ces deux Princes eurent salué & baisé leur pere & leur mere, ils furent d'abord environnez, l'un d'une garde d'Armeniens, & l'autre d'une garde de Macédoniens, qu'on avoit préparées. Et Cleopatre dès ce moment & dans toute la suite du tems ne parut en public que

Il nomme ses enfans Rois des Rois.

Partage d'Alexandre qui étoit l'aîné.

Celui de Ptolemée qui étoit le cadet.

Cydaris quelle espece de chapeau.

Cleopatre vêtuë d'une robe consacrée à Isis, & se fait appeller la jeune Isis.

Et Cleopatre dès ce moment & dans toute la suite du tems ne parut en public que vêtuë de la robe consacrée à la Déesse Isis.) Le dernier excès de la folie, c'est l'impieté. Cleopatre prend le nom & la robe de la Déesse d'Egypte. Cette robe d'Isis étoit une robe de toutes sortes de couleurs, pour marquer qu'étant Reine du monde, elle déploye toute sa puissance sur la matiere, qui est susceptible de toutes sortes de formes & de couleurs. Au lieu que les habits d'Osiris étoient d'une seule couleur, de la couleur de la lumiere, parce que le premier principe est simple & sans aucun mélange. Ces habits d'Osiris étoient resserrez & gardez si étroitement

vêtuë de la robe consacrée à la Déesse Isis,& se fit appeller la jeune Isis.

César ne manqua pas d'en faire le rapport au Senat ; par ce moyen & en accusant souvent Antoine dans les assemblées du peuple il irrita & excita tout le monde contre lui. Antoine de son côté envoya à Rome pour se plaindre de César & pour l'accuser à son tour. Ses plus grands sujets de plainte étoient premierement qu'ayant dépouillé le jeune Pompée de la Sicile, il ne lui avoit pas donné la moitié de cette Isle comme ils en étoient convenus ; en second lieu qu'ayant emprunté de lui des vaisseaux pour cette guerre, il les avoit gardez après la guerre finie ; en troisiéme lieu qu'ayant chassé Lepidus de ses Gouvernemens, & l'ayant privé de tous ses honneurs jusqu'à le reduire en l'état d'un simple particulier, il avoit débauché son armée, s'étoit mis en possession de ses Provinces, & en avoit retenu les revenus, qui lui avoient été assignez, & par dessus tout cela qu'ayant partagé à ses soldats presque toute l'Italie, il n'en avoit pas laissé la moindre partie pour les siens.

Auguste rapporte au Senat toute cette conduite d'Antoine pour le rendre odieux.

Antoine de son côté envoye à Rome pour se plaindre, & pour l'accuser à son tour.

Ses principaux sujets de plainte.

Amiot s'est fort trompé.

A cela César répondoit qu'il avoit ôté à Lepidus ses Gouvernemens parce qu'il en abusoit avec insolence ; & que quant aux Provinces qu'il

Réponse d'Auguste aux plaintes d'Antoine.

qu'on ne les laissoit voir qu'une seule fois tous les ans en certain jour, & ceux d'Isis au contraire étoient exposez à tout le monde. Au reste, c'étoit une coûtume parmi les Payens de prendre & de porter des habits consacrez à certains Dieux, ou Déesses.

avoit conquises, il en feroit part à Antoine quand Antoine lui feroit part de l'Armenie; & que du reste les soldats d'Antoine ne devoient point partager avec les siens les terres de l'Italie, puisqu'ils avoient la Medie & tout le pays des Parthes, qu'ils avoient conquis pour les Romains en combattant vaillamment sous les ordres de leur Général. Antoine apprit ces nouvelles pendant le séjour qu'il fit en Armenie. En même-tems il ordonna à Canidius de prendre seize legions, & de descendre vers la côte de la mer; & lui avec Cleopatre il prit la route d'Ephese. Là fut le rendez-vous de son armée de mer, qui s'y assembla de tous côtez, au nombre de huit cent voiles en comptant les vaisseaux de charge. Cleopatre en avoit fourni deux cent avec vingt mille talens, & des vivres pour toute l'armée pendant la guerre.

Antoine envoye Canidius vers les côtes de la mer avec XVI. legions, & prend la route d'Ephese avec Cleopatre.

Son armée navale s'assemble à Ephese.

Soixante millions.

Antoine, à la persuasion de Domitius & de quelques autres, pressa Cleopatre de se retirer en Egypte, & d'y attendre l'issuë de cette guerre, mais cette Reine, craignant que par l'entremise d'Octavie il ne se raccommodât avec César, gagna Canidius à force d'argent, & le porta à parler en sa faveur à Antoine, & à lui représenter qu'il n'étoit ni juste d'éloigner de cette guerre une Princesse qui y contribuoit si fort de son côté, ni utile pour son parti, en ce que son départ décourageroit les Egyptiens qui faisoient la plus grande partie de ses forces maritimes; que d'ailleurs

Antoine presse Cleopatre de se retirer en Egypte.

Elle le refuse & gagne Canidius qui parle en sa faveur.

Raisons dont Canidius se sert.

Que d'ailleurs il ne voyoit pas que Cleopatre fût inferieure, ni

il ne voyoit pas que Cleopatre fût inferieure, ni en prudence, ni en bon sens, à aucun des Princes & Rois qui étoient dans son armée, elle qui avoit gouverné si long-tems un si grand Royaume, elle qui avoit vêcu si long-tems avec lui, & qui avoit pû apprendre dans son commerce à manier & à traiter avec sagesse & dexterité les affaires les plus grandes & les plus difficiles. Ces raisons l'emporterent sur l'esprit d'Antoine, car il falloit que tout vînt sous la puissance de César.

Mais elle ne l'avoit gouverné qu'en faisant folies sur folies.

Canidius persuade à Antoine que Cleopatre etoit devenuë fort habile dans son commerce.

Quand toutes ses forces furent assemblées, ils firent voile à Samos, où ils passerent le tems dans la bonne chere & dans les plaisirs. Car comme il étoit ordonné aux Rois, aux Gouverneurs, aux Tetrarques, aux Nations, & à toutes les villes depuis la Syrie jusqu'aux Palus Meotides, à l'Armenie & à l'Illyrie, d'envoyer, ou d'apporter tout ce qui étoit néceffaire pour la guerre, on

D'Ephese Antoine & Cleopatre vont à Samos avec leur flotte.

La vie qu'ils y menent.

en prudence, ni en bon sens, à aucun des Princes & Rois qui étoient dans son armée.] Mais quelles marques de prudence & de bon sens avoit-on veu d'elle ? Ou plûtôt quelles marques de folie n'en avoit-on pas vûës ? Cela donne bien mauvaise opinion des Princes & des Rois qui suivoient le parti d'Antoine. Aussi n'y en eut-il pas un seul qui fit paroître la moindre prudence, ni le moindre sens dans la bataille qui se donna ensuite, & où Antoine fut vaincu.

Elle qui avoit pû apprendre dans son commerce à manier & à traiter.) Voici la raison la plus forte sur l'esprit d'Antoine, & qui l'emporta. Antoine crut avoir formé Cleopatre, & l'avoir rendu très-habile. Quelle peste pour les Princes que les flatteurs !

A l'Armenie & à l'Illyrie, d'envoyer, ou d'apporter tout ce qui étoit nécessaire pour la guerre.] Au lieu de l'*Illyrie* il y a dans le texte *Laurium*, qui étoit une montagne de l'Attique, célébre par ses mines d'argent ; mais il

Divertissemens qu'ils prennent à Samos.

avoit eu soin d'ordonner aussi à tous les Comediens, Basteleurs, Farceurs, & autres tels artisans du Dieu Bacchus, de se rendre à Samos. De sorte que pendant que presque toute la terre entiere poussoit des soupirs & des gemissemens, une Isle seule retentissoit du son des flûtes & de toute sorte d'instrumens de musique; ses théatres étoient toûjours remplis, & l'on ne voyoit que des chœurs qui disputoient le prix de la Tragedie & de la Comédie. Toutes les villes contribuoient aux Sacrifices, & envoyoient chacune un bœuf, & les Rois disputoient à l'envi entre eux à qui donneroit les festins les plus superbes & feroit les présens les plus somptueux. Tellement que l'on entendoit dire par tout: *Que ne feront point tous ces Rois après leur triomphe pour célébrer leur victoire, puisque pour les seuls préparatifs de cette guerre ils font des fêtes si magnifiques?*

Sage reflexion de Plutarque.

Emulation des Rois pour ces divertissemens.

Discours publics très-sages.

Après ces fêtes finies, qui durerent plusieurs jours, Antoine donna à tous ces Comédiens & à ces Musiciens la ville de Priene pour leur habitation, & s'en retourna à Athénes, où il s'abandonna encore aux plaisirs, aux jeux & aux spectacles du

Ville de l'Ionie dans l'Asie Mineure.

Antoine s'en retourne à Athenes, où il s'abandonne aux mêmes plaisirs.

n'y a pas d'apparence que Plutarque ait joint *Laurium* avec l'Armenie, la Syrie, les Palus Méotides. Il a voulu sans doute parler de l'*Illyrie*. Ces deux mots se ressemblent assez pour avoir donné lieu à la faute.

Et autres tels artisans du Dieu Bacchus.] Car Bacchus présidoit à tous ces jeux, & les Poëtes le regardoient comme leur Docteur & leur maître, aussi étoit-il appellé proprement *Docteur.* C'est pourquoi Horace dit, *Bacchum in remotis carmina rupibus vidi docentem.*

theatre. Cleopatre, jalouse des honneurs que la ville avoit rendus à Octavie, car les Athéniens l'avoient honorée particulierement, & lui avoient marqué l'affection la plus sincere, & toutes sortes de distinctions, gagna la bienveillance du peuple par ses largesses. Ils lui décernerent donc de grands honneurs, & lui envoyerent dans s maison des Députez pour lui en porter le décret. A la tête de ces Députez étoit Antoine lui-même comme Citoyen d'Athénes, & ce fut lui qui porta la parole pour la ville & qui la complimenta.

Honneurs que les Atheniens décernent à Cleopatre.

Antoine la complimente à la tête des députez.

En même-tems il envoya de ses gens à Rome pour chasser Octavie de sa maison. On dit qu'elle en sortit emmenant avec elle tous les enfans d'Antoine, hors l'aîné de ceux qu'il avoit eus de Fulvie, lequel étoit avec son pere, & qu'elle fondoit en larmes, & se désesperoit de ce qu'on pouvoit la regarder comme une des causes de la guerre civile. Les Romains avoient pitié de son malheur & encore plus de l'aveuglement d'Antoine, sur-tout, ceux qui avoient vû Cleopatre, qui n'avoit aucun avantage sur Octavie ni en beauté, ni en fleur de jeunesse.

Il repudie Octavie.

Les Romains ont pitié du malheur d'Octavie, & encore plus de l'aveuglement d'Antoine.

Cleopatre n'avoit aucun avantage sur Octavie du côte de la beauté.

César informé de la grandeur & de la promptitude des préparatifs d'Antoine, en fut fort troublé, & craignit d'être forcé à en venir à une bataille cet été-là même, car il manquoit de beaucoup de choses; & les impositions extraordinaires qu'on faisoit pour avoir de l'argent, fou-

Impositions exorbitantes qu'Auguste mit sur le peuple pour cette guerre.

loient & affligeoient extrémement le peuple, car tout le monde contribuoit la quatriéme partie de ses fruits, & les enfans des affranchis étoient obligez de donner la huitiéme partie de leur fonds une fois payée. Cela faisoit fort crier contre lui, & remplissoit toute l'Italie de confusion & de trouble, de sorte que l'on compte parmi les plus grandes fautes d'Antoine d'avoir differé le combat. Par ce délai il donna le tems à César de faire ses préparatifs, & d'appaiser tout le desordre, car le peuple, pendant qu'on lui demandoit de l'argent, s'emportoit & se mutinoit, mais aprés l'avoir payé, il ne s'en souvenoit plus, & demeuroit tranquille.

Grande faute d'Antoine.

Disposition du peuple sur l'argent qu'on exigeoit de lui.

Titius & Plancus, deux des principaux amis d'Antoine, hommes Consulaires, se voyant méprisez & maltraitez par Cleopatre, parce qu'ils s'étoient fortement opposez à ce qu'elle demeurât à l'armée, le quitterent & se retirerent vers César, à qui ils découvrirent le testament d'Antoine, dont ils sçavoient tout le contenu. Ce testament étoit entre les mains des Vestales. Mais quand il le demanda, elles refuserent de le lui remettre, & dirent que s'il vouloit l'avoir, il n'avoit qu'à venir le prendre lui-même. Il y alla & le prit. D'abord il le lut seul en son particulier, & y nota quelques endroits qui paroissoient les plus

Titius & Plancus quittent Antoine, & passent dans le parti d'Auguste.

Ils lui découvrent le testament d'Antoine qui etoit entre les mains des Vestales, & auquel ils avoient signé.

Refus des Vestales de le rendre.

Auguste va le prendre lui même.

D'avoir differé le combat.) Au texte, il faut lire comme dans un lieu de μεταβολὴν, qui est dans le Mſ. ἀναβολὴν.

dignes

dignes de blâme. Enſuite il aſſembla le Sénat & lui en fit la lecture, de quoi la plûpart furent indignez, car il leur parut étrange & inoüi qu'un homme vivant fût puni de ce qu'il avoit ordonné qu'on exécutât après ſa mort. Il s'attacha particulierement à ce qu'il ordonnoit pour ſa ſépulture, car il vouloit que quand bien même il mourroit à Rome, ſon corps fût porté en pompe au travers de la place, & envoyé à Alexandrie à Cleopatre. Calviſius, l'un des amis de Céſar, lui reprocha entr'autres malverſations, qu'il avoit donné à Cleopatre la bibliothéque de Pergame qui étoit compoſée de deux cens mille volumes; & que dans un feſtin en preſence d'une infinité de gens, il s'étoit levé de table, & lui avoit marché

Il y fait des remarques, & le lit au Sénat.

Le Sénat indigné de cette conduite d'Auguſte.

Antoine ordonnoit qu'après ſa mort ſon corps fût porté à Alexandrie.

On lui fait un crime d'avoir donné à Cleopatre la bibliothéque de Pergame. Richeſſe de cette bibliotheque.

Enſuite il aſſembla le Sénat & lui en fit la lecture, de quoi la plûpart furent indignez.] Cette action de Céſar fut regardée comme très-violente & très-injuſte, car un teſtament ne doit être publié qu'après la mort du Teſtateur; & ce teſtament n'ayant juſques-là aucune force, il eſt inoüi que l'on puniſſe le Teſtateur vivant de ce qu'il a ordonné qu'on executât après ſa mort, & qu'il peut changer & révoquer pendant qu'il eſt en vie.

Et que dans un feſtin en preſence d'une infinité de gens, il s'étoit levé de table, & lui avoit marché ſur le pied.) C'eſt, à mon avis, le ſens naturel de ce paſſage. Calviſius reproche à Antoine une très-grande impudence, de s'être levé de table, & d'avoir marché ſur le pied à Cleopatre, ce qui étoit entre eux un ſignal pour aller au rendez-vous qu'ils avoient pris enſemble toutes les fois que cela arriveroit. τρίβειν τὸς πόδας, ſignifie *marcher ſur les pieds.* Car τρίβειν comme le Latin *terere*, ſignifie *calcare.* De cette convention d'Antoine & de Cleopatre eſt venuë la ſignification obſcene que nous donnons aujourd'hui à ce mot, *marcher ſur le pied.* Action dont toute femme vertueuſe ſeroit offenſée.

Marcher sur le pied.

sur le pied, ce qui étoit entre eux une sorte de convention, & le signal d'un rendez-vous; qu'il avoit souffert que lui present les Ephesiens appellassent Cleopatre *leur Maîtresse & leur Souveraine*; que souvent dans le tems qu'il étoit assis sur son tribunal à rendre la justice aux Rois & aux Tetrarques, il avoit reçu d'elle des billets d'amour dans des tablettes de crystal & de cornaline, & qu'il les avoit lus sans aucune pudeur, & qu'un jour Furnius, homme de grande dignité & le plus éloquent des Romains, plaidant devant lui, Cleopatre portée dans une litiere, vint à passer, & qu'il ne l'eut pas plûtôt apperçuë qu'il quitta l'audience & l'accompagna collé à sa litiere. Mais on crut que Calvisius avoit inventé la plûpart de ces accusations. Et les amis d'Antoine firent leurs sollicitations en sa faveur auprès du peuple. Ils lui envoyerent même un d'entre eux, appellé Geminius, pour l'exhorter à prendre garde à lui, à ne pas se négliger, & à empêcher par toutes sortes de voyes qu'on ne lui ôtât le Consulat & toute sa puissance, & qu'on ne le déclarât ennemi du peuple Romain.

Cleopatre écrivoit à Antoine des lettres d'amour dans des tablettes de cristal & de cornaline.

Calvisius soupçonné d'avoir inventé ces accusations.

Geminius envoyé à Antoine pour l'exhorter à prendre garde à lui.

Dès que Geminius fut arrivé en Grece, il fut très-suspect à Cleopatre, qui le regarda comme un homme qui venoit ménager quelque chose

Qu'on ne lui ôtât le Consulat & toute sa puissance.) Comme on le fit en effet, car il étoit désigné Consul pour l'année suivante, & on lui ôta le Consulat & toute la puissance dont il étoit revêtu, & on le déclara ennemi du peuple Romain.

pour Octavie. Dans cet esprit elle le railloit & le brocardoit toûjours à table, & lui faisoit donner les places les moins honorables. Geminius supportoit patiemment tous ces outrages, en attendant qu'il pût avoir une audience d'Antoine. Enfin Antoine, au lieu de l'entendre en particulier, lui ordonna de dire en pleine table le sujet qui l'avoit amené. Geminius répondit *que ce dont il avoit à l'entretenir, n'étoit point propos de table, & qu'il le lui expliqueroit le lendemain à jeun; mais que la seule chose qu'il sçavoit & qu'il pouvoit dire & sobre & après avoir bû, c'est que tout iroit bien si Cleopatre se retiroit en Egypte.* Antoine s'emportant à ce propos, Cleopatre prit la parole & dit, *tu as fort bien fait, Geminius, de déclarer la vérité avant que la torture te l'ait arrachée.*

Geminius très-maltraité par Cleopatre.

Il ne peut avoir audience d'Antoine.

Ce qu'il lui dit en pleine table.

Ce que Cleopatre lui dit.

Peu de jours après Geminius se déroba & s'en retourna à Rome. Les flatteurs de Cleopatre chasserent encore plusieurs autres des meilleurs amis & des plus fideles serviteurs d'Antoine, qui ne pouvoient souffrir les outrages, les insolences, & les mauvaises plaisanteries qu'on leur faisoit tous les jours. De ce nombre furent Marcus Silanus & Dellius l'Historien. Celui-ci dit même *qu'il s'étoit retiré pour se mettre à couvert des embûches que Cleopatre lui dressoit pour le tuer, & qui lui avoient été découvertes par le Medecin Glauccus.* Il avoit attiré sa haine, parce qu'un soir à table il avoit dit *qu'on leur donnoit à boire du vinaigre pendant que Sarmentus beuvoit à Rome le plus excellent Falerne.* Ce Sarmen-

Geminius épouvanté se dérobe, & s'en retourne à Rome.

Les flatteurs de Cleopatre chassent les meilleurs amis d'Antoine.

Dellius l'Historien, il avoit écrit l'histoire de l'expedition d'Antoine contre les Parthes.

Glauccus Medecin de Cleopatre.

Sarmentus bouffon, & un des mignons de Cesar.

tus étoit un de ces jeunes garçons que César entretenoit pour ses infames plaisirs, & que les Romains appellent *leurs delices.*

Non pas à Antoine, mais à Cleopatre. Ce tour est fort adroit.

Mot d'Auguste sur Antoine.

Dès que César eut fait tous ses apprêts, il fit ordonner qu'on feroit la guerre à Cleopatre, & que l'on ôteroit à Antoine l'Empire qu'il avoit déja cedé à une femme, & il dit publiquement *que Cleopatre par des breuvages & par des charmes amoureux avoit tellement ensorcelé Antoine, qu'il n'étoit plus en son bon sens, & que ce ne seroit pas Antoine qui feroit la guerre aux Romains, mais un Mardion l'Eunuque, un Pothin, une Iras, coiffeuse de Cleopatre, & une Charmion, par les mains desquels passoient toutes les plus grandes affaires de l'Empire.*

Signes & prodiges qui précéderent la guerre contre Antoine.

On dit qu'avant la guerre il arriva plusieurs signes & prodiges. La ville de Pisaure, qui étoit une colonie d'Antoine, bâtie sur la mer Adriatique, fut engloutie dans un abîme qui s'entrouvrit sous elle par un furieux tremblement de terre; une des statuës de marbre, qu'on avoit dressées à Antoine dans la ville d'Albe, fut pendant plusieurs jours toute découlante de sueur, & on avoit beau l'essuyer, la sueur couloit sans cesse; pendant un séjour qu'il fit dans la ville de Patres, la foudre y brûla le temple d'Hercule; à Athenes, dans l'endroit appellé la Gigantomachie, la

Parce qu'on y avoit peint le combat des Dieux contre les Géants.

Ce Sarmentus étoit un de ces jeunes garçons que César entretenoit pour ses infâmes plaisirs.) C'est le même dont Horace parle dans la Sat. v. du Livre 1. où il décrit le combat qu'il eut avec un autre bouffon nommé Cicerrus. On peut voir son histoire dans mes Remarques.

ſtatuë de Bacchus fut enlevée par un tourbillon de vent & portée dans le théatre. Or Antoine ſe diſoit deſcendu d'Hercule, & faiſoit profeſſion d'imiter Bacchus dans toute la conduite de ſa vie, ſe faiſant appeller par cette raiſon, comme nous l'avons déja dit, *le jeune Bacchus*. La même tempête fondant à Athenes ſur les Coloſſes d'Eumenes & d'Attalus, qui étoient ſurnommez *les Antoines*, les renverſa ſeuls parmi pluſieurs autres. La Galere Capitaineſſe de Cleopatre, étoit appellée *Antoniade*; il y arriva un ſigne d'un préſage terrible, des hyrondeles avoient fait leur nid ſous la pouppe; il en ſurvint d'autres qui chaſſerent les premieres & qui tuerent leurs petits.

Antoine ſe piquoit de deſcendre d'Hercule, & d'imiter Bacchus.

Appellé le jeune Bacchus.

Coloſſes d'Eumenes & d'Attalus, appellez les Antoines.

La Galere Capitaineſſe de Cleopatre, appellée Antoniade.

Prodige qui y arriva.

Quand ils furent prêts à commencer la guerre, il ſe trouva qu'Antoine avoit pour le moins cinq cent vaiſſeaux de guerre, parmi leſquels il y en avoit à huit rangs & juſqu'à dix rangs de rames, tous ſuperbement parez, comme pour une pompe & pour une revûë. Son armée étoit de deux cens mille hommes de pied & de douze mille chevaux. Il avoit ſous ſes ordres pluſieurs Rois ſes alliez, Bocchus, Roi des Libyens, Tarcondemus, Roi de la Cilicie Superieure, Archelaüs, Roi de Cappadoce, Philadelphe, Roi de Paphlagonie, Mithridate, Roi de Comagene, Adallas, Roi de Thrace. Tous ces Rois étoient en perſonne dans ſon armée. Pluſieurs autres qui n'avoient pû ſ'y trouver, lui avoient envoyé

Grandes forces d'Antoine.

Rois qui étoient en perſonne dans l'armée d'Antoine.

Ceux qui lui avoient envoyé leurs troupes.

leurs troupes, Polemon, Roi de Pont, Manchus, Roi des Arabes, Herode, Roi des Juifs, Amyntas encore Roi des Lycaoniens & des Galates; même le Roi des Medes lui avoit envoyé un renfort considérable.

Forces d'Auguste.

César n'avoit que deux cent cinquante vaisseaux bien armez, quatre-vingt mille hommes de pied, & à peu près autant de cavalerie qu'Antoine. Ce dernier commandoit à tous les Estats, depuis l'Euphrate & l'Armenie, jusqu'à la mer Ioniene & à l'Illyrie, & César à toutes les terres, depuis l'Illyrie, jusqu'à l'Ocean Occidental, & depuis ce même Ocean, jusqu'à la mer de Toscane & de Sicile; il avoit encore l'Afrique, l'Italie, la Gaule, l'Espagne, jusqu'aux Colomnes d'Hercule, & Antoine avoit sous sa domination tout ce qui est depuis Cyrene, jusqu'à l'Ethiopie. Mais il étoit si livré & si asservi à une femme; que quoiqu'il fût beaucoup plus fort par terre, il voulut pourtant que cette grande affaire se décidât par un combat naval pour faire plaisir à Cleopatre, & cela encore lorsqu'il voyoit de ses propres yeux, que faute d'équipages ses capitaines de Galeres enlevoient tous les jours dans la pauvre Grece qui avoit déja tant souffert, les

Estats ausquels ils commandoient.

Grande faute d'Antoine.

Les Capitaines de la flotte d'Antoine enlevoient par force toute sorte de gens en Grece, pour remplir leur chiourme.

Manchus, Roi des Arabes.] Ce nom est écrit diversement, *Manchus & Malichus*. Hirtius dans la guerre d'Alexandrie, appelle ce Roi *Malchus. Ab rege Nabataeorum Malcho. Malchus* ou *Malichus*, est le nom que les Arabes donnoient à leurs Rois, car, comme Bochart l'a remarqué, *Malich*, en Arabe, signifie *Roi.*

voyageurs, les muletiers, les moissonneurs, & jusqu'aux jeunes garçons, & qu'avec cela même ses Galeres n'étoient pas encore fournies d'un nombre suffisans de rameurs, & que la plûpart en manquoient, & ne pouvoient voguer qu'avec beaucoup de peine. Au contraire les vaisseaux de César n'étoient, ni d'une hauteur, ni d'une magnificence pour l'ostentation & la pompe, mais legers, propres à faire tous les mouvemens, & très-bien fournis de rameurs & de tout ce qui étoit nécessaire. Il les tenoit tout prêts dans les ports de Tarente & de Brunduse, d'où il envoya à Antoine lui dire, qu'il ne perdît plus le tems en vains délais, & qu'il vînt avec toutes ses forces, & lui promettre qu'il lui donneroit des rades & des ports, afin qu'il pût aborder sans empêchement, & qu'avec ses troupes de terre il se retireroit de la côte, & s'éloigneroit de la mer autant de chemin qu'en peut faire un cheval dans

Vaisseaux d'Auguste plus legers, plus agiles, & mieux fournis que ceux d'Antoine.

Auguste brave & défit Antoine.

Il se retireroit de la côte.) Une faute considérable, qui est dans le texte, a trompé les interpretes, & leur a fait fort mal traduire ce passage. On y lit ὑποχωρήσειν δὲ τῷ πεζῷ τῆς Ἰταλίας. *Qu'il se retireroit de l'Italie avec son armée de terre. De continente Italia concessurum*; ou, comme Amiot a traduit, *qu'il se reculeroit avec son armée de terre, au dedans de l'Italie.* Par où il paroît qu'il a lu ἴσω τῆς Ἰταλίας. Mais comment César, qui avoit ses troupes à Tarente, & à Brunduse, qui sont en Italie; comment, dis-je, pouvoit-il offrir qu'il se retireroit de l'Italie, ou qu'il se reculeroit au dedans de l'Italie, pour donner à Antoine le tems de faire son débarquement? On voit l'absurdité de cette proposition. Au lieu de τῆς Ἰταλίας, il faut lire comme dans un Mſ. τῆς παραλίας. *Qu'avec son armée de terre, il se retireroit de la côte.* De cette maniere il n'y a plus de difficulté, & le sens est clair.

une course, afin qu'il pût mettre ses troupes à terre en toute sûreté, & dresser son Camp.

Antoine brave Auguste à son tour, & le défit en combat singulier.

Antoine, pour le braver à son tour, le défia en combat singulier, quoiqu'il fût le plus vieux, & lui fit dire, que s'il fuyoit ce combat seul à seul, il le combattroit en bataille rangée dans les plaines de Pharsale, où César & Pompée avoient combattu.

Petite ville maritime de l'Epire.

Pendant qu'Antoine se tenoit à l'ancre près du Cap d'Actium, à la droite, où est presentement la ville de Nicopolis, César se hâta de traverser la mer d'Ionie, & s'empara le premier du poste appellé *Toryne*. Antoine fut fort consterné d'apprendre cette nouvelle; car son armée de terre n'étoit pas encore arrivée. Mais Cleopatre se mocquant & raillant sur ce mot, *Eh bien*, dit-elle, *qu'y a-t'il là de si terrible que César soit assis à Toryne?*

Raillerie de Cleopatre sur ce mot Toryne.

Le lendemain dès la pointe du jour Antoine voyant que les ennemis venoient sur lui, & craignant qu'ils ne se rendissent maîtres de ses vaisseaux qu'ils trouveroient dégarnis d'hommes de défense, arma promptement les rameurs, les plaça sur les ponts seulement pour l'apparence,

Stratagème d'Antoine, pour faire paroitre ses vaisseaux armez.

Et bien, dit-elle, qu'y a-t'il là de si terrible que César soit assis à Toryne?] Il est impossible de conserver dans nôtre Langue la grace de cette allusion, comme Amiot l'a fort bien vu. Toryne, qui est ici un nom de ville, signifie aussi une culiere à pot. Et c'est sur cette derniere signification que porte toute la plaisanterie de ce mot, comme si Cleopatre disoit, *Et bien qu'y a-t'il là de si terrible que César se tienne près du feu à écumer le pot.*

&

& faisant paroître des deux côtez de ses vaisseaux les rames étenduës, il tint ainsi toute sa flotte à l'entrée du port d'Actium, la prouë tournée vers l'ennemi, comme si véritablement ses bancs eussent été bien garnis de rameurs, & qu'elle eût été toute disposée à combattre. Cesar abusé par ce stratagême, se retira; il paroît aussi qu'Antoine lui coupa l'eau très-habilement, car sçachant qu'il n'y en avoit que très-peu & de très-mauvaise dans tous les lieux voisins de son Camp, il l'environna de forts & de tranchées pour l'empêcher d'en aller chercher au loin. Il donna à Domitius une grande marque d'humanité & de generosité même contre le sentiment de Cleopatre. Ce Domitius ayant la fiévre, se mit dans une chaloupe, comme pour prendre l'air, & passa dans le Camp de Cesar. Antoine, quoique très-piqué de cette desertion, ne laissa pas de lui renvoyer tous ses équipages, ses amis & ses domestiques, & Domitius, plein de repentir de son infidélité & de sa trahison, qui étoit publique, en mourut bien-tôt de déplaisir. Il y eut aussi deux Rois qui l'abandonnerent, & qui se jetterent dans le parti de Cesar, Amyntas & Dejotarus. Et comme sa flotte étoit malheureuse en tout, & qu'elle ne venoit pas assez promptement pour lui être du moindre secours, il fut forcé de mettre toute son esperance dans son armée de terre, & Canidius, qui la commandoit, changea de sentiment à la vûë du danger; il

Auguste abusé par ce stratagême se retire.

Antoine lui coupe l'eau.

Il donne une grande marque d'humanité à Domitius Enobarbus, qui l'avoit quitté.

Domitius meurt de déplaisir de son infidélité.

Canidius Général de l'armée de terre d'Antoine.

Conseil qu'il lui donnoit.

conseilla à Antoine de renvoyer Cleopatre, & de gagner promptement la Thrace, ou la Macedoine pour y combattre par terre, d'autant plus que Dicomes, Roi des Getes, promettoit de le secourir avec une armée considérable. Il lui représenta qu'il n'étoit point honteux d'abandonner la mer à Cesar qui s'étoit si bien exercé aux combats de mer dans la guerre de Sicile; mais que ce seroit une chose horrible, qu'étant le plus expérimenté de tous les Capitaines dans les combats de terre, il ne se servît pas de la valeur & de la bonne volonté de tant de braves soldats, & qu'en divisant & partageant son armée sur plusieurs bâtiments, il l'affoiblît & la rendît entierement inutile. Cependant, malgré ces remontrances, Cleopatre l'emporta, & voulut qu'une bataille navale décidât de cette guerre. Car elle pensoit déja à la fuite, & elle avoit déja déliberé en elle-même, non comment elle pourroit aider à remporter la victoire, mais par où elle pourroit échapper plus facilement quand tout seroit perdu.

Auguste très-exercé aux combats de mer.

Antoine le plus exprimenté de tous les Généraux de troupes de terre.

Cleopatre l'emporte, & obtient que l'on combatte par mer.

Elle pense à la fuite même avant le combat.

Il y avoit une longue chaussée qui alloit du Camp d'Antoine, jusqu'à l'endroit où ses vaisseaux étoient à l'ancre. Antoine passoit souvent par là, sans rien craindre, pour aller visiter sa flotte. Un des gens de Cesar s'en étant apperçu, dit à

Qui alloit du Camp d'Antoine.] Il manque ici au texte un mot qui y est très-nécessaire, πρὸς τὸ ναύσταθμον τῆς στρατοπεδείας, il faut ajoûter la préposition, & lire, πρὸς τὸ ναύσταθμον ἀπὸ τῆς στρατοπεδείας.

son maître qu'il ne seroit pas impossible d'enlever Antoine, quand il passeroit sur cette chaussée, s'il envoyoit des gens se mettre en embuscade en cet endroit. Cesar ne manqua pas d'y envoyer des soldats choisis avec leur Officier. Il s'en fallut si peu qu'ils ne le prissent, qu'ils saisirent celui qui marchoit devant lui, s'étant levez de leur embuscade avec trop de précipitation, & qu'Antoine ne se sauva qu'avec beaucoup de peine en courant de toute sa force.

Antoine pensa être enlevé.

Dès qu'il eut pris la resolution de combattre par mer, il fit brûler tous ses vaisseaux Egyptiens, excepté soixante, & sur ses meilleures & plus grandes Galeres, depuis trois rangs de rames, jusqu'à dix, il mit vingt mille bons soldats, & deux mille hommes de trait. Là un vieux Officier d'Infanterie, Chef de bandes, qui s'étoit trouvé à plusieurs batailles sous lui, & qui avoit le corps tout cousu de coups, se mit à crier comme il passoit, & à lui dire, *Mon Général pourquoi vous défiant de ces blessures & de cette épée, allez-vous mettre vôtre confiance & vos esperances sur un bois pourri? Que les Egyptiens & les Pheniciens combattent par mer, mais donnez-nous la terre; à nous qui sommes accoûtumez à y combattre de pied ferme, & à vaincre, ou mourir.*

Antoine fait brûler tous ses vaisseaux Egyptiens, excepté LX.

Discours d'un vieux Officier à Antoine.

Antoine ne répondit rien, il lui fit signe seulement de la main & de la tête, comme lui or-

Il fit brûler tous ses vaisseaux Egyptiens, excepté soixante.] Car la lâcheté des Egyptiens lui étoit connuë, & il craignoit qu'ils ne prissent la fuite dès que le combat seroit engagé. Il ne laissa que les vaisseaux qui étoient pour la garde de Cleopatre.

donnant d'avoir bon courage, & passa, n'ayant pas lui-même trop bonne esperance, jusques-là que ses pilotes voulant laisser leurs voiles, il les força de les prendre & de s'en charger, disant *qu'il ne falloit pas qu'aucun des ennemis pût échapper à leur poursuite.* Ce jour-là, & les trois jours suivans la mer fut si agitée, qu'elle fit differer le combat; mais le cinquiéme jour le vent étant tombé, & une bonace, sans la moindre agitation, étant survenuë, ils en vinrent aux mains. Antoine conduisoit son aîle droite avec Publicola; il avoit donné l'aîle gauche à Cœlius, & Marcus Octavius, & Marcus Justeïus commandoient le corps de bataille. Cesar avoit donné le commandement de son aîle gauche à Agrippa, & avoit retenu la droite pour lui; & des armées de terre, Canidius commandoit celle d'Antoine, & Taurus celle de Cesar, & elles étoient toutes deux en bataille sur la côte sans faire aucun mouvement.

Signe de la crainte, & de la défiance d'Antoine.

Bataille d'Actium.

Ordonnance des deux armées.

Les deux Généraux ne s'oublioient point; Antoine sur une chaloupe alloit le long de ses lignes, & exhortoit ses soldats à combattre de pied ferme, comme sur la terre, attendu que leurs vaisseaux, par leur pesanteur, leur en donnoient le moyen, & il ordonnoit à ses pilotes qu'ils soû-

Jusques-là que ses pilotes voulant laisser leurs voiles, il les força de les prendre.] Ces pilotes vouloient laisser leurs voiles, parce qu'elles leur seroient inutiles dans le combat. Mais Antoine les força de les prendre, se doutant bien que si elles étoient inutiles pour combattre, elles seroient fort utiles pour fuïr. Mais il cacha sa crainte sous un bon mot. Les vaisseaux de Cesar avoient laissé leurs voiles, & ne s'étoient préparez qu'au combat.

tinssent le choc des ennemis sans bouger non plus que s'ils étoient à l'ancre, & qu'ils se gardassent de sortir du détroit de l'entrée du Golse ; & Cesar, en sortant de sa tente à la pointe du jour pour aller visiter sa flotte, rencontra, dit-on, sur son chemin un homme qui conduisoit un âne. Il lui demanda son nom. Cet homme l'ayant reconnu, lui dit qu'il s'appelloit *Eutychus*, & que son âne avoit nom, *Nicon.* C'est pourquoi, lorsque dans la suite il fit orner cet endroit des becs des Galeres prises, il y fit élever deux statuës de bronze, l'une du bon homme, & l'autre de son âne.

Auguste sortant de sa tente rencontre un homme qui conduisoit un âne augure qu'il tire de leurs noms.

C'est-à-dire, heureux.

C'est-à-dire, vainqueur.

Il fait élever deux statuës de bronze, l'une de l'homme, & l'autre de l'âne.

Après avoir bien vû l'ordonnance & la disposition de la flotte, il se fit mener dans sa chaloupe à l'aîle droite; il s'étonna de voir que les ennemis se tenoient dans le détroit sans faire aucun mouvement, car à voir leurs vaisseaux de loin on auroit dit qu'ils étoient à l'ancre ; Cesar le crut même assez long-tems, c'est pourquoi il tint ses vaisseaux éloignez de la flotte ennemie environ huit stades. Il étoit alors la sixiéme heure du jour, & un petit vent de mer s'étant levé, les soldats d'Antoine ne pouvant souffrir ces longues remises, & se confiant en la hauteur & grandeur de leurs vaisseaux, qu'ils regardoient comme invincibles, remuerent leur aile gauche. Cesar voyant ce mouvement, en fut ravi, & fit reculer son aîle droite pour attirer encore davantage les ennemis hors du détroit, & pour pouvoir avec ses galeres,

Mille pas.

qui étoient legeres & bien fournies de rameurs, envelopper les gros navires d'Antoine, que leur grandeur & le défaut d'équipage rendoient pesants & sans action.

Il n'y eut dans cette bataille ni choc de vaisseaux, ni vaisseaux brisez.

Le combat étant engagé, il n'y eut ni choc de vaisseaux, ni vaisseaux brisez, car d'un côté ceux d'Antoine à cause de leur pesanteur étoient incapables d'un mouvement violent qui fait seul des breches sensibles aux vaisseaux qu'ils heurtent, & de l'autre côté ceux de Cesar non seulement évitoient de donner de leur prouë contre la prouë de ceux d'Antoine, qui étoit armée d'un esperon d'airain très-solide & très-fort, mais ils n'osoient pas même leur donner en flanc, car leur pointe se brisoit facilement en quelque endroit qu'ils heurtassent ces gros vaisseaux qui étoient bâtis de grosses poutres quarrées & attachées les unes aux autres avec de gros liens de fer.

Cette bataille ressembloit à une attaque de murailles.

Cette bataille navale ressembloit donc parfaitement à un combat de terre, ou, pour parler plus véritablement, à une attaque de murailles, car il y avoit toûjours trois ou quatre galeres de Cesar qui attaquoient un seul vaisseau d'Antoine à grands coups de pieux, de piques, de halebardes, de spontons, & avec des pots à feu qu'ils jettoient comme à un véritable assaut. Et les vaisseaux d'Antoine des batteries de leurs tours décochoient sur eux des traits d'une grosseur énorme. Agrippa étendoit son aîle gauche pour envelopper les vaisseaux d'Antoine, ce que voyant Publicola il

ſe trouva forcé de s'élargir pour s'y oppoſer, & par ce mouvement il s'éloigna de ſon corps de bataille, ce qui effraya les vaiſſeaux de ce corps de bataille qui étoient déja vivement preſſez par ceux que commandoit Arruntius.

Cependant le combat étoit encore indécis & la victoire douteuſe. Mais tout à coup on vit les ſoixante vaiſſeaux de Cleopatre qui déployoient leurs voiles pour ſe retirer, & qui ſe mirent à fuir au travers de ceux qui combattoient, car ils étoient poſtez derriere ces gros bâtiments, & en les écartant pour paſſer, ils les mirent en deſordre. Les ennemis les regardoient avec étonnement, & les voyoient pouſſez par un bon vent, prendre le chemin du Peloponeſe.

Cleopatre prend la fuite avec ſes 60. vaiſſeaux.

Alors Antoine fit voir manifeſtement qu'il n'avoit ni la prudence d'un Général, ni le courage d'un homme, en un mot qu'il n'avoit pas ſon bon ſens; mais que comme quelqu'un a dit en badinant que l'ame d'un amant vit dans un corps étranger, il étoit entraîné par une femme, comme s'il eût été collé avec elle & obligé de ſuivre

Antoine fait voir qu'il n'a ni prudence, ni courage, ni bon ſens.

L'ame d'un amant vit dans un corps étranger.

Par ceux que commandoit Arruntius.) C'étoit donc L. Arruntius qui commandoit le corps de bataille de Ceſar. C'eſt ce que Plutarque n'a pas expliqué, mais peut-être que cela manque au texte, & qu'il faut l'ajoûter.

Et les voyoient pouſſez par un bon vent, prendre le chemin du Peloponeſe.) Car elles tinrent d'abord cette route & arriverent au Cap de Tenare, d'où elles tournerent enſuite à gauche pour prendre le chemin de l'Egypte. Comme elles vouloient gagner le Peloponeſe, elles voguoient comme ſi elles fuſſent parties d'Italie, c'eſt pourquoi Horace a dit, xxxvii. du Liv. i.

Cæſar, ab Italia volantem
Remis adurgens.

Comme s'il eût été collé avec el-

tous ses mouvements. Car il n'eut pas plûtôt vû la galere de cette Egyptienne faire voile, qu'oubliant tout, & s'oubliant lui-même, & trahissant & abandonnant ceux qui combattoient & qui se faisoient tuer pour lui, il monta sur une galere à cinq rangs de rames accompagné seulement d'Alexandre le Syrien & de Scellius, & suivit celle qui l'avoit déja ruiné & qui alloit achever de le perdre.

Antoine abandonne tout, & s'abandonne lui même pour suivre Cleopatre.

Cleopatre reconnoissant son vaisseau de loin éleva un signal sur le sien. Antoine s'étant approché, fut reçu dans ce vaisseau, & sans voir cette Princesse & sans en être vû, il passa à la prouë où il s'assit seul dans un profond silence, se tenant la tête avec ses deux mains. En même-tems on apperçut les fregates legeres de Cesar qui les poursuivoient. Antoine ordonne à son pilote de tourner la prouë de sa galere contre ces fregates, & les écarte toutes. Il n'y eut qu'un certain Eurycles de Lacedémone qui le pressa plus vivement, & qui branlant une longue javeline de dessus sa prouë, cherchoit à la lancer contre lui. Antoine le voyant s'avança aussi sur sa prouë, & lui cria *qui est celui qui poursuit si opiniâtrement Antoine? C'est moi*, répondit-il, *c'est Eurycles, fils de Lachares, qui*

Il passe dans la galere de Cleopatre. Le pitoyable état où il est.

Il est poursuivi par les Fregates legeres d'Auguste.

Eurycles de Lacedémone le presse vivement.

le.] Par ce mot ὥσπερ συμπεφυκὼς Plutarque fait allusion à la fable de Platon, qui dit que d'abord il y eut des hommes, des femmes & des androgynes; qu'ils étoient tous ronds & doubles, & que Jupiter les ayant ensuite divisez chacun en deux, ils cherchent depuis ce temps-là à se rejoindre; il sembloit donc qu'Antoine avoit retrouvé sa moitié, & qu'il s'y étoit réüni.

me

me sers de la bonne fortune de Cesar pour venger la mort de mon pere. Car ce Lachares accusé de quelque vol, avoit été décapité par les ordres d'Antoine. Cependant Eurycles ne heurta point la galere où étoit Antoine, mais il alla choquer une autre galere Capitainesse, car il y en avoit deux, & la heurta de son esperon avec tant de roideur qu'il la fit tournoyer, & que l'ayant renversée sur le côté il s'en rendit maître, & en prit avec elle une autre où il y avoit quantité de vaisselle de prix pour le buffet & pour la table. Antoine échappé à ce danger, retourna s'asseoir dans la même posture où il étoit auparavant, & garda le même silence, & ayant vêcu ainsi seul sur sa prouë trois jours soit de colere ou de honte, il arriva au cap de Tenare. Là les femmes de Cleopatre les firent premierement aboucher, ensuite souper, & coucher ensemble.

Antoine est trois jours assis sur la prouë de sa galere sans voir Cleopatre.

Il arrive au cap de Tenare.

Déja quantité de vaisseaux ronds, & grand nombre de leurs amis qui s'étoient sauvez de la défaite, s'assembloient autour d'eux, leur annonçant que toute leur flotte étoit perduë, mais qu'ils croyoient que leur armée de terre étoit encore en son entier. Sur cette nouvelle Antoine envoya des courriers à Canidius pour lui ordonner de se retirer promptement par la Macedoine en Asie avec toute son armée, & lui, sur le point de partir du Tenare pour passer en Afrique, choisissant un de ses vaisseaux de charge où il y avoit de grosses sommes, beaucoup de vaisselle d'or & d'argent, &

Il envoye ordre à Canidius de se retirer en Asie avec son armée de terre.

Il donne à ses amis un vaisseau chargé de grandes richesses, & les prie de se retirer.

d'autres meubles qui avoient servi aux Rois, il le donna à ses amis avec ordre de le partager entre eux & de pourvoir à leur sûreté. Comme ils résusoient de lui obéïr & qu'ils fondoient en larmes, il les consola avec beaucoup de douceur & d'humanité, & fit tant par ses prieres qu'enfin il les renvoya après leur avoir donné des lettres pour Théophile, Gouverneur de Corinthe, par lesquelles il le prioit de leur procurer toute la sûreté possible, & de les cacher jusqu'à ce qu'ils pussent faire leur paix avec César.

Il leur donne des lettres pour Theophile Gouverneur de Corinthe.

La naissance & la fortune de ce Theophile.

Ce Théophile étoit pere d'Hipparque qui avoit eu beaucoup de crédit auprès d'Antoine, qui avoit été le premier de ses affranchis, qui l'avoit quitté pour passer dans le parti de César, & qui ensuite s'étoit établi à Corinthe. Voilà pour ce qui regarde la fuite d'Antoine.

Quant à sa flotte qui combattoit devant le cap d'Actium, elle résista long-tems à tous les efforts de César. Mais enfin très-incommodée par un vent impetueux qui lui donnoit en prouë, elle fut obligée de céder vers la dixiéme heure. Il n'y eut pas plus de cinq mille hommes tuez, mais il y eut trois cent vaisseaux pris, comme César l'écrit lui-même. Peu de gens s'apperçurent de la fuite d'Antoine, & elle paroissoit incroyable à ceux à qui ils la disoient, car ils ne pouvoient s'imaginer qu'un homme qui avoit encore dix-neuf legions entieres qui n'avoient pas combattu, & douze mille chevaux, les abandonnât & prît si lâche-

Morts du côté d'Antoine, & les vaisseaux pris.

La fuite d'Antoine paroissoit incroyable, & pourquoi.

ment la fuite, comme s'il n'avoit pas souvent éprouvé l'une & l'autre fortune, & si dans mille & mille combats il n'avoit pas été exercé à tous les changemens imprévûs qui arrivent dans les batailles. Tous ses soldats le désiroient avec empressement, & s'attendoient qu'ils le verroient bien-tôt reparoître. Ils lui témoignerent en cette occasion une si grande fidélité, & firent paroître tant de courage, qu'après sa fuite bien averée ils demeurerent ensemble & se maintinrent encore sept jours entiers, ne faisant aucun compte des Ambassadeurs que César leur envoyoit tous les jours. Mais enfin leur Général Canidius s'étant dérobé la nuit & ayant abandonné son camp, ces troupes abandonnées & trahies par leurs Officiers, se rendirent au vainqueur.

Il arrive souvent dans les batailles des changemens imprévûs.

Courage & fidélité de l'armée d'Antoine après sa fuite.

Canidius s'étant dérobé la nuit, l'armée se rend à Auguste.

Après ce grand succès, César fit voile vers Athénes, & ayant pardonné aux Grecs, il fit distribuer tout le bled qui restoit de la guerre, à toutes les villes Grecques qui étoient dans une extréme nécessité, & épuisées d'argent, d'esclaves, & de bêtes de somme. Je me souviens d'avoir oüi dire à mon bisayeul Nicarchus, que tous les habitans de nôtre ville furent forcez de porter sur leurs épaules chacun une mesure de bled jusqu'à la mer d'Anticyre, suivis de gens qui

Violences que les Commissaires d'Antoine exer-

Jusqu'à la mer d'Anticyre.) Il y avoit deux villes de ce nom, l'une sur le Golfe de Corinthe, & l'autre dans la Phthiotide sur le Golfe Maliacus; on prétend que Plutarque parle ici de la derniere. Mais je croirois plûtôt que c'est de l'autre, car pour porter des vivres à Actium, où étoit Antoine, ce chemin étoit bien

soient sur les habitants des villes.

les pressoient à grands coups de fouet, & qu'après avoir fait un premier voyage, comme ils se préparoient à en faire un second, & que leur charge étoit déja toute prête, on reçut les nouvelles qu'Antoine avoit été défait, & ce fut ce qui sauva notre ville, car dans le moment les soldats & les Commissaires d'Antoine prirent la fuite, & ces pauvres habitans partagerent le bled.

Antoine aborde en Afrique.

Ville maritime d'Afrique.

Il s'enfonce dans un désert suivi de deux amis seulement.

Aristocrate le Rheteur.

Histoire de Lucilius.

Antoine étant abordé en Afrique, envoya Cleopatre devant en Egypte de la ville de Paretonium, & s'enfonça dans un profond désert où il fut errant & vagabond, suivi de deux amis seulement, l'un Grec, & l'autre Romain. Le premier étoit le Rheteur Aristocrate, & l'autre le même Lucilius, dont nous avons parlé ailleurs, qui à la bataille de Philippes, pour donner à Brutus le tems de se sauver, se fit prendre volontairement par ceux qui le poursuivoient, & dit qu'il étoit Brutus, & qui ensuite sauvé par Antoine, lui eut tant d'obligation, qu'il lui demeura toûjours fidéle, & le suivit constamment jusques dans ses derniers tems.

Antoine veut se tuer de desespoir.

Il va à Alexandrie.

Quand Antoine eut appris que celui auquel il avoit confié les troupes en Libye, s'étoit rendu à César, il voulut se tuer de desepoir, mais en ayant été empêché par ses deux amis, il prit le chemin d'Alexandrie, où il trouva Cleopatre empressée à exécuter une entreprise très-

plus court, à moins que la disposition de la flotte de César n'en empêchât, & ne forçât à faire un très-grand tour.

grande & très-hardie. Entre la mer Rouge & la mer d'Egypte il y a un Isthme qui sépare l'Asie de l'Afrique, & qui dans l'endroit le plus resserré par les deux mers, & le moins large, est environ de trois cent stades; elle avoit entrepris de faire traîner tous les vaisseaux de sa flotte sur cet Isthme d'une mer à l'autre, & après les avoir tous assemblez dans le Golfe Arabique, avec une grosse puissance & de grandes richesses, d'aller habiter dans quelque Region éloignée pour se mettre à couvert & de la guerre & de la servitude. Mais après que les Arabes qui habitoient autour de la ville de Petra, eurent brûlé les premiers vaisseaux qu'elle avoit fait ainsi comme remorquer par terre, & voyant qu'Antoine esperoit que son armée qui étoit près d'Actium, existoit encore, elle renonça à son dessein, & se contenta de faire garder les ports & tous les passages par où on pouvoit entrer dans son Royaume. Et Antoine quittant la ville d'Alexandrie, & renonçant au commerce de ses amis, se fit une retraite maritime auprès du Phare, sur une jettée qu'il fit dans la mer, & se tint là fuyant la compagnie des hommes, & disant qu'il aimoit & vouloit imiter la vie de Timon, parce qu'il avoit éprouvé la même infi-

Entreprise très-grande & très-hardie que médite Cleopatre.

Trente-sept mille cinq cent pas. Environ douze lieues.

Les Arabes brûlent ses vaisseaux qui étoient dans le Golfe Arabique.

Cleopatre fait fermer ses ports & tous les passages.

Antoine renonce au commerce des hommes, & se fait une retraite auprès du Phare.

Il devient un autre Timon le Misanthrope.

Mais après que les Arabes, qui habitent autour de la ville de Petra, eurent brûlé les premiers vaisseaux qu'elle avoit fait ainsi comme remorquer par terre.] Il semble pourtant que Dion fait entendre que les vaisseaux que ces Arabes brûlerent, n'étoient pas des vaisseaux qu'elle eût fait remorquer par l'Isthme: mais des vaisseaux qui avoient été bâtis dans le Golfe même. Liv. LI.

délité & la même perfidie, car comme lui il n'avoit reçu de ses amis qu'injustice & qu'ingratitude, c'est pourquoi il se défioit de tous les autres & les haïssoit tous également.

Histoire de ce Timon.

Platon le Poëte comique.

Timon ne caressoit qu'Alcibiade. Sa raison.

Apemantus, d'une humeur semblable à celle de Timon.

Ce Timon étoit un Athénien, qui vivoit vers le tems de la guerre du Peloponese, comme on le recueille des Comedies d'Aristophane & de Platon, car dans ces pieces il est raillé comme un homme chagrin & bourru, & comme un misanthrope. Il fuyoit & rejettoit toute sorte de commerce avec tous les hommes, mais il recherchoit celui d'Alcibiade, qui étoit alors fort jeune & d'une audace très-insolente, & le caressoit en toute occasion. Apemantus étonné de cette préference, & lui en demandant la raison, Timon lui répondit *qu'il aimoit ce jeune homme parce qu'il causeroit un jour beaucoup de maux aux Athéniens.* Et cet Apemantus étoit le seul qu'il frequentoit quelquefois, parce qu'il étoit d'une humeur semblable à la sienne, & qu'il imitoit sa façon de vivre. Un jour à la fête appellée *Choes*, ils étoient à table tous deux seuls; Apemantus com-

Un jour à la fête appellée Choes.] M. de Meziriac a relevé ici une faute que le Traducteur Latin & Amiot ont faite. Le premier a traduit, *quum aliquando inferiarum solemne esset.* Et l'autre : *Un jour doncques que l'on célébroit à Athenes la solemnité que l'on appelle Choa, c'est-à-dire la fête des morts, où on fait des effusions & sacrifices pour les trépassez.* L'un & l'autre ont été trompez par le mot χοαὶ, qui en effet signifie *les libations que l'on fait aux morts.* Mais ici χόες est autre chose. Il faut sçavoir que dans le mois de Mars *Anthesterion*, les Athéniens célébroient à l'honneur de Bacchus une feste appellée *Antesteria*, qui duroit

mença à dire, *Ah le bon festin que nous faisons, Timon!* *Oüi*, lui répondit Timon, *si tu n'en étois pas*.

Mot d'Apemantus à Timon.
Réponse de Timon.

On rapporte qu'un autre jour à une assemblée des Athéniens, il monta sur la Tribune; on fit d'abord un grand silence, & tout le monde étoit dans une attente merveilleuse à cause de la nouveauté du fait; tout d'un coup il dit: *Athéniens, j'ai dans ma maison une petite place, où il y a un grand figuier, auquel plusieurs honnêtes Citoyens se sont déja pendus.*

Plaisant discours de Timon aux Athéniens.

trois jours. Le premier jour, qui étoit le onze du mois, étoit appellé *Pithoigia*, parce que ce jour-là on perçoit les tonneaux de vin. Le lendemain, le douze étoit appellé *Choes*, & le troisiéme qui étoit le treize, on le nommoit *Chutroi*. Le second jour de la fête étoit appellé *Choes*, parce que ce jour-là les Athéniens faisoient des festins où ils beuvoient largement au son des trompettes, & celui qui avoit bu la mesure appellée χοῦς, *congius*, avoit pour prix une outre pleine de vin&une couronne de fleurs. Et le troisiéme jour étoit appellé *Chutroi*, parce qu'on faisoit cuire dans une grande marmite toutes sortes de legumes ausquelles on netouchoit point. Meursius dans son traité des fêtes des Grecs, a fort bien détaillé tout ce qui se pratiquoit ces trois jours-là. Mais M. de Meziriac n'est pas entré dans la finesse de ce passage, qui dépend de ce que le second jour de la fête appellée *Choes*, on faisoit des sacrifices à Mercure terrestre; & il y a bien de l'apparence qu'on y faisoit quelque mention des morts que ce Dieu conduisoit aux Enfers. C'est ce qui fonde le mot d'Apemantus, qui étant aussi misanthrope que Timon, lui dit: *Ah le bon festin que nous faisons, Timon!* Il n'y avoit pas de meilleur festin pour Timon & pour lui, que le festin qu'ils célébroient en l'honneur de Mercure terrestre, conducteur des morts. C'est en cela que consiste tout le sel de ce passage, qui n'en auroit point autrement.

Oüi, lui répondit Timon, si tu n'en étois pas.) Timon n'a garde de n'être pas de son avis. Mais il y ajoûte un trait bien digne d'un homme qui haïssoit tout le genre humain, *Oüi*, dit-il, *si tu n'y étois pas.* C'est-à-dire, oüi, si tu étois mort, & que tu fusses avec les autres, que Mercure conduit aux Enfers.

Comme je m'en vais bâtir sur cette place, j'ai voulu vous en avertir publiquement, afin que si quelqu'un de vous autres a envie aussi de s'y pendre, il se dépêche avant que le figuier soit abbattu. Après sa mort il fut enterré au voisinage de la ville d'Hales sur la côte de la mer. Il arriva que le terrein s'étant éboulé tout au tour de son tombeau, le flot l'environna & le rendit inaccessible aux hommes. Sur ce tombeau étoit cette Epitaphe : *Je suis gisant sous cette tombe après avoir fini mon malheureux sort. Passans, ne demandez point mon nom, mais périssez tous malheureusement, méchans que vous êtes.* On dit que c'étoit lui-même qui avoit fait cette Epitaphe long-tems avant sa mort. Celle qui court est du Poëte Callimaque, *Moi Timon le Misanthrope, j'habite cette maison. Passant, poursuis ton chemin, & charge moi de maledictions tant qu'il te plaira, pourvû que tu te retires.*

Dans l'Attique.

Son Epitaphe faite par lui-même.

Autre Epitaphe de Timon faite par Callimaque.

Ce peu d'exemples choisis parmi une infinité d'autres, suffisent pour faire connoître Timon.

Antoine apprend que tout l'avoit abandonné, & il n'est point troublé de ces nouvelles.

Canidius porta lui-même à Antoine la nouvelle de la perte de son armée d'Actium. En même-tems il apprit d'ailleurs qu'Herode, Roi des Juifs, qui avoit sous ses ordres quelques legions & quelques cohortes, s'étoit jetté dans le parti de César ; que tous les autres Princes & Rois avoient fait de meme, en un mot, qu'excepté ce qu'il avoit autour de lui, tout le reste l'avoit abandonné. Toutes ces nouvelles si terribles ne le

le troublerent point ; mais comme s'il étoit ravi de renoncer à ses esperances , pour renoncer aussi à ses soins & à ses travaux , il quitta cette petite retraite maritime qu'il appelloit *la maison de Timon.*

Il quitte sa retraite & se replonge dans toute sorte de débauches & de dissolutions.

Cleopatre le recut dans son palais. Il n'y fut pas plûtôt , qu'il plongea toute la ville en festins , en débauches, & en toutes sortes de dépenses & de somptuositez , sous prétexte qu'il enrôloit le fils de Cleopatre & de Cesar parmi les jeunes hommes , comme c'étoit la coûtume des Romains , & qu'il donnoit à Antyllus , son fils aîné , qu'il avoit eu de Fulvie , la robe virile qui étoit une robe tout du long sans aucune brodure de pourpre. Pour ces cérémonies toute la ville d'Alexandrie fut pleine de jeux , de danses , de fêtes , de banquets , de masques , & de toutes sortes de réjoüissances. Et pour eux , ils casserent la bande qu'ils appelloient *des Amimetobies* , & en créerent une autre qui ne cedoit à la premiere ni en délicatesse , ni en luxe , ni en aucune sorte de délices & de magnificences , & l'appellerent la

La robe virile ; quelle.

Ils cassent la coterie des Amimetobies , c'est-à-dire , de ceux qui menent une vie inimitable.

Sous prétexte d'enrôler le fils de Cleopatre & de Cesar parmi les jeunes hommes , & de donner à Antyllus , son fils aîné , qu'il avoit eu de Fulvie , la robe virile.) Il faisoit cela pour deux raisons , la premiere afin que les Egyptiens obéïssent plus volontiers , étant commandez par un Roi , & la seconde , afin que si Cleopatre & lui , venoient à mourir , les troupes fussent plus rassurées ayant ces deux Princes pour Generaux. Et Dion remarque fort bien que cela fut funeste à ces deux Princes , car Cesar les traita en hommes , & en hommes qui avoient du commandement , & ne leur pardonna point.

C'est à-dire, des mourants ensemble.

bande des *Synapothanumenes*. Tous leurs amis s'enrôloient dans cette bande, & en s'enrôlant ils s'engageoient à mourir avec eux. Ainsi ils passoient les jours à faire bonne chere en se traitant tour à tour. Cleopatre cependant ramassoit toutes sortes de poisons, & pour éprouver ceux qui faisoient mourir avec le moins de douleur, elle faisoit l'essay de leur vertu & de leur force sur les criminels condamnez à mort, qui étoient gardez dans les prisons. Mais ayant vu par ses experiences que ceux qui étoient forts, faisoient mourir promptement, mais dans des douleurs insupportables, & que ceux qui étoient doux, faisoient mourir sans de grandes douleurs, mais après un long tems, elle essaya des morsures des bêtes venimeuses, & fit appliquer en sa presence sur diverses personnes differentes sortes de serpents. Tous les jours elle faisoit de ces épreuves. Enfin elle trouva que l'aspic étoit le seul qui ne causoit ni convulsions, ni tranchées, & qui précipitant seulement dans une pesanteur & dans un assoupissement accompagné d'une petite moiteur au visage, & d'un amortissement de tous les sens, éteignoit doucement la vie, de sorte que ceux qui étoient en cet état, se fâchoient quand on les reveilloit, ou qu'on vouloit les lever, de même que ceux qui sont profondément endormis.

Cleopatre ramasse toute sorte de poisons & en fait l'essai sur des criminels.

Elle essaye sur diverses personnes les morsures des bêtes venimeuses.

L'aspic le seul qui cause une mort très douce.

Antoine & Cleopatre veulent envoyer des Ambassadeurs à Auguste en Asie.

Ils ne laisserent pas d'envoyer en Asie des Ambassadeurs à Cesar, Cleopatre pour lui demander le Royaume d'Egypte pour ses enfants, &

Antoine pour le prier que s'il ne vouloit pas le laisser vivre en Egypte, il lui permît d'aller passer le reste de ses jours à Athenes dans l'état d'un simple particulier. Mais parce qu'abandonnez de tous leurs amis ils avoient peu de gens à qui ils pussent se fier, ils furent obligez d'envoyer Euphronius, le Précepteur de leurs enfants. Car Alexas de Laodicée, qui par le moyen de Timagene avoit été fort connu d'Antoine à Rome, qui avoit acquis plus de crédit auprès de lui qu'aucun de tous les Grecs, & qui étoit devenu le plus fort de tous les instruments dont Cleopatre se servoit contre Antoine pour le tenir dans sa dépendance, & pour renverser les bonnes résolutions qu'il faisoit quelquefois de rappeller Octavie, cet Alexas, dis-je, avoit été envoyé à Herode pour l'empêcher de changer de parti. Mais au lieu de s'acquitter fidélement de sa commission, il demeura-là, trahit Antoine, & eut l'audace de se présenter devant Cesar, se confiant en la protection d'Herode. Cette protection lui fut inutile, car Cesar le fit mettre en prison, & l'envoya peu de jours après lié & garrotté dans sa patrie, où il ordonna qu'on le fit mourir, de sorte qu'Antoine, encore vivant, eut la satisfaction de voir Alexas puni de l'infidelité qu'il lui avoit faite.

Ne trouvant personne à qui se fier, ils envoyerent Euphronius, Précepteur de leurs enfants.

Alexas de Laodicée, les services qu'il rendoit à Cleopatre.

Envoyé à Herode par Antoine. Son infidelité.

Puni de sa trahison par Auguste.

Cesar ne reçut point la priere d'Antoine, & fit réponse à Cleopatre qu'elle obtiendroit de lui toutes les conditions les plus raisonnables & les

Auguste presse Cleopatre de faire mourir Antoine, ou de le chasser de ses Etats.

plus avantageuses, pourvû qu'elle fit mourir Antoine, ou qu'elle le chassât de ses Etats, & lui envoya en même tems un de ses affranchis, nommé Thyreus, homme qui ne manquoit point d'entendement, & qui envoyé par un jeune Empereur auprès d'une Reine fiere & ambitieuse, & qui présumoit infiniment de sa beauté, étoit bien capable de la gagner par ses persuasions & de la porter à faire tout ce qu'il desiroit. Ce Thyreus ayant eu avec elle des conferences plus fréquentes & plus longues que les autres, & recevant d'elle des marques d'une grande distinction, donna quelques soupçons à Antoine, qui l'ayant fait prendre, le fit battre de verges & le renvoya à Cesar avec des lettres où il lui mandoit *que Thy-*

Il lui envoye Thyreus un de ses affranchis.

Thyreus donne du soupçon à Antoine, qui le renvoye après l'avoir fait fouetter de verges.

Et lui envoya en même tems un de ses affranchis, nommé Thyreus.) Dion nomme cet affranchi *Thyrsus.* Au reste, Plutarque oublie ici de parler d'autres Ambassadeurs qu'Antoine & Cleopatre avoient envoyez à Auguste, & par lesquels ils lui promettoient des sommes immenses. En dernier lieu, Antoine lui avoit envoyé son propre fils Antyllus avec beaucoup d'or. Auguste prit l'or & renvoya Antyllus sans lui rien accorder, & ce fut après cela qu'Auguste craignant que le desespoir ne les portât à passer dans les Gaules, ou en Espagne pour y continuer la guerre, ou à brûler toutes les richesses que Cleopatre avoit amassées, lui envoya cet affranchi Thyreus, ou Thyrsus.

Et qui envoyé par un jeune Empereur auprès d'une Reine fiere & ambitieuse, & qui présumoit infiniment de sa beauté.) Cet endroit de Plutarque doit être expliqué par un passage de Dion qui dit que cet affranchi étoit chargé de parler amiablement à Cleopatre, & de lui faire entendre que sa beauté avoit captivé le cœur d'Auguste. Car ce Prince se flattoit que cette femme, dont l'ambition étoit d'être aimée de tous les hommes, se laisseroit prendre à cet appât, & qu'elle se porteroit à tuer Antoine, & à se conserver pour lui. Et sa conjecture n'étoit pas mal-fondée, Cleopatre commençoit à écouter.

rus lui avoit manqué de respect, & l'avoit insulté avec trop d'insolence, dans un tems où il n'étoit que trop aisé à irriter & à aigrir à cause des malheurs où il se trouvoit. Et vous-même, ajoûtoit-il, *si vous êtes fâché que j'aye maltraité votre affranchi, vous avez auprès de vous Hipparque, qui est le mien, vous n'avez qu'à user sur lui vos verges, afin que nous soyons à deux de jeu.*

Lettre d'Antoine à Auguste.

Depuis ce moment Cleopatre, pour dissiper les soupçons & les sujets de plainte d'Antoine, se mit à le caresser encore plus que de coûtume, de sorte que n'ayant celébré le jour de sa propre naissance qu'avec peu de solemnité & convenablement à l'état présent de sa fortune, elle célébra celui de la naissance d'Antoine avec un éclat & une magnificence au dessus de tout ce qu'elle avoit fait auparavant, jusques-là que plusieurs des conviez, qui étoient venus pauvres à ce festin, s'en retournerent riches.

Cleopatre redouble ses caresses & ses empressements pour dissiper les soupçons d'Antoine.

Elle célebre le jour de la naissance d'Antoine avec beaucoup d'éclat.

Agrippa écrivit plusieurs fois de Rome à Cesar pour le rappeller, lui mandant que les affaires demandoient nécessairement sa presence. Cela fit remettre la guerre à un autre tems. Mais dès que l'hyver fut fini, Cesar marcha contre Antoine par la Syrie, & ses Lieutenants par l'Afrique. Et

Vous n'avez qu'à user sur lui vos verges.) Il y a dans le Grec, *& aprés l'avoir pendu, fouettez-le de verges*, ῶ τον κρεμάσας μαστίγωσον. C'étoit la maniere, on pendoit les esclaves par les aisselles, & on les fouettoit en cet état. Terence, Phorm. I. IV.

PH. Geta, quid nunc fiet?
GE. Tu jam lites audies;
Ego plectar pendens.

Amyot s'y est trompé.

Auguste s'empare de la ville de Peluse, où Seleucus commandoit.

s'étant emparé de la ville de Peluse, il courut un bruit que Seleucus l'avoit renduë du consentement même de Cleopatre. Mais pour se purger de cette accusation, elle remit entre les mains d'Antoine la femme & les enfans de Seleucus, afin qu'il les fit mourir pour se venger de sa perfidie.

Cleopatre remet entre les mains d'Auguste, la femme & les enfans de Seleucus.

Tombeaux & salles magnifiques que Cleopatre avoit fait bâtir, & où elle avoit fait porter toutes ses richesses.

Elle avoit fait bâtir tout joignant le temple d'Isis des tombeaux & des salles superbes tant par leur beauté, & par leur magnificence, que par leur élevation. Elle fit porter là tous ses meubles les plus précieux, l'or, l'argent, les pierreries, l'ébene, l'yvoire, le cinnamome, & les remplit de torches & d'étouppes. De sorte que Cesar allarmé pour toutes ces richesses, & craignant que réduite au desespoir elle ne les fit brûler & consumer, lui dépêchoit tous les jours des gens qui lui donnoient de grandes esperances d'un traitement plein de douceur & d'humanité, & cependant il s'approchoit de la ville à grandes journées. •

Auguste craignant pour ces richesses lui envoye tous les jours des gens pour la rassûrer.

Auguste campe devant Alexandrie. Antoine fait une sortie avec succès.

En arrivant il campa près de l'Hippodrome, & Antoine fit une sortie où il combattit avec beaucoup de valeur, renversa & mit en fuite sa Cavalerie, & la poursuivit jusqu'à son Camp. Fiet

Elle avoit fait bâtir tout joignant le temple d'Isis des tombeaux & des salles superbes.) Ces Princes ne bâtissoient pas des tombeaux seulement pour placer le corps mort, ils faisoient des tombeaux spacieux où il y avoit de grands & magnifiques appartements; on n'a qu'à se souvenir de ce qu'Herodote raconte des pyramides que les Rois d'Egypte avoient bâties.

de ce ſuccès il rentra dans le palais, ſalua d'un baiſer Cleopatre tout armé, & lui préſenta un de ſes ſoldats, qui avoit donné de grandes preuves de ſon courage. Cleopatre, ravie, donna à ce ſoldat une cuiraſſe & un caſque d'or. Et ce ſoldat ayant reçu un preſent d'un ſi grand prix, déſerta la nuit ſuivante & alla ſe rendre à Ceſar.

Riche préſent que Cleopatre fait à un ſoldat qui avoit bien fait.

Ce ſoldat deſerte & va ſe rendre à Auguſte.

Le lendemain Antoine envoya défier Ceſar. Ceſar répondit qu'*Antoine avoit pluſieurs chemins pour aller à la mort*. Sur cela Antoine penſa qu'il n'y avoit pas pour lui de mort plus honorable que de mourir en combattant, & il réſolut d'attaquer Ceſar par mer & par terre, & l'on dit que le ſoir à ſon ſouper il commanda à ſes Officiers de la bouche *de lui faire la meilleure chere qu'ils pourroient, & de lui verſer largement à boire, parce que c'étoit une choſe fort incertaine s'ils le pourroient faire le lendemain, ou s'ils ne ſerviroient pas à d'autres maîtres, & ſi lui-même devenu un ſquelette, ne ſeroit pas rentré dans le néant*. Et voyant ſur cela ſes amis fondre en larmes, il leur dit qu'il ne les meneroit point avec lui à un combat, où il alloit plûtôt chercher à mourir avec gloire, qu'à vaincre & à ſe ſauver.

Antoine envoye défier Ceſar.

Réponſe d'Auguſte à ce défi.

Antoine réſolu d'attaquer Auguſte par terre & par mer, ſe met à faire bonne chere.

Antoine étoit Epicurien.

Amyot s'eſt fort trompé icy.

On aſſûre que cette nuit-là même ſur le minuit, comme toute la ville ſe trouvoit plongée dans l'horreur du ſilence, dans la triſteſſe, & dans la conſternation, à cauſe de la frayeur où la jettoit l'attente de ce qui devoit arriver, tout d'un coup on entendit une harmonie de pluſieurs in-

Bruit comme d'une Bacchanale entendu à minuit dans Alexandrie.

ſtruments, & les cris d'une foule de peuple avec des danſes ſatyriques, & toutes les exclamations qu'on entend dans les fêtes de Bacchus, comme ſi c'étoit une troupe Bacchique qui ſe promenât avec grand bruit, & qui traverſant la ville, allât gagner la porte qui regardoit le Camp ennemi. Et il ſembla que ce chœur, dont le bruit devenoit toûjours plus grand à meſure qu'il marchoit, ſortit par cette porte. Ceux qui raiſonnerent ſur ce prodige crurent que c'étoit le Dieu, auquel Antoine s'étoit piqué toute ſa vie de reſſembler, & qu'il avoit imité dans toute ſa conduite, qui l'abandonnoit.

Plaiſante imagination des Egyptiens ſur ce bruit.

Le lendemain matin à la pointe du jour il rengea en bataille ſon armée de terre ſur quelques hauteurs qui étoient devant la ville; & de là il regarda ſes Galeres qui ſortoient du port, & qui alloient charger celles de Ceſar. Il attendit donc ſans faire aucun mouvement pour voir le ſuccès de cette charge. Mais dès que ſes Galeres à force de rames ſe furent approchées de celles de Ceſar, elles les ſaluerent. Celles de Ceſar leur ayant rendu leur ſalut, elles ſe rangerent de leur côté. Ainſi par cette jonction les deux flottes n'en faiſant plus qu'une, elles voguerent la prouë droite contre la ville. Antoine n'eut pas plûtôt vu cette deſertion, que ſa Cavalerie l'abandonna de même, & alla ſe rendre à Ceſar, & ſon Infanterie ayant été défaite & miſe en deroute, il rentra dans la ville, criant *qu'il étoit trahi par Cleopatre*,

Antoine range ſon armée en bataille.

Ses Galeres l'abandonnent & ſe joignent à celles d'Auguſte.

Sa Cavalerie l'abandonne de même, & ſon Infanterie eſt défaite.

Il crie qu'il eſt trahi par Cleopatre.

tre, & livré à ceux contre lesquels il ne combattoit que pour l'amour d'elle.

Alors cette Princesse qui craignoit sa colere & son desespoir, s'enfuit dans le tombeau qu'elle avoit bâti, & ayant abbattu sur l'ouverture la herse qui étoit munie & fortifiée de bons leviers & de grosses piéces de bois en travers, elle envoya à Antoine lui annoncer qu'elle étoit morte. Antoine le crut, & d'abord il dit en lui-même: *Qu'attends-tu donc, Antoine, & pourquoi differes-tu? La Fortune vient de te ravir l'unique bien qui te restoit & qui te faisoit aimer la vie.* En finissant ces mots il entra dans sa chambre, & détachant & entrouvrant sa cuirasse, *Cleopatre*, s'écria-t'il, *je ne me plains point de ce que je suis privé de toi, car tout à l'heure je vais te rejoindre; mais ce qui cause ma douleur, c'est que moi, qui suis un si grand Empereur, je me trouve visiblement vaincu par une femme en courage & en magnanimité.*

Cleopatre s'enfuit dans le tombeau qu'elle avoit bâti.

Elle envoye dire à Antoine qu'elle est morte.

Desespoir d'Antoine.

Il avoit un esclave nommé Eros, de la fidélité duquel il étoit assûré. Il lui avoit fait promettre depuis long-tems qu'il le tueroit dès qu'il lui en donneroit l'ordre. Il l'appella & lui demanda l'accomplissement de sa promesse;

Eros, un des esclaves d'Antoine.

Elle envoya à Antoine lui annoncer qu'elle étoit morte.] Elle lui fit annoncer cette nouvelle dans l'esperance qu'il se tueroit sur l'heure, & qu'après cela libre, & maîtresse d'elle-même, elle pourroit se donner à Auguste qu'elle croyoit fort amoureux. Cependant tout cela paroît démenti par la mort de cette Princesse, & par toutes les marques d'amour qu'elle donna à Antoine en lui voyant rendre les derniers soupirs.

Eros tira son épée, & la leva comme pour le frapper, mais tout d'un coup, détournant la vûë, il se la passa au travers du corps, & tomba mort aux pieds de son maître. Antoine admirant ce grand courage, s'écria : *Généreux Eros, quelle louange ne mérites-tu point ? Ce que tu n'as pas eu la force de faire sur moi, tu l'as fait sur toi-même pour me montrer mon devoir & pour me donner l'exemple.* En même-tems il se plongea l'épée dans le ventre, & se laissa tomber à la renverse sur un petit lit qui étoit tout auprès; mais la playe ne fut pas assez grande pour lui causer une prompte mort, & le sang s'étant un peu arrêté quand il fut couché, il revint un peu à lui, & pria ceux qui étoient présens de l'achever; mais ils sortirent tous de la chambre, & le laisserent crier & se débattre jusqu'à ce que Cleopatre lui envoya son Secretaire Diomede, avec ordre de le faire porter dans le tombeau où elle étoit.

Grand courage de cet esclave.

Antoine lui adresse la parole, & se perce de son épée.

Cleopatre lui envoye son Secretaire Diomede pour le faire porter dans le tombeau où elle étoit.

Dès qu'Antoine sçut qu'elle vivoit encore, il commanda avec beaucoup d'ardeur à ses gens de le porter, & ils le porterent sur leurs bras à la porte du tombeau. Cleopatre n'ouvrit point & ne releva pas la herse, mais elle parut à une fenêtre haute, & jetta en bas des chaines & des cordes. On y attacha Antoine, & Cleopatre, aidée de deux femmes, qui étoient les seules qu'elle eût menées avec elle dans ce tombeau, le tira à elle. Ceux qui étoient présens dirent que jamais spectacle ne fut plus touchant. Antoine tout

Il se fait porter à la porte de ce tombeau.

Cleopatre le tira à elle avec des chaines & des cordes.

Spectacle très-touchant.

souillé de sang & tirant à la mort, étoit guindé en haut & tendoit ses mains mourantes vers Cleopatre, en se soulevant autant que la foiblesse le permettoit, car ce n'étoit pas un ouvrage aisé pour des femmes; & l'on voyoit Cleopatre, qui, le visage tendu & les bras roidis, tiroit les cordes avec grand effort. Ceux d'embas souffrant de la voir souffrir, lui aidoient autant qu'il leur étoit possible, & l'encourageoient par leurs cris.

Quand elle l'eut tiré à elle & qu'elle l'eut couché, elle déchira ses habits sur lui, & se frappant le sein, se meurtrissant & s'égratignant, & lui essuyant le sang avec son visage collé sur le sien, elle l'appelloit *son maître*, *son cher ami*, *son Empereur*; peu s'en fallut qu'elle n'oubliât ses propres maux par la compassion qu'elle avoit des siens.

Les grandes marques de douleur que donne Cleopatre.

Antoine, après avoir appaisé ses plaintes & ses cris, demanda du vin, soit qu'il eût soif, ou qu'il espérât que ce vin pur hâteroit sa fin, en achevant de consumer le peu qui lui restoit de forces. Dès qu'il eut bû il la pressa de prendre ses mesures pour son salut autant qu'elle le pourroit faire sans honte, en se confiant à Proculeïus préferablement à tous les autres amis de César, & l'ex-

Antoine demande du vin.

Il presse Cleopatre de penser à son salut.

Ou qu'il espérât que ce vin pur hâteroit sa fin, en achevant de consumer le peu qui lui restoit de forces.] Car c'est l'effet du vin, dans les gens déja épuisez, en reveillant les esprits, il les dissipe. Et c'est ce qu'Homere a fort bien connu, car dans le VI. liv. lorsqu'Hector est rentré dans Troye après avoir longtems combattu, & qu'Hecube lui présente du vin pour rétablir ses forces, ce Poëte fait qu'Hector répond, *Ne me présentes point de vin, au lieu de me fortifier, il m'affoibliroit encore en l'état où je suis.*

Il se louë de son bonheur, & en quoi.

horta *à ne pas pleurer sur lui, à cause de ces revers qu'il essuyoit à la fin de sa vie, mais au contraire à louer son bonheur pour tous les grands biens qui lui étoient arrivez, d'avoir été le plus grand, le plus glorieux, & le plus puissant homme de la terre, & à la fin de ses jours de n'avoir été vaincu lui Romain, que par un Romain.*

Proculeïus arrive auprès de lui de la part d'Auguste.

Il avoit à peine fini ces mots que Proculeïus arriva de la part de César. Car dès le moment qu'Antoine, après s'être frappé de son épée, se fit porter chez Cleopatre, un de ses Gardes, appellé Derceteus, releva l'épée, & la cachant sous ses habits, il se déroba, courut promptement chez César, lui apprit la mort d'Antoine, & lui montra l'épée toute teinte de son sang. César apprenant cette nouvelle, se retira au fond de sa tente, & pleura sur le malheur d'un si grand homme, qui étoit son beau-frere & son compagnon à l'Empire, & qui s'étoit trouvé avec lui à plusieurs combats, & avec lequel il avoit manié les plus grandes affaires de la République. Ensuite prenant les lettres qu'il lui avoit écrites & les réponses qu'il en avoit reçuës, il appella ses amis & leur lut les unes & les autres pour leur faire voir qu'il n'avoit jamais demandé à Antoine que des choses très-justes & très-raisonnables, & qu'Antoine lui avoit toûjours répondu avec beaucoup d'emportement & d'orgueil. Après quoi il envoya Proculeïus avec ordre de se rendre maître sur tout de Cleopatre, & de la prendre en vie, s'il étoit possible, car il craignoit que ses

Auguste pleure sur le malheur d'Antoine.

Il lit à ses amis les lettres qu'il avoit écrites à Antoine, & les reponses qu'il en avoit reçuës.

trésors ne fussent perdus, & d'ailleurs il trouvoit que rien ne contribueroit davantage à la gloire de son triomphe, que de la mener captive à Rome; mais cette Princesse refusa de se remettre entre les mains de Proculeïus. Elle eut pourtant avec lui une longue conversation sans qu'il entrât dans le tombeau, il s'approcha seulement par dehors de la porte de l'entrée qui étoit très-forte & très-exactement fermée, & qui par des fentes donnoit passage à la voix. Ils parlerent donc ensemble, elle demandant toûjours le Royaume pour ses enfans, & lui l'exhortant à bien esperer, & la pressant de remettre entre les mains de César tous ses interêts.

Auguste ambitionne de mener Cleopatre en triomphe.

Conversation de Cleopatre avec Proculeïus au travers des barres de la herse.

Après qu'il eut bien observé le lieu, il alla faire son rapport à César qui sur l'heure envoya Gallus pour lui parler encore. Gallus s'approcha de la porte, comme avoit fait Proculeïus, & parla comme lui au travers des fentes faisant durer exprès la conversation. Dans ce tems-là Proculeïus approcha une échelle de la muraille, entra par la même fenêtre par où ces femmes avoient tiré Antoine, & suivi de deux Officiers qui étoient montez avec lui, il descendit à la porte où Cleopatre étoit à parler avec Gallus. Une des deux femmes qui étoient enfermées avec elle, le voyant, s'écria tout éperduë, *pauvre Cleopatre vous voilà prise!* A ce bruit Cleopatre tourne la tête, voit Proculeïus, & veut se percer d'un poignard qu'elle portoit toûjours à sa ceinture. Mais

Autre conversation de Cleopatre avec Cornelius Gallus, dans le même endroit.

Pendant cette conversation Proculeïus monte par la fenêtre.

Cleopatre se voyant prise, veut se percer d'un poignard.

Elle en est empêchée par Proculeius.

Discours de Proculeius à Cleopatre.

Proculeïus courant à elle très-promptement, & la prenant entre ses bras; *Vous vous faites tort, Cleopatre*, lui dit-il, *& vous faites aussi un très-grand tort à César, en lui ôtant une si belle occasion de montrer sa bonté & sa clemence, & en donnant lieu de calomnier le plus doux & le plus humain des Empereurs, comme si c'étoit un homme implacable & auquel on ne dût pas se fier*. En même-tems il lui arracha son poignard, & secoua ses robes de peur qu'il n'y eût du poison caché.

Auguste envoye Epaphrodite un de ses affranchis pour la garder à vûë.

César envoya un de ses affranchis, nommé Epaphrodite, auquel il commanda de la garder très-soigneusement pour empêcher qu'elle n'attentât sur elle-même, & d'avoir d'ailleurs pour elle tous les égards, & toutes les complaisances qu'elle pourroit désirer.

Auguste entre dans Alexandrie, appuyé sur le Philosophe Areus.

Ces ordres donnez, il entra dans la ville d'Alexandrie, en s'entretenant avec le Philosophe Areus, & s'appuyant sur lui, afin qu'il fût plus honoré & plus respecté de ses Citoyens qui verroient la considération qu'il avoit pour lui, & l'honneur qu'il lui faisoit. Etant entré dans le parc des exercices, il monta sur un tribunal qu'on lui avoit préparé. Là tout le peuple d'Alexandrie consterné de frayeur, se jette à ses pieds. Il leur commande de se relever, & leur dit, *qu'il pardonne à tout le peuple, premierement à cause d'Alexandre leur fondateur, en second lieu à cause de la beauté & de la grandeur de leur ville, qui lui donnoit de l'admiration, & enfin pour faire plaisir à son ami Areus*. Voilà le

Il monte sur un tribunal & parle au peuple.

grand honneur que ce Philosophe reçut de César. Non content de cela, il lui demanda encore grace pour plusieurs particuliers, entre autres pour Philostrate le plus disert & le plus éloquent des Philosophes de son tems pour parler sur le champ & sans aucune préparation, mais qui se disoit faussement de la Secte Académique, c'est pourquoi César qui haïssoit ses mœurs, rejettoit les prieres qu'Areus faisoit en sa faveur. Mais Philostrate, sans se rebuter, laissant croître sa barbe blanche, & couvert d'un manteau noir, suivoit toûjours Areus, lui repetant incessamment un vers Grec qui dit; *Les sages sauvent les sages, s'ils sont véritablement sages.* César l'ayant entendu, & voulant bien plus mettre Areus à couvert de la haine, que délivrer Philostrate de sa peur, lui accorda son pardon.

Grand honneur qu'Auguste fait au Philosophe Areus.

Philostrate le plus éloquent des Sophistes de son tems.

Auguste haïssoit ses mœurs.

Ce qui porta Auguste à pardonner à Philostrate.

De tous les enfans d'Antoine, son aîné Antillus

Antillus fils aîné d'Antoine livré à

Mais qui se disoit faussement de la Secte Académique, c'est pourquoi César, qui haïssoit ces mœurs, &c.] Auguste étoit choqué de voir un Sophiste qui faisoit semblant d'être d'une Secte, lorsqu'il avoit des sentimens tout opposez. Ce Philostrate vouloit passer pour être de la Secte Académique, lorsqu'effectivement il vivoit comme un Epicurien. Qu'on paroisse ce qu'on est, on ne peut blâmer que le choix s'il est mauvais, mais de se contrefaire en fait de Philosophie, & de faire paroître des sentimens qu'on n'a pas, c'est la derniere corruption. Cependant c'est ce même Philostrate à qui Caton d'Utique fait beaucoup d'honneur à cause de la Philosophie, comme Plutarque même nous l'apprend dans la vie de Caton.

Les sages sauvent les sages, s'ils sont véritablement sages.) Le sens de ce vers est très-beau. Il n'y a que les véritables sages qui puissent sauver, & il faut être sage pour profiter de leurs préceptes. Ce sens-là est toûjours vrai, au lieu que celui que Philostrate lui donne se trouve souvent faux.

Auguste par Theodore son pedagogue, & mis à mort.

qu'il avoit eu de Fulvie, fut livré par Theodore son pedagogue, & mis à mort, & les soldats lui ayant coupé la tête, ce Theodore prit une pierre de grand prix qu'il portoit au cou & la cousut à sa ceinture. Comme il nioit le fait & qu'on la trouva sur lui, il fut mis en croix. Mais César se contenta de faire mettre sous une sûre garde les enfans de Cleopatre avec leurs Gouverneurs, & les Officiers nécessaires pour leurs personnes, & leur fournit un honorable entretien. L'aîné Cesarion, qu'on disoit fils de Cesar, avoit déja été envoyé par sa mere avec de grandes richesses dans les Indes par l'Ethiopie. Mais un autre pédagogue, nommé Rhodon, & semblable à Theodore, lui conseilla de s'en retourner, lui faisant entendre que César le rappelloit pour le faire Roi. Comme César déliberoit sur ce qu'il en devoit faire, on rapporte qu'Areus lui dit *pluralité de Cesars n'est point bonne*. Et César le fit mourir quelque tems après la mort de Cleopatre.

Theodore mis en croix, & pourquoi.

Auguste fait mettre sous une bonne garde les enfans de Cleopatre.

Rhodon pedagogue de Cesarion.

Vers d'Homere parodié.

Auguste fait mourir Cesarion.

Plusieurs grands Rois & grands* Capitaines demanderent à César le corps d'Antoine pour l'enterrer magnifiquement; mais César ne voulut pas l'ôter à Cleopatre. Et cette Reine l'enterra de ses propres mains avec une magnificence Royale, Cesar lui ayant permis de prendre pour ces funerailles

Cleopatre enterre Antoine de ses propres mains.

Pluralité de Cesars n'est point bonne.) C'est une parodie de ce vers si célebre d'Homere du 11. Liv. de l'Iliade, *pluralité de Rois n'est point bonne*. πολυκαισαρ. pour πολυκοιρανίη est très-heureux. Ce mot fut funeste à Césarion, car il lui coûta la vie.

railles tout ce qu'elle voudroit.

L'excès de son affliction & les grandes douleurs qu'elle sentoit, car sa poitrine étoit toute meurtrie & toute en feu des coups qu'elle s'étoit donnez, lui causerent une fiévre très-violente. Et elle fut ravie d'avoir ce prétexte dans l'esperance qu'il lui seroit permis de ne point manger, & que par là, sans que personne s'y opposât, elle pourroit se faire mourir par une abstinence entiere de toute nourriture. Elle avoit un Medecin ordinaire, nommé Olympus, elle s'ouvrit à lui de son dessein, & se servit de ses conseils & de son secours pour se délivrer plus promptement de la vie, comme Olympus lui-même l'a écrit dans une petite histoire qu'il a composée de tout ce qui se passa dans cette occasion. Mais Cesar s'en étant douté, employa auprès d'elle les menaces, & lui fit de grandes frayeurs sur ses enfans. Cleopatre ébranlée par ces menaces & par ces frayeurs, comme par de fortes batteries, se rendit & donna son corps à traiter & à nourrir comme on voulut.

Etat où Cleopatre est reduite par l'excès de son affliction.

Elle veut se faire mourir en s'abstenant de manger.

Son Medecin Olympus la sert dans ce dessein.

Histoire composée par Olympus.

Auguste par ses menaces oblige Cleopatre à renoncer à son dessein.

Peu de jours après Cesar alla lui rendre visite pour parler à elle & la consoler. Elle étoit couchée sur un petit lit dans un état fort pauvre & fort négligé. Quand il entra dans sa chambre,

Auguste va lui rendre visite.

L'état où il la trouve.

Elle étoit couchée sur un petit lit dans un état fort pauvre & fort negligé.] Dion écrit qu'elle l'attendit dans une chambre magnifiquement parée & sur un lit très-riche, mais fort negligée sur toute sa personne; car les habits negligez & les habits de deuil lui seioient parfaitement. Elle avoit autour d'elle plusieurs portraits de Jules Cesar, & dans son sein les lettres qu'elle en

quoiqu'elle n'eût sur elle qu'une ſimple tunique, elle ſe leva promptement, & alla ſe jetter à ſes genoux horriblement défigurée, les cheveux en deſordre, le viſage effaré & ſanglant, la voix tremblante, les yeux preſque fondus à force de pleurer, & le ſein couvert de meurtriſſures & de playes. En un mot il étoit aiſé de voir que le corps n'étoit pas en meilleurs termes que l'eſprit. Cependant cette grace naturelle, & cette fierté que ſa beauté lui inſpiroit, n'étoient pas entierement éteintes, & malgré le pitoyable état où elle étoit reduite, du fond de cette humiliation même il en ſortoit des traits comme des rayons qui éclatoient dans ſes regards & dans tous les mouvements de ſon viſage.

Elle ſe jette à ſes pieds.

Sa grace & ſa fierté paroiſſent au travers de cette humiliation.

Après que Ceſar l'eut obligée de ſe remettre ſur ſon lit, & qu'il ſe fut aſſis auprès, elle commença à vouloir ſe juſtifier en s'excuſant ſur la néceſſité où elle s'étoit trouvée, & ſur la peur qu'elle avoit euë d'Antoine. Mais Ceſar l'ayant arrêtée ſur chaque article, & convainçuë par des faits qu'elle ne pouvoit deſavouer, elle changea de ton & eut recours aux prieres les plus touchantes pour exciter la compaſſion, comme ſi elle ne penſoit plus qu'à vivre. Enfin elle lui remit entre les mains un bordereau de tous ſes meubles, de ſes pierreries, & de ſes finances. Et comme Seleu-

Elle veut d'abord ſe juſtifier.

Auguſte l'arrête & la confond ſur chaque article.

Elle a recours aux prieres.

Elle lui remet un bordereau de toutes ſes richeſſes.

avoit reçûës. Et il lui met dans la bouche un diſcours qui roule là-deſſus. On peut le voir liv. 21. Car il merite d'être lû. La maniere dont Plutarque raconte cette entrevûë eſt bien d'un autre goût.

cus, un de ses threforiers qui étoit présent, lui reprocha qu'elle n'avoit pas tout déclaré, & qu'elle cachoit & retenoit une partie de ce qu'elle avoit de plus précieux, elle se leva, & le prenant par les cheveux elle lui donna plusieurs coups sur le visage. Cesar se prit à rire de cet emportement, & ayant voulu la calmer, *N'est-ce pas une chose horrible, Cesar*, lui dit-elle, *que lorsque vous n'avez pas dédaigné de venir me voir, & que vous m'avez fait l'honneur de me parler dans le miserable état où je me trouve, mes propres domestiques viennent m'accuser devant vous sous prétexte que j'aurai reservé quelque bijou de femme, non pour en orner une miserable comme moi, mais pour en faire un petit present à Octavie vôtre sœur, & à Livie vôtre épouse, afin que leur protection vous rende plus doux & plus favorable à cette pauvre malheureuse.*

Reproche que lui fait Seleucus un de ses threforiers.

Emportement de Cleopatre contre lui.

Discours fort adroit de Cleopatre pour justifier son emportement.

Cesar fut ravi de l'entendre parler ainsi, ne doutant point que ce ne fût l'amour de la vie qui lui inspiroit ce langage; il lui dit qu'il lui donnoit tout ce qu'elle avoit retenu, & après l'avoir assurée qu'il la traiteroit avec plus de générosité & de magnificence qu'elle n'osoit l'esperer, il se retira pensant l'avoir trompée, mais étant lui-même le seul trompé.

Auguste trompé par ce discours.

Parmi les amis de Cesar il y avoit un jeune homme d'une des plus nobles familles, nommé Cornelius Dolabella. Ce jeune homme étoit frappé des charmes de Cleopatre, & comme elle l'avoit prié de l'avertir de tout ce qui se passeroit,

Cornelius Dolabella amoureux de Cleopatre, l'avertit de tous les desseins d'Auguste.

pour l'obliger il lui manda ſecretement que Ceſar ſe préparoit à s'en retourner par la Syrie, & qu'il avoit reſolu de l'envoyer devant avec ſes enfants, & de la faire partir dans trois jours. Sur cette nouvelle, la premiere choſe qu'elle fit, ce fut de prier Ceſar qu'il lui permît d'aller faire les effuſions funebres ſur le tombeau d'Antoine, ce qu'ayant obtenu, elle ſe fit porter dans ce tombeau, & là ſe jettant ſur ſa biere devant ſes femmes, elle prononça ces paroles, *mon cher Antoine, il n'y a que peu de jours que je t'enterrai avec ces mains encore libres. Aujourd'hui je verſe ſur ton ſepulcre ces libations, non plus libre, mais captive & gardée à vûë, afin que je ne puiſſe défigurer ni par mes coups, ni par mes plaintes ce corps eſclave, & reſervé pour cette affreuſe pompe, où l'on va triompher de toi. N'attends plus de ta chere Cleopatre d'autres honneurs que ces effuſions funebres; ce ſont les dernieres qu'elle pourra t'offrir. Pendant que nous avons vêcu, rien n'a été capable de nous ſeparer. Preſentement la mort va nous éloigner tous deux également des lieux de nôtre naiſſance; toi Romain, tu demeureras enterré ici en Egypte, & moi Egyptienne, moi malheureuſe, je vais être enterrée en Italie, encore eſt-ce un grand bien pour moi d'être enterrée dans une terre qui t'a porté. Que ſi les Dieux de ton pays ont quelque force & quelque pouvoir, car pour les nôtres, ils nous ont abandonnez, ne*

Paroles tendres & touchantes que Cleopatre prononce ſur la biere d'Antoine.

Car pour les nôtres, ils nous ont abandonnez.) C'étoit le ſentiment des Payens que les Dieux quittoient ceux qui étoient vaincus, & qu'ils n'avoient pas voulu, ou qu'ils n'avoient pû défendre.

m'abandonne point, ne souffre pas qu'on emmene ta femme vivante; empêche qu'on ne triomphe de toi en triomphant d'elle; cache moi ici avec toi; donne moi la moitié de ta tombe. De tous les maux infinis, dont je suis accablée, il n'y en a pas un qui m'ait été si sensible & si insupportable que ce peu de temps que j'ai vêcu sans toi.

C'est-à-dire, obtiens des Dieux de ton pays qu'ils empêchent Auguste de m'emmener.

Après avoir fait ces lamentations, couronné le tombeau de bouquets de fleurs, & embrassé & baisé pour la derniere fois cette biere, elle commanda qu'on préparât son bain. Après le bain elle se mit à table, & elle fut servie magnifiquement. Sur la fin du repas il arriva de la campagne un paysan, qui portoit un panier. Les gardes lui demanderent ce qu'il portoit, le paysan ouvrit le panier, retira les feüilles & fit voir que c'étoient des figues. Les gardes admirerent leur beauté & leur grosseur. Le paysan souriant les pressa d'en prendre; cette franchise qui paroissoit si pleine de simplicité, acheva de les gagner & de dissiper toutes leurs défiances, ils lui ordonnerent d'entrer. Après le dîner, Cleopatre prit ses tablettes où elle avoit écrit, & après les avoir cachetées, elle les envoya à Cesar; & ayant fait sortir tous ceux qui étoient dans sa chambre, excepté ses

Cleopatre se met au bain, & après le bain elle se met à table.

Un paysan lui porte un aspic dans un panier de figues.

Les gardes trompez par la naïve simplicité du paysan.

Cleopatre écrit à Auguste avant que de se faire mourir.

C'est sur ce sentiment que Virgile dit dans le II. Liv. de l'Eneid. comme M. de Thou l'a marqué à la marge de son exemplaire: *Excessere omnes adytis, arisque relictis, Dii, quibus imperium hoc steterat.* Et c'est ce qui fonde ce mot de Tacite, *alieni jam Imperii Deos.*

deux femmes, elle ferma la porte sur elle. Dès que Cesar eut décacheté la lettre, & qu'il eut vû avec quelles instances, & avec quelles lamentations elle le conjuroit de l'enterrer avec Antoine, il comprit ce qu'elle avoit exécuté, & d'abord il voulut courir lui-même à son secours; mais il se contenta d'y envoyer des gens en toute diligence pour voir ce qui s'étoit passé. La mort fut très-prompte, car les gens de Cesar y étant accourus très-promptement, trouverent les gardes en faction comme à l'ordinaire, mais qui ne sçavoient rien. Ils ouvrirent les portes & la trouverent sans vie, couchée sur un lit d'or, & parée de ses habits Royaux. De ses deux femmes, celle qui avoit nom Iras, étoit morte à ses pieds, & l'autre, appellée Charmion, déja demi-morte, & pouvant à peine se soûtenir, lui ajustoit encore le diadême autour de la tête. Sur cela un des gens de Cesar lui dit tout en colere, *Voilà qui est beau, Charmion. Oui*, répondit Charmion, *très-beau & très-digne d'une Reine qui descend de tant de Rois.* Elle ne profera pas une seule parole davantage, & tomba morte au pied du lit.

Auguste envoyé des gens pour l'empêcher de se tuer. Ils la trouvent morte.

De ses deux femmes, l'une était déja morte à ses pieds, & l'autre mourante lui raccommodoit son diadême.

Beau mot de Charmion.

On dit qu'on lui apporta un aspic dans ce panier de figues qui étoient couvertes de feüilles, & que Cleopatre l'avoit ainsi ordonné, afin que quand elle prendroit de ces figues, cet aspic la piquât lorsqu'elle y penseroit le moins. Mais elle n'eut pas plûtôt ôté les feüilles de dessus les figues, qu'elle apperçut le serpent; elle jetta un grand

cri en disant *ah le voilà donc!* & presenta son bras nud à sa piqueure. D'autres disent qu'elle avoit gardé elle-même cet aspic enfermé dans une buire,& qu'elle le provoqua & l'irrita avec un fuseau d'or, de sorte que l'aspic sortant de furie, s'attacha à son bras & le piqua; mais ce qu'il y a de certain, c'est que personne ne sçait surement la verité, car il courut même un bruit alors qu'elle avoit toûjours du poison dans une aiguille de cheveux qui étoit creuse, & qu'elle portoit cette aiguille dans sa coëffure. Cependant il ne parut sur tout son corps ni aucune marque de piqueure, ni aucun indice de poison. On ne vit pas même dans la chambre aucun serpent; on disoit seulement qu'on en apperçut quelques traces vers la côte de la mer sur laquelle donnoient les fenêtres de sa chambre. D'autres assurent qu'on remarqua sur les bras de Cleopatre deux petites marques de piqueure comme deux points presque imperceptibles, à quoi il semble que Cesar ajoûta plus de foi qu'à tout le reste, car dans son triomphe on porta une statuë de Cleopatre qui avoit un aspic attaché à son bras. Voilà comme toutes ces affaires se passerent. Cesar, quoique très-fâché de la

On ne sçait pas bien certainement la verité sur la mort de Cleopatre.

On prétend qu'on remarqua deux petites marques de piqueure sur son bras.

Statuë de Cleopatre avec un aspic au bras, portée dans le triomphe d'Auguste.

Car dans son triomphe on porta une statuë de Cleopatre qui avoit un aspic attaché à son bras.) Il n'en falloit pas davantage pour établir l'opinion que c'étoit le genre de mort qu'elle avoit choisi. Et cela suffit pour fonder ce qu'en ont dit Horace, Od. XXXVII. liv. I. & Properce, Eleg. IX. liv. III. Dion, après avoir rapporté tout ce que plutarque dit ici, ajoûte, que *Cesar la fit succer par des Psyllus*, pour voir s'ils ne pourroient pas attirer tout le venin & lui rendre la vie. Mais il n'étoit plus tems.

mort de cette femme, ne laissa pas d'admirer sa magnanimité, & commanda qu'on l'enterrât auprès d'Antoine avec une magnificence Royale; ses deux femmes furent aussi enterrées par ses ordres très-honorablement.

Auguste la fait enterrer auprès d'Antoine.

Cleopatre mourut à l'âge de trente-neuf ans après en avoir regné vingt-deux, dont elle en regna quatorze avec Antoine, & Antoine en avoit cinquante trois, & selon d'autres cinquante-six. Les statuës d'Antoine furent abattuës, & celles de Cleopatre demeurerent sur pied, un certain Archibius qui avoit été de ses amis, ayant donné mille talents à Cesar, afin qu'elles ne fussent pas traitées comme celles d'Antoine.

Age de Cleopatre quand elle mourut.

Celui d'Antoine.

Générosité d'un des amis de Cleopatre nommé Archibius

Trois millions.

Des sept enfants qu'Antoine laissa de ses trois femmes, Antyllus, qui étoit l'aîné, qu'il avoit eu de Fulvie, fut seul mis à mort par l'ordre de Cesar. Octavie, sa seconde femme, prit les autres & les nourrit avec les siens, & elle maria la jeune Cleopatre, fille de Cleopatre & d'Antoine, au Roi Juba, qui étoit le plus poli, & le mieux fait de tous les Princes. Elle rendit le jeune Antoine, second fils de Fulvie, si grand & si puissant qu'il ne cedoit qu'à Agrippa, qui avoit le premier dégré de crédit & d'honneur auprès de Cesar, & aux fils de Livie, qui avoient le second, de sorte que ce jeune Antoine occupoit le troisiéme rang auprès du Prince. La même Octavie avoit eu de son premier mari Marcellus, deux filles & un fils, le jeune Marcellus. Cesar adopta ce jeune Marcellus,

Générosité d'Octavie.

Cleopatre fille d'Antoine mariée au Roi Juba.

Grandeur & puissance du jeune Antoine.

cellus, & le fit son gendre, & donna en mariage à Agrippa l'une des filles d'Octavie. Le jeune Marcellus étant mort peu de tems après son mariage, & Cesar ne trouvant pas facilement parmi ses amis un autre gendre à qui il pût se fier, Octavie lui proposa de faire son gendre d'Agrippa qui repudieroit sa fille. Cesar ayant d'abord agréé la proposition, & Agrippa y ayant ensuite donné les mains, Octavie reprit sa fille & la maria au jeune Antoine, & Agrippa épousa la fille de César. Il restoit encore deux filles d'Antoine & d'Octavie. L'aînée, nommée Agrippine, fut mariée à Domitius Enobarbus, & l'autre, nommée Antonia, aussi célébre par sa vertu, que par sa beauté, épousa Drusus fils de Livie, & beau-fils de César. De ce mariage sortirent Germanicus, & Claude, qui fut ensuite empereur. Des fils de Germanicus, Caïus l'aîné, après avoir regné peu de tems avec la derniere insolence & une extrême infâmie, fut tué avec sa femme Cœsonia & sa fille. Agrippine, qui de son mari Lucius Enobarbus avoit un fils nommé Lucius Domitius, épousa en secondes nôces Claude César, & Claude ayant adopté ce fils, le nomma Neron Germanicus. C'est ce même Neron qui a regné de nos jours, qui a tué sa mere, & qui par l'excès de ses méchancetez, de ses débauches & de sa folie, a pensé ruiner de fond en comble l'Empire Romain. Il étoit le cinquiéme descendant d'Antoine.

Octavie fait épouser au jeune Antoine sa fille après l'avoir fait repudier par Agrippa.

Caïus Cesar Caligula.

Neron, cinquiéme descendant d'Antoine.

LA COMPARAISON
de Demetrius & d'Antoine.

Premier avantage d'Antoine sur Demetrius, il étoit seul l'auteur de son élevation.

COMME ces deux personnages ont éprouvé de grandes vicissitudes de la Fortune & en bien & en mal, considerons d'abord ce qui les a élevez à cette grande puissance & à ce comble de gloire où ils se sont vûs. Il est certain que la puissance de Demetrius lui étoit déja acquise par son pere Antigonus, qui fut le plus puissant des successeurs d'Alexandre, & qui, avant que Demetrius fût sorti de l'enfance, avoit déja couru & conquis la plus grande partie de l'Asie. Au lieu qu'Antoine, né d'un pere honnête homme & homme de bien d'ailleurs, mais qui n'avoit jamais fait la guerre, & qui ne lui avoit laissé aucun moyen de s'avancer & d'acquerir de la gloire, eut pourtant le courage d'aspirer, & l'honneur de parvenir à l'Empire de César, auquel il n'avoit aucun droit par sa naissance. Et profitant des travaux & des conquêtes de celui-ci, il se fit lui-même son successeur par son industrie & sans autre secours que de lui-même, il se rendit si

Il est certain que la puissance de Demetrius lui étoit déja acquise.) Voici le premier avantage qu'Antoine a sur Demetrius, celui-ci entre en possession d'un Royaume que son pere lui avoit acquis, au lieu qu'Antoine s'en fait un auquel il n'avoit aucun droit & pour lequel il n'étoit pas né. L'injustice à part, ce dernier marque & plus de courage & plus d'industrie.

grand & si puissant que tout l'Empire ayant été partagé en deux parties, il prit pour lui la plus considérable, qu'absent il défit souvent les Parthes par ses Lieutenans, & qu'il poussa jusqu'à la mer Caspienne les nations barbares qui habitent autour du Caucase.

Grandeur d'Antoine marquée par les reproches même qu'en lui fait.

Les choses même qu'on lui reproche, sont autant de témoignages authentiques de sa grandeur. Car Antigonus regarda comme un grand avantage pour son fils Demetrius, de lui faire épouser Philla, fille d'Antipater, quoique d'un âge peu sortable au sien. Et au contraire, on regarda comme honteux pour Antoine son mariage avec Cleopatre, avec une Reine qui en magnificence, en richesses, en noblesse & en gloire surpassoit tous les Rois de son tems, si on excepte le grand Arsace. En un mot il se rendit lui-même si grand, que tout le monde le jugeoit digne d'une fortune plus grande encore que celle où il aspiroit.

Mariage d'Antoine avec Cleopatre, regardé comme honteux pour lui.

Premier avantage de Demetrius sur Antoine, la justice.

Que s'il faut juger de l'intention & des moyens qui les éleverent tous deux à l'Empire, il n'y a sur cela aucun reproche à faire à Demetrius, qui

Et au contraire, on regarda comme honteux pour Antoine son mariage avec Cleopatre.) En effet quelle grande idée ne falloit-il pas avoir de la grandeur d'Antoine pour trouver indigne de lui son mariage avec une si grande Reine? Mais sur cela ne pourroit-on pas répondre à Plutarque que ce reproche ne tombe pas sur la grandeur d'Antoine en particulier, mais sur la grandeur des Romains en général? On auroit fait le même reproche à tout autre Capitaine Romain qui l'auroit épousée. D'ailleurs une union cimentée par la débauche ne peut jamais honorer.

regna sur des peuples accoûtumez à obéïr, & qui demandoient eux-mêmes des Rois. Au lieu qu'Antoine ne put éviter d'être accusé d'injustice & de tyrannie, d'avoir assujetti les Romains qui venoient tout fraîchement de se délivrer de la monarchie par le meurtre de César.

Second avantage de Demetrius, il affranchit la Grece, & Antoine asservit l'Italie.

Le plus grand & le plus éclatant des exploits d'Antoine, ce fut la guerre qu'il entreprit contre Brutus & Cassius pour ravir la liberté à ses Citoyens & à sa Patrie, & Demetrius, avant que de tomber dans les derniers malheurs, ne cessa d'affranchir la Grece & de chasser de ses villes toutes les garnisons qui les assujettissoient, en cela bien different d'Antoine qui faisoit vanité d'avoir tué dans la Macedoine ceux qui avoient mis Rome en liberté.

Troisiéme avantage de Demetrius, du côté de la liberalité, de la générosité, & de la magnificence.

Il reste une chose à Antoine qui a été fort louée, c'est sa liberalité & sa magnificence dans ses dons, mais en cela même Demetrius l'emporte si fort sur lui, qu'il donna beaucoup plus à ses ennemis, qu'Antoine ne donna jamais à ses amis. Antoine fut fort loué & estimé d'avoir fait ensevelir & enterrer Brutus honorablement, mais Demetrius fit

Ne cessa d'affranchir la Grece.] De tous les avantages, qu'un homme peut avoir sur un autre, le plus grand c'est celui que Plutarque donne ici à Demetrius sur Antoine. Un Prince qui ne travaille qu'à affranchir les hommes, & à les remettre en liberté, est un Dieu, au prix de celui qui ne travaille qu'à les assujettir. Ce dernier est un monstre.

Il donna beaucoup plus à ses ennemis, qu'Antoine ne donna jamais à ses amis.) Cela met dans la liberalité une difference infinie. Que ne feroit-on point pour ses amis, quand on fait tant pour ses ennemis?

enterrer tous ses ennemis qui avoient été tuez à la bataille, & renvoya à Ptolemée tous ses prisonniers chargez de présens.

Ils ont usé l'un & l'autre de leur fortune avec insolence, & se sont plongez dans le luxe & dans les voluptez. Mais personne ne sçauroit dire que Demetrius dans ses plaisirs & dans ses débauches ait laissé échaper aucune occasion de faire de grands exploits ; il n'avoit recours aux voluptez que pour remplir le vuide de son loisir, & s'il prenoit quelquefois plaisir à la conversation de la courtisane Lamia, c'étoit comme avec la vieille Fée des fables, lorsqu'il vouloit s'amuser, ou qu'il avoit envie de dormir. Mais lorsqu'il falloit se préparer à la guerre, sa lance n'étoit point entourée de lierre, son casque ne sentoit point les essences ni les parfums, & il ne sortoit point des ruelles des Dames poupin & mignon pour aller aux batailles, mais *laissant là les danses & finissant toutes les débauches & autres divertissemens Bacchiques, il devenoit tout d'un coup le disciple de l'homicide Mars*, pour me servir des paroles d'Euripide, & jamais ni les plaisirs, ni la paresse ne lui ont attiré le moindre échec. Il n'en étoit pas de même d'Antoine, car comme nous voyons dans des tableaux Omphale qui ôte à Hercule sa massuë, & qui le dépoüille de sa peau de lion, il est arrivé souvent de même que Cleopatre dépouillant Antoine de ses armes, & l'attirant par ses caresses, l'obligeoit à laisser là les grandes occasions

Quatriéme avantage de Demetrius, dans la maniere dont il se plongea dans les voluptez.

La courtisane Lamia comparee à la vieille Fée des fables.

Passage d'Euripide appliqué à Demetrius.

Cleopatre comparée à Omphale, & Antoine comparé à Hercule.

qu'il avoit entre les mains, & à renoncer à des expéditions importantes & néceſſaires, pour venir jouer & ſe divertir avec elle ſur le rivage autour de Canobe & de Taphoſiris. Enfin comme un autre Paris il ſe retiroit de la bataille pour aller ſe jetter entre ſes bras, ou plûtôt bien different de Paris, qui ne ſe retira dans ſa chambre qu'après avoir tenté la fortune du combat, & avoir été vaincu, au lieu qu'Antoine pour ſuivre Cleopatre, s'enfuit & abandonna la victoire.

Comme Paris, après avoir combattu contre Menelas, ſe retira pour aller chercher Helene. Iliad. liv. III.

En quoi Antoine regardé comme inferieur à Paris.

On peut dire encore que Demetrius épouſa pluſieurs femmes en même-tems comme deſ-

Cinquiéme avantage de Demetrius, du côté de la polygamie.

Pour venir jouer & ſe divertir avec elle ſur le rivage autour de Canobe & de Taphoſiris.) Dans le XVII. liv. de Strabon, il y a un paſſage qui éclaircit parfaitement celui de Plutarque. Il dit : *Après Cynoſſema on trouve Taposiris*, car c'eſt ainſi qu'il écrit, *non pas celle qui eſt près de la mer, où ſe fait une aſſemblée générale toutes les années ; mais il y a une autre Taposiris peu éloignée de la ville d'Alexandrie, & près de cette derniere, ſur le bord de la mer, il y a un lieu plein de rochers, où les jeunes gens vont paſſer le Printems pour ſe divertir.* C'eſt cette derniere dont parle Plutarque. La ſeule difficulté qu'il y a, c'eſt que Strabon place cette Taposiris au couchant d'Alexandrie, en quoi il a été ſuivi par nos Géographes dans leurs cartes, car ils la mettent dans une petite langue de terre qui eſt au couchant, au lieu que Plutarque la place autour de Canobe, & par conſequent au levant d'Alexandrie. Je laiſſe cela à diſcuter aux Géographes.

Ou plûtôt bien different de Paris, qui ne ſe retira dans ſa chambre qu'après avoir tenté la fortune du combat.] Plutarque préfere encore Paris à Antoine. Il y a bien de la force dans cette préference, & Plutarque ſçait admirablement noircir le vice par les traits les plus naturels.

On peut dire encore que Demetrius épouſa pluſieurs femmes en même tems, parce que cela n'étoit pas défendu par les Loix, &c.] Demetrius en épouſant pluſieurs femmes en même-tems, ſuit les Loix & les uſages de ſon pays, au lieu qu'Antoine viole celles du ſien. Or rien ne marque une intemperance plus outrée que de fouler ainſi aux pieds les Loix de ſa patrie, & de faire ce que perſonne n'avoit oſé.

cendu de Philippe & d'Alexandre, parce que cela n'étoit pas défendu par les Loix, & que c'étoit au contraire un uſage reçu parmi les Rois de Macedoine, Lyſimachus & Ptolemée l'ayant ainſi pratiqué, & il porta toûjours beaucoup d'honneur & de reſpect aux femmes qu'il avoit épouſées, au lieu qu'Antoine premierement épouſa deux femmes en même tems, ce que jamais Romain n'avoit oſé entreprendre, & enſuite il chaſſa la Romaine, celle qu'il avoit épouſée legitimement, & ſe livra entierement à l'étrangere, à celle qui lui étoit unie contre toutes les loix, & dont l'amour ſeul lui avoit fait rechercher le commerce. De là vint auſſi que de ces nôces il n'en arriva aucun mal à l'un, & qu'il en ſourdit pour l'autre des maux infinis.

Avant Antoine, jamais Romain n'avoit épouſé deux femmes en même tems.

Le mariage de Cleopatre cauſa à Antoine des maux infinis.

Il eſt vrai que parmi toutes les actions d'Antoine on ne trouve point d'impieté pareille à celle où les infames débauches précipiterent Deme-

Second avantage d'Antoine ſur Demetrius, il n'étoit pas ſi impie que lui.

Et il porta toûjours beaucoup d'honneur & de reſpect aux femmes qu'il avoit épouſées.] Demetrius traita ſes femmes en mari, & Antoine les traita en débauché, il chaſſa Octavie comme une Courtiſane, & s'attacha à une Reine débauchée comme à une femme legitime.

De là vint auſſi que de ces nôces il n'en arriva aucun mal à l'un, & qu'il en ſourdit pour l'autre des maux infinis.] Ce paſſage eſt remarquable dans un Payen. Plutarque marque ici bien formellement que les mariages legitimes & contractez ſelon les Loix, ſont des ſources de bonheur, au lieu que ces attachemens illegitimes, que la débauche a formez, ont preſque toûjours des ſuites funeſtes. Il n'eſt pas néceſſaire d'aller chercher dans les anciens tems des exemples pour prouver cette vérité.

Il eſt vrai que parmi toutes les actions d'Antoine on ne trouve point d'impieté pareille à celle où les infa-

trius. Les Hiſtoriens rapportent qu'on ne laiſſoit point entrer de chien dans la citadelle d'Athénes, parce que c'eſt l'animal qui ſe mêle le plus publiquement avec ſa femelle, & c'eſt dans le lieu de la citadelle le plus ſacré, dans le temple même de Minerve, que Demetrius ſe mêloit avec ſes proſtituées, & qu'il corrompoit pluſieurs femmes des Citoyens. Et le vice, que tout le monde croiroit le plus incompatible avec la volupté & le luxe, je veux dire la cruauté, c'eſt juſtement celui qui ſe trouvoit dans les plaiſirs de Demetrius, car non ſeulement il ne ſe ſoucia point d'empêcher, mais il cauſa même la mort pitoyable du plus beau & du plus ſage de tous les jeunes hommes d'Athenes, qui aima mieux mourir que de ſe voir deshonoré. Pour tout dire en un mot, Antoine ſe fit tort à lui-même par ſon

La cruauté jointe aux plaiſirs de Demetrius.

mes débauches précipiterent Demetrius.] Il eſt vrai qu'Antoine ne ſouilla pas les temples de ſes infames débauches comme Demetrius. Mais cette retenuë n'étoit point en lui l'effet de ſon reſpect pour les Dieux, il n'avoit pas eu occaſion de commettre ce ſacrilege; car d'ailleurs il n'étoit pas moins impie que Demetrius.

Les Hiſtoriens rapportent qu'on ne laiſſoit point entrer de chien dans la citadelle d'Athenes.) On ne ſçauroit peindre avec de plus noires couleurs la débauche impie & ſacrilege de Demetrius que Plutarque le fait ici, en faiſant entendre qu'il avoit imité l'impudence des chiens mêmes; & qu'on auroit dû le chaſſer du temple de Minerve comme on en chaſſoit les chiens.

Pour tout dire en un mot, Antoine ſe fit tort à lui-même par ſon intemperance, & Demetrius fit tort auſſi aux autres.] Il me ſemble que c'eſt ainſi que ce paſſage doit être traduit, car Plutarque ne pouvoit pas dire *que Demetrius par ſon intemperance ne faiſoit tort qu'aux autres.* Ce ſeroit une choſe très-fauſſe & de très-mauvais ſens, puiſqu'il ne s'en faiſoit pas moins qu'Antoine.

intemperance,

intemperance, & Demetrius fit tort aussi aux autres par la sienne.

Sixiéme avantage de Demetrius sur Antoine, son attachement pour ses parens.

Ajoûtons que Demetrius se conserva toûjours sans reproche en toutes choses envers ses parents, & qu'Antoine livra le propre frere de sa mere pour obtenir à ce prix la mort de Ciceron, action si cruelle & si détestable qu'Antoine ne pourroit qu'à peine en obtenir le pardon, quand même la mort de Ciceron auroit été le prix & la rançon de la vie de son oncle.

Beau jugement de Plutarque sur cette action d'Antoine.

Troisiéme avantage d'Antoine sur Demetrius, du côté des serments violez.

Quant à ce que l'un & l'autre violerent leurs serments & la foi donnée, l'un en arrêtant Artabaze prisonnier, & l'autre en tuant Alexandre, on peut dire qu'Antoine avoit un prétexte legitime, car il avoit été abandonné par Artabaze dans le pays des Medes & livré à ses ennemis, au lieu que la plûpart prétendent que Demetrius inventa de fausses charges pour justifier le meurtre qu'il avoit commis, qu'il calomnia l'innocent & qu'il se vengea, non de celui qui lui avoit fait injustice, mais de celui qui l'avoit reçuë de lui.

Artabaze, *c'est le même qu'*Artavasde.

Mais il a voulu faire entendre qu'en se faisant tort à lui-même il en faisoit aux autres en même tems. Ce qui aggrave l'injustice & & le crime.

Action si cruelle & si détestable qu'Antoine ne pourroit qu'à peine en obtenir le pardon, quand même.] On ne peut pas mieux peindre la cruauté & l'atrocité de l'action d'Antoine, qui consentit à la mort de son oncle pour obtenir celle de Ciceron, qu'en disant qu'elle n'auroit été qu'à peine pardonnable quand il n'auroit sacrifié Ciceron que pour sauver son oncle. Et ce jugement est remarquable dans un Payen, qui décide qu'on ne peut qu'à peine esperer de pardon, quand on consent à la mort d'un étranger pour sauver la vie même à un oncle.

Septiéme avantage de Demetrius sur Antoine, il fut l'auteur de ses exploits.

D'un autre côté Demetrius fut lui-même l'ouvrier de ses plus grands exploits, & Antoine tout au contraire, car ce fut dans les endroits où il n'étoit point, qu'il gagna ses plus grandes & ses plus signalées victoires par ses Lieutenants. Mais ils perdirent leur fortune tous deux par leur faute, d'une maniere differente pourtant, l'un abandonné, car les Macedoniens le quitterent, & l'autre abandonnant le premier, car il prit la fuite, & laissa ceux qui combattoient & qui s'exposoient pour lui. De sorte que la faute qu'on peut reprocher à Demetrius, c'est d'avoir aliené l'esprit de ses troupes, & d'en avoir fait ses ennemis, au lieu que celle d'Antoine c'est d'avoir manqué à la bonne volonté & à la fidelité sans exemple que les siennes lui témoignoient.

Huitiéme avantage de Demetrius dans la maniere dont il perdit sa fortune.

Quatriéme avantage d'Antoine, la maniere dont il mourut.

Beau jugment de Plutarque sur la mort de Demetrius, & sur celle d'Antoine.

Pour ce qui est de leur mort, ni l'un ni l'autre ne sont dignes de louange. Mais Demetrius merite encore plus d'être blâmé, car il souffrit d'être fait prisonnier & confiné & reclus dans le fond d'une Province, il eut la bassesse de vouloir ga-

De sorte que la faute qu'on peut reprocher à Demetrius, c'est d'avoir aliené l'esprit de ses troupes, au lieu que celle d'Antoine.) Voici une affaire assez difficile à juger. Quelle est la faute la plus grande, ou celle d'un Genéral qui se perd pour avoir aliené l'affection de ses troupes, ou celle d'un Genéral qui se perd pour avoir manqué à l'affection & à la fidelité des siennes ? Ils sont tous deux également malheureux. Mais il me paroît que le dernier est plus méprisable.

Il eut la bassesse de vouloir gagner.) Le mot ὑπέμεινεν, est repeté ici de la phrase précedente, ce qui paroît une faute de Copiste. Dans le Ms. de la bibliothéque de S. Germain, on lit ἠγάπησεν ἐπικερδᾶναι. *Il eut la bassesse*

gner encore trois ans pour les passer dans la débauche, & ne servir qu'à sa bouche & à son ventre comme les bêtes brutes ; au lieu qu'Antoine mourut à la vérité lâchement, miserablement, & avec honte, mais cependant il s'affranchit de la vie avant que son ennemi pût devenir le maître de son corps.

de se trouver heureux de gagner, &c. Je suis persuadé que c'est la véritable leçon.

Mais cependant il s'affranchit de la vie.) Mais il s'en affranchit par un crime dont les plus scelerats sont les plus capables, comme les payens les plus sages l'ont reconnu.



DION.

Paſſage de Simonide.



OMME Simonide dit, mon cher Soſſius Senecion, que la ville de Troye ne ſçut point mauvais gré aux Corinthiens de ce qu'ils s'étoient joints aux Grecs pour lui faire la guerre, attendu que d'un autre côté le Roi de Lycie, Glaucus originaire de Corinthe, étoit venu à ſon ſecours, il eſt juſte de même que ni les Grecs,

Glaucus Roi de Lycie, originaire de Corinthe.

Comme Simonide dit, mon cher Soſſius Senecion, que la ville de Troye ne ſçut point mauvais gré aux Corinthiens.) Ariſtote dans le VI. cap. du I. liv. de ſa Rhetorique nous a conſervé un vers de ce paſſage de Simonide,

Κορινθίοις δ' οὐ μέμφεται τὸ Ἴλιον.

Il eſt juſte de même que ni les Grecs, ni les Romains ne ſe plai-

ni les Romains ne se plaignent de l'Academie, puisqu'ils en sont également favorisez, comme on le verra dans ce petit livre, qui renferme la vie de Brutus & celle de Dion, car l'un ayant été disciple de Platon, & l'autre ayant été nourri dans ses préceptes & dans sa doctrine, ils sont sortis tous deux comme d'une même salle d'armes pour exécuter le plus grands exploits. Or que tous deux par plusieurs actions toutes semblables, & pour ainsi dire, germaines, ils ayent rendu ce témoignage à leur guide dans la vertu, qu'il faut que la puissance & la fortune se rencontrent avec la prudence & la justice, afin que tout ce que fait un homme d'Etat, puisse recevoir toute la beauté & toute la grandeur nécessaire pour le bien des peuples, c'est de quoi il ne faut pas s'étonner. Car comme Hippomachus le maître de Palestre,

Dion disciple de Platon & Brutus, nourri dans ses préceptes.

Il faut que dans un homme d'Etat la puissance & la fortune se rencontrent avec la justice & la prudence.

Un maître d'exer-

gnent de l'Academie.) Car elle a fait autant pour les uns que pour les autres, puisque si elle a porté Dion à délivrer la Sicile, elle a aussi excité Brutus à délivrer Rome.

Qu'il faut que la puissance & la fortune se rencontrent avec la prudence & la justice, afin que tout ce qui fait un homme d'Etat.] C'est un sentimenr de Platon qui est très-beau & très-juste. C'est cet assemblage qui fait le parfait homme d'Etat. En vain un homme d'Etat est juste & prudent, s'il n'a la puissance, & il a inutilement la puissance, si la fortune ne répond à ses desseins. Mais d'ordinaire la source des bons succès, c'est la justice & la prudence.

Pour le bien des peuples.) Car le véritable homme d'Etat ne doit avoir en vûë dans tout son ministere que le bien des peuples. Sans cela il n'est pas homme d'Etat, & ses actions ne sçauroient avoir ni beauté ni grandeur.

Car comme Hippomachus, le maître de Palestre, disoit qu'il connoissoit de loin ceux qui avoient fait leurs exercices dans sa salle.) Cela est encore très ordinaire, un maître d'exercice, à voir mar-

disoit qu'il connoissoit de loin ceux qui avoient fait leurs exercices dans la salle, à les voir seulement revenir du marché portant de la chair dans leurs mains, il est de même très-vrai-semblable que la raison accompagne toûjours les actions de ceux qui ont été bien instruits & bien élevez, & qu'avec la décence & l'honnêteté, elle leur communique une certaine harmonie & une certaine consonance qui les rend conformes & reconnoissables.

cices, à voir marcher un homme, connoit s'il a été élevé dans son école.

Ce que la raison fait dans ceux qui ont été bien élevez.

D'un autre côté les accidens de la Fortune, que ces deux personnages ont éprouvez, & qui ont été les mêmes plus par avanture que par leur choix, mettent dans leurs vies une parfaite ressemblance. Car ils ont été tuez l'un & l'autre avant que d'avoir frappé au but auquel ils

Ressemblance que la Fortune a mise dans les vies de Dion & de Brutus.

cher un homme, connoîtra s'il a fait ses exercices, s'il les a faits chez lui. Car chacun donne à ses disciples une tournure differente. La comparaison que Plutarque en tire est très-belle & très-juste. La raison, c'est le maître de Palestre, qui donne à toutes les actions de ses éleves une décence, une harmonie, & des manieres qui tiennent du maître qui les a formez.

A les voir seulement revenir du marché portant de la chair dans leurs mains.) Car telles étoient les mœurs des Grecs, les Citoyens alloient eux-mêmes au marché, à la boucherie. Ceux qui ont lû les caracteres de Theophraste n'en sont pas surpris, ils en ont vû les preuves.

Qui les rend conformes & reconnoissables.) J'ay ajoûté cette ligne qui m'a paru nécessaire pour rendre plus sensible la comparaison de la raison avec le maître de Palestre. L'un & l'autre reconnoissent ceux qu'ils ont formez. Car comme le maître de Palestre donne à ses écoliers un air qui se répand dans toutes leurs actions, & qui les rend reconnoissables; de même la raison donne à ses disciples des manieres qui se répandent dans toutes leurs actions, & leur communiquent une décence & une harmonie qui font connoître l'école où ils ont été élevez.

avoient dirigé toutes leurs actions, & sans avoir pû tirer aucun fruit de leurs grands & glorieux travaux. Mais ce qu'il y a de plus merveilleux & de plus surprenant, c'est que les Dieux les firent avertir tous deux de leur fin, envoyant à l'un & à l'autre un fantôme horrible qui se présenta devant eux. Cependant il y a beaucoup de gens qui nient ces fantômes & ces apparitions d'esprits, & qui soûtiennent que jamais fantôme, ni spectre, ni esprit ne se sont apparus à aucun homme qui ait été dans son bon sens, & qu'il n'y a que les enfans, les petites femmes foibles, & les hommes à qui la maladie a affoibli le cerveau, qui se trouvant dans quelque alienation d'esprit, ou dans quelque disposition du corps très-alterée & très-vicieuse, s'impriment dans la fantaisie des imaginations vaines & étranges, & tombent dans cette superstition qu'ils ont en eux quelque mauvais genie. Mais si Dion & Brutus, hommes graves,

Tous deux avertis de leur fin par un fantôme.

Apparitions d'esprits niées, par beaucoup de gens.

Et sans avoir pû tirer aucun fruis de leurs grands & glorieux travaux.] ἐκ πολλῶν ϗ μεγάλων ἀγώνων καταθῆσθαι μὴ δυνηθέντες. Ce mot, καταθῆσθαι, m'est suspect, car je ne l'ay jamais vû ailleurs dans le sens que plutarque lui donne icy, *tirer du fruit de ses travaux*, ou *se reposer de ses travaux*.

Mais si Dion & Brutus, hommes graves, fort versez dans la Philosophie.) Il est certain que le temoignage de deux hommes graves est d'un grand poids sur les choses qui paroissoient les plus incroyables. Cependant ce n'est pas parce que Dion & Brutus ont dit avoir vû un fantôme qu'il faut croire ces sortes d'apparitions d'esprits, car on pourroit fort bien douter du prétendu fantôme vu par ces deux hommes, & ne laisser pas de croire qu'il y en a, mais il faut les croire sur des témoignages plus sûrs & plus infaillibles.

fort

fort verſez dans la Philoſophie, tous deux incapables de ſe laiſſer abuſer & ſurprendre par aucune paſſion, ont été ſi émus du fantôme qui leur apparut, qu'ils ont raconté cette viſion à leurs amis, je ne vois pas que nous puiſſions nous empêcher de recevoir cette opinion, quelque abſurde qu'elle paroiſſe, qu'il y a des Démons envieux & malins, qui par envie s'attachent aux plus gens de bien, & qui pour s'oppoſer à leurs bonnes actions, leur jettent dans l'eſprit des frayeurs & des troubles, de peur que s'ils demeurent fermes & inébranlables dans la vertu, ils n'obtiennent après leur mort une meilleure vie que la leur. Mais cette matiere doit être reſervée pour un autre traité, préſentement dans ce douziéme de nos paralleles déduiſons la vie du plus ancien.

Nous ne ſçaurions nous empêcher de croire l'apparition des eſprits.

Eſprits malins & envieux qui s'oppoſent aux bonnes actions des hommes.

Le vieux Denys après s'être emparé du Royaume de Sicile, épouſa la fille d'Hermocrate de Syracuſe. Comme ſa tyrannie n'étoit pas encore ben cimentée, les Syracuſains ſe ſouleverent

Le vieux Denys épouſa en premieres nôces la fille d'Hermocrate.

Je ne vois pas que nous puiſſions nous empêcher de recevoir cette opinion, quelque abſurde qu'elle paroiſſe.) Cette opinion n'eſt nullement abſurde, & il n'y a point d'homme ſage qui puiſſe s'empêcher de la recevoir. Mais Plutarque détourne ici la queſtion; car il ne s'agit pas de ſçavoir s'il y a des eſprits malins & envieux qui s'oppoſent aux hommes les plus vertueux pour les empêcher de faire le bien, c'eſt une verité inconteſtable, enſeignée par la Religion; mais il s'agit de ſçavoir ſi ces eſprits ſe préſentent aux hommes ſous ces figures horribles, & je ne crois pas qu'on puiſſe le revoquer en doute, après tous les témoignages irreprochables qu'en fournit l'antiquité. Il eſt vrai que ſur cela il y a ſouvent de grands abus, tous ceux qui diſent avoir vu, n'ont pas vu.

contre lui & commirent contre sa femme de si grandes insolences & des indignitez si affreuses, qu'elle se fit mourir. Mais ce Prince ayant recouvré & mieux affermi sa domination, épousa en même-tems deux femmes, l'une du pays de Locres appellée Doris, & l'autre de Syracuse même, nommée Aristomaque, fille d'Hipparinus, qui étoit le plus considérable & le plus puissant de la ville, & qui avoit commandé avec Denys lorsqu'il avoit été nommé pour la premiere fois Général des troupes. On dit qu'il les épousa toutes deux le même jour, & que jamais personne ne sçut laquelle des deux avoit été la premiere. Et dans la suite il leur partagea toûjours également son amour sans marquer aucune préference, car elles mangeoient toutes deux avec lui, & la nuit elles couchoient avec lui l'une après l'autre, chacune à son tour. Le peuple de Syracuse prétendoit pourtant que celle de son pays fût preferée à l'étrangere, mais celle-ci eut le bonheur de donner la premiere un fils à son mari, ce qui lui aida beaucoup à se soûtenir contre les cabales & les brigues que l'on faisoit contre elle sur ce qu'elle étoit étrangere. Aristomaque fut long-tems sans devenir grosse, quoique Denys souhaitât avec tant de passion d'en avoir des enfans, qu'il fit mourir la mere de sa Locrienne, lui imposant que par ses poisons & par ses sortileges elle empêchoit Aristomaque de concevoir.

Elle se fit mourir.

Il épousa deux femmes le même jour.

Il fait mourir la mere de sa femme Doris, & sur quoi.

Dion étoit frere d'Ariſtomaque. D'abord il fut fort bien auprès du Prince par le crédit & par la protection de ſa ſœur; mais dans la ſuite ayant donné des preuves de ſon grand ſens, ſon propre mérite le fit fort aimer & conſidérer du Tyran. Outre toutes les autres marques que ce Tyran lui donna de ſa confiance, il ordonna à ſes thréſoriers de lui fournir ſans autre ordre tout l'argent qu'il demanderoit, pourvû qu'ils vinſſent lui dire le jour même ce qu'ils lui auroient donné.

Dion favori de Denys, qui étoit ſon beau-frere.

Le Tyran ordonne à ſes thréſoriers de lui fournir ſans autre ordre tout l'argent qu'il demanderoit.

Dion étoit naturellement fier & plein de magnanimité & de courage, & il ſe fortifia encore dans ces grandes qualitez pendant un voyage que Platon fit en Sicile par une fortune véritablement divine, car on ne peut imputer ce voyage à aucune prudence humaine; ce fut viſiblement quelque Dieu, qui jettant de loin les fondemens de la liberté de Syracuſe & de la ruine entiere de la tyrannie, amena ce Philoſophe d'Italie à Syracuſe & le fit entendre à Dion, qui étoit véritablement encore fort jeune, mais plus docile pour apprendre, plus vif pour bien concevoir, & plus ardent à obéir à tous les préceptes de la vertu qu'aucun des diſciples que Platon ait eus, & qui ſoient ſortis de ſon école. Platon lui rend lui-même ce témoignage, & ſes actions

Naturel de Dion, fortifié encore par les préceptes de la Philoſophie.

Platon conduit en Sicile par la Providence.

Caractére de Dion.

Platon lui rend lui-même ce témoignage.] C'eſt dans ſa VII. Lettre, où il dit en propres termes; *Pour moi en converſant avec Dion, qui étoit alors fort jeune, en lui expliquant les choſes que je croyois les plus belles & les plus dignes de l'homme, &*

Vie honteuse & lâche que l'on mene sous les Tyrans.

le prouvent encore mieux. Car quoiqu'élevé dans des mœurs basses & serviles sous un Tyran, quoi qu'accoûtumé à une vie lâche & timide, &, ce qui est encore plus pernicieux, quoique nourri dans une magnificence sans bornes, dans un luxe prodigieux & dans les délices où l'on fait consister le souverain bien dans la volupté & dans les richesses, il n'eut pas plûtôt entendu les discours de ce Philosophe, & goûté de cette Philosophie qui mene à la vertu, qu'il sentit son ame enflammée d'amour pour elle. Et voyant la facilité avec laquelle Platon avoit changé ses inclinations & l'avoit porté à aimer les choses honnêtes & vertueuses, il crut bonnement & simplement que les mêmes raisons feroient le même effet sur l'ame de Denys, & dans cette vûë il n'eut aucun repos qu'il n'eût porté le Tyran à l'entendre & à avoir quelque conversation avec lui.

Dion enflammé d'amour pour la vertu, par les discours de Platon.

Il porte le Tyran à entendre ce Philosophe.

Conversation de Denys avec Platon.

Denys y consentit. A leur premiere entrevûë il fut parlé de la vertu, & l'on disputa beaucoup sur la véritable force. Platon montra qu'il n'y avoit point d'homme moins courageux & moins fort que le Tyran. La conversation étant tombée ensuite sur la Justice, Platon prouva que la vie des hommes justes est seule heureuse, & que celle des hommes injustes est malheureuse nécessai-

Le courage & la force ne sont jamais le partage des Tyrans.

Il n'y a que les hommes justes qui soient heureux.

en l'exhortant à les pratiquer, je ne me donnai pas de garde que je préparois insensiblement la ruine totale de la tyrannie. Car Dion étant un esprit très-docile, sentit si vivement & reçut avec tant d'ardeur tout ce que je lui dis, que je n'ai jamais vu de jeune homme qui lui soit comparable.

rement. Le Tyran, qui se sentit convaincu, ne put soûtenir ces discours, & il fut très-fâché de voir que tous ceux qui étoient présens, admiroient ce Philosophe & étoient merveilleusement touchez de ses raisons. Enfin transporté de colere & plein de ressentiment, il demanda à Platon ce qu'il étoit venu faire en Sicile? Platon répondit *qu'il y étoit venu chercher un homme de bien. Comment de par tous les Dieux*, repartit le Tyran, *à t'entendre on diroit que tu ne l'aurois pas encore trouvé.*

Dion & tous ses amis crurent que la colere de Denys n'en demeureroit pas là & qu'elle pourroit avoir des suites fâcheuses, c'est pourquoi ils renvoyerent promptement Platon, qui étoit fort aise de partir, & le firent embarquer sur une galere à trois rangs de rames, qui ramenoit en Grece le Spartiate Pollis. Mais Denys pria en secret Pollis avec de très-grandes instances de tuer Platon dans le voyage, ou, si cela lui faisoit trop de peine, de le vendre au moins; *car*, lui dit-il, *il ne lui en arrivera aucun mal, parce que, selon ses propres maximes, étant homme juste, il sera aussi heureux esclave, que libre.*

Denys prie Pollis de tuer Platon, ou de le vendre dans son voyage.

Dion & tous ses amis crurent que la colere de Denys n'en demeureroit pas là.] J'ai ajoûté au texte la negative *ou* qui y est nécessaire, & sans laquelle le raisonnement de Plutarque ne peut se soûtenir.

Mais Denys pria en secret Pollis avec de très-grandes instances de tuer Platon dans le voyage.] Platon ne parle pourtant nulle part de cette particularité, qu'il n'auroit pas oubliée apparemment si elle étoit vraye. Ce fut sans doute un soupçon des amis de Platon, car il n'y a point de mal dont un Tyran ne soit capable.

Platon vendu à Egine.

On dit que Pollis arrivé à Egine, y vendit Platon, parce que les Eginetes étant en guerre avec les Atheniens, avoient fait un décret qui ordonnoit que tous les Atheniens qu'on prendroit dans leur Isle, seroient vendus. Cependant Denys ne laissa pas de continuer toûjours à donner à Dion les mêmes marques de son estime & de sa confiance, car il l'employa à plusieurs Ambassades très-importantes; & ce fut lui qu'il envoya aux Carthaginois.

Dion employé par Denys à plusieurs Ambassades importantes.

Ce voyage lui acquit une grande reputation & le mit encore plus avant dans les bonnes graces du Prince, jusques-là que le Tyran supportoit sans se fâcher la liberté avec laquelle il lui parloit; Dion lui disoit sans aucun ménagement & sans aucune crainte tout ce qui lui venoit dans l'esprit, témoin la reprimande qu'il lui fit au sujet de Gelon; Denys raillant un jour sur la maniere de gouverner de ce Prince, & disant par une allusion à son nom qu'*il avoit été la risée de la Sicile*, tous les courtisans se mirent à admirer la finesse & la gentillesse de ce brocard; mais Dion véritablement fâché, lui dit, *avez-vous donc oublié que c'est à cause de Gelon qu'on s'est confié en vous, & que c'est par là que vous avez usurpé la tyrannie? & ne sçavez-vous pas que desormais on ne se fiera plus à personne à*

Gelon qui avoit regné en Sicile avant Denys.

Froide allusion de Denys sur le nom de Gelon, parce qu'en Grec γελᾶν signifie rire

Mot hardi de Dion à Denys.

***Avez-vous donc oublié que c'est à cause de Gelon qu'on s'est confié en vous.*)** Car la justice de Gelon charma les Syracusains & les disposa à se soûmettre à Denys, dans l'esperance qu'ils seroient gouvernez par un Roi juste, ce qui est le plus parfait de tous les gouvernemens.

cause de vous? En effet Gelon fit voir que le plus agréable de tous les spectacles, c'est de voir une ville gouvernée par un Monarque juste, & Denys montra que le plus odieux & le plus horrible, c'est de la voir gouvernée par un Tyran.

Quel est le spectacle le plus agréable, & celui qui est le plus horrible & le plus odieux.

Ce vieux Denys eut trois enfans de sa femme Doris, & quatre de sa femme Aristomaque, dont il y avoit deux filles, l'une appellée Sophrosyné, & l'autre nommée Arete. Sophrosyné fut mariée à son fils aîné le jeune Denys, qu'il avoit eu de sa femme Locrienne, & Arete épousa son frere Theorides. Ce Theorides étant venu à mourir, Dion épousa sa veuve Arete, qui étoit sa niéce.

Les enfans que Denys eut de ses deux femmes.

Dion épousa sa niéce Arete, fille du vieux Denys.

Dans ce tems-là Denys tomba dans une grande maladie qui le menaçoit d'une prompte mort. Dion voulut lui parler des enfans qu'il avoit eus d'Aristomaque, mais les Medecins voulant faire leur cour au fils de la Locrienne, au jeune Denys, qui devoit lui succeder au Royaume, ne lui en laisserent pas le tems; car, comme Timée l'écrit, le Prince ayant demandé qu'on lui donnât un remede pour le faire dormir, ils lui en donnerent un si fort qu'ils assoupirent

Les Medecins hâtent la mort du

Dion voulut lui parler des enfans qu'il avoit eus d'Aristomaque.) Dion vouloit le porter à préferer les enfans d'Aristomaque, qui étoit Syracusaine, à ceux de Doris, qui étoit de Locres. Les enfans de la Syracusaine étoient préferables à ceux de l'étrangere. D'ailleurs les enfans d'Aristomaque étoient ses beaux-freres & ses neveux.

vieux Denys, pour faire leur cour à son fils le jeune Denys.

tous ses sens, & firent succeder la mort au sommeil sans aucun milieu.

Grand sens & grande prudence de Dion, sa franchise & sa liberté dans ses discours.

Cependant à la premiere assemblée que tous les amis du Prince tinrent chez le jeune Denys, Dion parla avec tant de sens de ce qui étoit utile & expedient dans la conjoncture où l'on se trouvoit, qu'il fit voir qu'en prudence tous les autres n'étoient auprès de lui que des enfans, & en franchise & liberté de parler, qu'ils n'étoient que de vils esclaves de la Tyrannie, qui lâchement & saisis de crainte, pour plaire au jeune Denys, ne donnoient que les conseils qui pouvoient lui être agréables. Mais ce qui les surprit & les étonna plus que tout, c'est que lorsqu'ils voyoient un orage de guerre déja formé du côté de Carthage & prêt à crever sur la Sicile, il eut l'audace de se faire fort que si Denys vouloit avoir la paix, il s'embarqueroit sur le moment, iroit en Afrique & conjureroit cette tempête à sa satisfaction; & que s'il aimoit mieux faire la guerre, il lui fourniroit & entretiendroit à ses dépens cinquante galeres à trois rangs toutes équipées.

Offres magnifiques de Dion au jeune Denys.

Le jeune Denys admira & éleva jusqu'aux nuës cette magnanimité si génereuse, & lui témoigna beaucoup de reconnoissance de son affection & de sa bonne volonté; mais les Courtisans qui pensoient que cette magnificence de Dion leur reprochoit leur avarice, & que sa grande puissance alloit être une diminution de la

la leur, tirerent d'abord de là un prétexte de le calomnier, & n'épargnerent aucun des discours qui pouvoient le plus aigrir contre lui le jeune Prince ; ils lui faisoient entendre qu'en se rendant fort sur mer, il s'ouvroit un moyen d'usurper la tyrannie, & qu'avec ses vaisseaux il pensoit à transporter toute la puissance aux fils d'Aristomaque, qui étoient ses neveux.

Les Courtisans jaloux de Dion, le calomnient auprès du jeune Denys.

Prétexte dont ils se servent pour aigrir Denys contre lui.

Mais les causes les plus apparentes & les plus fortes de la haine & de l'envie qu'ils lui portoient, c'est la vie qu'il menoit très-differente de la leur, & le peu de commerce qu'il vouloit avoir avec eux. Car tous ces Courtisans s'étant d'abord emparez de l'esprit de ce jeune Tyran, qui avoit été très-mal élevé l'obsedoient éternellement par des voluptez toûjours nouvelles, & par les flatteries continuelles dont ils l'enyvroient. Ils ne pensoient qu'à lui fournir tous les jours de vains amusemens, le tenant toûjours occupé à des festins, à des commerces de femmes, & à tous les autres plaisirs les plus honteux, par lesquels la tyrannie enfin amollie & fonduë, comme le fer par le feu, parut humaine & douce à ses Sujets. En effet elle perdit ce qu'elle avoit de trop dur émoussée, non par la douceur, mais par la paresse & par la nonchalance de celui qui gouvernoit.

Rien n'est si insupportable aux vicieux que la vie d'un homme sage.

Moyens dont les Courtisans de Denys se servent pour se rendre maitres de son esprit.

Tyrannie amollie par les voluptez, mais non moins redoutable.

Dès ce moment cette lâche negligence, où l'on entretenoit ce jeune Prince, croissant de jour en jour & gâtant tout peu à peu, elle dé-

lia enfin, & fondit entierement ces chaînes de diamant, dont le vieux Denys s'étoit vanté qu'il laisseroit à son fils sa Monarchie liée & garrottée.

Débauches de Denys qui duroient des trois mois.

Dès le commencement de son Regne, il fit des débauches qui duroient des trois mois, & pendant tout ce tems-là son Palais fermé à tout ce qu'il y avoit de gens sages, étoit plein d'yvrognes, & tout retentissoit du bruit de farces & de plaisanteries obscenes, de chansons impudiques, de danses, de mascarades, & de toutes sortes de dissolutions. Il n'y avoit donc rien de si importun pour eux, comme on peut penser, ni qui leur fût tant à charge que la présence de Dion, qui ne donnoit dans aucun plaisir, & qui ne se laissoit aller à aucune jeunesse. C'est pourquoi donnant à ses vertus les couleurs les plus apparentes du vice, & celles qui y avoient le plus de rapport, ils trouverent moyen de le calomnier auprès du Prince, & de faire passer sa gravité pour arrogance, & sa liberté de parler, pour insolence & pour opiniâtreté. S'il vouloit donner quelques sages conseils, on disoit qu'il faisoit des réprimandes & des reproches, & s'il

La présence d'un homme sage fort à charge aux débauchez.

Dion ne donnoit dans aucun plaisir. Digne fruit des leçons de Platon.

Couleurs des vices données aux vertus.

C'est pourquoi donnant à ses vertus les couleurs les plus apparentes du vice.) C'est la méthode de ceux qui veulent décrier les vertueux, ils donnerent à leurs vertus les noms des vices qui leur sont opposez. C'est ce qu'Horace a fort bien expliqué dans la Sat. III. du Liv. I. *At nos virtutes ipsas invertimus. Nous prenons les vertus mêmes pour des vices* : on peut voir la suite qui convient parfaitement à ce passage de Plutarque, & qui fait voir que ces médisances sont fort ordinaires dans les Cours.

refusoit de faire la débauche avec les autres, on disoit qu'il les méprisoit.

Aussi faut-il avouer qu'il avoit naturellement dans ses mœurs & dans toutes ses manieres, une certaine fierté & une austerité sévere qui ne le laissoient pas facilement approcher, & qui le rendoient entierement insociable, de sorte que sa compagnie paroissoit désagréable & dure, non seulement à un Prince jeune, & dont les oreilles délicates étoient comparuës par des flatteries & par des louanges continuelles, mais à ceux mêmes qui étoient les plus liez avec lui, & qui admiroient la simplicité & la noblesse de ses mœurs, car ils se plaignoient de son commerce, & lui reprochoient que sa maniere de parler aux gens, & de traiter avec eux, étoit plus sauvage & plus rude que les affaires d'Etat ne le demandoient. Et c'est sur cela même que longtems après, Platon, comme prophetisant ce qui

Humeur trop fiere & trop sévere de Dion.

Les manieres dures & sauvages ne conviennent point aux hommes d'Etat.

Aussi faut-il avouer qu'il avoit naturellement dans ses mœurs & dans toutes ses manieres, une certaine fierté & une austerité sévere.] C'est ce que Platon avoit taché inutilement de corriger. Il y a des humeurs indomptables, & la vertu même ne sert souvent qu'à les fortifier.

Et c'est sur cela même que longtems après, Platon, comme prophetisant ce qui lui devoit arriver.] Le passage de Platon est à la fin de sa quatriéme Lettre, & comme il renferme un grand précepte de politique, & que de Serres l'a fort mal traduit, je vais le rapporter icy, & en donner l'explication : ἐνθυμοῦ δὲ καὶ ὅτι δοκεῖς τισὶν ἐνδεεστέρως τοῦ προσήκοντος θεραπευτικὸς εἶναι. μὴ οὖν λανθανέτω σε ὅτι διὰ τοῦ ἀρέσκειν τοῖς ἀνθρώποις καὶ τὸ πράττειν ἐστίν. ἡ δ' αὐθάδεια, ἐρημίᾳ ξύνοικος. *Pensez aussi que vous paroissez à quelques-uns beaucoup moins familier & moins caressant que vous ne devriez. Il faut donc que vous n'oubliez jamais*

me, le tenoit enfermé dans son Palais, où privé de la connoissance des affaires, & de tout ce qui se passoit à la Cour, & éloigné de tout commerce, il s'amusoit, faute d'autres occupations, à tourner & à faire de petits chariots, des chandeliers, des escabelles de bois & des tables. Car ce vieux Denys étoit si défiant & si soupçonneux que tout le monde lui étoit suspect, & sa timidité lui avoit tellement abattu l'esprit & le courage, qu'il ne souffroit pas qu'on lui fit les cheveux avec des ciseaux; mais il faisoit venir quelque garçon sculpteur, qui avec un charbon ardent lui brûloit la chevelure tout à l'entour. Ni son frere, ni son fils même n'entroient dans sa chambre vêtus comme ils étoient; mais il falloit qu'avant que d'entrer chacun quittât ses habits & qu'il en prît d'autres après avoir été visité par des gardes tout nud.

enfermé, de peur qu'il ne conjurât contre lui.

Le jeune Denys pendant la vie de son pere s'amusoit à tourner.

Jusqu'où le vieux Denys portoit la timidité & la défiance.

Un jour que son frere Leptines, en lui faisant la description d'une petite terre, prit la halebarde d'un de ses Gardes pour lui en marquer le plan sur le sable, Denys entra contre lui dans une furieuse colere & tua le Garde qui avoit donné sa halebarde si facilement. Il disoit qu'il craignoit

Cruauté que la défiance faisoit commettre au vieux Denys.

Le tenoit enfermé dans son Palais, où privé de la connoissance des affaires.] Voilà la politique des Tyrans : comme ils n'ont plus rien d'humain, ils ne reconnoissent plus aucun sentiment de la nature, & leur timidité & leur ignorance les portent à vouloir abolir toute bonne éducation, non-seulement pour leurs sujets, mais pour leurs enfans même, qu'ils craignent encore plus que leurs sujets.

ſes amis, parce que les connoiſſant hommes de ſens, il ſçavoit bien qu'ils aimeroient mieux gouverner, qu'être gouvernez, & être Tyrans eux-mêmes, que d'obéir à un Tyran. Il tua de ſa propre main un Officier nommé Marſyas, qu'il avoit avancé & à qui il avoit donné quelque commandement dans ſes troupes, & il le tua ſur ce qu'il avoit ſongé la nuit que Marſyas le tuoit, comme ce ſonge ne lui étant venu que parce que cet Officier avoit formé ce complot dans la journée, & s'en étoit entretenu. Cependant cet homme ſi timide, & qui par ſes frayeurs continuelles avoit l'ame remplie de tant de miſeres, de baſſeſſes & de dignitez, s'emportoit contre Platon, de ce qu'il ne le déclaroit pas le plus vaillant & le plus courageux des hommes.

Hommes mutilez par l'ignorance.

Dion donc, comme je viens de le dire, voyant le jeune Denys ſi eſtropié, ſi j'oſe ainſi parler, & ſi mutilé par ſon ignorance, & de mœurs ſi dépravées, l'exhortoit continuellement à s'appliquer à l'étude, le preſſoit d'écrire au premier des Philoſophes & d'employer auprès de lui les

' Dion preſſe le jeune Denys d'appeller Platon, & de ſe mettre entre ſes mains.

Et s'en étoit entretenu.] Cela n'eſt pas ajoûté inutilement, ſi l'Officier n'avoit fait que former le complot en lui-même, le vieux Denys n'en auroit pû être averti, car d'où le ſonge ſeroit-il venu? Mais il s'en étoit entretenu, & ſur cela le ſonge s'étoit mis auſſitôt en campagne. Voilà quelle étoit la ſuperſtition de ces tems-là.

Dion donc, comme je viens de le dire, voyant le jeune Denys ſi eſtropié, ſi j'oſe ainſi parler, & ſi mutilé par ſon ignorance.] J'ai voulu conſerver en nôtre langue la force du terme Grec, & je trouve l'expreſſion admirable. Un homme eſt auſſi eſtropié & mutilé par l'ignorance, que par les bleſſures & par les coups.

prieres les plus ardentes pour l'obliger à venir en Sicile, & quand il feroit venu, de fe mettre promptement entre fes mains, afin que fes mœurs corrigées par fes difcours & formées à la vertu, & rendu femblable à l'exemplaire très-divin & d'une beauté parfaite, qui conduit fi fagement toutes chofes, & à la voix duquel tous les êtres font fortis de leur ancien defordre, & ont formé ce bel ordre & cet arrangement fi merveilleux qu'on appelle le monde, il fe procurât à lui-même une très-grande felicité, & qu'il la procurât par même moyen à fes peuples. Il lui difoit que fes Sujets gouvernez déformais avec douceur, comme une famille eft gouvernée par un bon pere, rendroient volontairement à fa temperance & à fa juftice les devoirs qu'ils ne rendoient que malgré eux à la violence & à la force, & que par là il deviendroit de Tyran un Roi jufte, à qui tout fe foûmettroit par amour. *Penfez*, lui difoit-il *que ces chaînes de diamant qui lient un Royaume, ne font comme votre pere l'a crû, ni la crainte, ni la force, ni le grand nombre de galeres, ni ces milliers de Barbares qui compofent votre garde; mais l'affection, l'amour & la reconnoiffance que font naître dans le cœur des Sujets, la vertu & la juftice des Princes; & que ces chaînes, formées par ces fentimens, quoique plus*

Pour être d'une vertu parfaite, il faut reffembler à l'Exemplaire divin, c'eft-à-dire, à Dieu.

Tous les eftres font fortis de leur ancien defordre, en obeïffant à la voix de Dieu.

Comment les Royaumes doivent être gouvernez.

Quelles font les véritables chaînes de diamant qui lient les Royaumes.

Et qu'étant rendu femblable à l'exemplaire très-divin, & d'une beauté parfaite.) Car il n'y a de vertu que par la reffemblance avec Dieu. Tout ce que Dion dit icy à Denys eft le précis de la Philofophie de Platon, & rien n'eft plus beau, ni plus conforme à ce que la vérité enfeigne.

douces & plus lâches que ces autres, si roides & si dures, sont pourtant plus fortes pour la durée & pour le maintien des Etats. Que d'ailleurs un Prince n'est ni honoré, ni estimé quand il n'a soin que de s'habiller magnifiquement, d'avoir de grands équipages & des meubles somptueux, & d'entretenir sa maison dans le luxe, dans la délicatesse, dans les délices & dans tous les plaisirs les plus recherchez, & que par sa raison & par ses discours, il n'a aucun avantage sur le moindre du peuple, & qu'il dédaigne de tenir le Palais de son ame décemment & royalement orné.

Ce ne sont pas le luxe & la magnificence qui font honorer & estimer les Rois.

Le Palais de l'ame d'un Prince doit être royalement paré.

Par ces remontrances, qu'il lui rebattoit incessamment & dans lesquelles il mêloit de tems en tems les propres préceptes de Platon, Denys fut enflammé d'un désir violent & furieux d'entendre les discours de ce Philosophe & de le voir lui-même. Voilà donc d'abord des courriers dépêchez à Athenes avec des lettres de Denys & les instantes prieres de Dion.

Courriers dépêchez à Platon par Denys, avec des lettres très pressantes.

Dans le même tems Platon reçut de toute l'Italie de pressantes sollicitations de tous les Philosophes Pythagoriciens, qui le conjuroient de venir d'entreprendre l'ame d'un jeune Prince, qui emporté par la fougue des passions, & par une licence & par un pouvoir sans bornes, ne connoissoit plus de frein, & de tâcher de la dompter & de la réduire par la force de ses raisons.

Les Philosophes Pythagoriciens écrivent à Platon pour le presser d'aller en Sicile.

Platon donc, comme il nous l'apprend dans ses écrits, vaincu par le seul respect qu'il avoit pour lui-même, afin de ne pas donner aux hommes

Dans sa VII. Lettre.

Ce qui obligea Platon de retourner en Sicile.

mes un prétexte de lui reprocher qu'il n'étoit Philosophe qu'en paroles, & que jamais il n'avoit mis la main à l'œuvre pour paroître tel par ses actions, & jugeant d'ailleurs qu'en purgeant un seul homme, comme la partie principale qui conduit tout le reste, il guériroit toute la Sicile dangereusement malade, il se laissa persuader.

En purgeant un Roi de ses vices, on purge tout le Royaume.

Ceux qui étoient opposez à Dion, craignant que Denys ne vînt à changer, obligerent ce Prince à rappeller d'exil Philistus, homme éloquent, fort versé dans les lettres, & très-accoûtumé aux mœurs des Tyrans, pour avoir en lui un contre-poids capable de contrebalancer Platon & toute sa Philosophie. Car ce Philistus dès le commencement se montra très-porté pour l'établissement de la Tyrannie, & il garda longtems la citadelle, où il commandoit la garnison. Il couroit même un bruit qu'il avoit eu quelque commerce avec la mere du vieux Denys, & que cela n'étoit pas ignoré du Tyran même. Mais après que Leptines, qui avoit eu deux filles d'une femme qu'il avoit enlevée à un autre, eut donné une de ses filles à Philistus sans demander l'agrément du vieux Denys pour ce mariage, le Tyran irrité, fit mettre en prison cette femme de Leptines chargée de fers, & chassa de Sicile Philistus, qui se retira chez quelques-uns de ses amis dans la ville d'Adria. Et il semble que ce fut là que se trouvant de grand loisir, il composa la

Les Courtisans obligent Denys à rappeller d'exil Philistus, pour l'opposer à Platon.

Caractere de Philistus.

Il composa la plus grande partie de son histoire.] Ce Phi-

plus grande partie de son histoire ; car il ne revint pas du vivant du vieux Denys. Ce ne fut qu'après sa mort que l'envie, que les autres courtisans conçurent contre Dion, le fit rappeller, comme un homme très-propre à leur dessein & le plus affectionné à la Tyrannie.

En effet il ne fut pas plûtôt de retour qu'il embrassa hautement le parti du Tyran. En même-tems tous les autres courtisans adressent à Denys des plaintes contre Dion, l'accusant qu'il avoit eu des conferences avec Theodore & Heraclide pour chercher avec eux les moyens de détruire la Tyrannie. Et il paroît véritablement que Dion esperoit que dès que Platon seroit arrivé, il adouciroit & détremperoit par son moyen ce qu'il y avoit de trop dur & de trop despotique dans la domination de Denys, & qu'il feroit de ce Prince un Gouverneur reglé & moderé qui commanderoit selon les regles de l'harmonie la plus parfaite. Que si le Tyran resistoit, & ne se laissoit pas adoucir & amollir par ses préceptes, il étoit resolu de le chasser & de remettre le gouverne-

Vües de Dion, en faisant appeller Platon.

listus n'étoit pas seulement homme de guerre, c'étoit un grand Historien. Il avoit fait l'histoire d'Egypte en XII. livres, celle de Sicile en onze, & celle de Denys le Tyran en six. Ciceron lui donne de grands éloges, jusqu'à dire qu'il étoit presque un petit Thucydide, *pene pusillus Thucydides*, pour faire entendre qu'il l'imitoit, & qu'il en approchoit. Il est vrai qu'il n'avoit pû attraper toute la grandeur du style de Thucydide, mais il répāroit ce désavantage par une plus grande clarté. Son vice le plus marqué, c'étoit d'être zelé partisan de la tyrannie, & ce vice est grand.

ment entre les mains des Syracuſains, non qu'il aimât ni qu'il approuvât la Democratie, mais il la trouvoit encore beaucoup meilleure que la Tyrannie pour ceux qui ne pouvoient parvenir à établir une bonne Ariſtocratie.

Democratie beaucoup meilleure que la Tyrannie, mais inferieure à l'Ariſtocratie.

Les affaires étoient en cet état quand Platon arriva en Sicile. Il y fut reçu avec des careſſes infinies & avec les plus grands honneurs, car à la deſcente de ſa galere il trouva un des chars du Prince attelé & paré magnifiquement, & le Tyran offrit un ſacrifice comme pour un très-grand bonheur qui étoit arrivé à ſes Etats. Ce n'étoit plus que ſageſſe & pudeur dans les feſtins, que modeſtie dans les ameublemens du Palais, & que patience & douceur du côté du Tyran dans toutes ſes audiences. Tout cela faiſoit concevoir aux peuples des eſperances merveilleuſes d'un prompt changement. Toute la Cour ſe portoit ardemment à l'étude des lettres & de la Philoſophie, & toutes les ſalles du Palais, comme autant d'écoles de Géometrie, étoient pleines de la pouſſiere dont les Géometres ſe ſervent pour tracer leurs figures, ſi grande étoit la foule de ceux qui s'entretenoient de ces ſciences, & qui en faiſoient des démonſtrations.

Reception que Denys fit à Platon.

Changemens admirables que l'arrivée de Platon fit d'abord à la Cour de Denys.

Peu de jours après échut le tems d'un ſacrifi-

Et le Tyran offrit un ſacrifice, comme pour un très-grand bonheur qui étoit arrivé à ſes Etats.) Il ne ſe trompoit pas, l'arrivée de Platon étoit pour lui & pour ſes Etats le plus grand de tous les bonheurs, s'il avoit ſçu en profiter. L'arrivée d'un homme très-ſage eſt une felicité publique pour tout un Royaume. Mais malheureuſement cette felicité eſt rare.

Sacrifice qui se faisoit tous les ans dans le Palais pour la prospérité du Prince.

ce solemnel que l'on faisoit tous les ans dans le Palais pour la prospérité du Prince. Là le heraut ayant prononcé à haute voix selon la coûtume cette priere, *qu'il plût aux Dieux de maintenir long-tems la Tyrannie & de conserver le Tyran*, Denys qui étoit tout proche, lui dit tout haut, *ne cesseras-tu point de me maudire*? Ce mot affligea extrêmement Philistus & son parti, qui jugerent bien que le tems & une longue habitude rendroient invincible & insurmontable le pouvoir de Platon sur l'esprit de Denys, puisqu'un commerce de si peu de jours avoit déja entiérement changé l'esprit de ce jeune Prince.

Ce que le commerce de Platon avoit fait sur l'esprit de Denis en très-peu de jours.

Ce ne fut donc plus separément ni en secret, mais tous ensemble & à découvert, qu'ils se mirent à calomnier Dion, disant que c'étoit une chose toute visible qu'il se servoit de l'éloquence de Platon pour enchanter & pour ensorceler Denys, afin que ce Prince venant à quitter & à abandonner volontairement le thrône, il s'en saisît & y établît les enfans d'Aristomaque, qui étoient ses neveux. Il y en avoit qui publioient hautement qu'ils étoient très-fâchez de voir que les Atheniens étant venus autrefois en Sicile avec de grandes forces & par terre & par mer, y étoient tous péris avant que de pouvoir prendre Syracuse, & qu'aujourd'hui avec un seul Sophiste ils vinssent à bout de détruire la tyrannie de Denys, en persuadant à ce Prince de casser les dix mille étrangers qui com-

Les ennemis de la vertu traitent de Sophistes les véritables sages.

En persuadant à ce Prince de casser les dix mille étrangers qui

posoient sa garde, de se défaire des quatre cent galeres qu'il tenoit toûjours armées, de congedier les dix mille hommes de cheval, & de reformer la plus grande partie de son Infanterie, pour aller chercher dans l'Académie un prétendu souverain bien, qu'on n'expliquoit point, & de se rendre heureux en idée par l'étude de la Géometrie, en abandonnant à Dion & à ses neveux une felicité réelle & solide, qui consiste dans la domination, dans les richesses, dans le luxe, & dans les plaisirs.

Sages conseils que Platon donnoit à Denys.

Langage ordinaire des ennemis de la sagesse.

Tous ces discours produisirent d'abord dans l'esprit de Denys de violens soupçons contre Dion; des soupçons il passa à la colere, & cette colere aboutit enfin à une rupture d'éclat.

Sur ces entrefaites on apporta secretement à Denys des lettres que Dion écrivoit aux Ambassadeurs de Carthage, dans lesquelles il leur mandoit que *quand ils voudroient traiter de paix avec Denys, ils ne fissent point leurs conferences qu'il n'y fût présent, parce qu'il leur aideroit à faire leur traité plus ferme & plus solide.* Denys lut ces lettres à Philistus, & ayant consulté avec lui sur ce qu'il devoit faire, comme le rapporte Timée, il leurra

Lettre que Dion écrivoit aux Carthaginois.

composoient sa garde.] Les conseils que Platon donnoit à Denys, étoient très-bons pour un Roi qui auroit voulu être véritablement Roi, c'est-à dire gouverner avec justice, mais ils étoient très-pernicieux pour un Tyran.

Pour aller chercher dans l'Académie un prétendu souverain bien, qu'on n'expliquoit point.] C'est ainsi que parlent encore aujourd'hui tous les vicieux & les ignorans qui se mocquent de la sagesse, & qui n'estiment que les faux biens.

Dion d'une feinte réconciliation, le mena ſeul au deſſous de la citadelle ſur le bord de la mer, lui montra ſes lettres, & l'accuſa de s'être ligué contre lui avec les Carthaginois. Dion voulut ſe juſtifier, mais il refuſa de l'entendre, & ſur l'heure même il le fit monter ſur un brigantin dans l'état où il étoit, & ordonna aux matelots de le mener ſur les côtes d'Italie & de l'y laiſſer.

Denys fait embarquer Dion, ſans lui donner un moment pour ſe préparer.

Cette action de Denys ne fut pas plûtôt divulguée, que tout le monde la trouva pleine d'injuſtice & de cruauté. D'abord tout le Palais du Tyran fut en deuil à cauſe des femmes, & toute la ville de Syracuſe commença à lever la tête, dans l'eſperance de voir bien-tôt naître de grandes nouveautez & des changemens conſidérables du tumulte qu'exciteroit cette diſgrace de Dion, & de la défiance qu'elle jetteroit dans l'eſprit de tous les peuples.

Denys tâche de juſtifier ſon action.

Denys voyant les eſprits dans cette diſpoſition, & en craignant les ſuites, conſola & calma lui-même ſes amis & les femmes de ſon Palais, leur diſant qu'il n'avoit point exilé Dion, mais qu'il l'avoit ſeulement obligé à s'abſenter, de peur que s'il fût demeuré, ſon opiniâtreté outrée ne l'eût enfin forcé à ſe porter contre lui à des extrémitez plus grandes. En même tems il donna aux parens de Dion deux vaiſſeaux, afin qu'ils y chargeaſſent toutes ſes richeſſes & toute ſa maiſon, & qu'ils l'allaſſent trouver dans le Peloponeſe. Car Dion avoit des richeſſes immenſes,

Denys renvoye à Dion tous ſes effets, & toute ſa maiſon.

un train, des meubles, & un équipage presque de Tyran; ses amis ramasserent tout & le lui porterent en Grece. Les femmes du Palais & ses amis particuliers y ajoûterent des présens très-considérables, de sorte que par ses richesses & par sa magnificence Dion brilla beaucoup parmi les Grecs, & que cet éclat & cette magnificence d'un banni firent juger quelles devoient être les richesses & la puissance du Tyran.

Dès que Dion fut parti, Denys fit changer de logement à Platon, & le logea dans la citadelle, en apparence pour lui faire honneur, & en effet pour s'assûrer de sa personne, afin qu'il n'allât pas joindre Dion, & lui servir de témoin des injustices qu'il lui avoit faites.

Denys fait changer de logement à Platon, & le loge dans la citadelle.

Denys à force de voir & de hanter tous les jours Platon, comme une bête sauvage qui s'accoûtume & s'apprivoise enfin avec les hommes, s'accoûtuma si bien à sa conversation & à ses discours, & en fut si charmé, qu'il conçut pour lui un amour tyrannique, voulant à toute force que Platon n'aimât que lui, & qu'il l'estimât plus que tous les autres hommes; il lui offroit de le faire maître de tous ses trésors & de son Royaume même, s'il vouloit l'aimer plus que Dion, & ne pas préferer l'amitié de Dion à la sienne.

Passion violente & tyrannique de Denys pour Platon.

Cette passion si violente & si furieuse étoit un nouveau malheur pour Platon, comme celle des amans malheureux & jaloux l'est pour leurs maîtresses. Car tantôt c'étoient des emporte-

Cette passion étoit un nouveau malheur pour Platon.

mens de colere, & un moment après des repentirs, des soumissions & des prieres pour obtenir son pardon. Il avoit un empressement merveilleux pour entendre les discours de Platon, & pour entrer dans les mystéres de la Philosophie, & en même-tems il craignoit ceux qui l'en détournoient comme d'une étude qui ne pouvoit que le corrompre.

La guerre oblige Denys à renvoyer Platon.

Dans ce tems-là il survint une guerre qui obligea Denys à renvoyer Platon. Avant son départ il lui promit qu'il rappelleroit Dion le printems suivant, mais il ne tint pas sa promesse & se contenta de lui envoyer ses revenus, priant Platon de l'excuser s'il avoit manqué au terme préfix, & d'en accuser la guerre seule, & lui donnant sa foi & sa parole que si-tôt que la paix seroit concluë, il feroit revenir Dion, à condition pourtant qu'il se tiendroit en repos, qu'il ne remueroit en aucune maniere, & qu'il ne le calomnieroit & ne le décrieroit point dans l'esprit des Grecs.

Platon n'oublie rien pour porter Dion à se tenir en repos.

Dion loge à Athenes chez Callippus.

Platon n'oublia rien pour porter Dion à observer ces conditions. Pour cet effet il tourna son esprit à l'étude de la Philosophie, & le tint avec lui dans son école. Dion logeoit à Athénes chez un certain Callippus, qui étoit une de ses anciennes connoissances, mais il acheta une petite terre à la campagne pour aller s'y divertir. Et quand il partit ensuite pour la Sicile, il en fit présent à Pseusippe, celui de tous ses amis qu'il avoit le plus

plus frequenté, & avec lequel il avoit le plus vêcu, Platon ayant cherché à adoucir les mœurs trop austeres de Dion par le commerce d'un homme agréable & qui sçavoit badiner & mêler à propos les jeux & les plaisirs honnêtes avec les occupations les plus serieuses; car tel étoit le caractére de Pseusippe. C'est pourquoi Timon dans ses poësies, qu'on nomme *Silles*, l'appelle *plaisant railleur*.

Caractére de Pseusippe.

Pendant que Dion fut à Athénes, ce fut à Platon à donner des jeux & à défrayer le chœur des jeunes garçons. Dion fournit à toute la dépense des habits & à tous les autres frais, Platon ayant bien voulu lui ceder cette occasion de montrer aux Athéniens sa magnificence, jugeant bien que cette liberalité procureroit à Dion plus de bienveillance de la part du peuple, qu'elle ne lui feroit d'honneur à lui-même.

Dion fournit à toute la dépense des jeux que Platon donne au peuple.

Dion visita aussi les autres villes de Gréce, se trouvant à toutes les fêtes & assemblées, & s'entretenant avec les plus excellens esprits & les plus profonds dans la politique, sans donner dans sa conduite la moindre marque d'affectation, d'arrogance, ni de dissolution, mais au contraire faisant paroître en tout beaucoup de modestie, de temperance, de vertu & de force, & une

Dion visite toutes les villes de Gréce, & fréquente les plus excellens esprits.

Ce fut à Platon à donner des jeux & à défrayer le chœur des jeunes garçons.) Ce fut le tour de Platon de donner les tragedies que l'on faisoit joüer aux fêtes de Bacchus. Cela se faisoit avec beaucoup de magnificence, & à grands frais, par l'émulation qui s'y étoit introduite.

grande connoissance des lettres & de la Philosophie; ce qui le fit aimer & estimer de tout le monde & lui attira de la plûpart des villes des honneurs très-considérables & des décrets très-glorieux, jusques-là que les Lacedémoniens le déclarerent Spartiate, sans se mettre en peine de la colere de Denis, quoiqu'alors actuellement il leur donnât un secours très-utile dans la guerre qu'ils avoient contre les Thébains.

Il attire l'estime de tout le monde, & est comblé d'honneurs.

Il est fait Citoyen de Sparte par les Lacedémoniens.

On rapporte qu'un jour Ptojodorus de Megare pria Dion très-instamment de lui faire l'honneur de le venir voir dans sa maison. Il paroît que ce Ptojodorus étoit un des plus riches & des plus puissans de la ville. Dion y alla. En arrivant il trouva beaucoup de peuple assemblé devant la porte, & une si grande quantité de gens qui y alloient pour affaires, que cette foule & ces divers embarras empêchoient qu'on ne pût entrer, ni l'aborder. Alors Dion s'adressant à ceux qui l'accompagnoient & qui se fâchoient & murmuroient de ce qu'on les faisoit attendre, leur dit, *pourquoi nous plaindre de cet homme, pourquoi nous fâcher? ne faisions-nous pas la même chose à Syracuse?* Denis devenant de jour en jour plus jaloux de Dion, & craignant la bienveillance & l'estime qu'il s'étoit acquises des Grecs, cessa de lui envoyer les revenus de ses terres, & les fit regir par ses propres receveurs. Et pour combattre & détruire la mauvaise réputation, que le traitement qu'il avoit fait à Platon, lui donnoit parmi les Phi-

Ptojodorus un des puissans Citoyens de Megare.

Dans tous les Etats, la foule aux portes des grands, & de ceux qui gouvernent.

Injustice de Denis envers Dion.

losophes, il assembla grand nombre de ceux qui passoient pour les plus sçavans, & il tenoit dans son Palais des assemblées, où par une folle ambition il s'efforçoit de les surpasser tous en sçavoir & en éloquence, mais il lui arrivoit nécessairement de se servir fort mal des discours de Platon qu'il avoit fort mal entendus. Cela ralluma en lui un violent désir de le revoir, & il s'accusa lui-même d'avoir mal profité de sa présence, & de n'avoir pas écouté jusqu'au bout ses belles & admirables leçons. Et comme un Tyran toûjours excessif & furieux dans ses désirs, & changeant de goût & de passions avec autant de rapidité que de violence, tout d'un coup il se sentit saisi d'une impatience démesurée de le ravoir. Pour y réüssir il employa toutes sortes de moyens, jusqu'à obliger Archytas & les autres Philosophes Pythagoriciens à lui écrire qu'il pouvoit venir en toute sûreté & à être caution qu'on lui tiendroit toutes les paroles qu'on lui avoit données, car c'étoit par l'entremise de Platon qu'ils avoient fait connoissance & contracté le droit d'hospitalité avec Denis.

Denis tient dans son Palais des assemblées de Philosophes.

Tyrans toûjours excessifs & furieux dans leurs désirs.

C'est ce que Platon dit en propres termes dans sa VII. Lettre.

Ces Philosophes envoyerent de leur part Archidemus à Platon, & Denis fit partir en même

Car c'étoit par l'entremise de Platon qu'ils avoient fait connoissance & contracté le droit d'hospitalité avec Denis.) C'est ce que Platon dit dans sa VII. Lettre, *car avant que de partir, j'avois fait faire connoissance à Archytas & aux autres Philosophes de Tarente avec ce Prince & contracter ensemble le droit d'hospitalité.* ξενίαν καὶ φιλίαν ποιήσας, &c.

Denis envoye à Platon deux galeres à trois rangs de rames.

tems de son côté deux galeres à trois rangs de rames avec plusieurs de ses amis, pour obtenir de lui par leurs prieres ce qu'il désiroit ; il lui écrivit aussi des lettres de sa main, où il lui déclaroit clairement & nettement *que s'il ne se laissoit persuader de venir en Sicile, Dion ne devoit rien attendre de lui, au lieu que s'il venoit, il n'y avoit rien qu'il ne fît en sa faveur.*

Platon rapporte cette Lettre encore dans sa VII. Lettre.

Dion reçut par la même voye plusieurs lettres & plusieurs sollicitations de sa femme & de sa sœur, qui le pressoient d'obtenir de Platon qu'il fît ce voyage, qu'il satisfît l'impatience de Denis, & qu'il ne lui donnât point de nouveaux prétextes d'en user mal à son égard. C'est ainsi que Platon lui-même raconte qu'il vint pour la troisiéme fois dans les ports de Sicile.

Pour affronter encore la terrible Charybde.

Pour affronter encore la terrible Charibde.] C'est un vers du XII. liv. de l'Odissée.

Οφρ' ἔτι τὴν ὀλοὴν ἀναμετρήσαιμι χάρυβδιν.

Mot à mot

Pour côtoyer encore la terrible Charibde.

Et c'est ainsi que Platon a cité ce vers dans sa VII. Lettre. Plutarque y a changé un mot, & au lieu de ἀναμετρήσαιμι, il a mis ἐξολοτρεύσειε, parce qu'il parle à la troisiéme personne. On demande donc d'où vient ce mot ἐξολοτρεύσειε, qui a fait de la peine aux interprêtes. Je suis persuadé que Plutarque l'a mis pour faire entendre que ce troisiéme voyage de Platon en Sicile fut la cause de la ruine du Tyran, ou plûtôt pour dire que Platon alla pour la troisiéme fois combattre & tâcher d'exterminer dans Denis la Charybde, c'est-à-dire le monstre, le tyran en le faisant devenir un Roi plein de bonté & de justice. Et ce sens-là semble déterminé par la suite, *pour faire en sorte que la philosophie triomphât de la Tyrannie.* Ce sens me paroît fort beau ; je dois pourtant avertir que dans un ms. on lit ἀναμετρήσειε. Ce qui est plus selon le texte d'Homere,

Son arrivée donna à Denis une joye qu'on ne peut exprimer, & remplit d'espérance la Sicile, qui par ses vœux & par toutes ses actions aidoit autant qu'elle pouvoit à faire en sorte que Platon vainquît Philistus, & que la Philosophie triomphât de la tyrannie.

Toutes les femmes du Palais s'empresserent à bien recevoir Platon, & Denis lui donna une marque de confiance qu'il ne donnoit à aucun de ses meilleurs amis; il le laissoit approcher de lui sans le faire foüiller. Aristippe de Cyrene se trouva plusieurs fois présent lorsque Denis offroit de grands présens à Platon, & que Platon les refusoit, sur quoi il dit ce bon mot : *Denis est liberal en toute sûreté, car à nous, qui demandons beaucoup, il donne peu, & il donne beaucoup à Platon, parce qu'il ne prend rien.*

Grande marque de confiance que Denis donnoit à Platon.

Bon mot d'Aristippe sur la liberalité de Denis.

Après les premieres caresses, Platon voulut commencer à parler des affaires de Dion; mais Denis usa d'abord de remise. Ensuite ce ne furent que plaintes & que broüilleries, qui n'éclatoient point au dehors; Denis avoit grand soin de les cacher, s'efforçant par toutes sortes d'autres honneurs, & par toutes les attentions & les complaisances possibles, de le détourner de l'amitié qu'il avoit pour Dion.

Dans les commencemens, Platon ne lui reprochoit point sa perfidie & ses mensonges, mais il les supportoit & faisoit semblant de ne les pas appercevoir. Comme ils en étoient en ces termes & qu'ils pensoient que personne n'avoit pénétré leur

Helicon de Cyzique prédit une éclipse de soleil.

ſecret, Helicon de Cizique, un des amis particuliers de Platon prédit qu'il y auroit un tel jour une éclipſe de ſoleil. Cette éclipſe étant arrivée comme il l'avoit dit & à l'heure marquée, Denis eut tant d'admiration pour lui, qu'il lui donna un talent. Ariſtippe badinant ſur cela avec les autres Philoſophes, dit qu'*il avoit auſſi quelque choſe à prédire de ſort incroyable & de ſort extraordinaire.* Les Philoſophes l'ayant preſſé de le dire, *Je vous prédis*, leur dit-il, *qu'avant qu'il ſoit peu, Denis & Platon, qui vous paroiſſent ſi bien enſemble, ſeront ennemis.*

Mille écus

Ariſtippe prédit que Denys & Platon ſeront bien-tôt ennemis.

Enfin Denis las de ſe contraindre, fit vendre toutes les terres & tous les effets de Dion & en retint l'argent. En même tems il fit quitter à Platon l'appartement des Jardins, & le logea hors du château au milieu de ſes gardes; qui le haïſſoient de longue main, & qui cherchoient à le tuer, parce qu'il conſeilloit à Denis de renoncer à la Tyrannie, & de les caſſer pour vivre ſans autre garde que l'amour de ſes peuples.

Denys ôte à Platon ſon logement, & le fait loger hors du Palais, au milieu de ſes Gardes.

Archytas n'eut pas plûtôt appris le grand danger où étoit Platon, qu'il envoya promptement des Ambaſſadeurs & une galere à trente rames pour redemander Platon à Denis, & pour le faire ſouvenir qu'il n'étoit venu à Syracuſe que ſur ſa caution & ſur celle de tous les Philoſophes Pythagoriciens, qui lui avoient répondu qu'il pouvoit venir ſans rien craindre.

Architas envoye des Ambaſſadeurs à Denys, pour redemander Platon.

Denis pour se laver du reproche de haïr Platon & d'être en colére contre lui, n'oublia rien pour le bien traiter ; il lui fit de grands festins & le combla de caresses. Comme il fut sur le point de s'embarquer, il lui dit : *N'est-il pas vrai, Platon, que tu vas bien dire du mal de nous, quand tu seras à l'Académie avec tes Philosophes ? A Dieu ne plaise*, lui répondit Platon, *que nous manquions assez de bons propos à l'Académie pour y faire mention de vous.* Et voilà comme Platon fut renvoyé. Cependant ce que Platon écrit lui-même ne s'accorde pas entiérement avec cette tradition.

Réponse hardie de Platon à Denis.

Dion fut fort offensé de ce procedé, & peu de tems après ayant appris les traitemens que le Tyran avoit faits à sa femme, il se déclara hautement son ennemi. Platon en donna avis à Denis par ses lettres, qui étoient conçuës en termes enveloppez & couverts. Et voici comment : Après que Dion eut été chassé, Denis en renvoyant Platon, le chargea de sçavoir secretement de Dion s'il seroit fâché que sa femme se mariât à un autre ; car il couroit un bruit, soit véritable ou inventé par ses ennemis, qu'il n'étoit pas fort content de son mariage, & que sa femme & lui ne vivoient pas trop bien ensemble & n'étoient pas fort unis.

Dion se déclare hautement ennemi de Denis.

Après son second voyage en Sicile.

Platon étant arrivé à Athénes & ayant rendu compte à Dion de tout ce qui s'étoit passé, il écrivit au Tyran une lettre où tout étoit clair & intelligible à tout le monde, mais où l'article

seul qui regardoit le mariage ne pouvoit être entendu que de lui, car il lui mandoit *qu'il avoit parlé à Dion de cette affaire secrete, & qu'il lui avoit paru évidemment qu'il seroit très-irrité contre lui s'il l'entreprenoit.* Et comme il y avoit encore alors quelque espérance de réconciliation, Denis ne fit rien de nouveau contre sa sœur, & permit qu'elle demeurât avec son fils qu'elle avoit eu de Dion. Mais après que toute espérance de raccommodement fut perduë & que Platon eut été renvoyé cette troisiéme fois avec tout le mécontentement possible, alors Denis ne gardant plus de mesures, maria sa sœur Arete femme de Dion à un de ses amis, nommé Timocrate, n'imitant point en cela la douceur & la bonté de son pere; car le vieux Denis avoit un beaufrere nommé Polixenus, qui avoit épousé sa sœur Thesta, Ce Polixenus devint l'ennemi déclaré de Denis, & pour ne pas tomber entre les mains du Tyran, il s'enfuit de Sicile. Denys fit venir sa sœur chés luy, & lui fit de grandes plaintes de ce qu'ayant sçu la fuite que son mari meditoit, elle ne l'en avoit pas averti. Elle luy répondit sans s'étonner, & sans marquer la moindre crainte, *vous ay-je donc paru une femme si lâche & d'un cœur si bas, que si j'avois sçu la fuite de mon mari, je n'eusse pas fait tous mes efforts pour en être la compagne & pour partager sa fortune; mais je ne l'ai pas sçuë, car je me serois trouvé bien plus heureuse d'être appellée par tout la femme de Polyxenus banni, que d'estre appellée ici la sœur du Tyran.*

Lettre de Platon à Denys.

Denys marie sa sœur femme de Dion, à Timocrate.

Polyxenus avoit épousé Thesta, sœur du vieux Denys.

Genereuse réponse de Thesta, à son frere le vieux Denys.

Thesta

Thesta ayant fait cette réponse avec une liberté pleine de courage, on dit que le Tyran même fut rempli d'admiration, & tous les Syracusains furent si charmez de la vertu de cette femme qu'après que la Tyrannie fut détruite, ils lui conserverent pendant sa vie les mêmes honneurs, le même équipage, & le même train de Reine qu'elle avoit auparavant, & qu'après sa mort tout le peuple accompagna son corps au tombeau & honora ses funerailles. Voilà une digression qui ne m'a pas paru inutile.

Générosité des Syracusains pour Thesta.

Pour revenir à nôtre sujet, dès ce moment Dion se prépara à faire la guerre à Denys, Platon tâchant toûjours de l'en détourner par le respect qu'il avoit pour l'hospitalité avec laquelle Denys l'avoit reçu dans son Palais, & aussi à cause de l'âge avancé de Dion. Mais Pseusippe & tous ses autres amis se joignant à Dion, l'exhortoient continuellement à aller affranchir la Sicile qui lui tendoit les bras, & qui le recevroit avec une extrême joye, car pendant le sejour que Platon fit à Syracuse, Pseusippe ayant frequenté plus que lui les hommes de la ville, avoit penetré leurs véritables sentimens. Au commencement les habitants craignoient de se découvrir à lui & de lui parler avec franchise, parce qu'ils soupçonnoient que c'étoit un artifice du Tyran pour les sonder. Mais le tems les détrompa, & enfin ils eurent en lui une entiere confiance. Ce n'étoit qu'un cri de tout le monde qui pressoit &

Platon tâche de détourner Dion de faire la guerre à Denys.

Soupçon que les Siracusains avoient eu d'abord contre Pseusippe.

Tous les Syracusains pressent Dion de venir, même seul.

conjuroit Dion de venir, qu'il ne se mît point en peine de ce qu'il n'avoit ni vaisseaux, ni Infanterie, ni Cavalerie, qu'il montât seulement sur le premier vaisseau marchand qu'il trouveroit, & qu'il vînt prêter sa personne & son nom aux Syracusains contre Denys.

Dion leve sécrettement des troupes étrangeres.

Pseusippe ayant donc appris à Dion ces nouvelles, il fut fort encouragé, & commença à lever en sécret des troupes étrangeres par personnes interposées pour mieux cacher son dessein. Mais un grand nombre d'hommes considérables & qui étoient à la tête des affaires & plusieurs Philosophes se joignirent à lui; entre autres Eudemus de Cypre, sur la mort duquel Aristote composa son Dialogue de l'ame, & Timonides de Leucade, & ils attirerent dans son parti Miltas de Thessalie, qui étoit grand Devin & qui avoit étudié avec lui dans l'école de l'Académie. De tous ceux que le Tyran avoit bannis, & qui n'étoient pas moins de mille, il n'y en eut que vingt-cinq qui l'accompagnerent à cette expédition, tous les autres l'abandonnerent saisis de crainte.

Eudemus de Cypre.
Ce Dialogue est perdu.
Timonides de Leucade.
Miltas de Thessalie, grand Devin.

Miltas de Thessalie, qui étoit grand Devin.) Un Devin jouoit un grand rolle dans les grandes entreprises. Aussi n'y avoit-il presque point d'expédition où il n'y en eût quelqu'un. C'étoit un membre nécessaire & dont on sçavoit fort bien s'aider pour mener les esprits; ce Miltas ne sera pas inutile.

Il n'y en eut que vingt-cinq qui l'accompagnerent à cette expedition.) Chose assez rare. Mais rien ne marque mieux combien la crainte du Tyran avoit rempli de frayeur tous les courages. Et cela va encore plus paroître par le découragement du reste des troupes quand elles apprennent qu'on les mene contre Denys.

Le rendez-vous fut dans l'Isle de Zacynthe, où les troupes s'assemblerent au nombre de près de huit cens hommes, mais tous éprouvez dans de grandes occasions, tous merveilleusement exercez & robustes, tous d'une audace & d'une expérience au-dessus des plus braves & des plus aguerris, & enfin très-capables d'enflammer le courage des troupes que Dion esperoit de trouver en Sicile, & de les porter à combattre avec la derniere valeur.

Zacynthe, le rendez vous des troupes de Dion.

Le petit nombre de ces troupes.

Le rendez-vous fut dans l'Isle de Zacynthe, où les troupes s'assemblerent au nombre de près de huit cens hommes.] Voici un évenement bien extraordinaire, & je ne sçai si l'histoire en fournit des exemples, qu'un homme avec huit cens hommes & deux vaisseaux de charge aille attaquer à main armée une puissance aussi redoutable que celle de Denys. Je rapporterai sur cela une reflexion de Diodore, qui me paroît très-instructive pour les Princes & pour tous ceux qui gouvernent des Etats: *Qui auroit jamais cru*, dit-il dans le XVI. liv. *qu'un homme avec deux vaisseaux de charge fût venu à bout d'un Prince qui avoit quatre cent navires de guerre, cent mille hommes de pied, dix mille chevaux, une aussi grande provision d'armes & de bled, & autant de richesses qu'il en falloit pour entretenir largement & pour soudoyer des troupes si nombreuses? Qui outre cela habitoit la plus grande des villes de Grece, & avoit des ports, des arsenaux & des citadelles imprenables, qui de plus étoit fortifié par un grand nombre d'alliez très-puissants? La cause des grands succès de Dion fut premierement sa magnanimité & son courage, & l'affection de ceux à qui il devoit procurer la liberté. Mais la principale cause ce fut la lâcheté du tyran & la haine que ses sujets avoient pour lui, car toutes ces choses concourant ensemble dans le même-tems, menerent contre toute apparence à une heureuse fin ces grandes actions qu'on a de la peine à croire.* Quelqu'un croira-t-il après cela que la force & la puissance sont des chaînes de diamant pour lier un Empire, comme le vieux Denys s'en étoit flatté? Les véritables chaînes de diamant pour les Empires ce sont la bonté, l'humanité, la justice des Princes & l'amour des sujets.

Quand il fut question de partir, & que ces troupes entendirent que cet armement étoit pour aller contre la Sicile & contre Denys, ils furent tous très-consternez, & se répentirent de s'être engagez dans une entreprise si temeraire. Ils regardoient Dion comme un homme qui par un emportement très-furieux, par une démence outrée, & faute de meilleure esperance, se jettoit tête baissée dans des partis très-desesperez, & ils se mirent dans une véritable colere contre leurs Capitaines & contre ceux qui les avoient enrollez, de ce qu'ils ne leur avoient pas déclaré d'abord quelle étoit la guerre qu'ils vouloient faire. Mais après que Dion dans un long discours leur eut expliqué les endroits foibles de la Tyrannie, & qu'il leur eut fait entendre qu'il ne les menoit pas là comme soldats, mais comme Officiers pour les mettre à la tête de tous les Syracusains & de tous les peuples de Sicile préparez à la revolte depuis long-tems, & qu'après Dion, Alcimene, qui étoit le premier des Grecs en noblesse & en reputation, & qui marchoit lui-même â cette guerre, leur eut parlé pour guérir ce découragement, ils se rendirent & ne demanderent qu'à partir.

Découragement de ces troupes, quand on leur dit qu'on les menoit contre Denys.

Dion les rassure.

On étoit alors dans le cœur de l'été; les vents doux, appellez Etesies, regnoient sur la mer, &

Les vents doux, appellez Etesies, regnoient.] Les Etesies étoient des vents reglez qui venoient toutes les années en certaine saison. Selon Strabon c'étoit tantôt le vent de Nord, & tantôt le vent

la lune étoit dans son plein. Dion ayant préparé un sacrifice magnifique pour l'offrir à Apollon, se mit à la tête de ses troupes armées de pied en cap, & marcha ainsi en procession vers le temple. Après le sacrifice il leur fit un grand festin dans le parc des lices de Zacynthe. Là tous ses soldats furent étonnez de voir la quantité de vaisselle d'or & d'argent, de tables & autres meubles qui surpassoient infiniment la somptuosité & la magnificence d'un particulier, & ils pensoient en eux-mêmes qu'il n'étoit pas vrai-semblable qu'un homme, déja avancé en âge & maître de ces grandes richesses, allât se jetter dans des affaires si hazardeuses sans des esperances bien fondées, & sans être bien assuré que ses amis de Sicile lui fourniroient tous les moyens nécessaires pour réüssir.

Dion fait un sacrifice magnifique à Apollon.

La richesse & la magnificence de Dion servent à persuader & à rassurer ses troupes.

Mais à la fin du repas après les libations & les prieres solemnelles, tout à coup la lune vint à s'éclipser. Cela ne surprit nullement Dion, instruit de la route que le soleil & la lune font sous la ligne appellée Ecliptique, & qui sçavoit que l'ombre qui tombe sur le corps de la lune, n'est que l'effet du corps de la terre qui se trouve alors entre elle & le soleil, & qui intercepte sa lumiere. Mais ses soldats troublez & effrayez par leur igno-

Eclipse de Lune.

** Dion étoit instruit des causes des éclipses.*

d'Est, car après l'avoir appellé *Eurus* dans le troisiéme livre, il l'appelle Borée dans le XVII. Ici c'est certainement le vent d'Est, *Eurus subsolanus*, puisqu'il porte Dion de l'Isle de Zacynthe au promontoire de Pachyne.

rance, avoient besoin de quelque consolation. C'est pourquoi Miltas le Devin, se levant au milieu d'eux, leur ordonna d'avoir bon courage & de s'attendre au plus heureux succès, car la Divinité leur promettoit une éclipse de tout ce qu'il avoit alors de plus éclatant; *Or*, leur dit-il, *il n'y a rien de plus éclatant que la tyrannie de Denys, & vous en allez éteindre tout l'éclat dès que vous serez arrivez en Sicile.* Voilà l'explication que Miltas donna de l'éclipse à haute voix au milieu de l'assemblée. Mais quant aux abeilles qui parurent sur les vaisseaux, & dont un essaim alla se poser sur la poupe de celui de Dion, il ne parla qu'en particulier à lui & à ses amis, & leur dit qu'il crai-

Explication ingenieuse que Miltas, le devin, donne de ce que présageoit l'éclipse.

Prudence de Miltas.

Mais quant aux abeilles qui parurent sur les vaisseaux & dont un essaim alla se poser sur la pouppe de celui de Dion.) C'est une chose assez singuliere & bien remarquable, un essaim d'abeilles qui venoit à paroître tout d'un coup, étoit regardé comme un très-mauvais augure. Cette superstition ne regnoit pas seulement parmi les Grecs, elle regnoit aussi parmi les Romains, comme nous le voyons dans Ciceron, qui dans son Oraison *de Haruspicum responsis*, écrit: *si examen apum ludis in scenam venisset, haruspices acciendos ex Etruria putaremus, videmus universi repente examina tanta servorum immissa in populum Rom. septum atque inclusum, & non commovemur? Atque in apum fortasse examine nos ex Etruscorum scriptis haruspices ut a servitio caveremus monerent, &c. Si un essaim d'abeilles étoit venu tout d'un coup dans la scene pendant que nous célébrons les jeux, nous croirions qu'il faudroit faire venir d'Etrurie les haruspices. Aujourd'hui nous voyons tous de nos propres yeux tant d'essaims d'esclaves fondre sur le peuple Romain clos & couvert dans son théatre, & nous n'en sommes point émûs? Peut-être que sur cet essaim d'abeilles ces haruspices, après avoir consulté leurs livres Toscans, nous avertiroient de nous garder de l'esclavage*, &c. *Voyez la vie de Brutus.*

Et leur dit qu'il craignoit que ses actions, qui certainement se-

gnoit que ses actions, qui certainement seroient grandes & glorieuses, ne fussent de peu de durée, & qu'après avoir jetté un grand éclat, elles ne vinssent promptement à se faner & à se flêtrir.

Abeilles de mauvais augure.

On dit que les Dieux envoyerent aussi à Denys des signes & des prodiges. Un aigle enleva à un de ses Gardes sa pique, & l'ayant portée fort haut en l'air, il la laissa tomber dans la mer. Les eaux de la mer qui baignent les murailles de la Citadelle, furent douces pendant un jour entier, & cela parut à tous ceux qui en burent. Il lui nâquit des cochons qui n'avoient point d'oreilles. Les Devins consultez sur cela répondirent que c'étoit une marque de revolte & de desobéïssance, car les sujets n'auront plus d'oreille pour les ordres du Tyran. Quant à la douceur des eaux de la mer, ils dirent que c'étoit un signe que les tems tristes & fâcheux alloient se changer en tems heureux & agréables pour les Syracusains. Et sur l'aigle qui enleva la pique, ils dirent que l'aigle est le serviteur fidéle de Jupiter, & que la pique est la marque de la domination & de la puissance, & par conséquent que le plus grand & le maître des Dieux méditoit la ruine & la destruction de la Tyrannie. Voilà ce que rapporte Theopompe.

Signes que les Dieux envoyent aussi à Denys.

Pique enlevée en l'air par un aigle.

Les eaux de la mer devenuës douces pendant tout un jour.

Cochons nez sans oreilles.

Explication ingenieuse que les Devins donnent de ces signes.

roient grandes & glorieuses, ne fussent de peu de durée.] Pourquoi les abeilles prédisent-elles des actions d'un grand éclat, mais de peu de durée? Est-ce parce qu'elles se nourrissent de fleurs, & que les fleurs sont l'emblême de ce qu'il y a de plus agréable & de plus passager?

Embarquement de Dion au port de Zacynthe.

Les soldats de Dion s'embarquerent sur deux vaisseaux de charge. Ils étoient suivis d'un troisiéme vaisseau qui n'étoit pas fort grand, & de deux barques à trente rames. Outre les armes dont ils étoient couverts, Dion porta encore deux mille boucliers, grande quantité de piques, de javelines & de toutes sortes de traits, & il avoit fait de grandes provisions de vivres, afin qu'ils ne manquassent de rien pendant qu'ils seroient en mer, car il falloit que pendant toute leur navigation ils fussent à la merci de la mer & des vents, parce qu'ils craignoient d'approcher de la terre, & qu'ils étoient avertis que Philistus à l'ancre sur les côtes de la Poüille les attendoit au passage.

Dion arrive de Zacynthe, au cap de Pachyne en treize jours.

Ils navigerent douze jours par un vent doux & frais, & le treiziéme jour ils arriverent à Pachyne, qui est un cap de Sicile. Dès qu'ils y eurent touché, le Pilote cria qu'on descendît promptement à terre, parce que s'ils s'éloignoient de la côte & qu'ils abandonnassent ce cap, ils courroient risque d'être balottez plusieurs jours & plusieurs nuits sur la haute mer, en attendant le vent de midi dans la saison de l'été où ils étoient. Mais Dion, qui craignoit de faire sa descente si près

En attendant le vent de midi dans la saison de l'été où ils étoient.] Car il vient de dire que les Etesies regnoient alors, & c'étoient ces vents là qui les avoient portez au cap de Pachyne, & s'ils avoient été une fois éloignez de ce cap, pour regagner la Sicile ils auroient eu besoin du vent de midi, qu'ils ne pouvoient pas attendre si-tôt.

des

des ennemis, & qui aimoit mieux aborder plus loin, doubla le cap de Pachyne; il ne l'eut pas plûtôt passé que voilà un vent de nord qui excite une furieuse tourmente & éloigne ses vaisseaux de la Sicile. En même-tems les éclairs & les tonnerres crévant les nuës, car c'étoit alors le lever de l'Arcture, versent du ciel une tempête affreuse & une pluye si violente que les Matelots étonnez ne reconnoissent plus leur route. Comme ils ne sçavent où le vent les porte, ils s'apperçoivent tout à coup que leurs vaisseaux poussez par les flots, vont donner vis-à-vis de la côte Orientale d'Afrique contre l'isle de Cercine à l'endroit où elle est la plus dangereuse à cause des pointes & des rochers dont elle est bordée. Comme il s'en falloit encore fort peu qu'ils ne fussent jettez & brisez contre ces rochers, ils firent de si grands efforts avec leurs perches qu'enfin après des peines infinies ils éloignerent de là leurs vaisseaux, & voguerent ainsi sans tenir de route jusqu'à ce que la tempête fût appaisée. Alors ayant rencontré un petit bâtiment ils apprirent qu'ils étoient à un endroit appellé les Têtes de la grande Syrte. Comme ils perdoient entierement courage à cause de la bonace qui survint, & pendant laquelle ils étoient dans une agitation continuelle sans pouvoir avancer, tout d'un coup la côte leur envoya quelques souffles d'un vent de midi lorsqu'ils s'y attendoient le moins, & ce changement leur parut si extraordinaire qu'ils osoient à

Dion battu d'une furieuse tempête.

Le lever de l'Arcture vers le commencement de Septembre.

Il est trois jours orageux.

Entre Cyrene & Tripoli.

C'étoit le seul vent qui pouvoit les porter en Sicile.

peine le croire en le ſentant. Ce vent augmentant peu à peu & prenant de la force, ils déployerent toutes leurs voiles, & après avoir fait leurs prieres aux Dieux, ils éloignerent les côtes d'Afrique & cinglerent vers la haute mer pour gagner la Sicile. Ils coururent ainſi quatre jours fort legerement, & le cinquiéme ils entrerent dans le Port de Minoa, petite ville de Sicile & de la domination des Carthaginois.

Dion arrive de la grande Syrte à la côte de Sicile le cinquiéme jour.
Ville fur la côte méridionale de Sicile.
Diodore l'appelle Pyralus.

Il arriva par hazard que le Commandant nommé Synalus, Carthaginois, ſe trouva alors dans ſa place. Il étoit ami particulier & hôte de Dion. Mais comme il ignoroit que ce fût lui & que ce fuſſent ſes vaiſſeaux, il ſe mit en devoir d'empêcher ſes ſoldats de deſcendre. Ils deſcendirent pourtant avec leurs armes, mais ſans tuer perſonne. Car Dion le leur avoit défendu à cauſe de l'amitié qu'il avoit contractée avec le Commandant Carthaginois, mais les troupes de la garniſon ayant pris la fuite, ils les ſuivirent de ſi près qu'ils entrerent avec eux pêle-mêle dans la place & s'en rendirent maîtres.

Dion ſe rend maître de Minoa, & la rend au Gouverneur Carthaginois.

Quand les deux Commandants ſe furent entrevus & ſaluez, Dion rendit la ville à Synalus ſans y avoir fait aucun dommage, & Synalus logea & nourrit les ſoldats de Dion, & lui aida à faire tous les préparatifs néceſſaires. Mais ce qui les encouragea plus que toutes choſes, ce fut que par un cas d'avanture très-ſingulier & très-heureux Denys ſe trouvoit alors abſent, car il n'y avoit que

Denys abſent de Sicile quand Dion y arriva.

peu de jours qu'il s'étoit embarqué, & qu'avec quatre-vingts vaisseaux il avoit pris la route d'Italie. Voilà pourquoi Dion exhortant ses soldats à se rafraîchir & à se délasser dans cet endroit, après avoir souffert si long-tems dans la pénible navigation qu'ils avoient faite, ils refuserent de lui obéïr se hâtant de ravir l'occasion, & presserent Dion de les mener promptement à Syracuse.

Dion donc laissant là toutes les armes qu'il avoit de reste, & tous ses bagages, & ayant prié Synalus de les lui envoyer quand il en seroit tems, marcha droit à Syracuse. Dans sa marche deux cent chevaux d'Agrigente, de ceux qui habitoient le quartier d'Ecnomus, se vinrent d'abord joindre à lui. Ceux de la ville de Gela suivirent leur exemple, & le bruit de sa venuë s'étant promptement répandu dans Syracuse, Timocrate, qui avoit épousé la femme de Dion, sœur de Denys, & à qui le Tyran avoit laissé le commandement de tous les amis qui lui restoient à Syracuse, lui envoya en toute diligence un courrier en Italie avec des lettres qui lui apprenoient l'arrivée de Dion. En attendant son retour il veilloit à empêcher & à prévenir les troubles & les mouvemens qui pouvoient s'élever dans la ville, où tous les esprits étoient portez à la revolte, mais ils n'osoient encore éclater, & se tenoient en repos à cause de la crainte où ils étoient, & de leur defiance reciproque.

Dion forcé par ses soldats, marche à Siracuse.

Timocraté envoye un courrier à Denys en Italie pour lui apprendre l'arrivée de Dion.

Cependant il arriva un accident bien extraor-

Accident bien ex-

traordinaire arrivé au courrier de Timocrate.

dinaire au courrier que Timocrate avoit dépêché, car étant abordé en Italie & ayant traversé la ville de Rhege, faisant tout son possible pour arriver promptement à la ville de Caulonia où étoit Denys, il rencontra un homme de sa connoissance, qui portoit une victime qu'on venoit d'immoler, & après avoir pris une portion des chairs de cette victime, il continua son chemin en toute diligence. Mais quand il eut couru une partie de la nuit, il se trouva si las & si fatigué qu'il fut forcé de s'arrêter pour dormir quelque moment. Il se coucha donc; comme il étoit dans un bois près du chemin, un loup vint attiré par l'odeur, & prenant les chairs de la victime qui étoient liées à sa valise, il emporta aussi la valise où étoient les lettres. Le courrier éveillé, ne trouvant plus son paquet, battit tous les environs pour le chercher, & ne l'ayant point trouvé, il prit le parti de ne pas se présenter devant le Tyran sans ses lettres, & de s'enfuir si loin qu'on ne pût le déterrer. Denys donc ne put apprendre que tard & par d'autres la guerre qu'il avoit en Sicile.

Ville de la côte meridionale de Sicile.

Comme Dion s'avançoit vers Syracuse, ceux de Camarine se joignirent à lui dans sa marche,

Il rencontra un homme de sa connoissance, qui portoit une victime qu'on venoit d'immoler.) C'étoit un acte de Religion de porter chez soi pour sa famille une partie des victimes qui avoient été immolées, & c'en étoit un de même quand on rencontroit quelqu'un qui remportoit cette partie du sacrifice d'en prendre aussi une portion.

& tous les jours il lui arrivoit grand nombre de Syracusains, qui s'étant revoltez, s'étoient retirez à la campagne. Les Leontins & ceux de la Campanie, qui gardoient le château d'Epipoles avec Timocrate, sur un faux avis que Dion leur fit donner qu'il alloit tourner ses armes contre leurs villes, abandonnerent tout aussi-tôt Timocrate pour aller au secours de leurs Citoyens. Cette bonne nouvelle ayant été portée à Dion qui campoit dans un lieu appellé *Macrai*, il fit prendre les armes à ses gens la nuit même, & arriva sur le bord du fleuve d'Anape qui n'est qu'à dix stades de la ville. Là il fit halte, offrit un sacrifice sur la rive du fleuve, & adressa ses prieres au Soleil levant. En même tems les Devins lui prédirent de la part des Dieux la victoire. Tous ceux qui étoient présens, voyant Dion couronné d'un chapeau de fleurs qu'il avoit pris à cause du sacrifice, se couronnerent aussi en même tems comme animez par un seul & même esprit. Il n'avoit pas avec lui moins de cinq mille hommes de ceux qui l'avoient joint dans sa marche, tous mal armez véritablement, car ils n'avoient pour armes que ce qu'ils avoient pû rencontrer, mais par leur courage & par leur bonne volonté ils

La haute ville de Syracuse.

Ou Acrai, lieu près de Syracuse.

Deux cent cinquante pas.

Dion fait ses prieres au Soleil levant.

Car le Tyran avoit ôté les armes à tous les habitans.

Les Leontins & ceux de la Campanie.) Y avoit-il dans la Sicile une contrée appellée la Campanie? Aucun Auteur n'en a parlé. Faut-il entendre la contrée d'Italie qui porte ce nom? Mais quelle apparence que Dion quittât la Sicile pour aller porter ses armes dans la Campanie? Je crois ce mot corrompu, & qu'il faut en substituer un autre à sa place.

ſuppleoient au défaut de leurs armes, de ſorte que dès que Dion eut donné l'ordre de marcher ils ſe mirent à courir de toute leur force avec une extrême joye, & avec de grands cris, s'exhortant les uns les autres à aller recouvrer leur liberté.

De tous les Syracuſains qui étoient reſtez dans la ville, les plus honnêtes gens & les plus connus, vêtus de belles robes blanches, allerent les recevoir aux portes, & le peuple alla ſe jetter ſur les amis du Tyran, & enlever ceux qu'on appelloit *Proſagogides*, *Rapporteurs*, gens maudits, ennemis des Dieux & des hommes qui couroient journellement la ville, & ſe mêlant avec les Citoyens, s'ingeroient dans toutes leurs affaires, & rapportoient au Tyran ce qu'ils avoient dit & ce qu'ils avoient penſé. Ceux là furent les premiers punis, on les aſſomma ſur l'heure à coups de bâton. Timocrate n'ayant pû ſe jetter dans la citadelle, prit un cheval, ſortit de la ville, & dans ſa fuite il ſema par tout le trouble & l'effroi, re-

Rapporteurs, gens maudits & ennemis des Dieux & des hommes.

Rapporteurs aſſommez à coups de bâtons.

Timocrate abandonne la ville & s'enfuit.

Et enlever ceux qu'on appelloit les Proſagogides, Rapporteurs, *gens maudits, ennemis des Dieux & des hommes.*) Je ſçai bon gré à Plutarque de la note infamante qu'il donne ici aux rapporteurs en les appellant *gens maudits & ennemis des Dieux & des hommes.* On ne ſçauroit rien dire de pis & c'eſt ce qu'ils méritent.

Ce qu'ils avoient dit & ce qu'ils avoient penſé.) Plutarque pouvoit ajoûter, *& ſouvent ce qu'ils n'avoient ni penſé ni dit.* Ce trait manque au caractere du rapporteur, qui ne rapporte pas ſeulement ce qu'il a entendu, mais le plus ſouvent ce qu'il n'a pas entendu, & qu'il a forgé lui-même.

levant les forces de Dion, & les faisant beaucoup plus grandes qu'elles n'étoient, afin qu'il ne parût pas avoir abandonné trop legerement la ville.

Dans ce moment Dion parut à la vûë des murailles. Il marchoit à la tete de ses troupes magnifiquement armé, ayant d'un côté son frere Megacles, & de l'autre l'Athenien Callippus, tous deux couronnez de chapeaux de fleurs. Après lui marchoient cent soldats étrangers très-bien faits, qu'il avoit choisis pour ses gardes, les autres suivoient en bel ordre de bataille conduits par leurs Capitaines & par les chefs des bandes. Les Syracusains les voyoient avec une satisfaction merveilleuse, & les recevoient comme une procession sacrée, que les Dieux mêmes voyoient avec plaisir, & qui leur ramenoit la Democratie & la liberté quarante-huit ans après qu'elles avoient été bannies de leur ville.

Il avoit alors cinquante mille hommes.

La marche de Dion à la tête de son armée, regardée comme une procession sainte.

Après que Dion fut entré par les portes Menitides, il fit sonner les trompettes pour appaiser le tumulte & le bruit, & dès qu'on eut fait silence, il fit publier par un heraut *que Dion & Megacles, venus pour abolir la Tyrannie, affranchissoient les Syracusains & tous les peuples de Sicile du joug du Tyran*. Et voulant haranguer lui-même le peuple, il monta au haut de la ville le long de la ruë appellée Achradine. Par tout où il passoit les Syracusains avoient dressé des deux côtez de la ruë des tables & des coupes, & préparé des victimes,

Publication que Dion fait faire par un heraut.

Dion dans sa marche est adoré & invoqué comme un Dieu.

& à mesure qu'il passoit devant leurs maisons, ils jettoient sur lui toutes sortes de fruits & de fleurs, & lui adressoient leurs vœux & leurs prieres comme à un Dieu.

Cadran au Soleil à Syracuse.

Au pied de la Citadelle & au-dessous du lieu appellé Pentapyle, il y avoit une horloge solaire fort élevée que Denys avoit fait bâtir. Dion y monta, harangua de là le peuple répandu tout autour, & l'exhorta à faire tous ses efforts pour recouvrer & pour conserver sa liberté. Les Syracusains ravis de l'entendre & voulant lui marquer leur reconnoissance & leur affection, l'élûrent lui & son frere Capitaines Généraux avec une autorité souveraine, & de leur consentement & à leur priere même ils leur joignirent vingt des Citoyens les plus considérables, dont la moitié étoit de ceux qui ayant été chassez par le Tyran, étoient revenus avec Dion.

Dion & son frère élus Capitaines généraux par les Syracusains.

D'abord sur ce que Dion en haranguant le peuple avoit mis sous ses pieds le magnifique bâtiment que Denys avoit élevé & dont il avoit

Et lui adressoient leurs vœux & leurs prieres comme à un Dieu.) Que l'on compare l'état où se trouvoit Dion dans cette grande journée, je ne dis pas avec celui où se trouvoit alors Denys, dépossedé & vaincu, mais avec celui où il se trouvoit dans sa plus grande puissance & lorsque tout plioit sous lui, & l'on verra la difference infinie qu'il y a entre un Tyran & un Prince bienfaisant & juste.

Il y avoit une horloge solaire fort élevé que Denys avoit fait bâtir.) C'étoit une tour où il y avoit un cadran au soleil. Les Phœniciens furent les premiers qui firent un cadran dans l'Isle de Syres, avant le tems d'Homere. Mais c'étoit un cadran pour les solstices. Trois cens ans après Homere Pherecyde en fit un pour marquer les heures, & après cela ils furent communs.

orné

orné la ville, cela parut aux Devins un signe très-éclatant & d'un heureux présage, mais aussi comme cet édifice étoit une horloge solaire, & que c'étoit sur cette horloge qu'il avoit été nommé Général des Syracusains, ces mêmes Devins craignoient que ces grandes actions n'éprouvassent promptement quelque changement de fortune, parce que le soleil n'est jamais fixe & qu'il tourne toûjours.

Superstition de ces Devins.

Ensuite Dion ayant pris le château d'Epipoles, il délivra tous les Citoyens qui y étoient prisonniers & l'environna de bonnes murailles. Sept jours après Denys arriva d'Italie, & entra par mer dans le château. Le même jour un grand nombre de chariots apporterent à Dion les armes qu'il avoit laissées à Synalus, & d'abord il les distribua aux Citoyens, qui n'en avoient point. Tous les autres s'armerent & s'équiperent le mieux qu'ils purent, se montrant tous pleins d'ardeur & de bonne volonté.

Denys commença par envoyer des Ambassadeurs à Dion en particulier pour le tenter. Mais Dion lui ayant déclaré qu'il n'avoit qu'à s'adresser aux Syracusains, comme à un peuple libre, Denys leur fit faire par ces Ambassadeurs des propositions très-humaines & très-gracieuses, leur promettant que les impôts qu'ils payoient, seroient extrêmement moderez & reduits, & que pour eux ils seroient exempts de tout service, excepté aux guerres qui se feroient de leur consen-

Denys envoye des Ambassadeurs à Dion, qui les renvoye au peuple.

Propositions de ces Ambassadeurs.

tement & par leur avis. Les Syracusains se mocquerent de ces belles promesses, & Dion fit réponse aux Ambassadeurs, *que Denys n'envoyât plus parler à eux qu'il n'eût auparavant déposé la Tyrannie, & que quand il l'auroit déposée, il lui aideroit à obtenir du peuple tout ce qui seroit juste & raisonnable, & qu'il tâcheroit encore de rendre sa condition plus avantageuse en tout ce qu'il pourroit, se souvenant toûjours de l'union qui étoit entre eux.*

Réponse de Dion à ces Ambassadeurs.

Denys fut content de ces offres, & envoya de nouveaux Ambassadeurs pour demander qu'on lui députât à la citadelle quelques Syracusains, avec lesquels il pût conferer sur ce qui étoit expédient pour les uns & pour les autres, & regler à l'amiable tous les articles du traité. On y envoya ceux que Dion choisit lui-même, & bientôt il se répandit un bruit de la citadelle dans toute la ville, que Denys alloit se démettre de la Tyrannie, & qu'il y renonçoit plus pour l'amour de lui-même que pour l'amour de Dion. Mais ce n'étoit qu'une feinte, une tromperie & une ruse pour surprendre les Syracusains; car les députez, qu'on lui envoya de la ville, ne furent pas plûtôt entrez dans la citadelle qu'il les retint prisonniers, & le lendemain à la pointe du jour, il fit boire beaucoup de vin à ses soldats étrangers, & les envoya attaquer la muraille dont Dion avoit environné la citadelle.

Denys accepte les conditions que Dion lui offre.

Perfidie de Denys.

Grand combat à la muraille de la citadelle.

Comme les Syracusains ne s'attendoient pas à cette attaque, & que de ces barbares les uns avec

une audace étonnante & un bruit horrible abattoient cette muraille, & les autres l'épée à la main tomboient de furie sur eux, il n'y en eut pas un qui osât faire ferme, excepté les soldats étrangers de Dion. Car ceux-ci n'eurent pas plûtôt entendu le bruit qu'ils volerent au secours, quoiqu'ils ne sçussent pas bien comment s'y prendre, & qu'ils ne pussent ni donner, ni entendre les ordres, à cause des cris & du tumulte des Syracusains qui fuyoient, & qui en fuyant se mêloient avec eux, & mettoient tous leurs rangs en desordre. Dion voyant donc que la parole étoit inutile, & qu'on ne l'entendoit point, & voulant montrer par l'action ce qu'il falloit faire, se jetta le premier tête baissée sur les ennemis. Il y eut autour de lui un combat des plus vifs & des plus terribles; car il n'étoit pas moins connu des ennemis que des amis. Ces soldats de Denys fondirent sur lui tous ensemble avec fureur, & en jettant des cris effroyables. L'âge l'avoit déja rendu un peu pesant pour de si grands combats, mais par sa force & par son courage il soûtint vigoureusement ceux qui se jettoient sur lui, & en tailla en piéces une grande partie. Enfin il fut blessé à la main d'un coup de pique. Sa cuirasse put à peine resister à tous les autres traits, & à tous les coups de main qu'il reçut à travers son bouclier, tout percé de javelines & de piques qui se briserent contre lui avec tant de roideur, qu'enfin il fut porté par terre. Ses soldats l'enleverent

Valeur heroïque de Dion.

Dion porté par terre, & enlevé par ses soldats, laisse Timonide à sa place.

sur l'heure du milieu des ennemis; il leur laissa Timonide pour les commander, & montant à cheval il courut par toute la ville, arrêta la fuite des Syracusains, & ayant pris les soldats étrangers, qu'il avoit laissez pour garder le quartier de l'Achradine, il les mena tous frais & dispos & bien déliberez contre les Barbares déja fatiguez, & rebutez de leur entreprise; ils s'étoient flattez que du premier effort ils emporteroient la ville d'emblée, & voyant ensuite contre leur espérance, qu'ils trouvoient en tête des hommes très-vaillants & très-aguerris, ils commencerent à reculer vers la citadelle. Dès qu'ils eurent lâché le pied, les Grecs les poursuivirent avec encore plus d'ardeur, & les presserent si vivement qu'ils furent enfin obligez de se renfermer dans leurs murailles, après n'avoir tué que soixante-quatorze hommes de Dion, & avoir perdu de leurs gens un très-grand nombre.

Il reparoit à la tête de ses soldats étrangers.

Cette victoire fut éclatante & glorieuse. Les Syracusains pour couronner la valeur de ces soldats étrangers, leur donnerent à chacun cent mines, & ces soldats honorerent Dion d'une couronne d'or. En même-tems il vint de la part de Denys des Herauts, qui portoient à Dion des lettres des femmes de sa maison, & de quelques autres. Il y en avoit une avec cette adresse, *à mon Pere*, qui paroissoit être d'Hipparinus. C'étoit le nom du fils de Dion, quoique Timée assûre qu'il s'appelloit Areteus, du nom de sa mere Are-

Glorieuse victoire de Dion.

Cinq mille livres.

Dion honoré d'une couronne d'or par ses soldats.

Denys envoye des Herauts à Dion avec des lettres des femmes de sa maison.

Lettre de Denys sous le nom d'Hipparinus.

te; mais ſur cela il eſt plus ſûr d'en croire Timonide, qui étoit ami & compagnon d'armes de Dion. Toutes les autres lettres furent luës en préſence des Syracuſains. Elles ne contenoient que des prieres & des ſupplications de ces femmes. Quand on vint à celle qu'on croyoit d'Hipparinus, les Syracuſains par reſpect pour Dion, ne vouloient pas qu'elle fût décachetée & luë publiquement, mais Dion s'y opiniâtra, l'ouvrit & la lut. Il ſe trouva qu'elle étoit de Denys lui-même. Les paroles s'adreſſoient à Dion & la ſubſtance étoit pour les Syracuſains; car elle étoit tournée en forme de priere & de juſtification, mais dans le fond c'étoit une calomnie adroite contre Dion pour le rendre ſuſpect; car il le faiſoit ſouvenir de tout ce qu'il avoit fait autrefois avec tant d'ardeur & de zele pour l'établiſſement de la Tyrannie. Cela étoit accompagné de menaces terribles contre les perſonnes qui lui devoient être les plus cheres, contre ſa ſœur, ſa femme & ſon fils. Et ces menaces dégeneroient à la fin en ſupplications très-baſſes, mêlées de grandes lamentations. Ce qui piqua davantage Dion, c'eſt qu'il le conjuroit de ne pas abolir la Tyrannie, de la garder pour lui & de ne pas remettre en liberté des hommes qui le haïſſoient, & qui ſe ſouvenoient des maux qu'il leur avoit faits, mais de les aſſujettir, & de donner par-là à ſes amis & à ſes parents une ſureté entiere.

Artifice de Denys pour rendre Dion ſuſpect.

Ces lettres ayant été luës tout haut devant toute l'assemblée, le Syracusains, au lieu d'admirer & de reverer, comme cela étoit juste, l'impassibilité & la grandeur d'ame de Dion, qui pour la justice, l'honnêteté & la vertu resistoit aux plus grandes liaisons de la Nature, & faisoit taire le sang, tirerent de-là des prétextes de soupçons & de craintes, s'imaginant que Dion se trouvoit dans une nécessité presque indispensable d'épargner le Tyran, & commencerent à jetter les yeux sur d'autres chefs pour les conduire.

Soupçons injustes des Syracusains contre Dion.

Cette ardeur pour le changement augmenta encore quand ils sçurent qu'Heraclide revenoit. Cet Heraclide étoit un des bannis, homme de guerre & fort connu dans les troupes par les commandements considérables qu'il avoit eus sous les Tyrans, mais d'ailleurs homme peu ferme dans ses résolutions, inconstant & leger en tout, & auquel on pouvoit encore moins se fier dans les affaires où il s'agissoit de prééminence & d'honneurs. Cet Heraclide ayant eu quelque differend avec Dion dans le Peloponese, résolut de faire bande à part, & de marcher avec ses seules forces contre le Tyran.

Heraclide, son caractere.

Etant arrivé à Syracuse avec sept galeres à trois rangs de rames & trois autres vaisseaux, il trouva Denys assiegé pour la seconde fois dans son Château, & les Syracusains qui avoient la tête levée. D'abord il chercha à se glisser dans les bonnes graces du peuple, & naturellement il avoit

Il cherche à se glisser dans les bonnes graces du peuple.

quelque chose d'attrayant qui gagnoit la confiance, & qui étoit très-propre à exciter une populace, qui ne demande qu'à être flattée. Il gagna donc & attira à lui très-facilement cette commune, qui haïssoit déja la gravité de Dion comme une qualité insupportable & très-mal-propre au gouvernement, & qui par la licence, la fierté & l'audace que sa victoire venoit de lui inspirer, prétendoit être traitée comme un Etat populaire avant même que d'être devenuë un peuple libre. En effet courant d'abord de leur chef à une assemblée, ils élûrent Heraclide pour leur Amiral. Dion étant survenu, se plaignit hautement, & dit que la Charge dont ils venoient de revêtir Heraclide étoit un démembrement de celle qu'ils lui avoient donnée à lui auparavant, & qu'il ne seroit donc plus Généralissime si un autre commandoit sur mer. Ces remontrances obligerent les Syracusains malgré eux à ôter à Heraclide la Charge dont ils venoient de l'honorer.

Gravité regardée par le peuple, comme une qualité insupportable, & très-mal-propre au gouvernement.

Le peuple élit de son chef Heraclide Amiral.

Sur les plaintes de Dion, les Syracusains lui ôtent cette Charge.

Au sortir de l'assemblée Dion manda Heraclide, & après lui avoir fait quelques legeres reprimandes sur ce que contre l'honnêteté, la justice, & le bien public il étoit entré en lice contre lui pour lui disputer le premier rang dans un moment si dangereux & si délicat, qu'un rien étoit capable de tout perdre, il convoqua lui-même une assemblée, & en présence du peuple il nomma Heraclide Amiral, & conseilla au peuple de

Générosité de Dion pour ce même Heraclide.

lui donner des gardes comme il en avoit lui-même. Heraclide en paroles & dans tout ce qui paroissoit au dehors, faisoit la cour à Dion, confessoit les obligations qu'il lui avoit, promettoit une éternelle reconnoissance, le suivoit par tout en rampant, & exécutoit ses ordres; mais sous main il corrompoit & excitoit le peuple & tous ceux qui aimoient les nouveautez, & par ses brigues & par ses cabales sécretes, il précipita Dion dans des troubles où il ne sçavoit plus que faire ni que devenir. Car s'il consentoit que Denys sortît de la Citadelle par un traité, d'abord on l'accusoit de l'épargner & de vouloir le sauver; & si, pour ne vouloir pas les fâcher il continuoit le siége sans faire aucune proposition d'accommodement, ils ne manquoient pas de lui reprocher qu'il étoit bien-aise de faire durer la guerre, afin de commander plus long-tems, & de tenir toûjours ses Citoyens en respect & en crainte.

Troubles où la malice d'Heraclide précipite Dion.

Il y avoit dans la ville un certain Sosis, homme fort célébre parmi les Syracusains par sa méchanceté, par sa temerité, & par son audace, & qui faisoit consister le comble de la liberté à pousser l'insolence & la licence jusqu'aux derniers excez.

Sosis, homme célébre par sa méchanceté.

Cet homme dressant des piéges à Dion, un jour en pleine assemblée du peuple se leva & accabla d'injures les Syracusains de ce qu'ils ne s'appercevoient pas qu'ils ne s'étoient délivrez d'une

Tyrannie

Tyrannie pleine d'emportement, de temerité & d'yvresse, que pour se donner un maître très-sobre & très-vigilant. Après ce début, où il se montra l'ennemi déclaré de Dion, il sortit de l'assemblée.

Ce qu'il dit en pleine Assemblée, pour rendre Dion odieux.

Le lendemain on le vit courir tout nud par la ville, la tête & le visage tout couverts de sang comme fuyant des gens qui le poursuivoient. En cet état il se jetta au milieu de la place où le peuple étoit assemblé, se mit à crier que c'étoient les soldats étrangers de Dion qui l'avoient si maltraité & montra sa tête blessée. A ses cris plusieurs des habitans s'irriterent & s'éleverent contre Dion disant qu'il faisoit des choses horribles & tyranniques, d'ôter ainsi aux Citoyens la liberté de parler en leur faisant craindre les plus grands dangers & la mort même.

Artifice dont il se sert pour perdre Dion.

Cependant, quoique cette assemblée fût fort turbulente & fort séditieuse, Dion ne laissa pas d'y venir pour se justifier. Il fit voir que ce Sosis étoit frere d'un des gardes de Denys, & que c'étoit ce garde qui par ses sollicitations l'avoit porté à faire tous ses efforts pour jetter le trouble & la division dans la ville, parce que l'unique voye de salut pour Denys, c'étoit la dissension des Citoyens & leur défiance reciproque. En même tems les Chirurgiens appellez pour visiter la playe de Sosis, trouverent qu'elle n'étoit que superficielle & que ce n'étoit point l'effet d'un coup violent, car les blessures faites avec le tranchant d'une

Dion vient à l'Assemblée pour se justifier, & fait voir tout l'artifice de Denys.

Rapport des Chirurgiens sur la blessure de Sosis.

épée, sont toûjours plus profondes au milieu, au lieu que celle de Sosis étoit legere d'un bout à l'autre & avoit plusieurs têtes, ce qui marquoit qu'elle avoit été faite à plusieurs reprises par le blessé même que la douleur avoit obligé de s'arrêter plusieurs fois, & qui avoit continué ensuite jusqu'à ce qu'il se fût mis tout en sang. Ce qui confirma ce rapport des Chirurgiens, c'est que sur l'heure même quelques gens connus apporterent dans l'Assemblée un rasoir, & dirent qu'en marchant par la ruë ils avoient rencontré ce Sosis tout ensanglanté, qui disoit qu'il fuyoit les soldats de Dion qui venoient de le mettre en cet état; qu'ils s'étoient mis incontinent à poursuivre ces soldats & qu'ils n'avoient vû personne, mais que sous une roche creuse d'où il paroissoit que ce Sosis venoit de sortir, ils avoient trouvé ce rasoir.

Ce rapport des Chirurgiens comment confirmé.

Les affaires de Sosis alloient déja assez mal, mais après qu'à toutes ces preuves il en fut survenu de plus fortes encore, celles de ses propres domestiques, qui déposerent que ce matin-là même avant le jour il étoit sorti de sa maison seul tenant ce rasoir dans sa main, alors tous ceux qui calomnioient Dion se déroberent, & le peuple ayant condamné Sosis à la mort, remit Dion dans ses bonnes graces. Il ne laissa pas d'avoir toûjours ces soldats étrangers pour suspects, sur-tout

Déposition des domestiques de Sosis.

Sosis condamné à mort.

Sur-tout voyant que la plûpart des combats contre le Tyran se donnoient par mer.) Car par là ces Syracusains s'imaginerent que les

voyant que la plûpart des combats contre le Tyran se donnoient par mer.

Mais après que Philistus fut arrivé de la Pouille au secours de Denys avec plusieurs galeres, comme ces soldats étrangers n'étoient que des troupes pesamment armées pour les combats de terre, alors le peuple crut qu'ils ne seroient plus d'aucun service pour cette guerre, & qu'ils seroient entiérement sous sa dépendance, parce qu'ils étoient eux des troupes de mer, & les plus forts comme maîtres de la flotte. Une chose encore augmenta extrêmement leur fierté, ce fut une bataille navale qu'ils gagnerent contre Philistus. Après cette victoire ils s'emporterent contre cet ennemi avec beaucoup de cruauté & de barbarie. Il est vrai qu'Ephorus écrit que ce Philistus, quand il vit sa galere prise, se tua lui-même. Mais Timonide, qui depuis le commencement jusqu'à la fin se trouva à tous les combats avec Dion, écrivant au Philosophe Pseusippe tout le détail de cette action, rapporte que Philistus fut pris en vie par les Syracusains, sa galere ayant échoüé contre la côte; que d'abord ils lui ôterent la cuirasse, le mirent tout nud, lui firent mille indignitez, quoiqu'il fût déja vieux, & qu'après lui avoir coupé la tête, ils livrerent son corps à leurs enfans avec ordre de le traîner le

Philistus arrivé de la Pouille au secours de Denys avec plusieurs galeres.

Les Syracusains gagnent une bataille navale contre Philistus.

Traitement indigne fait à Philistus par les Syracusains.

troupes étrangeres, qui n'étoient plus d'aucun service, épieroient l'occasion de se rendre maîtres de la ville pendant qu'ils seroient engagez dans quelque combat sur mer.

long de l'Achradine, & d'aller le jetter dans les carrieres. Timée poussant encore plus loin l'indignité, dit que ces enfans prenant ce cadavre par sa jambe boiteuse, le traînerent par toute la ville, exposé aux insultes & aux brocards des Syracusains, qui voyoient avec plaisir traîner par sa jambe boiteuse celui qui avoit dit qu'*il ne falloit pas que Denys fût si mal avisé que de s'enfuir de la Tyrannie sur un cheval fort leger, mais qu'il devoit se faire traîner par la jambe plûtôt que de la quitter.*

Mot que Philistus avoit dit à Denys.

Cependant Philistus rapporte ce mot dit à Denys comme le mot d'un autre, & non pas comme le sien. Mais Timée prenant pour prétexte, non sans quelque ombre de justice, le zele & l'empressement de Philistus pour le maintien de la Tyrannie & sa fidélité pour le Tyran, a pris plaisir à remplir son histoire de calomnies contre lui. Peut-être ceux qui souffrirent alors de l'injustice du Tyran sont-ils pardonnables de s'être emportez jusqu'à un excès de colere qui leur ôta tout sentiment de leur affreuse cruauté. Mais des Hif-

Prétexte des calomnies dont Timée a rempli son histoire contre Philistus.

Belle reflexion de Plutarque sur le devoir de l'Historien.

Peut-être ceux qui souffrirent alors de l'injustice du Tyran sont-ils pardonnables.) Cette reflexion de Plutarque est très-sage. Les cruautez exercées contre un ennemi peuvent être pardonnables à ceux qui ont souffert de son injustice. Mais que des écrivains qui viennent long-tems après & qui n'ont rien eu à démêler avec lui, exercent la même cruauté contre sa mémoire en remplissant leurs écrits de reproches & de railleries souvent très-mal fondées; cela est indigne d'un Historien. Il n'en est pas moins indigne, d'en faire de grands éloges par un esprit de parti. Il faut tenir le milieu, se servir de sa raison & rendre justice à tout le monde.

toriens, qui long-tems après viennent à écrire tout ce qu'il a fait & dit, qu'il n'a jamais offensez & qui doivent toûjours prendre la raison pour guide dans leus écrits, en verité le soin même de leur réputation devroit les empêcher de lui reprocher outrageusement & avec d'indignes railleries des malheurs dans lesquels le plus honnête homme du monde peut être précipité par un revers de Fortune. D'un autre côte Ephorus n'est pas non plus fort sage de faire ces grands éloges de Philistus. Car bien qu'il soit le plus habile & le plus adroit des écrivains pour donner des prétextes honnêtes & de bons motifs aux actions les plus injustes, & des explications favorables aux mœurs les plus dépravées, & pour trouver des discours ornez de beaux sentimens & de figures très-pathetiques, cependant quelques efforts qu'il fasse il ne pourra jamais effacer de ses écrits l'idée qu'il donne de lui-même, qu'il a toûjours été le plus grand partisan de la Tyrannie, & l'homme du monde qui a le plus admiré & recherché la pompe, le luxe, la puissance, les richesses, & l'alliance des Tyrans. Mais celui qui ne s'attache ni à louer les actions de Philistus, ni à lui reprocher ses malheurs, tient le juste milieu que l'Histoire demande, & remplit le devoir de l'Historien.

Timée blâmé par Plutarque sur ses emportemens contre Philistus.

Ephorus blâmé de même sur les grands éloges qu'il a faits de Philistus.

Caractere de l'Historien Ephorus.

Le juste milieu que l'Histoire demande.

Après la mort de Philistus Denys envoya offrir à Dion de lui remettre la Citadelle, les armes, & ses troupes, avec tout l'argent nécessaire pour

Offres que Denys envoye faire à Dion.

les soudoyer pendant cinq mois, si par un traité on vouloit lui permettre de se retirer en Italie pour y passer le reste de ses jours, & d'y jouir des revenus de la contrée appellée *Gyate*, dans le territoire de Syracuse, qui étoit très-fertile, très-riche & d'une grande étenduë, car elle s'étendoit depuis la côte de la mer jusqu'au milieu des terres. Dion tejetta cette offre & fit réponse qu'il devoit s'adresser aux Syracusains; mais les Syracusains qui esperoient de prendre Denys en vie, chasserent les Ambassadeurs.

Réponse de Dion.

Denys déchu de cette esperance remit la Citadelle entre les mains de son fils aîné Apollocrate, & ayant observé le moment d'un vent favorable il embarqua sur ses vaisseaux tout ce qu'il avoit de plus cher & de plus précieux, tant pour les personnes que pour les richesses, fit voile & déroba son départ à Heraclide Amiral des Syracusains. Celui-ci se voyant fort blâmé & fort tourmenté par ses Citoyens à cause de cette négligence, s'avisa pour les appaiser, de leur détacher un des Orateurs appellé Hippon, qui étoit son coûteau pendant, qui appella le peuple à un partage des terres, lui disant que le commencement de la liberté c'étoit l'égalité, comme la pauvreté étoit le commencement de la servitude. Heraclide appuyant de son côté tout ce que disoit Hippon, & excitant une revolte contre Dion qui s'y opposoit, fit tant qu'il porta les Syracusains à ordonner ce partage, à retrancher

Denys remet la Citadelle à son fils Apollocrate, & prend la fuite.

Heraclide blâmé, comment appaise le peuple.

Hippon Orateur des Syracusains.

L'égalité, le commencement de la liberté.

La pauvreté, le commencement de la servitude.

la paye à ses soldats étrangers, & à créer de nouveaux Capitaines, en se délivrant pour une bonne fois de la séverité trop dure & trop insupportable de Dion. Les Syracusains donc voulant se réveler tout d'un coup de la Tyrannie comme d'une maladie très-longue & très-périlleuse, & se gouverner avant le tems comme un peuple libre, se tromperent infiniment dans les mesures qu'ils prirent, & éloignerent les bonnes intentions de Dion, qui comme un habile Medecin vouloit encore les contenir dans une diéte exacte & sage.

Les Syracusains qui commençoient à secouer le joug du Tyran, comparez à des convalescens.

L'Assemblée étant donc convoquée pour l'élection des nouveaux Officiers, on étoit alors au milieu de l'Eté, tout d'un coup il survint des tonnerres extraordinaires, & des signes du ciel les plus sinistres, qui durerent quinze jours sans aucune discontinuation. Ces prodiges étonnerent le peuple, & le plongerent dans une frayeur religieuse qui l'empêcha d'élire ces Officiers. Mais quelques jours après le tems s'étant rassûré, les Orateurs voulurent profiter de ce calme & faire l'élection. Pendant qu'ils y procedoient, il y eut un bœuf qui traînoit une charrete, & qui, quoiqu'accoûtumé à la foule & au bruit, entra ce

Signes du ciel pendant quinze jours.

Prodige d'un bœuf qui secouë le joug, entre dans le theatre & fait de grands désordres.

Qui comme une habile Medecin vouloit les contenir dans une diéte exacte & sage.) Plutarque compare les Syracusains, qui, avant que d'être libres, vouloient user d'une pleine & entiere liberté, à des convalescens qui, avant que d'être entierement rétablis, veulent vivre comme dans une santé parfaite, & rien n'est plus juste que cette comparaison.

jour-là en fureur, on ne sçait comment, contre celui qui le conduisoit, & secouant le joug courut de toute sa force, & entra dans le théatre où il écarta & dissipa tout le peuple qui se mit à fuir en grand désordre. Au sortir du théatre il courut dans les ruës sautant, bondissant & renversant tout ce qu'il trouva sur son passage dans tout le quartier de la ville que les ennemis occuperent depuis.

Malgré cette avanture les Syracusains élisent vingt cinq nouveaux Officiers.

Les Syracusains se mocquant de cette avanture élurent vingt-cinq nouveaux Officiers, du nombre desquels fut Heraclide. En même tems ils envoyerent secretement solliciter les soldats étrangers d'abandonner Dion & de se ranger de leur côté, promettant de leur donner part dans le Gouvernement de la ville comme aux Citoyens naturels. Ces soldats n'écouterent point ces offres, au contraire mettant Dion au milieu d'eux avec une fidelité & une affection dont il y a peu d'exemples, & lui faisant un rempart de leurs corps, & de leurs armes, ils le menoient hors de la ville sans faire le moindre mal à personne, mais accablant de grands reproches d'ingratitude & de perfidie tous ceux qu'ils rencontroient sur leur chemin. Les Syracusains qui méprisoient leur petit nombre, qui prenoient pour une marque de leur crainte de ce qu'ils ne les attaquoient pas les premiers, & qui d'ailleurs se voyoient les plus forts, commencerent à les charger, ne doutant point qu'ils ne les défissent tous dans la ville, & qu'ils

Ils envoyent solliciter les soldats étrangers d'abandonner Dion.

Fidelité merveilleuse de ces soldats étrangers pour Dion.

Les Syracusains chargent les soldats de Dion dans la ville.

qu'ils ne les passassent tous au fil de l'épée jusqu'au dernier.

Dion se trouvant réduit à cette horrible nécessité, & exposé à cette rigueur de la Fortune, qu'il falloit ou combattre contre ses Citoyens, ou mourir avec ses troupes, tendoit les mains aux Syracusains & les prioit le plus affectueusement qu'il lui étoit possible, en leur montrant la citadelle pleine d'ennemis, qui paroissoient sur les murailles & qui voyoient tout ce qui se passoit. Enfin voyant qu'il étoit impossible d'arrêter l'impetuosité de ce peuple, & que la ville étoit battuë & agitée par les souffles orageux des Orateurs, comme un vaisseau est agité sur le vaste mer par un vent de tempête, il commanda à ses soldats de marcher serrez sans faire la moindre charge. Ces soldats obéïrent, se contentant de faire bruire leurs armes & de pousser de grands cris, comme s'ils alloient se jetter sur les Syracusains. Ceux-ci furent si effrayez de ce faux-semblant, qu'il n'en resta pas un seul & qu'ils s'enfuirent tous par toutes les ruës sans que personne les poursuivît, car d'abord Dion obligea ses soldats à presser leur marche & les mena dans les terres des Leontins.

Horrible nécessité où Dion se trouve réduit.

Ménagement de Dion pour ce peuple ingrat.

Les Syracusains prennent la fuite au seul bruit des armes de ces soldats étrangers.

Les Officiers des Syracusains, devenus l'objet des brocards & des risées de toutes les femmes de la ville, & voulant réparer leur honneur, firent reprendre les armes à leurs troupes, se remirent à poursuivre Dion, & l'ayant atteint au passage

Ils se remettent à poursuivre Dion, & prennent encore la fuite.

d'une riviere, ils firent approcher leur cavalerie, pour escarmoucher. Mais quand ils virent que Dion ne supportoit plus leurs insultes avec sa douceur ordinaire, & avec cette bonté de pere, qu'ils avoient éprouvée tant de fois, & qu'emporté par la colere il faisoit tourner tête à ses soldats & les mettoit en bataille, ils eurent peur, & s'abandonnant à une fuite plus honteuse encore que la premiere, ils regagnerent la ville avec peu de perte.

Bon traitement que les Leontins font à Dion & à ses soldats.

Les Leontins reçurent Dion avec de grands honneurs. Ils firent aussi des largesses à ses soldats & les déclarerent Citoyens. Peu de jours aprés ils envoyerent des Ambassadeurs aux Syracusains, leur demander justice pour ces troupes qu'ils avoient si maltraitées, & les Syracusains en envoyerent de leur côté aux Leontins pour accuser Dion.

Les Syracusains & Dion, jugez dans une assemblée des Leontins.

Tous les Alliez s'étant assemblez dans la ville des Leontins, la chose mise en déliberation, on donna le tort aux Syracusains, mais ceux-ci ne voulurent pas s'en tenir à ce qui avoit été jugé

On donne le tort aux Syracusains.

Ils firent aussi des largesses à ses soldats.] Il y a dans le Grec τοὺς ξένους ἐπιλαμβάνοντες μισθοῖς. *Ils recueillirent ses soldats en leur faisant, &c.* mais Henry Etienne croyoit qu'il falloit lire ἀνελάμβανον, & j'ai suivi cette leçon, d'autant plus que cette façon de parler est familiere à Plutarque qui se sert souvent du mot ἀναλαμβάνειν pour dire, comme Hesychius l'a expliqué, δειπνίζειν, φιλοφρονεῖσθαι; *Cœna excipere, comiter tractare.* C'est ainsi qu'il a dit dans la vie de Cesar, θυμὴν χ' νηλ ἀνελάμβανεν ἑστιάσεσι ἢ θέαις; dans celle de Pericles πολλαῖς ἀνελάμβανεν εὐωχίαις τὸν δῆμον, & dans celle de Pericles διανομαῖς χρημάτων τοὺς πολλοὺς ἀνελάμβανεν. C'est icy la même chose,

par les Alliez ; car ils étoient déja devenus insolents & superbes, parce qu'ils n'avoient plus personne qui les tînt en bride, & qu'ils ne se servoient que de Commandans, qui étoient eux-mêmes esclaves du peuple, & qui le craignoient.

Il arriva cependant à Syracuse des galeres de Denys, qui sous les ordres de Nypsius de Naples apportoient du bled & de l'argent aux assiegez. Il y eut là un grand combat naval, où les Syracusains remporterent la victoire, & prirent quatre galeres du Tyran. Enflez de cet avantage, ils en abuserent insolemment, & à cause de

Nypsius arrive à Syracuse avec un secours pour le Tyran.

Il est battu par les Syracusains.

Il arriva cependant à Syracuse des galeres de Denys, qui sous les ordres de Nypsius de Naples apportoient du bled & de l'argent aux assiegez.) Diodore raconte cecy d'une maniere plus agréable & plus merveilleuse, car il écrit que Denys envoya à Syracuse Nypsius de Naples, qui étoit un Général plein de prudence & de valeur, & qu'il envoya avec lui des vaisseaux de charge tout remplis de bled & d'autres provisions. La famine étoit alors si grande dans la citadelle que les soldats de Denys, après avoir beaucoup souffert, se résolurent enfin à rendre aux Syracusains la citadelle. Ils envoyerent la nuit faire cette proposition, & ils devoient se rendre le lendemain matin: mais au point du jour, comme ils alloient exécuter le traité, Nypsius parut avec ses galeres, & aborda près d'Arethuse. L'abondance succedant tout d'un coup à la disette, Nypsius mit à terre ses troupes, & convoqua une assemblée, & parlant aux soldats conformément au tems, il les disposa à s'exposer à toutes sortes de dangers, ainsi la citadelle sur le point d'être livrée, fut sauvée contre toute esperance. Pendant ce tems-là les Syracusains montent à la hâte sur leurs galeres, & vont attaquer ces soldats qui étoient empressez à faire leurs provisions. Il y eut là un grand combat, où les Syracusains furent vainqueurs. Ils coulerent à fond quelques galeres, en prirent quelques autres, & poursuivirent le reste jusqu'à terre, &c. Tous les mouvemens qui operent des surprises, sont précieux dans l'histoire, comme dans la poësie, & doivent être conservez avec grand soin, car ils font un très-grand plaisir.

Les Syracusains s'abandonnent à la débauche, & perdent leur ville.

l'anarchie où ils vivoient, ils tournerent toute leur joye à faire des festins pleins de dissolution, & des assemblées folles & licentieuses, & négligerent si absolument tout ce qui étoit nécessaire pour leur sûreté, que lorsqu'ils croyoient être déja maîtres de la citadelle, ils perdirent leur ville. Car Nypsius voyant qu'il n'y avoit rien de sain dans aucun quartier de la ville, & que la folie & la débauche regnoient par tout, que le peuple depuis le matin jusques bien avant dans la nuit ne faisoit que boire, yvrogner & danser au son des flûtes, & que les Officiers se divertissoient eux-mêmes à ces assemblées désordonnées, ou n'osoient donner leurs ordres & faire violence à un peuple échauffé par le vin, il se servit habilement d'une occasion si favorable. Il alla attaquer la muraille qui environnoit le château, & s'en étant rendu maître, & l'ayant abbattuë en plusieurs endroits, il lâcha ses soldats dans la ville qu'il leur abandonna au pillage, leur ordonnant de faire contre tous ceux qu'ils rencontreroient tout ce qu'ils voudroient, ou qu'ils pourroient.

Nypsius profite de ce desordre.

Il se rend maître de la ville & l'abandonne au pillage.

Les Syracusains s'apperçurent promptement de la faute qu'ils avoient faite, & du danger où ils étoient, mais ils ne purent y donner ordre & y remedier que fort lentement & avec beaucoup de peine, tant ils étoient étourdis & étonnez, car c'étoit un vrai sac de ville : là les hommes étoient égorgez ; icy on abattoit les

murailles; d'un autre côté on emmenoit les femmes & les enfans & on les faisoit entrer dans la citadelle, malgré leurs larmes & leurs cris, & par tout les Officiers desesperoient d'apporter aucun ordre à leurs affaires, & ne pouvoient se servir des Citoyens contre les ennemis qui étoient pêle-mêle avec eux dans tous les endroits de la ville.

Les Syracusains se repentent de leur ingratitude & de leur folie.

Les choses étant en cet état & le danger approchant déja du quartier de l'Achradine, le seul homme sur lequel ils pussent placer leur derniere esperance & leur derniere ressource, ils l'avoient tous également dans l'esprit, mais personne n'osoit le proposer, si grande étoit la honte qu'ils avoient tous de l'ingratitude dont ils avoient payé ses services, & de la folie qu'ils avoient faite de le chasser. Enfin la derniere nécessité les pressant, on entendit tout d'un coup une voix qui vint du

Le seul homme sur lequel ils pussent placer leur derniere esperance & leur derniere ressource, ils l'avoient tous également dans l'esprit.) Amiot a fait icy une faute très-considérable, en disant du quartier de l'Achradine, ce que Plutarque dit de Dion. Car voici comme il a traduit. *Et approchant déja le péril du quartier de l'Achradine où l'on n'avoit encore point touché, & sur lequel seul se pouvoit plus appuyer l'esperance de leur ressource, il n'y avoit celui qui ne sentît bien en soi-même qu'il falloit rappeller Dion* Cette traduction est également contraire, & aux paroles & au sens. Aux paroles en ce que Plutarque a écrit εἰς ὃν, sur lequel, & non pas εἰς ἣν, comme il auroit écrit s'il avoit parlé de l'Achradine, περὶ Ἀχραδινὴν πλησιάζοντος, εἰς ἣν, &c. & au sens en ce que si l'Achradine eût été capable de fonder leur derniere esperance & leur derniere ressource, les affaires des Syracusains n'etoient donc pas encore déplorées, & ils n'avoient pas encore un si grand besoin de Dion.

de larmes, ils lui exposent l'extrémité où sont les Syracusains. Déja quelques Leontins & plusieurs soldats du Peloponese qui les avoient vu arriver, s'étoient amassez autour de Dion, & à voir leur empressement & leur posture humiliée, ils se doutoient bien qu'il étoit survenu quelque chose de très-extraordinaire & de très-nouveau.

Dès que Dion les eut entendus, il les conduisit à l'assemblée qui se forma dans le moment, car tout le peuple y accourut avec beaucoup de zele. Les deux principaux députez Archonides & Hellanicus étant introduits, expliquerent en peu de paroles la grandeur de leurs maux, & conjurerent les troupes étrangeres *de venir promptement secourir les Syracusains, & d'oublier les mauvais traitemens qu'ils en avoient reçus, attendu que ces pauvres malheureux en portoient une peine bien plus grande que celle que les plus maltraitez d'entre eux auroient voulu leur imposer.*

Les deux principaux députez expliquent dans l'assemblée la grandeur de leurs maux.

Ces députez ayant fini, un morne silence regna dans tout le théatre où se tenoit l'assemblée. Dion se leva, mais dès qu'il eut commencé à parler, un torrent de larmes lui coupa la parole. Les soldats étrangers lui crioient d'avoir bon courage, & compatissoient à sa douleur. Enfin s'étant un peu remis, il leur parla en ces termes: *Hommes Peloponesiens, & vous, nos Alliez, je vous ai assemblez icy afin que vous deliberiez sur ce qui vous regarde, car pour moi, il ne m'est plus permis de*

Dion veut parler, & il en est empêché quelque tems par ses larmes.

Beau discours de Dion.

Car pour moi, il ne m'est plus permis de déliberer sur ce que je

déliberer sur ce que je dois faire, puisque Syracuse périt. Si je ne puis la sauver je vais me perdre avec elle au milieu de ses feux, & m'ensevelir sous ses ruines. Mais pour vous, si vous êtes résolus de nous secourir encore cette fois, nous qui sommes les plus imprudens & les plus malheureux des hommes, venez relever & sauver la ville de Syracuse qui est votre ouvrage. Que si les justes sujets de plainte que vous avez contre les Syracusains, vous portent à les abandonner dans l'état où ils se trouvent, & à les laisser périr, puissiez-vous au moins recevoir des Dieux un digne loyer de la vertu, de la fidelité & de l'affection que vous m'avez ci-devant témoignées, & souvenez-vous toûjours de Dion, qui en premier lieu ne vous a point abandonnez quand vous avez été maltraitez par ses Citoyens, & qui ensuite n'a pas abandonné ses Citoyens quand ils sont tombez dans l'infortune.

Les soldats étrangers pressent Dion de les mener au secours de Syracuse.

Il n'avoit pas encore cessé de parler que les soldats étrangers se leverent avec de grands cris, & le presserent de les mener & de marcher dans le moment au secours de Syracuse. Les deputez des Syracusains ravis de joye, les saluent, les embrassent, & leur souhaitent à Dion & à eux toutes sortes de biens & de prosperitez de la part des

dois faire, puisque Syracuse périt.) Voilà comme doit parler un homme de bien. Tout son ressentiment doit se taire, quand sa patrie est en péril, & il ne lui est pas même honnête de déliberer. Si cette avanture de Dion ressemble à celle d'Achille, les caractéres sont bien differens. Mais Homere a voulu peindre un homme colere, emporté, inexorable, & l'Histoire a offert à Plutarque un homme vertueux que la Philosophie avoit formé, & il le peint par les traits de la vertu la plus sublime.

des Dieux. Quand le tumulte fut appaisé, Dion ordonna à ses troupes d'aller se préparer au départ, & dès qu'elles auroient soupé, de se rendre avec leurs armes dans ce même lieu, parce qu'il étoit résolu de partir cette même nuit & d'aller secourir Syracuse.

Dion ordonne à ses troupes de se préparer au départ.

Cependant à Syracuse les Capitaines de Denys firent pendant tout le jour le plus de maux qu'ils purent à la ville, & dès que la nuit fut venuë ils se retirerent dans la Citadelle avec perte de quelques-uns de leurs soldats. Ce petit répit redonna courage & fit revenir la confiance aux Orateurs séditieux des Syracusains, qui se flattant que les ennemis se tiendroient en repos après ce qu'ils venoient de faire, exhortoient les habitans *à laisser là Dion, à ne pas le recevoir s'il venoit à leur secours avec ses troupes étrangeres, & à ne pas leur ceder en vertu & en courage, comme s'ils les reconnoissoient plus braves & plus gens de bien, mais de sauver eux-mêmes & par leurs seules forces, leur ville & leur liberté.*

Insolence des Orateurs de Syracuse, & aveuglement du peuple.

Voilà donc d'abord de nouveaux députez envoyez à Dion de la part des Officiers Généraux pour l'empêcher de venir. Mais en même-tems il en partit d'autres de la part de la Cavalerie, de la part des principaux habitants, & de la part de

Nouveaux députez envoyez à Dion pour l'empêcher de venir.

Autres députez pour le presser de hâter sa marche.

Voilà donc d'abord de nouveaux députez envoyez à Dion de la part des Officiers Généraux pour l'empêcher de venir.] Quel changement de scene! La Poësie invente-t-elle des surprises plus imprévûës? Ce n'est pas encore là tout.

Ceux qui haïssoient Dion, se saisissent des portes de la ville, pour l'empêcher d'y entrer.

Nypsius se rend une seconde fois maître de la ville, & veut la brûler.

Le feu, la plus prompte des désolations.

Horrible état des Syracusains.

ses amis pour le presser de hâter sa marche. Cela fut cause qu'il ne marcha que lentement & au petit pas. Quand la nuit fut fort avancée, ceux qui haïssoient Dion, se saisirent des portes de la ville pour l'empêcher d'y entrer. Dans ce moment Nypsius fit sortir de la Citadelle ses soldats & plus déterminez & en plus grand nombre, qui d'abord acheverent d'abattre la muraille qui les enfermoit, coururent par toute la ville & la saccagerent. C'étoit par tout un meurtre horrible, non seulement des hommes, mais des femmes & des enfants; peu s'amusoient au pillage, on ne pensoit qu'à tout ruiner, car Denys desesperant de ses affaires, & haïssant mortellement les Syracusains, vouloit comme enterrer la Tyrannie sous les ruines de la ville. Pour prévenir le secours de Dion, ils eurent recours à la plus prompte des désolations & des ruines, qui est le feu, brûlant de leurs propres mains avec des torches & des brandons tous les endroits où ils pouvoient atteindre, & lançant sur les autres des dards enflammez. Les Syracusains qui fuyoient pour éviter les flammes, étoient attrapez & égorgez dans les ruës, & ceux qui, pour éviter l'épée meurtriere, se

Dans ce moment Nypsius fit sortir de la Citadelle ses soldats & plus déterminez & en plus grand nombre.] Autre changement. Quelle préparation pour l'entrée de Dion dans Syracuse, au moment le plus vif! Jamais l'art a-t-il imaginé des surprises plus variées, & des changements plus subits? Dans le moment qu'on ferme les portes à Dion, c'est alors qu'on a le plus besoin de son secours, & il va être reçu comme un Dieu.

retiroient dans les maisons, en étoient chassez par les flammes. Car il y avoit déja beaucoup de maisons embrasées & qui tomboient sur les passans. Et ce furent ces flammes même qui ouvrirent la ville à Dion en obligeant les Citoyens à s'accorder pour lui en ouvrir les portes. Dion ne se hâtoit pas beaucoup depuis qu'il avoit appris que les ennemis s'étoient renfermez dans la Citadelle. Mais le matin avant la pointe du jour, il lui vint au-devant des cavaliers qui lui apprirent que les ennemis avoient repris la ville pour la seconde fois; un peu plus avant il reçut des courriers de ceux qui lui étoient opposez & qui le pressoient de hâter sa marche. Le mal étant devenu plus grand, Heraclide lui-même lui envoya son frere, & ensuite son oncle Theodote, pour le conjurer de venir promptement les secourir, n'y ayant plus personne qui pût faire tête à l'ennemi, lui-même étant blessé & la ville presque entierement ruinée & reduite en cendres.

Dion reçoit plusieurs courriers qui le pressent de se hâter.

Ces nouvelles furent apportées à Dion comme il étoit encore à soixante stades des portes. D'abord il apprit à ses soldats le pressant danger où étoit la ville. & après leur avoir donné ses or-

Sept mille cinq cent pas.

Heraclide lui-même lui envoya son frere, & ensuite son oncle Theodote.) Voilà ses ennemis mêmes reduits à lui envoyer courriers sur courriers. Il faut avouer que si la matiere est grande & belle, Plutarque y a bien répondu par son art, & qu'il a bien profité des moments que la Fortune avoit ménagez pour rendre cette Histoire plus surprenante & plus merveilleuse.

dres, il marcha non lentement, comme il avoit fait jusques-là, mais le plus diligemment qu'il lui fut possible, recevant courriers sur courriers qui le conjuroient de se hâter. Ses soldats firent en cette occasion une si grande diligence & marquerent tant de bonne volonté, qu'il arriva très-promptement aux portes de la ville & qu'il entra dans le quartier appellé *Hecatonpedon*. Là il détacha ceux qui étoient legerement armez & les envoya contre les ennemis, afin que les Syracusains en les voyant reprissent courage; & cependant il mit en bataille son Infanterie pesamment armée avec ceux des Citoyens qui accouroient de tous côtez, & venoient se joindre à sa troupe. Il les separa par petits corps ausquels il donna plus de profondeur que de front, & les mit chacun sous differens chefs; afin qu'il pût faire tête en plus d'endroits, & paroître plus fort & plus redoutable.

Dion met ses troupes en bataille dans la ville, & les separe par petits corps.

Après avoir tout disposé de cette maniere, & fait ses prieres aux Dieux, il marcha au travers de la ville contre l'ennemi. Par toutes les ruës où il passoit, c'étoit des acclamations, des cris de joye & des clâmeurs de victoire, mêlées de prieres & d'exhortations de tous les Syracusains, qui appelloient Dion leur Sauveur & leur Dieu, & ses soldats leurs concitoyens & leurs freres. Dans cette grande occasion il n'y eut pas un seul homme de la ville qui s'aimât assez & qui fût assez amoureux de la vie, pour n'être pas beaucoup plus en

Marche de Dion au travers de la ville.

Il n'y avoit pas un seul Syracusain qui ne fût plus en peine du salut de Dion que du sien propre.

peine du salut de Dion, que du sien propre, & pour ne pas plus craindre pour lui que pour tous les autres, le voyant marcher le premier à un si grand péril au travers du sang, du feu & des morts dont les ruës & les places étoient toutes couvertes.

De l'autre côté la vûë des ennemis n'étoit pas moins terrible, car la rage & le desespoir les animoient, & ils étoient en bataille le long de la muraille qu'ils avoient abattuë, & dont les débris rendoient l'accès très-difficile & très-périlleux. Mais ce qui troubloit & effrayoit encore davantage ces soldats de Dion, & qui rendoit leur marche plus pénible, c'étoit le danger des feux, car de quelque côté qu'ils tournassent ils marchoient à la lueur des flammes, qui devoroient les maisons, & il falloit qu'ils passassent sur des ruines au milieu des feux, qu'ils s'exposassent à être écrasez par de grands pans de muraille, par des planchers & par des toits qui crouloient à demi consumez par les flammes, & que s'ouvrant un chemin au travers d'une fumée affreuse mêlée de poussiere, ils conservassent leurs rangs.

Grand danger auquel Dion & ses soldats étoient exposez avant que de joindre l'ennemi.

Quand ils eurent joint les ennemis, il n'y en eut qu'un très-petit nombre des deux côtez qui purent en venir aux mains à cause de la petitesse du lieu & de l'inégalité du terrein. Mais enfin les soldats de Dion encouragez & fortifiez par les cris, & par l'ardeur des Syracusains, firent de si grands efforts, que les soldats de Nypsius furent forcez.

Les soldats de Dion forcent enfin les troupes de Nypsius.

La plûpart se ſauverent dans la Citadelle, qui étoit fort proche, & ceux qui demeurerent dehors s'étant diſſipez, furent taillez en piéces par les troupes étrangeres qui les pourſuivirent.

Le tems ne permit pas que l'on goûtât ſur l'heure le fruit & la joye de cette victoire, ni qu'on fît les réjouiſſances que méritoit un ſi grand exploit, tous les Syracuſains étant allez au ſecours de leurs maiſons, & étant occupez toute la nuit à éteindre le feu, qu'ils n'éteignirent qu'avec beaucoup de peine.

Les Orateurs ſéditieux ſe ſentant coupables prennent la fuite.

Dès que le jour fut venu, aucun de tous les autres Orateurs ſéditieux n'oſa reſter dans la ville, mais ſe condamnant eux-mêmes, ils prirent tous la fuite pour ſe dérober au châtiment qui leur étoit dû. Il n'y eut qu'Heraclide & Theodote, qui vinrent ſe remettre entre les mains de Dion, avouant *qu'ils en avoient très-mal uſé envers lui, & le conjurant d'être meilleur à leur égard, qu'ils ne l'avoient été au ſien; qu'il étoit ſéant & convenable à Dion, qui dans toutes les autres vertus étoit au-deſſus de tous les autres hommes, de ſe montrer encore ſuperieur en magnanimité & en force pour dompter ſa colere, à des ingrats qui venoient ſe confeſſer vaincus par lui en vertu & en courage dans la choſe même qu'ils avoient oſé lui diſputer.* Heraclide & Theodote ayant fait ces ſupplications, les amis de Dion lui conſeilloient de ne pas épargner des hommes ſi méchants & ſi envieux, mais d'abandonner Hera-

Heraclide & Theodote ſe remettent à la diſcretion de Dion.

Diſcours d'Heraclide à Dion.

clide aux soldats, & d'exterminer du Gouvernement cet esprit de sédition & de cabale, qui est une maladie véritablement furieuse & pire que la Tyrannie. Mais Dion, pour les adoucir, leur disoit que *les autres Capitaines passoient leur vie à s'exercer aux armes, & à apprendre le métier de la guerre; que pour lui il avoit passé un fort long-tems à l'Académie à apprendre à dompter la colere, l'envie & toute opiniâtreté, & que la marque de la victoire que l'on a remportée sur ses passions, ce n'est pas d'être doux & affable à ses amis & aux gens de bien, mais de se montrer humain à ceux qui nous ont fait injustice, & toûjours prêt à leur pardonner. Qu'il ne cherchoit pas tant à paroître superieur à Heraclide en puissance & en prudence, qu'en bonté, justice, & humanité, car c'est en cela que consiste la superiorité véritable & solide. Dans les grands succès de la guerre, si on n'a personne qui pré-*

Esprit de sédition & de cabale pire que la Tyrannie.

Ce que Dion dit ici, fait l'éloge de l'Académie.

Il faut être doux & humain à ses ennemis.

La véritable superiorité consiste dans la bonté & l'humanité.

Et d'exterminer du Gouvernement cet esprit de sédition & de cabale, qui est une maladie véritablement furieuse, & pire que la Tyrannie.] Plutarque caractérise parfaitement ici l'esprit de sédition & de cabale. Certainement il n'y a pas de peste plus dangereuse pour les Etats.

Mais de se montrer humain à ceux qui nous ont fait injustice.] Et voilà ce que la Philosophie de Platon enseigne parfaitement, en faisant voir qu'il ne faut faire de mal à personne, pas même à ceux qui nous en font. On peut voir sur cela des maximes admirables dans le Gorgias & dans le Criton.

Car c'est en cela que consiste la superiorité véritable & solide.] Il seroit à souhaiter que ces hommes fiers qui se piquent de rendre avec usure les injures qu'on leur a faites, écoutassent cette vérité & qu'ils apprissent que c'est dans l'humanité, dans la bonté & dans la justice que consiste la véritable superiorité. C'est ce qu'a reconnu un grand Empereur, [Marc Antonin] car il a dit que *c'est dans la bonté que consiste la véritable force.*

tende nous en disputer la gloire, ou la partager avec nous, on a sûrement la Fortune qui en revendique une partie. Que si Heraclide est un méchant; un perfide, un envieux, faut-il que Dion souille sa vertu par un emportement de colere? Il est vrai que les loix humaines déclarent la vengeance plus juste & plus permise que l'injustice que l'on commet le premier. Mais si on consulte la Nature, on trouvera qu'elles viennent toutes deux de la même foiblesse. Et la méchanceté de l'homme, quoique difficile à déraciner, n'est pourtant d'ordinaire ni si brutale, ni si indomptable qu'elle ne se corrige & ne s'adoucisse enfin, vainçuë par les bienfaits, sur tout si on l'attaque souvent avec des plaisirs & des graces.

La vengeance vient de foiblesse comme l'injustice.

La méchanceté de l'homme n'est pas indomptable.

Le moyen de la dompter.

Dion en se servant de ces raisonnemens, pardonna à Heraclide & le laissa aller. Il se remit ensuite à enfermer la Citadelle d'une nouvelle clôture, & ordonna à tous les Syracusains d'aller

Dion environne la Citadelle d'une palissade.

Mais si on consulte la Nature, on trouvera qu'elles viennent toutes deux de la même foiblesse.) Cette décission est aussi vraye que profonde. Il y a autant de foiblesse à se venger d'une injure, qu'à la faire le premier. Et c'est la même injustice. Aussi Platon a fait voir que d'introduire dans la vie cette maxime qu'il est permis de se venger & de rendre le mal pour le mal, c'est bâtir la justice sur des injustices entassées, & ouvrir une source intarrissable de crimes & d'iniquitez. Ce ne sera plus qu'un débordement d'injures & de vengeances.

Qu'elle ne se corrige & ne s'adoucisse enfin, vaincuë par les bienfaits, sur tout si on l'attaque souvent avec des plaisirs & des graces.] Ce sentiment est très-beau, mais malheureusement Dion appliqua mal sa maxime en faisant du bien à Heraclide, car il ne put corriger cette malice inveterée & cet esprit pervers, qui retomba bien-tôt dans ses anciennes pratiques. Mais Dion fit encore plus mal de le faire tuer dans la suite, vaincu par ses rechûtes dans la revolte & la sédition.

Et ordonna à tous les Syracusains d'aller couper chacun un

couper chacun un pieu & de l'apporter. Et quand la nuit fut venuë il fit travailler ses soldats pendant que les Syracusains reposoient. De cette maniere il eut environné le château d'une bonne palissade avant qu'on s'en fût apperçu, de sorte que le lendemain matin quand on vit la grandeur de l'ouvrage & la promptitude de l'exécution, ce fut un sujet d'admiration pour tout le monde, autant pour ses ennemis, que pour les Citoyens.

Sa palissade achevée, il enterra les morts, délivra les prisonniers qu'on avoit faits, qui n'étoient pas moins de deux mille, & convoqua une assemblée. Là Heraclide s'étant avancé, proposa d'élire Dion Généralissime avec autorité souveraine sur terre & sur mer. Tous les plus gens de bien & les plus considérables reçurent favorablement cette proposition & vouloient qu'elle passât, & qu'elle fût autorisée par les voix du peuple, mais la tourbe des mariniers & des artisans, fâchée de voir sortir la Charge d'Amiral des mains d'Heraclide, & persuadée qu'encore qu'il fût peu estimable en toute autre chose, il seroit au moins plus populaire que Dion & plus soûmis

Dion enterre les morts & délivre les prisonniers.

Amiot a fait ici une grande faute eu mettrant *rachetta.*

Heraclide propose d'élire Dion Généralissime sur terre & sur mer.

Cette proposition est rejettée par les mariniers & par les gens de métier.

pieu.] ἕνα κόψαντας τάφρον. Cet endroit a été suspect à quelques Interpretes sur ce que τάφρος ne signifie pas un *pieu*, mais un *fossé*, & ils lisoient σταυρὸν, ce qui est rendu très vraisemblable par le mot qui suit, ἐλθὼν ἀποσταυρώσας. Autrefois j'avois cru qu'il falloit suppléer & corriger le texte, & que Plutarque avoit écrit ἕνα κόψαντας σκόλοπα, τάφρῳ ἐγγὺς καταβάλλειν. *D'aller couper chacun un pieu & de l'apporter au pied du fossé.*

Leur raison.

Dion remet à Heraclide le commandement sur mer.

Il empêche le partage des terres.

aux volontez du peuple, s'y opposa de tout son pouvoir, & Dion se relâcha en cela pour l'amour d'elle, & remit à Heraclide le commandement général sur mer. Mais il les offensa d'un autre côté très-griévement, car il empêcha le partage qu'ils vouloient faire des terres & des maisons, & cassa & annulla tout ce qui avoit été ordonné sur cette matiere.

Heraclide recommence ses cabales contre Dion.

Pharax Spartiate, ami de Denys.

Sédition du camp qui cause la disette dans Syracuse.

De là Heraclide tira un nouveau prétexte de recommencer ses menées & ses cabales; pendant le séjour qu'il fit à Messine il passoit les jours à pratiquer & à flatter les matelots & les soldats qu'il avoit menez avec lui & à les irriter contre Dion, qu'il accusoit de vouloir usurper la Tyrannie, & cependant il traitoit sous main avec Denys par le moyen d'un Spartiate nommé Pharax. Les plus considérables des Syracusains s'en étant doutez, il y eut dans le camp une sédition qui causa dans Syracuse une si grande disette de vivres que Dion ne sçavoit que devenir, & qu'il s'entendoit blâmer de tous ses amis d'avoir ainsi fortifié & élevé contre lui-même un homme aussi intraitable & aussi méchant qu'Heraclide & entierement corrompu par l'envie & par l'ambition.

Pharax étoit campé avec un corps de troupes sous la ville de Neapolis dans les terres d'Agrigente. Dion se mit en campagne à la tête des Syracusains, mais il differoit tous les jours de l'attaquer attendant une occasion plus favorable. Sur cela Heraclide & ses matelots se mirent à crier *que Dion*

ne vouloit point terminer cette guerre par une bataille, mais la faire durer pour commander plus long-tems. Cela alla si avant qu'il fut forcé de donner la bataille, & il la perdit. Il est vrai que la déroute ne fut pas grande & que le désordre des troupes de Dion vint plus de leur mesintelligence, que de la valeur de leurs ennemis. Dion se préparoit à en venir à un second combat, & il disposoit & rangeoit déja ses troupes, les animant & les encourageant par ses discours. Mais à l'entrée de la nuit on vint l'avertir qu'Heraclide avoit mis à la voile avec toute sa flotte & qu'il alloit à Syracuse, résolu de s'emparer de la ville, & de lui en défendre l'entrée.

Dion forcé de donner la bataille, & il est battu.

Sur le moment il choisit dans sa Cavalerie ce qu'il avoit de meilleur & de plus déterminé, & marcha toute la nuit avec tant de diligence que le lendemain sur la troisiéme heure du jour il arriva aux portes de Syracuse, après avoir fait une marche de sept cent stades. Heraclide voyant que tous les efforts qu'il avoit faits pour le dévancer avec sa flotte, avoient été inutiles, & qu'il étoit demeuré derriere, retourna sur ses pas, & errant çà & là sans tenir de route certaine & sans avoir aucun but, il rencontra par hazard Gesyle le Spartiate qui lui dit qu'il étoit envoyé de Lace-

Vingt-huit lieuës.

Gesyle Spartiate se dit envoyé de Lacedemone, pour commander les Siciliens.

Après avoir fait une marche de sept cent stades.] Sept cent stades font 87500. pas; cela feroit vingt huit lieuës, à vingt-cinq stades par lieuë, & quand on mettroit quatre mille pas pour une lieuë, ce feroit toûjours près de vingt-deux lieuës. Je laisse à juger aux gens de guerre, si depuis l'entrée de la nuit jusqu'à neuf heures du matin la Cavalerie peut faire une si longue traite.

Heraclide envoye ordre à Syracuse de recevoir Gesyle pour Général.

démone pour commander en chef les Siciliens dans cette guerre, comme avoit fait autrefois Gylippe. Heraclide le reçut donc avec beaucoup de joye, & se l'attachant, pour ainsi dire, comme un préservatif contre Dion, il le montra en pompe aux alliez, & envoya un heraut à Syracuse porter l'ordre *de recevoir ce Spartiate pour Capitaine Général des Citoyens.* Dion répondit *que Syracuse avoit assez de Généraux, & que si les affaires en demandoient nécessairement un de Sparte, ce seroit lui-même que cela regarderoit, les Spartiates l'ayant honoré du droit de bourgeoisie.*

Réponse de Dion au heraut d'Heraclide.

Gesyle raccommode Heraclide avec Dion.

Sur cette réponse Gesyle renonça à la Charge de Général, & ayant fait voile vers Syracuse il alla trouver Dion, & moyenna le raccommodement d'Heraclide avec lui, sous les sermens les plus forts & les assûrances les plus grandes qu'Heraclide donna de sa soûmission & de son obéïssance, sermens ausquels Gesyle intervint, & qu'il scella en jurant lui-même qu'il vengeroit Dion & qu'il puniroit Heraclide, si jamais il lui arrivoit d'attenter contre Dion & de violer la foi jurée.

Les Syracusains congédient leurs troupes de mer.

Dès ce moment les Syracusains congedierent leurs troupes de mer, car outre qu'ils n'en avoient plus besoin, c'étoit un grand sujet de dépense & une occasion continuelle aux Commandans d'exciter des séditions. Et ils continuerent le siege de la Citadelle en rebâtissant la muraille qui avoit été abattuë.

Comme perſonne ne venoit au ſecours des aſſiegez, que le pain commençoit à leur manquer, & que les ſoldats devenoient mutins & n'obſervoient plus de diſcipline, le fils de Denys deſeſpérant de ſes affaires, fit une capitulation avec Dion par laquelle il lui remit la Citadelle avec toutes les armes & toutes les autres proviſions de guerre, prit ſa mere & ſes ſœurs, remplit cinq galeres de ſes effets & de ſes gens & alla trouver ſon pere, car Dion lui donnoit tout moyen de ſe retirer en ſûreté. Il n'y eut perſonne dans toute la ville de Syracuſe qui ne voulût repaître ſes yeux de l'agréable ſpectacle de ce départ, & ſi quelques-uns y manquoient par hazard, les autres ne manquoient pas de les appeller & de les gronder même de ce qu'ils ne venoient pas ſolemniſer un ſi beau jour, & voir le ſoleil levant éclairer de ſes rayons la liberté de Syracuſe. Car ſi encore aujourd'hui la fuite de Denys paſſe pour un des plus grands & des plus ſignalez exemples de l'inſtabilité de la Fortune, quelle grande joye ne dûrent point avoir, & de quels ſentimens de fierté ne dûrent pas être animez ceux qui le chaſſerent, & qui avec ſi peu de moyens & de forces ruinerent la plus grande des Tyrannies qui aïent jamais été.

Apollocrate, fils de Denys, capitule & remet la Citadelle à Dion.

Il s'embarque avec sa mere & ses sœurs, & va trouver son pere.

Apollocrate ayant fait voile, & Dion marchant pour entrer dans la Citadelle, les femmes qui y étoient n'eurent pas la patience de l'attendre, elles ſortirent au devant de lui juſqu'aux

Dion s'avance vers la Citadelle.

Il rencontre à l'entrée sa sœur, son fils & sa femme Arete.

portes. Ariſtomaque menoit avec elle le fils de Dion; & Arete marchoit après elle fondant en larmes & ne ſçachant comment elle devoit ſaluer ſon mari & lui parler après avoir été mariée à un autre. Dion embraſſa d'abord ſa ſœur & enſuite ſon fils. Alors Ariſtomaque lui préſentant Arete, Dion, lui dit-elle, *nous avons été toûjours malheureuſes pendant que vous avez été en exil. Mais aujourd'hui que vous êtes revenu & que vous avez vaincu, vous avez ôté de-deſſus nous cet opprobre de ſervitude, & vous avez diſſipé nos miſeres & nos triſteſſes, tellement que nous oſons lever les yeux, excepté cette pauvre infortunée toute ſeule, que j'ai eu la douleur, miſerable que je ſuis, de voir marier à un autre pendant votre vie malgré ſes larmes & ſes ſoupirs. Puis donc que la Fortune vous fait le maître de nôtre deſtinée, comment prenez-vous cette dure néceſſité où elle a été aſſujettie? Vous ſaluera-t'elle comme ſon oncle? vous embraſſera-t'elle comme ſon mari?* Ariſtomaque ayant ainſi parlé, Dion le viſage baigné de pleurs, embraſſa tendrement ſa femme, lui remit entre les mains ſon fils, & lui ordonna d'aller dans la maiſon où il habitoit, parce qu'il avoit rendu aux Syracuſains leur Citadelle.

Beau diſcours d'Ariſtomaque à Dion.

Dion eut la modeſtie de ne pas prendre la Citadelle pour ſon habitation.

Amiot s'eſt fort trompé ici en traduiſant, *ayant mis le château en ſa puiſſance.*

Magnanimité & générosité de Dion.

Après ce grand ſuccès il ne voulut point jouir de ſa fortune préſente avant que d'avoir rendu graces à ſes amis, comblé de préſens les Alliez de Syracuſe, & diſtribué ſur tout aux Citoyens qu'il connoiſſoit, & aux ſoldats étrangers une partie du profit & de l'honneur qu'ils méritoient,

portant en cela sa générosité & sa magnanimité au-delà de ses forces & de sa puissance, se traitant d'ailleurs lui-même fort simplement & fort modestement, & se contentant des choses les plus communes, & qui tomboient les premieres sous sa main. Cela le rendoit l'admiration de tout le monde, car on ne pouvoit se lasser d'admirer que lorsque non seulement la Sicile, mais Carthage & la Grece entiere avoient les yeux sur lui, étoient les témoins de ses prosperitez, & le regardoient comme celui de tous les Capitaines dont la valeur & la fortune étoient les plus généralement reconnuës & les plus éclatantes, il fût cependant aussi modeste dans ses habits, dans son équipage, & dans sa table, que s'il eût vêcu dans l'Académie avec Platon, & non pas avec des gens de guerre, avec des Officiers & des soldats, qui regardent les débauches, les plaisirs & les voluptez comme des consolations nécessaires pour adoucir les fatigues & les travaux qu'ils essuyent, & les dangers ausquels ils sont exposez. Aussi Platon lui écrivoit que *la terre entiere n'avoit les yeux attachez que sur lui seul.* Pour lui il n'avoit les siens attachez que sur un seul petit endroit d'une seule ville, sur l'Académie, & il ne reconnoissoit d'au-

Sa simplicité & sa modestie.

Les gens de guerre regardent les plaisirs & les voluptez comme des consolations nécessaires à leur état.

Dion au milieu de sa gloire n'avoit les yeux attachez que sur l'Académie.

Pour lui il n'avoit les siens attachez que sur un seul petit endroit d'une seule ville, sur l'académie.] Avec quel art Plutarque releve la sagesse de Dion. Pendant que toute la terre a les yeux attachez sur lui, il n'est point touché de cette admiration générale, & n'a les siens attachez que sur l'Académie, sur cette école de sagesse & de vertu.

tres spectateurs, ni d'autres Juges que ses Philosophes, qui n'admiroient ni ses actions, ni son courage, ni sa victoire, mais qui regardoient seulement s'il useroit avec sagesse & avec moderation de sa fortune, & s'il se montreroit temperant & modeste dans de si grands succès.

Les seules choses que les Philosophes Académiciens estiment & admirent.

Quant à la gravité & à la fierté dont il étoit dans le commerce, & à l'inflexible severité avec laquelle il traitoit le peuple, il se piqua de n'en rien relâcher, quoique ses affaires demandassent souvent quelque sorte de politesse, de douceur & de grace, & que Platon l'en grondât souvent, & qu'il lui écrivît, comme nous l'avons déja vû, que *la fierté habite avec la solitude*. Mais il paroît que son naturel étoit entiérement éloigné des attraits de l'insinuation & de la persuasion & d'ailleurs il vouloit corriger & ramener les Syracusains gâtez & corrompus par ces sortes de flatteries, car Heraclide se remit encore à flatter & à caresser le peuple. Premieremet Dion l'ayant envoyé appeller au Conseil, il manda qu'il n'iroit point, & qu'étant simple particulier, il se trouveroit à l'Assemblée avec ses Citoyens quand elle seroit convoquée. Ensuite il fit un crime à Dion

Dion ne rabat rien de sa gravité & de sa fierté.

Platon grondoit souvent Dion de sa fierté.

Solitude compagne inséparable de la fierté.

Heraclide recommence ses pratiques.

Il refuse d'aller au Conseil.

Premierement, Dion l'ayant envoyé appeller au Conseil, il manda qu'il n'iroit point, & qu'étant simple particulier, il se trouveroit à l'Assemblée.) Par cette réponse Heraclide faisoit sa cour au peuple; il refuse d'aller au Conseil, parce que ce Conseil étoit la marque de l'Aristocratie. Et il dit qu'il ira à l'Assemblée, parce que c'étoit la marque de la Democratie, qu'Heraclide vouloit rétablir.

de

de n'avoir pas rasé la Citadelle, & d'avoir empêche le peuple, qui vouloit aller ouvrir le tombeau de Denys, en tirer le cadavre, & le jetter dehors, & d'avoir fait venir de Corinthe des gens qui l'aidassent de leurs conseils & qui gouvernassent avec lui, dédaignant de se servir de ses Citoyens.

Accusations d'Heraclide contre Dion.

En effect Dion avoit appellé des Corinthiens, dans l'esperance que par leur secours il viendroit plus facilement à bout d'introduire la forme de Gouvernement qu'il avoit imaginée. Car il se proposoit d'empêcher absolument cette Democratie pure, qu'il regardoit, non comme un Gouvernement, mais plûtôt, selon Platon, comme une foire & comme un encan de toutes sortes de Gouvernements, où l'on n'avoit qu'à choisir, & d'établir un Gouvernement composé de celui de Lacedémone & de celui de Crete, tous deux mêlez de la Royauté & de la Democratie, où l'Aristocratie domineroit toûjours, & décideroit

Democratie pure, une foire de Gouvernements de toute espece.

Gouvernements de Lacedémone & de Crete mêlez de Royauté & de Democratie.

Mais plûtôt, selon Platon, comme une foire & comme un encan de toutes sortes de Gouvernements, où l'on n'avoit qu'à choisir.) Le passage de Platon, que Plutarque a en vûë, est du VIII. Liv. de la Republ. tom. 2. pag. 557. où ce Philosophe fait voir que dans la pure Democratie chacun vit à sa guise avec une entiere licence. Et comme les femmes & les enfans aiment les habits variez de toutes sortes de couleurs, il y a aussi des gens qui trouvent cette sorte de Gouvernement le plus admirable. C'est là qu'il faut chercher une forme de Gouvernement, puisque celui-là les embrasse tous. En effet quand on arrive dans un état Democratique, on peut choisir le Gouvernement qui plaît davantage, comme étant arrivé à une foire & à un encan de Gouvernemens. ὥσπερ εἰς παντοπώλιον ἀφικομένῳ πολιτειῶν.

sur tout des plus grandes affaires. Et il voyoit que le gouvernement des Corinthiens penchoit plus vers l'Oligarchie, & que les affaires principales ne s'y décidoient point par les suffrages du peuple, & comme il prévoyoit qu'Heraclide s'opposeroit à son dessein, & qu'il le connoissoit d'ailleurs homme turbulent, brouillon, leger & séditieux, il lâcha la main à ceux qu'il avoit autrefois empêché de le tuer, & leur permit de le faire. Ils allerent donc dans sa maison où ils le tuerent. Les Syracusains furent fort affligez de sa mort; mais comme Dion lui fit des funerailles magnifiques, qu'il suivit son convoi avec toute son armée, & qu'ensuite il harangua le peuple, ils s'appaiserent & lui pardonnerent ce meurtre, persuadez qu'il n'étoit pas possible que la ville n'eût été continuellement agitée de troubles & de séditions tant qu'Heraclide & Dion auroient gouverné ensemble.

Dion consent au meurtre d'Heraclide.

Il lui fait des funerailles magnifiques.

Il y avoit un compagnon de Dion nommé Callippus, qui étoit d'Athenes, & dont Platon

Callippus Athenien, comment Dion

Il lâcha la main à ceux qu'il avoit autrefois empêché de le tuer, & leur permit de le faire.) Je sçai qu'il y a des Politiques, qui sur le caractére de cet Heraclide, après tout ce que Dion avoit fait pour lui, & sur la situation où les affaires étoient alors, décideront qu'il étoit permis à Dion de le faire tuer & de se délivrer enfin d'un obstacle éternel au bien qu'il vouloit procurer à Syracuse; mais je sçai aussi que c'est une politique très-mondaine & très-opposée à la vérité, & qu'il n'est jamais permis de tuer sans aucune forme de justice. Il ne faut d'autre juge sur cette matiere que la conscience même de Dion, que Plutarque va bien-tôt nous représenter bourrelée pour ce meurtre.

assûre que la connoissance que Dion avoit faite avec lui, n'étoit point venuë de l'étude de la Philosophie, mais qu'elle étoit née du commerce du monde, comme cela est assez ordinaire, pour s'être rencontré souvent avec lui au théatre, aux sacrifices, pour avoir été initié sous sa conduite aux mysteres, & pour avoir été des mêmes plaisirs. Ce Callippus avoit fait la guerre avec lui & avoit acquis beaucoup de réputation par son courage, jusques-là que de tous ses amis il fut le premier qui entra l'épée à la main dans Syracuse couronné d'un chapeau de fleurs, & il s'étoit distingué dans tous les combats où il s'étoit trouvé. Mais la guerre ayant emporté les plus considérables & les plus braves des amis de Dion, & Heraclide ayant été tué, ce Callippus vit que le peuple de Syracuse manquoit de chef, & que les soldats mêmes de Dion jettoient les yeux sur lui pour le mettre à leur tête. Alors devenu le plus scelerat de tous les hommes, & se flattant que la Sicile seroit le prix du meurtre de son hôte & de son ami, & comme quelques-uns l'assûrent, ayant encore reçu des ennemis trente talents pour récompense de cette action abominable, il corrompit & aposta contre Dion quelques soldats étrangers; & voici comment il se prit à ourdir cette trame très-pernicieuse & très-maligne: Tous les jours il alloit rapporter à Dion des choses que les soldats avoient dites contre lui, soit qu'ils les eussent dites véritablement, ou qu'il

avoit fait connoissance avec lui.

Ce sont les propres termes de Platon dans sa VII. Lettre.

Callippus avoit acquis une grande réputation de courage.

Il entreprend de tuer Dion pour se mettre à sa place.

Trente mille écus.

Les moyens qu'il prit pour exécuter son dessein.

les eût inventées lui-même. Par ce moyen il gagna tellement la confiance de Dion, & se procura une si grande licence qu'il pouvoit aller parler secretement, à qui il vouloit, & dire en liberté tout ce qu'il lui plaisoit d'imaginer contre Dion, qui lui en donnoit l'ordre lui-même, afin qu'aucun de ceux qui étoient mal intentionnez & qui avoient pour lui quelque haine secrete, ne pût lui être caché. Il arriva de-là d'un côté que Callippus connut bien-tôt ceux qui avoient mauvaise volonté, & qui conservoient dans le cœur quelque venin, & qu'il lui fut facile de les ameuter; & de l'autre que si quelqu'un rejettoit ses avances & alloit découvrir à Dion que Callippus avoit voulu le tenter & l'avoit sollicité contre son service, Dion n'en étoit ni émû, ni fâché, dans la pensée que Callippus ne faisoit en cela qu'exécuter ses ordres.

Fantôme horrible qui se présente à Dion.

Quand cette trahison fut déja toute formée & toute prête à éclater, il se présenta à Dion un grand fantôme très-monstrueux. Il étoit assis sur le soir dans un portique de sa maison, enseveli dans ses profondes pensées. Tout d'un coup il entendit un bruit sourd à l'autre bout du portique, & ayant jetté ses regards de ce côté-là, car il y avoit encore assez de jour, il apperçut une grande femme qui par son visage & par ses habits ressembloit parfaitement à une des Furies, telles qu'on les représente sur les théatres, & qui avec un grand balai balayoit toute la maison. Etonné

& effrayé de ce ſpectre, il envoya querir ſes amis, leur raconta la viſion qu'il avoit euë, & les pria de demeurer & de paſſer la nuit avec lui, parce qu'il étoit entierement troublé & hors de lui-même, & qu'il craignoit que ce fantôme ne vînt encore ſe préſenter devant lui quand il ſeroit ſeul; mais cela n'arriva point.

Dion prie ſes amis de paſſer la nuit avec lui, à cauſe de la frayeur que lui avoit cauſé ce ſpectre.

Quelques jours après ſon fils, qui entroit déja dans l'âge de l'adoleſcence, pour quelque chagrin & quelque emportement, dont le ſujet étoit leger & puerile, ſe précipita du toit la tête la premiere & ſe tua. Cette calamité de Dion, bien loin d'adoucir & de retenir Callippus, l'obligea à ſe hâter d'exécuter ſa trahiſon. Il fit courir un bruit parmi les Syracuſains que Dion ſe voyant ſans enfans, avoit reſolu d'appeller le fils de Denys, Apollocrate, pour le faire ſon héritier, parce

Le fils de Dion ſe précipite du toit & ſe tuë.

Calomnie de Callippus contre Dion.

Et les pria de demeurer & de paſſer la nuit avec lui, parce qu'il étoit entierement troublé & hors de lui-même.) Je ne ſuis pas ſurpris que Dion ait vû un fantôme, car l'imagination d'un homme atrabilaire, comme Dion, pouvoit fort bien lui préſenter un de ces objets terribles. Mais comment un homme de courage comme lui en eſt-il ſi effrayé, qu'il prie ſes amis de demeurer & de paſſer la nuit avec lui? Ce n'eſt pas faute de courage que Dion retient ſes amis, mais c'eſt qu'il ne veut pas s'expoſer à voir encore cet objet funeſte. Car ces fantômes ne ſe préſentent point en ſi bonne compagnie, ils ne paroiſſent à un homme que lorſqu'il eſt ſeul.

Quelques jours après ſon fils, qui entroit déja dans l'âge de l'adoleſcence .... ſe précipita du toit la tête la premiere & ſe tua.] Plutarque rapporte cet accident comme l'explication du ſpectre. Cette Furie, qui balayoit ſa maiſon, commence à la balayer en précipitant ſon fils dans le tombeau.

Dont le ſujet étoit leger & puerile.) Les mots du texte καὶ παιδίαν ἀπαρχὴν λαβόντης ſont corrompus. Il faut lire comme dans un mſ. ϗ παιδικὴν ἀρχὴν λαβούσης.

qu'il étoit cousin germain de sa femme & son petit neveu, fils de la fille de sa sœur.

Dion avoit des indices des pratiques de Callippus.

Déja Dion, sa sœur & sa femme commençoient à avoir quelques soupçons des pratiques de Callippus, & de tous côtez il leur en venoit des indices. Mais Dion, comme cela est vraisemblable, fâché de ce qu'il avoit fait contre Heraclide, ayant sur le cœur ce meurtre, qu'il regardoit comme un tache horrible à sa vie & à toutes ses grandes actions, & en étant bourrelé, dit qu'il aimoit mieux mourir mille fois, & tendre le cou à quiconque voudroit le tuer, que de vivre obligé tous les jours de se précautionner, non seulement contre ses ennemis, mais encore contre ses amis. Et Callippus voyant que ces femmes faisoient une recherche exacte du fait dont on les avoit adverties, & craignant qu'elles ne vinssent à l'averer, alla les trouver fondant en larmes, leur protestant qu'il n'en étoit rien, & leur disant qu'il étoit prêt de leur en donner toutes les assûrances qu'elles pourroient désirer.

Dion bourrelé du meurtre d'Heraclide.

Callippus détruit les soupçons qu'on avoit contre lui.

Le grand serment, & quel il étoit.

Elles lui demanderent qu'il fît ce qu'on appelle le grand serment. Et voici quel il est: Celui qui doit assurer quelque chose par ce serment descend dans le temple des Déesses Thesmophores. Là après certains sacrifices, il met sur lui la mante de pourpre de la Déesse Proserpine, & tenant une torche allumée il prononce les paroles du serment. Callippus ayant fait toute cette cérémonie & prêté ce serment redoutable, se mocqua si

De Cerès & de Proserpine.

visiblement de ces Déesses qu'il attendit la fête de celle par laquelle il avoit juré, & qu'il commit ce meurtre le propre jour de Proserpine, non que ce jour ajoûte peut-être rien à son crime, car la Déesse n'auroit pas été moins offensée de son impieté en quelque jour qu'il l'eût commise, & qu'il eût tué Dion, vû même qu'il lui avoit servi d'introducteur aux saints mysteres, & qu'il l'avoit initié.

Le jour de fête n'ajoûte rien au crime, par rapport à la Divinité.

Circonstance qui aggrave le crime de Callippus.

Il y avoit plusieurs complices de la conjuration, & ce jour-là comme Dion étoit assis dans une chambre basse où il y avoit plusieurs lits, ayant avec lui bon nombre de ses amis, les conjurez

Non que ce jour ajoûte peut-être rien à son crime, car la Déesse n'auroit pas été moins offensée.] Amiot a très-mal traduit cet endroit *non que je pense qu'il eût expressément choisi ce jour-là, sçachant très-bien qu'il offensoit & péchoit toûjours contre elle en quelque jour qu'il eût tué son confrere.* Il y a là deux fautes considérables, l'une en ce qu'il contredit ce que Plutarque vient de dire que Callippus attendit la fête de Proserpine pour exécuter son crime, *il se mocqua si visiblement de ces Déesses qu'il attendit la fête de celle par laquelle il avoit juré.* Et l'autre, en ce qu'il attribuë à ce scelerat des réflexions qui ne lui entrerent nullement dans la pensée & qui sont contraires à ce qu'on vient de lire qu'il se mocquoit de ces Déesses visiblement. Ces paroles sont un jugement que Plutarque fait lui-même sur cette action impie. Le jour au fond n'ajoûte rien à un crime, & Dieu en est également offensé en quelque jour qu'on le commette. Cela est très-vrai. Cependant on peut dire que la malice & l'impieté sont plus marquées, & plus consommées dans celui qui pour commettre un crime, attend un des plus saints jours & qui profane la sainteté des mysteres.

Dion étoit assis dans une chambre basse où il y avoit plusieurs lits.) Je suis persuadé que cette chambre étoit la salle à manger, & que ces lits étoient les lits sur lesquels on mangeoit, car la coûtume de manger couché étoit fort ancienne en Grece. Et les Siciliens avoient pu la prendre des Romains.

environnerent sa maison ; les uns occuperent les portes, les autres se mirent devant les fenêtres, & ceux qui devoient mettre les mains sur lui & faire le coup, c'étoient des soldats Zacynthiens, entrerent dans la chambre en simple tunique & sans épée. En même-tems ceux de déhors tirerent la porte sur eux, afin que personne ne pût entrer ni sortir. Ces soldats se jetterent sur lui & firent tous leurs efforts pour l'étouffer; n'en pouvant venir à bout, ils demanderent une épée. Personne du dedans n'osa ouvrir la porte, quoique Dion eût avec lui plusieurs de ses amis, mais chacun esperant que s'il le laissoit tuer, il sauveroit sa vie, aucun n'osa le secourir. Les meurtriers furent assez long-tems à attendre en cet état sans rien faire ; enfin un certain Lycon de Syracuse donna par la fenêtre à un de ces Zacynthiens un poignard avec lequel ils égorgerent comme une victime Dion, qu'ils tenoient depuis long-tems entre leurs mains, & qui étoit dans des transes mortelles.

Meurtre exécuté d'une maniere bien singuliere.

Dion tué au milieu de ses amis, sans qu'aucun ose le secourir.

Après cette sanglante exécution ils mirent en prison sa sœur & sa femme, qui étoit grosse. Cette pauvre femme fit miserablement ses couches dans cette prison, & mit au monde un fils, qu'elles resolurent même de nourrir après avoir gagné les gardes, qui ne furent pas bien difficiles, parce que Callippus se trouvoit déja embarrassé dans beaucoup d'affaires.

La sœur & la femme de Dion mises en prison, & la femme y accouche d'un fils.

Amiot a ajoûté fort mal *plûtôt que d'en faire autre el ose.* Il n'a pas entendu le texte.

D'abord après le meurtre de Dion, Callippus fut

fut quelque tems dans une fortune éclatante, & tint Syracuſe ſous ſa main. Il écrivit même à la ville d'Athenes, qui de toutes les villes étoit celle, qu'après les Dieux immortels il devoit le plus reſpecter & redouter, s'étant ſouillé d'un ſi grand crime. Mais ſur cette ville il me ſemble qu'on a parlé fort bien, & fort véritablement quand on a dit *que les gens de bien qu'elle portoit, l'étoient au ſuprême dégré, & que les méchants y étoient ſouverainement méchants*, comme ce même terroir porte le plus excellent miel & la ciguë la plus prompte & la plus preſente. Mais Callippus ne fut pas long-tems un reproche contre la Fortune & les Dieux, comme s'ils ſouffroient paiſiblement & ſans indignation qu'un homme ſe fût élevé à une ſi grande puiſſance par un crime ſi déteſtable & ſi impie, il en porta ſi bien la peine qu'il méritoit, car étant parti avec des troupes pour ſe rendre maître de Catane, il perdit Syracuſe. Er ſur cela on rapporte qu'il dit qu'*ayant perdu une groſſe ville, il avoit pris une râpe à râper du fromage*. Il alla enſuite attaquer Meſſine où il perdit beaucoup de monde, & particulierement tous les ſoldats Zacynthiens, qui avoient tué Dion. N'y ayant donc dans toute la Sicile aucune ville qui voulût le recevoir, mais toutes le haïſſant & le chaſſant comme un

Fortune éclatante de Callippus pendant quelque tems.

Grand éloge d'Athenes.

A Athenes les bons y ſont ſouverainement bons, & les méchants ſouverainement méchants.

Callippus ne fut pas long-tems un reproche contre les Dieux.

Cappillus prend Catane, & perd Syracuſe.

Mot qu'il dit ſur cela.

Tous les ſoldats Zacynthiens qui avoient tué Dion, périſſent au ſiege de Meſſine.

Qu'ayant perdu une groſſe ville, il avoit pris une râpe à râper du fromage.) Cette râpe s'appelloit κατάνη, mais les petites gens au lieu de κατάνη diſoient κατα'νη. Callippus faiſoit donc alluſion à ce mot κατα'νη, qui étoit dans la bouche du peuple. C'eſt ce qu'il eſt impoſſible de faire ſentir en notre Langue.

ſcelerat, il ſe retira à Rhege, où il vécut fort pauvrement ayant beaucoup de peine à nourrir & à entretenir les ſoldats qu'il avoit menez. Enfin il fut aſſaſſiné par Leptines & par Polyperchon, & l'on prétend même que ce fut avec le même poignard dont on s'étoit ſervi pour aſſaſſiner Dion, car on le reconnut à ſa taille, il étoit court comme les dagues de Sparte, & à la beauté de l'ouvrage, car il étoit d'un travail recherché & exquis. Voilà quelle fut la punition que Callippus reçut de ſon horrible crime.

Callippus aſſaſſiné par Leptines & par Polyperchon.

Pour Ariſtomaque & Arete, dès qu'elles furent ſorties de priſon, Icetes de Syracuſe, qui étoit un des amis de Dion, les prit chez lui & en eut d'abord un très-grand ſoin avec une fidélité & une générosité qui auroient été toûjours propoſées en exemple s'il avoit perſeveré, mais enfin gagné par les ennemis de Dion, il leur fit préparer un vaiſſeau, & les ayant fait embarquer comme s'il les envoyoit au Peloponeſe, il donna ordre à ceux qui les menoient, de les tuer ſur la route, & de les jetter dans la mer. Il y a des auteurs qui écrivent qu'elles y furent jettées toutes vivantes, & le petit enfant avec elles. Cet Icetes ne fut pas long-tems ſans recevoir auſſi le châtiment de ſa

Fin malheureuſe de la ſœur & de la femme de Dion par l'infidelité d'Icetes.

Icetes puni par Timoleon.

Cet Icetes ne fut pas long-tems ſans recevoir auſſi le châtiment de ſa noire infidelité.] Cette ſeule vie nous fournit pluſieurs grands exemples de la punition reſervée aux crimes. Dion conſent au meurtre d'Heraclide, & il eſt tué lui-même bien-tôt après. Callippus fait aſſaſſiner Dion par des ſoldats Zacynthiens, tous ces ſoldats périſſent à un ſiege; & Callippus eſt aſſaſſiné à ſon

noire infidelité, car ayant été pris par Timoleon, il fut mis à mort ; & les Syracusains, pour achever la vengeance de Dion, firent encore mourir les deux filles de ce traître, comme nous l'avons écrit en détail dans la vie de Timoleon.

Timoleon fait mourir aussi les deux filles de ce traître.

tour par Leptines & Polyperchon. Icetes fait périr Aristomaque & Arete avec son petit enfant, & il est bien-tôt après mis à mort par l'ordre de Timoleon, & les Syracusains font mourir ses deux filles, de sorte que toute la vengeance divine paroît là avec tout son éclat. Grande instruction pour les hommes qui ont du penchant au crime.



BRUTUS.



MARCUS BRUTUS, dont nous écrivons la vie, descendoit de ce Junius Brutus auquel les anciens Romains éleverent dans le Capitole au milieu des statuës des Rois, une statuë de bronze qui tenoit une épée nuë à la main, pour marquer qu'il avoit chassé de Rome les Tarquins avec beaucoup de vertu & de

Origine de Brutus du côté paternel.

Auquel les anciens Romains éleverent dans le Capitole au milieu des statuës des Rois.) Les anciens Romains avoient donc dans le Capitole les statuës des Rois. C'est-à-dire sans doute des premiers Rois de Rome, & peut-être d'Albe. Ce passage est remarquable & singulier.

Naturel trop dur de Junius Brutus.

courage. Mais ce même Junius n'ayant pas eu soin d'adoucir par la raison son naturel trop dur, & l'ayant laissé ainsi dans sa dureté comme le fer des épées ; qui après avoir été battu tout ardent est trempé dans l'eau froide, & qui par-là est devenu d'une trempe qui resiste à tout, il se laissa emporter à tuer ses propres fils par la même impetuosité de colere qui l'avoit excité contre les Tyrans Au lieu que ce dernier, ayant cultivé ses mœurs par l'étude des lettres, & par la raison dans le sein de la Philosophie, & ayant aiguisé son naturel, qui étoit grave & doux, pour le rendre capable d'exécuter les plus grandes choses, paroît avoir été merveilleusement disposé & par la nature & par l'éducation à tout ce qu'il y a de beau & d'honnête. De sorte que ceux même qui le haïssent le plus à cause de sa conjuration contre Cesar, s'il y a quelque chose de grand dans cet exploit, ils l'attribuent à Brutus, & ce qu'il y a de plus odieux & de plus blâmable, ils le donnent à Cassius, allié & ami particulier de Brutus, mais qui n'avoit les mœurs ni si simples, ni si pures.

Marcus Brutus avoit cultivé son naturel par l'étude des Lettres & de la Philosophie.

Brutus haï à cause du meurtre de Cesar.

Au lieu que ce dernier, ayant cultivé ses mœurs par l'étude des lettres, & par la raison dans le sein de la Philosophie.) Mais s'il eut si bien cultivé son naturel par la raison dans le sein de la Philosophie, auroit-il tué Cesar? action horrible que la Philosophie ne sçauroit ni enseigner, ni approuver.

De sorte que ceux qui le haïssent le plus à cause de sa conjuration contre Cesar.) Plutarque avouë donc que de son tems encore il y avoit des gens qui haïssoient Brutus à cause de sa conjuration contre Cesar. Je suis persuadé que cette haine a continué depuis, & qu'elle continuera dans tous les siecles.

Servilie mere de Brutus descendoit de cet ancien Servilius Ahala, qui voyant que Spurius Melius tendoit à usurper la Tyrannie, & excitoit des troubles & des séditions parmi le peuple, prit un poignard sous son bras, alla à la place, s'approcha de lui comme pour l'entretenir & pour lui parler de quelque affaire, & comme Spurius penchoit la tête pour l'entendre, il lui plongea son poignard dans le sein, & le tua. Cette origine du côté maternel est certaine & reconnuë de tout le monde.

Son origine du côté maternel.

V. Tit. Liv. IV. 14.

Quant à son origine du côté paternel, ceux, qui à cause du meurtre de Cesar se sont déclaré ses ennemis & ne perdent aucune occasion de lui donner des marques de leur haine, nient qu'il soit descendu de cet ancien Brurus qui chassa les Tarquins. Car ils soûtiennent qu'après que ce Brutus eut fait mourir ses enfans, sa race fut entierement éteinte, & ils disent qu'il étoit Plebeïen, descendu d'un Intendant de la maison de ce Brutus, & que ce n'étoit que depuis peu qu'il étoit parvenu aux charges & aux dignitez de la

Son origine du côté paternel contestée.

Amiot a obmis cette ligne mal à propos.

S'approcha de lui comme pour l'entretenir.] Tite-Live raconte cette histoire d'une maniere plus vraisemblable liv. IV. sect. 14. Et il y a des historiens qui assûrent que Servilius qui étoit alors Genéral de la Cavalerie, tua Melius par l'ordre du Dictateur Quintus Cincinnatus. Cela arriva près de 400. ans avant le meurtre de Cesar.

Nient qu'il soit descendu de cet ancien Brutus, qui chassa les Tarquins.) De ce nombre est Denis d'Halicarnasse, & qui ne le fait nullement par aucune haine contre Brutus. Il se fonde même sur l'autorité des historiens les plus exacts. On peut le voir liv. V.

Sentenuë par le Philosophe Posidonius, ses preuves.

République. Mais le Philosophe Posidonius écrit qu'il n'y eut que deux fils de Brutus, qui étant hommes faits, furent mis à mort, comme l'histoire le rapporte; qu'il en resta un troisiéme en bas âge, & que de cette branche descendoit Brutus. Pour le confirmer il rapporte qu'il y avoit encore de son tems des hommes considérables de cette famille ausquels on trouvoit beaucoup de ressemblance avec les traits du visage de la statuë de cet ancien Brutus. En voilà assez sur cet article.

Ressemblance de ceux de cette famille, avec les statuës de l'ancien Brutus.

Caton, le Philosophe, étoit frere de Servilie, mere de Brutus.

Caton le Philosophe étoit frere de Servilie, mere de Brutus, & ce fut celui que Brutus tâcha le plus d'imiter comme son oncle, qui devint même bien tôt son beau-pere, car Brutus épousa sa fille. De tous les Philosophes Grecs il n'y en avoit aucun, pour dire cela en général, dont il ne connût les sentimens & la doctrine, mais il s'attacha particulierement à la Secte de Platon. Il n'eut un grand goût, ni pour la nouvelle, ni pour la moyenne Académie, & s'appliqua entierement à l'ancienne. C'est pourquoi il eut bien toujours en singuliere estime Antiochus l'Ascalonite, mais il fit son ami particulier & son commensal de son frere Ariston, qui véritablement étoit fort inferieur à beaucoup d'au-

Brutus épousa la fille de Caton son oncle.

Il étoit instruit des sentiments de toutes les Sectes, mais il s'attacha à celle de Platon.

Il fait son ami particulier du Philosophe Ariston, frere d'Antiochus.

Qu'il en resta un troisiéme en bas âge, & que de cette branche descendoit Brutus.) Il falloit bien qu'il y eût quelque sorte de tradition qui parloit de ce troisiéme fils, car autrement Brutus auroit-il prié Pomponius Atticus de faire sa genéalogie?

tres

tres Philosophes en sçavoir & en éloquence, mais qui en douceur de mœurs, en sagesse & en bonne conduite le disputoit aux plus excellens. Et pour Empylus, dont il fait lui-même mention dans ses lettres, & dont ses amis ont souvent parlé comme d'un homme qui vivoit avec lui dans sa maison, c'étoit un Orateur célébre qui a laissé sur le meurtre de César un petit livre intitulé *Brutus*, & qui n'est pas un ouvrage méprisable.

Empylus Orateur célébre.

Son livre sur le meurtre de Cesar.

Brutus étoit suffisamment exercé dans la Langue Latine pour haranguer des soldats & pour plaider devant le peuple, mais il s'étoit particuliérement attaché à la Langue Grecque, & on remarque dans ses lettres qu'il affectoit sur tout la briéveté Laconique & sententieuse, comme lorsque la guerre étant déja commencée il écrivit aux habitans de Pergame, *j'entends dire que vous avez donné de l'argent à Dolabella; si vous l'avez donné de votre bon gré, avouez que vous m'avez fait une grande injustice; & si c'est malgré vous, faites le voir en m'en donnant volontairement.*

Brutus s'étoit particuliérement attaché à la Langue Grecque.

Il imitoit la briéveté sententieuse des Lacedemoniens.

Quelques-unes de ses Lettres.

Une autre fois il écrivit aux Samiens: *vos déliberations sont longues, & les effets fort lents, quelle pensez-vous donc qu'en sera la fin?*

Dans une autre lettre qu'il leur écrivit au sujet de ceux de Patare, il leur dit: *Les Xanthiens pour avoir refusé d'user de ma clemence, ont fait de leur patrie leur tombeau par un effet de leur désespoir. Et les Patareiens, pour s'être remis à ma discretion, ont conser-*

vé leur liberté, & tous leurs privileges. Choisissez donc ou la sage conduite de ceux de Patare, ou le sort de ceux de Xanthe, cela dépend de vous.

Il accompagna son oncle Caton à l'expédition de Cypre.

Ptolemée Roi de Cypre s'empoisonne.

Etant encore fort jeune il accompagna Caton son oncle à l'expédition de Cypre où on l'envoya contre Ptolemée. Mais ce Prince s'étant fait mourir lui-même, Caton obligé de faire quelque séjour à Rhodes pour des affaires importantes, avoit envoyé un de ses amis nommé Caninius, pour veiller à la conservation & à la garde des richesses de Cypre, & craignant que ces trésors ne le tentassent, & qu'il ne pût s'empêcher d'en détourner quelque partie, il écrivit à Brutus de se rendre incessamment à Cypre de la Bithynie où il étoit resté malade, & où il étoit convalescent. Brutus fit ce voyage à contre-cœur, tant à cause de la honte qu'il avoit pour Caninius, qu'il voyoit indignement traité par Caton, que parce qu'il lui paroissoit que cet emploi d'aller regir tous ces biens, n'étoit ni honnête en lui-même, ni convenable à un jeune homme comme lui, qui n'avoit encore rien fait, & qui ne s'étoit appliqué qu'à l'étude des Lettres & de la Philosophie. Cependant il s'évertua & s'acquitta de cette commission avec tant de soin & d'exactitude qu'il mérita les louanges de Caton. Tous les effets de Ptolemée furent vendus, & il porta à Rome tout l'argent qui en revint.

Brutus envoyé de la Bithynie à Cypre par son oncle pour veiller à la conservation des richesses de cette Isle.

Il regarde cette commission comme indigne de lui.

Il la prit, & la maniere dont il s'en acquitta.

Il porte à Rome tout l'argent des effets du Roi Ptolemée.

Les affaires commencerent à se brouiller dans ce tems-là, Pompée & Cesar ayant pris les armes

l'un contre l'autre, & tout l'Empire se trouva divisé. Dans cette conjoncture on ne doutoit pas que Brutus n'embrassât le parti de Cesar, d'autant plus que son pere avoit été tué par l'ordre de Pompée, mais préferant les interêts du public aux siens, & persuadé que les raisons que Pompée avoit de faire la guerre, étoient meilleures que celles de César, il se joignit à lui. Jusques-là quand il l'avoit rencontré il n'avoit pas daigné lui parler, estimant que c'étoit une abomination que de parler au meurtrier de son pere. Mais alors se soûmettant à lui comme au chef de la République, il navigea en Sicile en qualité de Lieutenant de Sestius, à qui étoit échu par sort le Gouvernement de cette isle. Mais comme il n'y avoit là aucune occasion de faire de grandes actions, & que Pompée & Cesar étoient déja en présence avec leurs armées tout prêts à décider de l'Empire par un combat, il alla volontaire en Macédoine pour partager ce danger. Et l'on dit que lorsqu'il arriva au camp, Pompée qui étoit assis dans sa tente, fut si ravi & si agréablement surpris de le voir, qu'il se leva & qu'il courut l'embrasser devant tout le monde comme le personnage le plus considérable qu'il eût dans ses

Il embrasse le parti de Pompée, qui lui parut plus juste, quoiqu'il eût fait tuer son pere.

Lieutenant de Sestius en Sicile.

Il va volontaire en Macédoine pour se trouver à la bataille de Pharsale.

Honneurs que Pompée lui fait à son arrivée.

Mais préferant les interêts du public aux siens.] Voilà l'action d'un grand personnage. Il embrassa le parti du meurtrier même de son pere, parce qu'il lui parut plus juste que celui de Cesar, & que c'étoit le chef de la République, au lieu que Cesar en étoit l'ennemi. Les véritables hommes d'Etat n'ont d'autre interêt que celui de la patrie.

troupes. A l'armée tous les momens qu'il n'étoit point avec Pompée, il les passoit avec ses livres & à l'étude des lettres, non seulement pendant tout le tems qu'on étoit là sans rien faire, mais le jour même qui précéda la grande bataille de Pharsale.

Comment il employoit son tems à l'armée.

On étoit alors au cœur de l'Eté, il faisoit une chaleur étouffante, & on étoit campé dans des lieux marécageux. Les valets qui portoient la tente de Brutus, n'arriverent que tard, & quoiqu'il se fût extrémement fatigué en les attendant, il ne se baigna & ne se fit frotter d'huile que vers le midi, encore avec peine, & après avoir mangé un morceau, pendant que les autres dormoient ou qu'ils étoient occupez de ce qui arriveroit le lendemain, il demeura jusqu'au soir exposé au soleil, à écrire un abregé qu'il faisoit de l'histoire de Polybe. On dit que César ne l'oublia point en cette rencontre, & qu'il recommanda à tous ses Officiers de ne pas tuer Brutus dans le combat, mais de l'épargner, & s'il se rendoit volontairement à eux, de le lui amener, & que s'il s'opiniâtroit à combattre pour s'empêcher d'être pris, de le laisser aller & de ne lui

La veille de la bataille il fut tout le jour au grand soleil à continuer un abregé qu'il faisoit de Polybe.

Cesar recommanda à ses Officiers de ne pas le tuer dans le combat.

A l'armée tous les moments qu'il n'étoit point avec Pompée, il les passoit avec ses livres & à l'étude des lettres.] Il seroit à souhaiter que les jeunes Officiers voulussent suivre cet exemple, & qu'ils passassent à la lecture des bons livres le tems qu'ils perdent en débauches ou en inutilitez. Leur esprit étant enrichi de bonnes choses, les fourniroit à leur courage dans les occasions, & chaque campagné passée de cette maniere en vaudroit plusieurs.

faire aucune violence. On prétend qu'il en usa ainsi pour faire plaisir à Servilie, mere de Brutus. Car étant encore fort jeune, il avoit eu quelque commerce de galanterie avec cette Dame, qui étoit devenuë éperdument amoureuse de lui. Et Brutus étant venu au monde dans le tems que cette passion étoit dans sa force, Cesar se persuada qu'il étoit son fils. On rapporte à ce propos qu'un jour qu'on traitoit dans le Senat des grandes & importantes affaires de Catilina, qui avoient pensé renverser Rome de fond en comble, Caton & César qui étoient présens & assis l'un près de l'autre, se trouvoient de different avis. Dans ce moment quelqu'un entra & rendit un billet à Cesar. Cesar se mit à le lire tout bas, & alors Caton, qui se défioit de lui, se mit à crier *que Cesar faisoit des choses horribles de recevoir jusques dans le Senat des avis & des lettres des ennemis de la République*. Sur cela il s'éleva un grand bruit. En mê-

César avoit été amoureux de Servilie, mere de Brutus.

Il croyoit que Brutus étoit son fils.

Plaisante avanture de Cesar & de Caton dans le Senat.

Car étant encore fort jeune, il avoit eu quelque commerce de galanterie avec cette Dame.] Cet amour n'étoit pas caché, car un jour Cesar lui fit présent d'une perle qu'il avoit achetée plus de cinq cent mille livres, & pendant les guerres civiles, il lui fit donner pour un morceau de pain, de grandes & belles terres, qui avoient été confisquées, & qu'il faisoit vendre publiquement, & c'est sur cela que Ciceron dit ce bon mot, car comme on s'étonnoit du vil prix pour lequel ces terres avoient été abandonnées à Servilie. *Quo melius*, inquit, *emptum sciatis, Tertia deducta est, & afin que vous sçachiez que le marché a été meilleur que vous ne pensez, la troisiéme a été renduë.* Car on disoit que Servilie livroit à Cesar sa fille *Tertia*, c'est-à-dire, sa troisiéme. La grace de ce mot ne sçauroit passer dans une autre langue, car *deducta est*, est un terme équivoque qui sert aux marchez, & à ces commerces infames qu'on n'ose nommer.

me-tems Cesar donna à Caton la lettre telle qu'elle étoit, Caton la prit, & ayant vû que c'étoit une lettre lascive que Servilie lui écrivoit, il la jetta à Cesar en lui disant, *Tien yvrogne*, & continua d'exposer son opinion comme il avoit commencé. C'est ainsi que la passion de Servilie pour Cesar étoit publique & connuë de tout le monde.

Caton appelle Cesar yvrogne en plein Senat.

Après la défaite de Pharsale & la fuite de Pompée, son camp ayant été forcé, Brutus se sauva par une des portes sans être apperçu, & se jetta dans un lieu marécageux, plein d'une eau dormante, & tout rempli de roseaux, où il se cacha, & la nuit il se sauva à Larisse d'où il écrivit à Cesar, qui fut ravi d'apprendre qu'il étoit sauvé, & qui lui manda de venir le trouver. Quand il fut arrivé, non seulement il lui pardonna, mais il le retint auprès de lui, & il n'y eut pas un de ses Courtisans à qui il fît plus d'honneur & qui fût plus avant dans ses bonnes graces.

Brutus se sauve de la défaite de Pharsale.

Il écrit à Cesar qui lui mande de venir le trouver.

Cesar lui pardonne & le fait son favori.

Comme personne ne pouvoit lui dire où Pompée pouvoit s'enfuir, & que tout le monde étoit en doute, César marchant seul avec Brutus le long d'un chemin, voulut sçavoir sur cela sa pensée, & comme il lui parut par ses raisonnemens qu'il avoit mieux jugé de la fuite de Pompée que tous les autres, il se rendit à son opinion, & prit la route d'Egypte. Mais Pompée, qui effectivement s'étoit retiré en Egypte comme Brutus l'avoit conjecturé, trouva la mort dans les lieux

Brutus juge mieux que les autres de la route que Pompée avoit pris.

mêmes où il cherchoit un asyle.

Il obtient grace pour Cassius.

Brutus obtint aussi grace de Cesar pour Cassius, & parla aussi pour le Roi d'Afrique. Il est vrai qu'il fut accablé par le grand nombre, & par le poids des charges qui étoient contre lui, mais malgré tout cela il ne laissa pas par son éloquence de lui sauver une grande partie de son Royaume. Et l'on dit que lorsque Brutus plaida cette cause devant Cesar, il n'eut pas plûtôt commencé, que Cesar dit tout haut, *je ne sçai pas ce que veut ce jeune homme, mais tout ce qu'il veut, il le veut très-fortement.* En effet sa gravité ferme & constante ne se laissant jamais aller à rien accorder aux prieres & à la faveur, mais toûjours déterminée par la raison, se portoit d'un choix libre à tout ce qu'il y avoit de plus honnête & de plus loüable, & quand il avoit une fois pris son parti, il employoit tout ce qu'il avoit de vehemence & de force pour y réüssir, & il ne se rebutoit jamais qu'il ne fût venu à bout de son entreprise. Il étoit si éloigné de se laisser flatter & amadouer par les prieres in-

Mot de Cesar sur Brutus qui plaidoit devant lui.

Caractére de Brutus.

Et parla aussi pour le Roi d'Afrique.) On ne lit nulle part que Brutus eût été obligé de plaider pour le Roi d'Afrique. Mais il est certain qu'il plaida pour le Roi Dejotarus. Et c'est dans cette occasion-là même que Cesar dit ce bon mot de Brutus; c'est Ciceron même qui le rapporte dans la 1. Lettre du XIV. liv. à Atticus. *De quo quidem ille ad quem diverti, Cæsarem solitum dicere, magni refert hic quid velit; sed quidquid volt, valde volt. Idque eum animadvertisse cum pro Dejotaro Nicææ dixerit, valde vehementer eum visum & libere dicere.* Il faut donc, ou que le passage de Plutarque soit corrompu, ou que ce soit une faute de sa mémoire, comme [illegible]rius & Cruserius l'[illegible] remarqué.

Il trouvoit la honte de refuser une excuse très-indigne d'un grand homme.

justes, & vaincre par l'impudente importunité des demandeurs, ce qu'on honore du nom de honte de refuser, qu'il trouvoit cette défaite très-honteuse à un grand homme, & qu'il disoit ordinairement *que ceux, qui n'avoient jamais la force de rien refuser, lui paroissoient avoir mal employé la fleur de leur jeunesse.*

Mot de Brutus sur ceux qui avoient honte de refuser.

Cesar confie la Gaule Cisalpine à Brutus.

Quand Cesar fut sur le point de passer en Afrique contre Caton & Scipion, il confia à Brutus toute la Gaule en deçà des Alpes pour le bonheur de cette Province. Car au lieu que toutes les autres Provinces, comme si elles eussent été pays de conquête, se virent en proye à l'insolence & à l'avarice des Gouverneurs à qui on les avoit confiées, Brutus fut au contraire pour celle-là un soulagement & une consolation de tous ses malheurs passez, & tout le bien qu'il y faisoit, il le rapportoit à Cesar, afin qu'on lui en eût toute l'obligation. De sorte que quand Cesar revint & qu'il traversa l'Italie, il n'y eut point de spectacle si agréable pour lui, que de voir le bon état de ces villes, & Brutus qui ne travailloit qu'à lui faire honneur & qu'à augmenter sa réputation, & qui s'attachoit à lui, & l'accompagnoit avec beaucoup de respect & de reconnoissance.

La maniere dont il s'y conduisit.

Il y avoit à Rome plusieurs sortes de Prétures, & il paroissoit que celle qui étoit de la plus grande dignité, & qu'on appelle *La Préture Urbaine*, seroit donnée à Brutus préferablement à Cassius. Quelques-uns disent qu'étant déja brouillez pour quelque

quelque autre sujet, mais sans éclat, la concurrence pour cette charge les porta d'autant plus facilement à une rupture, quoiqu'ils fussent alliez, car Cassius evoit épousé Junie, sœur de Brutus. Mais d'autres prétendent que ce débat entre eux fut l'ouvrage de Cesar, qui en sécret avoit promis son appuy & sa faveur à l'un & à l'autre. Leur querelle alla si avant, & ils se piquerent tellement tous deux qu'ils en vinrent à plaider leur cause, & à appuyer chacun leur droit. La vertu & la grande réputation de Brutus combattoient contre beaucoup de grands & de beaux exploits que Cassius avoit faits contre les Parthes. Cesar, après avoir entendu leurs raisons & consulté avec ses amis, dit, *la cause de Cassius est plus juste, mais il faut donner la premiere Préture à Brutus.* Ainsi Cassius n'eut que la seconde, & il se loua bien moins de Cesar pour celle qu'il avoit obtenuë, qu'il ne s'en plaignit pour celle qui avoit été refusée.

Brouillerie entre Brutus & Cassius aboutit à une rupture par leur concurrence à la Préture.

Cassius avoit épousé Junie, sœur de Brutus.

Brutus & Cassius plaident leur cause devant Cesar.

Cesar prononce en faveur de Brutus, & lui adjuge la Préture Urbaine.

Brutus en toute autre chose, comme en cellelà, disposoit à son gré de toute la puissance de Cesar, & s'il eût voulu, il ne tenoit qu'à lui d'être le premier de tous ses amis, & d'avoir le plus de crédit auprès de ce Prince. Mais la brigue de Cassius l'en détournoit & l'attiroit insensiblement à elle, non qu'il se fût réconcilié avec Cassius depuis le differend qu'ils avoient eu, mais c'est qu'il entendoit tous les jours ses amis lui souffler aux oreilles, *qu'il ne devoit pas se laisser adoucir & apprivoiser par Cesar, & qu'il devoit au con-*

Brutus disposoit de toute la puissance de Cesar.

Discours que ses amis lui tenoient pour l'éloigner de Cesar.

traire fuir ses caresses tyranniques & les graces qu'il lui faisoit, & par lesquelles il cherchoit bien moins à honorer sa vertu, qu'à lier sa force & à endormir son courage.

Brutus suspect à Cesar.

Cesar ne laissoit pas d'être dans quelque défiance, & d'entendre tous les jours des rapports qui le lui rendoient suspect, mais s'il craignoit son grand courage, l'autorité que lui donnoient sa haute réputation & le grand nombre de ses amis, il se confioit d'ailleurs en ses mœurs toûjours droites & pures. Cependant une marque de ses soupçons, c'est qu'un jour qu'on lui rapportoit qu'Antoine & Dolabella remuoient & machinoient quelques nouveautez, il répondit, *ce ne sont pas ces gras & ces poupins-là que je crains, mais ces maigres & ces pâles*, voulant parler de Brutus & de Cassius.

Mot de Cesar sur Antoine & Dolabella, & sur Brutus & Cassius.

Quelque tems après, comme quelques-uns de ses amis accusoient Brutus auprès de lui, & qu'ils l'exhortoient à s'en donner de garde, on rapporte que portant sa main sur son estomac, *Eh croyez-vous*, leur dit-il, *que Brutus n'ait pas la patience d'attendre que ce petit corps foible ait fait son tems?* témoignant par-là qu'après sa mort il n'appartenoit qu'à Brutus seul de lui succeder. En effet il paroît qu'il auroit été bien sûrement le premier dans Rome, s'il se fût contenté d'être encore un peu de tems le second, & s'il eut laissé consumer peu à peu la grande puissance de Cesar & fanner la gloire de ses grands exploits. Mais Cassius, homme bouillant & emporté & qui haïs-

Autre mot de Cesar sur Brutus.

Cesar pensoit qu'après sa mort Brutus devoit être seul heritier de sa puissance.

soit beaucoup plus Cesar en particulier, qu'il ne haïssoit le Tyran en public, lui enflamma le courage & lui fit précipiter ses desseins. Aussi disoit-on, *que Brutus haïssoit la Tyrannie, & que Cassius haïssoit le Tyran.* Et il prétendoit avoir contre lui de grands sujets de plainte; il se plaignoit sur tout que Cesar lui avoit enlevé ses lions; car Cassius devant être Edile, avoit fait ramasser & mener à Megare quantité de lions pour les jeux qu'il devoit donner au peuple, & Cesar les ayant trouvez dans cette place, quand elle fut prise par Calenus, les retint pour lui. On dit que ces lions firent beaucoup de mal aux Megariens, car dans le moment que la ville fut prise, ils ouvrirent les loges de ces animaux & leur ôterent leurs chaînes, afin qu'ils arrêtassent l'impetuosité des ennemis. Mais ces lions, au lieu d'aller contre les ennemis, se jetterent sur ces pauvres habitans, & comme ils fuyoient ça & là sans armes, ils les déchirerent, de sorte que ce spectacle fut si horrible, qu'il fit pitié même à leurs ennemis.

Plaintes de Cassius contre Cesar.

Cesar retint pour lui les lions que Cassius avoit ramassez pour ses jeux.

Grand desordre que ces lions lâchez firent dans Megare.

On prétend que ce fut la principale cause de la conspiration que Cassius trama contre Cesar. Mais on se trompe, car il est certain que Cassius avoit naturellement une haine & une antipathie invincible pour toute la race des Tyrans, comme il le donna à connoître étant encore enfant. Un jour qu'il étoit allé à l'école, où étoit aussi Faustus, fils de Sylla, celui-ci se mit à louer parmi ses camarades, & à élever la monarchie de

Haine naturelle & antipathie mortelle de Cassius pour toute la race des Tyrans.

Cassius étant à l'école avec Faustus, fils de Sylla, lui donne deux soufflets.

son pere. Cassius qui l'entendit, se leva de sa place, & alla lui donner deux soufflets. Les tuteurs & les parens de Faustus vouloient poursuivre Cassius & demander réparation de cette injure, mais Pompée l'empêcha, & ayant fait venir les deux enfans devant lui, il leur demanda comment la chose s'étoit passée. Alors Cassius prenant la parole dit, *Allons, Faustus, dis devant cet homme si tu l'oses, ce qui m'a mis en colere contre toi, afin que je te couvre encore la jouë.* Voilà quel étoit Cassius.

Il le menace encore devant Pompée qui vouloit les accommoder.

Brutus excité contre Cesar par ses amis par des billets & par des écriteaux.

Brutus étoit excité & aiguillonné tous les jours par les exhortations de ses amis, par des bruits de ville, par des lettres qu'il recevoit, & par des écriteaux que les Citoyens affichoient pour le presser d'exécuter ce qu'il avoit projetté, car au bas de la statuë de l'ancien Brutus, celui de ses ancêtres qui avoit chassé les Rois, on trouva écrit, *plût à Dieu que tu fusses en vie, Brutus.* Et une autre fois, *où es-tu, Brutus? Que n'es-tu encore vivant?* Et le Tribunal même sur lequel Brutus rendoit la justice comme Préteur, se trouvoit tous les matins semé de billets où on avoit écrit, *Brutus, tu dors & tu n'es pas véritablement Brutus.*

Les flatteurs de Cesar, la cause de son malheur.

Et la cause de tous ces écrits séditieux, c'étoient les flatteurs de Cesar, qui outre les honneurs excessifs qu'ils inventoient tous les jours pour lui, alloient la nuit mettre des diadêmes sur ses statuës, dans l'esperance que par là ils porteroient le peuple à lui donner le titre de Roi, au lieu de celui de Dictateur, dont on l'avoit honoré. Mais

il en arriva tout autrement, comme nous l'avons écrit en détail dans la vie de Cesar.

Lorsque Cassius sonda ses amis pour les porter à conjurer contre Cesar, ils promirent tous, pourvû que Brutus fût le chef de la conjuration. Car cet exploit ne demandoit pas tant la force & le courage qu'il demandoit la réputation d'un homme tel que lui, qui commenceroit le sacrifice, & qui par sa seule présence en assûreroit la justice & la sainteté; que sans cela ils en auroient moins de courage dans l'exécution, & après l'avoir exécuté, ils seroient plus exposez aux soupçons & aux reproches, parce que tout le monde penseroit que si l'action eût été belle & honnête, jamais Brutus n'auroit refusé d'y avoir part.

Belle preuve de la grande opinion qu'on avoit de Brutus.

Cassius, ayant trouvé ces raisons bonnes & valables, alla chercher Brutus, & ce fut la premiere fois qu'il lui parla depuis leur differend. Après leur réconciliation & les premieres caresses, Cassius demada à Brutus, *s'il n'avoit pas résolu de se trouver au Senat le jour des Calendes de Mars*, car il avoit entendu dire que ce jour-là les amis de Cesar devoient ouvrir la proposition de le déclarer Roi. Brutus ayant répondu *qu'il ne s'y trouveroit point. Et quoi*, repartit Cassius, *vous ne vous y*

Cassius va trouver Brutus.

Leur conversation.

Qui commenceroit le sacrifice: & qui par sa seule présence en assûreroit la justice & la sainteté.] Rien n'est plus honorable pour Brutus, mais il faut déplorer icy l'illusion de l'esprit humain de croire que le meurtre de Cesar passeroit pour un acte plein de justice & de sainteté, parce que Brutus seroit complice.

trouverez point? Mais si on nous appelle? Alors répondit Brutus, *mon devoir sera de ne pas me taire, mais de m'y opposer de toutes mes forces, & de mourir avant la perte de la liberté.* Cassius encouragé par ces paroles, *où est donc le Romain*, repartit-il, *qui souffrira que vous mouriez? Ne vous connoissez-vous plus vous-même, Brutus, & ignorez-vous qui vous êtes? Pensez-vous que ces écriteaux, dont vôtre Tribunal est tapissé tous les matins, viennent des Artisans & d'une vile populace, & qu'ils ne viennent pas plûtôt des premiers & des plus gens de bien de nos Citoyens? Ne vous y trompez point, des autres Préteurs ils en attendent des largesses, des jeux & des combats de Gladiateurs; mais de vous, ils en exigent le payement d'une dette contractée par vos peres, l'abolition de la Tyrannie. Ils sont tous prêts à tous souffrir pour vous, pourvû que vous vous montriez tel que vous devez être, & qu'ils esperent que vous serez.* En finissant ces mots, il l'embrassa & le baisa. Et s'étant separez de cette maniere, ils allerent chacun de leur côté trouver leurs amis.

L'abolition de la Tyrannie, une dette de la maison de Brutus.

Il y avoit un certain Q. Ligarius qui avoit été des amis de Pompée, & qui ayant été accusé de-

Mais de vous, ils en exigent le payement d'une dette contractée par vos peres, l'abolition de la Tyrannie.] C'est une idée pleine de force. Quelle éloquence il y a à considérer l'abolition de la Tyrannie faite par Junius Brutus, comme une dette qu'il avoit laissée à ses descendans, qui étoient obligez de l'acquitter. Tant qu'il y auroit un Brutus de cette famille, il devoit exterminer les Tyrans. Ce que Cassius dit ici, se doit étendre à tout; les actions de vertu que font les grands hommes sont autant de dettes qu'ils ont contractées pour leurs descendans qui doivent les acquitter en les imitant.

vant Cesar d'avoir suivi son parti, avoit été absous par Cesar même. Mais étant beaucoup moins touché de reconnoissance pour son absolution, que plein de ressentiment pour le danger qu'il avoit couru, il étoit dans son cœur ennemi mortel de Cesar & extrémement attaché à Brutus. Celui-ci l'étant allé voir un jour qu'il étoit malade dans son lit, *Ah, Ligarius*, lui dit-il en entrant, *en quel tems êtes-vous malade!* A ces mots Ligarius se souleve, s'appuye sur le coude & lui prenant la main, *mais Brutus*, lui dit-il, *si vous formez quelque entreprise digne de votre courage, je me porte bien.*

Ligarius ennemi mortel de Cesar, & attaché à Brutus

Brutus va chez lui pour le gagner.

Beau mot de Ligarius à Brutus.

Dès ce moment ils commencerent à sonder tous ceux qu'ils connoissoient, & ausquels ils avoient le plus de confiance, ils leur communiquoient leur secret, & ils choisissoient leurs complices, non-seulement parmi leurs amis, mais parmi ceux qu'ils connoissoient les plus hardis, les plus déterminez & les plus affermis dans le mépris de la mort. C'est pourquoi ils cacherent leur entreprise à Ciceron, quoique de tous leurs amis ce fût celui sur l'affection & sur la fidélité duquel il comptoient d'avantage. Mais ils craignoient que comme naturellement il man-

Les conjurez cachent leur entreprise à Ciceron, & pourquoi.

Mais Brutus, lui dit-il, si vous formez quelque entreprise digne de votre courage, je me porte bien.) C'est un beau mot, il seroit à souhaiter qu'il eut été dit pour une occasion plus louable, plus juste & plus digne du courage d'un homme de bien. Mais c'est ainsi que doit parler tout homme de guerre. J'en connois qui étant très-malades un jour d'action, se sont pourtant bien portez ce jour-là même; leur courage leur a tenu lieu de santé.

quoit d'audace, que l'âge lui avoit donné de plus la timide précaution des vieillards, & qu'il étoit accoûtumé à vouloir porter par ses raisonnemens chaque chose jusqu'au dernier dégré de sûreté, il n'émoussât la pointe de leur courage, & ne rallentît l'ardeur d'une entreprise, qui demandoit une prompte exécution. Brutus negligea aussi de s'ouvrir à deux de ses meilleurs amis à Statilius, Philosophe Epicurien, & à Favonius, l'émule & l'imitateur de Caton. Et la cause de cela fut qu'un jour s'entretenant & philosophant avec eux, il leur avoit jetté, pour les sonder, un propos qu'il avoit fait venir de fort loin, & par un long circuit. Favonius avoit répondu qu'une Guerre civile étoit mille fois pire que la Monarchie la plus injuste; & Statilius, que l'homme prudent & sage n'alloit point s'exposer à des dangers certains, & s'embroüiller d'affaires pour les ignorans & pour les foux. Labeon, qui étoit présent, combattit ces deux sentiments avec beaucoup de force. Mais Brutus n'en dit pas davantage, & ne voulut rien décider, comme trouvant encore cette matiere pleine de difficultez & de doutes.

Ciceron avoit alors soixante-trois ans.

Guerre civile mille fois pire que la Monarchie la plus injuste.

L'homme sage ne va point s'exposer à des dangers certains pour les foux.

Le lendemain il découvrit à Labeon tout leur dessein.

Labeon, qui étoit present, combattit ces deux sentiments avec beaucoup de force.) La Philosophie fournit en effet de bonnes raisons pour les combattre. Mais je voudrois bien que Plutarque nous eût rapporté celles que Labeon employa; car il est certain que les maximes de Statilius & de Favonius ne laissent pas d'être fortes.

dessein. Labeon y entra avec beaucoup d'ardeur, & il jugea qu'il étoit à propos de s'associer un autre Brutus surnommé Albinus, qui véritablement n'étoit pas un homme de main, ni un homme courageux & ferme, mais il étoit fortifié d'un grand nombre de Gladiateurs, qu'il nourrissoit pour en donner des spectacles au peuple, & d'ailleurs il étoit fort bien auprès de Cesar. Cassius & Labeon lui en parlerent, & il ne leur répondit rien, mais il alla trouver Brutus en particulier, & ayant sçu de lui-même qu'il étoit le chef des Conjurez, alors il s'engagea de bon cœur & promit de les aider de tout son pouvoir; & la plûpart des autres & tous les meilleurs & les plus considérables, ce fut la seule reputation de Brutus qui les entraîna. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que sans s'être liez par aucun serment, sans avoir ni donné ni reçu la foi sur les autels par des sacrifices, ils garderent tous si bien le secret, & celerent si religieusement l'entreprise sans en laisser échapper au dehors le moindre signe; que quoique les Dieux en avertissent par des prédictions, par des visions, par des prodiges, & par les signes des victimes, personne n'y ajoûta foi.

Labeon entre dans la conjuration.

Les Conjurez s'associent Brutus Albinus.

Secret extraordinairement gardé dans cette conjuration.

Les Dieux avertissent de la conjuration, par des signes & des prodiges.

Cependant Brutus qui voyoit que c'étoit uniquement à lui que les plus nobles, les plus vertueux & les plus magnanimes personnages de Rome avoient attaché leur fortune, & qui envisageoit sans cesse la grandeur du péril auquel

Attention de Brutus à composer son visage, & toutes ses actions.

il les exposoit, tâchoit en public de contenir ses pensées en lui-même sans en rien faire paroître au dehors, & de composer si bien son esprit & son visage, qu'on ne pût appercevoir en lui la moindre agitation. Mais quand il étoit rentré chez lui, & sur-tout la nuit, il n'étoit plus le même, car tantôt ses inquiétudes l'éveilloient en sursaut, tantôt se plongeant dans des raisonnemens profonds qui lui développoient les grandes difficultez de son entreprise, il s'agitoit sans cesse & se tourmentoit. Sa femme qui étoit couchée près de lui, s'apperçut bien-tôt qu'il étoit plein d'un trouble extraordinaire, & qu'il rouloit dans sa tête quelque dessein difficile, hazardeux, & dont il avoit de la peine à démêler l'issuë.

Ses inquiétudes & son agitation quand il étoit rentré chez lui.

Sa femme Porcie s'en apperçoit.

Cette Dame nommée Porcie, étoit, comme nous l'avons déja dit, fille de Caton. Brutus, qui étoit son néveu, l'avoit épousée toute jeune encore, quoiqu'elle fût déja veuve de Bibulus, & qu'elle eût de lui un petit enfant qui fut nommé Bibulus comme son pere, & dont on a encore aujourd'hui un petit livre qui est intitulé, *Mémoires de Brutus*, Porcie qui étoit sçavante dans la Philosophie, fort attachée à son mari, & d'une grandeur de courage accompagnée de prudence & de bon sens, ne voulut point demander à son mari son secret avant que d'avoir fait sur elle-même cette épreuve: elle prit un petit couteau, dont les Barbiers se servent pour faire

Porcie veuve de Bibulus.

Son fils Bibulus, Auteur d'un livre intitulé Mémoires de Brutus.

Caractére de Porcie.

Essai qu'elle fait de sa constance.

les ongles, & ayant fait sortir de sa chambre ses femmes, elle se fit une profonde incision à la cuisse, de sorte qu'elle perdit beaucoup de sang, & que bien-tôt après elle tomba dans des douleurs très-vives & dans une fiévre très-violente avec de grands frissons.

Comme Brutus étoit dans de grandes alarmes, & se tourmentoit beaucoup pour cet accident, Porcie dans le fort de sa douleur, lui parla en ces termes: *Brutus, je suis fille de Caton, & je vous ai été donnée, non pour être seulement compagne de votre lit & de votre table, comme les concubines, mais pour partager avec vous vos biens & vos maux. De votre côté, vous ne m'avez jamais donné le moindre sujet de me plaindre de mon mariage, mais moi quelle preuve & quelle marque puis-je vous donner de mon amour & de ma reconnoissance, si je ne suis capable ni de supporter avec vous un accident fâcheux & secret, ni d'être votre confidente dans un dessein hazardeux qui demande de la fidélité & de la constance? Je sçai bien qu'en général le naturel des femmes paroît trop foible pour porter comme il faut un secret. Mais, Brutus, la bonne éducation & le commerce des hommes sages & vertueux ont quelque pouvoir & quel-*

Discours de Porcie à Brutus.

Les femmes sont pour partager les biens & les maux avec leurs maris.

Le commerce des sages influë beaucoup sur les mœurs.

La bonne éducation & le commerce des hommes sages & vertueux ont quelque pouvoir & quelque influence sur les mœurs.) Cela est indubitable; comme on se colore & on se hâle quand on est long-tems au soleil, on prend de même quelque teinture de vertu dans le commerce des sages. C'est pourquoi Epictete disoit, *au lieu de faire la cour à un vieillard riche, fais-la à un homme sage, ce commerce ne te fera point rougir, & tu ne te retireras jamais d'auprès de lui les mains vuides.* Nouv. Man. Liv. IV. Max. VII.

que influence sur les mœurs. Et j'ai l'avantage d'être fille de Caton & femme de Brutus. Cependant je ne me suis pas si fort reposée sur cela que je ne me sois encore défiée de moi-même. Mais présentement j'en suis sûre, & je sçai que je suis invincible à la douleur. En finissant ces mots, elle lui montre sa playe & lui raconte l'essai qu'elle a fait. Brutus étonné & ravi d'admiration, leve les mains au Ciel, & prie les Dieux, *qu'ils lui fassent la grace de réüssir si bien dans son entreprise, qu'on le juge digne d'être le mari d'une femme telle que Porcie.* En même tems il la fit panser, & s'empressa à lui donner tous les soulagemens nécessaires.

Admiration de Brutus pour la vertu de Porcie, & la priere qu'il fait aux Dieux.

Le jour ayant été indiqué pour la tenuë du Senat, comme on étoit persuadé que Cesar ne manqueroit pas de s'y trouver, on étoit déja convenu qu'ils exécuteroient ce jour-là leur entreprise. Car alors ils seroient tous ensemble, sans donner le moindre soupçon, & ils auroient avec eux tous les premiers & les plus gens de bien de la ville, qui après l'action exécutée saisiroient avidement la liberté, & se joindroient à eux pour la défendre. Il leur paroissoit même que le lieu leur étoit présenté exprès par la Providence, &

La salle de Pom-

Il leur paroissoit même que le lieu leur étoit presenté exprès par la Providence.) Que l'esprit de l'homme est incompréhensible! Ces Conjurez croyent que la Providence leur présente exprès, pour le meurtre de Cesar, la salle où est la statuë de Pompée, afin qu'il paroisse qu'elle venge le meurtre de Pompée sur Cesar. Ils croyent donc que César va être puni d'un meurtre qu'il n'a pas fait, & ils vont en commettre un eux-mêmes. La Providence ne le vengera-t'elle point?

qu'il n'y en avoit pas de plus propre à leur dessein, car c'étoit un des portiques qui sont autour du théatre, & dans lequel il y a une grande salle garnie de sieges tout à l'entour, au milieu de laquelle étoit la statuë de Pompée que la ville lui avoit élevée, lorsqu'il avoit orné & embelli ce quartier, en y faisant bâtir ce théatre & ces portiques.

ple regardée par les Conjurez comme un lieu présenté par la Providence pour le meurtre de Cesar.

Ce fut donc dans ce lieu-là que le Senat fut convoqué précisément pour le quinze de Mars, jour que les Romains appellent les *Ides*. De sorte qu'il sembloit que quelque Dieu amenoit-là Cesar devant la statuë de Pompée pour venger sa mort.

Le jour assigné étant venu, Brutus prit un poignard sous sa robe sans communiquer son dessein à personne qu'à sa femme seule, & se rendit au Senat. Tous les autres Conjurez s'assembloient chez Cassius pour accompagner à la place son fils, qui devoit prendre la robe virile ce jour-là. De là ils entrerent tous ensemble dans le portique de Pompée, où ils attendirent Cesar qui devoit arriver bien-tôt. C'est-là que quelqu'un qui auroit sçu le secret de cette terrible journée, auroit admiré la force, la constance & la fermeté de ces hommes au milieu du plus grand de

La force, la constance & la fermeté d'esprit des Conjurez dans ce terrible moment.

C'est-là que quelqu'un qui auroit sçu le secret de cette terrible journée, auroit admiré la force, la constance & la fermeté de ces hommes.] Le tour est fort adroit. Il est aisé d'y reconnoître les manieres d'Homere que Plutarque imite souvent sans qu'on y fasse attention.

tous les dangers ; car plusieurs d'entre eux en qualité de Préteurs étant obligez de donner audience, non seulement écoutoient avec douceur les parties, & entendoient leurs differends, comme s'ils n'avoient eu aucune autre affaire dans la tête, mais encore ils jugeoient très-exactement & rendoient des sentences très-précises & pleines de raison & de sens, y apportant toute leur application, comme ils auroient pu faire dans le tems le plus libre & le plus tranquille. Il y eut une des parties, qui ayant été condamnée & ne voulant pas payer, en appella à Cesar, & se mit à faire beaucoup de bruit & à protester contre la sentence. Alors Brutus jettant les yeux sur les assistans, dit tout haut, *Cesar ne m'a jamais empêché & ne m'empêchera jamais de faire ce que les Loix demandent.*

Il parle ainsi pour les Conjurez.

Contre-tems capables de déranger les Conjurez.

Cependant il arriva fortuitement bien des choses capables de les déranger & de les troubler. La premiere & la plus dangereuse, c'est que Cesar tarda long-tems à venir, & qu'il n'arriva que le jour étant déja bien avancé, car n'ayant pu avoir les sacrifices favorables, il avoit été retenu dans sa maison par sa femme, & les Devins lui avoient défendu d'en sortir. La seconde, c'est que quelqu'un s'approcha de Casca, qui étoit un des Conjurez, & le prenant par la main, il lui dit à l'oreille, *tu m'as bien caché ton secret, Casca, mais Brutus m'a tout découvert.* Comme Casca parut étonné, l'autre se mit à rire, & continuant,

Casca sur le point de découvrir son secret sur un mot ambigu qu'on lui dit.

eh par quels moyens, lui dit-il, *ferois-tu devenu en si peu de tems assez riche pour briguer l'Edilité?* Ces paroles remirent Casca, qui d'abord trompé par l'ambiguité de ses paroles, avoit été sur le point de lui découvrir tout le secret. Il arriva encore qu'un des Senateurs nommé Popilius Lenas, salua plus affectueusement que de coûtume Brutus & Cassius, & s'étant approché d'eux, il leur dit tout bas: *Je prie les Dieux que vous acheviez heureusement ce que vous avez dans la pensée; mais hâtez-vous, car votre affaire n'est plus secrete*, & ces paroles finies il les quitta, leur laissant un grand soupçon que la conjuration étoit découverte.

Mot de Popilius Lenas à Brutus & à Cassius.

Dans ce moment Brutus vit un homme de sa maison qui accouroit & qui venoit lui apprendre que sa femme étoit mourante, car Porcie éperduë, pleine d'inquiétude sur ce qui pouvoit arriver, & ne pouvant supporter le poids de ses chagrins & de ses transes, avoit toutes les peines du monde à se tenir chez elle, & au moindre bruit, au moindre cri qu'elle entendoit, elle tressailloit de frayeur, & forcenée comme les personnes qui sont saisies de la fureur des Bacchantes, elle sortoit dehors, interrogeant tous ceux qui venoient de la place, leur demandant *que fait Brutus?* & envoyant messages sur messages. Enfin l'affaire traînant en longueur à cause du retardement de César, les forces du corps ne purent résister à une si longue détresse, elles s'affoiblirent & manquerent tout à coup, l'esprit étant accablé

Inquiétude & allarme de Porcie.

par la violente agitation où la tenoit cette terrible incertitude. Elle n'eut pas le tems de regagner sa chambre, car sa foiblesse l'obligea de s'asseoir près de la porte de sa maison, & là elle fut surprise d'une grande défaillance & d'un saisissement général qui la priva de tout sentiment; son visage changea entiérement, ses yeux s'éteignirent & elle perdit absolument la voix. Ses femmes la voyant en cet état, se mirent à faire des cris & des hurlemens horribles, & les voisins étant accourus, dans un moment la Renommée eut répandu par tout le bruit qu'elle étoit morte. Mais ayant bien-tôt rouvert les yeux à la lumiere, & étant revenuë de sa pâmoison, ses femmes l'emporterent & la coucherent. Brutus à la nouvelle de sa mort fut fort troublé, comme on peut le croire, cependant il n'abandonna point ce qu'il avoit entrepris pour le bien public, & son affliction ne le porta point à se dérober pour aller chez lui.

Elle tombe en défaillance.

Constance de Brutus sur le bruit de la mort de sa femme.

Déja on annonce que César arrive en litiere. Comme il étoit alarmé des mauvais signes des victimes qu'il avoit immolées, il avoit résolu de ne décider ce jour-là aucune affaire importante, mais de proroger le Senat sous prétexte de quelque indisposition. Quand il descendit de sa litiere, Popilius Lenas, le même qui un peu auparavant avoit dit à Brutus & à Cassius, *qu'il prioit les Dieux qu'ils réüssissent dans leur entreprise*, s'empara de lui, & l'entretint fort long-tems. César

Cesar arrive au Senat, resolu de le proroger.

Longue conversation de Lenas avec Cesar, suspecte aux Conjurez.

Cesar lui prêta l'oreille fort patiemment & avec beaucoup d'attention. Les Conjurez, car on peut leur donner ce nom, quoiqu'ils n'eussent point fait de serment, n'entendoient pas ce qu'il disoit, mais le soupçon dont ils étoient prévenus sur ce que Lenas leur avoit dit, leur faisoit conjecturer que ce long entretien n'étoit qu'une déclaration détaillée de tout leur complot. Ils en furent tous consternez, & se regardant les uns les autres, ils se donnerent comme un signal par l'air de leur visage, qu'il ne falloit pas attendre qu'on vînt les saisir au corps, mais qu'ils devoient se tuer eux-mêmes.

Extrémité où leur desespoir pensa les porter contre eux-mêmes.

Déja Cassius & quelques autres portoient la main aux poignards qu'ils avoient sous leurs robes, & étoient prêts à les tirer, lorsque Brutus s'apperçut à la contenance de Lenas, qu'il avoit plus l'air d'un homme qui prie avec beaucoup d'instance & de soumission, que d'un homme qui accuse. Il ne dit pourtant rien, parce qu'il y avoit parmi eux beaucoup de gens qui n'étoient pas de la conspiration, mais par la gayeté de son visage il rassûra Cassius, & un moment après Lenas ayant baisé la main de Cesar, se retira, faisant bien voir par-là que dans cette longue conversation il n'avoit parlé que pour lui, & de quelques affaires qui le regardoient.

Tout d'un coup Brutus se rassûre & rassûre Cassius.

Le Senat étant entré dans la salle où il étoit convoqué, tous les Conjurez entourerent la chaise de Cesar, comme ayant à lui parler, & l'on dit que Cassius tournant les yeux sur la statuë de Pom-

Les Conjurez entourent la chaise de Cesar avant qu'il soit entré.

Cassius, quoiqu'Epicurien, tourne les yeux sur la statuë de Pompée, & l'appelle à son secours.

pée, l'appella à son secours comme si elle avoit du sentiment. Trebonius attira Antoine à la porte & l'entretint là long-tems pour l'amuser & le retenir dehors.

Quand Cesar entra, tout le Senat se leva pour lui faire honneur, & dès qu'il fut assis tous les Conjurez l'ayant environné, firent avancer Tullius Cimber comme pour lui demander le rappel de son frere qui étoit exilé, & ils faisoient tous semblant d'appuyer sa cause en lui touchant les mains & en lui baisant l'estomach & la tête. D'abord il voulut rejetter ces caresses & ces prieres trop importunes, mais voyant qu'ils ne se rebutoient pas, il s'éleva contre eux & voulut les repousser par la force. Alors Cimber lui prenant la robe avec ses deux mains, la retira de dessus ses épaules, & Casca qui étoit justement derriere lui, tirant son poignard, le frappa le premier près de l'épaule & lui fit une blessure qui n'étoit pas fort profonde; Cesar s'étant tourné,

Casca frappe le premier Cesar.

Trebonius attira Antoine à la porte, & l'entretint là long-tems pour l'amuser & le retenir dehors.] Dans la vie de Cesar il nous a dit qu'Antoine fut retenu dehors par Brutus Albinus; & ici il nous dit que ce fut par Trebonius. Voilà une contradiction bien manifeste, & qu'il est impossible de sauver. Plutarque s'est trompé dans la vie de Cesar, & ici il rentre dans la verité. Tous les Historiens, qui ont écrit ce fait, témoignent que ce fut Trebonius qui retint Antoine à la porte. Et Ciceron plus digne encore d'être cru que tous ces Historiens, le rapporte formellement dans sa II. Philippique, lorsqu'adressant la parole à Antoine luimême, il lui dit, *Quum interficeretur Cæsar, tum te à Trebonio vidimus sevocari.* Et dans la Philipp. XIII. *Sceleratum Trebonium? Quo scelere nisi quod te idibus Martiis à debita tibi peste seduxit.* Voulant dire qu'Antoine ne méritoit pas moins d'être tué que Cesar.

saisit la poignée du poignard qui l'avoit frappé, & s'écria en langage Romain, *scelerat de Casca, que fais-tu?* Et Casca s'adressant à son frere, en langage Grec l'appella à son secours. Cesar frappé par plusieurs mains regardoit tout autour pour repousser cette foule d'ennemis & pour se sauver. Dans ce moment il apperçut Brutus qui levoit le poignard sur lui, alors quittant la main de Casca, qu'il tenoit encore & se couvrant la tête de sa robe, il abandonna son corps aux coups. Tous les Conjurez se jetterent en même-tems sur lui, & comme ils le frappoient tous à la fois sans aucune précaution, ils se blesserent les uns les autres, jusques-là que Brutus, qui voulut aussi avoir part au meurtre, reçut une grande blessure à la main, & que tous les autres furent couverts de sang.

Cesar saisit le poignard de Casca.

Cesar cesse de se défendre dès qu'il voit Brutus lever le poignard sur lui.

Les Conjurez en frappant tous ensemble se blessent les uns les autres.

Cesar ayant été tué de cette maniere, Brutus s'avança au milieu de la salle, & voulut parler pour justifier l'action, & pour arrêter & encourager le Senat, mais tous les Senateurs effrayez prirent la fuite en grand desordre, se jettant en foule à la porte, & s'entrepoussant avec beaucoup de confusion & de tumulte, sans que personne les pressât, ni les poursuivît, car il avoit été resoulu qu'on ne tueroit que Cesar, & qu'on ne feroit qu'appeller tout le monde à la liberté.

Les Senateurs effrayez prennent la fuite.

Au commencement quand on délibera sur cette conjuration, tous les autres furent d'avis qu'avec Cesar il falloit aussi tuer Antoine, parce qu'il étoit homme insolent, hautain, ami de la Monarchie,

Les Conjurez étoient d'avis de tuer aussi Antoine, leurs raisons.

qu'en hantant le soldat & se familiarisant avec lui il avoit acquis beaucoup de crédit & d'autorité dans les troupes, & sur tout parce qu'étant naturellement audacieux & plein d'ambition, il étoit encore fortifié par la dignité de Consul, se trouvant alors Collegue de Cesar. Mais Brutus s'opposa à cet avis, se fondant premierement sur la justice qui seroit violée, & en second lieu leur donnant quelque esperance de changement du côté d'Antoine, car il ne desesperoit pas qu'ayant naturellement le cœur grand & étant ambitieux & avide de gloire, quand il se verroit défait de Cesar, il ne voulût aussi aider sa patrie à recouvrer la liberté, enflammé par leur exemple d'une noble émulation pour tout ce qu'il y avoit de plus beau & de plus honnête. Par ces raisons Brutus sauva la vie à Antoine, qui le jour du meurtre, pendant que l'effroi regnoit par tout, se déguisa sous l'habit d'un homme du peuple & prit la fuite.

Brutus s'opposa seul à cet avis, & sauva la vie à Antoine.

Antoine prend la fuite sous l'habit d'un homme du peuple.

Brutus & ses complices se retirerent d'abord au Capitole les mains sanglantes, & montrant leurs poignards nuds, & ils appelloient les Citoyens à embrasser la liberté. D'abord ce ne fut dans toutes les ruës que des cris & des allées & venuës de gens qui au premier bruit de ce meurtre couroient à l'avanture sans aucun dessein formé, ce qui augmenta encore l'effroy & le tumulte. Mais quand on vit qu'on ne tuoit personne, & qu'on ne touchoit pas même aux choses les plus exposées au pillage, alors les Senateurs & grand nombre d'autres Ci-

toyens reprenant courage, monterent au Capitole & allerent trouver les Conjurez.

Tout le peuple s'étant assemblé, Brutus lui fit un grand discours pour gagner ses bonnes graces & pour lui rendre raison de ce qu'ils venoient d'exécuter. Le peuple l'ayant entendu se mit à les louer & à leur crier qu'ils descendissent du Capitole. Encouragez par ces cris, ils descendent avec assurance dans la place. Tout le peuple les suit en foule; Brutus marche à la tête au milieu des plus considérables & des plus illustres des Citoyens qui l'environnent, l'accompagnant honorablement, & qui le menent du Capitole jusqu'à la Tribune. A cette vûë la populace, quoique ce fût une tourbe de gens ramassez & tout prêts à exciter une revolte, craignit & respecta la présence de Brutus, & attendit modestement & dans le silence ce qui arriveroit.

Brutus fait un grand discours au peuple accouru au Capitole.

Les Conjurez descendent du Capitole dans la place.

Brutus s'étant avancé, tout le monde lui donnoit une paisible audience, mais ils firent bientôt voir combien l'action leur avoit déplu, car Cinna ayant commencé à parler & à accuser Cesar, ils entrerent dans une furieuse colere & l'accablerent d'injures, de sorte que les Conjurez se retirerent encore au Capitole, & Brutus qui craignoit d'y être assiegé, renvoya les principaux de ceux qui étoient montez avec lui, trouvant qu'il n'étoit pas juste que ceux, qui n'avoient point eu part à l'action, partageassent le danger.

Le peuple fait connoitre que le meurtre de Cesar lui avoit déplu.

Les Conjurez se retirent encore au Capitole.

Cependant le Senat s'étant assemblé le lende-

Le Senat se rassemble le lendemain

dans le Temple de la Terre.

Antoine, Plancus & Ciceron proposent de dresser un Edit de pacification.

Le Senat donne un Edit très-honorable aux Conjurez.

main dans le Temple de la Terre, & Antoine, Plancus & Ciceron ayant proposé de dresser un Edit de pacification, & d'accorder une amnistie générale, le Senat ordonna, non seulement une sûreté & une impunité entiere pour les Conjurez, mais il ajoûta que les Consuls donneroient leur avis sur les honneurs qu'on devoit leur décerner. Cela étant arrêté & passé, le Senat se leva; Antoine envoya sur l'heure même son fils en ôtage au Capitole, & Brutus en descendit avec ses compagnons. Dès qu'ils furent ensemble ce ne furent que caresses & embrassades, Antoine donna à souper à Cassius, & Lepidus à Brutus. Tous les autres Conjurez furent menez souper de même chez leurs amis.

Le Senat se rassemble, & fait de grands honneurs à Antoine.

On fait la distribution des Provinces aux Conjurez.

Le lendemain à la pointe du jour le Senat s'étant encore assemblé, fit de grands honneurs à Antoine sur ce qu'il avoit si sagement éteint les premiers feux d'une guerre civile. Ensuite on donna de grandes louanges à Brutus, & enfin on fit la distribution des Provinces. On décerna l'Isle de Crete à Brutus, l'Afrique à Cassius, à Trebonius l'Asie, la Bithynie à Cimber, & on donna à l'autre Brutus la Gaule autour du Pô.

A Brutus Albinus.

Cela fait, il fut question du testament de Cesar & de la maniere dont on devoit faire ses funerailles. Antoine qui étoit présent, fut d'avis qu'on devoit lire son testament en public, & que ses funerailles devoient se faire à la vûë de tout le monde, & être très-honorables, de peur que si on

les faisoit à la dérobée, & sans les honneurs qui lui étoient dûs, cela n'irritât le peuple. Mais Cassius s'y opposa de tout son pouvoir. Brutus ceda à Antoine & se rangea de son parti, en quoi il paroît qu'il fit une seconde faute. La premiere fut qu'il épargna Antoine, & que par là, il conserva & fortifia contre la ligue un ennemi très-puissant & très-dangereux, & la seconde fut sur ces funerailles, en souffrant qu'on les fît comme Antoine l'avoit proposé, ce qui pensa tout perdre. Car premierement Cesar ayant donné par son testament soixante & quinze drachmes à chaque Citoyen, & ayant légué au peuple ses jardins, qu'il avoit au-delà du Tibre, où est présentement le Temple de la Fortune, à la lecture de ces dispositions tous les Citoyens sentirent pour lui une affection très-violente & un regret infini de sa mort. Ensuite le corps ayant été porté au milieu de la Place, Antoine, qui fit l'éloge funébre, comme c'étoit la coûtume, voyant le peuple fort émû par son discours, il le précipita dans un excès de compassion, car il prit la robe de Cesar toute sanglante, & la déployant aux yeux de la populace, il lui montra tous les coups dont elle étoit percée, & par-là le grand nombre de blessures que Cesar avoit reçûës sur son corps. Alors il n'y eut plus ni ordre ni discipline. Les uns crioient qu'il falloit tuer ces meurtriers, les autres, comme on avoit déja fait au convoi de Clodius le

Differents advis sur la maniere dont on devoit faire les funerailles de Cesar.

Deux grandes fautes de Brutus.

Plutarque parle ainsi, par rapport aux vûës de Brutus.

Trente-sept livres dix sols.

Antoine fait l'Oraison funébre de Cesar; terrible effet de son discours, & de ces funerailles faites en public.

Comme on avoit déja fait au convoi de Clodius.] Plutarque n'a-

séditieux harangueur du peuple, allerent prendre dans les boutiques qui étoient autour de la Place, les bancs, les siéges & les tables, & les entassant, ils en éleverent un grand bucher, y placerent le mort & le brûlerent au milieu de plusieurs temples & de plusieurs lieux d'asyle inviolables & sacrez. Quand le bucher fut bien allumé, chacun s'en approcha de son côté, & en tira des tisons ardents avec lesquels ils coururent tous à la maison des meurtriers pour y mettre le feu. Mais comme ils s'étoient déja munis & fortifiez contre cette attaque, ils repousserent ce danger.

Bucher fait à Cesar, des bancs, des siéges & des tables des boutiques.

Il y avoit un Poëte nommé Cinna, qui n'avoit eu aucune part à la Conjuration, & qui au contraire étoit ami de Cesar. Ce Cinna eut la veille ce songe : Il lui sembla que Cesar le prioit à souper, qu'il le refusoit, & que Cesar le pressa tant, & lui fit tant de violence, qu'enfin le prenant par la main il l'emmena & le conduisit dans un lieu vaste & tenébreux, où il le suivit malgré lui & dans un saisissement horrible. Cette vision l'inquiéta si fort qu'il en eut la fiévre toute la nuit. Malgré cela le matin, comme on emportoit le corps de Cesar, il eut honte de ne pas se trouver à son convoi, se leva pour y aller,

Songe du Poëte C. Helvius Cinna.

yant point parlé de la mort de Clodius, n'a pû nous apprendre ce qui se passa à ses funerailles. C'est ce seul endroit où il est fort parlé de cette particularité, au moins, je ne me souviens pas d'en avoir rien lû ailleurs. Si l'on ne connoissoit le peuple on s'étonneroit qu'il ait fait pour ce séditieux, ce qu'il fait ici pour ce grand homme.

&

& se mêla parmi la foule dans le moment que le peuple étoit le plus emporté & le plus aigri. Dès qu'on le vit, on le prit pour cet autre Cinna qui tout recemment avoit dit mille injures à César en pleine assemblée, & le peuple se jettant sur lui, le mit en piéces.

L'accomplissement de ce songe, Cinna mis en piéces par le peuple.

Brutus & ses complices craignant un pareil sort, sur tout après le changement d'Antoine, sortirent de la ville & demeurerent quelque tems à Antium pour retourner à Rome dès que la premiere fougue de cet emportement seroit calmée, ce qu'ils espéroient bien-tôt d'une multitude, dont tous les mouvemens sont toûjours fort prompts, & qui n'a jamais de tenuë. D'ailleurs ils avoient pour eux le Senat qui, quoiqu'il n'eût fait aucune recherche de ceux qui avoient déchiré Cinna, avoit poursuivi & fait prendre ceux qui avec des tisons ardens étoient allez pour brûler leurs maisons. Déja même le peuple, fâché contre Antoine qui tranchoit du Monarque & faisoit toutes choses avec un pouvoir absolu, désiroit Brutus, & s'attendoit qu'il viendroit bien-tôt en personne leur donner les jeux qu'il leur devoit en qualité de Préteur. Mais Brutus ayant été averti que plusieurs des soldats veterans, qui avoient servi sous César, & reçu de lui des terres & des maisons, lui dressoient des embûches pour le tuer, & qu'ils

Brutus & ses complices sortent de Rome, & s'arrêtent pour quelque tems à Antium.

Le Senat ne fit aucune recherche de ceux qui avoient déchiré Cinna.

Les veterans dressent des embûches à Brutus pour venger César.

Dès que la premiere fougue de cet emportement seroit calmée.) Au lieu de πρὸς δῆ du texte, il faut lire comme dans un mss. μέχρι δῆ, & dans la ligne suivante il faut lire φερομένης, au lieu de φερομένοις.

se glissoient dans la ville par petits pelotons, il n'osa y retourner. Son absence n'empêcha pas que le peuple n'eût les jeux qu'il lui devoit, rien n'y fut épargné, & ils furent d'une très-grande magnificence, car ayant fait acheter de tous côtez plusieurs bêtes étranges, il voulut qu'on n'en donnât, ni qu'on en reservât aucune, mais qu'elles fussent toutes employées à ses jeux. Il alla même en personne jusqu'à Naples pour parler à des Comédiens, à des farceurs, & autres tels ministres du Dieu Bacchus, & pour les engager. Et voulant avoir à quelque prix que ce fût, un Comédien nommé Canutius, qui avoit beaucoup de réputation dans son art, il écrivit à ses amis & les pria instamment de ne rien oublier pour lui persuader de venir, car il ne trouvoit pas qu'il fût convenable de forcer aucun des Grecs. Il écrivit aussi à Ciceron qu'il falloit absolument qu'il assistât à ses jeux, & il l'en pressoit avec de grandes instances.

Brutus absent donne de magnifiques jeux au peuple. Les soins qu'il se donne pour cela.

Canutius Comedien Grec de grande reputation.

Comme les affaires étoient en cet état, voici un nouveau changement par l'arrivée du jeune Octave. Il étoit fils de la niéce de Jule César qui l'avoit adopté & déclaré son héritier par son testament. Il étudioit à Apollonie quand César fut tué, & il l'attendoit là pour le suivre à la guerre qu'il avoit résolu d'aller faire aux Parthes. Mais dès qu'il eut appris ce meurtre, il partit pour

Arrivée du jeune Octave, qui fut appellé Cesar Auguste.

Il voulut qu'on n'en donnât aucune.) Car ceux qui donnoient les jeux faisoient quelquefois de ces liberalitez, ce qui diminuoit d'autant le plaisir du peuple.

Rome. Et prenant d'abord le nom de Cesar pour commencer à gagner par là le peuple, & distribuant à tous les Citoyens tout l'argent que le défunt lui avoit laissé, il excita des factions contre Antoine, & à force d'argent il attira & assembla un grand nombre de veterans qui avoient servi sous Cesar. Ciceron s'étant aussi déclaré pour lui à cause de la haine qu'il avoit pour Antoine, Brutus l'en reprit très-aigrement, & lui écrivit pour lui reprocher *qu'il ne redoutoit nullement un maître, mais qu'il craignoit seulement un maître qui le haïssoit, & qu'il ne cherchoit qu'à se ménager une servitude douce & humaine, en écrivant & disant par tout que le jeune Cesar étoit doux & humain*, *mais*, ajoûtoit-il, *nos ancêtres n'ont jamais pû supporter des maîtres, quelque doux qu'ils ayent été.* Et il l'assûroit *que pour lui jusqu'à ce moment il n'avoit déterminé ni de faire la paix, ni de faire la guerre, mais qu'il étoit fortement resolu de ne se rendre jamais esclave, quelque chose qui pût arriver, & qu'il étoit fort étonné de voir Ciceron craindre une guerre civile, parce qu'elle est pleine de dangers, & ne pas craindre une paix honteuse & indigne, & ne demander d'autre récompense pour avoir chassé Antoine de la Tyrannie, que d'établir Cesar Tyran.* Tel étoit Brutus dans les premieres lettres qu'il écrivoit.

Il distribuë à tous les Citoyens l'argent que Cesar lui avoit laissé.

Ciceron se déclaré pour le jeune Cesar.

Lettre de Brutus à Ciceron.

Les anciens Romains ne pouvoient souffrir des maîtres quelque doux qu'ils fussent.

Déja tout le peuple Romain étoit partagé, les uns prenoient le parti de César, & les autres embrassoient celui d'Antoine, & les armées étoient à l'encan comme sous un crieur public au plus offrant & dernier encherisseur. Brutus désespé-

Le peuple Romain partagé entre Cesar & Antoine.

rant donc de ses affaires, résolut de quitter l'Italie, & ayant traversé par terre toute la Lucanie, il se rendit à Elée qui est sur le bord de la mer. Porcie devant en partir pour s'en retourner à Rome, tâchoit de cacher la douleur qu'elle avoit de se séparer de son mari, mais un tableau la trahit, quoiqu'elle eût d'ailleurs beaucoup de courage. Le sujet de ce tableau étoit tiré de l'histoire des Grecs, c'étoit l'adieu d'Hector & d'Andromaque, qui recevoit de ses mains son fils Astyanax & qui avoit les yeux attachez sur ce cher mari. Porcie ayant vû ce tableau, l'image de son malheur la frappa, & la fit fondre en larmes. Et comme elle ne pouvoit s'en détacher, elle alla plusieurs fois dans le même jour le regarder & se rassasier de pleurs. Acilius, un des amis de Brutus, la voyant en cet état, se mit à prononcer les paroles qu'Andromaque dit à Hector dans Homere, *mon cher Hector vous me tenez lieu de pere, de mere, de freres; toutes mes tendresses sont réünies dans un si cher époux.* Et Brutus soûriant, *mais je ne sçaurois*, dit-il, *adresser à Porcie les mêmes paroles qu'Hector adresse à Andromaque: Retournez chez vous, reprenez vos occupations ordinaires, vos toiles, vos fuseaux, vos laines, & distribuez à vos femmes leur ouvrage, car la foiblesse naturelle de son corps l'empêche bien d'égaler les exploits, dont nous sommes capables, mais par sa fermeté & par son courage elle ne combattra pas pour sa patrie moins généreusement que nous.* C'est une particularité que l'on sçait de Bibulus, fils de Porcie qui la rap-

Ville de la Lucanie sur la côte de la mer.

Dans Elée, il y avoit un tableau de l'adieu d'Hector & d'Andromaque. Amiot a fort mal traité cet endroit, en traduisant *comment Andromaque accompagnoit son mari Hector, ainsi qu'il sortoit de la ville de Troye.* Il fait bien voir par là qu'Homere lui étoit inconnu.

Porcie est frappée de ce tableau qui lui représente l'image de son malheur.

Dans le VI. liv. de l'Iliade.

Brutus en continuant le passage d'Homere, donne un grand éloge à Porcie.

porte dans les mémoires qu'il a composez.

Brutus partit d'Elée, & fit voile vers Athénes; le peuple le reçut avec toutes les marques d'une véritable affection, & avec des acclamations très-grandes, & fit en son honneur les plus beaux décrets, & il alla loger chez un de ses anciens hôtes. Tous les jours il alloit entendre Theomneste, Philosophe Académicien & Cratippe qui suivoit la Secte Peripateticienne, & philosophant avec eux il paroissoit être dans un profond loisir & n'avoir aucune affaire, & cependant il faisoit tous ses préparatifs pour la guerre sans donner le moindre soupçon. Il envoya en Macedoine Herostrate pour pratiquer ceux qui commandoient les troupes dans ce pays-là, & prit avec lui tous les jeunes gens qui étoient venus de Rome pour étudier à Athenes, du nombre desquels étoit le fils de Ciceron, qu'il louë extraordinairement disant que *soit qu'il veillât ou qu'il dormît, c'étoit une chose admirable de voir combien il étoit fier, & ennemi des Tyrans.*

Brutus va à Athenes, où il est honorablement reçu.

Il alloit tous les jours entendre les Philosophes.

Il faisoit secretement tous ses preparatifs pour la guerre.

Il emmene avec lui tous les jeunes Romains qui étudioient à Athenes.

Eloge que Brutus fait au fils de Ciceron.

Dès qu'il eut commencé à s'entremettre des affaires à visage découvert, il reçut avis que quelques vaisseaux Romains chargez de richesses venoient d'Asie, & que le Capitaine qui les commandoit, très-honnête homme & son ami particulier, leur faisoit tenir la route d'Athenes; il alla au devant & le rencontra près de la ville de Caryste sur la côte de l'Eubée. Là s'étant abouché avec lui, il lui persuada de lui remettre

Brutus persuade à un Capitaine de lui remettre les

vaisseaux qu'il ramenoit d'Asie chargez de richesses.

ses vaisseaux, & les ayant reçus il le traita magnifiquement à souper, car même il se rencontra par hazard que c'étoit la fête de Brutus, le propre jour de sa naissance.

Brutus prononce à table un vers d'Homere, qui fut le présage de son malheur.

Dans le XVI liv. de l'Iliade.

Quand ils furent à table & qu'ils eurent commencé à boire, on fit d'abord des libations en l'honneur de la victoire de Brutus & de la liberté des Romains, & Brutus voulant engager & fortifier encore plus ses convives, demanda une plus grande coupe, & l'ayant prise pleine de vin, il prononça sans aucun sujet apparent ce vers que Patrocle dit à Hector en mourant, *mais le fils de Latone, secondé par mon cruel destin, m'a ôté la vie.* Les historiens ajoûtent à cette particularité qu'à la journée de Philippes, quand il sortit de sa tente pour le dernier combat, il donna à ses soldats pour mot *Apollon.* C'est pourquoi ils prétendent que ce vers qu'il prononça, fut un présage du malheur qui lui arriva à cette bataille.

Deux cent cinquante mille livres.

Quelques jours après ce repas Antistius lui délivra cinq cent mille drachmes de l'argent

Prononça sans aucun sujet apparent ce vers que Patrocle dit à Hector en mourant.) Plutarque veut dire que Brutus avoit prononcé ce vers tout d'un coup sans l'avoir amené par aucune chose précédente qui le fondât. Mais il ne faut pas s'imaginer que Brutus prononçât ce vers sans sujet & sans aucune vûë. On beuvoit à la liberté des Romains, cette liberté étoit le fruit de la mort de Cesar, & comme Brutus avoit l'idée toute occupée de cette mort, il dit ce vers d'Homere pour faire entendre qu'en commettant ce meurtre il avoit prêté sa main à Apollon & à la cruelle destinée de ce Prince, & que c'étoient les Dieux & le destin qui l'avoient tué. Mais ce vers qu'il appliquoit à la mort de Cesar, devint par l'évenement le présage de la sienne.

qu'il conduiſoit en Italie. Tous les ſoldats qui reſtoient de l'armée de Pompée, & qui étoient encore errans dans la Theſſalie, ſe rendirent de très-bon cœur auprès de lui. Il enleva à Cinna cinq cent chevaux qu'il menoit à Dolabella en Aſie, & s'étant rendu par mer à la ville de Demetriade, d'où on enlevoit pour Antoine une grande quantité d'armes, que Jule Ceſar avoit fait faire pour la guerre contre les Parthes, il s'en rendit maître. Hortenſius Préteur de la Macedoine, lui ayant remis ſon Gouvernement, & tous les Rois, Princes & Potentats des environs s'étant liguez avec lui & lui ayant donné toutes leurs forces, il eut nouvelles que Caïus Antonius, ferere d'Antoine, étoit parti d'Italie, & venoit à Fpidamne & à Apollonie, pour joindre les troupes que Gabinius y tenoit aſſemblées. Mais Brutus voulant le prévenir & lui enlever ces troupes avant ſon arrivée, fit d'abord prendre les armes à ceux qu'il avoit avec lui, & marcha par des lieux raboteux & difficiles pendant une neige affreuſe, & fit tant de diligence, qu'il laiſſa fort loin derriere lui ſes ſommiers, qui portoient ſes vivres. Etant arrivé devant les murailles d'Epidamne, le travail & le froid qu'il avoit endurez, lui cauſerentune maladie, qu'on appelle *Boulimie*, & qui arrive aſſez ordinairement aux hommes & aux bêtes qui ont beaucoup fatigué, ſur-tout dans un tems de neige, ſoit que la chaleur naturelle renfermée au dedans

Brutus enleve à Cinna cinq cent chevaux.

Il ſe rend maître des armes que Ceſar avoit fait faire à Demetriade pour la guerre des Parthes.

Hortenſius lui remet la Macedoine.

Pluſieurs Rois & Princes ſe liguent avec lui.

Il marche par un tems de neige pour enlever les troupes que Gabinius commandoit à Epidamne.

Il tombe dans la maladie appellée Boulimie.

La cause de cette maladie.

par le froid du dehors, & par la condensité des pores, consume très-promptement toute la nourriture, ou que la vapeur subtile & perçante de la neige fonduë pénétrant le corps en chasse la chaleur naturelle, qu'elle dissipe au dehors. Car il semble que c'est cette chaleur éteinte par le froid qu'elle rencontre en sortant sur la superficie du corps, qui fait les sueurs qui arrivent dans cette maladie. Mais c'est de quoi nous avons écrit plus amplement dans un autre Traité.

Dans le VI. liv. des propos de table, quest. VIII.

Brutus étant donc tombé dans une grande défaillance, & personne dans son camp n'ayant pas la moindre chose à lui donner à manger, ses gens furent obligez de recourir à leurs ennemis, & s'étant approchez des portes, ils demanderent aux gardes un peu de pain. Ces gardes ayant appris l'accident arrivé à Brutus, allerent eux-mêmes lui porter à manger & à boire. En reconnoissance de cette générosité Brutus, devenu maître de la ville, traita avec beaucoup d'humanité, non seulement ces gardes, mais encore tous les autres pour l'amour d'eux.

Les gens de Brutus ont recours aux ennemis pour avoir dequoi lui donner à manger.

Reconnoissance & humanité de Brutus.

Caïus Antonius s'étant jetté dans Apollonie, manda à toutes les troupes qui étoient aux environs, de l'y venir trouver. Mais quand il vit qu'au contraire elles alloient se rendre à Brutus, & que ceux d'Apollonie même étoient fort portez pour lui, il abandonna la ville, & se retira à Buthrote, après avoir perdu en chemin trois cohortes qui furent taillées en piéces par Brutus,

Caïus Antonius se jette dans Apollonie, & est obligé d'en sortir.

Il se retire à Buthrote, & perd en chemin trois cohortes que Brutus taille en piéces.

Brutus. Ensuite il voulut forcer quelques postes que les troupes de Brutus avoient occupez autour de Billis, & ayant engagé un grand combat avec le jeune Ciceron, il fut battu; car Brutus se servoit du fils de Ciceron comme d'un grand Capitaine, & eut des succès considérables par son moyen.

Il est encore battu par le fils de Ciceron.

A quelques jours de-là Brutus ayant surpris Caïus Antonius dans des lieux pleins de marais, & fort éloigné de sa retraite, il ne voulut pas qu'on le chargeât, mais il l'enveloppa avec sa Cavalerie, & ordonna à ses gens d'épargner des troupes qui seroient bien-tôt pour eux, ce qui arriva, car elles se rendirent avec leur Général, de sorte que Brutus avoit déja sous ses ordres un assez bon corps d'armée. Il retint donc long-tems auprès de lui Caïus Antonius, le laissant jouir de tous ses honneurs, car il lui laissa même les enseignes de sa dignité de Commandant, quoique plusieurs, & Ciceron même, lui écrivissent de Rome & le pressassent de le faire mourir. Mais voyant enfin qu'il commençoit à pratiquer sourdement les Capitaines, & qu'il ne cherchoit qu'à faire quelque remuëment, il le mit dans une de ses galeres, où il le fit garder fort étroitement. Les soldats, qu'il avoit corrompus, s'étant retirez à Apollonie, écrivirent à Brutus qu'il n'avoit qu'à y venir, & qu'ils rentreroient dans leur devoir; mais Brutus leur manda *que ce n'étoit pas la coûtume de leurs ancêtres que le Général*

Brutus force Caïus Antonius à se rendre à lui avec ses troupes.

Honneur que Brutus lui fait.

On écrit de Rome à Brutus pour le presser de faire mourir Caïus Antonius.

Il se contente de le mettre en prison dans une de ses galeres.

Réponse de Brutus à des soldats rebelles qui l'appel-

loient pour rentrer dans le devoir.

allât trouver les soldats rebelles ; qu'il falloit que ces soldats se rendissent auprès de leur Genéral , & que par leurs soûmissions ils desarmassent sa colere. Ils se rendirent donc auprès de lui , eurent recours aux prieres , & il leur pardonna.

Changement qui étoit arrivé à Rome depuis le départ de Brutus.

Comme il étoit sur le point de passer en Asie, il reçut les nouvelles du changement qui étoit arrivé à Rome. Le jeune Cesar étoit soûtenu & fortifié contre Antoine par le Senat. Mais ayant chassé Antoine de l'Italie , il étoit devenu formidable , car il demandoit le Consulat contre les loix , & entretenoit de grandes armées , dont la ville n'avoit aucun besoin. Et comme il voyoit que le Senat supportoit avec peine son agrandissement, qu'il jettoit déja les yeux sur Brutus , & qu'il lui decernoit de nouveaux Gouvernemens, & lui confirmoit ceux qu'il avoit déja , il avoit commencé à craindre lui-même , & avoit envoyé offrir à Antoine son amitié , & ayant comme investi Rome avec ses troupes , il s'étoit fait donner le Consulat , n'étant encore qu'à peine dans son adolescence , car il n'étoit que dans sa vingtiéme année , comme il l'écrit lui-même dans ses Commentaires. En même tems il avoit appellé en Justice Brutus & ses complices pour avoir tué le premier & le plus grand personnage de Rome , & celui qui étoit dans les plus grandes dignitez, & cela sans aucune forme de justice, & il avoit chargé Lucius Cornificius de l'accusation de Brutus , & Agrippa de celle de Cassius.

Le jeune Cesar se fait donner le Consulat à l'âge de xx. ans.

Ses Commentaires.

Il appelle en Justice Brutus , & ses complices pour le meurtre de Cesar.

Les accusez sont condamnez par contumace.

Et comme les accusez n'avoient pas comparu, ils avoient été condamnez par contumace, les Juges ayant été forcez de donner leurs suffrages sans autre délay. On dit aussi que lorsque le Heraut avoit appellé Brutus à haute voix de dessus la Tribune, selon la coûtume, l'ajournant à comparoître devant ses Juges, le peuple avoit gemi manifestement, que les gens de bien avoient baissé la tête sans oser dire un seul mot, & qu'on avoit vû Publius Silicius verser des larmes, ce qui dans la suite le fit comprendre parmi les proscrits. Après quoi Cesar, Lepidus & Antoine s'étant raccommodez & ayant fait entre eux cette fameuse ligue si connuë sous le nom de Triumvirat, ils avoient partagé les Provinces, & fait cette horrible proscription de deux cent Citoyens, dont ils mirent la tête à prix. Ciceron fut du nombre de ceux qui périrent en cette occasion.

Dion l'appelle Silicius Coronas.

Triumvirat de Cesar, Lepidus & Antoine.

Ces nouvelles ayant donc été portées en Macedoine, Brutus, forcé d'imiter cette barbarie, écrivit à Hortensius de faire mourir Caïus Antonius pour venger la mort de Ciceron, & celle de l'autre Brutus, dont l'un étoit son ami, & l'autre son proche parent. Cela fut cause que dans la suite Antoine, ayant fait prisonnier Hortensius à la bataille de Philippes, l'égorgea sur le tombeau de son frere. Et Brutus dit publiquement, *qu'il avoit plus de honte de ce qui avoit causé la mort de Cice-*

Brutus écrit à Hortensius de faire mourir C. Antonius par represailles.

Antoine égorge Hortensius sur le tombeau de son frere.

Beau mot de Brutus.

Et Brutus dit publiquement qu'il avoit plus de honte de ce qui avoit causé la mort de Ciceron, qu'il n'avoit de douleur de sa

ron, qu'il n'avoit de douleur de sa mort même, & qu'il ne pouvoit s'empêcher de blâmer ses amis de Rome de ce qu'ils se rendoient esclaves plus par leur faute que par celle des Tyrans, & qu'ils avoient la lâcheté de voir & de souffrir des choses dont le seul recit auroit dû leur être insupportable & leur faire horreur.

Brutus donne ordre qu'on assemble une flotte sur la côte de Bithynie.

Quand il fut passé en Asie avec son armée, qui étoit déja fort nombreuse & en très-bon état, il donna ordre qu'on assemblât une grande flotte sur la côte de Bithynie, & au Port de Cyzique, & cependant il alla par terre, calmant les villes & donnant audience aux Princes & aux Gouverneurs. Il écrivit en même tems à Cassius pour le détourner du voyage d'Egypte, & pour le faire venir en Syrie, car il lui manda *que ce n'étoit point pour se donner l'Empire à eux-mêmes, mais pour mettre leur patrie en liberté, qu'ils avoient assemblé de si grandes forces; qu'ils ne devoient donc point aller errans & vagabonds par le monde, mais que se souvenant toûjours de leur but, & l'ayant toûjours en vûë, ils devoient ne se point trop éloigner de l'Italie, & s'en rapprocher au contraire, & se hâter d'y retourner pour secourir leurs Citoyens.*

Il écrit à Cassius pour le détourner du voyage d'Egypte.

mort même.] Car la mort de Ciceron, sur tout à l'âge de LXIV. ans, étoit un accident ordinaire dont on pouvoit & on devoit se consoler, mais il n'y avoit rien de plus honteux ni de plus déplorable que cette ligue horrible qui l'avoit causée, & sous laquelle tout l'Empire avoit eu la bassesse de plier. Voilà ce qui devoit faire gémir un véritable Romain.

Et qu'ils avoient la lâcheté de voir & dû souffrir des choses dont le seul recit auroit dû leur être insupportable.] Il y a beaucoup de force dans ce trait. Quelle lâcheté n'est-ce point de voir & de souffrir ce qu'on ne devoit pas même pouvoir entendre.

Cassius se rendit à ces remontrances, & partit pour l'aller trouver. Brutus alla au devant de lui & ils se rencontrerent près de Smyrne. C'étoit la premiere fois qu'ils s'étoient vûs depuis qu'ils s'étoient separez au Pirée, l'un pour aller en Macedoine, & l'autre pour venir en Syrie. Ce fut une extême satisfaction pour eux & un grand sujet de confiance, de voir les troupes qu'ils avoient l'un & l'autre; car au lieu qu'ils étoient partis d'Italie, comme les bannis les plus malheureux & les plus délaissez, sans argent, sans armes, sans le moindre vaisseau équipé, ni un seul soldat, ni une seule ville à leur dévotion, peu de tems après ils se trouvoient ensemble très-bien fournis de vaisseaux, d'Infanterie, de Cavalerie, & d'argent, & en état de faire tête à leurs ennemis & de leur disputer l'Empire.

Brutus & Cassius se joignent près de Smyrne.

L'heureux changement qui étoit arrivé dans leurs affaires.

Cassius vouloit bien faire autant d'honneur à Brutus, qu'il en recevoit de lui, mais Brutus le prévenoit presque toûjours, allant le plus souvent le premier chez lui, d'autant plus même que Cassius étoit le plus âgé, & que la foiblesse de son temperament ne lui permettoit pas de supporter les fatigues. Cassius étoit regardé comme un Capitaine très-habile dans le métier de la guerre, mais il avoit la réputation d'être violent & emporté, & d'aimer mieux gouverner par la crainte; du reste il passoit pour grand railleur quand il étoit avec ses amis, & pour homme qui s'abandonnoit un peu trop à la plaisanterie.

Honneur que Brutus faisoit à Cassius

Caractere de Cassius.

Mais on convient que Brutus étoit fort aimé du peuple pour sa vertu, adoré de ses amis, admiré de tous les gens de bien, & qu'il n'étoit haï de personne, non pas même de ses ennemis, car il étoit singulierement doux & humain, d'une magnanimité extraordinaire, ne se laissant jamais vaincre ni par la colere, ni par la volupté, ni par l'avarice, & conservant toûjours son jugement ferme, droit & inflexible sur tout ce qui étoit honnête & juste. Et ce qui contribua le plus à lui acquerir l'affection & l'estime de tout le monde, c'étoit la foi que l'on avoit à la pureté & à la droiture de ses intentions; au lieu qu'il n'y avoit personne qui osât se flatter que Pompée, ce grand Pompée, s'il eût vaincu Cesar, eût voulu soûmettre aux loix sa puissance, & l'on étoit au contraire très-persuadé qu'il retiendroit l'autorité souveraine sous le nom de Consul, ou de Dictateur, ou de quelque autre Magistrature plus douce, dont il amuseroit & consoleroit le peuple. Et pour Cassius, cet homme violent & colere, & qui souvent se laissoit emporter hors des voyes de la justice par son interêt, on étoit bien convaincu qu'il faisoit la guerre, qu'il couroit le monde, & qu'il s'exposoit à toutes sortes de dangers bien plus pour s'élever à quelque grande puissance, que pour procurer la liberté à ses Citoyens.

Brutus n'étoit pas haï de ses ennemis mêmes.

Caractère de Brutus.

Ce qu'on étoit persuadé que feroit Pompée, s'il eût vaincu Cesar.

Veuës de Cassius dans tous les mouvemens qu'il se donnoit.

Que si nous remontons plus haut, les Cinnas, les Marius, les Carbons, en se proposant leur pa-

Celles de Cinna, de Marius & de Carbon.

trie même pour le prix & le fruit de leurs travaux & de leurs victoires, n'ont-ils pas en quelque façon combattu pour s'en rendre les maîtres & les Tyrans? Au lieu qu'à Brutus, jamais ses ennemis mêmes ne lui ont reproché des vûës si interessées & si injustes. Au contraire Antoine lui donna cette grande louange devant une infinité de témoins, *qu'il étoit le seul des Conjurez qui eut conspiré contre Cesar par le seul attrait de la beauté & de la grandeur de cette action, & que tous les autres y avoient été excitez par la haine particuliere qu'ils avoient pour lui & par l'envie qu'ils lui portoient.* De-là vient que Brutus dans tout ce qu'il écrit, paroît manifestement avoir moins de confiance dans ses nombreuses troupes, que dans sa vertu, car étant déja à la veille du danger auquel il alloit s'exposer, il écrivit à Atticus, *que ses affaires étoient au comble de la Fortune, car ou il affranchiroit les Romains par sa victoire, ou il se délivreroit de la servitude par sa mort; que toutes les autres choses étoient en bon état pour eux, & dans une assiette ferme & assurée, mais qu'il y avoit encore une seule chose très-incertaine, & dont ils ne pouvoient s'assurer, c'est s'ils vivroient ou s'ils mourroient libres.* Il dit qu'*Antoine portoit la*

Celles de Brutus bien plus nobles.

Grande louange qu'Antoine donne à Brutus.

Lettre que Brutus écrit à Atticus la veille de la bataille de Philippes.

Il dit qu'Antoine portoit la peine dûë à sa folie.) Il n'est pas étonnant que Brutus, qui en tuant Cesar croyoit avoir fait la plus grande, la plus juste & la plus belle action du monde, blâmât Antoine d'avoir plûtôt suivi le parti du jeune Cesar, que celui des meurtriers de Jule. Mais Antoine pourroit trouver des défenseurs, qui ne manqueroient pas de raisons pour soûtenir que le parti qu'il avoit pris étoit le plus honnête & le plus louable.

peine duë à sa folie en ce que pouvant se mettre au nombre des Brutus, des Cassius, & des Catons, & partager leur gloire, il avoit mieux aimé se joindre à Octave, & ne tenir que le second rang, & que s'il n'étoit pas vaincu avec lui dans la bataille, qui s'alloit donner, il lui feroit bien-tôt la guerre. En quoi il paroît qu'il prophétisa de loin ce que l'évenement justifia dans la suite.

Prophetie de Brutus qu'Antoine feroit bien-tôt la guerre à Cesar.

Pendant le souper qu'ils firent à Smyrne, Brutus demanda à Cassius une partie des grandes sommes qu'il avoit ramassées, lui alleguant que toutes celles qu'il avoit euës de son côté, il les avoit dépensées à bâtir & à équiper cette nombreuse flotte, qui reduiroit toute la mer Mediterranée en leur pouvoir. Mais les amis de Cassius l'empêchoient de donner cet argent : *Il n'est pas juste* lui disoient-ils, *que ce que vous avez conservé de vos épargnes, & ce que vous avez levé sur les peuples en vous exposant à leur haine, vous le donniez à Brutus, afin qu'il s'en serve à gagner le peuple & à faire des largesses aux soldats.* Malgré tout cela Cassius lui en donna la troisiéme partie, après quoi s'étant separez encore pour aller exécuter chacun les choses dont ils étoient chargez, Cassius se rendit maître de Rhodes, & usa durement & fierement de sa fortune, quoiqu'en en-

Brutus demande à Cassius une partie des sommes qu'il avoit ramassées.

Les amis de Cassius veulent l'empêcher de donner cet argent, & lui rendre Brutus suspect.

Cassius lui en donne la troisiéme partie.

Cassius se rend maître de Rhodes, & la traite durement.

Et ne tenir que le second rang.) Mais quel rang auroit il tenu s'il se fût joint aux autres? Cassius auroit-il souffert qu'il eut été le premier? On va voir dans un moment que Brutus & Cassius seront sur le point de se broüiller pour quelques sommes que le premier demandoit à l'autre.

trant

trant dans la ville, comme les habitans l'appelloient leur maître & leur Roi, il leur eut répondu avec modestie, *Je ne suis ni Roi, ni maître; je suis le meurtrier de celui qui vouloit se rendre nôtre maître & nôtre Roi.*

Réponse de Cassius aux Rhodiens qui l'appelloient leur maître & leur Roi.

Brutus demanda aux Lyciens de l'argent & des troupes. Mais l'Orateur Naucrate obligea les villes à se revolter, & les habitans du pays occuperent quelques montagnes pour fermer les passages. Brutus envoya contre eux un détachement de Cavalerie, qui les ayant surpris à table pendant leur dîner, en passerent six cens au fil de l'épée, après quoi s'étant rendu maître de plusieurs châteaux & petites villes, il relâcha sans rançon tous ceux qu'il fit prisonniers, dans l'esperance que cette action de douceur lui attireroit l'affection des peuples. Mais ils étoient fort opiniâtres, le dommage qu'ils souffroient dans leurs terres les irritoit, & ils méprisoient ces marques de douceur & d'humanité, qui n'empêchoient pas leurs pertes. Enfin il alla mettre le siége devant la ville de Xanthe, où tous les plus braves de la Lycie s'étoient enfermez.

Les Lyciens se revoltent contre Brutus, à cause des sommes & des troupes qu'il leur demandoit.

Action de douceur de Brutus, très-inutile.

Il va mettre le siége devant la ville de Xanthe, capitale de la Lycie.

Pendant le siége quelques-uns de la Garnison, profitant de la riviere, qui baignoit leurs murailles, tâchoient de se sauver en nageant entre deux eaux. Mais on les prenoit avec des filets que les assiégeants tendirent tout au travers du courant & au haut desquels étoient attachées de sonnettes, qui avertissoient dès le moment qu'il y avoit

Filets avec des sonnettes tendus au travers du fleuve Xanthus, pour empêcher les Lyciens de se sauver.

quelqu'un de pris. Une nuit les Xanthiens firent une ſortie & mirent le feu à quelques machines dont on battoit leurs murailles ; ils furent repouſſez dès qu'ils eurent été apperçus. Mais un vent impetueux ayant porté les flammes juſques ſur les crenaux des murailles, les maiſons voiſines étoient en danger de s'embraſer. Alors Brutus, craignant pour la ville, commanda à ſes troupes de courir à ſon ſecours & d'éteindre le feu. En même-tems un ſubit deſeſpoir & une rage plus forte que tout le diſcours de la raiſon, & que l'on ne ſçauroit comparer qu'à un violent déſir de la mort, s'emparerent des Xanthiens. Tout à coup on vit libres & eſclaves avec leurs femmes & leurs enfans, tout âge & tout ſexe, border leurs murailles, & tirer de-là ſur ceux qui travailloient à éteindre le feu, & portant eux-mêmes des braſſées de roſeaux & de bois, & de tout ce qu'ils pouvoient trouver de plus combuſtible, ils les jettoient au milieu de l'embraſement pour l'étendre dans toute là ville en lui fourniſſant toûjours une nouvelle matiere pour le nourrir & pour l'irriter. Quand la flamme ſe fut répanduë par tout, & qu'ayant embraſé tous les quartiers de la ville, elle eut commencé à éclater très-vivement & à élever ſes tourbillons, Brutus ſaiſi de compaſſion, ſe montroit par tout à cheval ſoûs les murailles, très-diſpoſé à les ſecourir, & tendant les mains aux Xanthiens, il les conjuroit d'épargner & de ſauver leur ville. Mais perſonne

Brutus veut ſecourir la ville qui s'embraſoit.

Deſeſpoir & rage des Xanthiens.

Ils tirent ſur leurs ennemis qui travailloient à les ſauver & à éteindre le feu.

Brutus à cheval s'approche des murailles & conjure les Xanthiens d'avoir pitié de leur ville.

ne l'écoutoit, au contraire ils cherchoient tous à périr, non ſeulement les hommes & les femmes, mais encore les petits enfans, dont les uns criant & heurlant, ſe jettoient au milieu des flammes, les autres ſe précipitoient du haut des murailles; on en voyoit qui ſe préſentoient aux épées de leurs peres & qui montrant leur gorge nuë, les preſſoient de frapper.

Les enfans des Xanthiens imitent le deſeſpoir de leurs peres.

Qand la ville fut preſque toute conſumée, on apperçut une femme qui ayant ſon enfant mort à ſon cou ſe pendoit elle-même, & qui avec une torche allumée qu'elle tenoit à la main, mettoit le feu à ſa maiſon. Brutus n'eut pas la force de voir un ſpectacle ſi tragique & ſi horrible, il ſe mit à pleurer quand on lui en fit le rapport, & fit publier à ſon de trompe un prix pour tout ſoldat qui auroit pû ſauver un Lycien. On dit qu'il n'y en eut que cent cinquante qui ne purent éviter d'être ſauvez. Ainſi donc les Lyciens après pluſieurs années, rempliſſant comme une fatale revolution de ruine totale, renouvellerent par leur audace deſeſperée la fortune de leurs ancêtres, qui dans les tems des guerres contre les Perſes ayant embraſé de même leur ville, s'étoient fait tous périr.

Action horrible d'une femme de Xanthe.

Brutus propoſe un prix à tout ſoldat qui aura ſauvé un Lycien.

Fatale revolution de ruine.

Les Lyciens avoient déja brûlé leur ville pendant les guerres contre les Perſes.

Après ce grand exemple, Brutus voyant la ville de Patare ſe fortifier contre lui, & ſe préparer à une vigoureuſe défenſe, balançoit à l'attaquer, & ne ſçavoit s'il devoit l'entreprendre, car il craignoit le même deſeſpoir. Mais ayant

heureusement fait quelques-unes de leurs femmes prisonnieres, & les ayant renvoyées sans rançon, ces femmes dirent à leurs peres & à leurs maris, qui étoient des plus considérables, combien Brutus étoit honnête, temperant & juste, & firent tant qu'elles leur persuaderent de céder & de lui livrer leur ville. Dès ce moment toutes les autres villes se rendirent & se soûmirent à lui, & le trouverent doux, gracieux & humain, au delà de leurs espérances. Car au lieu que Cassius, qui environ dans le même-tems s'étoit rendu maître de Rhodes, avoit ordonné à tous les habitans de lui apporter tout leur or & tout leur argent, dont il fit jusqu'à huit mille talens, & avoit condamné de plus la ville à une amende de cinq cent autres talens, Brutus n'exigea que cent cinquante talens des Lyciens, & sans causer aucun autre dommage à leur pays, il en partit pour aller en Ionie.

Ce que font la douceur & l'humanité de Brutus.

Dureté de Cassius pour les Rhodiens.

Vingt-quatre millions.

Cinq cent mille écus.

Moderation de Brutus qui n'exige des Lyciens que cent cinquante mille écus.

Là il fit beaucoup d'actions dignes de mémoire, soit pour récompenser, soit pour punir ceux qui l'avoient mérité. Je n'en raconterai ici qu'une seule, celle dont il fut lui-même le plus touché, & qui plut davantage aux plus gens de bien de Rome. Le grand Pompée ayant été défait par Cesar à la bataille de Pharsale, & ayant perdu ce grand Empire, qu'il lui disputoit, s'en étoit fui en Egypte, & étoit abordé près de la ville de Peluse. Les Tuteurs & les Ministres du Roi Ptolemée, encore enfant, avoient assemblé un

Il avoit alors quinze ou seize ans.

conſeil, pour déliberer avec leurs amis ſur le parti qu'on devoit prendre dans une conjoncture ſi délicate, & les avis étoient fort partagez. Les uns opinoient à recevoir Pompée, & les autres à le chaſſer d'Egypte. Mais un certain Theodote de Chio, qui étoit auprès du jeune Prince, pour lui enſeigner la Rhetorique, & qui alors avoit l'honneur d'être admis aux conſeils, faute de meilleurs conſeillers, fit voir que les uns & les autres commettoient une grande faute, tant ceux qui vouloient qu'on reçût Pompée, que ceux qui vouloient qu'on le chaſſât; que dans la ſituation où l'on ſe trouvoit il n'y avoit qu'une ſeule choſe d'utile, c'étoit de le recevoir & de le tuer, & finit ſon diſcours par ce mot, *un mort ne mord point*. Le conſeil ſe rendit à cet avis, de ſorte que Pompée, le grand Pompée devint un exemple ſingulier des avantures les plus incroyables & les moins attenduës; ſa mort fut l'ouvrage de la rhetorique & de l'éloquence de Theodote; & ce Sophiſte le diſoit lui-même, en ſe glorifiant comme d'un grand exploit.

Theodote de Chio, Rheteur, qui enſeignoit la Rhetorique au Roi Ptolemée.

Proverbe, un mort ne mord point, *ſon origine.*

Un malheureux Sophiſte décide du ſort du grand Pompée.

Quelque tems après Ceſar étant arrivé à Alexandrie, tous ſes méchans conſeillers furent punis comme ils le méritoient, & périrent malheureuſement. Theodote ſeul obtint encore

Theodote obtint encore de la Fortune quelque petit terme, pour aller mener une vie honteuſe, miſerable & vagabonde, ſans feu ni lieu.] Comme ſi la Fortune avoit voulu promener en divers lieux ce monſtre pour faire voir cet exemple de malediction, Theodote fut vagabond cinq ou ſix ans.

de la Fortune quelque petit terme, pour aller mener une vie honteuse, misérable & vagabonde, sans feu ni lieu. Mais enfin il ne put échapper à Brutus, qui parcouroit l'Asie ; on le mena devant lui, & puni du dernier supplice, il acquit un plus grand renom par sa mort, qu'il n'avoit fait par par toute sa vie.

Brutus fait mourir Theodote.

Brutus envoya prier Cassius de le venir trouver à Sardis, & étant averti de son arrivée, il alla au-devant de lui avec ses amis. Toute l'armée en bataille les salua l'un & l'autre du titre d'*Imperator*; mais comme cela arrive d'ordinaire dans les grandes affaires entre deux hommes, qui ont chacun grand nombre d'amis & de partisans & tant de Capitaines & de gens de guerre sous leurs ordres, ils eurent tous deux beaucoup de plaintes & de reproches à se faire réciproquement. C'est pourquoi dès qu'ils furent arrivez à Sardis, avant que de rien resoudre, ils s'enfermerent tous deux seuls dans une chambre, fermerent les portes sur eux, & là sans autres témoins ils commencerent à étaler leurs sujets de plainte. Ensuite ils en vinrent à des reproches sanglans & à des accusations violentes, & enfin la douleur & le dépit leur arrachant des larmes, ils se porterent à se dire des choses très-outrageantes avec beaucoup d'emportement Leurs amis qui les entendoient par dehors, étonnez de la violence de leur colere & de ce haut ton qu'ils avoient pris, craignirent qu'ils ne se portassent à des extrémitez en-

Plaintes reciproques de Brutus & de Cassius.

Ils s'enferment tous deux dans une chambre à Sardis.

Ils s'emportent l'un contre l'autre.

core plus grandes, mais il leur étoit défendu d'entrer. Dans ce moment Marcus Favonius, qui avoit été grand zelateur de Caton pendant sa vie, & qui avoit embrassé la Philosophie, moins par le choix de sa raison, que par une impetuosité naturelle & par une passion de forcené, se mit en devoir d'entrer. Les domestiques voulurent l'en empêcher, mais c'étoit une affaire très-difficile que de retenir Favonius à quelque chose qu'il se portât, car il étoit violent en tout & haut à la main. Il ne tenoit aucun compte de sa dignité de Senateur, & il la ravaloit souvent par une liberté de parler, qui tenoit du Cynique, mais la plûpart des gens ne faisoient que rire & se divertir de ses injures & de ses mots à contre-tems. Poussant donc la porte malgré ceux qui la gardoient il entra, & contre-faisant sa voix, il prononça les vers que Nestor dit dans Homere à Agamemnon & à Achille pour appaiser leur dissension: *mais croyez-moi tous deux, car vous êtes plus jeunes, & j'ai frequenté autrefois des hommes qui valoient mieux que vous, & qui suivoient mes conseils.* Cassius ne fit que rire de cette extravagance, mais Brutus, plus serieux, le prit par les épaules & le chassa, l'appellant *franc chien* & *faux Cynique.* Cependant ils ne poussérent pas plus loin leur contestation & se separerent. Cassius donna ce jour-là même un grand souper où Brutus se trouva, & y amena ses amis qu'il avoit priez. Ils ne furent pas plûtôt à table que Favonius y vint après s'être baigné.

Philosophie souvent embrassée moins par raison que par humeur.

Caractére de Favonius.

Dans le 1. liv. de l'Iliade.

Injures que Brutus dit à Favonius.

Brutus le voyant entrer se mit à crier, qu'il ne l'avoit pas invité, & commanda qu'on lui donnât une place sur le lit du haut bout. Mais lui se fourrant par force au lit du milieu, il s'y plaça. Le repas fut assaisonné de plaisanteries qui ne furent pas desagréables, & les propos de Philosophie n'en furent pas bannis.

Brutus juge un Préteur accusé de concussion & le note d'infamie.

Le lendemain Brutus jugea le procès d'un homme qui avoit commandé les Armées en qualité de Préteur, & qu'il avoit lui-même employé. C'étoit Lucius Pella, accusé par les Sardiens de vols, pilleries, & concussions, & il le nota d'infamie. Ce jugement affligea extrêmement Cassius, qui quelques jours auparavant ayant à juger deux de ses amis accusez des mêmes crimes, s'étoit contenté de leur faire en particulier quelques reprimandes, les avoit renvoyez & avoit continué de s'en servir. C'est pourquoi il se plaignoit de Brutus, & l'accusoit d'être trop severement attaché à la Loi & à la Justice, dans un tems qui demandoit plus de politique & plus d'humanité. Brutus lui répondit, *qu'il devoit se souvenir des Ides de Mars, jour auquel ils avoient tué Cesar, qui ne pilloit ni ne tourmentoit lui-même per-*

Ce jugement déplut à Cassius, & pourquoi.

Cassius accuse Brutus d'être trop attaché à la Justice.

Belle remontrance de Brutus à Cassius

Et commanda qu'on lui donnât une place sur le lit du haut bout. Il y avoit trois lits autour de la table, le plus honorable étoit celui du milieu, celui du haut bout étoit après, & celui du bas bout étoit le moindre. Brutus veut qu'on place Favonius au lit du haut bout, comme un homme de dignité, car il étoit Senateur. Mais il se fourre au beau milieu comme à la place la plus honorable. Ces differents rangs de lits ont été expliquez dans les remarques sur la sat. VIII. du II. liv. d'Horace.

sonne,

sonne, mais qui prêtoit son appuy à ceux qui le faisoient sous son autorité, c'est pourquoi, ajoûtoit-il, *s'il y a un prétexte honnête de négliger la Justice, il valloit bien mieux souffrir les malversations des amis de Cesar, que de fermer les yeux sur celles des nôtres, car en supportant les premiers, nous ne pouvions être taxez que de dissimulation & de peu de courage, au lieu qu'en souffrant les autres, nous passons pour complices de leur iniquité, & nous avons encore notre part aux peines & aux dangers ausquels ils s'exposent.* Voilà quelle étoit la vertu dont Brutus faisoit profession.

Pourquoi il vaut mieux supporter les malversations des amis des autres, que celles de nos amis.

Quand ils furent sur le point de quitter l'Asie, on dit qu'il arriva à Brutus un grand & merveilleux prodige. C'étoit naturellement un homme très-vigilant, & qui ne donnoit au sommeil qu'une très-petite partie de la nuit, tant à cause de sa grande temperance & de la sobrieté avec laquelle il vivoit, que des travaux ausquels il s'étoit accoûtumé. Jamais il ne dormoit le jour, & la nuit il ne reposoit que lorsque tout le monde étoit couché, & qu'il ne trouvoit rien à faire, ni personne avec qui parler. Et alors ayant la guerre sur les bras, & se trouvant chargé de toutes les affaires, il avoit toûjours l'esprit occupé de ce

Brutus dormoit fort peu.

Car en supportant les premiers.) J'ai tâché de rendre clairement le sens de ce passage, mais je dois avertir qu'il est corrompu dans le texte & qu'il faut rétablir la leçon d'un mſ. où on lit, ἐκείνοις μὲν ἀνανδρίας, τῶν δὲ ἀδικίας δόξα, &c.

Et qui ne donnoit au sommeil qu'une très-petite partie de la nuit.) Par ce préambule Plutarque nous dispose fort à croire que c'est ce défaut de sommeil qui enfanta le fantôme que Brutus crut voir. Car une tête échauffée par de longues veilles voit ce que les autres ne voyent point.

qui pouvoit arriver. C'eſt pourquoi, après avoir un peu ſommeillé d'abord après ſon ſouper, il paſſoit le reſte de la nuit à dépêcher les affaires les plus preſſées. Et s'il lui arrivoit quelquefois d'avoir achevé de meilleure heure, & d'avoir quelque peu de tems de reſte, il l'employoit à lire quelque livre juſqu'à la troiſiéme garde où les Centurions, les Tribuns, & tous les autres Officiers avoient accoûtumé de ſe rendre auprès de lui pour recevoir ſes ordres. Comme il étoit donc ſur le point de partir avec toute ſon armée, une nuit qui étoit très-obſcure, ſa tente n'étant éclairée que par une petite lampe qui ne rendoit qu'une lumiere très-foible, & toute ſon armée étant enſevelie dans le ſilence & dans le ſommeil, il étoit plongé dans une méditation profonde, roulant dans ſa tête mille differens penſers; tout d'un coup il lui ſembla qu'il entendoit quelqu'un entrer dans ſa tente. Il jetta les yeux ſur l'entrée, & vit une figure horrible, un corps étrange & monſtrueux qui s'approcha de lui, & qui ſe tint débout près de ſon lit ſans lui dire une ſeule parole. Il eut l'aſſûrance de lui demander, *Qui es-tu donc? Es-tu un homme? Es-tu quelque Dieu? Que viens-tu faire dans ma tente, & que veux-tu?* Le fantôme lui répondit, *Brutus, je ſuis ton mauvais Genie, & tu me verras bien-tôt dans les plaines de Philippes. Eh bien*, repartit Brutus ſans ſe troubler, *nous t'y verrons.* Après quoi le fantôme ayant diſparu, Brutus appella ſes domeſti-

Comment il paſſoit les nuits.

Vers les trois heures du matin.

Fantôme qui s'apparoît à Brutus.

Brutus lui demande qui il eſt.

Réponſe du fantôme.

Réponſe de Brutus.

ques qui lui dirent qu'ils n'avoient rien entendu ni rien vû. Il se remit à veiller & à penser à ses affaires, & dès que le jour fut venu, il alla trouver Cassius & lui raconta la vision qu'il avoit euë. Alors Cassius qui suivoit les sentimens d'Epicure, & qui avoit accoûtumé de disputer sur cela avec Brutus, se mit à lui dire, *Brutus, nous tenons nous autres, dans notre Philosophie, que nous ne sentons, ni ne voyons véritablement tout ce que nous croyons voir & sentir. Car nos sens, faciles à recevoir toutes sortes d'impressions, sont fort trompeurs, & notre imagination est très-prompte & très-propre à les affecter, & à leur imprimer successivement toutes sortes de sentimens & d'idées, sans aucun sujet apparent, ou pour mieux dire sur un néant qui n'a nulle existence; ils sont comme une cire molle toûjours prête à recevoir toutes les figures & les images qu'on veut y imprimer, & nôtre ame ayant en elle-même, & ce qui fait l'impression & ce qui la reçoit, peut facilement sans autre secours que d'elle-même, se charger & se diversifier en toutes sortes de figures & de formes. C'est ce que témoignent assez les differentes formes de nos songes pendant notre sommeil; car notre faculté imaginative les excite sur un commencement très-petit & très-leger, & leur fait prendre toutes sortes de passions, & les figures de fantômes les plus étranges & les plus hideuses. Car cette faculté imaginative a cela de sa nature qu'elle est toûjours en mouvement, & ce mouvement n'est autre chose que l'imagination même & la pensée. Et il y a encore cela de plus en vous, c'est que votre corps attenué &*

Cassius étoit Epicurien.

Discours qu'il fait à Brutus pour lui remettre l'esprit sur le fantôme qu'il avoit vû.

Nos sens sont comme une cire molle.

échauffé par le travail, échauffe aussi votre imagination, la subtilise & la pervertit. Or il n'est nullement croyable qu'il y ait des Démons ou Genies, & quand il y en auroit, il seroit ridicule de croire qu'ils prendroient la figure & la voix des hommes, & que leur vertu & leur puissance s'étendroient jusqu'à nous. Je souhaiterois de tout mon cœur qu'il y en eût, afin que nous ne missions pas seulement notre confiance dans cette grande quantité d'armes & de chevaux, & dans cette nombreuse flotte, mais que nous nous appuyassions encore sur le secours des Dieux, qui ne manqueroient pas d'assister les chefs de la plus belle & de la plus sainte de toutes les entreprises. Par de tels discours Cassius tâchoit de calmer & de remettre l'esprit de Brutus.

Faux principe de Cassius.

Cassius appelle la conjuration contre Cesar, la plus sainte des entreprises.

Prodige de deux aigles qui accompagnent les enseignes de Brutus.

Comme les soldats commençoient à se mettre en marche, des aigles, fondant ensemble du haut

Or il n'est nullement croyable qu'il y ait des Démons ou Genies.) Ce discours de Cassius est mêlé de vrai & de faux. Il est vrai que notre imagination échauffée peut nous séduire & nous présenter des objets faux, que nous voyons comme s'ils etoient véritables & réels; mais Cassius pousse trop loin son principe en disant qu'il n'est nullement croyable qu'il y ait des esprits. Car il est indubitable qu'il y en a, qui peuvent se présenter à nous, nous parler, nous exciter, nous prédire les choses futures. Mais il en est des apparitions des esprits comme des songes. Il y en a de faux, & il y en a de vrais. Il y en a que notre imagination forge, & d'autres que Dieu envoye.

Je souhaiterois de tout mon cœur qu'il y en eût.) Cela est fort adroit pour achever de dissiper les horreurs de Brutus. Il a voulu lui insinuer qu'il est faux qu'il y ait des démons, des esprits, & ensuite il lui fait voir qu'il seroit à souhaiter qu'il y en eût, car s'il y en avoit, ils ne viendroient pas leur prédire des maux, mais des biens, & au lieu de leur être contraires, ils leur seroient favorables. Ainsi, qu'il y ait des démons, ou qu'il n'y en ait point, le fantôme de Brutus est faux, & ce n'est qu'une illusion de la faculté imaginative de son ame.

des nuës, se rabbattirent sur les premieres enseignes & accompagnerent l'armée, toûjours nourries par les soldats jusqu'à la ville de Philippes, où elles s'envolerent & disparurent la veille du combat.

Brutus avoit déja réduit sous son obéïssance la plûpart des peuples des environs, & s'il restoit quelque ville ou quelque Prince à subjuguer, Cassius & lui acheverent alors de les reduire, & assujettirent tout le pays jusqu'à la mer vis-à-vis de Thasos.

Brutus & Cassius subjuguent tout le pays, jusqu'à la mer.

Isle de la mer Egée.

Là ayant surpris Norbanus campé dahs les détroits près d'un lieu appellé Symbolon, ils l'envelopperent & le forcerent d'abandonner ce poste qui étoit fort avantageux ; il s'en fallut même fort peu qu'ils ne lui enlevassent toute son armée, Cesar n'ayant pu le suivre à cause d'une maladie qui l'obligea à demeurer derriere ; mais Antoine vint fort à propos à son secours, ayant fait une diligence si étonnante que Brutus même ne pouvoit la croire. Cesar n'arriva que dix jours après. Ils camperent donc là, Cassius vis-à-vis d'Antoine, & Brutus vis-à-vis de Cesar. Tout l'espace qui étoit entre les deux armées, les Romains l'appel-

Montagne près de Philippes.

Norbanus chassé d'un poste avantageux.

Position des deux armées dans la plaine de Philippes.

Ils camperent donc là, Cassius vis-à-vis d'Antoine, & Brutus vis-à-vis de Cesar.) Il est aisé de voir que le texte est corrompu en cet endroit par la faute des copistes, qui ont mis Cassius pour Brutus, & Brutus pour Cassius. Plutarque lui-même dans la vie d'Antoine met Antoine opposé à Cassius, & Brutus opposé à César. Il faut donc lire dans le texte ϗ καταςρατοπέδευον Ἀντώνιον Κάσσιος, Βρῦτος δὲ Καίσαρα.

lent *la plaine de Philippes.* Jamais on n'avoit vû deux si grosses & si nombreuses armées de Romains campées l'une contre l'autre & prêtes à se charger. Celle de Brutus étoit beaucoup inferieure en nombre à celle de Cesar, mais elle brilloit bien davantage par la magnificence de tout son équipage & par l'éclat de son armure, car la plûpart des armes des soldats étoient d'or ou d'argent, qu'on leur avoit fourni sans mesure, quoique dans tout le reste Brutus eût accoûtumé les Capitaines à suivre la sagesse & la modestie, & à fuir toute superfluité; mais il étoit persuadé que la richesse des armes que les soldats ont toûjours entre leurs mains, & dont ils se

L'armée de Brutus moins nombreuse que celle de Cesar, mais plus magnifique.

Les armes de la plûpart des soldats de Brutus étoient d'or, ou d'argent.

Brutus croyoit que la magnificence des armes augmente le courage des soldats.

Persuadé que la richesse des armes que les soldats ont toûjours entre leurs mains, releve encore le courage des hommes qui ont quelque ambition.) C'étoit aussi le sentiment de César: *Habebatque tam cultos (milites) ut argento & auro politis armis ornaret; simul & ad speciem, & quo tenaciores eorum in prælio essent metu damni.* Sueton. Jul. Cæs. 67. c'étoit encore celui de Sertorius, dont Plutarque dit *que ce qui lui acquit les bonnes graces des Espagnols, c'est qu'il leur donnoit avec profusion de l'or & de l'argent pour dorer leurs casques & enrichir leurs boucliers.* Mais ce n'étoit pas le sentiment de Mithridate, dont Plutarque dans la vie de Lucullus dit *qu'instruit par ses malheurs de l'inutilité d'une armée magnifique, il bannit toutes ces armes dorées & enrichies de pierreries, qu'il commença à regarder comme la richesse du vainqueur, & non comme la force de ceux qui les portent.* Ce n'étoit pas non plus le sentiment de ces Romains dont Tite-Live dit qu'ils avoient appris de leurs Capitaines, *Horridum militem esse debere, non cælatum auro argentoque, sed ferro & animis fretum. Quippe illa prædam verius quam arma esse. Nitentia ante rem, deformia inter sanguinem & vulnera. Virtutem esse militis decus, & omnia illa victoriam sequi, & ditem hostem quamvis pauperes victoris premium esse. liv.* IX. 40. Si ces armes d'or rendent quelquefois les avares plus âpres au combat,

couvrent, releve encore le courage des hommes qui ont quelque ambition, & rend plus âpres au combat les avares, & les force à défendre jusqu'à la derniere goutte de leur sang des armes qu'ils gardent comme leur unique bien.

Cesar purifie son armée dans son camp contre la coûtume des Romains.

Cesar fit dans son camp un sacrifice pour purifier son armée, & fit distribuer une petite mesure de bled, & cinq drachmes par tête à chaque soldat pour le sacrifice. Mais Brutus, pour insulter à cette disette ou à cette mesquinerie, fit ce sacrifice de purification hors de ses retranchemens en pleine campagne, comme c'est la coûtume des Romains, & distribuant ensuite quantite de victimes par compagnies & cinquante drachmes à chaque soldat, il augmenta par là considérablement l'affection & la bonne volonté de toute l'armée.

Brutus purifie la sienne hors de ses retranchemens.

Vingt-cinq livres.

Signes funestes arrivez à Cassius avant la bataille.

Pendant cette cérémonie, il arriva à Cassius un signe qui lui parut funeste. Car le

comme Brutus le pensoir, elles peuvent les disposer aussi à prendre plûtôt la fuite pour sauver leur bien, & rendre même les ennemis plus âpres & plus opiniâtres pour les gagner. Et cela me fait souvenir du mot d'un grand Capitame qui disoit, *miles non timet nisi vestitus*. C'est à nos Généraux à décider entre des autoritez si respectables. Pour moi, si j'ose dire ici mon avis, je crois qu'il faut que des troupes ayent de bons habits & de bonnes armes, & que l'on doit laisser l'or & la parure aux femmes & aux troupes des barbares. Et c'étoit le sentiment d'Homere qui dans le second liv. de l'Iliade remarque qu'un Officier des alliez des Troyens alloit au combat chargé d'or comme une jeune fille.

ὅς ϗ χρυσὸν ἔχων πόλεμον δ' ἴεν ἠΰτε κούρη.

Et cet or ne lui servit qu'à être la proye d'Ajax qui le tua. Dans le texte au lieu de ἄπωρ κτήματα, il faut lire comme dans un ms. ἄσπιρ κτήματι.

Licteur qui portoit devant lui les faisceaux, lui donnant la couronne qu'il devoit mettre sur sa tête, pour sacrifier, la lui présenta à l'envers, & l'on dit qu'un peu auparavant dans une procession la victoire d'or de Cassius, qui étoit portée en pompe, tomba à terre, celui qui la portoit ayant bronché. De plus quantité d'oiseaux carnaciers paroissoient tous les jours dans le camp, & l'on vit plusieurs essaims d'abeilles qui s'étoient assemblées au dedans du camp dans un certain lieu que les Devins firent enfermer, & qu'ils mirent hors de l'enceinte des retranchemens, pour expier ce présage, & pour éloigner la crainte superstitieuse, qui avoit déja ébranlé Cassius mal-

Victoire d'or portée en pompe à la tête des troupes.

Abeilles, de mauvais augure.

Selon la coûtume pour avertir que c'étoit un lieu sacré.

Cassius ébranlé.

Et l'on dit qu'un peu auparavant dans une procession la victoire d'or de Cassius, qui étoit portée en pompe, tomba à terre.] Dion qui a rapporté tous ces prodiges dans le liv. XLVII. dit seulement *qu'un soldat qui portoit une victoire, comme les soldats en portent d'ordinaire, tomba en marchant.* Il ne dit point que cette victoire fût d'or, ni que ce fût la victoire de Cassius. Plutarque paroît mieux instruit que Dion.

Et l'on vit plusieurs essaims d'abeilles.] Nous avons vû déja dans la vie de Dion que les abeilles étoient regardées comme de mauvais augure, & je crois en avoir donné la raison. V. les pag. 486. & 487. de ce même tome.

Et pour éloigner la crainte superstitieuse, qui avoit déja ébranlé Cassius malgré la doctrine d'Epicure dont il étoit entêté.] Voici de ces faux Philosophes qui se démentent dans les occasions. Quand on est dans un faux sistême, il est presque impossible qu'on ne soit ébranlé par les accidens qui le combattent, car quand même ces accidens seroient faux & vains, il suffit qu'il y en ait de véritables de même nature, notre ame qui a en elle les semences du vray & qui est née pour la vérité, est émûë de ces accidens tout faux qu'ils sont, & les prenant pour vrais, elle les rapporte à leur source, & ainsi elle sort de ce faux sistême qu'elle avoit suivi.

gré

gré la doctrine d'Epicure dont il étoit entêté, & entiérement soûmis & captivé l'esprit de toutes les troupes. C'est pourquoi Cassius n'étoit nullement d'avis de hazarder alors la bataille, mais il vouloit qu'on traînât la guerre en longueur, d'autant plus qu'ils avoient plus d'argent que l'ennemi, & qu'ils lui étoient inferieurs en armes & en troupes.

par ces prodiges; malgré la doctrine d'Epicure, dont il faisoit profession.

Cassius est d'avis de differer la bataille, ses raisons.

Brutus au contraire avoit toûjours cherché & cherchoit encore plus que jamais à en venir à une bataille décisive, afin de rendre plûtôt la liberté à sa patrie, ou de délivrer au moins de tant de maux tout le monde déja épuisé par les dépenses infinies qu'il falloit faire pour entretenir ces nombreuses armées, & accablé de toutes les autres miseres que la guerre entraîne nécessairement.

Brutus, au contraire, veut qu'on la donne, & pourquoi.

D'ailleurs comme il voyoit que dans toutes les escarmouches, & dans tous les partis ses gens étoient toûjours les plus forts, & battoient les ennemis, cela lui élevoit le courage. De plus il y avoit une grande désertion dans son armée; tous les jours quantité de déserteurs alloient se rendre à Cesar, & il y en avoit un plus grand nombre encore qu'on soupçonnoit de n'attendre que l'occasion pour suivre leur exemple. C'est ce qui fit changer plusieurs des amis de Cassius, &

Grande désertion dans l'armée de Brutus.

Et accablé de toutes les autres miseres que la guerre entraîne nécessairement.] J'ai dit en général ce que le texte explique en particulier καὶ στρατείαις καὶ προσ-γμασιν. Mais ce dernier mot est corrompu, il faut lire comme dans un mſ. καὶ προστάγμασι.

qui les obligea de se ranger dans le conseil à l'avis de Brutus. Il n'y eut qu'un seul des amis de ce dernier qui s'opposa à son sentiment, ce fut Atellius. Il opina qu'il falloit gagner l'hiver. Brutus lui demanda *quel avantage esperes-tu donc tirer d'attendre encore une année?* *Quel avantage?* répartit Atelius, *quand il n'y en auroit point d'autre, j'aurai toûjours celui d'avoir vécu un an de plus.* Cette réponse fâcha Cassius & déplut extrémement à tous les Officiers qui assistoient à ce conseil, & il fut resolu que l'on donneroit la bataille le lendemain.

Atellius, le seul des amis de Brutus qui s'oppose à son avis.

Brutus soupa ce soir-là gayement, plein de grandes & belles esperances, s'entretint pendant tout le souper de discours de Philosophie; & après le souper il reposa un peu de tems. Mais Cassius, selon le rapport de Messala, soupa en son particulier avec un petit nombre d'amis qu'il avoit amenez avec lui, & pendant tout le repas il fut sombre, pensif & taciturne, quoique ce ne fût pas son naturel. Après le souper il prit la main de Messala, & la serrant par maniere de caresse, comme il avoit accoûtumé, il lui dit en langage Grec, *Messala, je vous prends à témoin qu'il m'arrive la même chose qu'au grand Pompée; je suis forcé malgré moi de mettre au hazard d'une bataille la liberté de ma patrie, & de la jouer comme à un seul coup de dé. Véritablement nous avons bon courage &*

Brutus soupe gayement en public la veille de la bataille.

Cassius soupe en particulier, & est sombre & pensif.

Ce que Cassius dit à Messala après souper.

Qu'il m'arrive la même chose qu'au grand Pompée.) Au lieu de προσέσχειν, il faut lire comme dans un ms. πάσχειν.

grand sujet d'esperer quand nous considérons les faveurs de la Fortune, de laquelle nous aurions grand tort de nous défier, quand même nous suivrions de mauvais conseils. Messala ajoûte qu'en finissant ces derniers paroles, il l'embrassa, & lui dit adieu, & que lui Messala le pria à souper pour le lendemain qui étoit le jour de sa naissance.

Le lendemain à la pointe du jour on exposa dans le camp de Brutus & dans celui de Cassius le signal de la bataille, qui étoit une cotte d'armes de pourpre, & les deux Chefs parlerent ensemble au milieu des deux camps. Cassius adressa le premier la parole à Brutus, & lui dit, *Brutus, puissions-nous remporter la victoire & passer ensemble le reste de nos jours en repos & en prosperité, mais comme les plus grandes affaires des hommes sont toûjours les plus incertaines, & que si la bataille vient à tourner autrement que nous esperons, il nous sera peut-être impossible de nous revoir, dites-moi, qu'avez-vous resolu sur la fuite, ou sur la mort?*

Brutus & Cassius parlent ensemble entre les deux camps le jour de la bataille.

Discours de Cassius à Brutus.

Brutus lui répondit, *Cassius, pendant que j'étois encore jeune, & sans experience des choses du monde,*

Réponse de Brutus.

Qu'en finissant ces dernieres paroles.) Il faut lire comme dans un mſ. ταῦτα εἰπὼν. Car c'est Cassius qui en finissant embrasse Messala.

Et que lui Messala le pria à souper pour le lendemain qui étoit le jour de sa naissance.] Le Grec est un peu obscur. Car on ne voit pas bien si le lendemain est le jour de la naissance de Cassius, ou celui de la naissance de Messala. J'ai suivi le dernier sens. Cassius sombre & pensif, comme il étoit, ne pensoit guéres à prier à souper pour le lendemain. Ce fut Messala qui le pria & qui le pria pour le jour de sa fête. Car c'étoit la coûtume de prier ses amis le jour de sa naissance.

Brutus croyoit qu'il n'etoit ni pieux, ni digne de l'homme de se tuer soi-même.

Il change de sentiment sans raison.

je m'avisai, je ne sçai comment, de composer un traité de Philosophie, où je blâmois fort Caton de s'être tué lui-même, comme n'étant ni pieux, ni digne d'un homme de se soustraire à l'ordre des Dieux, & de ne pas recevoir courageusement tout ce qu'ils envoyent, mais de reculer & de fuir. Présentement l'état de notre fortune me force de changer d'avis, & si Dieu ne donne pas à cette journée une issuë heureuse pour nous, je suis resolu de ne plus tenter d'autres esperances, & de ne plus mettre d'autre équipage de guerre sur pied, mais de me délivrer de tant de miseres & d'embarras, en me louant de la Fortune & très-content d'elle. Le jour des Ides de Mars je donnai ma vie à ma patrie, & c'est par ce don que j'en ai mené depuis une autre toute libre & très-glorieuse. A ces mots Cassius se prit à soûrire, & embrassant Brutus, *avec ces sentimens si nobles*, lui dit-il, *allons*

Je m'avisai, je ne sçai comment, de composer un traité de Philosophie, où je blâmois fort Caton de s'être tué lui-même.) C'est la bonne & saine doctrine, que Brutus avoit apprise dans l'école de l'Académie, & il l'avoit suivie parce qu'elle est conforme à toutes les lumieres de la raison & aux regles de la vérité même. On va voir les belles raisons qu'il donne de son changement.

Presentement l'état de notre fortune me force de changer d'avis.) Mais pourquoi ce changement le force-t'il de changer? La vérité dépend-elle des vicissitudes de la Fortune? Et ce qui est vrai aujourd'hui, deviendra-t'il faux de main, parce que mes affaires auront changé, & que la Fortune ne me sera plus favorable? Quel pitoyable raisonnement!

C'est par ce don que j'en ai fait que j'en ai mené une autre toute libre.] Car c'étoit en exposant sa vie qu'il s'étoit délivré ce jour-là du joug de celui qu'il appelloit Tyran. Le beau sens que cela présente ne permet pas de douter qu'il ne faille corriger le texte où il s'est glissé une faute considérable, [illegible], & qu'il ne faille lire comme dans un mf. [illegible], &c.

donc aux ennemis, car ou nous remporterons la victoire, ou nous ne craindrons plus les vainqueurs.

Après cet entretien ils ſe mirent à parler de l'ordonnance de la bataille en préſence de leurs amis. Brutus demanda à Caſſius le commandement de l'aîle droite, que tout le monde croyoit plûtôt dû à Caſſius à cauſe de ſon âge & de ſa grande experience. Cependant Caſſius le lui accorda & ordonna de plus que Meſſala, qui étoit à la tête de la plus brave & la plus aguerrie de toutes leurs legions, combattît à cette aîle. Sur le moment Brutus fit ſortir de ſes retranchemens ſa cavalerie magnifiquement parée, & mit en bataille ſon infanterie.

Brutus demande à Caſſius le commandement de l'aîle droite, & l'obtient.

Les ſoldats d'Antoine travailloient à tirer de grandes tranchées depuis les marais, où ils étoient campez, au travers de la plaine pour couper à Caſſius le chemin de la mer, pendant que Ceſar ne faiſoit de ſon côté aucun mouvement, ou pour mieux dire ſon armée; car pour lui, une maladie, dont il avoit été attaqué, l'avoit obligé de s'éloigner. Ses troupes ne s'attendoient pas que les ennemis en viendroient à une bataille, elles croyoient ſeulement qu'ils feroient quelques charges ſur les travailleurs, & à coups de traits ils tâcheroient de les troubler & de les mettre en déſordre, & ſans prendre garde à ceux qui étoient campez devant elles, & qui s'ébranloient pour venir les attaquer, elles s'étonnoient du grand bruit qu'on faiſoit autour des tranchées, & qui

Ceſar Auguſte obligé par une maladie de s'éloigner de ſon camp avant la bataille.

venoit jusques dans leur camp sans qu'elles pussent démêler ce que ce pouvoit être.

Brutus envoye par des billets le mot de la bataille, ce mot étoit Liberté.

Cependant Brutus avoit envoyé à tous les Capitaines de petits billets où étoit écrit le mot de la bataille, & lui à cheval parcourant tous les rangs, il exhortoit ses troupes. Il y en eut bien peu qui eussent la patience d'entendre le mot qu'il avoit donné, & la plûpart sans l'attendre, fondirent impetueusement sur l'ennemi avec de grands cris. Le désordre de cette marche précipitée causa une grande inégalité & un grand vuide entre les legions qui se trouverent par là séparées & éloignées les unes des autres. Celle de Messala la premiere, & ensuite les plus prochaines passerent au-delà de l'aîle gauche de Cesar, & sans faire autre chose qu'écorner les derniers rangs & renverser quelques soldats qu'elles trouverent sur leur chemin, elles tirerent outre & donnerent dans le camp de Cesar, qui, comme il l'écrit lui-même dans ses mémoires, ne venoit que de se faire transporter ailleurs sur une vision qu'un de ses amis nommé Marcus Artorius avoit euë la nuit en songe,& qui ordonnoit que Cesar se retirât & sortît promptement du camp. Cela le fit passer pour mort, car sa litiére, qui heureusement se trouva vuide, fut percée d'une infinité de traits & de piques. Il se fit un grand meurtre dans le camp; tous ceux qui furent pris, furent tuez, & l'on passa au fil de l'épe deux mille Macédoniens qui étoient venus depuis peu

Son aîle s'ébranle avec trop de précipitation.

Desordre que cause cette marche précipitée.

Mémoires de Cesar Auguste.

Vision qu'eut Marcus Artorius Medecin d'Auguste.

Grand meurtre que Brutus fait dans le camp d'Auguste.

au secours de Cesar. Ceux qui ne coulerent pas le long de cette aîle gauche, mais qui l'attaquerent de front, la renverserent facilement à cause du désordre où la perte de son camp l'avoit jettée, taillerent en piéces trois legions, & entraînez par l'impetuosité de la victoire, ils se jetterent dans le camp pêle-mêle avec les fuyards, & Brutus étoit avec eux.

Aile gauche d'Auguste renversée & défaite.

Mais ce que les vainqueurs, éblouis de ce grand succès, ne remarquerent point, l'occasion le fit remarquer aux vaincus, elle leur fit voir l'aîle gauche des ennemis, que commandoit Cassius, toute nuë & séparée de son aîle droite, qui s'étoit trop écartée à la poursuite des vaincus. Donnant donc tête baissée sur ces troupes, dont le flanc étoit découvert, ils firent de très-grands efforts; ils ne purent pourtant jamais rompre le corps de bataille qui les reçut avec beaucoup de valeur, mais ils renverserent l'aîle gauche, tant à cause du désordre qui s'y étoit mis, qu'à cause de l'ignorance où elle étoit de ce qui se passoit à son aîle droite, & la poursuivant chaudement, ils entrerent dans le camp, qu'ils pillerent sans qu'aucun des deux Généraux y fût présent. Car Antoine, dit-on, se dérobant à la fureur de la premiere charge, s'étoit retiré dans le marais, & César s'étoit fait

Les vaincus remarquent la faute qu'avoient faite les vainqueurs, & en profitent.

Le camp de Cassius pillé par l'aile droite d'Auguste commandée par Antoine qui s'étoit retiré.

L'occasion le fit remarquer aux vaincus] Il s'est glissé dans le texte une faute très-ridicule: ἔδειξεν τοῖς ἡττημένοις ὁ Καῖσαρ. *Cesar le fit remarquer aux vaincus.* Cesar ne peut être ici. Plutarque avoit écrit ὁ καιρὸς, *l'occasion le fit remarquer*, &c. Et il est ainsi dans un ms.

transporter ailleurs, & ne paroissoit nulle part.

Des soldats se présentent à Brutus & se vantent d'avoir tué Auguste.

Il y eut même des soldats qui se présenterent à Brutus, disant qu'ils l'avoient tué, lui montrant leurs épées sanglantes, & pour plus grande confirmation, ils lui specifioient comment il étoit fait & l'âge qu'il pouvoit avoir.

Brutus bat de son côté, & Cassius est battu du sien.

Grande faute de l'un & de l'autre.

Marques de la victoire de l'aile droite de Brutus.

Déja le corps de bataille de Brutus avoit passé sur le ventre avec un grand meurtre à ceux qui lui étoient opposez, & il paroissoit absolument que Brutus avoit vaincu de son côté pendant que Cassius étoit vaincu du sien. Et la seule chose qui ruina toutes leurs affaires, ce fut que Brutus ne daigna pas aller au secours de Cassius, qu'il croyoit vainqueur, & que Cassius n'attendit pas Brutus, qu'il croyoit défait & tué. Car Messala donne pour une preuve de leur victoire qu'ils prirent trois aigles, & plusieurs autres enseignes aux ennemis, & que les ennemis ne leur en prirent pas une seule. Mais Brutus en s'en retournant après avoir pillé le camp de Cesar fut tout étonné de ne plus voir le pavillon de Cassius dressé comme de coûtume, car c'étoit un pavillon fort élevé & qui paroissoit de loin, & de ne plus voir les autres tentes debout, car la plûpart avoient été abbattuës & mises en piéces dès que les ennemis furent entrez dans le camp. Mais ceux qui croyoient avoir meilleure vûë que les autres, l'assûroient qu'ils voyoient beaucoup d'armes

Qu'ils voyoient beaucoup d'armes étincelantes.] Il manque au texte un mot qui est suppléé par les mss. πολλὰ γὰρ ὅπλα κράνη λάμποντα,

étincelantes,

étincelantes, & beaucoup de boucliers d'argent qui alloient & venoient dans le camp de Cassius, & qu'à en juger par le nombre de ces troupes & par leur armure, il ne paroissoit pas que ce fussent celles qu'on avoit laissées pour le garder; que cependant on ne voyoit point au-delà un aussi grand nombre de corps morts qu'il y en devroit avoir vrai-semblablement, si tant de legions avoient été défaites.

Cela commença à donner à Brutus quelque soupçon du malheur qui étoit arrivé, & ayant laissé une garde suffisante dans le camp des ennemis, il rappella tous ceux qui s'étoient débandez à la poursuite des fuyards, & les rallia pour marcher au secours de Cassius. Et voici comme les choses s'étoient passées de son côté: Dès qu'il vit les troupes de Brutus se détacher pour fondre sur l'ennemi, sans attendre ni le mot, ni l'ordre de charger, cela lui déplut extrêmement, & ce qui le fâcha encore davantage, ce fut de voir qu'ils ne furent pas plûtôt maîtres du camp, qu'ils coururent au pillage & négligerent d'assûrer leur victoire & d'envelopper les ennemis. Cela lui fit perdre un tems considérable, car en s'amusant & differant ainsi, ce retardement plus que la diligence, & l'habileté des Généraux à qui ils avoient affaire, fit qu'il se trouva lui-même enveloppé par l'aîle droite de Cesar. En même-tems toute sa Cavalerie se débanda & prit la fuite vers la mer. Voyant son Infanterie

Ce qui s'étoit passé du côté de Cassius.

Fautes de l'aîle droite que commandoit Brutus.

L'aile gauche que commandoit Cassius, enveloppée par l'aile droite d'Auguste commandée par Antoine.

suivre cet exemple, il fit tous ses efforts pour la retenir & pour la rallier, & prenant une enseigne à l'Officier qui la portoit, il la planta à terre à ses pieds; mais avec cela il ne put encore empêcher ses gardes mêmes de l'abandonner. De sorte que forcé de quitter la partie, il se retira avec peu de gens sur une éminence d'où l'on découvroit tout ce qui se passoit dans la plaine; mais pour lui il ne vit rien, à peine voyoit-il le pillage de son camp, car il avoit la vûë foible. Mais ceux qui étoient avec lui, virent quelque cavalerie s'avancer; c'étoit celle que Brutus envoyoit à son secours, & Cassius la prit pour la cavalerie des ennemis, qui le poursuivoit. Il ne laissa pas d'envoyer un de ceux qui étoient avec lui, nommé Titinnius, pour la reconnoître. Dès que Titinnius se fut approché de cette cavalerie, elle le reconnut pour ami, & pour un fidéle serviteur de Cassius, & ses amis les plus familiers descendant en même-tems de cheval avec de grands cris de joye, se mirent à le caresser & à l'embrasser. Les autres l'entourerent tout à cheval avec des chants de victoire & un grand bruit de leurs armes dont ils faisoient retentir toute la plaine pour marquer l'excès de leur joye. Par là ils firent un très-grand mal, car Cassius qui ne démêloit pas bien tous ces mouvements, crut véritablement

Cassius abandonné par sa Cavalerie & par son Infanterie, est forcé de se retirer.

Il avoit la vûë foible.

Erreur de Cassius qui fut cause de sa mort.

Titinnius ami fidéle de Cassius.

Virent quelque cavalerie s'avancer.) Le texte est corrompu, un mſ. le rétablit fort bien de cette maniere: οἱ δὲ περὶ αὐτὸν ἱππεῖς ἑώρων ἱππεῖς προσελαύνοντας.

que c'étoient les ennemis qui enveloppoient Titinnius pour le prendre. Au desespoir de cette vûë, il dit ces paroles, *le trop grand attachement que j'ai eu pour la vie, m'a fait attendre jusqu'à voir un de mes amis enlevé à mes yeux par les ennemis pour l'amour de moi*, & se retira dans une tente qui étoit déserte, y traînant avec lui un de ses affranchis nommé Pindare, qu'il avoit toûjours gardé auprès de lui pour une telle nécessité depuis la défaite de Crassus par les Parthes. Il étoit échappé à cette défaite, mais alors se couvrant la tête de sa robe, il lui tendit sa gorge toute nuë & lui commanda de frapper & de lui trancher la tête, car on la trouva separée du corps. Et après ce coup on ne vit plus paroître Pindare, ce qui donna lieu à quelques-uns de soupçonner qu'il l'avoit tué sans son commandement. Quelques momens après on reconnut & on vit arriver cette cavalerie, & Titinnius avec une couronne, qu'ils lui avoient mise sur la tête, prenoit le devant pour venir trouver Cassius. Mais quand il approcha de sa tente, & qu'aux cris, aux pleurs & aux lamentations de ses amis, qui se desesperoient, il connut le malheur qui étoit arrivé à son Géneral, & ce qui l'avoit trompé, il tira son épée, & après s'être dit mille injures, & s'être reproché sa lenteur & son retardement il se la passa au travers du corps, & se tua.

Cassius se reproche d'avoir differé trop long-tems sa mort.

Pindare un des affranchis de Cassius.

Cassius avoit été avec Crassus à la guerre contre les Parthes.

Il se fait tuer par Pindare.

Titinnius trouvant Cassius mort se tuë lui-même.

Brutus informé de la défaite de Cassius, s'avançoit en diligence, & il n'apprit sa mort que

Brutus pleure sur le corps de Cassius. Le grand éloge qu'il lui donne.

quand il fut près de son Camp. Il entra dans sa tente, pleura sur son corps, l'appella *le dernier des Romains*, comme n'étant pas possible que Rome portât desormais un homme d'un si grand courage, le fit ensevelir, & l'envoya dans l'Isle de Thasos, de peur que s'il faisoit ses funerailles dans le camp, cela n'y causât quelque desordre. Après quoi il assembla ses troupes, les consola, & voyant qu'on avoit pillé tous leurs bagages les plus necessaires, il leur promit à chacun deux mille drachmes pour ce qu'ils avoient perdu. A cette promesse ils reprirent courage, admirerent l'excès de sa liberalité, & quand il se retira ils l'accompagnerent avec de grandes acclamations, l'exaltant comme le seul des quatre Généraux qui n'avoit pas été vaincu. Et dans la vérité l'effet fit voir clairement que ce n'étoit pas sans raison qu'il avoit esperé de vaincre. Car avec le peu de legions qui lui restoient, il renversa tout ce qui se trouva devant lui. Que s'il les avoit eu toutes sous sa main, qu'il eût pu s'en servir, & que la plus grande partie de son aîle n'eût pas passé au-delà des ennemis pour aller piller leur camp, il est très-vraisemblable qu'il les auroit tous battus, & qu'il n'y auroit pas eu un seul de leurs corps, qui se fût sauvé de la défaite générale.

Il l'envoye dans l'Isle de Thasos pour ses funerailles.

Mille livres.

Brutus le seul des quatre Généraux qui n'eût pas été vaincu dans cette journée.

Perte du côté de Brutus.

Il mourut de son côté dans ce combat huit mille hommes, en comptant les valets des soldats,

En comptant les valets des soldats, que Brutus appelloit Bryges.) Brutus appelloit *Bryges* les valets des soldats. Bryges pour

que Brutus appelloit *Bryges*. Et du côté des ennemis, Messala croit qu'il y en eut plus de deux fois autant de tuez sur la place. Cette grande perte les avoit entierement découragez, mais un esclave de Cassius, nommé Demetrius, arriva le soir même dans la tente d'Antoine avec la robe & l'épée du mort dont il s'étoit saisi. Cette vûë les rassûra tellement, que dès le lendemain à la pointe du jour ils parurent en bataille. Mais Brutus voyoit ses deux camps dans un branle fort dangereux, & comme dans une espéce d'orage, car le sien, tout rempli de prisonniers, avoit besoin d'une bonne & sûre garde, & celui de Cassius supportoit avec peine le changement de Général. D'ailleurs une secrete envie & une haine sourde s'étoient emparées de ceux qui avoient été battus, & les aigrissoient étrangement contre leurs camarades qui avoient battu. C'est pourquoi il se contenta de tenir ses troupes sous les armes & n'accepta point le combat. De tous les prisonniers il fit mettre à part les esclaves, qui par leurs allées & venuës parmi ses soldats lui étoient suspects, & commanda qu'on les passât au fil de l'épée, & pour tous les hommes libres, il en renvoya une grande partie, disant *qu'ils avoient été déja pris par les ennemis, & qu'avec eux ils seroient*

Brutus appelloit les valets Bryges.

Perte du côté d'Auguste.

Demetrius, un des esclaves de Cassius, porte à Antoine la robe & l'épée de son maitre.

Auguste & Antoine reparoissent en bataille le lendemain.

Brutus refuse le combat, ses raisons.

Jalousie qui s'éleve dans l'armée de Brutus.

Brutus fait passer au fil de l'épée tous les esclaves prisonniers.

Beau mot de Brutus sur les prison-

Phryges, *Phrygiens*, parce que c'étoit ordinairement de ces nations barbares que venoient ces valets, qui suivoient les troupes; βρίγες, dit Hesychius, *οἱ μὲν φρύγες, οἱ δὲ βάρβαροι*.

Qu'ils avoient été déja pris par les ennemis.] On n'étoit

niers qu'il renvoyoit.

prisonniers & esclaves, au lieu qu'avec lui ils seroient libres & Citoyens. Et comme il voyoit que plusieurs de ses amis & de ses Officiers en haïssoient mortellement quelques-uns, & ne pouvoient leur pardonner, il les cacha pour les dérober à leur furie, & les renvoya secretement.

Bonté & humanité de Brutus.

Volumnius mime, & Saculion bouffon, parmi les prisonniers.

Parmi les prisonniers il y avoit un Volumnius, mime de profession, & un Saculion, bouffon de son métier. Brutus n'en faisoit aucun compte, mais ses amis les amenerent devant lui, leur reprochant que tout prisonniers qu'ils étoient, ils ne s'empêchoient pas de railler & de brocarder avec insolence. Comme Brutus, qui avoit bien d'autre chose dans la tête, ne disoit pas un seul mot, Messala Corvinus fut d'avis, qu'après les avoir fait fouetter en plein théatre, on les renvoyât tout nuds aux Généraux des Ennemis, pour leur faire honte de ce qu'à l'armée même ils avoient besoin de tels convives & de tels amis pour rire & se divertir à table.

Avis de Messala sur ce qu on devoit faire de ces deux prisonniers.

Quelques-uns de ceux qui étoient présents, se mirent à rire de cet avis de Messala; mais Casca, celui qui avoit donné le premier coup à Cesar, dit, *En verité cela est fort mal de faire ainsi les*

Reprimande trè:-

pas entré dans la finesse de ce mot de Brutus. Il regarde les Romains, qui avoient suivi le parti d'Auguste & d'Antoine, comme des gens qui par cet engagement s'étoient rendu esclaves, & qui ne méritoient que d'être avec ces maîtres qu'ils avoient choisis, avec lesquels ils croupiroient dans une honteuse servitude, au lieu qu'avec lui ils seroient libres & Citoyens, car la liberté & l'état de véritable Citoyen ne se trouvoient que dans le parti de Brutus. C'est un trait de satire des plus piquants.

funerailles de Cassius en riant & en plaisantant. C'est à vous, Brutus, ajoûta-t-il, de faire voir quel souvenir vous conservez de vôtre Collegue, en punissant, ou en sauvant ces plaisants-ci, qui ne manqueront pas de se mocquer de lui, & de prendre sa mort même pour le sujet de leurs bouffonneries. A cela Brutus, véritablement en colere, lui répondit, *Pourquoi me demandez vous donc mon avis, Casca, & que ne faites-vous ce que bon vous semble?* Alors prenant cette réponse pour un consentement contre ces malheureux, ils les emmenerent & les firent mourir.

serieuse que Casca leur fait.

Réponse de Brutus.

Le mime & le bouffon mis à mort par l'ordre de Casca.

Ensuite Brutus fit aux soldats la distribution de deniers qu'il leur avoit fait esperer. Et après les avoir un peu grondez de ce que sans attendre ni le mot, ni l'ordre de donner, ils s'étoient hâtez de charger l'ennemi avec beaucoup de desordre, il leur promit que si à la seconde bataille ils faisoient bien leur devoir, il leur abandonneroit au pillage deux grandes villes, Thessalonique & Lacedémone. Et voilà dans toute la vie de Brutus le seul reproche qu'on puisse lui faire, & dont il est impossible de le justifier. Car si dans la suite

Brutus distribuë aux soldats l'argent qu'il leur avoit promis.

Il leur promet le pillage de Thessalonique & de Lacedémone, s'ils font bien leur devoir.

Beau jugement

Ils les emmenerent & les firent mourir.) Ce fut l'effet de l'humeur tetrique de Casca. Cela paroît indigne. Voilà deux victimes bien honorables pour le bucher de Cassius, qu'un bouffon & un mime. Ils ne méritoient que le mépris.

Car si dans la suite Antoine & Cesar ont payé à leurs soldats un plus horrible prix de leur victoire, en chassant.] Il n'y a rien de plus horrible que cette action de Cesar & d'Antoine, qui chasserent des villes & des maisons les anciens habitans pour les donner à leurs troupes. Virgile ne conserva son bien que par la faveur des protecteurs qu'il eut auprès d'Auguste.

de Plutarque sur cette promesse.

Horrible injustice d'Auguste & d'Antoine.

Antoine & Cesar ont payé à leurs soldats un plus horrible prix de leur victoire, en chassant de presque toute l'Italie ses anciens habitans pour s'en rendre eux-mêmes les maîtres, & pour se mettre en possession des villes qui ne leur appartenoient point, on sçait qu'ils ne se proposoient d'autre fin dans cette guerre que de vaincre & de dominer. Au lieu que la grande opinion qu'on avoit de la vertu de Brutus, faisoit que le peuple même ne lui permettoit ni de vaincre, ni de se sauver que par les voyes de l'honnêteté & de la justice, sur tout après la mort de Cassius qu'on accusoit d'être celui qui poussoit Brutus à toutes les violences qui lui échappoient. Mais comme sur la mer quand le gouvernail d'un vaisseau vient à être brisé par la tempête, les matelots tâchent d'ajuster & de clouer à la place quelque piéce de bois, le moins mal qu'il leur est possible & seulement pour obéïr à la nécessité, & pour s'en servir à leur grand besoin, de même Brutus, qui avoit à conduire une si grande armée, & à manier des affaires si grandes & si hazardeuses, & qui n'avoit point de Général pareil à lui & d'un aussi grand poids, étoit forcé de se servir de ceux qu'il avoit, & de faire & dire beaucoup de choses, selon qu'ils le trouvoient à propos. Ce

Ce que le peuple même exigeoit de Brutus, à cause de sa grande vertu.

Cassius accusé de toutes les violences de Brutus.

Plutarque cherche à pallier la faute & l'injustice de Brutus.

Au lieu que la grande opinion qu'on avoit de la vertu de Brutus, faisoit que le peuple même ne lui permettoit.) Quel éloge pour Brutus, & combien cela le releve-t-il au-dessus de Cesar & d'Antoine! Mais quel malheur pour lui d'avoir terni l'éclat de cette vertu par une promesse si indigne!

qu'il

qu'il jugeoit alors de plus nécessaire & de plus pressé, c'étoit de faire tout ce qui pouvoit rendre les soldats de Cassius plus souples & plus soûmis, car ils étoient devenus intraitables, fiers & hautains dans le camp, à cause de l'Anarchie où ils vivoient depuis la mort de leur Général, & lâches & timides contre l'ennemi à cause de leur défaite.

Les soldats de Cassius devenus intraitables après sa mort.

Mais Antoine & César n'étoient pas en meilleurs termes, car ils se trouvoient dans une grande disette de vivres, & parce qu'ils campoient dans un fond, ils s'attendoient à un hyver fort rude & fort mal-sain. En effet ils étoient renfermez dans des marais, & après la bataille, les pluyes d'automne étant venuës avoient rempli les tentes de fange, & l'eau s'étoit ensuite gelée à l'arrivée du froid. Comme ils étoient en cet état, ils reçurent encore nouvelles d'un grand échec arrivé sur mer à leurs troupes. Car les navires de Brutus étoient tombez sur un grand renfort qu'on amenoit d'Italie à Cesar, & l'avoient défait, de maniere qu'il ne s'en étoit sauvé qu'une bien petite partie, & ceux qui s'étoient sauvez, furent si pressez de la famine qu'ils mangerent jusqu'aux cordages & aux voiles de leurs vaisseaux.

Mauvaise situation d'Auguste & d'Antoine après la bataille.

Troupes qu'on amenoit à Auguste par mer, battuës par la flotte de Brutus.

Voiles & cordages mangez dans une famine.

Sur ces nouvelles ils se hâterent d'en venir à une bataille décisive avant que Brutus pût être informé du bonheur qui lui étoit arrivé. Car ce combat de mer s'étoit donné justement le même jour que la bataille de terre, mais le hazard, plutôt que la paresse ou la mauvaise volonté des

Malheur de Brutus d'avoir ignoré le grand succès que sa flotte avoit eu.

Officiers, fit que Brutus ignora ce grand ſuccès, on ne l'apprit que vingt jours après. S'il l'eût ſçu, il n'en ſeroit pas venu à une ſeconde bataille, ayant toutes les proviſions néceſſaires à ſon armée pour un long tems, & étant campé dans un lieu commode, de ſorte que ſon camp n'avoit rien à craindre ni de l'hyver, ni des ennemis. D'ailleurs comme il ſe voyoit entiérement maître de la mer, & que de ſon côté il avoit remporté la victoire par terre, cela relevoit ſes eſperances & lui enfloit extrémement le courage. Mais il ſemble que les affaires de l'Empire Romain n'étoient plus en état de pouvoir être regies par pluſieurs maîtres, & demandoient né-

Les affaires des Romains demandoient à être regies par un ſeul.

On ne l'apprit que vingt jours après.] Le texte eſt obſcur en cet endroit, & le paſſage a été mal traduit. Quand Brutus n'auroit été informé de ſon bonheur qu'un moment avant la ſeconde bataille, cela auroit ſuffi pour l'empêcher de la donner. Mais il l'ignora, comme cela paroît par la ſuite. Car Clodius qui venoit lui en donner l'avis, ne fut point cru; on le regarda comme un forgeur de nouvelles, & on ne daigna pas le faire parler à Brutus.

Mais il ſemble que les affaires de l'Empire Romain n'étoient plus en état de pouvoir être regies par pluſieurs maîtres.] Car l'Empire ne pouvoit plus ſe ſoûtenir; il falloit néceſſairement qu'il ne fût regi que par un ſeul. Pendant qu'il y auroit eu pluſieurs prétendans ou à l'Empire, ou à la royauté, c'étoit une ſource continuelle de guerres civiles, & il n'y avoit rien de plus incompatible qu'un Monarque & Brutus. Il falloit donc que Brutus mourût. Tout ce que nous voyons ici prouve merveilleuſement la vérité du ſentiment de Platon, que de tous les Gouvernemens le plus parfait c'eſt la Monarchie. Mais il faut que le Monarque ſoit ſoûmis à la loi & qu'il ſe regarde comme le lieutenant de Dieu, de qui il a reçu les loix & le ſceptre; s'il ſe ſouſtrait à cette autorité, il dégenére en Tyran & il gouverne ſes peuples avec un ſceptre de fer, qui n'eſt pas celui que Dieu lui avoit donné. Dans le texte au lieu de μοναρχῶν il faut lire μοναρχεῖν, ou comme dans un mſ. μοναρχίας.

cessairement un souverain Monarque qui les gouvernât. C'est pourquoi Dieu voulant ôter du monde le seul homme qui pouvoit faire obstacle à celui qui étoit appellé à cette Monarchie, empêcha que Brutus ne fût averti de cette grande victoire, & dans le moment presque qu'il alloit en être informé. Car comme il se préparoit à donner cette seconde bataille, un déserteur des ennemis nommé Clodius, vint la veille dans son camp pour lui apprendre que Cesar & Antoine ayant eu le vent de la défaite de leur flotte, se hâtoient d'en venir à un second combat avant qu'il pût en avoir l'avis. Mais il ne fut point cru; on ne daigna pas même le mener à Brutus, & on le méprisa comme un homme qui ne sçavoit rien de certain, ou qui venoit donner des nouvelles agréables, qu'il avoit forgées pour plaire & pour être mieux reçu.

Soin de la Providence qui vouloit donner un seul maître aux Romains.

Un deserteur de l'armée d'Auguste vient pour avertir Brutus du gain du combat naval, & on l'en empêche.

On assûre que cette même nuit le fantôme que Brutus avoit déja vû, se présenta à lui sous la même forme, & qu'après avoir été quelque moment en sa présence sans lui dire une seule parole, il disparut. Mais Publius Volumnius, homme fort versé dans la Philosophie, & qui depuis le commencement de la guerre avoit toûjours accompagné Brutus, ne parle nullement de ce prodige; il dit seulement que la premiere aigle se trouva toute couverte d'abeilles, qu'il y eut un des Chefs des bandes, dont le bras sua une huile de roses, & qu'on eut beau le frotter & tâcher de l'essuyer, jamais on n'en put venir à bout, & qu'a-

Seconde apparition du fantôme de Brutus.

Publius Volumnius avoit fait une relation de la bataille de Philippes.

Prodiges qu'il rapportoit dans sa relation.

Aigle toute couverte d'abeilles.

Le bras d'un Officier sué de l'huile de roses.

Brutus en fut très-fâché, & partie par colere, partie de peur d'un changement plus grand & d'une défection générale, il marcha d'abord à l'ennemi, le soleil penchant vers la neuviéme heure du jour. Il enfonça de son côté tout ce qui se présenta devant lui, & poursuivit vivement l'aîle gauche des ennemis qui plia. Sa Cavalerie donna aussi avec l'Infanterie dès que l'ennemi fut mis en désordre, mais son aîle gauche, quand les Officiers voulurent la faire marcher, craignant d'être enveloppée, car elle étoit beaucoup plus foible que la droite des ennemis, étendit ses rangs & laissa au milieu un assez grand intervalle, de sorte qu'affoiblie par ce moyen, elle ne put résister à l'effort des ennemis, & fut la premiere à prendre la fuite. Ceux qui l'avoient renversée, allerent sans perdre tems envelopper Brutus, qui faisoit tout le devoir de grand Capitaine, & de brave soldat, & qui dans ce grand danger exécutoit & de la tête & de la main tout ce qui pouvoit lui assûrer la victoire. Mais ce qui lui avoit procuré le gain de la premiere bataille, fut ce qui lui fit

Brutus à la tête de son aile droite, enfonce l'aile gauche d'Auguste.

Mauvaise manœuvre de son aile gauche.

Elle prend la fuite.

Brutus enveloppé par l'aile droite des ennemis qui avoit battu sa gauche.

Valeur heroïque de Brutus.

Mais ce qui lui avoit procuré le gain de la premiere bataille, fut ce qui lui fit perdre la seconde.] Voici un évenement bien rare & bien singulier, que le même succès qui a fait gagner une premiere bataille, en fasse perdre une seconde. C'est ce qui arriva à Brutus. Il gagna le premier combat, parce qu'il enfonça les troupes d'Auguste qui étoient devant lui, & qu'il tailla en piéces trois legions. Et il perdit le second parce qu'il renversa avec la même vigueur les troupes qui lui étoient opposées. D'où vint donc cette difference qui produisit ce dernier échec? Plutarque ne paroît pas s'être expliqué assez nettement;

Ce qui fit gagner à Brutus le premier combat lui fit perdre le second.

perdre la seconde. Car à cette premiere journée tout ce qu'il y eut d'ennemis rompus, furent tuez sur la place, & à cette seconde, où Brutus enfonça tout ce qui étoit devant lui, de toutes les troupes de Cassius qui furent renversées à son aîle gauche, il n'y eut que très-peu de gens tuez, & ceux qui se sauverent étant tout effrayez encore de leur premiere défaite, remplirent le reste de l'armée de trouble, & y répandirent le découragement. Là fut tué le fils de Caton combattant vaillamment parmi les plus braves & les plus généreux de la jeunesse Romaine. Quoiqu'il fût

son idée n'est pas assez dévelopée, & il est difficile de la suivre d'abord. Dans cette obscurité j'ai consulté un des plus grands genies de nôtre siecle & qui a fait une étude particuliere de Plutarque. Comme ce passage lui étoit déja connu, il m'a fait l'honneur de me répondre que Plutarque vouloit faire entendre que la perte de la seconde bataille vint de ce que Brutus ayant enfoncé encore les ennemis, & son ardeur l'ayant trop éloigné de son aîle gauche où étoient les troupes de Cassius, qui avoient été battuës au premier combat, cette aîle fut renversée avec peu de perte, & que ceux qui échaperent de ce peril, effrayez encore de leur premiere défaite, jetterent dans le reste de l'armée le désordre & la terreur. Si cette aîle gauche avoit été toute taillée en piéces, Brutus auroit encore pu gagner le combat, car ayant déja renversé l'aîle gauche des ennemis, il seroit revenu contre l'aîle droite victorieuse qui n'auroit pu le soûtenir. J'ai ajouté une ligne dans la traduction pour rendre la chose plus intelligible.

Etant tout effrayez encore de leur premiere défaite.) C'est ainsi à mon avis qu'on doit expliquer le mot du texte τῷ προηττῆσθαι περιδεεῖς ὄντες. Ces troupes se souvenoient de leur défaite à la premiere bataille, & des troupes qui ont été déja battuës depuis peu & qui viennent de prendre la fuite, sont bien plus effrayées encore que les autres. Ce προηττῆσθαι ne me paroît pas pouvoir être expliqué de leur défaite à ce dernier combat.

vivement pressé & tout recru, il ne prit point la fuite, & ne recula point, mais combattant toûjours, & faisant de terribles coups de main en se nommant par son nom & par celui de son pere, il fut enfin porté par terre & tomba sur un monceau de morts qu'il avoit abattus autour de lui. Tout ce qu'il y avoit de plus braves gens furent aussi tuez en s'exposont aux plus grands dangers pour Brutus.

Le fils de Caton tué en faisant des prodiges de valeur.

Il y avoit dans l'armée un certain Lucilius qui étoit des amis particuliers de Brutus. Ce Lucilius voyant quelques Cavaliers Barbares des plus ardens à la poursuite, ne faire aucun compte de tous ceux qu'ils rencontroient, & pousser toûjours contre Brutus, il résolut de s'opposer à eux & de les arrêter au péril de sa vie. Demeurant donc un peu derriere il cria lui-même qu'il étoit Brutus, & il fut cru sur ce qu'il pria qu'on le ménât à Antoine parce qu'il craignoit Cesar, & qu'il ne se fioit qu'à Antoine. Ces Cavaliers ravis de cette bonne rencontre, & croyant avoir eu la plus heureuse fortune du monde, emmenerent cet homme qu'il étoit déja nuit, après avoir envoyé devant quelques-uns d'entre eux pour annoncer cette bonne nouvelle à Antoine. Ils ne lui eurent pas plûtôt parlé, que transporté de joye il alla au devant de ceux qui le ménoient. Tous ceux qui avoient oüi dire qu'on amenoit Brutus en vie, accoururent de tous côtez & le suivirent, les uns plaignant son infortune, & les autres trouvant in-

Action généreuse de Lucilius pour sauver Brutus, en danger d'être pris.

Il est pris pour Brutus, & mené à Antoine.

On accourt de tous côtez pour voir Brutus prisonnier.

digne de sa gloire & de sa réputation d'avoir mieux aimé devenir la proye des Barbares que de mourir glorieusement.

Quand ils furent assez près, Antoine s'arrêta pour penser comment il devoit recevoir Brutus. Dans ce moment Lucilius s'avança, & adressant la parole à Antoine, il lui dit avec une généreuse hardiesse: *Antoine, personne n'a pris Brutus, & je puis vous assûrer que nul de ses ennemis ne le prendra vivant, à Dieu ne plaise que la Fortune ait tant de pouvoir sur la vertu. Mais quelque part qu'on le trouve, mort ou vif, on le trouvera toûjours dans un état digne de lui. Pour moi, j'ai abusé vos Cavaliers en leur disant que j'étois Brutus, & je viens ici tout prêt à souffrir les tourmens les plus horribles, je ne demande aucun quartier.*

Discours hardi de Lucilius à Antoine.

Lucilius ayant prononcé ces paroles d'un ton ferme, & tout le monde étant dans un grand étonnement, Antoine tourna les yeux sur ceux qui l'avoient amené & leur dit, *mes compagnons, vous êtes sans doute bien fâchez de cette méprise, & pleins de ressentiment contre cet homme qui vous à trompez. Mais sçachez que vous avez fait une meilleure capture que celle que vous poursuiviez. Car vous cherchiez à prendre un ennemi, & vous nous avez amené un ami. Pour moi, je vous jure que si vous m'aviez amené Brutus en vie, je ne sçai pas encore de quelle maniere j'en aurois usé. Puissai-je toûjours rencontrer plûtôt des amis comme celui-ci, que des ennemis.* En finissant ces mots il embrassa Lucilius, le remit entre les mains d'un de ses amis, & dans

Ce qu'Antoine dit sur cela en s'adressant à ses compagnons.

Amiot a gâté cet endroit.

dans la suite il se servit toûjours de lui & le trouva très-attaché & très-fidéle à son service.

Brutus ayant traversé une riviere dont les bords étoient fort escarpez & couverts de grands arbres, ne fit pas beaucoup de chemin, car il étoit déja nuit; il s'arrêta dans un endroit creux, s'assit sur une grande roche, n'ayant avec lui qu'un petit nombre de ses amis & de ses principaux Officiers, & là regardant d'abord le ciel, qui étoit fort étoilé, il prononça deux vers Grecs. Volumnius en a rapporté un qui dit : *Grand Jupiter, que l'auteur de tous ces maux ne se dérobe point à vôtre vûë*, & il dit que l'autre lui étoit échappé. Ensuite il nomma par leur nom tous ceux de ses amis qui avoient été tuez à ses yeux, & se mit à soûpirer, mais il soûpira sur tout au souvenir de Flavius & de Labeon. Ce dernier étoit son Lieutenant, & Flavius étoit Capitaine des Ouvriers.

Brutus prononce un vers de la Medée d'Euripide.

Cet autre étoit ὦ τλῆμον ἀρετὴ, &c.

Dans ce moment quelqu'un de sa compagnie eût soif, & voyant que Brutus avoit soif aussi, il prit un casque & courut à la riviere pour y puiser de l'eau. En même-tems on entendit du bruit de l'autre côté de la riviere, & Volumnius se détacha avec Dardanus, Ecuyer de Brutus, pour voir ce que c'étoit. Ils retournerent bien-tôt après & demanderent s'il y avoit encore de l'eau pour boire. Alors Brutus riant avec beaucoup de douceur, répondit à Volumnius, *Elle est toute buë, mais on vous en apportera bien-tôt d'autre*, & envoya le même qui y avoit déja été. Il fut en

Dardanus Ecuyer de Brutus.

grand danger d'être pris, & ne se sauva qu'avec beaucoup de peine & encore bien blessé. Comme Brutus conjecturoit qu'il n'avoit pas perdu beaucoup de ses gens à la bataille, Statylius se présenta à lui & lui promit qu'il passeroit au travers des ennemis, car il n'étoit pas possible de s'éclaircir autrement de ce qui se passoit dans son camp, & que s'il trouvoit les choses en bon état, il éleveroit en l'air un flambeau allumé & reviendroit à lui la nuit même. En effet Statylius arriva heureusement dans le camp, & le flambeau fut élevé. Mais comme il tardoit trop à revenir, Brutus dit, *si Statylius étoit encore en vie, il seroit déja revenu*; mais il arriva par malheur qu'en revenant il tomba entre les mains des ennemis, qui le tuerent.

Statylius offre à Brutus de passer au travers de l'armée des ennemis pour aller voir ce qui se passoit dans son camp.

Il y va & éleve le signal dont on étoit convenu.

En revenant il tombe entre les mains des ennemis & est tué.

La nuit étant déja fort avancée, il se pencha, assis comme il étoit, vers son domestique Clitus & lui parla à l'oreille. Clitus ne lui répondit pas une parole & se mit à pleurer. Alors Brutus, tirant à lui son Escuyer Dardanus, lui dit aussi quelque chose en particulier. Enfin il s'adressa à Volumnius, & lui parlant en langage Grec, il le fit ressouvenir des études & des exercices qu'ils avoient faits ensemble pour se former à la vertu, & le conjura de lui aider à prendre son épée & à se l'enfoncer dans le corps. Volumnius réjetta fort loin cette priere, & tous les autres en firent de même. Dans ce moment quelqu'un dit tout haut qu'on ne devoit pas demeurer là plus longtems & qu'il falloit s'enfuir : *Oui sans doute il faut*

Brutus après avoir parlé à l'oreille à Clitus & à Dardanus, prie Volumnius de l'aider à se tuer.

Volumnius rejette sa priere.

s'enfuir, répondit brusquement Brutus en se levant, *mais c'est avec les mains, & non point avec les pieds*, & leur tendant à tous la main avec un visage gay, il leur dit *qu'il sentoit une satisfaction inexprimable de ce qu'aucun de ses amis ne lui avoit manqué & ne s'étoit dementi à son égard, & qu'il n'avoit qu'à se plaindre de la Fortune pour sa patrie; qu'il s'estimoit plus heureux que ceux qui avoient vaincu, non seulement par rapport au passé, mais encore pour le présent, en ce qu'il laissoit après lui une réputation de vertu que les vainqueurs ne pourroient jamais laisser avec toutes leurs armes & toutes leurs richesses, car jamais*, ajoûta-t-il, *ils ne pourront empêcher qu'on ne dise d'eux qu'ils ont été des méchants & des injustes, qui ont vaincu des gens de bien pour usurper une domination qui ne leur étoit nullement dûë.*

S'enfuir avec les mains, & non avec les pieds.

Discours que Brutus tient à ses amis un moment avant que de se tuer.

Après leur avoir parlé ainsi, il les conjura & les pressa de se sauver, & se retira un peu à l'écart avec deux ou trois de ses amis particuliers dont étoit Straton, qui avoit lié avec lui un étroit commerce par le moyen de la Rhetorique qu'il enseignoit. Brutus s'approcha de lui le plus près qu'il put, & prenant son épée nuë avec ses deux mains, & l'appuyant à terre sur la poignée, il se jetta dessus & tomba mort. Il y en a qui disent que ce ne fut pas Brutus lui-même qui tint l'épée, mais que Straton vaincu par ses instantes prieres la lui tendit en détournant la vûë, & que Brutus se jettant dessus de grande roideur, se la passa au travers du corps & expira sur l'heure.

Straton, Rheteur, ami particulier de Brutus.

Brutus se tuë.

Quelque tems après Messala, l'ami & le compagnon de Brutus, ayant fait sa paix avec Cesar, lui présenta ce Straton un jour qu'il n'avoit pas de grandes affaires, & la larme à lœil il lui dit, *Cesar, voici l'homme qui a rendu à mon Brutus le dernier service.* Cesar lui fit un très-bon accueil, & l'eut toûjours avec lui dans toutes ses campagnes, & à la bataille d'Actium, où il lui rendit autant de service & avec autant de fidélité & de courage qu'aucun des Grecs qu'il eût auprès de lui. Sur ce même Messala on rapporte qu'un jour que Cesar le louoit de ce qu'après avoir été son plus grand ennemi à la bataille de Philippes pour l'amour de Brutus, il s'étoit montré très-affectionné à son service à celle d'Actium, où il ne s'étoit nullement épargné, il lui répondit, *Cesar, toute ma vie j'ai cherché à être du parti le meilleur & le plus juste.*

Messala présente Straton à Auguste qui le retint auprès de lui.

Straton le servit avec fidélité & courage à la bataille d'Actium.

Réponse généreuse de Messala à Auguste.

Antoine ayant trouvé le corps de Brutus, commanda qu'on l'enveloppât dans une de ses plus riches cottes d'armes, & quelque tems après ayant sçû qu'on l'avoit volée, il fit mourir le voleur, & envoya les cendres de Brutus à sa mere Servilie. Et quant à Porcie sa femme, Nicolas le

Antoine fait envelopper le corps de Brutus de sa plus riche cotte d'armes.

Il envoye ses cendres à sa mere Servilie.

Cesar, toute ma vie j'ai cherché à être du parti le meilleur & le plus juste.) Cette réponse est pleine de hardiesse. Car par là Messala dit à Cesar que le parti de Brutus étoit le meilleur & le plus juste, & que par conséquent il ne l'auroit jamais quitté pendant que Brutus auroit vêcu. Mais il lui dit aussi en même tems que Brutus mort le parti de César étoit meilleur & plus juste que celui d'Antoine, & qu'il l'avoit embrassé par cette raison, & lui avoit été fidéle.

Nicolas le Philosophe.] C'est

Philoſophe & Valere Maxime écrivent qu'elle fit deſſein de mourir; & que comme ſes amis l'empêchoient d'exécuter ſa réſolution, & étoient toûjours à la garder, elle prit un jour dans le feu des charbons ardens qu'elle avala en fermant la bouche, & s'étouffa de cette maniere. Cependant il court une lettre de Brutus qui écrivoit à ſes amis pour ſe plaindre d'eux, & pour leur faire des reproches de ce qu'ils avoient ſouffert qu'elle prît la réſolution de mourir pour ſe délivrer d'une longue & fâcheuſe maladie. Il paroît donc par-là que le Philoſophe Nicolas a confondu les tems. Car cette lettre, ſi elle eſt véritablement de Brutus, fait aſſez connoître la maladie de Porcie, l'amour qu'elle avoit pour ſon mari, & la maniere dont elle mourut.

Porcie ſe fait mourir en avalant des charbons ardens.

Lettre de Brutus ſur la mort de ſa femme.

Nicolas Damaſcene Philoſophe Peripateticien, grand ami d'Auguſte. Il avoit fait une hiſtoire univerſelle en 140. livres.

Car cette lettre, ſi elle eſt véritablement de Brutus, fait aſſez connoître la maladie de Porcie.] Il veut dire qu'il paroiſſoit par cette lettre que Porcie étoit morte avant ſon mari, & que par conſéquent l'hiſtoire de ces charbons eſt une fable. Mais d'un autre côté ſi cette lettre étoit vraye, comment Nicolas Damaſcene auroit-il oſé écrire que Porcie étoit morte après Brutus & de cette étrange maniere, lorſqu'on avoit entre les mains cette lettre de Brutus qui ſe plaignoit de ſa mort? Il faut néceſſairement ou que la lettre de Brutus fût ſuppoſée, ou que Nicolas Damaſcene ne l'eût pas vûë. Il y a plus d'apparence à la ſuppoſition.

LA COMPARAISON
De Dion & de Brutus.

Premier avantage de Dion sur Brutus. Il n'eut personne qui l'aidât.

Cassius n'étoit pas comparable à Brutus en vertu.

Cassius auteur de la grande entreprise.

CES grands personnages ayant eu tous deux de grandes & belles qualitez, dont la premiere & la principale fut de s'être rendu très-grands par des commencemens très-petits, Dion a de ce côté-là un grand avantage, car il n'eut ni concurrent ni compagnon pour l'exciter & l'aider, comme Brutus eut Cassius, qui véritablement du côté de la réputation & de la vertu ne lui étoit pas comparable, mais qui dans les affaires de la guerre par son audace, par sa grande habileté, & par sa valeur, ne contribua pas moins que lui à ses grands exploits. Quelques-uns même lui attribuent le commencement de la grande entreprise, & disent qu'il fut l'auteur & le chef de la conspiration contre Cesar dans le tems que Brutus n'y pensoit point & se tenoit en repos, au lieu que Dion non seulement fournit du sien les armes, les navires & les troupes, mais ce fut lui encore qui pratiqua & gagna par lui-même les amis & les aides qui contribuerent à l'exécution de tout ce qu'il entreprit. Et il ne fit pas non plus

Dion a de ce côté-là un grand avantage, car il n'eut ni concurrent ni compagnon pour l'exciter & l'aider, comme Brutus eut Cassius.) Il est hors de doute que celui qui tire tout de lui-même est préferable à celui qui a de l'aide & du secours.

Dans le tems que Brutus n'y pensoit point & se tenoit en repos.] Dans le texte au lieu de ἀπεριμείναντα Βρούτῳ γένεσθαι il faut lire comme dans un mſ. ἀπεριμένοντι Βρούτῳ γένεσθαι.

Et il ne fit pas non plus comme Brutus.] Ce second avantage n'est pas peu considérable,

comme Brutus qui tira des affaires & de la guerre même toutes ses richesses & sa puissance, car au contraire il fournit à la guerre son propre bien & tout son argent pour la liberté de ses Citoyens en dépensant à cet usage tout ce qu'il avoit pour s'entretenir dans son exil.

Second avantage d'Dion sur Brutus. Celui-ci tire tout son bien de la guerre, & Dion fournit à la guerre tout le sien.

Il y a plus encore, Brutus & Cassius voyant qu'il n'étoit pas sûr pour eux de demeurer en repos après qu'ils furent sortis de Rome, mais qu'ils étoient condamnez à mort & poursuivis, ils furent forcez de recourir à la guerre comme à leur seul asyle, de se faire un rempart de leurs armes, & de s'exposer aux plus grands dangers, plus pour eux-mêmes que pour leurs Citoyens. Il n'en est pas de même de Dion, il vivoit dans son exil plus sûrement & plus doucement que le Tyran qui l'avoit chassé, & ce fut dans ce tems-là même qu'il alla se jetter volontairement au milieu du plus grand péril pour sauver la Sicile.

Troisiéme avantage de Dion sur Brutus. Celui-ci fut forcé de recourir à la guerre pour se sauver, & Dion n'y eut recours que pour sauver les autres.

car celui qui tire de la guerre toutes ses richesses & toute sa puissance, est censé ne la faire que pour son utilité, au lieu que celui qui y dépense son bien, passe pour avoir des vûës plus grandes & plus nobles, & est du moins plus généreux.

Il y a plus encore, Brutus & Cassius voyant qu'il n'étoit pas sûr pour eux.) Ce troisiéme avantage de Dion sur Brutus est plus considérable que les deux autres, car il vint d'une grandeur d'ame au-dessus de tout. Brutus condamné à mort est forcé d'avoir recours à la guerre comme à son seul asyle, il ne pouvoit se sauver que par-là, au lieu que c'est par une magnanimité toute pure que Dion entreprend la guerre contre Denys, c'est uniquement pour sauver la Sicile. Or tout ce qu'on fait pour l'amour des autres est toûjours plus grand que ce qu'on fait pour soi.

Quatrième avantage de Dion, le fruit de sa victoire.

La domination d'Auguste cause d'abord beaucoup de maux, mais les suites en furent heureuses.

Auguste donné par la Providence à l'Empire, comme un Medecin doux, seul capable de le rétablir.

D'ailleurs ce n'étoit pas la même chose pour les Romains d'être délivrez de Cesar, que pour les Syracusains d'être défaits de Denys. Car Denys ne nioit pas qu'il ne fût Tyran, & il remplit de maux infinis toute la Sicile, au lieu que la domination de Cesar, pendant qu'il travailloit à l'établir, fit à la verité dans ses commencemens beaucoup de maux & de peines à ceux qui voulurent s'y opposer, mais après qu'il eut tout vaincu, & qu'on s'y fut soûmis, il parut véritablement que ce n'étoit qu'un nom & une apparence de domination, plûtôt qu'une souveraineté véritable, car on n'en vit jamais partir aucun acte cruel & tyrannique, au contraire il fit voir que les affaires demandant un Monarque pour les gouverner, Dieu l'avoit donné à l'Empire comme un Médecin très-doux, seul capable de le rétablir. C'est pourquoi aussi Jule Cesar n'eut pas

D'ailleurs ce n'étoit pas la même chose pour les Romains d'être délivrez de Cesar, que pour les Syracusains d'être défaits de Denys.) On juge des actions des hommes par les effets qu'elles produisent, & qui ont été le but où on a visé. De ce côté-là Dion l'emporte de beaucoup sur Brutus. Car que vouloient faire Brutus & Dion? Brutus vouloit délivrer les Romains d'un Roi, & Dion vouloit délivrer la Sicile d'un Tyran. Or ces deux biens sont fort inégaux, ou pour mieux dire Brutus auroit fait un grand mal aux Romains en empêchant le jeune Cesar d'être Roi. Et Dion fit le plus grand de tous les biens à la Sicile en la délivrant de Denys. Brutus est donc de ce côté-là fort inferieur à Dion.

C'est pourquoi aussi Jule Cesar n'eut pas été plûtôt tué que le peuple Romain le regretta.] Marque certaine que le peuple Romain étoit déja accoûtumé au pouvoir d'un seul. Au lieu que le reproche qu'on fit à Dion marque la haine que les Siciliens conservoient pour le Tyran.

pas été plûtôt tué que le peuple Romain le regretta, & ne voulut jamais pardonner à ses meurtriers, au lieu que Dion fut sur-tout accusé devant ses Citoyens d'avoir laissé échapper Denis du Château de Syracuse, & de n'avoir pas voulu ouvrir le tombeau de son pere le vieux Denis.

Cinquiéme avantage de Dion, les exploits de guerre.

Que si l'on examine leurs exploits de guerre, Dion paroît un Général très-parfait & auquel on ne trouve rien à reprendre. Car il conduisoit toûjours très-sagement & très-heureusement toutes les affaires qu'il avoit projettées lui-même, & par sa grande habileté il rétablissoit toutes celles que les autres avoient gâtées & ruinées par leur faute. Au lieu que Brutus ne paroît pas avoir fait sagement, d'avoir donné la seconde bataille où il s'agissoit de tout, & quand il l'eut perduë, il ne trouva en lui aucune ressource pour se relever, mais au contraire il perdit courage, abandonna toutes ses espérances, & n'eut pas, comme Pompée, l'audace de combattre contre la Fortune, quoiqu'il dût encore beaucoup attendre des armes, & que par sa flotte il fût absolument maître de la mer.

Deux grandes fautes que commit Brutus.

Que si l'on examine leurs exploits de guerre, Dion paroît un general très-parfait.] Du côté de la valeur Dion ne pouvoit avoir aucun avantage sur Brutus, mais il en avoit un fort grand du côté de la prudence & des ressources, ce qui fait un Général parfait. Brutus est repris ici avec raison de deux grandes fautes. La premiere, d'avoir donné la seconde bataille où il s'agissoit de tout, lorsque ses ennemis alloient être défaits par la disette & par la mauvaise situation où ils étoient; & la seconde, après l'avoir perduë, de n'avoir trouvé en lui aucune ressource contre ce malheur, lorsqu'il avoit encore une armée, & qu'il étoit maître de la mer.

Le plus grand & le plus juste reproche que l'on fait à Brutus, qui donne un grand avantage à Dion.

Le plus grand & le plus juste reproche que l'on fait à Brutus, c'est qu'ayant eu la vie sauve par la bonté de César, qu'ayant obtenu de lui la liberté de tous ceux qui avoient été faits prisonniers avec lui, & pour lesquels il demanda grace, qu'étant regardé comme son meilleur ami, & en étant honoré & distingué par-dessus tous les autres, il l'ait assassiné de sa propre main. Voilà un reproche qu'on ne sçauroit faire à Dion. Au contraire étant ami & allié de Denis, il eut toûjours soin de ses affaires, & lui aida à les rétablir. Mais après que Denis l'eut chassé de sa patrie, qu'il lui eut fait une injustice atroce en donnant sa femme à un autre, & qu'il lui eut pris tout son bien, alors seulement il entra ouvertement contre lui dans une guerre legitime & juste.

Ce reproche tourne à l'avantage de Brutus, & comment.

Mais dans cela même, si l'on tourne la medaille, on trouve que l'avantage est du côté de

Le plus grand & le plus juste reproche que l'on fait à Brutus.) Ce reproche est très-bien fondé, car il n'y a rien de plus horrible pour Brutus que d'avoir assassiné son bienfaicteur, celui de qui il tenoit la liberté & la vie, & toutes sortes d'honneurs & de distinctions. Voilà de ce côté-la un grand avantage pour Dion, qui ne fit la guerre à Denis qu'après avoir été chassé & avoir reçu de lui toutes sortes d'injustices, & de mauvais traitemens. Mais ce reproche-là même va tourner à l'avantage de Brutus, si Plutarque en est cru.

Mais dans cela même, si l'on tourne la medaille, on trouve que l'avantage est du côté de Brutus.) De ce reproche qu'on fait à Brutus Plutarque en tire des raisons qui paroissent plausibles pour lui donner un très-grand avantage sur Dion. En effet il n'y a rien de plus heroïque que de sacrifier au bien public les plus grandes de toutes les obligations, & de s'exposer au plus grand de tous les dangers pour venger les injures publiques. Au lieu qu'il n'y a rien de grand dans celui qui n'écoute que son ressentiment pour venger ses injures particulieres.

Brutus. Car ce qui fait la principale loüange de ces deux personnages, c'est la haine contre les Tyrans, & l'exécration de leur méchanceté. Or cette haine se trouve pure dans Brutus & sans aucun mêlange d'interêt, car n'ayant en son particulier aucun sujet de se plaindre de César, il s'exposa à ce grand danger pour la seule liberté de sa patrie. Au lieu que Dion, s'il n'eût été maltraité de Denis, jamais il ne lui auroit fait la guerre, comme cela paroît clairement par les lettres de Platon, où l'on voit que Dion ne se retira

Premier avantage de Brutus sur Dion, la haine des Tyrans très-pure & sans interêt.

Cette haine interessée dans Dion.

D'ailleurs Brutus & Cassius regardoient le meurtre de César comme la plus juste & la plus sainte de toutes les actions. Or il n'y a rien de plus grand que de rompre tous les liens & de faire taire tous les sentimens les plus legitimes pour faire une action juste & sainte. Mais il faut bien prouver que le meurtre de César l'étoit. Et c'est ce que l'on ne sçauroit jamais faire, & jamais la bonne morale ne le souffrira. Toutes les raisons que Plutarque donne ici en faveur de Brutus étoient fort bonnes dans les écoles pour exercer des Rheteurs, mais elles ne valent rien données pour des veritez constantes & indubitables & pour la regle de nos jugemens. Les juges équitables préfereront toûjours infiniment l'exploit de Dion à celui de Brutus.

C'est la haine contre les Tyrans, & l'exécration de leur méchanceté.] Voilà de grands mots, des mots horribles, mais où étoit cette exécrable méchanceté de César?

Car n'ayant en son particulier aucun sujet de se plaindre de César.] Bien loin qu'il eut aucun sujet particulier de s'en plaindre, il en avoit beaucoup & de très-grands de s'en loüer, & c'est ce qui aggrave horriblement son crime.

Il s'exposa à ce grand danger pour la seule liberté de sa patrie.] Il s'y exposa pour suivre les mouvemens impetueux de sa bile noire. Et il fit en deux ans plus de mal à l'Empire, que César ne lui en auroit pu faire en cent.

Au lieu que Dion, s'il n'eût été maltraité de Denis, jamais il ne lui auroit fait la guerre.] C'est une conjecture de Plutarque qui n'est pas bien sûre. Il est certain que Dion auroit fait tous ses efforts pour ramener Denis par la seule force de ses raisons, mais il n'est pas certain qu'enfin, si la méchanceté du Tyran fût montée à son comble, Dion n'eût pas pris les armes contre lui.

pas volontairement pour revenir contre Denis & pour le détruire, mais qu'il le détruisit parce que le Tyran l'avoit chassé de sa Cour.

Second avantage de Brutus, la vûë du bien public.

Davantage la seule vûë du bien public fit que Brutus devint ami de Pompée, de son ennemi qu'il étoit, & qu'au contraire d'ami qu'il étoit de César, il devint son ennemi, comme n'aïant d'autre regle pour sa haine & pour son amitié, que la justice seule. Et Dion fit beaucoup de choses en faveur de Denis, pendant que Denis eut de la confiance en lui; mais dès qu'il commença à s'en défier & à marquer pour lui quelque éloignement, il lui fit la guerre. C'est pourquoi tous ses amis ne furent pas persuadez qu'après avoir chas-

La iustice, la ule regle de la aine & de l'amitié ae Brutus.

Et qu'au contraire, d'ami qu'il étoit de Cesar, il devint son ennemi.] Ce passage est fort beau & fort considérable, mais il est défectueux & mal ponctué dans toutes les éditions; il y manque deux mots qu'il faut nécessairement suppléer. Il y a dans les imprimez ὅτι Βροῦτον μὲν καὶ Πομπηΐῳ φίλον ποιεῖν, ἐχθρὸν ὄντα καὶ πολέμιον Καίσαρι, τὸ κοινῇ συμφέρον. Il n'y a personne qui en lisant cela ne sente qu'il y manque quelque chose. Il faut nécessairement suppléer ces deux mots φίλον ὄντα & lire & ponctuer tout le passage de cette maniere: ὅτι Βροῦτον μὲν καὶ Πομπηΐῳ φίλον ποιεῖν ἐχθρὸν ὄντα καὶ πολέμιον φίλον ὄντα Καίσαρι τὸ κοινῇ συμφέρον.

Comme n'ayant d'autre regle pour sa haine & pour son amitié, que la justice seule.] Ouy, mais une justice prise à sa guise, & non pas la justice véritable & réelle; qui n'est que la soûmission & l'obéissance entiere à la loy, seule regle de la vérité.

Et Dion fit beaucoup de choses en faveur de Denis, pendant que Denis eut de la confiance en lui.] Dion fit beaucoup de choses en faveur de Denis, mais il ne fit rien que de juste, & il esperoit tirer de sa confiance ce grand fruit qu'il le rameneroit à la justice; qu'il dompteroit en lui cette Charybde, ce monstre de tyrannie, & qu'il le disposeroit à être un bon Roi. Mais après qu'il eut été chassé & qu'il eut reçu de ce Tyran tous les mauvais traitemens, alors voyant qu'il n'y avoit plus rien de bon à esperer, il ne l'assassina point, il prit contre lui les armes. La justice n'a jamais été violée en rien dans le procedé de Dion.

ſé Denis, il n'eut pas intention de ſe ſaiſir de la Tyrannie en leurrant ſes Citoyens par un nom plus doux & plus humain que celui de Tyran. Mais pour Brutus on entendoit ſes ennemis mêmes dire par-tout que de tous ceux qui avoient conſpiré contre Céſar, il étoit le ſeul qui ne ſe fût propoſé d'autre but depuis le commencement juſqu'à la fin, que de rendre aux Romains leur Gouvernement tel qu'ils l'avoient reçu de leurs peres.

Dion ſoupçonné d'avoir voulu s'emparer de la Tyrannie.

Troiſiéme avantage de Brutus, le but qu'il ſe propoſa.

Outre tout cela le combat que Dion eut à donner contre Denis, étoit bien différent de celui que Brutus eut à ſoûtenir contre Céſar. Car de tous ceux qui connoiſſoient Denis, il n'y en avoit pas un ſeul qui ne le mépriſât comme un homme qui paſſoit ſa vie dans la débauche du vin & des femmes, & à jouer aux dez. Au lieu que de forger ſeulement dans ſa tête le deſſein de ruiner Céſar, & de ne pas redouter la grande expérience, le grand ſens, la puiſſance & la fortune de cet homme, dont le ſeul nom faiſoit trembler les Rois des Parthes & des Indes & les empêchoit de dormir, c'eſt le chef-d'œuvre d'une ame très-

Quatriéme avantage de Brutus, la qualité de l'ennemi.

Il n'eut pas intention de ſe ſaiſir de la Tyrannie. Mais c'eſt un ſoupçon auquel la conduite de Dion n'a jamais donné la moindre ombre de fondement.

Au lieu que de forger ſeulement dans ſa tête le deſſein de ruiner Ceſar.] Je ne dis pas que ce deſſein ne fût grand & ne demandât un grand courage. Mais Plutarque ne compte-t'il pour rien le deſſein audacieux de Dion, qui avec huit cens hommes & ſur deux vaiſſeaux de charge, va attaquer à force ouverte la puiſſance formidable d'un Tiran qui avoit quatre cent galeres, cent mille hommes de pied, dix mille chevaux, des fortereſſes, des alliez & des richeſſes immenſes?

dence & toute l'habileté du plus grand Capitaine d'avoir ſurpris nud, ſeul & ſans gardes un homme ſi redoutable & ſi puiſſant. Car il n'alla pas l'attaquer tout d'un coup, ni ſeul, ni avec peu de monde, mais il projetta ſon entrepriſe de longue main, & la concerta avec un grand nombre de complices qu'il y fit entrer, & dont aucun ne lui manqua. De ſorte qu'il faut néceſſairement ou qu'il eut eu la prudence de les choiſir tous gens de bien, ou qu'en leur faiſant l'honneur de les choiſir, il les eût rendu tels par ſon exemple. Au lieu que Dion ſe confia à des méchans, ſoit qu'il eut mal choiſi, ou que de bons il les eut rendu méchans par ſa négligence. Et ni l'un ni l'autre ne conviennent à un homme ſage & prudent; auſſi Platon le gronde-t'il dans ſes Lettres d'avoir choiſi de tels amis, qui enfin l'aſſaſſinerent.

Mais cela eſt étranger à l'action.

Brutus ne choiſit que des amis fidéles, & Dion ſe confia à des méchans.

Mais cela ne rend ſon action, ni moins belle, ni moins glorieuſe.

Choix des amis, effet de la ſageſſe & de la prudence.

D'ailleurs quand Dion eut été tué, perſonne ne ſe préſenta pour venger ſa mort, au lieu que Brutus reçut de ſes ennemis même les devoirs de la ſepulture, car Antoine le fit enterrer ho-

de Brutus & de Caſſius. Il ſe trouve deux hommes capables d'aſſaſſiner Céſar, & il ne s'en eſt point trouvé qui ayent eu le courage de tuer ni Marius ni Sylla, deux monſtres horribles qui faiſoient gémir les Romains ſous la plus cruelle des Tyrannies.

D'ailleurs quand Dion eut été tué, perſonne ne ſe preſenta pour venger ſa mort.] Mais la Sicile ne vengea-t'elle pas ſa mort en refuſant de recevoir ſon meurtrier Callippus, & en le chaſſant de par tout comme un ſcelerat indigne de trouver un aſyle? Leptines & Polyperchon ne la vengerent-ils pas en aſſaſſinant ce monſtre? Timoléon ne la vengea-t'il pas en faiſant mourir l'infidéle Icetes? Enfin les Dieux ne la vengerent ils pas en faiſant périr preſque auſſi-tôt tous les ſoldats Zacynthiens qui avoient aidé Callippus? Voilà des honneurs plus grands que les honneurs de la ſépulture qu'Antoine rendit à Bru-

norablement, & César lui conserva tous les honneurs qu'on lui avoit faits pendant sa vie, jusques-là qu'on voyoit sa statuë de bronze élevée publiquement dans Milan, ville des Gaules en deçà des Alpes. Quelque tems après César lui-même traversant Milan, & voyant cette statuë qui étoit parfaitement ressemblante & d'un travail exquis, passa outre, ensuite il s'arrêta un peu de tems, & en présence de ceux qui l'accompagnoient & qui l'entendirent, il appella les Officiers & les Magistrats, & leur dit, *qu'il avoit surpris leur ville manquant au traité qu'elle avoit fait avec lui, & qu'elle receloit un de ses ennemis dans ses murailles.* D'abord tous ces Officiers & ces Magistrats, comme on peut penser, nierent le fait, & ne sçachant de qui il vouloit parler, ils se regardoient les uns les autres dans un étonnement qu'on ne peut exprimer. César se tournant du côté de la statuë & la leur montrant, leur dit avec un front sévere : *Eh n'est-ce pas là mon ennemi que vous avez placé au milieu de votre ville ?* A ces mots ces Officiers encore plus étonnez, garderent le silence, ne sçachant que répondre. Alors César se prit à rire, loua les Gaulois de ce qu'ils étoient fidéles à leurs amis dans leurs malheurs même, & commanda que la statuë demeurât où elle étoit.

Auguste conserva à Brutus mort tous les honneurs qu'on lui avoit faits.

Statuë de Brutus dans une place de Milan.

Plaisanterie d'Auguste faite aux Milanois.

Auguste ordonne que la statuë de Brutus soit conservée dans Milan.

tus, & que ceux que César lui conserva.

Jusques-là qu'on voyoit sa statuë de bronze élevée publiquement dans Milan.] Mais Milan pouvoit fort bien conserver cette statuë de Brutus à cause de sa grande beauté.

Fin du Tome septiéme.

